



Le nazisme raconté aux enfants d'europe. Le cas de six romans : Joseph Joffo : un sac de billes et simon et l'enfant, Judith Kerr : when hitler stole pink rabbit et bombs on aunt dainty, Hans Peter Richter : damals war es friedrich et wir waren dabei

Veronique Medard

► **To cite this version:**

Veronique Medard. Le nazisme raconté aux enfants d'europe. Le cas de six romans : Joseph Joffo : un sac de billes et simon et l'enfant, Judith Kerr : when hitler stole pink rabbit et bombs on aunt dainty, Hans Peter Richter : damals war es friedrich et wir waren dabei. Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2011. Français. NNT : 2011PA030100 . tel-01355879

HAL Id: tel-01355879

<https://theses.hal.science/tel-01355879>

Submitted on 24 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

ED 120

CERC EA 172

Thèse de doctorat en littérature générale et comparée

Véronique MEDARD

LE NAZISME RACONTE AUX ENFANTS D'EUROPE

Le cas de six romans

Joseph JOFFO : *Un sac de billes* et *Simon et l'enfant*

Judith KERR : *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*

Hans Peter RICHTER : *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei*

Thèse dirigée par
Monsieur le Professeur Stéphane MICHAUD

Soutenue le vendredi 14 octobre 2011

Jury :

Madame Carole MATHERON, Maître de conférences en Littérature comparée,
Habilitation à Diriger des Recherches, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Monsieur Stéphane MICHAUD, Professeur de Littérature comparée, Université
Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Madame Christine PÉRÈS, Professeur de Langue et Littératures hispaniques,
Université de Toulouse-le-Mirail – Toulouse 2

Madame Fridrun RINNER, Professeur de Littérature comparée, Université de
Provence – Aix-Marseille 1

Résumé

Comment raconter le nazisme aux enfants ? En particulier comment trois auteurs de littérature de jeunesse : Hans Peter RICHTER (né en 1925, allemand) dans *Damals war es Friedrich* [1961] et *Wir waren dabei* [1962], Joseph JOFFO (né en 1931, français) dans *Un sac de billes* [1973] et *Simon et l'enfant* [1985] et Judith KERR (née en 1923 en Allemagne et naturalisée anglaise après-guerre) dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* [1971] et *Bombs on Aunt Dainty* [titre original : *The Other Way Round*, 1975] racontent-ils la guerre ?

Les romans relatent des expériences différentes de la guerre dans trois pays d'Europe. Chacun de ces romans a ses particularités liées à l'auteur et à l'histoire européenne. Les romans de Joseph Joffo se passent en France sous l'occupation allemande et le régime de Vichy ; ceux de Judith Kerr s'articulent autour de l'exil d'une famille juive allemande en Suisse, en France puis en Angleterre ; ceux de Hans Peter Richter racontent l'ascension du nazisme en Allemagne. Les romans ont eu des réceptions différentes dans les trois pays en fonction de l'histoire (événementielle et littéraire) et des attentes du public, qui était visé ou qui s'est approprié les œuvres (par exemple : *Un sac de billes* et *Simon et l'enfant* ne sont pas parus en jeunesse à l'origine).

La dureté de la Deuxième Guerre Mondiale est rendue supportable par l'instinct de survie des héros : enfants comme tous les autres, ils sortent vivants et grandis des difficultés et des dangers qu'ils croisent. Ces romans font comprendre comment la passivité des hommes, ou leur laisser-faire, peut précipiter un pays dans l'horreur. Ils ont à la fois un rôle de mémoire collective et de préparation à la vie. La comparaison de ces romans permet de dégager des similitudes de structure (chronologie, volonté de clarté,...), des différences de contenu (liées notamment à l'histoire différente des auteurs) mais aussi des constantes philosophiques (réflexions sur la guerre, sur l'antisémitisme, sur les discriminations,...).

Mots clés : nazisme, littérature de jeunesse, Hans Peter Richter, Joseph Joffo, Judith Kerr, Shoah, mémoire, altérité

Abstract

How to explain Nazism to children? How, in particular, do three youth literature writers - Hans Peter RICHTER (born 1925, German) in *Damals war es Friedrich* [1961] and *Wir waren dabei* [1962], Joseph JOFFO (born 1931, French) in *Un sac de billes* [1973] and *Simon et l'enfant* [1985] and Judith KERR (born in 1923 in Germany and granted British citizenship after the war) in *When Hitler Stole Pink Rabbit* [1971] and *Bombs on Aunt Dainty* [original title: *The Other Way Round*, 1975] - talk about war?

The novels describe different experiences of the war in three countries of Europe. Each of the novels has distinctive features related to its author and to the national perception of European history. Joseph Joffo's novels are set in France under the German Occupation and the Vichy Regime; those of Judith Kerr present the exile of a Jewish German family in Switzerland, France and eventually England; Hans Peter Richter's novels describe the rise of Nazism in Germany. The novels were received differently in the three countries depending on the local history and literary traditions, as well as on the audience expectations - whether targeted or reached (e.g. *Un sac de billes* and *Simon et l'enfant* have not been originally published as children's books).

The harshness of World War II becomes bearable thanks to the survival instinct of the protagonists: everyday children prevailing over and growing through hardships and dangers. These novels substantiate how being passive and letting things take their course can precipitate a country into horror. They play a dual role, acting as collective memory and preparing for adulthood. The comparison of these novels highlights structural similarities (chronology, lucid style), content differences (notably due to the personal undergoing of each author) and also permanent philosophical features (reflection on war, antisemitism and discrimination).

Keywords: *Nazism, youth literature, Hans Peter Richter, Joseph Joffo, Judith Kerr, Shoah, memory, otherness*

Remerciements

Mes remerciements vont à tous ceux qui m'ont aidée d'une manière ou d'une autre tout au long de mes études.

C'est toutefois à Monsieur Stéphane Michaud que vont mes plus respectueuses pensées, pour avoir accepté d'être mon directeur de thèse et sans qui la réalisation de ce travail eût été impensable.

Je tiens à remercier Madame Matheron, Madame Pérès et Madame Rinner qui ont accepté de faire partie du jury.

Un grand merci à Hélène Muller, Thibaut Chaix-Bryan et Eva Soreau avec qui j'ai pu parler de mon travail et qui ont contribué à l'amélioration de cette thèse.

Je tiens aussi à remercier mes amies Jufang Jin, Young-In Ki et Aki Yoshida qui connaissent bien les difficultés du doctorant et qui m'ont beaucoup soutenue.

Ma reconnaissance va également à mes enseignantes de Strasbourg et de Paris qui m'ont toujours encouragée : Mesdames Sibylle Muller, Irène Kuhn, Simone Claudé et Milena Srpová.

Merci aussi à tous mes amis et connaissances qui m'ont exprimé leur soutien en particulier en fin de rédaction : mes amis du dimanche et tous les autres.

Enfin je remercie ma famille, celle de Cyril, ainsi que celle d'Anthoula, qui ont toujours été très présentes. Je remercie plus particulièrement ceux qui ont été des lecteurs attentifs de mes travaux.

Sommaire

REMARQUE PRELIMINAIRE.....	13
INTRODUCTION.....	15
PREMIÈRE PARTIE : DÉFINITION ET HISTORIQUE DE LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE	
.....	27
I. HISTORIQUE.....	29
A. <i>Qu'est-ce que la littérature de jeunesse ?</i>	29
B. <i>Une nouvelle conception de l'enfance à la fin du XVIII^e siècle.....</i>	33
C. <i>Origines de la littérature de jeunesse.....</i>	37
II. VERS MOINS DE MORALE ?	44
A. <i>Émergence dès le XIX^e siècle d'une littérature non didactique.....</i>	44
B. <i>Les deux guerres mondiales et l'entre-deux guerre</i>	47
C. <i>Après Guerre.....</i>	53
D. <i>Trois pédagogues</i>	57
1. Bakulé et les Albums du Père Castor.....	57
2. Freinet et l'imprimerie.....	61
3. Neill et <i>The Last Man Alive</i>	62
DEUXIEME PARTIE : NAZISME, LITTÉRATURE ET PRESENTATION DU CORPUS.....	67
I. ENTREE DU NAZISME EN LITTÉRATURE	69
A. <i>Témoignages.....</i>	72
B. <i>Romans personnels, autobiographies, autofictions</i>	73
C. <i>Autres fictions historiques</i>	75
II. LE NAZISME DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE	77
A. <i>Un thème pour les enfants ?</i>	77
B. <i>Topoi</i>	87
III. PRESENTATION DU CORPUS	91
A. <i>Hans Peter RICHTER</i>	93
1. Biographie	93
2. Présentation des deux romans	95
3. Statut des deux romans	96
B. <i>Joseph JOFFO</i>	107
1. Biographie	107
2. Présentation des deux romans	107
3. Statut des deux romans	108

C. <i>Judith KERR</i>	114
1. Biographie	114
2. Présentation des deux romans.....	116
3. Statut des romans.....	117
TROISIEME PARTIE : TEMPS, STRUCTURE ET PERSONNAGES DANS LES ROMANS ...	125
I. TEMPS ET STRUCTURE	127
A. <i>Temps</i>	127
1. <i>Damals war es Friedrich et Wir Waren dabei</i>	127
2. <i>Un sac de billes et Simon et l'enfant</i>	129
3. <i>When Hitler Stole Pink Rabbit et Bombs on Aunt Dainty</i>	131
B. <i>Structure des romans</i>	134
1. Équilibre de la situation initiale	135
2. Transformation du milieu initial	136
3. Fuite, recherche d'un refuge	141
4. Dénouement final.....	142
II. PERSONNAGES	144
A. <i>Relation à l'autre</i>	144
1. Découverte d'un « nous » et d'un « les autres »	146
a. Distinction établie par le nazisme.....	146
b. Sentiment de différence par rapport aux autres	155
c. Différence d'appréciation du danger nazi.....	165
d. Altérité adulte/enfant	167
2. L'individu face à l'autre individu	170
3. Découverte de l'autre en soi	180
B. <i>Typologie des « ennemis »</i>	184
1. Les antisémites notoires.....	184
2. Les suiveurs et les opportunistes.....	189
3. Ennemis malgré eux	191
C. <i>Personnages « positifs »</i>	195
QUATRIEME PARTIE : RAPPORT A L'HISTOIRE DANS LES ROMANS	205
I. NOTIONS DE PATRIE / PERCEPTION DES PAYS	207
A. <i>Allemagne</i>	207
B. <i>France</i>	209
1. Admirée	209
2. Ennemie ?	211
3. Victime	213
C. <i>Angleterre</i>	214
D. <i>Suisse</i>	216
II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES RELATIFS A CHAQUE PAYS	219
A. <i>Allemagne</i>	219

1.	De la Première Guerre au nazisme.....	219
2.	Références dans les romans	222
a.	Présence du chômage	222
b.	Incendie du Reichstag : nuit du 27 au 28 février 1933	227
c.	Élections de 1933 en Allemagne	228
	Élections au Reichstag du 5 mars 1933 : NSDAP 43,9% des voix ; 288 mandats.....	228
	Élections au Reichstag du 12 novembre 1933 : NSDAP 92% des voix	233
d.	Mesures contre les juifs et les opposants au régime	235
	Persécutions	235
	Nuit de Cristal.....	241
	Extermination des juifs	244
e.	Films.....	249
	<i>Jud Süß</i>	249
	<i>Münchhausen</i>	252
f.	Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend)	253
g.	Guerre.....	259
B.	<i>France</i>	260
1.	Contexte historique	260
2.	Dans les romans.....	263
C.	<i>Royaume-Uni</i>	271
1.	Rappels historiques	271
2.	L'Histoire dans les romans	272
D.	<i>Suisse</i>	278
1.	Quelques notions historiques	278
2.	Évoquée dans un seul roman	280
E.	<i>Autres pays</i>	280

CINQUIEME PARTIE : ROLE DE CES ROMANS PASSE, PRESENT, FUTUR 285

I	REFLEXION SUR L'ECRITURE	287
A.	<i>Celui qui écrit</i>	287
B.	<i>Besoin personnel des auteurs</i>	294
1.	Se libérer de son passé.....	295
2.	Affirmer sa survivance	297
3.	Donner une place aux morts	299
C.	<i>Raconter pour témoigner</i>	301
1.	Témoigner ?	301
2.	Faire connaître le passé	304
3.	Influencer le futur	310
II	MOYENS UTILISES	316
A.	<i>Attrait du récit et identification</i>	316
1.	Attrait du récit.....	316
2.	Fonction cathartique	321

3.	La violence	329
B.	<i>Humour et ironie</i>	336
C.	<i>Questionnement, invitation à la réflexion</i>	352
1.	<i>Un juif, un homme comme les autres</i>	352
2.	<i>Absurdité des arrestations</i>	354
3.	<i>Constante du pourquoi</i>	356
CONCLUSION		361
BIBLIOGRAPHIE		373
ANNEXES		391
TABLE DES MATIERES		435
INDEX		439

REMARQUE PRELIMINAIRE

Dans ce travail, les références des œuvres du corpus seront simplifiées comme suit.

Par convention, Paris, ville d'édition, n'est pas indiquée.

Hans Peter Richter

Friedrich 61 pour *Damals war es Friedrich* [1961], Nuremberg, Sebalbus Verlag, 1961.

Frédéric 61 pour *Mon ami Frédéric*, traduction française de Christiane Prélet du texte de 1961, Le livre de Poche, 1979.

Friedrich 69 pour *Damals war es Friedrich* [1969], Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 21^{ème} édition, 1985.

Frédéric 69 pour *Mon ami Frédéric*, traduction française d'Anne Georges du texte de 1969, Librairie générale française, 2008.

Friedrich (ang) pour *Friedrich* [1970], traduit de l'allemand par Edite Kroll, traduction du texte de 1961, Londres, Puffin Books, 1987.

Wir pour *Wir waren dabei* [1962], Würzburg, Arena, 3^{ème} édition, 1982.

J'avais pour *J'avais deux camarades*, traduction française d'Alain Royer, Mazarine, 1980.

I Was pour *I Was There* [1972], traduction anglaise d'Edite Kroll, New York, Puffin Books, 1987.

Zeit pour *Die Zeit der jungen Soldaten*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1983.

Joseph Joffo

Billes pour *Un sac de billes* [1973], Le livre de poche, 1988.

D'autres éditions d'*Un sac de billes* seront citées ponctuellement :

Billes (Post) pour *Un sac de billes* illustré par Claude Lapointe [1982] avec une postface de Fred Kupferman, Le livre de poche jeunesse, 1986.

Billes (Dial) pour *Un sac de billes* illustré par Claude Lapointe [1982] avec une postface de Fred Kupferman et une partie *Dialogue avec mes lecteurs* de Joseph Joffo, Le livre de poche jeunesse, 1997.

Billes (Plus) pour *Un sac de billes* illustré par Claude Lapointe [1982] avec une partie *Dialogue avec mes lecteurs* de Joseph Joffo et une partie *Pour aller plus loin*, Le livre de poche jeunesse, 1998.

Simon pour *Simon et l'enfant*, Éditions Lattès et Éditions n°1, 1985.

Judith Kerr

Rabbit pour *When Hitler Stole Pink Rabbit* [1971] in *Out of the Hitler Time – Three Stories, one life*, Londres, Harper Collins, 2002.

Trois pour *Trois pays pour la petite Anna*, traduction française d'Huguette Perrin, Éditions G.P., 1977.

Lapin pour *Quand Hitler s'empara du lapin rose*, traduction française de Boris Moissard, L'école des loisirs, 1985.

Kaninchen pour *Als Hitler das rosa Kaninchen stahl* [1973], traduction allemande de Annemarie Böll, Ravensbourg, Ravensburger Taschenbuch, 1980.

Bombs pour *Bombs on Aunt Dainty* (formerly *The Other Way Round* [1975]), in *Out of the Hitler Time – Three Stories, one life*, Londres, Harper Collins, 2002.

Ici pour *Ici Londres*, traduction française d'Antoine Lermuzeaux, l'école des loisirs, 1991.

Small pour *A Small Person Far Away* [1978] in *Out of the Hitler Time – Three Stories, one life*, Londres, Harper Collins, 2002.

Les traductions d'extraits d'ouvrages non traduits en français sont personnelles.

INTRODUCTION

Depuis quelques années la question de la mémoire est devenue une préoccupation majeure de nombre de sociétés occidentales : la France a créé une journée nationale de l'esclavage ; à une autre échelle, le Pays de Galles (mais pas le Royaume-Uni) a reconnu tout récemment le génocide arménien que le Bundestag allemand n'a pas reconnu sous ce terme, mais sous l'expression « massacres arméniens »... Toutefois, en Europe, le devoir de mémoire est souvent associé au souvenir des victimes de la Shoah. Deux mémoriaux importants leur ont été consacrés en 2005 : le mémorial de la Shoah à Paris et le mémorial de l'Holocauste à Berlin. Même si ces inaugurations ont eu lieu presque simultanément, l'Allemagne, considérée comme responsable de la tragédie par toute l'Europe, s'est préoccupée bien plus tôt que la France, qui se considérait uniquement comme victime, de reconnaître sa culpabilité et de tenter une « réparation » par la mémoire. En parallèle, des œuvres littéraires portant sur la Deuxième Guerre Mondiale ont été distinguées par des prix. Jonathan Littell a reçu le prix Goncourt et le Grand Prix de l'Académie française en 2006 pour son roman *Les Bienveillantes*. En 2011, le jury du festival d'Angoulême a décerné le Grand Prix à Art Spiegelman qui, en 1988, avait déjà reçu le Prix du Meilleur Album Étranger pour le tome 1 de *Maus*. Des auteurs écrivant sur la Shoah et le nazisme ont obtenu le prix Nobel de littérature : Günter Grass en 1999 et Imre Kertész en 2002. Reconnus comme des écrivains (et pas seulement comme des témoins) ils ont, tout comme d'autres auteurs moins connus, créé de véritables œuvres littéraires. La littérature devient ainsi un vecteur de mémoire où la Shoah a toute sa place.

Même s'il est des thèmes que certains adultes ne souhaitent pas aborder avec les enfants, aujourd'hui, en Europe, la majorité estime légitime de parler de la guerre ou d'autres sujets difficiles à un jeune lectorat. Les ouvrages destinés à la jeunesse sont par nature très différents et abordent un large éventail de thèmes : de la politique à la guerre, de l'amour au viol, comme de la naissance à la mort. Certains font largement appel à l'imaginaire, d'autres sont fortement ancrés dans le réel. Puisque le nazisme et la Shoah font partie des sujets qui préoccupent les sociétés occidentales, comment éviter qu'ils ne soient présents en littérature de jeunesse ? Nombre d'écrits sont parus pour raconter le nazisme et la Shoah. Certains ont connu un succès mondial comme le *Journal d'Anne*

Franck (qui n'est pas paru en jeunesse mais qui est lu par de nombreux jeunes adolescents). L'évolution de la littérature de jeunesse et la levée de la chape de plomb sur une période taboue de l'Histoire ont provoqué une augmentation très importante des publications pour la jeunesse traitant de la persécution des juifs pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Les auteurs et artistes pour la jeunesse ont utilisé tout type de support et de formes pour parler de ce sujet : fictions, témoignages, ouvrages où l'image domine, romans avec ou sans illustrations, livres documentaires... Ces œuvres visent un public plus ou moins jeune : certaines sont conseillées pour de très jeunes enfants qui ne savent pas encore lire, d'autres plutôt pour de jeunes adultes. Toutefois la plupart des œuvres sur la Shoah sont plutôt destinées à des enfants âgés d'une dizaine d'années ou plus.

Nous nous sommes intéressée à trois auteurs célèbres dans leurs pays respectifs, voire mondialement connus. Hans Peter Richter, Joseph Joffo et Judith Kerr ont chacun puisé dans leur expérience pour rapporter ce qu'ils ont vécu, enfants, pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Deux romans de Hans Peter Richter (*Damals war es Friedrich*, traduit en français sous le titre *Mon ami Frédéric*, et *Wir waren dabei*, traduit en français sous le titre *J'avais deux camarades*) racontent l'ascension du nazisme en Allemagne. Deux romans de Joseph Joffo (*Un sac de billes* et *Simon et l'enfant*) leur répondent. Ils se passent en France, sous occupation allemande au nord de la ligne de démarcation, sous administration du gouvernement de Vichy au sud et sous occupation italienne, puis allemande, à l'extrême sud-est. Deux romans de Judith Kerr (*When Hitler Stole Pink Rabbit*, traduit en français sous le titre *Trois pays pour la petite Anna* puis sous le titre *Quand Hitler s'empara du lapin rose*, et *Bombs on Aunt Dainty*, traduit en français sous le titre *Ici, Londres*) relatent l'exil d'une famille juive allemande. Celle-ci se réfugie en Suisse, en France puis en Angleterre. Les premiers romans de chaque auteur s'adressent à des enfants d'au moins dix ans, alors que les seconds visent un public un peu plus âgé. Toutefois, les romans de Joseph Joffo sont parus d'abord en collection adulte avant d'être édités en jeunesse. Cette perméabilité des frontières entre littérature de jeunesse et littérature pour adultes est un fait sur lequel il conviendra de revenir. Les romans ont été édités plusieurs fois, au moins dans leur langue originale. *Damals war es Friedrich* a même été retravaillé par son auteur après plusieurs

rééditions. Le corpus est donc constitué de six romans qui relatent des expériences différentes du nazisme. Chacun des romans reflète à sa façon les événements vécus par l'auteur et sa perception de l'histoire européenne.

Il y a peu de différence d'âge entre nos auteurs : ils sont nés entre 1923 et 1931. Tous les trois abordent la même période historique qu'ils ont vécue alors qu'ils étaient enfants. Joseph Joffo est le plus jeune, mais les événements ont commencé un peu plus tard en France qu'en Allemagne. Les trois auteurs avaient environ dix ans au moment où leur vie a basculé : en 1933 en Allemagne pour Hans Peter Richter et Judith Kerr, en 1940 en France pour Joseph Joffo.

Hans Peter Richter était allemand. Son premier roman, *Damals war es Friedrich*, est paru en 1961, le second *Wir waren dabei* en 1962. *Damals war es Friedrich* est construit autour de l'amitié entre le narrateur et son voisin juif, Friedrich. Au fur et à mesure de l'ascension du nazisme, la situation de la famille du narrateur s'améliore grâce à l'entrée du père au parti ; inversement, celle de la famille de Friedrich s'aggrave jusqu'à la mort ou la déportation. Dans *Wir waren dabei*, trois garçons allemands sont progressivement embrigadés dans les Jeunesses Hitlériennes jusqu'à leur engagement dans l'armée. Les romans sont souvent cités dans les listes d'ouvrages traitant de la Deuxième Guerre Mondiale. *Damals war es Friedrich* et ses traductions font largement référence.

Joseph Joffo est français, il a été déchu de sa nationalité pendant l'occupation allemande en raison de sa judéité. Son premier roman, *Un sac de billes*, est paru en 1973. Joseph Joffo y raconte son périple avec son frère à travers la France pour échapper aux mesures anti-juives. Après cet ouvrage, il a écrit de nombreux autres romans souvent liés à sa famille ou à la judéité. *Simon et l'enfant* est l'un d'entre eux. Dans ce livre, Simon, un homme juif et Franck, le fils de sa compagne catholique, apprennent à vivre ensemble après le décès de la mère de Franck. Suite à un sabotage auquel participe Simon, ils sont contraints de se réfugier en zone libre où ils se cachent jusqu'à leur internement à Drancy.

Judith Kerr est née en 1923 en Allemagne où elle n'a vécu qu'une dizaine d'années. En effet en 1933, sa famille quitte Berlin pour se réfugier en Suisse, en France puis en Angleterre. Elle a été déchue de la nationalité allemande par le régime nazi.

Après-guerre, Judith Kerr et son frère, qui ont fait une bonne partie de leur scolarité en Angleterre, y sont restés et ont obtenu la nationalité anglaise. Judith Kerr a d'abord écrit des albums pour enfants avant d'écrire des romans. *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty* racontent l'enfance d'Anna depuis son départ de Berlin en 1933, avec sa mère et son frère, jusqu'à la fin de la guerre.

Le choix de ces six romans autorise une approche comparatiste : les trois auteurs traitent d'une même période à chaque fois dans une langue et selon une perspective nationale particulière. Dans les six romans, les enfants n'habitent pas sur le même territoire et ils n'ont pas les mêmes expériences du nazisme. Le rapport à l'Histoire y est donc différent, mais nos auteurs partagent la même volonté d'y faire référence. Il est une autre constante : les enfants subissent la politique de leur pays et vivent de grands changements.

Dans *Damals war es Friedrich*, l'un des deux enfants voit sa vie s'améliorer puisque son père retrouve du travail ; l'autre, en revanche doit faire face aux injustices grandissantes. Les deux enfants sont confrontés à la violence du régime, l'un comme spectateur, voire même acteur, l'autre comme victime. La nuit de Cristal est marquante pour tous les deux : le narrateur découvre en lui un certain plaisir à détruire le foyer juif, Friedrich et sa mère sont brutalisés lors du saccage de leur appartement et la mère de Friedrich en meurt. Dans *Wir waren dabei*, l'accent est mis sur l'embrigadement des enfants. Leur vie change car ils doivent apprendre à faire passer le parti et le Führer avant leur famille. Les deux romans de Hans Peter Richter présentent donc le vécu de milliers d'enfants allemands pendant la deuxième guerre.

Les héros de Joseph Joffo vivent l'arrestation par la Gestapo. Dans *Un sac de billes*, les deux frères, Maurice et Joseph sont détenus à l'Excelsior de Nice après leur arrestation. Dans *Simon et l'enfant*, Simon et Franck sont internés à Drancy. Dans les deux cas, les héros ont la chance de ne pas faire partie des convois pour l'Allemagne, alors que pour la majorité des juifs le passage par l'Excelsior ou Drancy signifiait le billet pour les camps de la mort.

Plusieurs personnages de Joseph Joffo, comme Friedrich ou les parents de Günther dans les romans de Hans Peter Richter, vivent dans la peur de la dénonciation, de l'arrestation et de la déportation. Dans *Simon et l'enfant*, Simon parle de la France

comme d'un « pays de corbeaux ». En revanche, la peur de la dénonciation qui existe en France et en Allemagne, n'est pas présente en Angleterre. Judith Kerr ne parle donc que très peu de cet aspect.

L'héroïne de Judith Kerr, Anna, culpabilise de ne pas avoir eu une enfance difficile puisque sa famille a réussi à fuir à temps. Dans le deuxième roman, Anna se dit même que sa famille n'a finalement rencontré que peu de difficultés en dehors de problèmes économiques. Dans ses romans, Judith Kerr présente aussi un vécu commun aux Anglais : le traumatisme du Blitz, les bombardements allemands sur Londres. C'est un élément récurrent dans la littérature anglaise sur la Deuxième Guerre Mondiale. Les bombardements sont aussi présents dans les romans de Hans Peter Richter. Il est difficile de savoir qui bombarde la ville où habite le narrateur, car aucun nom de lieu, ni aucune puissance alliée ne sont mentionnés. Cela crée une sorte d'universalisme du sentiment de peur face aux bombardements.

En France, les mouvements de jeunesse pétainistes dont parle Joseph Joffo ne sont pas des lieux d'embrigadement comme les Jeunesses Hitlériennes des romans de Hans Peter Richter. On sait que les camps pétainistes ont été des caches pour un certain nombre d'enfants juifs. Chez Joseph Joffo, d'autres éléments historiques apparaissent. Il mentionne notamment l'importance des ecclésiastiques dans le sauvetage d'enfants juifs. Les romans de Joseph Joffo rendent en quelque sorte hommage aux personnes qui ont risqué leur vie pour d'autres. Les six romans ont un rapport à l'Histoire très marqué qui leur confère un rôle de mémoire collective. Leur traitement de l'Histoire est assez différent : si dans certains passages les dates des événements sont explicites, dans d'autres il faut connaître l'Histoire pour situer l'extrait dans la temporalité. Dans les romans de Hans Peter Richter une chronologie en fin d'ouvrage offre au lecteur des repères temporels. Un même auteur peut aussi, d'un roman à l'autre, modifier sa vision de l'Histoire. C'est le cas notamment de Hans Peter Richter au sujet de la Nuit de Cristal. Si dans *Damals war es Friedrich* elle reste perçue comme un mouvement spontané populaire, que la police ne réprime pas, dans *Wir waren dabei* elle est présentée comme une manifestation programmée et organisée par les nazis. Confronter ces six romans fait ressortir des constantes dans le vécu des auteurs principalement dans trois pays d'Europe. Tous les trois ont été confrontés au nazisme et à la guerre, mais ils ont leur propre perception de l'histoire européenne.

D'un point de vue littéraire, si les trois auteurs ont choisi la forme du roman pour s'exprimer sur leur passé et même s'ils fondent leurs récits sur des éléments biographiques, ils n'ont pas pour autant écrit le même type de roman, ni accordé la même importance à leurs souvenirs. De plus tous n'affichent pas de la même manière la concordance entre leurs récits et leur propre vie. *Un sac de billes* de Joseph Joffo est clairement autobiographique : il y a identité entre auteur, narrateur et héros. Les deux romans de Judith Kerr sont aussi autobiographiques, mais Judith Kerr raconte son enfance à la troisième personne. Son héroïne se prénomme Anna (le deuxième prénom de l'auteure) et son nom de famille n'est jamais mentionné. Judith Kerr explique cette distanciation dans la postface de l'une des éditions de *When Hitler Stole Pink Rabbit* : quand elle a écrit ses romans, elle se sentait très éloignée de la petite fille allemande qu'elle avait été. Judith Kerr a écrit un troisième roman qui forme avec les deux romans du corpus une trilogie « autobiographique ». Elle y présente l'adulte anglaise qui se souvient de son enfance lors d'un voyage à Berlin. Cette adulte voit l'enfant qu'elle avait été comme une étrangère qui ne parle pas la même langue qu'elle. Les deux romans de Hans Peter Richter sont écrits à la première personne. Il n'est donné aucune indication sur le nom ou le prénom du narrateur. Toutefois des éléments laissent supposer qu'il s'agit du même narrateur pour les deux romans. Le premier n'est pas affiché comme autobiographique, en revanche le second l'est puisque, en exergue, Hans Peter Richter mentionne qu'il a rapporté ce qu'il a vu et vécu. Le dernier roman du corpus : *Simon et l'enfant* est le seul signalé comme fictionnel ; toutefois quelques éléments de *Un sac de billes* y sont repris.

Les romans ne sont pas écrits selon la même perspective. Trois adoptent le point de vue d'un enfant juif dans une période où sa judéité le mettait en danger. Il s'agit des deux romans de Judith Kerr et d'*Un sac de billes* de Joseph Joffo. Les deux auteurs juifs ont eux-mêmes vécu, enfants, les mêmes situations. La famille de Judith Kerr fuit l'Allemagne en 1933, celle de Joseph Joffo fuit Paris occupée en 1941. Lorsque la famille d'Anna se réfugie en Angleterre, la judéité n'est plus source de discrimination, en revanche le statut de réfugié en provenance d'Allemagne pose problème. Le narrateur des deux romans de Hans Peter Richter est un enfant allemand, non-juif, qui voit l'exclusion dont est victime son ami juif, Friedrich, alors que lui est embrigadé dans les Jeunesses Hitlériennes. Mais, comme le narrateur rapporte des paroles de

Friedrich dans son récit, le lecteur a aussi connaissance du point de vue de l'enfant juif. Dans ces cinq ouvrages, les narrateurs sont les héros des romans ou en sont proches (narrateur omniscient de Judith Kerr). Ils présentent la perception des événements que les auteurs adultes imaginent qu'ils ont eue enfants. Dans le dernier roman, le narrateur omniscient adopte alternativement la perspective de Simon, l'adulte juif, et de Franck, l'enfant catholique. Nous analysons les six romans selon une approche comparatiste : par une lecture croisée nous opérons un rapprochement par ressemblance en dégagant des différences. En effet, tout en se recoupant dans une certaine mesure, le vécu des enfants et le point de vue qu'ils adoptent divergent. De plus les trois auteurs font tous appel à leur mémoire personnelle pour raconter leur histoire individuelle liée aux événements historiques. Leurs souvenirs sont souvent des souvenirs collectifs. Certains sont communs aux trois pays, d'autres sont plus spécifiques à l'un ou l'autre des pays ; certains concernent toute une population, d'autres juste un groupe ou une communauté.

Les mêmes souvenirs sont rapportés dans d'autres romans de littérature de jeunesse ou dans d'autres ouvrages sur la même période. L'analyse des romans du corpus s'éclaire donc de celle d'autres œuvres de littérature de jeunesse. Par cette approche nous comparons comment des auteurs racontent la Deuxième Guerre Mondiale dans plusieurs pays européens et donc dans différentes langues. Le travail sur les traductions permet aussi d'ajouter des remarques quant au filtre que le traducteur peut constituer. Les œuvres du corpus ont été écrites en allemand, en français ou en anglais. La majorité d'entre elles a été traduite ou adaptée dans les deux autres langues en présence. Les deux romans de Hans Peter Richter ont été traduits en anglais et en français et ceux de Judith Kerr en français et en allemand. *Un sac de billes* de Joseph Joffo a été traduit en anglais et en allemand. Ce roman français a aussi été adapté pour une version scolaire en allemand. *Simon et l'enfant* n'a été traduit ni en anglais, ni en allemand. Mais, en Allemagne, il existe une édition scolaire annotée à destination des élèves de lycée apprenant le français.

Ces ouvrages posent la question du rôle qui revient à la littérature de jeunesse dans la transmission de la mémoire. Les romans du corpus ont-ils d'abord un but mémoriel ou s'agit-il avant tout d'œuvres appréciées pour leurs qualités littéraires ? Les auteurs ont-ils poursuivi un but particulier ou bien ont-ils juste ressenti une certaine

nécessité de raconter par écrit leur enfance ? La question se pose de savoir comment parler d'un sujet aussi dur à des enfants. Certains auteurs ou éditeurs ont d'ailleurs fait le choix d'ajouter un paratexte pédagogique pour éclaircir le contexte historique de ces romans. Ces problématiques, tout en étant littéraires, font se confronter des domaines variés : littérature, histoire, développement de l'enfant et psychanalyse, notamment. Le rapport entre littérature et histoire mais aussi entre psychanalyse et histoire est particulièrement important dans notre réflexion, qui est donc à ce titre aussi comparatiste.

Ce travail est partagé en cinq grandes parties. Dans la première partie, nous proposons un rapide historique de l'évolution de la littérature de jeunesse de ses origines jusqu'aux années 1970. Elle est progressivement passée d'histoires très moralisatrices à des récits qui se veulent sans tabous. Au XIX^e siècle des auteurs anglais, français et allemands se sont opposés au moralisme ambiant et ont fait naître une littérature dont les héros n'étaient plus des enfants « modèles ». Lewis Carroll avec Alice, Louis Desnoyers avec Jean-Paul Choppart, La Comtesse de Ségur avec Sophie, Heinrich Hoffmann avec le Struwwelpeter, et Wilhelm Busch avec Max et Moritz ont montré que des enfants désobéissants pouvaient être des héros appréciés qui perdurent. Toutefois, globalement, le sentiment persistait qu'il fallait protéger l'enfance et à ce titre ne fournir au jeune public que des œuvres moralisatrices, excluant certains sujets. Les contes ont même été considérés comme traumatisants pour les enfants. Au XX^e siècle, les ouvrages destinés à la jeunesse ont abordé des sujets de plus en plus variés. En Europe, les années 1970 correspondent à une deuxième explosion en littérature de jeunesse. Une nouvelle modification de la conception de l'enfance, liée notamment aux avancées médicales (l'enfant n'est plus subi mais désiré), a provoqué une nouvelle transformation de la relation adulte/enfant. Grâce à la propagation de courants pédagogiques plus libéraux et à l'intérêt porté par des chercheurs à la littérature de jeunesse, les livres pour les enfants ont peu à peu abordé des sujets longtemps considérés comme tabous. Bettelheim a restauré l'importance des contes pour les enfants dans ses études psychanalytiques et a souligné la nécessité d'une certaine violence dans les textes pour que l'enfant puisse vivre ses fantasmes par procuration.

Dans la deuxième partie, nous nous intéressons à l'introduction du nazisme dans la littérature. Peu de temps après la guerre, des écrits relatant des expériences de la guerre sont parus. De natures diverses, ils n'ont pas eu tous la même légitimité aux yeux du public et des critiques. Certains documentaires restent de l'ordre du témoignage historique, d'autres relèvent entièrement de la littérature. Entre ces deux extrêmes, de nombreux écrits ont une forme littéraire tout en étant basés sur des éléments historiques réels. On retrouve ces mêmes variations en littérature de jeunesse. Après avoir décrit l'entrée du nazisme en littérature et en littérature de jeunesse, nous présentons les six œuvres du corpus et leurs auteurs. Les romans sont fortement liés à la vie de leurs auteurs, aussi est-il nécessaire de proposer une biographie de chacun d'entre eux. Les romans choisis ont des statuts différents que nous définissons.

Dans la troisième partie, nous comparons les œuvres du corpus selon différents aspects. D'abord, nous relevons les similitudes et les différences dans le traitement du temps. Ensuite, nous analysons les structures des récits liées à la chronologie des événements. Enfin, nous nous intéressons aux personnages qui interagissent dans les histoires. Dans les six romans, le lecteur sait très facilement à quelle époque se déroule l'histoire. Si l'auteur souhaite que le roman soit compris dans son contexte historique réel par un public qui ne connaît pas forcément la période historique, il est nécessaire que les années soient clairement indiquées. À la seule mention d'Hitler, un adulte sait à quelle période se déroule un roman ; pour un public plus jeune, le traitement du temps doit être différent. Ainsi dans les six romans, la mention d'une année (en chiffres ou en toutes lettres) apparaît à un moment où à un autre. Les événements historiques ne sont pas obligatoirement datés précisément mais se succèdent dans l'ordre chronologique. Les personnages ont aussi un rôle très important pour faire comprendre au lecteur jeune que les hommes ne sont pas des caricatures comme dans les histoires de super héros où les « bons » et les « mauvais » sont immédiatement identifiables.

Dans la quatrième partie, nous revenons sur le contexte historique dans lequel se déroulent les actions. Elles ont lieu dans différents pays d'Europe. Les héros de Hans Peter Richter évoluent exclusivement en Allemagne, ceux de Joseph Joffo en France et ceux de Judith Kerr en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Les

événements historiques sont très souvent explicités. Ils peuvent l'être indirectement par le biais du questionnement d'un personnage enfant à un personnage adulte.

Dans la cinquième partie, nous présentons le rôle de ces romans pour la construction de soi et pour la transmission de la mémoire. Le corpus entraîne une réflexion sur l'acte d'écrire dans ce contexte très particulier de l'écriture de la Shoah. L'écriture a un double rôle : d'une part un rôle pour l'auteur qui écrit dans un but plus ou moins conscient, et d'autre part un rôle pour le lecteur. Nous nous intéressons à ce que les auteurs eux-mêmes ont dit sur leurs romans et le but qu'ils leur attribuaient. Ceci s'intègre dans une réflexion plus générale sur l'écriture. L'auteur peut ressentir un besoin d'écrire pour se libérer ou bien pour affirmer sa survivance. Son but peut aussi être celui de transmettre une histoire, un passé, des valeurs, une mémoire. Ce dernier but rejoint le rôle de la lecture pour le lecteur qui découvre, se construit et réfléchit en lisant. Les moyens utilisés par les auteurs pour écrire sur une période qui les touche sont assez variés. Si les romans de Joseph Joffo se rapprochent des romans d'aventure, les autres, tout en étant aussi historiques, sont plus ancrés dans la vie quotidienne d'enfants proches de leurs parents. Joseph Joffo et Judith Kerr, contrairement à Hans Peter Richter, utilisent beaucoup l'humour et l'ironie dans leurs romans. Les trois auteurs invitent le lecteur à réfléchir sur les faits évoqués à travers leurs récits, mais aussi, plus directement, à travers les héros qui s'interrogent ou qui posent des questions aux adultes. Et bien sûr, les réflexions « philosophiques » provoquées par ces lectures ont une portée universelle.

PREMIÈRE PARTIE :
DÉFINITION ET HISTORIQUE DE
LA LITTERATURE DE JEUNESSE

Avant de nous intéresser au nazisme dans la littérature de jeunesse, il est important de définir la littérature de jeunesse et d'en faire un court historique.

I. Historique

A. Qu'est-ce que la littérature de jeunesse ?

La littérature de jeunesse a longtemps été désignée par sa forme (livres pour enfants) avant d'être désignée par son contenu (de littérature pour enfants à littérature de jeunesse en passant par littérature enfantine). Le classement, dans les bibliothèques universitaires ou municipales, des ouvrages théoriques portant sur cette littérature montre bien la difficulté de la classer (rayon pédagogie ; théorie littéraire ; paralittérature ; études anglophones, germaniques ; ... ; fonds professionnel pour enseignants ; etc.).

Raymond Perrin, pour le titre de son ouvrage sur l'histoire de la fiction pour les 8 à 15 ans entre 1901 et 2000, évite soigneusement les termes « littérature », « enfance » ou « livre », mais utilise le mot jeunesse : *Un siècle de fictions pour les 8 à 15 ans (1901-2000) à travers les romans, les contes et les publications pour la jeunesse*. Au début de l'ouvrage il pose le problème de la définition de l'expression « livre pour la jeunesse ».

Sans vouloir entrer ici dans le débat complexe, et peut-être vain, sur la distinction entre *livres pour jeunes*, relevant d'une sous-littérature ou de la pédagogie, et *littérature-jeunesse*, menacée par le ghetto, il faut bien s'interroger sur ce qu'est un tel livre. La question est d'autant plus épineuse que la notion de jeunesse au début du siècle n'a rien à voir avec ce que recouvre le vocable aujourd'hui, ne serait-ce qu'en raison de rallongement progressif de la scolarité et de l'évolution des mœurs.¹

¹PERRIN, Raymond : *Un siècle de fictions pour les 8 à 15 ans (1901-2000) à travers les romans, les contes et les publications pour la jeunesse*, L'Harmattan, 2002, p. 9-12.

D'après lui, la difficulté qu'il y a à circonscrire la littérature de jeunesse tient aux limites de la réflexion sur le terme même de jeunesse. Il s'intéresse alors au classement réalisé par les éditeurs :

La notion de *livre pour jeunes* restera toujours un concept flou, à la fois parce qu'elle s'applique à une (trop) large tranche d'âge et aussi parce qu'elle évolue selon les époques. La double naissance, chez les éditeurs, d'un *secteur* ou d'un *département jeunesse* et de collections spécifiques, mentionnant par obligation depuis 50 ans, la loi de 1949, semblerait, à première vue, dissiper toute équivoque.

En fait, surtout envisagée diachroniquement, la réalité est évidemment plus complexe. Naïvement, on pourrait dire que les livres pour enfants sont d'abord tout simplement ceux qui, à l'origine, ont été directement écrits pour eux, en rejetant dans un premier temps tous ceux qui ont été initialement conçus pour des adultes.²

Mais cette position, que Raymond Perrin ne partage pas, n'est pas satisfaisante dans la mesure où elle ne prend pas en compte toutes les adaptations qui, pendant longtemps, constituaient une part importante des livres destinés aux enfants. De nombreux classiques adultes étaient en effet tronqués, résumés et transformés pour être mis dans les mains des jeunes lecteurs. De plus, du point de vue des éditeurs, l'adaptation est une notion plus ou moins associée à la littérature de jeunesse. Les droits de traduction en jeunesse sont en général des droits de traduction et d'adaptation, pratique moins fréquente en littérature adulte.

Peut-on classer en jeunesse les romans initialement destinés à un public adulte mais que les jeunes se sont par la suite appropriés ? Qu'en est-il des œuvres qui, considérées comme adaptées au jeune public, ont été éditées en collection jeunesse après une (ou des) édition(s) en collection adulte ? Dans les bibliothèques, certains ouvrages existent en doubles exemplaires pour pouvoir être disponibles à la fois en section jeunesse et en section adulte. Ou alors, en section adulte, certain(e)s bibliothécaires distinguent par une icône des romans adaptés à un public adolescent. Raymond Perrin élargit cette problématique au rôle de l'éducation nationale :

Où faudrait-il placer les romans légitimés par l'institution scolaire, insérés ensuite dans une collection-jeunesse ? [...]

Or, ce sont souvent les instances scolaires qui confèrent une légitimité et élargissent le champ des œuvres désormais classiques. [...]

²*Ibid.*

Dans une zone déjà moins nette apparaîtraient, soit les romans d'aventure écrits ou non pour des adolescents, [...], soit certaines œuvres de la littérature dite populaire ayant acquis, difficilement parfois, une certaine *légitimité*. Ainsi ont été peu à peu adoptés les auteurs de policiers de la Belle Époque, comme Gaston Leroux et Maurice Leblanc, après les Mayne Reid, Gustave Aimard, Paul Féval, voire la Baronne Orczy, (mais la morale foncièrement conservatrice, commune à tous, favorise cette adoption).³

Pour considérer un livre comme relevant de la littérature de jeunesse, on mentionne souvent le critère de l'âge du ou des héros. On avance souvent qu'un enfant s'approprie plus volontiers une œuvre dont le héros lui serait proche. L'identification serait en effet plus facile. Il existe donc une tendance à considérer que, parce qu'un héros est jeune, son histoire s'adresse aux jeunes. Or, de nombreux ouvrages sur l'enfance sont peu adaptés à un public jeune. Raymond Perrin relève :

D'étranges mouvements de convection se produisent ainsi au cœur de cette bibliothèque plus virtuelle qu'elle ne paraît. Alors que, depuis plusieurs siècles, les enfants ont accaparé "*Robinson Crusoé*", "*Les Voyages de Gulliver*" ou "*La Case de l'Oncle Tom*", les adultes se sont approprié "*Alice au pays des merveilles*", surtout depuis la traduction de Henri Parisot, ou "*Bilbo le Hobbit*" de J.R. Tolkien.⁴

En France, le terme « littérature de jeunesse » est maintenant le terme reconnu par les chercheurs, comme le prouvent les titres de colloques ou d'ouvrages. Certains salons littéraires, comme celui de Montreuil, utilisent le terme « livres jeunesse ». Cette expression ou celle « livres pour enfants » englobe les manuels scolaires, les documentaires, les livres-jeux...

Dans leur ouvrage de 2007 *La littérature de jeunesse*, Christian Chelebourg et Francis Marcoin remarquent que

« C'est [...] vers 1950 que fleurit l'appellation « littérature enfantine » dans des ouvrages de critique après être apparue en 1924 dans la thèse de M.-T. Latzarus, *La littérature enfantine dans la seconde moitié du XIX^e siècle*. Elle fera progressivement place à la « littérature pour la jeunesse », « littérature d'enfance et de jeunesse » et enfin à « littérature de jeunesse », expression la plus proche de l'anglais *children's literature*, même si l'on rencontre de plus en

³*Ibid.*

⁴*Ibid.*

plus souvent l'expression « littérature jeunesse », qui n'est pas très heureuse au plan linguistique. »⁵

En Allemagne et en Angleterre coexistent aussi plusieurs expressions : *children's book*, *Kinderbuch*, *Jugendbuch*, pour désigner le livre et *children's literature*, *youth literature*, *Jugendliteratur* pour désigner la littérature. Même si les termes employés sont aussi peu précis qu'en français, il existe une grande différence dans la perception du domaine : en Angleterre ou en Allemagne, la littérature de jeunesse n'est pas considérée de manière péjorative comme en France. Les œuvres majeures de la littérature de jeunesse y figurent dans les anthologies de littérature, alors qu'en France, les occurrences de citations d'œuvres de littérature de jeunesse dans les anthologies sont très rares. Toutefois Emer O'Sullivan relève que la création de la première chaire de littérature de jeunesse en Angleterre est plus tardive qu'en Allemagne ou en France :

The first chair for the subject was established in Frankfurt in 1964. The first university chair for children's literature in France (at the University of Bordeaux III in 1974) was devoted to 'Littérature populaire et pour la jeunesse'. The study of children's literature was thus placed in the context of popular or para-literature. In England, on the other hand, there was no professorial chair for children's literature studies until the end of the 1990's.⁶

La première chaire dans la discipline fut fondée à Francfort en 1964. La première chaire universitaire de littérature de jeunesse en France (à l'Université Bordeaux III en 1974) était consacrée à la « Littérature populaire et pour la jeunesse ». L'étude de la littérature de jeunesse était ainsi située dans le contexte de la littérature populaire ou de la para-littérature. En Angleterre, en revanche, il n'y avait pas de chaire professorale pour l'étude de la littérature de jeunesse avant la fin des années 1990.

Dans l'introduction de leur ouvrage cité précédemment, Francis Marcoin et Christian Chelebourg font état des grandes avancées effectuées dans la reconnaissance de la littérature de jeunesse en France :

Mais au-delà de données comptables, c'est une transformation qualitative qui se manifeste, un changement de statut engagé depuis longtemps et dont le rythme s'est accéléré dans le dernier quart du XX^e siècle : alors qu'ils appartenaient au monde de l'éducation ou tout au contraire à celui des jouets et des étrennes, les livres pour enfants peuvent désormais relever pleinement de la littérature, au sens pris par cette dernière depuis le milieu du XIX^e, c'est-à-dire d'une

⁵CHELEBOURG, Christian ; MARCOIN, Francis : *La littérature de jeunesse*, Armand Colin, 2007, p. 42.

⁶O'SULLIVAN, Emer : *Comparative Children's Literature*, New-York, Routledge, 2005, p. 47.

entreprise artistique fondée sur l'ambition de « faire œuvre », de renouveler à chaque fois les règles et même de les subvertir.

En 2002, cette nouvelle configuration s'est vue consacrée par une liste de titres recommandés pour le cycle 3 de l'école primaire, tandis qu'en 2005 le « domaine de la littérature de jeunesse » devenait matière de concours en vue du recrutement des professeurs des écoles.⁷

Ils constatent aussi que l'université ne fait pas encore une place suffisante à l'étude de la littérature de jeunesse même si elle y est déjà entrée⁸.

L'évolution de la conception de l'enfance joue un rôle dans l'évolution de la littérature de jeunesse. Réciproquement, l'importance accordée à la littérature de jeunesse par les adultes continue de transformer la conception de l'enfance (enfant lecteur qui a le droit d'avoir ses préférences, ses avis, ...).

B. Une nouvelle conception de l'enfance à la fin du XVIII^e siècle

À la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e siècle, l'enfant cesse peu à peu d'être systématiquement associé à l'innocence et à l'ignorance. Il devient un sujet de préoccupation, avec notamment la volonté de le protéger car l'industrialisation génère un besoin énorme de main d'œuvre (embauchée dans des conditions précaires).

Des lois sur l'éducation et pour la défense des enfants sont votées en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne.

En France, jusqu'au début du XIX^e siècle, l'enfant était considéré comme un homme miniature qui avait des capacités moindres mais qui devait participer à la vie des adultes (sauf dans les classes très aisées). Le passage à l'ère industrielle et les accidents, dont étaient victimes les jeunes travailleurs, provoquèrent une réflexion chez les intellectuels qui prirent conscience qu'il fallait légiférer. Un changement de comportement à l'égard des enfants avait déjà débuté avant les premières lois sur le

⁷*Ibid.*, p. 7.

⁸*Ibid.*

travail des enfants. Philippe Ariès en note les signes dès le XVI^e siècle : les enfants qui, quel que soit le milieu, étaient toujours placés très jeunes pour être éduqués, commencent à rester dans leur propre famille. Les adultes, qui élevaient (comprendre maltraiétaient et exploitaient) toujours les enfants des autres, commencent à garder leurs propres enfants sous leur toit et très lentement à les considérer différemment.

Le souci d'humilier l'enfance, pour la distinguer et la servir, s'atténuera au cours du XVIII^e siècle, et l'histoire de la discipline scolaire permet de suivre le changement de la conscience collective à cet égard. [...]

En France, l'opinion manifeste à l'égard du régime disciplinaire scolastique une répugnance qui aboutira à sa suppression vers 1763 [...].

Le relâchement de l'ancienne discipline scolaire correspond à une nouvelle orientation du sentiment de l'enfance [...]. Il s'agit désormais d'éveiller chez l'enfant la responsabilité de l'adulte, le sens de sa dignité. L'enfant est moins opposé à l'adulte (quoiqu'il en soit bien distingué dans les mœurs) que préparé à la vie de l'adulte. Cette préparation ne s'accomplit pas d'un seul coup et brutalement. Elle exige des soins et des étapes, une formation. C'est la conception nouvelle de l'éducation qui triomphera au XIX^e siècle.⁹

Pourtant cette conception ne triomphe au XIX^e siècle que dans les milieux aisés et ne se répand que progressivement dans les classes populaires. L'évolution se fait grâce à des lois et à l'instruction qui transforment peu à peu les mentalités.

Dans un article intitulé « Sources d'archives et pistes de recherche pour une histoire de l'enfance »¹⁰, Hélène Viallet, actuellement directrice des Archives départementales de l'Isère, rappelle les étapes de la législation sur le travail des enfants. La première loi qu'elle mentionne date de 1841 :

- La loi de 1841 fixe à 8 ans l'âge minimum d'entrée en usine, réduit à 8 heures par jour la journée de travail pour les enfants âgés de 8 à 12 ans, à 12 heures pour ceux âgés de 12 à 16 ans. Elle interdit le travail de nuit pour les enfants de moins de 13 ans, et rend obligatoire la fréquentation de l'école pour les moins de 12 ans (très théorique). Mais cette loi ne s'applique pas aux établissements de moins de 20 ouvriers. L'application était confiée à des commissions d'inspections (soumises aux manufacturiers...)

Elle insiste sur l'importance des lois de Jules Ferry de 1881-1882 :

⁹ARIES, Philippe : *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, 1973.

¹⁰in *Actes du colloque d'Annecy 18-19 septembre 2001, L'enfance à travers le patrimoine écrit*, Bibliothèque d'Annecy, 2002, p.129-130.

En fait, ce sont les lois scolaires de la Troisième République qui vont entraîner un grand changement. Car les patrons résistent, et les parents aussi : sans les salaires rapportés par les enfants, comment survivre... C'est un cercle vicieux : enfant = force de revenu, comme on le voit toujours dans les pays en voie de développement dont c'est une caractéristique. L'étape essentielle est constituée par la promulgation des lois scolaires de 1881 (gratuité absolue de l'enseignement primaire) et 1882, en particulier celle du 28 mars : enseignement primaire obligatoire de 6 ans à 13 ans révolus. Mais il y a encore des dérogations.

Les lois concernant la scolarisation influent donc directement sur la mise en place de la législation réglementant le travail des enfants. Avant la loi de 1841, existait déjà une loi, datant de 1833, qui obligeait chaque commune à ouvrir une école primaire pour accueillir gratuitement les enfants des familles pauvres, les familles plus aisées devant payer une contribution mensuelle. La scolarisation permet à un plus grand nombre d'avoir accès au livre.

En Angleterre, d'après la chronologie de *The Oxford Illustrated History of Britain*¹¹, deux dates concernent les enfants au XIX^e siècle :

1833 Factory Act limits child labour (Le *Factory Act* limite le travail des enfants)

1870 Forster-Ripon English Elementary Education Act

Une première réglementation du travail des enfants est antérieure à la première loi française. Cependant, en ce qui concerne l'école, la France est en avance sur l'Angleterre. Il faut rappeler qu'en Angleterre, l'école n'est pas laïque et que l'état s'en préoccupe peu, si ce n'est ponctuellement pour réduire l'influence de l'Église catholique par des mesures limitant le nombre de ses écoles.

Le *Factory Act* correspond un peu à la loi française de 1841. Mais la loi anglaise autorise plus d'heures de travail par jour pour les enfants (dix heures contre huit). En revanche, elle réglemente davantage les jours ouvrés :

The Act reduced the hours of work for children between eight and thirteen to six and a half a day, either in the morning or afternoon, no child being allowed to work in both on the same day, except on alternate days, and then only for ten hours. Young persons and women (now included for the first time) were to have the same hours, i.e. not more than twelve for the first five days of the week (with one and a half out for meals), and nine on Saturday.¹²

¹¹MORGAN, Kenneth O. : *The Oxford Illustrated History of Britain*, Oxford University Press, 1984 (Édition 2000), p. 617-618.

¹²<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/IR1844.htm> dernière consultation le 13/07/2010.

La loi réduit le nombre d'heures de travail des enfants entre huit et treize ans à six heures et demie par jour, soit le matin, soit l'après-midi, aucun enfant n'étant autorisé à travailler de matinée et d'après-midi le même jour, sauf un jour sur deux, mais pas plus de dix heures. Les jeunes gens et jeunes filles (mentionnées pour la première fois) doivent avoir le même nombre d'heures, c'est-à-dire pas plus de douze heures pour les cinq premiers jours de la semaine (avec une heure et demie de pause pour les repas), et neuf le samedi.

Cette loi ne contient aucun article concernant la scolarisation comme en France. Des mesures ne seront prises que plus tard. L'*Elementary Education Act* de 1870 devait permettre la scolarisation des enfants de 5 à 13 ans. Au départ, elle n'était pas obligatoire mais deux autres lois en 1876 et en 1891 la rendirent gratuite et obligatoire.

Comme en France, à la fin du siècle, l'école primaire est devenue gratuite et obligatoire.

En Allemagne, dès 1717, Frédéric-Guillaume I^{er} avait déclaré l'école obligatoire pour les enfants entre cinq et douze ans. Mais l'obligation ne valait que pour là où il existait une école !

En Prusse, un décret et une loi protègent les enfants : ils datent de 1839 et de 1853. La *Regulativ über die Beschäftigung jugendlicher Arbeiter in Fabriken* de 1839 interdit le travail des enfants de moins de dix ans et celui des enfants de moins de dix-sept ans s'ils n'ont pas été scolarisés pendant trois ans auparavant. La journée de travail est fixée à dix heures maximum. Les enfants n'ont pas le droit de travailler la nuit, les dimanches et jours fériés. La *Gesetz betreffend einige Abänderungen des Regulativs vom 9. März 1839* de 1853 complète le décret : elle interdit le travail des enfants de moins de onze ans, insiste sur la scolarisation (trois heures de cours par jour si une école le permet) et réduit le temps de travail des enfants scolarisés à un maximum de six heures. L'âge minimum pour travailler est repoussé à douze ans en 1855.

En 1878, le Reichstag, à Berlin, instaure l'obligation d'inspection dans les usines. En 1891 le travail des enfants de moins de treize ans est interdit : il est totalement interdit dans certaines branches, mais reste autorisé à la maison et dans les fermes.

La première loi allemande s'appuie fortement sur la loi anglaise de 1833. Puis l'évolution de la législation du travail des enfants et de leur scolarisation se fait de manière presque parallèle en Allemagne et en France. Les changements dans la conception de l'enfance continueront leur progression.

C. Origines de la littérature de jeunesse

En Europe, dès le Moyen-âge, dans les milieux très privilégiés, de petits recueils, en nombre très limité, sont offerts par les parents à leurs enfants comme cadeaux pour la vie. On trouverait là les premières traces écrites de certains contes.

On peut considérer que la littérature de jeunesse et la littérature dite populaire ont les mêmes origines car, jusqu'au XIX^e siècle, l'enfant et le peuple se trouvent dans la même situation de transition progressive entre une culture orale et la culture de l'écrit. L'enfance restera le moment de transition entre oralité et écriture alors que l'ensemble de la société abandonne peu à peu la tradition orale.

Du XVI^e au XIX^e siècles circulent en Angleterre des écrits qui seront appelés « chapbooks » au XIX^e siècle. Ces livres de mauvaise qualité contenaient des textes illustrés, souvent des contes, des ballades ou des versions abrégées de classiques (fables d'Ésope, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoé*). A partir du début du XIX^e siècle paraissent des publications de comptines et d'historiettes à l'intention d'un lectorat enfant. Ce sont des livres souvent mal écrits et mal imprimés, mais bon marché et donc accessibles à un public assez large. En parallèle existaient les « hornbooks » :

Imaginez une feuille de papier sur laquelle sont imprimés l'alphabet, les chiffres jusqu'à dix, et la prière; elle est dans un cadre muni d'une poignée, comme les menus de nos restaurants à bon marché; elle est recouverte d'une pellicule de corne assez transparente pour permettre de lire, assez solide pour protéger le papier contre les marques des doigts; et vous avez le modèle des hornbooks.¹³

En Allemagne, au début du XIX^e siècle, les Bilderbogen, feuilles qui racontent toutes sortes d'exploits sous forme d'images accompagnées de textes succincts, constituent dans les campagnes la seule « littérature » des paysans, et donc des enfants. Ils sont distribués par les colporteurs et précieusement conservés. Les albums en sont les descendants.

¹³HAZARD, Paul : *Les livres les enfants et les hommes*, Hatier, 1967, p. 43.

Les travaux des frères Grimm vont de pair avec l'évolution des idées politiques de leur époque : aspiration à une unité allemande et donc recherche d'une identité allemande et de racines communes. Les deux frères publient leur premier recueil en 1812. Le mythe prétend qu'ils sont allés recueillir les contes dans les campagnes, auprès de vieilles paysannes. Ce mythe associe aux contes une valeur de « pureté » : comme les dialectes, les contes sont censés être plus « purs », moins déformés s'ils proviennent de paysans coupés du monde. Or, les frères Grimm font partie d'un milieu très privilégié et les barrières des classes ne se franchissent pas facilement : leurs connaissances appartiennent à leur milieu. C'est en réalité auprès de dames plus ou moins âgées de leur entourage, pour partie des descendantes de huguenots français, que les frères ont récolté leurs contes¹⁴. Cette caractéristique pourrait expliquer la proximité des textes recueillis avec certains contes de Perrault. Au départ, ces travaux ont un but purement historique et littéraire : répertorier une tradition orale qui constitue un pan de la culture allemande. En 1815 certains contes sont réédités pour les enfants car la parution pour les adultes les avait intéressés.

Du XVI^e au XIX^e siècles circulent en France, toujours grâce aux colporteurs, de petits livres à couverture bleue, de très mauvaise qualité, connus sous le terme générique de « Bibliothèque bleue ». Ils traitent de thèmes très variés allant des légendes à la médecine en passant, bien sûr, par la religion. Ils restent pourtant rares car, encore trop onéreux, ils ne sont accessibles qu'à un petit nombre : petits notables, gros fermiers ou propriétaires. Ils sont lus aux veillées dans les villages. Les notables lettrés les méprisent. Ils sont l'équivalent des « chapbooks » anglais.

Peu avant le XIX^e siècle, apparaît l'imagerie d'Épinal inventée en 1796 par Jean-Charles Pellerin. Ces petites images, avec une légende, ne nécessitent pas de savoir lire même si elles peuvent être considérées comme un moyen pour apprendre à lire. Elles sont accessibles à tous. Comme les Bilderbogen en Allemagne, les images d'Épinal sont apportées par les colporteurs dans les villages français. Elles représentent souvent des personnages de contes ou de comptines mais aussi des éléments du progrès technique.

¹⁴cf. MATHIEU, François : *Jacob et Wilhelm Grimm. Il était une fois...*, Clichy, Éditions du Jasmin, 2003.

Paul Hazard, dans son ouvrage *Les livres, les enfants et les hommes*, situe le tournant, dans l'évolution des livres destinés aux enfants, à la publication des contes de Perrault, après la mode des contes pour adultes publiés par des femmes :

A quel moment songea-t-on qu'ils pouvaient désirer d'autres lectures que celles de l'école, d'autres ouvrages que les catéchismes ou les grammaires? [...] Quel observateur perspicace, baissant les yeux, vit autour de lui des enfants? Quel bienfaiteur leur procura la joie, à l'infini multipliée, de posséder enfin un livre qui fût vraiment à eux?

Ce fut en France qu'il se produisit dans son éclat; non sans préparation, ni sans peine. [...] Il a fallu, entre temps, un Académicien touche-à-tout qui aimait le paradoxe et le scandale, et qui s'avisa de mettre en vers *La Patience de Grisélidis*, *Les Souhais ridicules*, et *Peau d'Âne* : non sans exciter une fois de plus la colère de Boileau qui parla d'un ton méprisant du « Conte de Peau d'Âne et de la Femme au nez de boudin, mis en vers par M. Perrault, de l'Académie française ». Il a fallu que Charles Perrault passât du vers à la prose [...] se cachant sous le couvert de son fils, Pierre Darmancourt. Car un Académicien peut composer des poèmes burlesques, s'il en a envie; il peut préférer les Modernes aux Anciens, et du coup déchaîner des tempêtes ; mais ce qui est inouï, c'est qu'il ose imprimer des contes pour les enfants.

Il osa, lorsqu'en 1697 il donna chez Barbin ses *Histoires ou Contes du temps passé, avec des moralités*.¹⁵

Il fixe donc, en France, à la toute fin du XVII^e siècle les origines de la littérature de jeunesse, c'est-à-dire d'ouvrages pour l'usage privé de l'enfant.

Mais jusqu'au XIX^e siècle les livres destinés aux enfants (des milieux privilégiés) sont quasi-exclusivement des manuels, des grammaires, des bibles et des livres de dévotions. C'est un changement dans la conception de l'enfance, amorcé au XVIII^e siècle, qui va provoquer l'explosion de la littérature de jeunesse.

En 1750, un éditeur anglais, John Newbery, crée une maison d'édition ne publiant que des livres destinés aux enfants. Même si Paul Hazard fait remonter les origines de la littérature de jeunesse à la publication des contes de Perrault, c'est en général John Newbery qui est considéré comme son fondateur. Il est le premier éditeur à créer une maison d'édition uniquement destinée à la jeunesse, au 65 de Saint Paul's Churchyard à Londres. Sa boutique vend à la fois des petits livres, pour « presque rien », et des remèdes de toutes sortes pour assurer un certain revenu. Il s'entoure

¹⁵*Ibid.*, p. 17-18.

d'écrivains et d'illustrateurs, mais il recueille aussi lui-même des contes, des légendes, des comptines de la tradition orale pour les adapter. Il réutilise les contenus de certains chapbooks ou de hornbooks pour les republier et n'hésite pas à se servir de la publicité pour souffler aux adultes l'idée d'offrir ses petits livres comme cadeaux pour les enfants sages. L'éditeur Marshall l'imita et édita soixante-dix livres d'enfants entre 1780 et 1790. Les contenus de ces petits livres sont essentiellement moraux et instructifs.

En Allemagne, les débuts d'une littérature spécifique pour la jeunesse se manifestent plus tardivement.

La littérature enfantine finit par naître [...] Christian-Félix Weisse, qui, étant père d'une nombreuse famille, avait en 1765 publié des chansons pour les enfants, pour les siens et pour ceux des autres. Weisse essaya d'un Abécédaire farci de morceaux d'agrément ; après quoi il lança un journal, le *Kinderfreund*, qui le rendit populaire dans toute l'Allemagne [...] Christian-Félix Weisse, s'il était capable de faire des vers, était incapable d'arriver à la poésie; et que les titres seuls de ses petites pièces ont quelque chose de décourageant : *O douce et chère application ; Ah, que je voudrais être aimable ! Lève-toi, petite paresseuse ; Enfant, ressemble à l'abeille*; devant de telles invites, qui ne prendrait peur ? *L'Ami des enfants* nous paraît fort indigeste : le Père, la Mère, les Enfants, ont à peu près le naturel des portraits de famille ou des figures de cire des magasins;¹⁶

Des intellectuels allemands s'intéressent à la poésie et la transforment pour les enfants :

Il fallut en Allemagne attendre la fin du XVIII^e siècle pour que, sous l'influence du *Sturm und Drang*, se manifestât un intérêt pour la poésie populaire utilisable pour les enfants. Entre 1806 et 1808, Clemens Brentano et Achim von Arnim publièrent *Le cor magique de la jeunesse* et *Le cor merveilleux des enfants*, recueils de chants populaires allemands anciens et modernes pris à la tradition orale, qui devint source d'inspiration pour la poésie allemande. Puis les recueils de poésie, compilations ou nouveautés, se succédèrent durant tout le XIX^e siècle.¹⁷

Comme en France ou en Angleterre à cette époque, la grande majorité des livres pour la jeunesse ont des contenus très moraux ou instructifs. Le peu de livres avec lesquels les enfants seront en contact doit leur faire acquérir un maximum de connaissances et de moralité en un minimum de pages. Le plus souvent ces ouvrages sont donc rébarbatifs. On compte tout de même quelques ouvrages plus attirants : les recueils de comptines.

¹⁶*Ibid.*, p. 55.

¹⁷ESCAPIT, Denise : *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe*, PUF Que sais-je ?, 1981, p. 29.

Il faut attendre le XIX^e siècle en France pour que des éditeurs se spécialisent dans le livre de jeunesse et, par là-même, permettent sa création et son expansion.

La révolution en France vient de Hetzel, qui crée sa propre maison d'édition en 1837. Il publie d'abord des livres pour adultes mais il s'intéresse très vite aux enfants et, à partir de 1862, après son retour d'exil, il se consacre essentiellement à la publication de livres pour la jeunesse. Révolutionnaire en 1848, il est exilé en 1851 et amnistié en 1862. Défenseur de l'école publique laïque et obligatoire, il s'entoure de révolutionnaires de 1848 ou de communards :

Toutes les publications et les choix éditoriaux reflètent les opinions et les orientations de Hetzel et son équipe : ils croient à la science, au progrès technique, à la diffusion de la connaissance comme autant de perspectives positives, capables d'ouvrir la voie du mieux être à l'humanité.¹⁸

Il publie notamment les romans d'anticipation de Jules Verne. *Cinq semaines en ballon* est le premier d'une longue série. Il adapte aussi des romans sous un pseudonyme (P.J. Stahl) parmi lesquels, en 1876, *Les patins d'argent*, adapté du roman de Mary Mapes Dodge, *Hans Brinker or the Silver Skates* (1865). Les ouvrages se vendent bien mais ils touchent un lectorat assez restreint. La Bibliothèque Rose, créée par Hachette en 1860 vise un public moins aisé :

Hetzel, dont le nom reste une référence bibliophilique du XIX^e siècle, visait les élites de la bourgeoisie éclairée avec un programme basé sur l'éducation et la récréation. La stratégie éditoriale de Hachette s'adressait à un lectorat plus large en accord avec une diffusion astucieusement coordonnée au développement du chemin de fer.¹⁹

Toutefois le livre reste pendant longtemps l'objet rare et précieux :

On aurait en effet intérêt à rappeler plus souvent que les beaux livres rouges d'Hetzel n'étaient pas à la portée des masses populaires. L'emploi du mot « peuple » ne doit pas

¹⁸*Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde*, (Collectif) Gallimard Jeunesse, 1993, p. 41.

¹⁹FEUERHAHN, Nelly : « De Pierre l'ébouriffé à Crasse-Tignasse. La réception française du Struwwelpeter (Heinrich Hoffmann, 1845). Contribution à une histoire des échanges culturels comiques en Europe », in *Autour de Crasse-Tignasse*, Actes du Colloque de Bruxelles augmentés et illustrés, Théâtre du Tilleul A.L.I.S.E. et Théâtre de la montagne magique, 1995, p. 27.

faire illusion. Le livre restait un luxe inaccessible, ce qui n'a pas peu contribué à créer autour de lui une auréole à la fois bénéfique et dangereuse.²⁰

C'est le livre en général qui est peu répandu et pas spécifiquement celui pour les enfants. Pour preuve, le livre de lecture *Le tour de la France par deux enfants* de G. Bruno, publié en 1877, est tout à la fois le livre de lecture, de sciences, de géographie, d'histoire, de morale, d'éducation civique et de conseils pour l'agriculture de toute une tranche d'âge. En France, l'importance de ce livre est telle qu'un article y est consacré dans l'ouvrage *Les lieux de mémoire* sous la direction de Pierre Nora²¹. *Le tour de la France par deux enfants* se passe après la guerre de 1870-1871. Deux frères, originaires de la Moselle, l'un des trois départements occupés par les Allemands, et dont le père vient de mourir, partent à la recherche de leur oncle en France. Lors de l'une des étapes au cours de leur voyage, le plus jeune se voit offrir un livre en récompense de son honnêteté. Ce livre est pour lui un objet précieux et, très souvent, il est prétexte à lecture dans les familles qui les accueillent. Les paysans, ou artisans, qu'ils rencontrent n'ont pas de livres et sont contents de l'écouter lire. Ce récit, réaliste du point de vue de la description de la France et de la société française, met bien en valeur le fait que, il y a à peine plus d'un siècle, le livre de classe était, pour nombre de familles, le seul ouvrage possédé et que les bibliothèques scolaires étaient leur seul moyen d'accéder aux livres.

Peu à peu l'évolution de la conception de l'enfance a préparé l'explosion de la littérature de jeunesse au XIX^e siècle dans toute l'Europe. Au « siècle d'or de la littérature enfantine », le plaisir de lire devient pédagogiquement important et les maisons d'édition commencent à publier des ouvrages pour un nombre d'enfants beaucoup moins restreint. En effet l'instruction obligatoire va augmenter le nombre de livres nécessaires pour les écoles et le nombre de lettrés va augmenter le nombre de clients potentiels. Les enfants apprennent à lire et à y prendre plaisir. Les livres pour les enfants sont principalement des contes, des légendes ou des histoires moralistes qui inculquent aux enfants des leçons de morale : la tendance de créer des livres qui instruisent et éduquent à la fois perdure. Les récits d'aventures ou d'anticipation ont du

²⁰HAZARD, *op. cit.*, p. 20.

²¹OZOUF, Jacques et Mona : « Le tour de la France par deux enfants – Le petit livre rouge de la République » in NORA, Pierre : *Les lieux de mémoire*, Éditions Gallimard, 1997, p.277-301.

succès auprès des adolescents, mais ce n'est pas pour eux qu'ils ont été écrits. Les œuvres de Jules Verne cherchent aussi à instruire :

Comme on peut le penser, Jules Verne ne restera pas en marge d'une discipline où il excellait pour avoir été le fondateur d'un genre qui enseignait la géographie et l'histoire des découvertes sous la forme de romans d'aventure. Il faisait souvent accompagner ses héros d'un médecin, d'un ingénieur ou d'un savant et s'en servait comme d'un mentor pour pimenter ses récits de remarques scientifiques ou géographiques qui, glissées à propos, donnaient un caractère éducatif à son œuvre.²²

Mais peu à peu apparaît une nouvelle tendance : des ouvrages ne valorisent plus autant le « bien » pour dénigrer le « mal », refusent le moralisme et le manichéisme et mettent en scène des personnages moins parfaits et plus attirants.

²²EMBS, Jean-Marie ; MELLOTT, Philippe : *100 ans de livres d'enfant et de jeunesse, 1840-1940*, Éditions de Lodi, 2006, p. 69.

II. Vers moins de morale ?

A. Émergence dès le XIX^e siècle d'une littérature non didactique

Quelques auteurs ne rentrent pas dans le cadre moraliste du XIX^e siècle. Six auteurs en particulier sont révélateurs d'un changement : Edward Lear et Lewis Carroll en Angleterre ; Heinrich Hoffmann et Wilhelm Busch en Allemagne ; Louis Desnoyers et la Comtesse de Ségur en France (même si certains de leurs ouvrages sont parfois considérés comme moralistes). *A Book of Nonsense*²³ de Lear, *Alice's Adventures in Wonderland*²⁴ de Carroll et le *Struwwelpeter*²⁵ de Hoffmann se réfèrent au fonds commun. Les auteurs ont remarqué ce qui plaisait aux enfants dans les comptines ou dans les petites histoires et s'approprient leur style et parfois une part de leur contenu pour créer des textes nouveaux et uniques. Les vers courts et rapides rappellent les comptines. Lear, Carroll, Hoffmann et Busch s'inscrivent dans cette tradition. Les personnages d'Alice dans *Alice's Adventure in Wonderland*, de Jean-Paul dans *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*²⁶, les différents personnages du recueil du *Struwwelpeter*, les enfants de l'histoire de Lear *The History of the Seven Families of the Lake Pipple-Popple*²⁷, Sophie des *Malheurs de Sophie*²⁸ et Max et Moritz sont tous des enfants désobéissants. Ils vont à l'encontre des règles qui leur semblent imposées de façon arbitraire. Ils sont ainsi très attachants. Tous refusent en quelque sorte le

²³LEAR, Edward : *Book of Nonsense*, 1846.

²⁴CARROLL, Lewis : *Alice's Adventure in Wonderland*, 1865.

²⁵HOFFMAN, Heinrich (Premières éditions parues sous le pseudonyme Reimerich Kinderlieb), *Lustige Geschichten und drollige Bilder mit 15 schön kolorierten Tafeln für Kinder von 3-6 Jahren* (titre qui devient ensuite *Der Struwwelpeter*), 1845.

²⁶*Les aventures de Jean-Paul Choppart* paraissent par épisodes dès 1834 dans *Le journal des enfants*, publiées ensuite sous le titre *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart* sous le pseudonyme de P.J.Stahl, Hetzel, 1864.

²⁷LEAR, Edward : *Nonsense Songs, Stories, Botany and Alphabets*, London, Robert Bush, 1871.

²⁸SEGUR, La Comtesse de : *Les malheurs de Sophie*, Hachette, 1859.

moralisme ambiant. L'humour est un point commun entre Lear, Carroll, Hoffmann et Busch. Tous les quatre créent des histoires amusantes pour plaire aux enfants. *Les malheurs de Sophie* comporte aussi des passages plutôt humoristiques : souvent l'adulte passe pour un réel imbécile alors que l'enfant est plus mature. Dans *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, on assiste plutôt à des comiques de situation. La cruauté présente dans le *Struwwelpeter*, *Max et Moritz*, *Les malheurs de Sophie*, *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, est toujours prétexte à rire. Pourtant elle est souvent ce qui a été reproché à leurs auteurs. Dans le *Struwwelpeter* un détail humoristique rend toujours la chute drôle même s'il s'agit de la mort ou de la maladie. Dans *Max et Moritz*²⁹ la cruauté se révèle dans leurs actions extravagantes qui ne peuvent être prises au sérieux. Dans *Les malheurs de Sophie*, Sophie tue les animaux tellement innocemment à cause d'idées tellement étranges que le lecteur ne peut pas en être choqué. Dans *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, l'amusement est moins manifeste : en général ce sont les personnages du livre qui rient de la cruauté.

Heinrich Hoffmann, Edward Lear, Lewis Carroll et la Comtesse de Ségur ont tout d'abord raconté ou écrit pour faire plaisir à des proches. Hoffmann avait écrit son *Struwwelpeter* pour son fils : il ne voulait pas lui offrir un livre moraliste ou un livre décrivant les objets de la vie quotidienne, seuls livres en vente pour ainsi dire. Lear écrit pour les enfants du comte de Derry, Carroll pour sa « little friend » préférée Alice Liddell et la Comtesse de Ségur pour ses petits-enfants. Ils ne recherchent pas en premier lieu à donner une valeur pédagogique ou didactique à leurs ouvrages. C'est ainsi que l'on peut dire qu'ils ont ouvert la porte à l'imaginaire, réservé jusque-là aux contes. Jean-Marie Embs et Philippe Mellot écrivent dans leur ouvrage *100 ans de livres d'enfant et de jeunesse, 1840-1940* :

Avec la Comtesse de Ségur, les enfants vont pouvoir enfin sortir du carcan d'un certain manichéisme moralisateur pour découvrir de véritables portraits d'eux-mêmes : des enfants vertueux qui peuvent parfois faillir, des marmots avec des défauts mais qui ont aussi bon cœur.³⁰

De plus, dès la fin du XVIII^e siècle, les enfants se sont passionnés pour les livres d'aventure et les robinsonnades. Écrit en 1719 *Robinson Crusoe* est inspiré d'un fait

²⁹BUSCH, Wilhelm : *Max und Moritz*, 1865.

³⁰EMBS, *op. cit.*, p. 101.

réel (l'abandon d'un marin sur une île). Le roman de Daniel Defoe, écrivain anglais, a eu un succès énorme et a connu un très grand nombre de rééditions :

Et c'est parce qu'il demeurera une curiosité pour l'esprit que Robinson sera traduit, copié, expurgé, contrefait, pastiché, affublé de tous les ornements de la philosophie, renouvelé par les courants naturalistes et pédagogiques, puis finira par donner naissance à une opulente progéniture dont les rejetons se réclameront tous de son nom.³¹

Mais comme le rappellent Jean-Marie Embs et Philippe Mellot, au XVII^e siècle était apparu le roman historique :

Le XVII^e siècle ne voit pas seulement naître Robinson mais aussi pointer un genre nouveau qui s'éloigne des œuvres de mœurs et des romans sentimentaux en vogue, pour aller au-delà de l'intrigue et des caractères, chercher et rappeler le pittoresque du passé, avec un souci croissant de rigueur et de vérité – de vie – qui n'existait pas auparavant.³²

La Comtesse de Ségur elle-même écrira sa « robinsonnade » : dans *Les vacances*, Paul raconte son naufrage et sa survie sur une terre hostile avec deux autres naufragés³³. Les enfants se sont approprié certains des ouvrages pour adultes parus depuis en collection jeunesse. Les dangers y abondent et l'affrontement des héros-enfants face aux adultes reprend souvent le symbole du combat de David contre Goliath.

³¹*Ibid.*, p. 178.

³²*Ibid.*, p. 180.

³³SEGUR, La comtesse : *Les Vacances*, VIII. La mer et les sauvages, Hachette, 1859.

B. Les deux guerres mondiales et l'entre-deux guerre

En France, la Première Guerre Mondiale marque un tournant dans la littérature de jeunesse. D'une part le nombre de publications diminue pour des raisons matérielles, d'autre part un courant patriotique se développe. Jean-Paul Gourévitch écrit : « De façon plus générale, les héros favoris de l'enfance se sont engagés dans le conflit.³⁴ » Il cite notamment les Pieds Nickelés, Guignol ou Bécassine. Raymond Perrin note la même tendance :

Le premier conflit mondial agit de plusieurs manières, souvent négatives, sur la littérature de jeunesse comme sur la presse. Pénurie et coût élevés des matières premières raréfient la production de livres et de journaux. La guerre imprègne de ses thèmes les récits et même des albums. Ce ne sont que gestes d'enfants héroïques, chroniques de *poilus* courageux et vaillants, exploits de grands soldats sur terre et dans les airs et l'on magnifie alors les aviateurs Guynemer et Roland Garros. Tout doit concourir, - texte et image -, à développer le sentiment patriotique.³⁵

Hansi est une figure marquante du patriotisme dès 1913, mais surtout après le retour de l'Alsace à la France en 1918.

Toutefois, d'après Ganna Ottevaere-Van Praag, ce courant patriotique est antérieur : il remonte à la guerre de 1870 et il est commun notamment à l'Allemagne et la France. Elle écrit :

Après 1870, le livre pour enfant en France offre en commun avec son pendant hollandais ou allemand, un patriotisme sentimental, plus violent, cependant, plus puéril dans son agressivité

³⁴GOUREVITCH, Jean-Paul : *La littérature de jeunesse dans tous ses écrits, anthologie de textes de référence (1529-1970)*, CRDP Académie de Créteil, 1998, p. 198.

³⁵PERRIN, *op. cit.*, p. 59.

chez les Allemands. Rappelons les romans historiques gonflés de « Hurrahpatriotismus », et en particulier ceux d'Oskar Höcker.³⁶

Elle précise même qu'en Allemagne, il a duré jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale :

Somme toute le National-Socialisme n'eut pas grand-chose à éliminer dans la littérature « juvénile » parue avant 1925. Il jettera naturellement l'anathème sur les œuvres postérieures, romans réalistes ou d'un réalisme transposé dans un monde merveilleux, de Éric [sic] Kästner, Kurt Held, Liza Tetzner, mais favorisa la diffusion des romans d'aventures historiques et coloniaux écrits après 1870, peuplés d'énergiques héros, militants et portés à accomplir « die heldische Tat ».³⁷

Ganna Ottevaere ne mentionne pas la Première Guerre dans l'évolution de la littérature de jeunesse. Pour la France et l'Allemagne, elle situe le changement après la guerre de 1870, en Angleterre vers 1890. Dans plusieurs passages elle décrit la situation de l'édition de jeunesse en Angleterre. Elle explique que, d'une part, écrivains et artistes se révoltent contre le moralisme victorien :

En Grande-Bretagne, la féconde littérature enfantine à l'aube du XX^e siècle est issue de la volonté délibérée des artistes de détruire un climat moral étouffant et de restituer aux rapports humains franchise et communicabilité.³⁸

et que, d'autre part, des séries et des livres bon marché ont remplacé les livres de qualité :

L'édition enfantine en Angleterre connaît dans le premier quart du siècle un énorme développement. Outre l'apparition de maisons spécialisées dans l'édition enfantine, des départements indépendants réservés aux livres d'enfants voient le jour chez les éditeurs établis. Après 1920, le niveau de la qualité littéraire et matérielle des livres anglais a nettement baissé. Vers 1925, en effet, les éditeurs se rabattent sur la publication de *Bumper Books*, refaçons et réemplois peu coûteux d'éditions antérieures avec leurs illustrations.

Le succès commercial du livre d'enfants détermine après 1925 un abaissement de la qualité. Quelques maisons dominent alors sur le marché et engagent l'édition enfantine dans la production en masse, industrielle, notamment par la publication de livres à épisodes en divers

³⁶OTTEVAERE-VAN PRAAG, Ganna : *La littérature pour la jeunesse en Europe Occidentale (1750-1925) - Histoire sociale et courants d'idées – Angleterre-France-Pays-Bas-Allemagne-Italie*, Berne, Éditions Peter Lang, 1987, p. 292.

³⁷*Ibid.*, p. 387.

³⁸*Ibid.*, p. 340.

tomes (« serial books ») dont la concurrence sur le plan commercial gêne le succès du livre « unique ».³⁹

Globalement elle ne voit pas de réel changement en France dans l'évolution de la littérature de jeunesse au début du XX^e siècle :

À l'encontre de la littérature enfantine anglaise dont on peut dire qu'entre 1890 et 1925 les œuvres d'une dizaine de grands artistes l'ont portée à son apogée, la littérature pour la jeunesse en France n'a pas été illustrée à la même époque, si l'on excepte les créateurs des histoires en images, par des écrivains d'une envergure et d'un prestige égaux à ceux de leurs prédécesseurs du Second Empire, ou aux autres auteurs dont les œuvres principales avaient paru avant 1880.⁴⁰

Elle mentionne toutefois « les créateurs des histoires en images », prédécesseurs des créateurs de bande-dessinée. Ce sont aussi eux que Jean-Paul Gourévitch cite en évoquant Bécassine ou les Pieds Nickelés. À la page suivante de son ouvrage historique, Ganna Ottevaere ajoute :

Les écrivains français de la jeunesse, soumis à un climat pédagogique déterminant, n'étaient pas cependant, à l'instar de leurs collègues anglais, incités par une motivation d'ordre moral, psychologique et social, à métamorphoser les œuvres destinées aux enfants. La guerre franco-allemande fournit un nouveau thème à de nombreux épisodes romanesques et alimente le patriotisme et le nationalisme souvent sectaire de beaucoup d'écrivains, mais les lettres enfantines françaises ne connaissent toutefois pas jusqu'en 1925, en dehors des histoires racontées en images, de grandes mutations.⁴¹

Dans les années 1920, deux éléments marquent la littérature de jeunesse en France : la reconnaissance universitaire avec la publication, en 1923, de la thèse de Marie-Thérèse Latzarus sur « *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e* », et, en 1924, l'inauguration de l'*Heure Joyeuse*, la première bibliothèque publique enfantine.

Les années 1930-1940 voient la publication de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature de jeunesse dont *Les contes du chat perché* de Marcel Aymé, ou *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry.

Il faut aussi relever le rôle que jouent les mouvements d'éducation nouvelle dans l'évolution de l'édition. Denise Escarpit signale :

³⁹*Ibid.*, p. 314.

⁴⁰*Ibid.*, p. 339.

⁴¹*Ibid.*, p. 340.

Ce n'est guère que vers les années 1920-1930 que se dessinera en France un courant qui, sans délaisser les fondements rationalistes de l'éducation, laissera une place à la fantaisie créatrice de l'enfant. Du Mouvement d'Éducation nouvelle, naîtront les *Albums du Père Castor*.⁴²

Isabelle Jan de son côté indique dans son ouvrage *La littérature enfantine* :

Mais c'est au mouvement de « l'Éducation Nouvelle » que l'on doit la naissance et l'épanouissement d'une littérature qui se revendique pédagogique, sans y trouver rien de réducteur ni d'infamant. En effet, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, on assiste à un retour fructueux des idées de Jean-Jacques Rousseau mais adaptées aux conditions présentes de l'éducation.⁴³

Mathilde Lévêque, dans son ouvrage *Ecrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*⁴⁴, explique que dans les deux pays, les auteurs pour la jeunesse cherchent à renouveler l'écriture. Elle voit dans les années 1920 le début d'un renouveau et de la modernité. Ils sont malheureusement enrayés assez rapidement. L'Allemagne des années 30 enrôle la littérature de jeunesse au service de la propagande nazie. Dans son ouvrage *Le nazisme et la culture*, Lionel Richard mentionne à la fois l'interdiction de certains livres de littérature de jeunesse et l'importance des publications des Jeunesses hitlériennes :

En juin 1933, à l'occasion du congrès des éducateurs allemands à Magdebourg, un projet de « bureau destiné à examiner les écrits pour la jeunesse » avait été esquissé. De 1933 à 1935, diverses commissions travaillèrent plus précisément à son élaboration. Il en résulta la fondation de quarante et un centres chargés de contrôler, sous l'égide de la Ligue des éducateurs national-socialistes, l'ensemble des livres pour enfants. Des catalogues furent établis, qui indiquaient les ouvrages à interdire.

De son côté, la Jeunesse hitlérienne disposait depuis 1927 de quelques revues à l'intention de ses membres. Mais, avec l'instauration du nazisme, son rôle devint, dans le domaine culturel, et en liaison avec le ministère de l'Instruction publique, beaucoup plus important.⁴⁵

Denise Escarpit s'intéresse aux « romans d'école » et elle écrit :

Le « roman d'école » introduit à sa façon l'enfant-victime, brimé par ses pairs, écrasé par ses maîtres, qui ressent l'école comme une prison et doit faire face seul. [...]

⁴²ESCARPIT, *op. cit.*, p. 98.

⁴³JAN, Isabelle : *La littérature enfantine*, Les Éditions Ouvrières, Dessain et Tobra, 1985, p. 32

⁴⁴LÉVÊQUE, Mathilde : *Ecrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

⁴⁵RICHARD, Lionel : *Le nazisme et la culture*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988, p.118.

En Allemagne, après *Le combat de la troisième* (1927) de Wilhelm Speyer, le roman d'école servira à la propagande hitlérienne. Puis le drame des deux guerres mondiales fit apparaître la vanité des misères évoquées dans les romans d'école. Aussi disparut-il.⁴⁶

Elle précise aussi que les romans historiques servent les desseins des nazis⁴⁷. Globalement toute la littérature est « choisie » par eux. De nombreux livres, principalement d'auteurs juifs, sont interdits et brûlés. Les manuels scolaires sont modifiés pour valoriser Hitler et son parti. Mais comme nous l'avons vu précédemment, la littérature patriotique préexistante, elle, répond aux vœux des nazis⁴⁸.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, en France, la censure et la mobilisation provoquent un ralentissement dans la production littéraire. La défaite rapide de la France ne laisse pas le temps à l'édition, comme pendant la première Guerre, de produire des écrits patriotiques. La France est partagée en deux : la zone nord occupée et la zone sud dirigée par le régime de Vichy. Mais dans les deux zones, la littérature de jeunesse revêt un aspect politique. Le régime de Vichy s'intéresse à l'édition comme outil de propagande :

Le maréchal Pétain [...] s'intéresse notamment à l'enseignement primaire, celui du peuple. Quand il prend la tête de l'État français en 1940, une propagande massive se développe à l'usage de la jeunesse appelée à régénérer le pays. On fait la promotion du folklore [...], des contes et légendes, des « jolies chansons de la vieille France » [...] Déjà, lors de la première guerre mondiale, la mobilisation de l'édition avait été générale. Mais cette fois-ci, un nouveau héros surgit, le chef de l'État lui-même.⁴⁹

Avec l'occupation, l'édition doit se soumettre à la volonté allemande de contrôler les publications. Différentes mesures interdisent certains livres (notamment ceux d'auteurs juifs) et autorisent la saisie dans les maisons d'éditions (liste Bernhard, listes Otto). Dès 1940 une liste interdit un certain nombre de livres scolaires ; elle est élargie en 1943 pour s'étendre à d'autres ouvrages. Les lois d'aryanisations provoquent le changement de directeur de certaines maisons d'éditions et la réquisition de plusieurs d'entre elles désormais réduites au rôle de simples instruments de la propagande

⁴⁶ESCARPIT, *op. cit.*, p. 96.

⁴⁷*Ibid.*, p. 42.

⁴⁸OTTEVAERE-VAN PRAAG, *op. cit.*, p. 387.

⁴⁹CHELEBOURG, *op. cit.*, p. 39.

allemande (comme Calmann-Lévy rebaptisées Éditions Balzac). Toutefois, d'après Jean-Paul Gourévitch,

la littérature pour enfants connaît une production réduite mais de qualité en zone nord [...] comme en zone sud (« Les albums du père Castor », [...]). Les ouvrages pratiques, les livres d'actualité et de propagande et tout ce qui exalte l'Allemagne se vendent bien.⁵⁰

Il ajoute :

La production éditoriale pour la jeunesse sous l'Occupation n'hésite pas à prôner la défense de la race blanche et à donner une version antisémite des aventures du Petit Chaperon rouge : *L'histoire de Douce France et de Grojuif*⁵¹

Cette période historique reste une période tabou et il est assez facile de tomber dans un manichéisme excessif. Raymond Perrin souligne d'ailleurs :

Certes, il est difficile de rendre compte de ces jours difficiles et confus, faute d'ailleurs d'une chronologie plus nuancée et de connaissances suffisantes, le black-out se prolongeant aujourd'hui. Sans doute, l'Histoire ne manquera-t-elle pas de discerner des exemples de militants, d'abord fascistes convaincus, devenus des résistants non moins sincères. Renvoyons dos à dos ceux qui confondent amnistie et amnésie et ceux qui fouillent les allusions métaphoriques et subtiles à un esprit de résistance supposé caché dans les livres et les films accessibles à la jeunesse.⁵²

Christian Chelebourg et Francis Marcoin relèvent :

La Libération ne change pas le discours général des éditeurs et des prescripteurs. Certains passeront de l'hommage à Pétain à celui de la Résistance.⁵³

Le lecteur est tenté de lire le début de la phrase suivante comme fin de cette citation : « Avec une étonnante souplesse⁵⁴ ».

⁵⁰GOUREVITCH, *op. cit.*, p. 271-272.

⁵¹*Ibid.*, p. 275.

⁵²PERRIN, *op. cit.*, p. 112.

⁵³CHELEBOURG, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁴*Ibid.*

C. Après Guerre

En France, la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse est toujours en vigueur. Le premier article du texte officiel actuel est le suivant :

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Article 1

Sont assujetties aux prescriptions de la présente loi toutes les publications périodiques ou non qui, par leur caractère, leur présentation ou leur objet, apparaissent comme principalement destinées aux enfants et adolescents.

Sont toutefois exceptées les publications officielles et les publications scolaires soumises au contrôle du ministre de l'éducation nationale.⁵⁵

On peut relever que Jean-Paul Gourévitch cite « aux enfants et aux jeunes » et non « aux enfants et adolescents ». Pourtant d'après le site *legifrance*, l'article 1 ne semble pas avoir été modifié depuis 1949 bien qu'il soit peu probable que le terme « adolescents » ait été déjà utilisé en 1949. D'autres articles, en revanche, sont signalés comme ayant été modifiés et les archives se trouvent sur le site *legifrance*. La dernière modification date de juillet 2010.

L'article 2 comporte plusieurs modifications. La première remonte au 29 novembre 1954 : ajout de « ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ». La loi du 9 juillet 2010 modifie l'article en ajoutant « ou sexiste ». L'article 2 en vigueur est le suivant :

Article 2

Modifié par LOI n°2010-769 du 9 juillet 2010 - art. 27

Les publications visées à l'article 1er ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ou sexistes.

Elles ne doivent comporter aucune publicité ou annonce pour des publications de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse.⁵⁶

⁵⁵<http://www.legifrance.gouv.fr/> consulté le 21/07/2010.

En France, cette loi montre la préoccupation d'après-guerre de protéger l'enfance. Il est toutefois surprenant que l'expression « ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques » n'ait été ajoutée qu'en 1954. La même année, une loi concerne la commémoration de victimes de la deuxième Guerre Mondiale :

LOI n°54-415 du 14 avril 1954 consacrant le dernier dimanche d'avril au souvenir des victimes de la déportation et morts dans les camps de concentration du III^e Reich au cours de la guerre 1939-1945.⁵⁷

Mais l'ajout « ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques » pouvait aussi paraître superflu ou redondant puisque la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse interdisait la publication de propos diffamatoires ou insultants portant atteinte à des personnes en raison « de leur origine, de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race, une religion déterminée ou de leur orientation sexuelle, vraie ou supposée » (article 13-1).

Cette loi montre bien une prise en compte de la réalité de la littérature de jeunesse et permet une censure officielle des écrits qui ne respecteraient pas la loi. Toutefois la réception de l'article deux est probablement très variable selon les époques. Est-ce que Gaston Lagaffe ne montrerait pas sous un jour favorable ce que beaucoup considèrent comme de la paresse ? Est-ce qu'actuellement ne continuent pas à paraître de nombreux ouvrages qui entretiennent des préjugés sexistes ?

Mais c'est surtout la fin des années 60 qui marque la littérature de jeunesse. L'évolution des techniques transforme peu à peu le livre en produit de consommation courante : chez Hachette, par exemple, la production à coût très réduit, en utilisant le papier journal, rend possible l'augmentation des publications en bibliothèque verte et bibliothèque rose dès l'immédiate après-guerre. Les contenus eux aussi évoluent.

Pour Jean-Paul Gourévitch, les événements de 68 ont peu influencé la littérature de jeunesse. Pour lui, il n'y a pas eu de grand chamboulement, juste une légère ouverture⁵⁸. En revanche, Bertrand Solet fixe un tournant dans la littérature de jeunesse

⁵⁶*Ibid.*

⁵⁷*Ibid.*

⁵⁸GOUREVITCH, *op. cit.*, p. 328.

aux environs de 1968. Cette période a permis de grands changements dans différents domaines dont la littérature de jeunesse :

La naissance d'une littérature moderne a seulement débuté autour de l'année 1968, la date n'est pas donnée par hasard.

Durant cette période, les romans historiques ont eux aussi commencé à se libérer du carcan qui les emprisonnait. Des tabous ont été levés, les auteurs anciens, et surtout nouveaux, ont pu parler plus librement de tous les sujets, aborder des faits historiques jusqu'alors interdits, remettre en cause des vérités traditionnellement admises... Les réticences des éditeurs sont peu à peu tombées ; selon l'expression utilisée alors, le livre pour jeunes « s'est ouvert sur la vie ». Depuis, l'évolution n'a pas cessé, favorisée par une demande accrue et parfois exigeante.⁵⁹

Non seulement les mouvements ont permis une ouverture de la littérature de jeunesse à d'autres sujets considérés comme tabous jusque-là, mais ils ont entraîné le changement de statut de la littérature de jeunesse. C'est en effet, dans les années 1970 que des intellectuels parviennent à montrer son importance et à faire progresser l'idée que la littérature de jeunesse est un sujet « sérieux »⁶⁰. Pour Raymond Perrin, les années 1970 marquent aussi un tournant :

Deux tendances antagonistes, avec leurs propres détracteurs, ont toujours traversé l'histoire du livre pour la jeunesse. L'une privilégie le merveilleux, longtemps fort suspect, en France du moins car la littérature anglo-saxonne n'a jamais eu, semble-t-il cette méfiance, [...], l'autre tente d'appréhender les réalités sociales ou psychologiques qui aideront l'enfant ou l'adolescent à accepter le monde tel qu'il est. Loin de se cantonner dans le thème de l'aventure, cliché du récit admis par tous, la littérature de jeunesse est entrée de plain-pied, déjà au cours des années 70, dans le monde actuel dont elle reflète peu à peu tous les aspects.⁶¹

Ce tournant est d'une telle importance que, comme le déplore Isabelle Nières-Chevrel⁶², certains professionnels considèrent ces années comme celles du début de la littérature de jeunesse en France.

La levée des tabous et la valorisation de l'expression libre revendiquées à la fin des années 60 se répercutent dans la littérature de jeunesse. Les sujets de la vie réelle ou courante entrent en littérature. À partir de 1967, les ouvrages publiés par Harlin Quist,

⁵⁹SOLET, Bertrand : *Le roman historique, invention ou vérité*, Editions du Sorbier, 2003, p. 8.

⁶⁰*Ibid.*, p. 37.

⁶¹PERRIN, *op. cit.*, p. 460.

⁶²NIERES-CHEVREL, Isabelle, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier Jeunesse, 2009, p. 9.

éditeur américain associé à François Ruy-Vidal, abordent des thèmes jusque-là réservés aux adultes. On connaît bien la déclaration de François Ruy-Vidal :

Il n'y a pas d'art pour l'enfant, il y a l'Art. Il n'y a pas de graphisme pour enfants, il y a le graphisme. Il n'y a pas de couleurs pour enfants, il y a les couleurs. Il n'y a pas de littérature pour enfants, il y a la littérature.

En partant de ces quatre principes, on peut dire qu'un livre pour enfants est un bon livre quand il est un bon livre pour tout le monde.⁶³

Après 1972, année où s'achève la collaboration avec Harlin Quist, François Ruy-Vidal continuera à travailler avec d'autres éditeurs avec lesquels il reprendra des titres publiés par Harlin Quist. Pour lui, il faut parler de tout aux enfants. « Ce n'est pas en sécurisant les enfants, écrit-il, mais au contraire en les exposant progressivement à la vie qu'on en fait des adultes équilibrés. »⁶⁴ Il estime également qu'il ne faut pas aseptiser ce que l'on donne aux enfants :

Le monde est cruel, laid, effrayant, inquiétant... Donnons donc aux enfants par le biais de l'art et de la transposition-humour autre chose que de jolies images simples...⁶⁵

Dans la même lignée, Bruno Bettelheim, psychanalyste américain, vulgarise l'idée que les contes, considérés par certains comme traumatisants, permettent, au contraire, aux enfants d'extérioriser leurs angoisses. Dans son ouvrage, paru en 1976, *Psychanalyse des contes de fées*, il montre que l'enfant a besoin de réaliser ses fantasmes à travers le conte. Ce qui peut expliquer le succès de nombreux livres sur des sujets « difficiles ». Pédagogiquement proche de Neill, il accorde beaucoup d'importance à la lecture.

Dans un article intitulé « The Impossibility of Innocence », Charles Sarland indique aussi un tournant dans les années 1970 en Angleterre. D'après lui, à cette

⁶³http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/univ/interfaceschoisies/Ruy-Vidal/rubrique_edition_acteur_bio.html dernière consultation 08/11/2010.

⁶⁴http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/univ/interfaceschoisies/Ed_Harlin-Quist/rubrique_edition_quisommesnous.html dernière consultation 08/11/2010.

⁶⁵ « Dialogue avec un éditeur - François Ruy-Vidal », *Bulletin d'analyse du Livre pour enfants*, n°19, mars-avril 1970, p. 31.

époque, la critique s'intéresse plus à la représentativité des personnages et à leur rôle qu'à la transmission d'une morale comme aux XVIII^e et XIX^e siècles⁶⁶.

Économiquement parlant, Christian Poslaniec relève que :

Malgré le dynamisme et la créativité des nouveaux venus, l'édition jeunesse connaît une crise dans les années 1970-1980. Le chiffre d'affaires du secteur, qui représentait 14% de l'édition générale, chute à moins de 8% en 1973. [...]

Durant cette période d'expérimentation, la littérature de jeunesse devient un véritable enjeu sociétal.⁶⁷

Ainsi les années 70 marquent un tournant dans le contenu et la forme des œuvres de littérature de jeunesse. Les années 70 voient aussi l'énorme succès en France d'un roman racontant le périple de deux enfants pendant la guerre : *Un sac de billes* de Joseph Joffo.

Avant de nous intéresser au nazisme dans la littérature, il nous paraît intéressant de nous attarder sur trois pédagogues qui ont influencé plus ou moins directement la littérature de jeunesse en Europe : František Bakulé, A.S. Neill et Célestin Freinet.

D. Trois pédagogues

1. Bakulé et les Albums du Père Castor

La collection Albums du Père Castor, chez Flammarion, a été fondée en 1931 par Paul Faucher, un disciple des thèses du pédagogue tchèque František Bakulé. Dans la *Brochure D'Éducation Nouvelle Populaire* sur Bakulé, J.Husson résume les idées de

⁶⁶SARLAND, Charles : « The Impossibility of Innocence : Ideology, Politics, and Children's Literature » in HUNT, Peter : *Understanding Children's Literature*, Routledge, London and New York, 1999, p. 41.

⁶⁷POSLANIEC, Christian : *Des livres d'enfants à la littérature de jeunesse*, Découvertes Gallimard, BNF Littératures, 2008, p. 76-78.

Bakulé dans l'intitulé de ses deux parties : l'éducation par l'amour et l'éducation par l'art⁶⁸.

František Bakulé (1877-1957) devient instituteur en Bohême en 1897. Ses positions pédagogiques et sa manière d'enseigner y sont peu appréciées et lui valent d'être souvent muté et affecté dans des zones rurales. Il y met en place une instruction fondée sur la liberté et l'autonomie des élèves, et non sur la discipline et l'autorité. Il favorise l'écriture et la lecture (création de revues ou journaux d'écoles, de bibliothèques) puis, plus tard, la classe-atelier pour la fabrication d'objets divers. L'art, la créativité et l'amour des enfants sont au centre de ses préoccupations pour instruire ses élèves. L'album *La chorale des grenouilles*⁶⁹, paru dans la collection du Père Castor en 1995, montre trois aspects de la vie de Bakulé : son expérience d'école libre, sa volonté de rendre les enfants capables de se prendre en charge et son apport pédagogique à l'éducation par l'art. *La chorale des grenouilles* se passe à Malá Skála, où Bakulé obtient son quatrième poste (1902-1912). L'album est probablement tiré d'une conférence à Paris où Bakulé raconte son expérience. Il introduit le récit par ces mots :

Voici comment nous avons procédé dans mon école, à Malá Skála, petit village de Bohême, où voilà quarante ans, je commençais mes expériences de culture artistique⁷⁰

Des éléments du récit caractérisent bien la liberté qui devait régner dans cette école (avec toutes les réserves sur ce qui est réel et ce qui relève de la fiction). Les premières pages de texte ainsi que l'introduction en italiques du livre chez Castor Poche montrent que Bakulé devait avoir l'habitude de décroiser ses cours : il aurait aussi fait l'école dans la campagne. Bakulé prône l'écoute des enfants. Dans le récit, l'instituteur a prévu de la lecture, mais les enfants manifestent leur envie de se baigner. Il tente alors de les intéresser aux grenouilles et à leur chant. Il essaie d'amener les

⁶⁸HUSSON, J. : « Bakulé », *Brochure D'Éducation Nouvelle Populaire*, n°33, Décembre 1947, disponible en ligne sur le site de la Fédération Internationale des Mouvements d'École Moderne :

<http://www.freinet.org/icem/archives/benp/benp-33/benp33.htm>

⁶⁹BAKULÉ, František : *La chorale des grenouilles*, Illustrations Brigitte Perdreau, Castor Poche Flammarion, 1995.

⁷⁰Conférence donnée le 2 juillet 1947 à Paris lors du congrès d'éducation artistique in FAUCHER, François : *František Bakulé, l'enfant terrible de la pédagogie tchèque*, PUF, 1998, p. 82-97.

enfants à la musique en partant d'une chose qui les captive : le coassement des grenouilles. Dans toute l'histoire, les enfants prennent la parole librement et l'instituteur écoute ce qu'ils ont à dire. À la fin de l'histoire, il confie la direction de la chorale aux enfants. On entrevoit dans ce récit, qui se veut conforme à la réalité, les grandes lignes de la pédagogie de Bakulé.

François Faucher⁷¹ rapporte que Bakulé, satisfait des résultats de son expérience d'école libre, se serait laissé convaincre par certains de ses collègues de répandre ses idées : il recevait des stagiaires, donnait des conférences. Lors d'un concert de la chorale de Bakulé, Jedlička, un chirurgien qui cherche à créer un institut pour enfants handicapés, remarque Bakulé. Il lui propose de diriger cet Institut. Bakulé accepte et de 1913 à 1919, il enseignera dans l'Institut Jedlička (il sera démis des fonctions de directeur pendant un temps) où il sera rejoint en 1914 par Lída Durdíková⁷². Le principe de base est d'apprendre aux enfants handicapés qui y sont « scolarisés » à se débrouiller seuls : pour Bakulé, ils doivent apprendre à être autonomes. Pendant la guerre, l'Institut accueille les mutilés de guerre qui reprennent courage à la vue des prouesses artistiques des enfants de l'Institut. François Faucher souligne :

František Bakulé innove encore en instaurant une coopérative de fabrication et de commercialisation de jouets en bois entièrement gérée par les enfants, les soldats mutilés n'ayant que voix consultatives.

Mais le projet de créer une école qui permette la coéducation d'enfants valides et d'enfants handicapés soulève des réticences et Bakulé est forcé de quitter l'Institut. Lída le suit ainsi que quelques élèves. La petite communauté vagabonde puis obtient le soutien de Masaryk et se fixe dans un nouvel Institut (1921-1937) que Bakulé tente de financer avec l'aide des enfants.

Cet Institut est mentionné en conclusion de *La chorale des grenouilles*, album qui, en réalité, relate la deuxième formation d'une chorale scolaire par Bakulé, qui en a créé plusieurs. Celle qui a été reconnue dans le monde entier était en fait la troisième. Elle est connue sous différents noms : « chorale des petits chanteurs de Bakulé », « les petits Bakulé » ou encore « les enfants Bakulé » (différences de traduction ou manière

⁷¹FAUCHER, François : *František Bakulé, l'enfant terrible de la pédagogie tchèque*, PUF, 1998.

⁷²Fille d'un médecin pragoise âgée de 15 ans en 1914, elle quittera son poste dix-sept ans plus tard pour épouser Paul Faucher. François Faucher est donc le fils de la collaboratrice de Bakulé et de Paul Faucher.

plus ou moins affective de les nommer ?). Cette chorale étonna le monde entier par la manière dont elle chantait et les performances dont elle était capable. En Europe, un engouement pour les chorales s'ensuivit. Mais Bakulé déplora qu'elles ne fussent pas constituées dans l'esprit qui était le sien. Il cherchait en effet à éveiller des sensibilités. Il critique ces nouvelles chorales :

C'était la gorge seule qui chantait. Le cœur dormait. L'enfant devenait une machine à chanter. Je hais de tels maîtres de chorales et je plains leurs victimes, les enfants.⁷³

Au travers du petit album publié en Castor Poche, il est possible d'entrevoir les grands principes pédagogiques qui dirigeaient la manière d'enseigner de Bakulé : école décroisée, écoute de l'enfant, école libre, liberté de parole pour les enfants, autogestion, et surtout éducation par l'art. Ce texte pose quand même un problème : il ne correspond pas tout à fait à l'histoire racontée dans la conférence de Bakulé citée par François Faucher⁷⁴. On se demande donc quelle est la part d'adaptation faite par ce dernier. François Faucher est en effet à la fois l'auteur des textes sur Bakulé, le fils de Lída Durdíková et le responsable de Castor Poche à la période de publication de *La chorale des grenouilles*. L'album et la monographie sur Bakulé sont tous les deux parus après le décès de Bakulé. Le récit sur la chorale des grenouilles est incontestablement un récit ancré dans le réel, mais il peut néanmoins être éloigné de la réalité.

Les albums choisis pour la collection du Père Castor, du vivant de Paul Faucher, laissent transparaître des positions pédagogiques proches de celles de František Bakulé. Après la mort de Paul Faucher (1967), le choix des ouvrages a continué à se porter vers des albums qui encourageaient l'affectif et la créativité. Le succès de la collection doit beaucoup à cette orientation, pourtant Bakulé reste peu connu en France et ses écrits sont peu accessibles. Mais les livres du Père Castor ont une grande importance dans l'évolution de la littérature de jeunesse en France.

⁷³Extrait de la Conférence, « L'éducation par l'art », donnée par Bakulé, Paris, 1937.

⁷⁴Conférence donnée le 2 juillet 1947 à Paris lors du congrès d'éducation artistique in FAUCHER, *op.cit.*, p. 82-97.

2. Freinet et l'imprimerie

Célestin Freinet est très connu en France pour les techniques qu'il a développées pour l'école primaire. Né en 1896, il entre à l'école normale d'instituteur de Nice en 1912 et effectue un premier remplacement comme instituteur en 1914. Il est mobilisé en 1915 et revient de la guerre avec un taux d'invalidité à 70%. Son handicap respiratoire l'oblige à repenser le travail d'instituteur et, dès 1920, ses écrits témoignent d'une recherche pédagogique. Il s'inspire du courant libertaire espagnol, des pédagogues soviétiques et du mouvement d'éducation nouvelle (la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle est créée en 1921, mais le courant existe depuis la fin du XIX^e siècle). Il développe ses techniques (il ne veut pas parler de pédagogie) par un « tâtonnement expérimental » à Bar-sur-Loup. Les techniques Freinet tournent beaucoup autour de l'autonomie, du travail coopératif et de l'écriture. L'écriture est favorisée par l'imprimerie, le texte libre, le « livre de vie », la correspondance scolaire. D'après Freinet, les écrits des enfants doivent primer sur les écrits des manuels ou des livres car ils intéressent plus les enfants et leur montrent l'intérêt de la lecture/écriture. Freinet souhaite continuer ses expériences à Saint-Paul de Vence où il est muté. Mais face à l'opposition de parents et de certains politiques, il démissionne du public. Deux ans plus tard, il fonde avec sa femme l'École de Vence, une école privée où il continue à appliquer ses techniques.

En 1926, J. Baucomont relève dans un numéro de la *Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur* :

Dans le plus grand nombre des écoles dites *nouvelles*, en Angleterre, en Amérique, en Espagne, en Suisse, à Bruxelles, dans l'école Decroly de la rue de l'Ermitage, les enfants tiennent un journal où tous à leur gré, collaborent. En France quelques maîtres, sur l'inspiration de M. Cousinet, ont invité leurs élèves à exprimer en des contes, récits, poèmes et petites scènes dramatiques, ce qu'ils sentent, pensent et rêvent. Leurs charmants travaux publiés dans L'Oiseau Bleu, ont fourni la matière d'une petite anthologie : Carnabot, la première de ce genre parue dans notre pays. [...]

Pourquoi en effet chaque école n'aurait-elle pas son journal, manuscrit ou imprimé (puisque M. Freinet, instituteur à Bar-sur-Loup (Alpes-Maritimes), vient de montrer, par une expérience de

plusieurs années, combien le fonctionnement d'une petite imprimerie à l'école était peu coûteux, intéressant et fécond en résultats) ?⁷⁵

Il s'agit là d'une forme de « littérature » par les enfants pour les enfants. Freinet va à l'encontre des manuels de lecture. Il les considère comme artificiels alors que les écrits produits par les enfants eux-mêmes ou par leurs correspondants ont un intérêt immédiat. Jean-Paul Gourévitch dans son ouvrage *La littérature de jeunesse dans tous ses écrits* attribue l'expression « littérature enfantine » à ce type d'écrits :

Mais pour Freinet, la méthode d'imprimerie à l'école qu'il popularise dans ses articles, puis à travers les productions de la Coopérative de l'Enseignement laïc, ne se limite pas à une technique. Elle ouvre la voie au développement d'une éducation populaire conforme à son idéal prolétarien. Par ailleurs, elle s'inscrit quoi qu'on dise, dans un large courant d'éducation nouvelle qui valorise la production en revue puis en ouvrage, d'une littérature enfantine dont Cousinet salue l'avènement prochain dans sa préface à *Carnabot*.⁷⁶

Freinet a lui-même écrit pour la jeunesse. Son premier récit, *Tony l'assisté*, paru en 1925, reste très peu connu. Célestin Freinet a accordé beaucoup d'importance à l'écriture dans le cadre scolaire et à la création d'écrits proches des intérêts des enfants. Même si son ouvrage à destination des enfants a eu peu d'écho, ses techniques et l'idée d'intéresser les enfants aux écrits par leur implication a fait du chemin. Les auteurs actuels s'intéressent d'ailleurs bien plus à l'intérêt que peuvent porter les enfants à leurs livres qu'à la morale qu'ils pourraient transmettre.

3. Neill et *The Last Man Alive*

Alexander Sutherland Neill est né en 1883 en Écosse. Son père, instituteur de village, prône la sévérité à l'égard des élèves. Il attend de son fils de quinze ans, alors stagiaire, de se montrer aussi sévère que lui. À 25 ans A.S. Neill part poursuivre des études à l'Université d'Édimbourg, d'où il sort diplômé en anglais. Il est d'abord journaliste puis directeur d'une petite école. Il commence alors à s'intéresser à une

⁷⁵BAUCOMONT, J. : « La littérature enfantine », *Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur*, 10 octobre 1926, p. 22, disponible en ligne : <http://www.inrp.fr/numerisations/fascicule.php?periodique=2&date=19261010>

⁷⁶GOUREVITCH, *op. cit.*, p. 221.

communauté autogérée pour adolescents délinquants et aux théories de Freud sur la priorité à accorder au bien être des enfants plutôt qu'à l'accumulation de connaissances.

Neill, psychanalyste et éducateur, est le fondateur de l'école de Summerhill, une école prônant une éducation nouvelle. Il fonde la première école en 1921 en Allemagne. Elle déménage en Autriche puis en Angleterre en 1923 où elle prend le nom de Summerhill School. En 1927 l'école s'installe définitivement à Leiston (Est de l'Angleterre). À la mort de Neill en 1973, sa femme, qui s'était beaucoup investie dans l'école, en prend la direction jusqu'à sa retraite en 1985. Leur fille lui succède et l'école existe toujours.

La pédagogie de l'établissement repose sur deux aspects principaux : rapport d'égalité entre adultes et enfants d'une part, liberté d'action d'autre part.

L'égalité entre adultes et enfants apparaît essentiellement dans le choix des « lois » de l'école : les décisions sont discutées et adoptées par un vote où toutes les voix ont le même poids. Les élèves sont libres d'assister ou non aux cours : les enseignants respectent leurs emplois du temps mais les élèves, eux, n'ont aucune obligation. L'école est une sorte de communauté démocratique autogérée qui compte une centaine de personnes, majoritairement des élèves (excepté pendant quelques années où très peu de parents avaient choisi d'y inscrire leurs enfants). Neill prône la levée des tabous et pense qu'il faut répondre aux questions que posent les enfants. L'écriture a sa place dans l'école de Summerhill où les enfants peuvent utiliser le théâtre pour jouer des pièces écrites par eux-mêmes.

L'ouvrage *The Last Man Alive* de A.S. Neil démontre un intérêt pour l'écriture et le récit. Il est une sorte d'ouvrage collectif puisque Neill s'inspire des discussions avec ses élèves pour faire évoluer le récit. La structure de l'ouvrage met en valeur ce statut très particulier : il s'agit d'une alternance de chapitres composant le récit et de transcriptions de discussions avec les élèves de Summerhill. L'expérience d'écriture de *The Last Man Alive*⁷⁷ souligne l'attraction des enfants pour les récits romanesques.

The Last Man Alive de 1938 est disponible via Internet sous format électronique, mais les éditions papiers sont difficiles d'accès. En revanche le texte français *Le nuage*

⁷⁷NEILL, Alexander Sutherland : *The Last Man Alive* disponible en ligne : <http://members.tripod.com/thelastmanalive/>, 1938, (enregistré le 06 avril 2005).

vert, traduction de 1974 du texte anglais de 1970, et la traduction allemande *Die grüne Wolke* de ce même texte sont disponibles facilement en librairie et en bibliothèque.

The Last Man Alive, raconté par Neill, débute par l'arrivée à l'école de Summerhill du millionnaire Pyecraft, un ami de Neill. Il veut battre le record d'altitude atteinte en aéronef, en compagnie de Neill et d'un petit groupe d'enfants de Summerhill. Ils embarquent et s'élèvent dans les airs. Ils découvrent alors que le dessus des nuages est vert. Après avoir battu le record, ils redescendent sur terre et constatent que tous les êtres humains ont été transformés en pierre. Ils attribuent cette pétrification au passage du nuage vert et pensent être les derniers survivants. Ils ont donc tout à disposition : jouets, nourriture (avant qu'elle ne s'abîme), moyens de locomotion, etc. À chaque chapitre des épreuves les attendent : lutte avec les bêtes sauvages, ou redevenues sauvages, recherche de nourriture, affrontement avec des gangsters ayant survécu dans les Andes, etc. Peu à peu les survivants meurent dans les combats jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Neill.

L'histoire évolue par chapitres. À la fin de chacun d'entre eux, Neill rapporte la discussion provoquée par sa narration. Les enfants, qui sont ceux du récit, font des critiques (positives ou négatives) par rapport à ce que Neill leur fait vivre dans l'histoire. Ils énoncent souvent des envies de péripéties et Neill ne manque pas de s'en servir pour le chapitre raconté à la séance suivante (un dimanche sur deux).

Ce roman a été écrit en 1938, avant qu'apparaisse la notion de survivant de camps. La notion de dernier survivant, ne reposant sur aucune réalité, plaît aux enfants presque dès le début de l'histoire. Le titre anglais met l'accent sur cette idée et présage la fin du roman : *The Last Man Alive* (Le dernier homme vivant) alors que les titres français et allemand s'intéressent au nuage qui est la cause de l'hécatombe sur terre. Les enfants dirigent l'évolution du récit : ils souhaitent des aventures, ils ont chacun envie d'être le héros, le dernier survivant, ils veulent affronter le danger, ils désirent rencontrer des gangsters, etc. C'est ce que l'on peut retrouver d'une certaine manière dans les romans d'après-guerre qui mettent l'accent sur le courage des personnages pendant la guerre. La mort, l'extermination, la lutte pour la survie sont des thèmes abordés dans ce roman « choisi » par les enfants de Summerhill. Mais *Le nuage vert* reste un ouvrage très peu lu par le jeune public français même s'il a été réédité plusieurs

fois⁷⁸. C'est d'ailleurs toute l'ambiguïté du livre : il est édité pour la jeunesse mais, en France, l'expérience menée par Neill de faire intervenir ses élèves dans l'écriture intéresse surtout les adultes. En Allemagne, où l'éducation libérale est moins récriée, Neill connaît un certain succès auprès des enfants⁷⁹ et *The Last Man Alive* y a été adapté au cinéma en 2001⁸⁰. En Angleterre, *The Last Man Alive* est difficilement accessible en version papier.

Ces trois pédagogues se sont intéressés à l'écriture par les enfants et ont fait changer la perception de la valeur des écrits personnels, qui ont pris, en Europe, de plus en plus d'importance.

⁷⁸NEILL, Alexander Sutherland : *Le nuage vert*, O.C.D.L., 1980 (traduction par Isabelle Lamblin ©1974 à partir de *The Last Man Alive*, Gollancz, 1970).

⁷⁹NEILL, Alexander Sutherland : *Die grüne Wolke den Kindern von Summerhill erzählt*, Rowohlt, 1971 (traduction par Harry Rowohlt à partir de *The Last Man Alive*, Gollancz, 1970), illustré par F.-K. Waechter ou NEILL, Alexander Sutherland : *Die grüne Wolke den Kindern von Summerhill erzählt*, Rowohlt, 2004 (traduction par Harry Rowohlt ©1971 à partir de *The Last Man Alive*, Gollancz, 1970), avec une photo du film en couverture.

⁸⁰*Die grüne Wolke* de Claus Striegel, 2001.

DEUXIEME PARTIE :
NAZISME, LITTERATURE ET
PRESENTATION DU CORPUS

Dans cette partie nous nous intéressons à l'entrée du nazisme dans la littérature, puis dans la littérature de jeunesse. Nous présentons ensuite les six œuvres que nous avons choisi de comparer.

I. Entrée du nazisme en littérature

En France, beaucoup de livres sont parus sur la Deuxième Guerre Mondiale et la Shoah. Dans le dossier « Littérature et nazisme » du *Magazine littéraire* de 2007, l'historien Lionel Richard affirme :

La littérature n'a pas tardé à s'emparer de l'Allemagne nazie : avant même la fin de la Seconde Guerre mondiale, de nombreux romanciers se sont confrontés à la réalité historique. Mais depuis 1995, la tendance s'est encore accentuée.⁸¹

Il semblerait tout de même qu'il ait fallu attendre que la population soit enfin prête à entendre ce qu'elle souhaitait ignorer plus tôt. Tous les témoins des camps s'accordent pour dire que personne ne voulait les écouter après la guerre. C'est seulement plus tard que l'intérêt pour leurs témoignages s'est manifesté. Annette Kahn relate le procès Barbie de 1987 dans *Personne ne voudra nous croire*. Elle écrit :

Pour la génération d'après-guerre, ce procès est un moyen de laver la honte des aînés et de relever le front. On va écouter, tout simplement, ces survivants qui n'ont jamais parlé parce que personne n'a jamais voulu les entendre⁸².

Ce qu'elle écrit dans ce passage est une idée récurrente. L'édition française a dû faire face à ce problème pour publier les romans et les témoignages de ceux qui avaient vécu la guerre. Boris Cyrulnik conçoit dans *Le murmure des fantômes* que le public d'après-guerre avait besoin de récits héroïques plutôt que de témoignages dérangeants⁸³. Ayant échappé lui-même à la déportation, il écrit dans un autre ouvrage :

⁸¹RICHARD, Lionel : « Le roman face à l'Histoire » in *Le magazine littéraire : 60 ans de romans sur le nazisme d'Albert Camus à Jonathan Littell*, n°467, septembre 2007, p. 28.

⁸²KAHN, Annette : *Personne ne voudra nous croire*, Éditions Payot, 1991, p. 13.

⁸³CYRULNIK, Boris : *Le murmure des fantômes*, Éditions Odile Jacob, 2003, p. 182-183.

Ce qui m'a redonné parole, c'est le changement culturel des années quatre-vingt. Très schématiquement, de la fin de la guerre à 1985, il m'était impossible de parler de ce que j'avais vécu parce que les gens riaient de mon histoire et ne croyaient pas ce que je leur disais. Ce qui m'a vraiment amené à me taire pendant près de quarante ans, c'est la réflexion d'un homme qui m'a ainsi répondu : « Tu racontes de belles histoires, va t'acheter des bonbons! » Alors, je me suis résigné : « Ce n'est pas la peine d'en parler, » Donc pendant près de quarante ans, la culture a encouragé le déni mais, en quatre-vingt-cinq, changement culturel : la société a redonné la parole à quelqu'un qui, comme moi, a vécu ici à Pondaurat.⁸⁴

Il est évident qu'en France il y a eu toute une période où il était impossible de parler de la guerre, si ce n'est de la Résistance et de l'exemplarité des héros. Jean-Paul Sartre critique une conception d'après-guerre qui stipulait qu'un événement historique peut être raconté uniquement entre dix ans et cinquante ans après⁸⁵. L'explosion des publications sur la Shoah de ces dernières années, donne raison à Jean-Paul Sartre. On pourrait même se demander s'il n'y a pas en ce moment comme un « effet de mode ». Après le Goncourt obtenu par Jonathan Littell pour *Les Bienveillantes*, un entretien paru dans *Libération* soulève la question. La journaliste demande : « Est-ce un roman atypique ou s'inscrit-il au contraire dans un courant? » Dominique Viart (spécialiste de littérature contemporaine) répond :

il s'inscrit [...] naturellement dans un processus (et non dans un «courant» esthétique) amorcé depuis longtemps: depuis le début des années 1980, la littérature s'est redonné des objets, parmi lesquels l'Histoire, sur laquelle elle enquête, qu'elle tente de restituer dans des aspects que les historiens n'ont pas forcément traités, ou pas ainsi. Plus précisément encore, ce roman arrive à la suite d'une quantité d'autres qui abordent la Première Guerre Mondiale (surtout à partir des années 1989, à la fin de ce que les historiens appellent le «court XX^e siècle » [...] ; puis la Seconde Guerre Mondiale après les précurseurs que furent Duras, Simon et Modiano, et plus massivement à partir de 1997, et enfin la Shoah depuis le film de Lanzmann et les grands procès Papon, Touvier...⁸⁶

⁸⁴CYRULNIK, Boris : *Je me souviens*, L'Esprit du temps, 2009, p. 35.

⁸⁵SARTRE, Jean-Paul : *Qu'est-ce que la littérature?* [1948], Éditions Gallimard, 1996, p. 207.

⁸⁶DEVARRIEUX, Claire : Les prix, «sismographes de la vie littéraire». Entretien avec Dominique VIART (recueilli par mail), 08/11/2006, <http://www.liberation.fr/livres/010114493-les-prix-sismographes-de-la-vie-litteraire>.

Hélène Belletto, dans un petit ouvrage intitulé *La littérature de langue allemande au XX^e siècle* consacre un chapitre au roman et au théâtre après 1945. Elle décrit la situation en 1945 ainsi :

Les autodafés du III^e Reich et la guerre avait fait disparaître de nombreux livres, l'émigration et les déportations, touchant largement les intellectuels, avaient réduit le public des lecteurs. Après les horreurs de la guerre, on se replia sur des valeurs morales sûres, notamment les valeurs chrétiennes. La jeune génération, qui n'avait connu que la censure, n'était pas encore armée, moralement et culturellement, pour prendre en main la réorganisation de la vie intellectuelle.⁸⁷

Toutefois, la réflexion sur la guerre et la question de l'identité sont des préoccupations intellectuelles. Dans les pièces de théâtre, la guerre peut être le centre de la thématique comme chez Wolfgang Borchert ou Rolf Hochhuth et la notion de faute ou de culpabilité émerge comme chez Friedrich Dürrenmatt. Hélène Belletto consacre un passage à Martin Walser qui relève une certaine schizophrénie de l'après-guerre en Allemagne⁸⁸ : les criminels nazis restent au pouvoir. Les écrivains se sont aussi posé la question de ce qu'il était possible d'écrire, de décrire, de raconter sur la guerre. Ils ont aussi réfléchi à la possibilité (ou l'impossibilité) d'utiliser encore la langue des bourreaux pour s'exprimer, pour en parler. Hélène Belletto conclut son chapitre par ces lignes :

Ces écrivains sont l'illustration d'une caractéristique de la littérature allemande au XX^e siècle, difficilement dissociable de la guerre. La guerre donne l'impulsion de l'écriture, dans la mesure où les écrivains ont à choisir d'en parler ou de n'en pas parler. Et c'est assez souvent ce choix qui détermine la relation qu'ils établissent entre recherche formelle et engagement dans la réalité historique.⁸⁹

Pierre Mertens mentionne la nécessité de l'écriture après la guerre :

La vérité est, bien sûr, qu'après Auschwitz, après Hiroshima, la poésie apparaît plus indispensable que jamais.

Aussi, voyons comme dans le monde allemand, les écrivains se sont, après l'année-zéro, bientôt remis au travail.

⁸⁷BELLETTTO, Hélène : *La littérature de langue allemande au XX^e siècle*, Armand Colin/ Masson, 1998, p. 72.

⁸⁸*Ibid.*, p. 76.

⁸⁹*Ibid.*, p. 83.

La constitution du « Groupe 47 » n'eut sans doute pas d'autre raison d'être. 1945-1947 : deux années d'hébétéude, de stupeur, et puis ceux qui allaient devenir les grands écrivains de l'Allemagne nouvelle commencèrent à se manifester. Les Richter [Hans Werner], Andersch, Böll et Grass. Et bientôt, à l'Est, Becher, Braun et C. Wolf. Rolf Hochhuth au théâtre ; Paul Celan et Ingeborg Bachmann, ou Günter Eich, en poésie.

[...] C'est donc à eux qui débute dans l'immédiat après-guerre de restituer à l'Allemagne un semblant d'honneur et de dignité.⁹⁰

L'intérêt pour la guerre se manifeste dans différents types d'ouvrages qui vont du témoignage au roman sur fond historique, en passant par les récits d'une personne réelle ayant vécu les événements et par ceux d'écrivains ou journalistes tournant autour d'éléments réels.

A. Témoignages

Une partie des témoignages est considérée comme de la littérature dans la mesure où ces textes ont un style particulier et où ils s'éloignent du documentaire. Mais une frontière dans ce domaine n'est jamais précise. Il faut par ailleurs relever qu'il existe une querelle entre les partisans de la distinction témoignage et littérature, et ceux qui considèrent que la littérature peut être témoignage.

En 1947, deux ouvrages majeurs paraissent : *L'espèce humaine* de Robert Antelme et *Se questo è un uomo* de Primo Levi. A l'instar de Daniel Pennac dans son roman *Aux fruits de la passion*, on peut se demander dans quel genre classer ces ouvrages :

« Et *L'espèce humaine* de Robert Antelme, où ranger *L'espèce humaine* ? C'est un vrai problème de civilisation, ça, où classer un livre comme *L'espèce humaine* dans la bibliothèque du XX^e siècle ? Dans quel genre ? Car à chaque siècle son genre, mesdames et messieurs, son génie propre, c'est que l'école apprend à nos enfants, très schématiquement : poésie au XVI^e, théâtre au XVII^e, lumières toutes au XVIII^e, roman au XIX^e, et le XX^e

⁹⁰MERTENS, Pierre : « La littérature allemande contre l'oubli ? », préface de l'ouvrage suivant : KRULIC, Brigitte : *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000*, Éditions Autrement – collection mémoire n°71, 2001, p. 10-11.

siècle, si on va par-là ? Quel est son genre au XX^e siècle ? *Littérature concentrationnaire*, mesdames et messieurs, un fameux rayonnage si on ne veut rien oublier, suivre l'actualité et prévoir la suite... »⁹¹

On peut remarquer que *If This Is a Man*, traduction anglaise de l'ouvrage de Primo Levi, est paru en 1959 ; *Ist das ein Mensch ?*, sa traduction allemande, est paru en 1961 ; et *Si c'est un homme*, sa traduction française, est paru seulement en 1987. L'ouvrage de Robert Antelme a été traduit en 1987 en allemand et en 1992 en anglais. Ces témoignages ont donc mis du temps à passer les frontières.

Face à ces témoignages de survivants existe toute une littérature sur les différents aspects de la guerre : la résistance, les réseaux, les particuliers qui protégeaient et cachaient les personnes menacées...

Souvent des personnes qui ont vécu la guerre transmettent leur vécu à travers des autobiographies ou des romans, c'est-à-dire des œuvres littéraires qui ne sont pas catégorisées comme témoignages documentaires.

B. Romans personnels, autobiographies, autofictions

L'autobiographie est considérée comme un genre récent même si d'autres écritures du moi existent depuis plus longtemps. Genette la voit même comme un genre intemporel :

Et j'observe encore que Philippe Lejeune, qui voit, sans doute à juste titre, dans l'autobiographie un genre relativement récent, la définit en des termes (« récit rétrospectif en prose qu'une personne fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ») où n'intervient aucune détermination historique : l'autobiographie n'est sans doute possible qu'à l'époque moderne, mais sa définition, combinatoire de traits thématiques (devenir d'une individualité réelle),

⁹¹PENNAC, Daniel : *Aux fruits de la passion*, Éditions Gallimard, 1993, p 137.

modaux (narration autodiégétique rétrospective) et formels (en prose), est typiquement aristotélicienne, et rigoureusement intemporelle^{1.92}

¹ L'historicité, bien sûr, s'y introduit dès que l'on pose que les notions de devenir et d'individualité sont inconcevables avant le XVII^e siècle ; mais cette (hypo)thèse reste extérieure à la définition proprement dite.

Dans son ouvrage *Autofiction* Philippe Gasparini propose un tableau présentant des traits distinctifs de l'autobiographie, du roman autobiographique et de l'autofiction (au sens de Doubrovsky) :

	Contrat de lecture	Identité auteur-héros
Autobiographie	Pacte de vérité	Homonymat
Roman autobiographique	Stratégie d'ambiguïté	Identité suggérée
Autofiction	Stratégie d'ambiguïté	Homonymat

Il en conclut :

L'autofiction se situerait donc à mi-chemin de l'autobiographie et du roman autobiographique.⁹³

Mais Gasparini rejette cette position sur le critère d'homonymat. Il explique avant même ce tableau que :

Doubrovsky a décerné des brevets d'autofiction à des textes dont le héros ne porte pas le nom de l'auteur, et à des auteurs [...] qui respectent cet homonymat sans se priver de fictionnaliser leurs aventures.⁹⁴

Il conclut donc que

Si ce critère trombe, il devient impossible de distinguer l'autofiction du roman historique.⁹⁵

Dans les trois types d'ouvrages énoncés dans le tableau, les auteurs se servent beaucoup de leur vécu personnel pour en faire un récit. Qu'il s'agisse d'une autobiographie, d'un roman autobiographique ou d'une autofiction, les événements

⁹²GENETTE, Gérard : *Fiction et diction* précédé de *Introduction à l'architexte*, Éditions du Seuil, janvier 2004 (©1979, 1991 et 2004), p. 78.

⁹³GASPARINI, Philippe : *Autofiction – Une aventure du langage*, Éditions du Seuil, 2008, p. 300.

⁹⁴*Ibid.*, p. 237.

⁹⁵*Ibid.*

personnels de l'auteur sont très importants et sont racontés de manière plus ou moins cachée.

Lorsque des événements racontés se passent entièrement ou pour partie pendant la Deuxième Guerre Mondiale, alors les événements personnels recoupent les événements historiques. Ces écrits ont donc aussi un rôle de témoignage.

Gasparini commente un article de Forest de 2002 (*Littérature sous contrat*) qui s'intéresse justement à ce rôle de témoignage. À propos de l'article, il écrit :

Il s'articule autour d'une réflexion sur la manière dont Primo Levi concevait son témoignage sur Auschwitz. [...] Non seulement il avait survécu mais il avait pu préserver sa capacité d'observer, de verbaliser et de communiquer. D'où son sentiment de culpabilité, mais aussi de responsabilité. [...] Il n'avait pas seulement à honorer un pacte autobiographique envers ses lecteurs, mais aussi un pacte « testimonial » qui l'engageait à l'égard des « naufragés » de la Shoah.⁹⁶

Ainsi le témoignage est lié à la mémoire. La mémoire peut toutefois aussi s'exprimer sans témoignage.

C. Autres fictions historiques

La période nazie peut aussi servir de « décors » pour leur(s) roman(s) à des auteurs qui n'ont pas vécu cette période. Ils se documentent alors pour écrire une histoire sur fond d'événements historiques. Ce genre de roman a mis plus de temps à éclore. En effet comme l'écrit Lionel Richard,

Par respect pour les victimes, afin de ne pas falsifier ce qu'elles avaient été contraintes de subir, les romanciers qui n'étaient ni des survivants ni des témoins s'étaient imposé des frontières.⁹⁷

Il écrit ensuite :

Au nom des droits de l'imagination, elles sont en voie de dissolution.⁹⁸

⁹⁶*Ibid.*, p. 233.

⁹⁷RICHARD, *op. cit.*, p. 29.

⁹⁸*Ibid.*

Des auteurs qui ne témoignent pas d'une période historique (à proprement parler) lui font pourtant place en littérature et prolongent ainsi sa mémoire.

II. Le nazisme dans la littérature de jeunesse

A. Un thème pour les enfants ?

La Shoah et le nazisme ne sont pas des thèmes dont les enfants et les jeunes se désintéressent. La thématique n'est pas toujours exprimée clairement mais, même implicite, elle sensibilise au sujet. Il suffit pour s'en persuader de se rappeler, par exemple, le succès énorme en France dans les années 1980, auprès d'un très large public jeune, de la chanson *Comme toi* de Jean-Jacques Goldman dans laquelle il évoque la Shoah. Les adolescents se sont approprié cette chanson sans peut-être en comprendre la référence à la Shoah, mais ils en ont au moins retiré une sensibilisation à l'injustice.

Elle s'appelait Sarah elle n'avait pas huit ans
Sa vie c'était douceur et des nuages blancs
Et d'autres gens en avaient décidé autrement
Elle avait des yeux clairs et elle avait ton âge
C'était une petite fille sans histoire et très sage
Mais elle n'est pas née comme toi ici et maintenant⁹⁹

La littérature de jeunesse portant sur la Deuxième Guerre Mondiale et la Shoah propose des titres et des ouvrages très divers. *J'ai pas pleuré* de Ida Grinspan et Bertrand Poirot-Delpech, portant la mention témoignage, est destiné aux plus de quinze ans ; dans une autre catégorie, l'album *Anne Frank* de Josephine Poole et Angela Barrett, paru aux Éditions Gallimard Jeunesse, s'adresse à un public bien plus jeune (de sept à onze ans).

En Allemagne ou en Angleterre, où la littérature de jeunesse trouve sa place dans la littérature depuis plus longtemps, ce genre de publications est plus ancien. Dans

⁹⁹GOLDMAN, Jean-Jacques : *Comme Toi* extrait de l'album *Au Bout De Mes Rêves*, Épic, 1982.

ces deux pays on constate que, très vite, des ouvrages portant sur la Deuxième Guerre Mondiale ont eu du succès.

*La bête est morte*¹⁰⁰ est considéré comme la première bande dessinée évoquant la Shoah en France. Le premier tome *Quand la bête est déchaînée* est paru en 1944, le second *Quand la bête est terrassée* en 1945. Destinée aux enfants, cette bande dessinée transpose la guerre chez les animaux comme l'annonce le sous-titre : *La Guerre Mondiale chez les animaux*. Substituer des animaux aux humains permet d'aborder un sujet difficile avec les enfants. C'est un processus utilisé en général dans les contes : les méchants ne sont pas vraiment humains (ogres, sorcières) ou sont des animaux (très souvent le loup). Cette bande dessinée, ouvrage précurseur, aborde toutefois très peu l'aspect Shoah et reste très manichéenne. Hitler est le chef des Allemands, des loups très méchants qui ressemblent aux loups de Walt Disney. Les truffes auraient d'ailleurs été retouchées à la suite d'une plainte de Disney. Tous les Allemands sont présentés comme les pires des ennemis, des animaux très féroces à abattre. Face à eux, les « gentils » sont des animaux tout mignons qui subissent la cruauté des ennemis. La bande dessinée est aussi extrêmement raciste. La première évocation de l'Allemagne est choquante :

Il faut vous dire que de l'autre côté du torrent, par-delà une forêt toute noire, est située la Barbarie.¹⁰¹

On pourrait supposer qu'il ne s'agit que d'une allégorie de la barbarie nazie mais l'allusion fait clairement référence au pays qui est au-delà du Rhin et de la Forêt Noire. Et le racisme est flagrant dans la description des habitants :

C'est un grand pays aussi, mais pas privilégié comme le nôtre et où les animaux n'ont pas la même tête que nous.¹⁰²

Les Allemands sont des loups féroces, les Français en revanche sont montrés comme de petits animaux sans défense martyrs des Allemands (lapins, écureuils, cigognes, ...). Les qualificatifs décrivant les Japonais représentés par des singes sont aussi des encouragements au racisme :

¹⁰⁰CALVO, DANCETTE : *La bête est morte. 1, Quand la bête est déchaînée. 2, Quand la bête est terrassée*, Paris, Gallimard, 2007.

¹⁰¹*Ibid.*, p.21.

¹⁰²*Ibid.*

ce peuple de Singes petits et jaunes, aussi laids que vaniteux¹⁰³

Page 39, le texte de Lancette mentionne la déportation et l'exécution d'opposants au régime allemand :

Poursuivant plus particulièrement leur vengeance contre certaines tribus d'animaux pacifiques que nous hébergions et à qui nous avons bien souvent ouvert nos portes pour les abriter contre la fureur de la Bête déchaînée, les hordes du Grand loup avaient commencé le plus atroce plan de destruction des races rebelles, dispersant les membres de leurs tribus dans des régions lointaines, séparant les femmes de leurs époux, les enfants de leur mère, visant ainsi l'anéantissement total de ces foules inoffensives qui n'avaient commis d'autre crime que celui de ne pas se soumettre à la volonté de la Bête.

On peut y voir une allusion à la Shoah même si Lancette mentionne que les loups veulent détruire des « animaux pacifiques » qui sont aussi décrits comme « races rebelles » ou comme « foules inoffensives qui n'avaient commis d'autre crime que celui de ne pas se soumettre à la volonté de la Bête ». Or ce n'est pas parce que les juifs étaient rebelles ou qu'ils ne s'étaient pas soumis à Hitler que Hitler décida de la solution finale. Il voulait les exterminer uniquement parce qu'ils étaient juifs. L'allusion à la Shoah est donc erronée. Elle pourrait même passer inaperçue si les illustrations de Calvo n'étaient pas si explicites : le wagon à bétail concerne bien la déportation des juifs ; dans le wagon on distingue un personnage portant un habit avec une étoile ; de plus l'affiche sur le mur des exécutions porte l'inscription « à mort » avec l'étoile de David dessous (cf. Annexe).

Évoquer la Shoah était innovant en 1944, mais conseiller aujourd'hui cet album à un jeune public paraît hors de propos. En effet, la représentation manichéenne du monde de l'époque ne correspond pas aux idées que l'on souhaite véhiculer aujourd'hui auprès des jeunes. Toutefois des rééditions existent, elles rassemblent souvent les deux tomes en un seul. La couverture peut être celle du premier volume ou bien un détournement du tableau de Delacroix, *La liberté guidant le peuple* (cf. Annexe). Cette couverture, probablement plus attractive, ajoute un aspect symbolique en comparant la lutte des Français (lapins) contre les Allemands pendant la Deuxième Guerre à celle du peuple contre l'aristocratie pendant la Révolution Française. Cette vision est plus

¹⁰³ *Ibid.*, p. 49.

récente que celle de l'époque à laquelle l'ouvrage a été publié : il s'agissait plus d'une lutte contre l'Allemagne que d'une lutte pour la liberté.

L'évolution de l'édition et de la société sont allées de pair. L'édition pour la jeunesse a suivi le mouvement. Cependant il ne faut pas occulter le rôle des événements de 68 dont les acteurs revendiquaient la levée des tabous et prônaient le questionnement.

Claude Gutman dans un supplément à son livre *La maison vide* mentionne que le procès Barbie qui, nous l'avons vu précédemment, a permis à des témoins de pouvoir enfin s'exprimer, a déclenché chez lui l'envie d'écrire un roman sur la rafle des enfants d'Izieu. Il parle de son roman ainsi :

C'est un livre « cri du cœur » né au moment du procès Barbie. J'apprends alors l'existence des enfants d'Izieu et de leur assassinat programmé. Mon indignation est telle que je réagis immédiatement en citoyen : faire quelque chose. Mais quoi ? Je ne sais qu'écrire.¹⁰⁴

Fortement impliquée dans l'évolution de la littérature de jeunesse, l'école a, depuis quelques années, un rôle officiel dans l'engagement pour raconter le nazisme. Dans certains cas, l'engagement est peut-être excessif. Toutefois, il faut se rappeler, comme l'écrit Raymond Perrin, qu'il n'en a pas été toujours de même :

S'agit-il d'ouvrages pléthoriques ? Non, car ils ont succédé à un trop long silence, tant la douleur était indicible et incommunicable.¹⁰⁵

En France, aujourd'hui, il est possible de consulter différentes listes officielles pour l'enseignement de la littérature dans le primaire et le secondaire.

Pour le secondaire, il n'existe pas de liste réelle d'œuvres au programme. Sur le site de l'éducation nationale on trouve une liste plutôt thématique (cf. Annexe).

On remarque qu'il est possible chaque année de s'intéresser à un ouvrage sur la Deuxième Guerre Mondiale. En seconde, l'objectif de l'un des enseignements d'exploration peut permettre de travailler la relation entre des romans sur la Shoah et l'Histoire : « percevoir les interactions entre la littérature, l'histoire et la société ». Dans le programme général commun, aucun axe n'est explicitement en relation avec la

¹⁰⁴GUTMAN, Claude : *La maison vide* [1993], Supplément réalisé par Claude Ganiayre, Éditions Gallimard Jeunesse, 2003.

¹⁰⁵PERRIN, *op. cit.*, p. 466.

Seconde Guerre Mondiale. Toutefois, on peut relever au programme de la terminale littéraire (en 2010-2011), une œuvre qui a fait débat :

Programme de littérature de la classe terminale de la série littéraire pour l'année scolaire 2010-2011

C. Domaine : Littérature et débats d'idées - Littérature et histoire

Œuvre : « Mémoires de guerre », tome III, « Le Salut, 1944-1946 », Charles de Gaulle.¹⁰⁶

En effet, la question de l'aspect littéraire des mémoires de Charles de Gaulle s'est posée.

La Deuxième Guerre mondiale reste un sujet explicite du programme en histoire. Elle est au programme en troisième :

Les élèves parcourent l'histoire du monde depuis 1914 : ils étudient les guerres mondiales, les régimes totalitaires et le cadre géopolitique mondial d'après 1945, avec un focus particulier sur l'histoire politique de la France.¹⁰⁷

ainsi qu'en première générale et technologique.

Pour le primaire, l'éducation nationale a mis en ligne une liste d'œuvres que les professeurs des écoles sont invités à consulter pour programmer leur enseignement. Certains ouvrages sur la Deuxième Guerre Mondiale figurent dans la dernière liste (2007). Dans la liste d'albums pour le cycle II figure *Brundibar* de Tony Kushner illustré par Maurice Sendak¹⁰⁸. On peut aussi citer sur la liste pour le cycle III l'album *Grand-Père* de Gilles Rapaport. Paru aux éditions Circonflexe en 1999, ce livre traite de la Shoah en en suggérant l'horreur. Le roman *Rouge braise* de Rolande Causse¹⁰⁹ était dans la liste de référence pour le cycle 3 de 2004. Depuis 2008, l'enseignement de la Shoah est obligatoire dès l'école primaire. Dans le décret officiel, on peut lire :

À l'école élémentaire, l'étude de la Shoah doit s'appuyer sur la complémentarité des disciplines : elle s'effectuera principalement en histoire, mais elle pourra prendre appui sur des

¹⁰⁶<http://www.education.gouv.fr/cid50190/mene0931164n.html> dernière consultation 06/01/2011.

¹⁰⁷<http://www.education.gouv.fr/cid81/les-programmes.html#Histoire-g%C3%A9ographie-%C3%A9ducation%20civique> 06/01/2011.

¹⁰⁸ SENDAK, Maurice ; KUSHNER, Tony : *Brundibar*, L'École des loisirs, 2005.

¹⁰⁹ CAUSSE, Rolande ; BOUSSOT, Norbert : *Rouge braise*, Gallimard Jeunesse, coll. Folio junior, 1998.

œuvres d'art ou sur des livres dans le cadre de l'enseignement d'histoire des arts ou de littérature¹¹⁰.

Le Ministère a créé un site pour aider les professeurs des écoles à enseigner la Shoah : <http://www.shoah.education.fr/>. Sur le livret pédagogique¹¹¹ téléchargeable en ligne figure une bibliographie de livres utilisables en classe (cf. Annexe). De plus ce site renvoie au « grenier de Sarah », un site créé par le Mémorial de la Shoah qui propose aussi une bibliographie pour les enfants. Ainsi, en France, depuis peu, la transmission de la mémoire de la Shoah est officiellement une préoccupation scolaire qui passe par la littérature. Le CNDP (Centre National de Documentation Pédagogique) propose en ligne une bibliographie sur la Deuxième Guerre Mondiale (cf. Annexe).

En Allemagne, le silence régnait aussi après-guerre. Dans la postface d'un ouvrage sur l'enfance pendant la guerre, Malte Dahrendorf mentionne une enquête de 1977 qui constate que les enfants ne connaissaient pas grand chose sur Hitler à cette époque malgré des tentatives de libérer la parole dès les années 1960 :

Die Jugendliteratur begann seit etwa 1960 mit Versuchen, das Gespräch in Gang zu bringen, sicher mit einigen diskutablen Anläufen, insgesamt aber unter dem Tenor der Selbstrechtfertigung und der spürbaren Erleichterung, den »Spuk« endlich los zu sein. Die »Sprachlosigkeit« zwischen den Generationen in Bezug auf die Hitlerzeit konnte damit nicht überwunden werden. Offenbar hatte man, aus Ängstlichkeit, Unsicherheit und verdrängtem Schuldbewußtsein, nicht nur versäumt, die notwendigen geschichtlichen Kenntnisse weiterzureichen, sondern man hatte schon nicht die Bereitschaft zum Zuhören und zur Auseinandersetzung geweckt.¹¹²

À partir de 1960 environ, la littérature de jeunesse chercha à entamer le dialogue, certes avec quelques tentatives discutables, mais globalement sous le signe de l'autojustification et du soulagement visible de se libérer enfin du « spectre ». Le « silence » entre les générations au sujet de l'époque d'Hitler ne pouvait pas être brisé de cette manière. Visiblement, par peur, par manque de confiance et par sentiment de culpabilité, on a non seulement omis de transmettre

¹¹⁰Bulletin Officiel n°29 du 17 juillet 2008 en ligne sur <http://www.education.gouv.fr/bo/2008/29/MENE0800541N.htm>

¹¹¹MEN, *Ressources pour faire la classe, Mémoire et histoire de la SHOAH à l'école*, CNDP, 2008.

¹¹²DAHRENDORF, Malte : « Nachwort » in GRÜN, Max von der, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Neuwied et Darmstadt, Luchterhand Verlag, 1979, p. 243-244.

les connaissances historiques nécessaires, mais encore n'a-t-on pas permis que les gens soient prêts à écouter ou à discuter.

Brigitte Krulic dans son ouvrage *Écrivains, identité, mémoire; miroirs d'Allemagne, 1945-2000* mentionne aussi que, dans les années 1960, les jeunes tentent de parler de cette période si longtemps passée sous silence :

C'est le renouvellement des générations qui a contribué à accélérer l'émergence différée d'un débat sur les responsabilités : les jeunes Allemands des années 1960 se sentent concernés par le passé, mais non plus impliqués personnellement ; peut-être est-il aussi plus facile d'interroger les grands-parents que les parents.¹¹³

En Allemagne, il n'y a pas comme en France de programme national, ni de site national pour l'éducation. En effet, non seulement les programmes de l'école sont décidés au niveau de chacun des seize Länder, mais de plus il existe trois filières après l'école primaire : le Gymnasium, la Realschule et la Hauptschule. Les programmes sont donc assez nombreux et il n'est pas possible de les détailler ici. En revanche, on peut affirmer que la Deuxième Guerre Mondiale est beaucoup abordée à l'école en Allemagne, trop peut-être. Par expérience, nous savons que des élèves de Gymnasium peuvent avoir étudié *Damals war es Friedrich* en 6^{ème} et peuvent ensuite travailler sur un autre auteur traitant de la même période en 8^{ème} classe. En histoire, ils reviennent aussi plusieurs fois sur le sujet. L'effet de saturation, que nous avons pu constater auprès d'élèves en Allemagne, est antérieur à celui constaté en France, qui est bien plus récent. *Damals war es Friedrich* ainsi que *Als Hitler das rosa Kaninchen stahl* (traduction allemande par Annemarie Böll de *When Hitler Stole Pink Rabbit*) sont souvent étudiés en 6^{ème} en Allemagne, ce qui correspond à des enfants de onze ans révolus. Il existe une version abrégée de *Un sac de billes* avec appareil pédagogique paru en Allemagne. Cette version est étudiée en Allemagne par les élèves plus âgés qui apprennent le français (par exemple en 11^{ème} classe, c'est-à-dire pour des élèves de 16 ans révolus). En France, ces trois romans peuvent être étudiés en CM2 ou en 6^{ème}. Toutefois, on peut remarquer que dans l'accompagnement des programmes scolaires, le CNDP mentionne *Mon ami Frédéric* et *Un sac de billes* dans la liste de lectures suggérées pour le cycle central du collège (5^{ème} et 4^{ème}). En fin de l'ouvrage de Max von der Grün, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, l'auteur

¹¹³KRULIC, *op.cit.*, p. 49.

conseille quelques livres de littérature de jeunesse en rapport avec le sujet de son livre. *Damals war es Friedrich* et *Als Hitler das rosa Kaninchen stahl* figurent dans cette courte liste¹¹⁴. En Allemagne, un extrait de *Damals war es Friedrich* fait aussi partie d'un choix de textes réunis dans un petit ouvrage à usage scolaire. Il s'agit du chapitre intitulé « Im Schwimmbad » (« À la piscine ») reproduit intégralement. Les textes sont destinés à des élèves de 7^{ème} et 8^{ème} classe (élèves de 12-13 ans)¹¹⁵. On peut aussi mentionner, pour l'Allemagne, des livres totalement consacrés à l'analyse d'ouvrages sur le troisième Reich pour les enfants :

CLOER, Ernst : *Das Dritte Reich im Jugendbuch. Fünfzig Jugendbuchanalysen*, Braunschweig, Westermann, 1983.

CLOER, Ernst : *Das Dritte Reich im Jugendbuch. Zwanzig neue Jugendbuch- Analysen*, Landsberg, Beltz, 1988.

DAHRENDORF, Malte : *Die Darstellung des Dritten Reiches im Kinder- und Jugendbuch*, Francfort, Dipa Verlag, 1988.

Ce genre d'ouvrage n'existe pas en France. Il existe aussi de nombreux ouvrages allemands qui renseignent sur le vécu des jeunes Allemands pendant la guerre.

En Angleterre, on peut citer un ouvrage témoignage à destination des enfants. Il est basé sur des entretiens de personnes qui étaient enfants pendant la guerre. Ces entretiens ont été enregistrés par l'Imperial War Museum. Cet ouvrage propose une courte bibliographie de lectures conseillées. La trilogie de Judith Kerr et *Le journal d'Anne Frank* y figurent.¹¹⁶

En France, la bibliothèque municipale de Bobigny, où un fonds spécialisé Shoah a été créé, a publié en 2002 une sélection bibliographique sur la Shoah destinée aux enseignants et aux jeunes. Elle est citée dans un numéro de *La revue des livres pour enfants* dont le dossier a pour titre « Mémoire et transmission »¹¹⁷.

¹¹⁴GRÜN, Max von der, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Neuwied et Darmstadt, Luchterhand Verlag, 1979.

¹¹⁵*Arbeitstexte für den Unterricht – Deutsche Kurzgeschichten – 7.-8. Schuljahr*, Reclam, 1988, p. 56..

¹¹⁶ROBINS, Phil : *Can I Come Home, Please ? – The second War by the children who lived through it*, Scholastic Ltd, 2009, (First published as *Under Fire*, 2004; published as *War Children* in 2005), p. 266.

¹¹⁷*La Revue des livres pour enfants*, n°205, juin 2002, p. 101.

La maison d'édition L'École des loisirs publie régulièrement des catalogues de sélections. Elle suit de près les évolutions de l'Éducation nationale pour informer les enseignants et les intéresser. Sans oublier qu'il s'agit d'une maison d'édition, et qu'elle fait sa publicité, il est toutefois intéressant de mentionner l'un de ses catalogues basé sur des sélections de revues pédagogiques. Il s'agit de *Mes romans préférés – 80 romans sélectionnés par les revues pédagogiques Lire au collège, Inter CDI et l'École des lettres pour le cours moyen et le collège* paru en 2009. Bien sûr, il ne s'agit que de romans parus à L'École des loisirs, mais il est intéressant de voir que cinq romans concernent le nazisme et la Seconde Guerre Mondiale.

Mes enfants, c'est la guerre de Jean-Jacques Greif, *Taille 42* de Malika Ferdjoukh et Charles Pollak et *Voyage à Pitchipoï* de Jean-Claude Moscovici sont catégorisés :

Antisémitisme

Seconde Guerre Mondiale

Oubliée d'Eva Erben est catégorisé :

Autobiographie

Nazisme

La steppe infinie d'Esther Hautzig est catégorisé :

Autobiographie

Seconde Guerre Mondiale

Seulement deux de ces romans sont mentionnés comme autobiographiques. En réalité, tous ces romans sont liés aux souvenirs de leur auteur. Ils sont mis en réseau avec d'autres romans parus à l'école des loisirs :

Mon enfance en Allemagne nazie d'Ilse Koehn

Si loin de chez soi d'Eva Wiseman

Le ring de la mort de Jean-Jacques Greif

Une photo de grand-mère d'Esther Hautzig

Un monde bouleversé d'Anita Lobel

La Joie par les livres s'est aussi intéressée à la Shoah. Cette association a été créée en 1963 pour fonder une bibliothèque « populaire » à l'image de l'*Heure Joyeuse* et des autres bibliothèques parisiennes. La bibliothèque est née à Clamart en 1965. La même année, l'association fait paraître le *Bulletin d'analyse de livres pour enfants* qui deviendra en 1976 *La revue des livres pour enfants*. L'association est reconnue tant par

les professionnels du livre pour enfants que par les institutions puisque, depuis 2008, *la Joie par les livres* a été rattachée à la Bibliothèque Nationale de France. L'association a proposé une liste d'ouvrages sur la Shoah dans la littérature de jeunesse. Cette bibliographie date de 2007 et s'intitule : *La Shoah dans les livres pour enfants - 80 titres sélectionnés par La Joie par les livres* (cf. Annexe). Les ouvrages sont classés en deux grands groupes : « Témoignages, albums et romans » dans une première partie et « Documentaires » dans une seconde. Chaque groupe comporte des sous-groupes en fonction de l'âge du public auquel les œuvres sont adaptées : à partir de 6, 9, 11, 13 ou 15 ans pour le premier, seulement à partir de 9, 11, 13 ou 15 ans pour le second.

Comme le prouvent les listes, il existe un certain nombre d'albums et de documentaires sur la Shoah et la Seconde Guerre Mondiale. En général ils visent un public plutôt plus âgé que huit ans. Souvent, la présence d'images et d'illustrations fait penser qu'un ouvrage est destiné à des enfants. C'est pourquoi des adultes pensent, par exemple, que la bande dessinée est destinée aux enfants alors que de très nombreuses œuvres ont un lectorat très large à cause des différents niveaux de lecture. D'autres sont même exclusivement destinées aux adultes. Si en France ou en Angleterre, cette tendance est peu partagée, en Allemagne, la bande dessinée reste majoritairement un art considéré comme « puéril ». Deux albums très connus sur cette période : *Otto* de Tomi Ungerer et *La grande peur sous les étoiles* de Jo Hoestland s'adressent à des enfants presque adolescents (de fin de primaire ou de début de secondaire).

Une sorte de livre illustré, BD sur la vie quotidienne de trois enfants de huit ans (Mary, Suzanne et Heidi) dans trois pays d'Europe, est destinée à des enfants plus jeunes. Il s'adresse à des enfants du même âge environ que les trois petites filles : *Quand ils avaient mon âge... Londres, Paris, Berlin 1939-1945* de Gilles Bonotaux et Hélène Lasserre¹¹⁸. L'introduction est claire :

En décembre 1939, Mary vit à Londres, Suzanne à Paris, Heidi à Berlin. Elles ont toutes les trois huit ans et fêtent Noël avec leur famille. Cela fait plus de trois mois que la guerre a éclaté : pour Mary, c'est la "guerre en toc" ; pour Suzanne, la "drôle de guerre*" ; pour Heidi, la "guerre assise".

Pour l'instant, c'est le calme avant l'orage...

¹¹⁸ Autrement Jeunesse, 2003.

Pour intéresser les enfants à une période ou à une histoire, il est fréquent de chercher à rendre les héros comparables aux lecteurs. Dans cette collection *Quand ils avaient mon âge...* d'Autrement Jeunesse le vœu est explicite. Souvent un héros d'un certain âge plaît aux enfants à peu près du même âge ou un peu plus jeunes. Toutefois, ce n'est pas une règle et le succès de Harry Potter auprès d'un très large public est là pour prouver le contraire. Dans le premier tome, Harry Potter n'a qu'une dizaine d'années et pourtant beaucoup d'adolescents et jeunes adultes s'y sont intéressés.

B. Topoï

En 1983, Helen Rodney a effectué un travail de comptage des romans pour enfants et adolescents publiés en France et en Angleterre sur la Deuxième Guerre mondiale. Elle a essayé d'être exhaustive en présentant un maximum de livres disponibles en 1983. Elle a classé les publications par année et par pays :

Années	40	50	60	70	80
France	1	6	17	27	4
Angleterre	35	6	21	46	4

¹¹⁹

Le chiffre pour les années 80 était provisoire puisque le comptage a été effectué en 1983 mais pour les années 60, 70 les chiffres montrent une brusque augmentation. Ce sont les décennies où sont parus en France *Mon ami Frédéric* (1963), *Un sac de billes* (1973) et *Trois pays pour la petite Anna* (1977). *Friedrich, I Was There, When Hitler Stole Pink Rabbit, The Other Way Round* (premier titre de *Bombs on Aunt Dainty*) et *A Bag of Marbles*, sont parus dans les années 1970 en Angleterre (respectivement en 1971, 1973, 1971, 1975 et 1975).

¹¹⁹RODNEY, Helen, BODY, Jacques (dir.) : *La Deuxième guerre mondiale dans les romans pour enfants et adolescents publiés en France et en Angleterre*, Doctorat 3ème cycle Littérature comparée, Tours, 1983, p. 287.

Ce pic correspond peut-être au moment considéré comme idéal pour raconter l'événement historique de la guerre. Joffo, qui n'était pas écrivain, a essuyé plusieurs refus d'éditeurs jusqu'à ce que son manuscrit soit finalement relu par Claude Klotz (plus connu sous le pseudonyme Patrick Cauvin), que Joffo remercie en exergue. Visiblement l'histoire intéressait mais la qualité littéraire posait problème. Le succès du roman laisse supposer qu'il a été publié à un moment où le public était réceptif à la thématique.

Plus récemment, Nasim Vahabi-Fatemi a soutenu une thèse sur *Les écrits des enfants de la guerre, des Pays-Bas à l'Iran en passant par la Bosnie et l'Irlande*¹²⁰. Elle y répertorie 150 titres parus entre 1985 et 2005. Elle constate que 49% sont sur la Deuxième Guerre Mondiale et que 81% sont des fictions.

Sheila A. EgoFF relève des différences entre le traitement de la guerre dans la littérature de jeunesse anglaise ou américaine et dans celle des auteurs du vieux continent :

Not surprisingly, the greatest differences between English-language novels and those from Europe are seen when they treat of the more momentous themes, such as war. British and American writers such as Jill Paton Walsh, Alan Garner, Nina Bawden, Penelope Lively, Bette Greene, and T. Degens have all used World War II as a setting and a means. They probe deeply into the personal lives of their children, but one senses that the war itself does not matter that much; *any* traumatic interruption in the children's lives would have served just as well to portray their writers' main intend – an insight into the minds of their protagonist and whether maturation results.

Conversely, the European novels tend to stem from a more immediate, every day connection with war. They are in every sense war novels, being at once more concerned with actual events.¹²¹

Il n'est pas étonnant que les différences entre les romans de langue anglaise et les romans européens sont les plus évidentes lorsqu'ils traitent des thèmes les plus essentiels, tels que la guerre. Les auteurs britanniques et américains comme Jill Paton Walsh, Alan Garner, Nina

¹²⁰VAHABI-FATEMI, Nasim, *Les écrits des enfants de la guerre, des Pays-Bas à l'Iran en passant par la Bosnie et l'Irlande*, Littérature comparée, Université de Paris X-Nanterre, 2008.

¹²¹EGOFF, Sheila A. : „The European Children's Novel in Translation“, in her *Thursday's Child : Trends and Patterns in Contemporary Children's Literature*, American Library Association, 1981, p. 275-96, cité dans *Children's Literature Review, Excerpts from Reviews, Criticism, and Commentary on Books for Children and Young People*, Detroit, Michigan, Gerard J. Senick, Editor, Sharon R. Gunton, Associate Editors, Gale Research Inc, Vol. 21, 1990, p 186.

Bawden, Penelope Lively, Bette Greene, et T. Degens ont tous utilisé la Seconde Guerre Mondiale comme cadre et comme instrument. Ils sondent en profondeur les vies personnelles de leurs enfants, mais finalement la guerre, elle-même, n'a que peu d'importance ; n'importe quelle rupture traumatique dans la vie des enfants aurait tout aussi bien pu servir le dessein principal de leurs auteurs – une incursion dans l'esprit des protagonistes et si un mûrissement s'ensuit.

A l'inverse, les romans européens ont tendance à prendre source dans une relation plus immédiate et quotidienne avec la guerre. Ils sont sous tous aspects des romans de guerre qui s'intéressent davantage aux faits réels.

Toutefois, dans un article intitulé « Mémoire, histoire et paysage dans quelques romans de guerre britanniques », Rose-May Pham Dinh affirme que les bombardements et les évacuations sont des thèmes récurrents dans la littérature anglaise sur la Deuxième Guerre :

Il ne fait aucun doute que la Seconde Guerre mondiale fasse l'objet d'un culte de la mémoire, et soit présentée sur des modes divers comme un moment particulièrement significatif dans l'histoire britannique. Cette célébration s'articule autour de deux phénomènes principaux : le Blitz, c'est-à-dire les bombardements dont Londres et d'autres villes ont été victimes en 1940-1941 d'abord, puis en 1944-1945, avec les V1 et les V2 ; et l'évacuation, c'est-à-dire l'application des mesures prévues dès la fin des années 1930 en cas de conflit.¹²²

À la page suivante, elle souligne ce que représentent le Blitz et l'évacuation pour la population anglaise :

Si le Blitz est célébré comme la manifestation de la résistance héroïque d'une population décidée à ne pas se laisser perturber par Hitler, quoi qu'il arrive, et chantant gaiement dans les abris, malgré les bombes, l'évacuation, elle, a représenté un traumatisme dont les survivants ont abondamment témoigné depuis.¹²³

Les bombardements sont des faits réels de la guerre que l'on retrouve en Allemagne et en France comme en Angleterre. L'évacuation organisée, comme à Londres, n'est pas une thématique que l'on retrouve beaucoup dans la littérature

¹²²PHAM DINH, Rose-May : « Mémoire, histoire et paysage dans quelques romans de guerre britanniques », in PERROT, Jean (dir.) : *Histoire, mémoire et paysage*, In Press Éditions, 2002, p. 215.

¹²³*Ibid.*, p. 216.

française alors qu'elle a eu lieu en Alsace. En revanche, elle est abondante dans la littérature anglaise.

Dans son ouvrage sur le roman historique, Bertrand Solet regrette un déplacement des sujets sur la Deuxième Guerre Mondiale. Pour lui, certaines valeurs ancestrales ne sont plus suffisamment mises en avant. Il ne nie pas l'intérêt de parler de la Shoah, mais pense qu'elle a pris toute la place au détriment d'autres thématiques :

Les jeunes ont évolué, comme la société en général. Des valeurs se sont estompées, bien ou mal remplacées par de nouvelles. [...] certaines valeurs sont en recul chez les jeunes, comme l'engagement (déception par rapport au passé et au présent) ou le patriotisme (ne sommes-nous pas européens ?).

Il semble donc normal dans ces conditions que la grande majorité des RHJ ayant pour thème, par exemple, la Résistance française durant la guerre de 1939-1945 ait disparu des catalogues des éditeurs. Restent surtout des récits sur la Shoah ; s'ils sont indispensables, la Shoah n'est pas la seule chose que les jeunes devraient retenir de la Deuxième Guerre mondiale.

Il semble juste, parallèlement, de souligner la montée chez les jeunes d'autres valeurs. La culture « droit-de-l'homme » s'intéresse à la tolérance, à la solidarité, à l'antiracisme, à l'écologie, à la haine de toute forme de dictature... la littérature de jeunesse est actuellement porteuse de ces idées, on ne peut que s'en féliciter, même si l'on regrette qu'elles ne s'ajoutent pas aux anciennes qui sont loin d'être dépassées.¹²⁴

Les romans sur la Deuxième Guerre Mondiale occupent donc une place non-négligeable dans le roman de littérature de jeunesse. Nous nous sommes intéressée à six d'entre eux que nous allons présenter.

¹²⁴SOLET, *op. cit.*, p. 44.

III. Présentation du corpus

Le corpus est constitué de six romans dont les auteurs ont vécu la Deuxième Guerre Mondiale à peu près au même âge. Ces romans mettent en scène des préadolescents confrontés à la dureté de la guerre et en particulier aux mesures anti-juives. Les six romans paraissent aujourd'hui en collection jeunesse. *Un sac de billes* de Joseph Joffo n'est pas paru en jeunesse à l'origine, mais il s'est très vite trouvé un public jeune. *Simon et l'enfant*, du même auteur, est aussi paru en collection adulte et en collection jeunesse. Les romans de Hans Peter Richter et Judith Kerr sont plus clairement destinés à la jeunesse.

Raymond Perrin mentionne cinq des six romans de notre corpus dans son ouvrage *Un siècle de fiction pour les 8 à 15 ans (1901-2000)* :

En 1963, plus tard en "**Poche jeunesse**", plus ambigu dans "*J'avais deux camarades*" (1977), trop marqué par la fascination fasciste de 1933-1943, Hans Peter Richter rend accessibles à de jeunes lecteurs dans "*Mon ami Frédéric*", comme, en 1978, Fred Uhlman dans "*L'Ami retrouvé*", (reparu en "**1000 Soleils**" et en "**Folio junior**"), à travers l'amitié d'un Allemand et d'un juif, les méfaits de la montée du nazisme sur la condition des Juifs en Allemagne. [...]

"*Un sac de billes*" (1973) de Joseph Joffo, popularisé par le film de Jacques Doillon, est entré au "**Livre de poche jeunesse**", comme "*Simon et l'enfant*" (1985) où Joffo revient sur la période de l'Occupation.¹²⁵

Pour les plus jeunes, Judith Kerr raconte aussi son évasion de l'Allemagne nazie, sous le titre: "*Quand Hitler s'empara du lapin rose*" ("**Neuf en poche**", 1985).¹²⁶

Il ne mentionne pas la suite de *Quand Hitler s'empara du lapin rose : Ici Londres* de Judith Kerr qui traite de la guerre en Angleterre.

Ces romans sont fréquemment cités dans les listes diverses. Le premier roman de chacun de ces trois auteurs est connu par beaucoup de lecteurs enfants ou adultes. Mais, comme souvent en littérature de jeunesse, les auteurs sont rarement connus. En Allemagne, en France et en Angleterre ces romans font référence (sauf peut-être *Simon et l'enfant*) au moins dans leur pays d'origine. En France par exemple, beaucoup de gens se rappellent avoir lu au moins l'un d'entre eux. Ces romans ont en commun

¹²⁵PERRIN, *op. cit.*, p. 464.

¹²⁶*Ibid.*, p. 466.

d'avoir été écrits par des adultes ayant été enfants pendant la guerre et ayant vécu les événements au même âge que les héros. Les statuts des romans ne sont pas tout à fait les mêmes, mais ils présentent des points communs comme nous le verrons dans les parties suivantes.

De plus, il est possible de faire des rapprochements entre les destins des enfants des six romans : tous sont confrontés à des événements qui les dépassent. Les enfants découvrent aussi que les adultes ne sont pas forcément mieux armés qu'eux face à ces événements. Ils apprennent très tôt à être responsables et à se méfier de tout le monde.

Cinq des six romans du corpus figurent sur la bibliographie *La Shoah dans les livres pour enfants* de septembre 2007 de la Joie par les livres. Il est mentionné :

Les dates indiquées sont celles des dernières éditions disponibles.

Pour les œuvres du corpus, cet aspect est important puisqu'il en existe différentes éditions. Les cinq œuvres du corpus citées le sont dans la catégorie « TÉMOIGNAGES, ALBUMS ET ROMANS ». Seul le roman *Simon et l'enfant* de Joffo n'est pas cité. Trois des œuvres sont citées dans la sous-catégorie « À partir de 11 ans » :

Mon ami Frédéric

Hans Peter Richter, trad. Anne Georges. - Hachette Jeunesse, 2007, Le Livre de poche Jeunesse ; Roman historique

Deux petits Allemands du même âge grandissent ensemble, mais l'un est juif, et, dans l'Allemagne des années trente, il n'y aura bientôt plus de place pour lui.

Le simple récit d'une amitié d'enfance déchirée par la folie nazie et le drame d'un enfant et d'une famille juifs parmi tant d'autres.

Quand Hitler s'empara du lapin rose

Judith Kerr, trad. Boris Moissard. – L'École des loisirs, 1991, Médium

L'histoire autobiographique d'une petite fille juive qui, fuyant l'Allemagne nazie, gagne la Suisse, la France puis l'Angleterre et s'adapte à tout.

Un Sac de billes

Joseph Joffo, ill. Claude Lapointe. - Hachette Jeunesse, 2007, Le Livre de poche Jeunesse

Deux enfants juifs livrés à eux-mêmes dans la France occupée par les Allemands, aventure vécue par l'auteur quand il avait 10 ans.

et deux dans celle « À partir de 13 ans »

Ici Londres

Judith Kerr, trad. Antoine Lermuzeaux. – L'École des loisirs, 1992, Médium

Anna, l'héroïne de « Quand Hitler s'empara du lapin rose », a grandi, elle vit à Londres avec sa famille pendant le blitz. À l'angoisse des bombardements quotidiens s'ajoutent les difficultés financières et la suspicion à l'égard des Juifs soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Anna est pourtant une jeune fille comme les autres et vit les affres d'un premier amour.

Intéressant, autobiographique, pour bons lecteurs.

J'avais deux camarades... : dix années dans les Jeunesses hitlériennes

Hans Peter Richter, trad. Alain Royer, ill. Christopher Smith. - Hachette Jeunesse, 2005, Le Livre de poche Jeunesse ; Roman historique

Dix années dans les jeunesses hitlériennes ; enrôlés de force ou séduits par les discours nazis, les enfants sont, comme les adultes, jetés dans le feu de la guerre. Ce récit demande pour être bien compris une certaine maturité : les personnages n'ont ni l'information ni la liberté d'esprit et d'action qui leur permettraient de réagir.

Un témoignage sans littérature et d'autant plus frappant.

Ces présentations montrent des statuts différents des œuvres. Mais elles révèlent aussi le parti pris des concepteurs de la liste. Dans les parties qui suivent, nous indiquons notre point de vue sur le statut de ces romans tout en présentant leurs auteurs.

A. Hans Peter RICHTER

1. Biographie

D'après la courte biographie de Hans Peter Richter figurant dans *Damals war es Friedrich* (p. 2 : « geboren 1925 »), la quatrième de couverture de *Wir waren dabei* (« Jahrgang 1925 »), ou encore dans un dictionnaire des auteurs et illustrateurs de jeunesse¹²⁷, Hans Peter Richter est né en 1925. Toutefois, sur le site Internet de la maison d'édition, on peut lire : « Dr. Hans Peter Richter, geboren 1926 in Köln »¹²⁸

¹²⁷COMMIRE, Anne : *Something about the author, Facts and Pictures about Authors and Illustrators of Books for Young People*, Detroit, Michigan, Gale Research Company, Book Tower, Vol. 6, 1974, p. 192.

¹²⁸http://www.dtv.de/autoren/hans_peter_richter_16.html dernière consultation 30/07/2010.

(Hans Peter Richter né en 1926 à Cologne). Nous avons contacté Dtv par le biais du site mais nous n'avons pas reçu de réponse et le site n'a pas été modifié : un doute persiste donc quant à l'année exacte de sa naissance.

Après des études de sociologie et de psychologie, H.P. Richter a travaillé pour des entreprises et pour la radio avant d'être professeur à la Fachhochschule de Darmstadt à partir de 1973. Sociologue, psychologue ou socio-psychologue suivant les biographies, il a écrit des articles sur ses recherches. Mais il est surtout connu pour les livres (pour adultes et pour enfants) qu'il a écrits.

Hans Peter Richter fait partie de la génération qui a vécu la guerre. D'après la distinction faite par Brigitte Krulic dans son ouvrage sur la mémoire, Hans Peter Richter appartient à la génération définie ainsi :

Quant à la génération née dans les années 1920 et 1930 (Günter Grass, né en 1927 ; Christa Wolf, née en 1929 ; Uwe Johnson, né en 1934 ; Peter Härtling, né en 1933 ; Christoph Meckel, né en 1935 ; Sigfried Lenz, né en 1926 ; Martin Walser, né en 1927 ; Erich Loest, né en 1926), la « liquidation du passé » ne met pas vraiment en cause sa responsabilité individuelle, mais l'oblige à se confronter au problème de l'appartenance à une communauté « coupable », et aux relations conflictuelles et douloureuses qu'elle entretient avec ses aînés. Trahie par l'histoire, privée de repères et désabusée par les idéologies, cette première génération d' « héritiers », qui partage avec ses aînés l'expérience vécue du quotidien sous le III^e Reich, se montre beaucoup plus réticente à conférer un sens au devenir historique, à insérer cette expérience dans une réflexion globale ; [...].¹²⁹

En 1961, paraît *Damals war es Friedrich*. Ce roman connaît un succès énorme en Allemagne, mais aussi dans d'autres pays. Il est traduit dès 1963 en France, seulement en 1971 en Angleterre (en 1970 aux États-Unis). En 1969, une nouvelle version du texte paraît. Plusieurs éditions de la version de 1961 existent et de nombreuses rééditions du texte modifié ont ensuite été publiées.

Le roman fut plusieurs fois soit primé, soit nommé pour un prix, comme le mentionne le site de la maison d'édition :

›*Damals war es Friedrich*‹ wurde mit dem Mildred-Batchelder-Award der American Library Association für das beste in Amerika veröffentlichte Jugendbuch eines nicht amerikanischen Autors ausgezeichnet, dem Sebaldus-Jugendbuchpreis und dem Woodward-School-Book-

¹²⁹KRULIC, Brigitte : *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000*, Éditions Autrement – collection mémoire n°71, 2001, p. 28.

Award. Das Buch stand außerdem in der Auswahlliste zum Deutschen Jugendliteraturpreis und wurde in viele Sprachen übersetzt.¹³⁰

›*Damals war es Friedrich*‹ a reçu le Mildred-Batchelder-Award par l'American Library Association qui récompense le meilleur livre de littérature de jeunesse paru en Amérique écrit par un auteur non-américain, le Sebaldus-Jugendbuchpreis et le Woodward-School-Book-Award. De plus le livre figure sur la liste des ouvrages sélectionnés pour le Deutschen Jugendliteraturpreis et a été traduit dans de nombreuses langues.

Après ce roman, Hans Peter Richter a écrit *Wir waren dabei*. Un autre roman sur l'enfance pendant l'Allemagne hitlérienne. Ce roman est aussi traduit en français et en anglais.

Hans Peter Richter est le seul des trois auteurs à être décédé (en 1993).

2. Présentation des deux romans

Damals war es Friedrich et *Wir waren dabei* de Hans Peter Richter montrent la montée du nazisme en Allemagne et l'embrigadement progressif de la population et des jeunes en particulier.

Dans *Damals war es Friedrich* l'auteur raconte l'amitié qui lie un garçon et son ami Friedrich (Frédéric) nés la même année. Ils sont voisins. Peu à peu la famille de Friedrich, juive, doit faire face aux conséquences des mesures nazies : chômage, faim, errance, déportation. Le roman s'achève avec la mort de Friedrich lors des bombardements de la ville.

La première édition date de 1961. Puis le roman a été régulièrement réédité. En 1969 paraît une édition retravaillée par l'auteur. On peut facilement répertorier les mots ou passages qui ont été modifiés entre les deux versions. Le nombre de chapitres, leurs titres et l'enchaînement des événements restent globalement les mêmes.

La première traduction en français du texte de 1961 est due à Christiane Prélet. Cette traduction de 1963 a été éditée de nombreuse fois, malgré des défauts et l'absence d'un chapitre. Ce n'est qu'en 2007, presque quarante ans après, qu'une traduction du texte de 1969 est parue. Son auteur est Anne Georges. Les deux traductions ont pour

¹³⁰ http://www.dtv.de/autoren/hans_peter_richter_16.html dernière consultation 30/07/2010.

titre *Mon ami Frédéric*. En anglais seul le premier texte a été traduit : il s'agit de la traduction de 1970, par Edite Kroll, intitulée *Friedrich*.

Dans *Wir waren dabei* (1962), Hans Peter Richer décrit les activités des Jeunesses Hitlériennes dans lesquelles les jeunes sont peu à peu obligés de s'engager. Le narrateur a deux amis : Heinz, plus âgé, fils d'un nazi, et Günther, fils d'un opposant à Hitler. Heinz fait déjà partie des Jeunesses Hitlériennes au moment du vote de 1933, alors que Günther est obligé d'y entrer en 1936. En fonction des éditions, le titre est complété par un sous-titre : *Jugendjahre im Dritten Reich*, qui signifie « années de jeunesse sous le Troisième Reich » et qui a été traduit en français par : *Dix années dans les jeunesses hitlériennes*. Ce sous-titre laisse supposer que le narrateur entre dans les Jeunesses en 1933 puisque le roman se termine sur une scène du front en 1943. Günther et le narrateur ont en effet rejoint Heinz comme soldats. Toutefois, le narrateur mentionne son premier défilé dans les Jeunesses en 1934. Le roman ne mentionne pas s'il en faisait partie en 1933.

Ce roman a été traduit en français (*J'avais deux camarades*, 1980) et en anglais (*I Was There*, 1972). Le titre original a pour sujet « wir », soit la première personne du pluriel. Il signifie : « nous y étions », « nous avons pris part », « nous avons participé ». Les titres français et anglais déplacent le sujet à la première personne du singulier. Le titre français s'éloigne même du sens de l'original. L'anglais est plus proche : il signifie « J'y étais ».

Ces deux romans sont plus ou moins considérés comme faisant partie d'une trilogie : *Damals war es Friedrich*, *Wir waren dabei* et *Die Zeit der jungen Soldaten*. Le dernier roman date de 1967 et n'a pas été traduit en français. Il présente l'évolution de jeunes soldats sur le front. En revanche il a été traduit en anglais : *The Time of the Young Soldiers* (1976).

3. Statut des deux romans

L'auteur, le narrateur et Friedrich du roman *Damals war es Friedrich* sont a priori nés la même année : en 1925. Les exergues des deux romans de Hans Peter

Richter n'entraînent pas les mêmes conclusions. Si celui de *Damals war es Friedrich* ne donne pas d'information sur d'éventuels éléments autobiographiques dans le roman, celui de *Wir waren dabei* indique un ancrage du récit dans les souvenirs de Hans Peter Richter. En effet, écrit à la première personne et signé de l'auteur, il indique :

Ich berichte, wie ich jene Zeit erlebt und gesehen habe – mehr nicht.

Ich war dabei; ich war nicht nur Augenzeuge:

Ich habe geglaubt – und ich werde nie wieder glauben.

Hans Peter Richter¹³¹

Ce qui a été traduit par :

Je ne fais que rapporter comment j'ai vu et vécu cette époque.

J'y étais, et pas simplement comme témoin oculaire :

j'ai cru et je ne croirai plus jamais.

Hans Peter Richter¹³²

Or, dans *Wir waren dabei*, le lecteur qui connaît *Damals war es Friedrich* retrouve des allusions à ce roman en différents endroits.

Dans le chapitre der Jude (Le juif) de *Wir waren dabei*, il est question de Friedrich :

Diese Jacke und diese Haare kannte ich: Das war Friedrich!

Friedrich aus unserem Hause!¹³³

Dans la version française, ces deux phrases sont traduites par :

Mais je connaissais cette veste et ces cheveux !

C'était Friedrich.

Friedrich qui habitait la même maison que moi.¹³⁴

Donc Friedrich est juif et il est voisin du narrateur. À un autre moment il est précisé que le narrateur est ami avec un garçon qui habite au-dessus de chez lui. Dans le contexte il est évident qu'il est juif :

Heinz seufzte. »Über euch könnte ich heulen! – Du warst doch einmal mit dem Jungen befreundet, der über euch wohnt? «

¹³¹ *Wir*, p. 8.

¹³² *J'avais*, p. 7.

¹³³ *Wir*, p. 43.

¹³⁴ *J'avais*, p. 78.

Ich nickte.¹³⁵

Ce qui a été traduit dans *J'avais deux camarades* par :

Heinz soupira.

« Vous me donnez envie de pleurer ! Je croyais que tu étais ami avec le garçon qui habitait au-dessus de chez vous... »

J'eus un signe de tête affirmatif.¹³⁶

Cela ressemble beaucoup à la situation dans *Damals war es Friedrich* où le narrateur est ami avec le garçon qui habite au-dessus de chez lui et qui est juif.

Dans ce roman où Hans Peter Richter dit rapporter ce qu'il a vécu, il mentionne le voisin du narrateur, Friedrich, qui est le voisin du narrateur du premier roman. Les deux narrateurs seraient donc identiques et seraient alors identifiables à l'auteur de l'exergue. Comme l'exergue est signé « Hans Peter Richter », l'auteur du roman, narrateurs des deux romans et auteur seraient une seule et même personne.

Il existe d'autres situations communes aux deux romans. Par exemple, dans *Wir waren dabei*, le père du narrateur parle de la situation de sa famille avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Elle est tout à fait similaire à celle de la famille du narrateur de *Damals war es Friedrich*. Dans le même passage, il est fait référence à la famille de Friedrich, la famille Schneider, et au conseil donné par le père du narrateur dans *Damals war es Friedrich* :

Erinnerst du dich noch, wie wir vor dreiunddreißig gelebt haben? [...] Ich war arbeitslos. Die Arbeitslosenunterstützung reichte eben für die Miete. Wir litten Hunger, einfach Hunger. [...] Wenn uns damals Großvater nicht geholfen hätte... [...]

»Uns geht es besser heute«, bestätigte sie, »aber dafür geht es andern auch wieder schlechter. Denk nur an die Juden! Und Günthers Vater?«

»Na ja«, meinte Vater. »Der Hitler hat nun einmal diesen Tick mit den Juden. [...] Aber das wird sich legen. Es ist doch schon viel ruhiger geworden; im Anfang sah es schlimmer aus. Ich schäme mich wirklich, daß ich damals die Schneiders zum Auswandern überreden wollte.«

»Wer weiß, wer weiß?« Mutter wiegte den Kopf. »Vielleicht wären sie doch besser fortgegangen.«¹³⁷

¹³⁵ *Wir*, p. 78.

¹³⁶ *J'avais*, p. 144-145.

Dans *J'avais deux camarades*, la traduction est la suivante :

Est-ce que tu te rappelles la vie que l'on menait avant 33? [...] J'étais chômeur. Et l'allocation de chômage suffisait à peine à payer le loyer... Nous avions faim tout simplement. [...] Si à l'époque grand-père ne nous avait pas aidés... » [...]

« C'est vrai que pour les gens comme nous les choses vont mieux aujourd'hui, reconnut-elle. Mais pour d'autres, la situation a empiré... Pense aux juifs ! Au père de Günther !

- Ouais ! Il y a cette manie d'Hitler vis-à-vis des juifs. [...] Mais ça s'arrangera. D'ailleurs ça va déjà un peu mieux. On pouvait craindre le pire au début, non ? J'ai vraiment honte d'avoir conseillé aux Schneider d'émigrer à l'époque.

-Qui sait, qui sait ? murmura ma mère en secouant la tête. Peut-être auraient-ils mieux fait de partir...¹³⁸

Ce passage fait écho à plusieurs passages dans *Damals war es Friedrich*. Les traductions entre parenthèses sont soit de Christiane Prélet, soit d'Anne Georges. Elles sont choisies en fonction de leur proximité avec le texte original :

*Mein Vater war arbeitslos¹³⁹

Mon père était chômeur¹⁴⁰

*Solange wir nichts als Vaters Arbeitslosenunterstützung hatten, schickte Großvater uns jeden Monat Geld.¹⁴¹

Aussi longtemps que nous n'eûmes pour vivre que l'indemnité de chômage de Papa, grand-père nous envoya de l'argent chaque mois.¹⁴²

*Seit Hitler an der Macht ist, habe ich wieder Arbeit [...]. Es geht uns gut.¹⁴³

Depuis que Hitler est au pouvoir j'ai retrouvé du travail [...]. Tout va bien maintenant pour nous.¹⁴⁴

*Denken Sie an Ihre Familie, Herr Schneider, gehen Sie fort!¹⁴⁵

Pensez à votre famille, monsieur Schneider. Partez !¹⁴⁶

¹³⁷ *Wir*, p. 69-70.

¹³⁸ *J'avais*, p. 128-129.

¹³⁹ *Friedrich 61*, p. 8 ; *Friedrich 69*, p. 9.

¹⁴⁰ *Frédéric 61*, p. 8.

¹⁴¹ *Friedrich 61*, p. 20 ; *Friedrich 69*, p. 19.

¹⁴² *Frédéric 61*, p. 27.

¹⁴³ *Friedrich 61*, p. 76 ; *Friedrich 69*, p. 63.

¹⁴⁴ *Frédéric 61*, p. 112.

¹⁴⁵ *Friedrich 61*, p. 78 ; *Friedrich 69*, p. 64.

Les situations sont donc bien identiques. De plus pour le lecteur de *Damals war es Friedrich*, la dernière réplique de la mère du narrateur dans le passage cité de *Wir waren dabei* devient une affirmation et non une interrogation. Dans *Wir waren dabei*, la réplique se situe dans un chapitre daté de 1938, avant les pogroms. Elle anticipe la fin de la famille de Friedrich dans *Damals war es Friedrich*. En effet le pogrom de 1938 est fatal pour la mère de Friedrich.

Dans les deux romans un chapitre est d'ailleurs consacré au pogrom : le chapitre « Die Kladde » (Le cahier) dans *Wir waren dabei* et « Der Pogrom » (Le pogrom) dans *Damals war es Friedrich*. Les trois amis de *Wir waren dabei* discutent du pogrom qui a eu lieu dans leur ville. Le narrateur et Günther ont participé au pogrom. Ils y étaient et en ont fait partie. Le passage qui le relate se situe environ au milieu du roman et reprend le titre du roman en commençant par « Du warst dabei ? » (Tu y étais ?). La réponse pourrait être le titre : « Wir waren dabei » (Nous y étions) puisqu'il s'agit de Günther et du narrateur à la première personne. Le titre français *J'avais deux camarades* enlève totalement cette dimension de culpabilité et met l'accent sur l'amitié. L'effet de masse est le plus évident à ce moment : les deux enfants qui, a priori n'auraient jamais eu de geste violent envers les juifs, se retrouvent mêlés au pogrom :

»Du warst dabei? « fragte Heinz

»Ja ! « gab ich zu.

»Wo ? « wollte er wissen

»Nur kurz – im Lehlingsheim. «¹⁴⁷

qui donne dans *J'avais deux camarades* :

« Tu y étais? me pressa Heinz.

- Oui! »

Il voulut savoir où ça s'était passé.

« Je ne suis pas resté longtemps, c'était au centre d'apprentissage.¹⁴⁸

Le narrateur était au centre d'apprentissage mais il n'explique pas en détail ce qu'il y a fait.

¹⁴⁶*Frédéric* 69, p. 109.

¹⁴⁷*Wir*, p. 78.

¹⁴⁸*J'avais*, p. 144.

En revanche, dans *Damals war es Friedrich*, le narrateur raconte en détail la destruction du centre d'apprentissage et ce qu'il y a fait : dans l'édition de 1961 le passage se situe de la page 96 à la page 100 ; le passage a été légèrement modifié en 1969 et dans cette édition le passage se situe de la page 78 à la page 81¹⁴⁹. Le narrateur décrit comment il a participé à la destruction de mobiliers et d'objets dans le Lehlrlingsheim (Foyer juif du jeune apprenti chez C. Prélet, des jeunes apprentis chez A. Georges) et comment il y a pris du plaisir.

Dans *Wir waren dabei*, Günther raconte que, lui, il a été obligé de participer à la destruction de la librairie dont il est aussi question dans *Damals war es Friedrich* : la librairie Abraham Rosenthal. Le nom de la librairie est clairement indiqué dans les deux romans ainsi que le moment de la journée :

* dans *Damals war es Friedrich* :

Gegen ein Uhr kam ich aus der Schule. [...] Schon von weitem konnte ich sehen, daß beim Laden von Abraham Rosenthal, dem kleinen Juden mit dem Spitzbart, die Glassplitter bis fast zur Fahrbahnmitte verstreut waren.¹⁵⁰

Il était un peu plus de midi ; je venais de sortir de classe. [...] En arrivant à la boutique d'Abraham Rosenthal, le petit Juif à la barbe en pointe, je pus voir de loin les éclats de verre qui couvraient la moitié de la chaussée.¹⁵¹

Il était une heure environ ; je revenais de l'école. [...] De l'endroit où j'étais, mon regard se porta jusqu'à la boutique d'Abraham Rosenthal, le petit Juif à la barbe. Le spectacle ne valait pas mieux ! Sa vitrine avait été brisée et avait projeté des éclats quasiment jusqu'au milieu de la voie du tramway.¹⁵²

* dans *Wir waren dabei* :

Ich komme aus der Schule. Weil ich ein neues Rechenheft brauche, gehe ich bei Abraham Rosenthal vorbei¹⁵³.

Je rentrais de l'école. Comme j'avais besoin d'un cahier, je suis allé chez Abraham Rosenthal...¹⁵⁴

¹⁴⁹ *Frédéric* 61, p. 139-146 ; *Frédéric* 69, p. 134-139.

¹⁵⁰ *Friedrich* 61, p. 95-96 ; *Friedrich* 69, p. 77.

¹⁵¹ *Frédéric* 61, p. 138.

¹⁵² *Frédéric* 69, p. 133-134.

¹⁵³ *Wir*, p. 79.

¹⁵⁴ *J'avais*, p. 146.

La phrase indicatrice du moment de l'extrait de *Damals war es Friedrich*, a été traduite par C. Prélet par :

Il était un peu plus de midi ; je venais de sortir de classe.¹⁵⁵

alors que A. Georges a conservé l'idée de « une heure environ ». C. Prélet a probablement transposé le moment à la réalité française où les enfants de cet âge sortent de l'école aux environs de midi. Dans l'extrait de *Wir waren dabei*, l'auteur n'a pas mentionné d'heure, il indique juste qu'il sortait de l'école.

Dans les deux romans, une description suit l'indication temporelle : celle des destructions dans la librairie dans *Wir waren dabei* et celle de l'état de la librairie après le pogrom dans *Damals war es Friedrich*. On peut relever deux extraits de ces passages qui se font écho :

* dans *Wir waren dabei* :

Und dann reißen sie das Papier und die Süßigkeiten herunter. Sie trampeln darauf herum. Sie zerbrechen Tintenflaschen und färben dem Alten mit der Tinte den Spitzbart blau. Sie zerfetzen Hefte, dünne und dicke Rechenhefte.¹⁵⁶

Ils se sont mis à déchirer tout ce qui était en papier et à jeter par terre toutes les confiseries, puis à les piétiner. Ils ont cassé les bouteilles d'encre et teint en bleu la barbe du vieux. Ils ont déchiré les cahiers.¹⁵⁷

* dans *Damals war es Friedrich* :

Kniehoch war der Fußboden mit zerrissenem Buntpapier, verdorbenen Schreibheften, abgerollten Farbbändern, aufgeblätternen Rechnungsblocks, zerknitterten Glanzbildern, verschmierten Ausschneidebogen, bunten Zuckerstangen und schwarzem Negergeld übersät.¹⁵⁸

Jusqu'à hauteur du genou, le sol était jonché de papiers déchirés de toutes couleurs, de cahiers abîmés, de rubans de machine à écrire déroulés, d'images froissées, de découpages ternis, de sucres d'orge multicolores et de réglisses noires écrasées.¹⁵⁹

De même, dans les deux romans, il est question des bombardements. Le nom du propriétaire de l'immeuble est le même et dans les deux cas, il est responsable d'un abri anti-aérien. Dans *Damals war es Friedrich*, on peut lire :

¹⁵⁵ *Frédéric* 61, p. 138.

¹⁵⁶ *Wir*, p. 81.

¹⁵⁷ *J'avais*, p. 149.

¹⁵⁸ *Friedrich* 61, p. 96 ; *Friedrich* 69, p. 78.

¹⁵⁹ *Frédéric* 61, p. 139.

Herr Resch öffnete uns. Er trug seinen Stahlhelm und die Armbinde, die ihn als Luftschutzwart kenntlich machte.¹⁶⁰

M. Resch nous ouvrit. Il portait le casque et le brassard qui le désignaient comment agent de la défense passive.¹⁶¹

M. Resch nous ouvrit. Il portait le casque en acier et le brassard qui le désignaient comme agent de la Défense antiaérienne.¹⁶²

Et dans *Wir waren dabei* la même information est donnée :

Im Erdgeschoß stellte Frau Resch, die Frau des Hauseigentümers, bereits die Koffer vor dir Wohnungstür. Sie mußte hinüber zu einem Öffentlichen Luftschutzraum; denn dort war ihr Mann Wart.¹⁶³

J'ai rencontré au rez-de-chaussée Mme Resch, la femme du propriétaire, qui stationnait devant la porte, une valise à la main. Elle devait rejoindre un abri public dont son mari était le gardien.¹⁶⁴

Mais contrairement à la situation de la famille du narrateur ou au récit du pogrom, les situations du narrateur pendant le bombardement ne se recoupent pas puisque dans *Damals war es Friedrich*, le narrateur va avec ses parents dans l'abri duquel M. Resch est responsable alors que dans *Wir waren dabei* il va dans la cave prévue pour les Jeunesses Hitlériennes. Il souligne d'ailleurs qu'il fait le chemin comme il le fait régulièrement à cause des bombardements qui durent depuis un mois¹⁶⁵. Les descriptions du bombardement ne correspondent pas totalement. Elles se situent dans des chapitres qui portent le même titre dans la traduction de *Wir waren dabei* et dans l'une des traductions de *Damals war es Friedrich* : « Le bombardement ». L'état de la maison du narrateur après le bombardement est légèrement différent. Dans *Damals war es Friedrich*, le toit de la maison a été touché :

Bei unserm Haus hatte eine Sprengbombe die Straße aufgerissen. Aber das Haus stand noch. das Dach war zum Teil abgedeckt; in allen Fenstern fehlte das Glas.¹⁶⁶

¹⁶⁰ *Friedrich 61*, p. 140 ; *Friedrich 69*, p. 111.

¹⁶¹ *Frédéric 61*, p. 199.

¹⁶² *Frédéric 69*, p. 197.

¹⁶³ *Wir*, p.119.

¹⁶⁴ *J'avais*, p. 230.

¹⁶⁵ *Wir*, p. 119.

¹⁶⁶ *Friedrich 61*, p. 144 ; *Friedrich 69*, p. 114.

Près de chez nous une bombe avait éventré la chaussée, mais la maison était encore debout, bien que le toit ait été arraché en partie et que toutes les vitres aient été brisées.¹⁶⁷

dans *Wir waren dabei* il ne l'a pas été :

In unserem Hause fehlten die Fensterscheiben, sonst war nichts geschehen.¹⁶⁸

Les fenêtres de notre maison avaient perdu tous leurs carreaux, mais les murs et le toit étaient intacts.¹⁶⁹

Comme les bombardements avaient lieu toutes les nuits, il est possible que les carreaux cassés datent d'une nuit et que le toit ait été touché une autre nuit. Les souvenirs semblent toutefois assez proches.

Le narrateur semble bien le même dans les deux romans et pourrait être assimilé à l'auteur. Mais le narrateur reste volontairement anonyme. Dans aucun des deux romans il n'est possible de savoir le nom ou le prénom du narrateur. Donc il ne peut s'agir d'une autobiographie, mais plutôt d'un roman autobiographique selon la distinction faite précédemment, d'autant plus que la signature de l'exergue suggère l'identité auteur-héros. C'est d'ailleurs l'indication que donne la bibliographie de la *Joie par les livres* pour les deux romans.

Les traductions françaises le confirment. Dans le paratexte de *Mon ami Frédéric*, on trouve en page 2 de la traduction de C. Prélet et dans le rabat de la traduction de A. Georges :

Hans Peter Richter est né à Cologne en 1925, la même année que les deux enfants dont il raconte ici l'histoire ; si *Mon ami Frédéric* est un roman, on sent ce que les souvenirs lui donnent de chaleur et de vérité.

Dans *J'avais deux camarades*, le lecteur peut lire une présentation assez similaire en page 2 :

Hans Peter Richter est né à Cologne en 1925. Il a connu dès son enfance l'emprise grandissante de la propagande nazie sur l'opinion allemande, l'accession d'Hitler au pouvoir et sa dictature. Dans *Mon ami Frédéric*, on devinait déjà ce que le récit devait aux souvenirs personnels de l'auteur. Vint ensuite *J'avais deux camarades*, document autobiographique d'autant plus frappant qu'il reste simple et direct.

¹⁶⁷*Frédéric* 61, p. 206.

¹⁶⁸*Wir*, p. 122.

¹⁶⁹*J'avais*, p. 235.

Une édition de 1995 fait figurer des rubriques sur le côté gauche de la quatrième de couverture. « Autobiographie », « historique » et « récit » sont surlignés en bleu. L'éditeur a donc choisi de définir le roman comme un récit historique autobiographique. Toutefois le choix de faire paraître en quatrième de couverture une présentation du roman en débutant par « Hans a huit ans en 1933 ; un petit Allemand comme beaucoup d'autres. » est contestable. En effet, dans le roman le lecteur ne découvre jamais le prénom du narrateur. L'auteur de cette quatrième de couverture a donc utilisé l'exergue du roman pour catégoriser le roman comme autobiographie et pour nommer le narrateur du premier prénom de l'auteur. Aucun élément intrinsèque au roman ne permet cette attribution.

Une des rééditions de *J'avais deux camarades* est parue en collection « histoires de vies », collection définie par l'éditeur comme « quand la vie grave ou légère devient un roman ». La dernière édition de *Mon ami Frédéric* (2007) mentionne « Historique – adolescent ».

Les deux romans se caractérisent par un aspect autobiographique, comme on peut le lire dans l'article sur Hans Peter Richter de l'ouvrage d'Anne Commire :

Friedrich, a first-person documentary novel about a boy developing from childhood to maturity in the Germany of 1925-1942, is the most widely known of Richter's book. [...] Others of Richter's book also touch on the war years. They are "almost biographically stimulated", he says.¹⁷⁰

Friedrich, un roman documentaire à la première personne au sujet d'un garçon qui évolue de l'enfance à l'âge adulte dans l'Allemagne de 1925-1942, est le plus connu des ouvrages de Richter. [...] D'autres livres de Richter abordent aussi les années de guerre. Ils sont « presque biographiques », dit-il.

On peut se demander si les romans ne se situeraient pas dans le courant appelé Väterliteratur. Dans *Le fardeau de la mémoire*, Pierre-Yves Gaudard le définit ainsi:

L'Allemagne de l'Ouest devrait être le siège d'une crise profonde entre les générations. [...]

À première vue, une telle hypothèse semble difficile à vérifier. Néanmoins, une vague de livres parus à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt semble la confirmer.

¹⁷⁰COMMIRE 1974, *op. cit.*, p. 192.

Ces ouvrages sont regroupés sous l'appellation de *Väterliteratur* (littérature sur les pères). Ainsi, *Die Zeit* du 8 février 1980 fait état d'une série de livres traitant du passé national-socialiste des pères. Les auteurs appartiennent tous à la deuxième génération. [...]

Michael Schneider ¹⁹⁹, lui-même né en 1943, s'est livré à une analyse de cette littérature et dresse le constat suivant : bien que chaque auteur ait fait des expériences particulières liées à sa classe sociale, à son sexe, et peut-être à son lieu de résidence, les différents récits donnent souvent l'impression qu'ils auraient pu se dérouler dans la même famille, tant les similitudes sont remarquables. [...]

À leur retour au foyer, ces pères se révélèrent des éducateurs ayant besoin de compenser les souffrances narcissiques infligées par la défaite ; plus ils furent brisés, plus ils durent jouer les hommes forts. [...] Les pères adoptèrent vis-à-vis de leurs enfants le ton de commandement auquel les années passées - dans les brigades de travail, dans les casernes, et sur le front - les avaient habitués.¹⁷¹

Les romans dont il est question datent des années 1970-1980, romans plus récents que *Damals war es Friedrich* et *Wir Waren dabei* et les auteurs seraient nés en fin de guerre ou après-guerre. En outre la période décrite dans les romans de Hans Peter Richter est celle de la montée du nazisme et non l'après-guerre. Toutefois, dans ces deux romans, on trouve cette image d'un père à la fois autoritaire et soumis : autoritaire avec le narrateur, soumis devant la crise qu'il subit. La figure du grand-père est encore plus autoritaire. Dans *Damals war es Friedrich* il est explicite que le père du narrateur doit se soumettre à son beau-père puisque la famille dépend de lui financièrement. Le narrateur reproche, implicitement, à son père de prendre sa carte au parti pour améliorer le quotidien de sa famille et de remercier Hitler pour sa nouvelle situation. Le père du narrateur ne se rend pas compte que son fils peut le considérer comme responsable de la mort de Friedrich et de sa famille malgré une certaine ambiguïté puisqu'il désapprouve ce qui se passe pour ses voisins. Dans *Damals war es Friedrich*, il s'oppose même au propriétaire nazi quand il veut expulser la famille Schneider. Toutefois à la fin, c'est un soldat qui prend la défense de Friedrich face au propriétaire et non le père du narrateur.

Il est possible de considérer les deux romans comme racontant la vie de Hans Peter Richter enfant. Tous les deux sont écrits à la première personne et peuvent

¹⁷¹GAUDARD, Pierre-Yves : *Le Fardeau de la mémoire, Le deuil collectif allemand après le national-socialisme*, Plon Série « Civilisations et Mentalités », 1997, p. 93-94.

s'apparenter à des autobiographies. Mais la condition affirmée par Lejeune, à savoir l'homonymat entre l'auteur et le narrateur, n'est pas remplie. Donc il s'agit de romans autobiographiques qui s'inscrivent plus ou moins dans le courant de la Väterliteratur.

Les romans de Joseph Joffo ont des caractéristiques bien différentes même s'ils sont aussi basés sur les souvenirs de l'auteur.

B. Joseph JOFFO

1. Biographie

Joseph Joffo est plus jeune que Hans Peter Richter puisqu'il est né en 1931. Issu d'une famille de coiffeurs, il est lui-même coiffeur. Différents salons de coiffure portent encore le nom Joffo aujourd'hui dans Paris.

Son premier roman *Un sac de billes* est paru en 1973 et a eu très rapidement un énorme succès. Dès 1975 sort une adaptation cinématographique : le film *Un sac de billes* de Jacques Doillon. Il existe aussi deux bandes dessinées adaptées du roman. Depuis le succès de son premier livre, Joseph Joffo a écrit de nombreux romans souvent liés à sa famille ou à la judéité. Le dernier est paru en 2009 et s'intitule *Bashert*.

2. Présentation des deux romans

Dans *Un sac de billes*, Joseph Joffo raconte une succession de séparations et de retrouvailles dans une France divisée entre zone occupée et zone libre. Avec un de ses frères (les deux aînés sont déjà partis et les parents suivront), il fuit Paris occupé où son père tient un salon de coiffure et où les mesures anti-juives sont de plus en plus menaçantes. Les enfants passent en zone libre où ils rejoignent leurs frères. La famille se recompose brièvement à Nice. Mais ils doivent de nouveau se séparer face aux dangers : les parents pensent que plus ils seront dispersés, plus il y aura de chance que certains survivent. Les deux enfants doivent fréquemment fuir devant la menace de la

dénonciation et de la déportation. Seul le père ne revient pas de déportation après la guerre.

Dans *Simon et l'enfant*, Simon, un homme juif et Franck, l'enfant de sa compagne catholique, se jalourent l'affection de Mireille. Mireille meurt. Simon continue à vivre à Paris et entre dans la résistance ; Franck est placé dans un orphelinat. Franck s'en échappe et retrouve Simon à Paris. Peu à peu Simon se met à considérer Franck comme son fils. Ensemble, ils se cachent et cherchent à éviter la déportation. Après un sabotage de train, ils sont contraints de fuir en zone libre. Après quelques temps passés à Val-d'Isère, ils sont arrêtés à Aix-les-Bains puis internés à Drancy. Le camp est libéré et ils échappent à la déportation. Après la guerre, le père et l'enfant aux faux papiers deviennent officiellement père et fils.

Ces deux romans montrent donc des réalités de la vie en France pour les juifs pendant l'occupation allemande et le régime de Vichy.

Un sac de billes a été traduit en anglais par Martin Sokolinsky et Judith Landry. Il est paru en Angleterre sous le titre *A Bag of Marbles* en 1975. Il existe des rééditions anglaises et américaines. Il a aussi été traduit en allemand : traduction de Lothar von Versen parue en 1975 sous le titre *Ein Sack voll Murmeln*. Elle a aussi été rééditée plusieurs fois. *Simon et l'enfant* n'a été traduit ni en allemand, ni en anglais. Mais il existe des versions abrégées et commentées des deux romans à destination des élèves allemands apprenant le français.

3. Statut des deux romans

Le roman *Un sac de billes* de Joseph Joffo est associé à la vie de son auteur dès le prologue. Joseph Joffo écrit en effet :

Ce livre n'est pas l'œuvre d'un historien.

C'est au travers de mes souvenirs d'enfant de dix ans que j'ai raconté mon aventure des temps de l'occupation.

Trente années ont passé. La mémoire comme l'oubli peuvent métamorphoser d'infimes détails. Mais l'essentiel est là, dans son authenticité, sa tendresse, sa drôlerie et l'angoisse vécue.

Afin de ne pas heurter des susceptibilités, de nombreux noms de personnes qui traversent ce récit ont été transformés. Récit qui raconte l'histoire de deux petits enfants dans un univers de cruauté, d'absurdité et aussi de secours parfois les plus inattendus.¹⁷²

Il présente son œuvre comme un récit associé à ses souvenirs d'enfance. Il a tout à fait conscience que les souvenirs ne sont pas la réalité. De plus il explique qu'il a modifié certains aspects volontairement. Puisqu'il affirme clairement avoir transformé la réalité, le pacte autobiographique est rompu. Le roman ne peut donc être considéré comme une autobiographie. En revanche, il y a bien homonymat entre narrateur, héros et auteur. Il s'agirait donc plutôt d'une autofiction. Mais le récit est très proche de l'autobiographie.

Le paratexte confirme l'ancrage du roman dans la vie de Joseph Joffo. Dans une édition de 1988, on peut lire :

Joseph Joffo est né en 1931 à Paris, dans le XVIII^e arrondissement, où son père exploitait un salon de coiffure. Lui-même devient coiffeur comme son père et ses frères, après avoir fréquenté l'école communale et obtenu en 1945 le certificat d'étude – son seul diplôme, dit-il avec fierté et malice, car chacun sait que l'accumulation des « peaux d'âne » n'a jamais donné de talent à qui n'en a pas.

Celui qu'il possède, Joseph Joffo le découvre en 1971 lorsque immobilisé par un accident de ski, il s'amuse à mettre sur le papier ses souvenirs d'enfance : ce sera *Un sac de billes* paru en 1973, tout de suite un best-seller traduit en dix-huit langues, dont des extraits figurent dans plusieurs manuels scolaires et dont un film s'inspirera.

Dans d'autres romans de Joseph Joffo, il est souvent mentionné, en présentation de l'auteur, qu'*Un sac de billes* est le récit des souvenirs d'enfance de l'auteur. On peut par exemple lire ce même passage en première page de *Tendre été*¹⁷³.

Dans d'autres éditions d'*Un sac de billes*, on retrouve les mêmes informations rédigées un peu différemment :

Joseph Joffo est né à Paris, en 1931, dans le XVIII^e arrondissement ; c'est à l'école communale de son quartier qu'il a commencé et fini ses études. On n'est pas écrivain chez les Joffo, mais coiffeur de père en fils ; pourtant en 1971, après un accident de ski, le futur auteur se révèle : il passe ces semaines d'immobilité forcée à écrire ses souvenirs d'enfance. Après *Un sac de*

¹⁷² *Billes*, p. 9.

¹⁷³ JOFFO, Joseph : *Tendre été*, Jean Claude Lattès, 1981.

billes, best-seller en France et succès international, Joseph Joffo a publié plusieurs autres romans et des contes pour les enfants.¹⁷⁴

Il est donc explicite que Joffo a écrit ses souvenirs d'enfance. C'est aussi ce qu'il met en avant dans une dédicace en utilisant le mot « témoignage » (cf. Annexe).¹⁷⁵

La quatrième de couverture de plusieurs éditions confirme que le héros du récit en est l'auteur : Joseph Joffo. Sur l'une on peut lire :

Ce sac de billes, en 1941 Joseph Joffo le reçoit d'un camarade d'école en échange de son étoile jaune d'enfant juif. Il a dix ans ; pour lui c'est un jeu.

Mais il faut partir, seul avec son frère de douze ans pour gagner la zone libre : passer inaperçu, travailler, faire un peu de commerce, chercher la famille éparpillée, déjouer les interrogatoires... Avoir enfin toutes les astuces et bien du courage.¹⁷⁶

Donner cette information en quatrième de couverture enlève un certain suspense présent dans le livre. Ces éléments ne sont fournis par l'auteur qu'au bout de quelques pages. Ainsi le lecteur ne devrait apprendre qu'en page 13 que les enfants se rendent au salon de coiffure Joffo et seulement en page 14 qu'il s'agit de la boutique de leur père. Le prénom du narrateur n'apparaît qu'en page 29. De plus l'explication du titre est dévoilée dans ce passage alors qu'elle n'apparaît dans le roman qu'au troisième chapitre. Sur une autre quatrième de couverture, on peut lire :

Paris, 1941. Joseph a dix ans. Dans le pays occupé par les nazis qui obligent tous les juifs à porter l'étoile jaune, le jeune garçon et son frère Maurice tentent de franchir la ligne de démarcation sans papiers, pour gagner la zone libre.¹⁷⁷

Cette présentation donne aussi le prénom du narrateur alors que dans le roman le lecteur met quelques pages avant de découvrir le prénom du héros.

Un autre problème se pose quant au statut du roman dans la mesure il est maintenant établi qu'il a été réécrit par Claude Klotz. Joseph Joffo ne nie pas l'aide de Claude Klotz qu'il remercie après la dédicace à sa famille :

Je tiens à remercier mon ami l'écrivain Claude Klotz, qui a bien voulu relire mon manuscrit et le corriger de sa main si sûre.¹⁷⁸

¹⁷⁴*Billes*, p. 2 ; p. 445 d'une édition de 2007.

¹⁷⁵Dédicace à l'intention de Guillaume Médard, écrite lors de la manifestation « La Comédie du livre », Montpellier, juin 1989.

¹⁷⁶*Billes*, 4^{ème} de couverture.

¹⁷⁷Édition de 2007.

Dans la partie « Dialogue avec mes lecteurs » signée Joseph Joffo qui ne figure pas dans toutes les éditions, Joffo précise le rôle de Claude Klotz (écrivain aussi connu sous son pseudonyme Patrick Cauvin) :

Le succès qu'il a finalement rencontré m'a surpris : le manuscrit avait été refusé par quatre éditeurs avant que Michel-Claude Jalard et Jean-Claude Lattès ne l'acceptent, et que Claude Klotz ne m'apporte son aide précieuse pour relire et corriger mon texte.¹⁷⁹

Joseph Joffo fait partie des auteurs catégorisés comme faisant appel à des « nègres ». Dans le journal Marianne, dans un article traitant de ce sujet, Olivier Maison écrit :

En fait, les auteurs présumés vendent aux éditeurs une histoire et non un livre. Ce fut le cas de Joseph Joffo, coiffeur célèbre. Charge, ensuite, à l'éditeur de mettre les billes qui allaient dans le sac.¹⁸⁰

Un article beaucoup plus récent paru dans le Monde en mars 2010 mentionne aussi Joseph Joffo :

Après le succès phénoménal d'*Un sac de billes*, réécrit par Patrick Cauvin, Joseph Joffo se mit en tête d'écrire des romans. Le nègre suivant raconte : "*Il écrivait tout lui-même sur de grands cahiers à spirale à petits carreaux sans laisser aucune marge. 150 pages bien serrées, bourrées de fautes.*"¹⁸¹

Suite au décès de Claude Klotz/Patrick Cauvin le 13 août 2010, sa participation à l'écriture de *Un sac de billes* a souvent été mentionnée dans les articles nécrologiques.

Dans tous les cas, au minimum, le substrat du roman a été écrit par Joseph Joffo et l'éditeur a eu la volonté de faire passer le récit pour un écrit de Joseph Joffo. L'aspect « récit de vie » est souligné sur la quatrième de couverture d'une édition américaine de 2000 : le livre est présenté comme « memoir ». Ce mot est sémantiquement à la fois proche et différent du terme « mémoires » français. En effet, « memoir » au pluriel, comme au singulier, est très proche du terme « mémoire » au pluriel en français. La deuxième définition de « memoir » du *Merriam Webster Dictionary* en ligne regroupe

¹⁷⁸ *Billes*, p. 8.

¹⁷⁹ *Billes (Dial)*, p. 408, p. 425 édition de 2007.

¹⁸⁰ MAISON, Olivier : « Qui sont les nègres ? », article paru le 30/11/1999 sur le site de Marianne, http://www.marianne2.fr/Qui-sont-les-negres_a96316.html

¹⁸¹ GURREY, Béatrice : « La vie des autres », article paru le 04/03/10 sur le site du Monde, http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/03/04/la-vie-des-autres_1314398_3260_1.html, paru dans l'édition papier du 05/03/10.

différents sens littéraires de « memoir » que nous avons trouvés aussi dans d'autres dictionnaires :

a : a narrative composed from personal experience

b : autobiography —usually used in plural

c : biography¹⁸²

a : un récit composé à partir d'une expérience personnelle

b : autobiographie – habituellement employé au pluriel

c : biographie

Ainsi le livre est rattaché à un vécu réel. Une citation d'un professeur d'université compare même *A Bag of Marbles* au *Journal d'Anne Frank* :

The book resembles the *Diary of Anne Frank* – but it is much more exciting.¹⁸³

Le livre ressemble au *Journal d'Anne Frank* – mais il est bien plus passionnant.

Il peut être gênant de comparer un roman à un journal. Mais Anne Frank avait commencé un travail de réécriture de son journal. En effet, après avoir entendu à la radio qu'il faudrait témoigner après-guerre de ce qui s'était passé en Hollande, elle envisageait de publier un livre. Philippe Lejeune analyse dans *Les brouillons de soi* (dans le chapitre « Comment Anne Frank a réécrit le journal d'Anne Frank »¹⁸⁴) les modifications apportées par Anne Frank dans ses écrits. Son projet n'a pu être réalisé puisqu'elle est morte en déportation. Mais sa démarche est la même que celle de Joffo quelques années plus tard.

Après *Un sac de billes*, Joseph Joffo raconte dans deux autres romans son enfance et son adolescence : *Baby-foot*, paru en 1977, est le récit de la vie de Joseph après la période d'*Un sac de billes* ; *Agates et Calots*, paru en 1997, se passe avant la période d'*Un sac de billes*. En 2002 paraît une édition de la trilogie. Elle est intitulée *Un sac de billes* et comporte trois tomes : le tome 1 porte le titre *Agates et calots* et le sous-titre *Un sac de billes tome 1* ; le tome 2 ne comporte que le titre *Un sac de billes* ; le

¹⁸²<http://www.merriam-webster.com/dictionary/memoir> dernière consultation le 09/02/2011.

¹⁸³JOFFO, Joseph : *A bag of Marbles*, traduit du français par Martin Sokolinsky, The University of Chicago Press, 2000, citation sur la quatrième de couverture de Ruth Grant, « professor of political science, Duke University ».

¹⁸⁴LEJEUNE, Philippe : *Les brouillons de soi*, Seuil, 1998, « Comment Anne Frank a réécrit le journal d'Anne Frank », p. 331 et suiv.

tome 3 comporte le titre *Baby-foot* et le sous-titre *Un sac de billes tome 3*¹⁸⁵(cf. Annexe).

Cette édition est parue en collection « Histoire de vies » décrite par l'éditeur comme « Quand la vie, grave ou légère, humble ou extraordinaire, devient un roman ». Les romans sont donc classés dans une catégorie qui affirme la relation entre la vie vécue et l'histoire racontée. *Mon ami Frédéric* est aussi paru dans cette collection du Livre de Poche Jeunesse.

En revanche *Simon et l'enfant* est paru dans la catégorie « Roman historique » définie comme « L'histoire est aussi une formidable aventure ».

Dans *Simon et l'enfant* il est stipulé dès le départ que :

Ce livre est un roman. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.¹⁸⁶

Mais comme l'exprime Genette, il y a toujours une part de réalité dans la fiction.

Il n'est pas question d'entrer ici dans le détail infiniment complexe de ces procédés, mais il faut au moins garder à l'esprit que le « discours de fiction » est en fait un *patchwork*, ou un amalgame plus ou moins homogénéisé, d'éléments hétéroclites empruntés pour la plupart à la réalité.¹⁸⁷

Le garçon de la fiction, Franck, a à peu près le même âge que Joseph Joffo avait au moment historique pendant lequel se déroule le récit. De plus, Franck souhaite se rendre en Amérique comme Joseph Joffo dans le roman *Agates et calots* qui décrit l'enfance de Joseph Joffo avant la période d'*Un sac de billes*. Dans *Un sac de billes* il s'agit du duo Joseph et de son frère auquel se joint Blanche l'« amoureuse » de Joseph. Dans *Simon et l'enfant* le duo est constitué de Franck et Simon auquel s'ajoute la chienne.

La mère de Simon se prénomme Anna comme la mère de Joseph Joffo dont il retrace la jeunesse, de sa fuite de Russie à son arrivée à Paris, dans *Anna et son orchestre*.

¹⁸⁵Édition Hachette Livre, 2002.

¹⁸⁶*Simon*, p. 4.

¹⁸⁷GENETTE, Gérard : *Fiction et diction* précédé de *Introduction à l'architexte*, Édition du Seuil, janvier 2004 (©1979, 1991 et 2004), p. 136.

On retrouve le même village que dans *Un sac de billes* avec la même auberge et le même chef de la résistance locale. Dans les deux romans, la circoncision déclarée comme chirurgicale joue un rôle dans l'issue heureuse des romans.

Simon et Franck forment un duo qui fait le pendant du duo de frères de *Un sac de billes*. Leurs relations sont d'ailleurs plus des relations fraternelles que des relations adulte/enfant : jalousie, entraide, pacte de rester ensemble.

Les présentations des différentes éditions de *Un sac de billes* ou la phrase de mise en garde que l'on retrouve dans les différentes éditions de *Simon et l'enfant* permettent au lecteur de savoir quel type de roman il va lire : le premier est factuel alors que le second est fictionnel. Les deux romans de Judith Kerr ont aussi un rapport avec le vécu de leur auteur.

C. Judith KERR

1. Biographie

Judith Kerr est née en 1923. Son père était un critique de théâtre très connu à Berlin. Sur le site de l'Association CIELJ (Centre International d'Études en Littérature Jeunesse), Judith Kerr est présentée assez brièvement :

Judith Kerr est née en Allemagne. Fille d'un écrivain recherché par les nazis, Alfred Kerr (1867-1948), elle quitte Berlin en 1933. Diplômée d'une école anglaise des Métiers d'Art, elle fut peintre, auteur de scénarios pour la BBC. Mariée à l'écrivain Nigel Kneal, Judith Kerr a publié une dizaine d'albums pour enfants.¹⁸⁸

Effectivement, sa famille a fui devant l'arrivée annoncée des nazis au pouvoir. Elle dit dans une interview de 1975 :

¹⁸⁸ <http://www.ricochet-jeunes.org/auteurs/recherche/1884-judith-kerr> dernière consultation le 10/02/2011.

Never, never, never, I swore to myself, would I learn this absurd and useless language. Then came Hitler and my family's emigration, first to Switzerland, then to France and finally to England. By the time I was thirteen I had, perforce, become trilingual.¹⁸⁹

Jamais, jamais, jamais, je me jurais, je n'apprendrais cette langue absurde et inutile [l'anglais]. Puis arriva Hitler et l'émigration familiale, d'abord en Suisse, puis en France et enfin en Angleterre. A treize ans, par la force des choses, j'étais devenue trilingue.

Pour son père, le nazisme était un danger, et pour sa liberté de parole, et pour sa famille d'origine juive. La famille a donc émigré en Suisse, en France, puis en Angleterre où Judith Kerr et son frère Michael Kerr ont construit leur vie.

En Angleterre, Judith Kerr a publié différents albums dont elle est l'auteure et l'illustratrice. La série d'albums sur le chat nommé Mog comporte 12 titres dont le premier date de 1970 et le dernier, sur la mort de Mog, date de 2002. Ces albums sont très connus en Angleterre et un article sur l'album de 2002 est paru dans le Guardian sous forme d'article nécrologique à la mémoire de Mog¹⁹⁰. Les albums sont facilement accessibles en Angleterre où ils sont réédités régulièrement. Les titres comportent le nom du chat en premier : *Mog, the Forgetful Cat* (1970), *Mog's Christmas* (1976), *Mog and Me* (1984), ... à l'exception de deux titres : *Look Out, Mog* (1991) et *Goodbye, Mog* (2002). En français les titres des quelques albums traduits ont été transformés : Mog est devenu « Le » ou « Un » «chat» : *Le Chat Noël*, *Un chat très très courageux* ou *Le chat volant*. Les quelques albums traduits l'ont été dans les années 1970-1980 pour Les Deux Coqs d'Or, mais ils sont plus difficiles d'accès et non réédités. En Allemagne, en revanche, les titres sont plus connus et ont conservé le nom du chat dans le titre. L'auteure est reconnue en Allemagne et en Angleterre où son nom apparaît assez souvent dans de grands quotidiens.

Par sa trilogie sur l'exil d'Anna et de sa famille, en Suisse, en France puis en Angleterre, Judith Kerr est aussi connue en France. Le premier roman date de 1971 : *When Hitler Stole Pink Rabbit*. Pour la traduction allemande de 1973, *Als Hitler das rosa Kaninchen stahl*, elle a obtenu le Deutschen Jugendbuchpreis en 1974. L'ouvrage a

¹⁸⁹KERR, Judith : « Writing with borrowed Words » in *The Times Literary Supplement*, 04/04/1975, p.268.

¹⁹⁰« A good cat and true Kate Kellaway mourns the passing of one of the best-known cats of her generation in Judith Kerr's *Goodbye Mog* », in *The Guardian*, 19/10/ 2002, disponible en ligne <http://www.guardian.co.uk/books/2002/oct/19/featuresreviews.guardianreview30>

été traduit en 1977 puis en 1985 en France. Le deuxième roman date de 1975 : *The Other Way Round* (ré-intitulé *Bombs on Aunt Dainty*) et le troisième de 1978 : *A Small Person Far Away*.

2. Présentation des deux romans

When Hitler Stole Pink Rabbit (1971) et *The Other Way Round* (1975) racontent l'enfance d'Anna depuis sa fuite de Berlin avec sa mère et son frère en 1933 jusqu'à la fin de la guerre. Sa famille s'est d'abord réfugiée en Suisse puis en France et enfin à Londres. Son frère a vécu les camps pour étrangers en Angleterre puisque, ayant toujours la nationalité allemande, il a été considéré comme ennemi. Le roman montre l'ambivalence de la situation : cette famille a peur dans son propre pays et le fuit, puis, lorsqu'elle se sent à l'abri, elle est considérée comme ennemie puisque allemande. La « neutralité » suisse est aussi fortement critiquée.

Les deux romans font partie d'une trilogie qui retrace la vie d'Anna à partir de sa fuite de l'Allemagne nazie jusqu'à la découverte de sa première grossesse. Il existe une édition anglaise où les trois romans sont rassemblés dans le même volume : *Out of the Hitler Time*. La quatrième de couverture présente les romans ainsi :

Anna was a German child when she had to flee from the Nazis before the war. By the time the bombs began to fall she was a stateless adolescent in London, and after it was all over she became a happily married young Englishwoman who had to put the past behind her – or so she thought.

Judith Kerr's internationally acclaimed trilogy follows the story of Anna and her much-loved family: flight from Nazi Germany, the war, and Anna's eventual return to Berlin and confrontation with the past.¹⁹¹

Anna était une fillette allemande quand elle dut fuir les Nazis avant la guerre. Lorsque les bombes commencèrent à tomber elle était une adolescente apatride à Londres, et lorsque tout fut fini elle devint une jeune anglaise qui fit un mariage heureux et qui devait laisser son passé derrière elle – ou c'est du moins, ce qu'elle pensait.

¹⁹¹Harper Collins, 1994.

La trilogie mondialement reconnue de Judith Kerr raconte l'histoire d'Anna et de sa très chère famille : fuite de l'Allemagne nazie, guerre, et retour plus tard d'Anna à Berlin avec confrontation avec le passé.

Les deux premiers romans ont été traduits en français. Il existe deux traductions du premier : *Trois pays pour la petite Anna* (1977) puis *Quand Hitler s'empara du lapin rose* (1985) ; une seule du second : *Ici, Londres* (1991) ; le troisième roman n'a pas été traduit en français. Il se déroule après-guerre alors que le père d'Anna est décédé depuis quelques années et que sa mère qui revit à Berlin avec un nouveau compagnon fait une tentative de suicide.

En revanche, les trois romans ont été traduits en allemand chez Ravensburger : *Als Hitler das rosa Kaninchen stahl* (1973), *Warten bis der Frieden kommt* (1975) et *Eine Art Familientreffen* (1987).

3. Statut des romans

Sur le site de HarperCollins, la trilogie est clairement présentée comme autobiographique :

Her three autobiographical novels are based on her early wandering years (which against all the odds she greatly enjoyed), her adolescence in London during the war, and finally on a brief return to Berlin as a young married woman.¹⁹²

Ses trois romans autobiographiques se basent sur ses jeunes années d'errance (qui, contre toute attente, lui ont été très agréables), son adolescence à Londres pendant la guerre, et enfin sur son bref retour à Berlin alors jeune mariée.

Selon la définition de P. Lejeune :

récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité¹⁹³

et selon son critère d'identité auteur/narrateur/personnage, il est discutable de parler d'autobiographie. Il n'y a pas une adéquation évidente entre l'auteur, le narrateur et le personnage. En effet l'auteur se prénomme Judith, l'héroïne s'appelle Anna et le narrateur raconte l'histoire d'Anna à la troisième personne. Toutefois, même s'il n'y a

¹⁹² <http://www.harpercollins.co.uk/Authors/3128/judith-kerr> dernière consultation 30/07/2010.

¹⁹³ LEJEUNE, Philippe : *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975, nouv. éd. 1996, coll. « Points », p. 14.

pas identité affichée, il est très facile de penser qu'elle existe : le narrateur, même s'il raconte à la troisième personne, semble être très familier des sentiments d'Anna et le personnage d'Anna ressemble beaucoup à l'auteure Judith Kerr. Elle a, par exemple, le même âge : Anna fête ses dix ans en Suisse (chapitre 8) peu avant l'été 1933 ; elle est donc née en 1923 comme Judith Kerr. Sur la quatrième de couverture d'une édition groupée de la trilogie¹⁹⁴, on peut lire :

Her novels are based on her own experience.

Ses romans sont basés sur son propre vécu.

La dédicace de Judith Kerr à ses parents dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*

For my parents Julia and Alfred Kerr

Pour mes parents Julia et Alfred Kerr

n'a pas été traduite dans la traduction allemande. On pourrait penser que la raison en serait de ne pas associer trop directement le roman à Alfred Kerr, connu en Allemagne, et de ne pas froisser certaines personnes qui étaient encore en vie au moment de la parution du roman. Mais cela semble peu convaincant.

En 2009, une thèse a été soutenue en Allemagne sur les écrits de la famille Kerr : le père de Judith Kerr était connu en Allemagne et son frère a écrit une biographie sur son enfance. L'auteure, Nicola Otten s'est intéressée, en consultant les archives, au rapport entre la réalité et la fiction.

Von den Materialien des Archivs aus soll nicht nur gezeigt werden, wie genau Judith Kerrs Romane ihren Stoff aus der erlebten Wirklichkeit nehmen, sondern eben diese Wirklichkeit wird als Erfahrungsraum der Autorin eindringlich gestaltbar. Auch sollen strategische Entscheidungen des schreibenden Subjekts, von der Faktentreue abzuweichen, nachgewiesen und in ihrer Notwendigkeit begründet werden. So soll versucht werden, ein aufgefächertes Bild eines literarischen Werkes und der in ihm verdichteten biographischen und seelischen Wirklichkeit zu liefern.¹⁹⁵

À partir des documents des archives, on peut non seulement montrer comment les romans de Judith Kerr empruntent précisément leur fond à la réalité vécue, mais aussi comment cette

¹⁹⁴ *Out of the Hitler Time*, Harper Collins, 1994.

¹⁹⁵ OTTEN, Nicola : „Mit Geschaffnem grüßt man sachte, was nur das Erleben brachte“: *Verfolgung, Flucht und Exil im Spiegel der autobiographischen Schriften der Familie Alfred Kerrs*, thèse de doctorat, Université de Hamburg, 2009, p. 20 ; thèse disponible en ligne sur : http://ediss.sub.uni-hamburg.de/frontdoor.php?source_opus=4318&la=de.

réalité se transforme en un domaine d'expérience de l'auteure émouvant. On peut aussi déceler les décisions stratégiques du sujet écrivain qui s'éloigne de la fidélité aux faits et en justifier la nécessité. Ainsi on doit essayer de donner une image multiple d'une œuvre littéraire et de la réalité biographique et psychologique qui y est incluse.

Elle remarque que souvent la fiction ne correspond pas à la réalité dans les écrits du frère et de la sœur :

Diese Zeitdokumente schildern intensiv das Leben während des Exils. Sie zeichnen dabei oftmals ein gegensätzliches Bild zu dem in den Jahre später von Michael und Judith Kerr verfassten lebensgeschichtlichen Erinnerungen der Emigrationsjahre.¹⁹⁶

Ces documents d'époque décrivent bien la vie pendant l'exil. Ils présentent souvent une image contraire à celle que Michael et Judith Kerr donnent dans leurs souvenirs rédigés des années plus tard à propos de leur vécu pendant leurs années d'émigration.

Il s'intéresse aussi à l'intertextualité dans les écrits des enfants d'Alfred Kerr. Cet aspect montre un rapport à la réalité puisqu'il s'agit de citations ou de références à des écrits connus d'Alfred Kerr ou à des lettres que Nicola Otten a pu consulter :

da sich in den Texten von Judith und Michael Kerr zahlreiche direkte oder indirekte Zitate und Anlehnungen an das literarische Werk des Vaters [...] aufzeigen lassen.¹⁹⁷

puisque dans les textes de Judith et Michael un grand nombre de citations directes ou indirectes et d'allusions à l'œuvre littéraire du père apparaissent.

À partir de 1998 existe une édition anglaise de *When Hitler Stole Pink Rabbit* dans laquelle Judith Kerr a ajouté une postface. On peut y lire que le roman fait référence à son enfance :

When Hitler Stole Pink Rabbit is the story of what happened to my parents, my brother and me a long time ago. [...]

Our flight from Germany, which happened exactly as I've described it, came as a complete surprise to me.¹⁹⁸

When Hitler Stole Pink Rabbit est l'histoire de ce qui est arrivé à mes parents, mon frère et moi il y a longtemps. [...]

¹⁹⁶*Ibid.*, p. 3.

¹⁹⁷*Ibid.*, p. 18.

¹⁹⁸*When Hitler Stole Pink Rabbit*, Collins Modern Classic by HarperCollins Children's Books, 1998, p. 249.

Notre fuite d'Allemagne, qui s'est passée exactement comme je l'ai racontée, m'est tombée dessus complètement par surprise.

À la page suivante elle explique pourquoi elle n'a pas écrit à la première personne :

I wondered whether to write the story in the first person. But as an English middle-aged lady who had forgotten a lot of her German I no longer felt I was the same as the little girl who led from the Nazis, and so wrote about her as a separate person called Anna (which is also one of my names).¹⁹⁹

Je me suis posé la question de l'écriture à la première personne. Mais j'étais alors une Anglaise d'âge mûr qui avait beaucoup oublié de son allemand, et je n'avais plus l'impression d'être encore cette petite fille qui avait fui les Nazis ; j'ai donc écrit son histoire comme celle d'une tierce personne nommée Anna (qui est aussi un de mes prénoms).

Dans le troisième roman de la trilogie intitulé *A Small Person Far Away*, Anna adulte retourne à Berlin où sa mère qui y habite vient de faire une tentative de suicide. Le séjour d'Anna dure peu, mais suffisamment pour que l'adulte revienne sur son enfance, retrouve cette « Small Person Far Away » (« petite personne très lointaine ») qui lui semble très différente d'elle et en même temps si proche.

Le roman se déroule d'un « Saturday » (« samedi ») à un « Friday » (« vendredi »), chaque chapitre correspondant à une journée. Au milieu du séjour, le mercredi correspond au début de la crise de Suez, c'est-à-dire le 31 octobre 1956. La période est confirmée par un autre événement historique : l'insurrection de Budapest, qui date d'octobre 1956. Le roman se déroule donc du samedi 27 octobre au vendredi 2 novembre 1956. Beaucoup de souvenirs reviennent à Anna, elle retrouve des mots allemands dans les situations qu'elle a connues enfant (commander un gâteau au salon de thé par exemple). Le titre du roman montre bien le rôle de retour sur son passé de l'héroïne : *A Small Person Far Away*. Cette « Small Person » (« petite personne ») est Anna petite. L'expression revient fréquemment dans le roman. On peut citer :

The small person did not say, "Is Mama home?" She said "Ist Mami da?" and did not speak a word of English, and for a moment Anna felt shaken by her sudden emergence.²⁰⁰

La petite personne ne disait pas, « Is Mama home ? » Elle disait « Ist Mami da ? », elle ne connaissait pas un mot d'anglais ; pendant un instant, Anna se sentit bouleversée par cette apparition soudaine.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 250-251.

²⁰⁰ *Small*, p. 83.

qui est repris :

Out there Papa was still sitting in the third row of the stalls, Mama was smiling on the beach, and Max and the small person who had once been herself were running up some steps, shouting, “Ist Mami da?”²⁰¹

Là-bas Papa était encore assis au troisième rang dans le parterre, Mama souriait sur la plage, et Max et la petite personne qui un jour avait été elle montaient quelques marches en courant et criaient : « Ist Mami da ? »

et que l’on retrouve trois phrase avant la fin, pas loin du « far » du titre :

Somewhere very far, a small person in boots was running up some steps, shouting, “Ist Mami da?”²⁰²

Quelque part, très loin, une petite personne en bottes montait quelques marches en courant et criait : « Ist Mami da ? »

Dans ce roman l’auteure, qui explique dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* qu’elle ne pouvait écrire à la première personne car elle se sentait trop éloignée de la petite fille qu’elle était, se retrouve dans le personnage d’Anna adulte. Par le troisième roman, l’aspect autobiographique de la trilogie est irréfutable, d’autant plus que l’on sait que Anna est l’un des prénoms de l’auteure.

Le roman est construit différemment des deux premiers : le présent est celui de l’héroïne adulte en 1956, qui se remémore par flashbacks fréquents son enfance avant et après la fuite d’Allemagne ainsi que ce qui s’est passé entre la fin du roman précédent (1945) et celui-ci (1956). Le roman intéresse un public plus âgé que celui auquel sont destinés les deux premiers. Il entre dans la catégorie des romans sur les souvenirs d’enfance.

Comme elle l’explique dans la postface de *When Hitler Stole Pink Rabbit*, pour écrire ses romans, Judith Kerr a inséré une part de fiction :

I decided that all the important things must be true – the things that happened, how I felt about them, what we, our friends and the place where we lived in were like – but that I would fill in the gaps with invented details.²⁰³

²⁰¹ *Small*, p. 206.

²⁰² *Small*, p. 221.

²⁰³ *When Hitler Stole Pink Rabbit*, 1998, *op. cit.*, p. 251.

J'avais décidé que toutes les choses importantes devraient être vraies – les faits, mon ressenti à leur sujet, comment nous et nos amis étions ainsi que comment étaient les lieux où nous avons vécu – mais que j'allais remplir les interstices par des détails inventés.

Ce passage pourrait faire conclure qu'il s'agit d'autofiction. Mais, comme elle écrit aussi

I've described it all as truthfully as I could²⁰⁴

J'ai tout décrit aussi fidèlement que je l'ai pu

les romans entrent dans la description de P. Lejeune :

J'appellerai ici « autobiographie » tout texte régit par un pacte autobiographique : l'auteur s'engage à tenir sur lui-même un discours véridique. Un autobiographe, ce n'est pas quelqu'un qui dit la vérité sur lui-même, mais qui dit qu'il la dit.²⁰⁵

Dans un autre ouvrage, il exprime la possibilité d'une autobiographie à la troisième personne :

Je me souviens pourtant que l'idée d'exclure les « textes écrits à la troisième personne » m'avait choqué : cette figure d'énonciation est après tout compatible avec un engagement autobiographique explicite gagé sur l'emploi du nom propre authentique.²⁰⁶

Le problème réside dans le fait que dans les deux premiers romans de Judith Kerr, il n'y a pas de nom propre et que les prénoms des deux enfants héros ne correspondent pas à la réalité connue : il s'agit d'Anna et de Max pour Judith et Michael. Toutefois, Anna est bien l'un des prénoms de Judith Kerr. Même dans le troisième roman où Anna parle de sa visite de l'exposition consacrée à son père où le lecteur s'attend à lire son nom, le nom d'Alfred Kerr n'apparaît pas. Le lecteur peut juste lire :

A poster with Papa's name and "Exhibition" appeared in the half-darkness."²⁰⁷

Une affiche avec le nom de Papa et « Exposition » apparut dans la semi-obscurité.

Malgré tout, par les romans et par le paratexte, il est facile d'identifier Anna à Judith Kerr. Donc la trilogie peut être considérée comme une autobiographie à la troisième personne. Par la suite, nous utiliserons le deuxième titre du deuxième roman

²⁰⁴*Ibid.*

²⁰⁵LEJEUNE, Philippe : *Les brouillons de soi*, Éditions du Seuil, 1998, p. 125.

²⁰⁶LEJEUNE, Philippe : *Signes de vie Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, 2005, p. 42.

²⁰⁷*Small*, p. 107.

pour le désigner : *Bombs on Aunt Dainty*. Ce titre met l'accent sur les bombardements de Londres contrairement au titre original (*The Oher Way Round*) qui est plus énigmatique et qui ne se trouve expliqué que dans les dernières pages du roman.

Il y a peu de différence d'âge entre les auteurs du corpus : ils sont nés entre 1923 et 1931. Tous les trois abordent la même période historique qu'ils ont vécue, enfants, dans leurs romans. Joseph Joffo est un peu plus jeune, mais les événements en France ont commencé un peu plus tard qu'en Allemagne. Les trois auteurs avaient environ dix ans au moment où les événements font basculer leur vie : en 1933 en Allemagne, en 1940 en France.

Les deux romans d'Hans Peter Richter et de Judith Kerr font partie d'une trilogie sur leur enfance. Il en est de même pour *Un sac de billes* de Joseph Joffo. Les troisièmes romans des trilogies de Judith Kerr et Hans Peter Richter n'ont pas été traduits en français. Ils s'adressent à un public plus âgé. Ils sont peut-être moins intéressants pour un public français car moins marqués par une particularité nationale.

Cinq des six ouvrages du corpus peuvent être considérés comme des récits de la réalité, ce sont toutefois tous des romans. Ils ont donc aussi un caractère fictionnel. Aucun ne comporte d'indication telle que mémoire, journal ou autre, comme par exemple *Le journal d'Anne Frank* ou comme *Mon enfance en Allemagne nazie* d'Ilse Koehn (où la référence au souvenir personnel ne figure pas dans le titre en langue originale *Mischling, Second Degree*).

Les trois auteurs présentent des points communs et cinq des œuvres du corpus ont des formes assez comparables. L'analyse des contenus permet de percevoir d'autres ressemblances.

**TROISIEME PARTIE :
TEMPS, STRUCTURE ET
PERSONNAGES
DANS LES ROMANS**

L'époque des romans et le traitement du temps présentent des similitudes et des différences que nous relevons. Nous analysons aussi les structures des récits liées à la chronologie des événements. Et enfin nous nous intéressons aux personnages qui interagissent dans les histoires.

I. Temps et structure

A. Temps

Dans les six romans les dates sont assez clairement définies. La volonté des auteurs d'inscrire les romans dans le temps, qui plus est réel, et donc dans l'Histoire est bien visible. Les romans se déroulent de manière chronologique, ce qui permet au lecteur de se repérer assez facilement dans le temps. La période couverte par les six romans dure vingt ans : 1925 à 1945. Les périodes se recoupent mais elles ne coïncident pas exactement.

Dans les deux romans allemands et dans *Simon et l'enfant*, les années sont clairement indiquées en tête de chapitre ou de partie : l'année où se déroule l'événement historique n'est jamais ambiguë.

Dans les trois autres romans les enchaînements chronologiques sont souvent moins explicites. Les indicateurs de temps sont variés et font référence aux événements qui précèdent. Si le lecteur veut savoir à quel moment se déroule le passage qu'il vient de lire, il doit souvent retourner plusieurs pages en arrière et calculer.

1. *Damals war es Friedrich et Wir Waren dabei*

Dans les deux ouvrages de Hans Peter Richter, les chiffres des années sont inscrits en début d'ouvrage, dans le sommaire. Le lecteur peut se référer en fin de livre aux événements historiques répertoriés dans une table chronologique. L'auteur désire donc que le lecteur voie son récit comme un roman construit autour d'événements réels. Ainsi il correspond à la définition de Bertrand Solet du roman historique :

Le RHJ est un genre en lui-même [...] l'essentiel est que l'Histoire joue un rôle dans l'histoire.²⁰⁸

Quelques pages plus loin, il définit une catégorie de romans historiques : les « romans ou récits biographiques et événementiels » qui sont des « romans construits autour d'un personnage ou d'un événement réels »²⁰⁹.

Dans *Damals war es Friedrich*, les dates sont associées aux chapitres uniquement dans le sommaire : chaque titre de chapitre est suivi, entre parenthèses, de l'année au cours de laquelle il se déroule. Sept titres de chapitres sont par exemple suivis de « (1933) » : il s'agit des chapitres de « Schulweg », page 28, à « Im Kaufhaus », page 51. Ces informations ne figurent plus du tout après les titres des chapitres dans le roman (ni dans l'édition de 1961, ni dans celle de 1969). En revanche elles figurent dans la traduction française de Christiane Prélet et dans la traduction anglaise d'Edite Kroll. Dans la traduction d'Anne Georges en français, les dates ne sont mentionnées que pour le premier chapitre concernant l'année annoncée. Il s'agit un peu comme dans *Wir waren dabei* de faire des parties par années et des sous-parties qui correspondent aux chapitres. Cette construction a été conservée dans la traduction française de *Wir waren dabei*.

À partir des dates indiquées dans le « Inhalt » allemand, le « Contents » anglais, tous deux en début d'ouvrage, ou la « table des matières » française en fin d'ouvrage, le lecteur peut très bien situer les périodes pendant lesquelles se déroulent les romans : les événements de *Damals war es Friedrich* ont lieu entre 1925 et 1942 ; ceux de *Wir waren dabei* entre 1933 à 1943.

Dans les deux romans, le lecteur peut trouver dans un « Anhang » (Annexe), en fin d'ouvrage, une chronologie historique et une partie qui explicite certains éléments de certaines pages du roman. Dans *Mon ami Frédéric* traduit par Christiane Prélet, la chronologie a bien été traduite (« Table chronologique ») mais seule une partie des explications a été traduite sous le titre « Précisions sur les situations et les personnages du récit ». En fait on comprend mal pourquoi ce titre a été choisi puisque seuls les éléments généraux sur la culture juive et des éléments historiques ont été traduits. Le rapport aux personnages du récit est absent. Dans *Mon ami Frédéric* d'Anne Georges,

²⁰⁸ SOLET, *op. cit.*, p. 10.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 12.

ce sont les éléments plus généraux qui n'ont pas été traduits et certains passages explicatifs ont été abrégés. La chronologie, elle, a bien été traduite. Ainsi, avec les deux traductions, le lecteur a accès à l'intégralité de l'annexe allemande. Dans la traduction anglaise d'Edite Kroll, *Friedrich*, seule la chronologie a été traduite (« Chronology »).

Dans *J'avais deux camarades*, ni les explications ni la chronologie de l'original n'ont été traduites. Dans la traduction anglaise d'Edite Kroll, *I Was There*, les deux éléments ont été traduits. Toutefois si, dans l'original, le lecteur sait qu'il peut se reporter à l'annexe pour avoir des explications sur les mots ou expressions en italiques dans le texte, dans la version anglaise, le lecteur ne sait pas en lisant le roman quels éléments sont expliqués en fin d'ouvrage.

En allemand il est donc clair qu'il y a une volonté de rattacher les romans aux événements historiques et de chercher à expliquer tout ce qui pourrait ne pas être compris par les lecteurs en raison d'une méconnaissance de l'histoire ou de la culture juive.

Les deux romans se recoupent dans le temps. Ils couvrent en tout la période de 1925 à 1943. Certains événements se retrouvent dans les deux romans. Il en est un peu de même dans les deux romans de Joseph Joffo.

2. *Un sac de billes et Simon et l'enfant*

Les deux romans de Joseph Joffo couvrent une période plus courte que ceux d'Hans Peter Richter. Les dates sont très explicites dans *Simon et l'enfant*, un peu moins dans *Un sac de billes*. Au début d'*Un sac de billes*, le lecteur peut lire :

Porte de Clignancourt 1941.²¹⁰

Et à la fin du roman, après la libération de Paris, le narrateur dit :

Trois ans plus tôt j'ai pris le métro par un beau soir pour la gare d'Austerlitz, aujourd'hui je reviens.²¹¹

²¹⁰ *Billes*, p. 15.

²¹¹ *Billes*, p. 370.

Même si le lecteur, ne connaît pas la date de la libération de Paris, il peut savoir que le roman se finit en 1944.

Ainsi il est facile de situer *Un sac de billes* dans l'histoire : le roman se déroule entre 1941 et 1944.

Dans *Simon et l'enfant*, les repères chronologiques sont plus évidents puisque le roman est partagé en trois parties dont les titres mentionnent la période, comme dans les romans de Hans Peter Richter. La table en fin d'ouvrage indique presque exclusivement des éléments temporels :

Table

I. Paris, mai 1942.....	5
II. Juillet-septembre 1942.....	57
III. 1943-1944.....	135 ²¹²

D'autres indications situent les chapitres dans le temps :

Juillet, mois des moissons²¹³

Mercredi 15 juillet 1942.²¹⁴

13 août 1944²¹⁵

18 août²¹⁶

Simon et l'enfant se déroule donc de 1942 à 1944. Le roman commence environ un an plus tard qu'*Un sac de billes*.

À un an près, les deux romans recouvrent la même période historique qui correspond à peu près à la période d'occupation allemande en France. Cela correspond en partie à la période couverte par les romans de Hans Peter Richter mais sur un autre territoire. Judith Kerr s'intéresse aussi à cette période dans ses deux romans.

²¹²*Simon*, p. 217.

²¹³*Simon*, p. 59.

²¹⁴*Simon*, p. 67.

²¹⁵*Simon*, p. 210.

²¹⁶*Simon*, p. 212.

3. When Hitler Stole Pink Rabbit et Bombs on Aunt Dainty

Les indications temporelles dans les romans de Judith Kerr sont glissées dans le roman et sont moins évidentes que dans trois des romans précédents. Elles sont introduites de la même manière que dans *Un sac de billes*.

Pour savoir que le roman commence au début de 1933, il faut recouper deux informations du début du roman :

Now, in February, the snow had turned into slush²¹⁷

On était a [*sic*] présent en février, la neige était devenue gadoue²¹⁸

On était en février, elle [la neige] commençait à fondre.²¹⁹

et

the paper shop man said, “1931 was bad enough, 1932 was worse, but mark my words, 1933 will be worst of all.”²²⁰

- 1931 a été une mauvaise année, déclara à son tour le papetier, 1932 a été pire, mais 1933 sera pire que tout, notez bien ce que je vous dis !²²¹

Le papetier opinait :

-1931 n’a pas été une bonne année, 1932 a été pire, mais écoutez bien ce que je vais vous dire : 1933 sera une catastrophe!²²²

En ne considérant que cette dernière information, il ne serait pas possible de savoir si le début du roman se situe à la fin de 1932 ou au début de 1933, à moins que le lecteur ne sache que les élections dont il est très vite question sont celles de mars 1933.

De même pour savoir vers quelle date se termine le roman, il faut revenir sur plusieurs repères temporels. Pour déterminer l’année, il faut remonter à l’exclamation :

Happy 1935!²²³

²¹⁷*Rabbit*, p. 5.

²¹⁸*Trois*, p. 11.

²¹⁹*Lapin*, p. 7.

²²⁰*Rabbit*, p. 7.

²²¹*Trois*, p. 13.

²²²*Lapin*, p. 9.

²²³*Rabbit*, p. 198.

Heureuse année 1935 !²²⁴

Joyeuse année mil neuf cent trente-cinq !²²⁵

Puis, quelques éléments relatent l'avancée dans l'année :

- In February mama caught 'flu²²⁶
En février, Maman attrapa la grippe²²⁷
En février Mutti eut la grippe²²⁸
- Omama arrived at Great-Aunt Sarah's just before Easter²²⁹
Omama arriva chez grand-tante Sarah peu de temps avant Pâques²³⁰
Omama débarqua chez grand-tante Sarah quelques jours avant Pâques²³¹
- The summer holidays arrived²³²
Les vacances d'été arrivèrent²³³
Les grandes vacances arrivèrent²³⁴
- Halfway through August a letter arrived from England.²³⁵
Vers le milieu du mois d'août, une lettre arriva d'Angleterre.²³⁶
A la mi-août, une lettre arriva d'Angleterre²³⁷
- The equinoctial gales were early that year²³⁸
Les marées d'équinoxe étaient précoces cette année-là²³⁹

²²⁴*Trois*, p. 156.

²²⁵*Lapin*, p. 192.

²²⁶*Rabbit*, p. 198.

²²⁷*Trois*, p. 156.

²²⁸*Lapin*, p. 192.

²²⁹*Rabbit*, p. 207.

²³⁰*Trois*, p. 163.

²³¹*Lapin*, p. 201.

²³²*Rabbit*, p. 218.

²³³*Trois*, p. 171.

²³⁴*Lapin*, p. 211.

²³⁵*Rabbit*, p. 220.

²³⁶*Trois*, p. 173.

²³⁷*Lapin*, p. 213.

²³⁸*Rabbit*, p. 235.

²³⁹*Trois*, p. 183.

C'était la période des grandes marées d'équinoxe²⁴⁰

Les deux dernières informations permettent de conclure que les tempêtes d'équinoxe sont celles d'après l'été, donc celles d'automne et non celles de printemps. L'équinoxe d'automne a lieu le 22 ou 23 septembre suivant les années. Le narrateur précise que cette année-là les tempêtes d'équinoxe eurent lieu « tôt » (non traduit en français par Boris Moissard). Le roman se termine donc aux environs du 20 septembre 1935.

When Hitler Stole Pink Rabbit se déroule donc de février 1933 à septembre 1935.

Bombs on Aunt Dainty est la suite de *When Hitler Stole Pink Rabbit*. Mais il existe un laps de temps entre les périodes pendant lesquelles se déroulent les deux romans. Le lecteur l'apprend au début de *Bombs on Aunt Dainty* :

It was the fourth of March 1940, exactly seven years since she had left Berlin to become a refugee.²⁴¹

le 4 mars 1940! Cela faisait sept ans jour pour jour qu'elle avait quitté l'Allemagne, qu'elle était devenue réfugiée.²⁴²

Le roman commence donc le 4 mars 1940, soit un peu moins de cinq ans après la fin de *When Hitler Stole Pink Rabbit*. Il se termine après la fin de la guerre :

- Berlin fell at the beginning of May.²⁴³

Berlin tomba au début mai.²⁴⁴

- And I suppose now the war is over we'll all be naturalised.²⁴⁵

Et j'ai idée qu'avec la paix, nous serons tous naturalisés.²⁴⁶

Bombs on Aunt Dainty se déroule donc de 1940 à 1945, à peu près comme *Un sac de billes*, mais sur un autre territoire.

²⁴⁰ *Lapin*, p. 228.

²⁴¹ *Bombs*, p. 15.

²⁴² *Ici*, p. 20.

²⁴³ *Bombs*, p. 327.

²⁴⁴ *Ici*, p. 324.

²⁴⁵ *Bombs*, p. 331.

²⁴⁶ *Ici*, p. 328.

Les romans de Judith Kerr s'étalent sur deux périodes disjointes : de 1933 à 1935 puis de 1940 à 1945. Les années séparant les deux romans sont évoquées par flashbacks dans le deuxième roman. C'est donc quasiment la période 1933-1945 qui est couverte : depuis l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

Les deux romans d'Hans Peter Richter sont racontés par le même narrateur et couvrent les périodes 1925-1942 et 1933-1943 en Allemagne. Les romans de Joseph Joffo se déroulent à peu près la même période, mais en France. L'un est autobiographique et l'autre fictionnel. Ils couvrent les périodes 1941-1944 et 1942-1944. Les deux romans de Judith Kerr se succèdent : le premier se passe de 1933 à 1935 et le second de 1940 à 1945. Les trois auteurs traitent donc d'une période commune.

Les dates sont assez clairement indiquées et les auteurs ne se basent pas uniquement sur l'implicite pour situer leurs romans dans le temps. Ils auteurs prennent en compte le fait que le lecteur ne sait pas forcément dater l'histoire uniquement à partir des événements historiques évoqués.

B. Structure des romans

Dans *Un sac de billes*, *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*, la focalisation se fait sur un membre d'une famille juive dont l'histoire est racontée. Dans *Damals war es Friedrich*, le narrateur est le voisin de la famille juive dont on suit l'évolution et dans *Simon et l'enfant* le lecteur suit deux personnages : Simon, juif, et l'enfant (non-juif) de sa compagne décédée. *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty* peuvent être considérés comme un seul bloc. *Wir waren dabei* se distingue légèrement des autres romans.

1. Équilibre de la situation initiale

Dans *Damals war es Friedrich*, et *Un sac de billes*, au départ, la famille juive a une situation sociale plutôt aisée et une vie tout à fait normale. Elle est intégrée et les enfants ont plus ou moins conscience de leur judéité. Si dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* elle appartient à un milieu intellectuellement très privilégié, dans *Damals war es Friedrich* elle fait partie d'une couche sociale moyenne et dans *Un sac de billes* d'un milieu plus modeste. Mais, dans les trois romans la situation est similaire : stabilité de familles où les pères travaillent et les enfants ont des activités de leur âge.

Dans *Damals war es Friedrich*, le père de Friedrich est fonctionnaire. Friedrich va à l'école, il est plutôt gâté par ses parents (son père lui rapporte notamment un sifflet d'un déplacement ; son cornet de rentrée est bien fourni²⁴⁷) et les petits soucis sont ceux d'un enfant (par exemple il ne veut pas se laisser nettoyer les oreilles). La famille juive aide discrètement la famille du narrateur en proposant des fruits de temps en temps ou en payant les manèges le jour de la rentrée des classes des deux enfants.

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, le père d'Anna est un écrivain critique allemand très connu. Anna et son frère, comme Friedrich, sont des enfants plutôt gâtés qui ont de nombreux jouets, qui ont une gouvernante affectueuse et consciencieuse, et qui ont chacun un ou une meilleur(e) ami(e) (Elsbeth et Gunther).

Dans *Un sac de billes*, la famille Joffo fait partie d'un milieu social moins favorisé : le père tient un salon de coiffure dans un quartier juif de Paris. Mais la famille est soudée : tout le monde travaille au salon sauf les deux plus jeunes fils, Joseph et Maurice. Les deux frères sont très liés et aiment jouer aux billes. Ils aiment aussi que leur père leur raconte des histoires le soir.

Dans *Simon et l'enfant*, il existe de légers conflits entre Franck et le compagnon de sa mère, Simon. Mais ils s'entendent pour fêter ensemble l'anniversaire de la femme qu'ils se jalourent. Les petits tracasseries annoncent l'affection qui suivra et qui existe sans doute déjà puisque Franck défend sa mère à l'école lorsque l'un de ses camarades de

²⁴⁷En Allemagne, le jour de leur première rentrée des classes, les enfants vont à l'école avec un cornet surprise rempli de friandises et de petits cadeaux.

classe la critique pour ses choix amoureux. Même si Franck utilise l'insulte « sale juif » envers celui qui deviendra son père adoptif, il est manifeste qu'elle n'a pas le sens qu'elle prend dans la cour de récréation ou dans la France de cette époque. D'ailleurs Simon sait bien qu'il s'agit plutôt d'un jeu entre lui et cet enfant qu'il surnomme entre les pages 18 et 31 : « petit con », « petit collabo », « terroriste », « petit chimpanzé », « petit macaque », « petit pintadeau », « petit perroquet ». Cette abondance de qualificatifs peu valorisants montre au moins que les deux personnages ne vivent pas dans l'ignorance de l'autre. De plus, les mots utilisés par Simon sont généralement atténués par l'adjectif « petit » qui a une dimension affective évidente.

Pour *Wir waren dabei*, il est plus délicat de dégager une situation initiale stable. En effet le premier chapitre décrit une nuit tranquille perturbée par un assassinat. Même la mère adulte ne peut rassurer son enfant. Ce n'est qu'une fois que le père sera rentré que le narrateur arrivera à s'endormir. On peut toutefois considérer qu'il règne un équilibre relatif puisque la famille est unie.

2. Transformation du milieu initial

Dans tous les romans, le lieu familial devient étrange et étranger.

Dans *Damals war es Friedrich*, les deux enfants, qui sont nés la même année, qui ont les mêmes droits et qui fréquentent la même école, vont peu à peu être distingués par la société et le régime. Friedrich va perdre ses droits et le narrateur ne pourra plus fréquenter son ami. Des événements injustes se succèdent : le propriétaire veut expulser la famille de Friedrich de leur appartement sous prétexte qu'elle est juive (mais la justice fonctionne encore et le procès lui donne tort) ; le père de Friedrich, fonctionnaire, est mis à la retraite (à trente-deux ans) à cause des premières lois anti-juives ; Friedrich doit changer d'école ; Friedrich est chassé de la piscine ; l'appartement de la famille est dévasté et la police ferme les yeux ; le père de Friedrich perd son travail de vendeur et ne peut en retrouver à cause des nouvelles lois ; Friedrich est refoulé du cinéma ; Friedrich ne s'autorise pas à fréquenter une jeune fille non-juive de peur de la compromettre ; le père de Friedrich et le rabbin qu'il hébergeait sont arrêtés ; l'appartement est pillé ; Friedrich n'a pas le droit de se réfugier dans la cave à l'abri des bombes et il meurt. Mais l'injustice sur des faits de la vie courante est

probablement plus signifiante pour les enfants : Friedrich est accusé, à la place du narrateur, d'avoir cassé une vitrine avec une balle et le narrateur qui se dénonce n'est pas écouté ; lorsque le personnel de la piscine découvre que Friedrich est juif, il le met dehors et lui interdit de se changer dans les vestiaires ; témoin d'un vol de vélo, Friedrich n'est pas considéré comme digne de confiance ; et pour finir, Friedrich, terrorisé par les bombardements, n'a pas le droit de franchir la porte de l'abri. Cet interdit ne vaut pas qu'en Allemagne : une amie d'Anne Frank témoigne de son inquiétude si Amsterdam devait être bombardée puisqu'elle serait confrontée au même problème :

Si des bombes tombaient sur Amsterdam, la famille ne se rendrait pas dans un des abris publics parce qu'ils étaient interdits aux Juifs.²⁴⁸

Les héros d'*Un sac de billes* voient aussi leur pays changer. Comme pour Friedrich, leur pays devient dangereux pour eux-mêmes. Du jour au lendemain, les enfants découvrent qu'ils ne sont plus considérés de la même manière. Le narrateur l'exprime très clairement :

Et voilà que tout d'un coup, cet abruti me disait que j'avais un tarin comme sur l'affiche ! Tout ça parce que j'avais une étoile.

- Qu'est-ce qu'il a mon tarin ? C'est pas le même que hier ?²⁴⁹

Les enfants partent de chez eux et doivent se cacher comme Friedrich. La situation en France est beaucoup plus complexe puisque le territoire est partagé. Les lois qui s'appliquent ne sont pas les mêmes sur tout le territoire. Au départ les enfants peuvent donc changer de zone. Il en est de même dans *Simon et l'enfant* lorsque le réseau auquel appartient Simon à Paris est grillé.

Dans *Wir waren dabei*, le plus représentatif est l'augmentation des mesures d'embrigadement, même si des événements violents sont aussi évoqués. Le roman commence par un assassinat au milieu de la nuit. Quelqu'un suggère le lendemain que ceux qui recherchent le meurtrier (les SA) ne le trouveront pas car il est parmi eux. Ensuite, progressivement, les libertés sont réduites : il devient dangereux de chanter

²⁴⁸GOLD, Alison Leslie : *Mon amie Anne Frank* [1998], traduit de l'anglais par Laurence Kieffé, (*Memories of Anne Franck : Reflections of a childhood friend*, Scholastic Inc., New York, 1997), Bayard Jeunesse, 2005, p. 47.

²⁴⁹*Billes*, p. 36.

l'*Internationale* ; le vote de 1933 n'a rien de démocratique ; les mouvements des Jeunesses deviennent peu à peu des préparations militaires ; à l'école, les enfants qui ne font pas partie des Jeunesses Hitlériennes sont montrés du doigt, ils sont exclus des olympiades ; puis la participation aux mouvements de Jeunesses Hitlériennes devient obligatoire ; l'embrigadement est tel que les jeunes s'engagent pour combattre sur le front. Ceci provoque des moqueries macabres du médecin qui doit juger apte ou non Günther et le narrateur :

»So, eure Indianerbücher habt ihr also alle ausgelesen«, spottete der Oberstabsarzt mit dem Gesicht voller Schmissee, »nun wollt ihr richtige Abenteuer erleben und meldet euch freiwillig.«²⁵⁰

« Alors, maintenant que vous avez lu et relu vos aventures de cowboys et d'Indiens, ironisa le médecin-chef dont le visage était couturé de cicatrices, vous vous êtes fourrés en tête de vivre de vraies aventures. C'est pour ça que vous vous êtes engagés, hein ? »²⁵¹

puis :

» Als Skelette seid ihr schon recht brauchbar«, stellte er fest, »aber Männer müßt ihr erst noch werden.«²⁵²

« En tant que squelettes, vous êtes utilisables, constata-t-il, mais il vous reste à devenir des hommes. »²⁵³

mais aussi :

Hat man euch Heldenfilmen in der Hitlerjugend eingeimpft?²⁵⁴

On vous a passé beaucoup de films héroïques à la Hitlerjugend ?²⁵⁵

La phrase allemande a un sens beaucoup plus fort : « einimpfen » signifie « vacciner » au sens propre ou « inculquer » au sens figuré. Ce verbe indique donc l'intrusion des Jeunesses Hitlériennes dans la formation des jeunes : on leur fait passer dans le sang le goût de l'héroïsme. Ainsi même Günther, qui trouvait déplacé l'enthousiasme de ses camarades pour la guerre, s'engage.

²⁵⁰Wir, p. 135.

²⁵¹J'avais, p. 260.

²⁵²Wir, p. 136.

²⁵³J'avais, p. 261.

²⁵⁴Wir, p. 136.

²⁵⁵J'avais, p. 261.

Dans *Wir waren dabei*, le narrateur ne parle pas de l'opposition des parents lorsque les jeunes s'engagent. En revanche, dans *Die Zeit der jungen Soldaten*, le père s'oppose à l'engagement de son fils :

Mein Vater legte die Zeitung beiseite. »Warte, bis du an der Reihe bist«, sagte er, »und dann ist es immer noch zu früh. Ich unterschreibe den Wisch nicht! «

»Aber alle andern dürfen sich freiwillig melden, sobald sie siebzehn sind«, erklärte ich, »die glauben, ich sei zu feig. «

»Lieber feig, aber gesunde Knochen«, bemerkte meine Mutter, »wenn andere Eltern verrückt sind, wir sind es nicht! «

»Ich soll mich schämen müssen. Wenn wir den Krieg gewonnen haben, bin ich der einzige, der nicht Soldat war«, klagte ich.²⁵⁶

Mon père reposa son journal.

« - Attends que ce soit ton tour, dit-il, et même là ce sera encore trop tôt. Je ne signerai pas le papier !

- Mais tous les autres ont le droit de s'engager volontairement dès qu'ils ont dix-sept ans, expliquai-je, ils vont croire que je suis trop lâche.

- Mieux vaut être lâche avec des os entiers, fit remarquer ma mère, si les autres parents sont fous, nous ne le sommes pas !

- Alors je suis censé supporter la honte. Quand nous aurons gagné la guerre, je serai le seul qui n'aura pas été soldat, me suis-je plaint. »

Les échanges continuent et le père fait référence aux livres, comme dans *Wir waren dabei* :

»Du hast zu viele Kriegsbücher gelesen«, spottete Vater.

»Alle glauben, es trifft nur den Nachbarn. Das glauben sie solange, bis sie tot sind. Wenn die, die es trifft, das vorher wüßten, gäbe es keine Kriege. «

« - Tu as lu trop de livres de guerre, railla papa. Tous les gens croient que seuls les voisins sont touchés. Ils le croient jusqu'à ce qu'ils soient mort. Si tous ceux qui sont touchés le savaient avant, il n'y aurait pas de guerre. »

Après ces paroles le fils menace indirectement son père puisqu'il lui fait remarquer que ce qu'il vient de dire relève de la « Zersetzung der Wehrkraft », un délit sévèrement puni par l'état, et qui se définit par des actes ou des paroles qui pourraient démotiver les troupes :

²⁵⁶ *Zeit*, p. 27.

» Was du sagst, ist >Zersetzung der Wehrkraft<«, belehrte ich meinen Vater.

« Ce que tu dis est du « détournement de force militaire », » informe-je mon père.

À la page suivante, le lecteur apprend que finalement, trois semaines plus tard, le père signe le papier.

Aucun élément ne permet d'identifier le narrateur comme le même que celui de *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei*. Un seul élément rapproche le narrateur de l'auteur : une rime d'une chanteuse qui interpelle le narrateur. Elle dit en effet « Peterle », un diminutif de Peter :

Bis zum Kehrreim hielt ich alles für Zufall.

Dann sang sie mich an:

» Peterle, mein liebe Peterle, was hast du nur mit mir gemacht, hab' keine Ruh... «²⁵⁷

Jusqu'au refrain, j'ai pensé que tout était lié au hasard.

Puis elle me chanta :

« Pierrot, mon cher Pierrot, qu'est-ce que tu as fait de moi, je n'ai plus aucun repos... »

À la fin de la guerre, le narrateur de *Die Zeit der jungen Soldaten* a vingt ans. Cela correspond à l'âge de Hans Peter Richter et à celui du narrateur de *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei*.

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, la famille d'Anna ne constate que le début du changement dans son pays. En effet, les nazis ayant de plus en plus de chances de gagner les élections et l'Allemagne risquant de ne plus être très démocratique sous peu, ils partent avant le grand bouleversement politique.

Dans *Simon et l'enfant*, le changement pour Franck relève de sa situation plus que de la transformation de son pays. En effet, le garçon perd brusquement sa mère et se retrouve dans un orphelinat à la campagne où il devient le bouc émissaire de ses camarades. Il n'est pas juif mais il vit aussi l'exclusion parce qu'il est nouveau et surtout parce qu'il est parisien.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 61-62.

3. Fuite, recherche d'un refuge

La fuite arrive plus ou moins tôt dans les différents romans. Anna et sa famille, ainsi que Joseph et Maurice, connaissent plusieurs fuites. La première a lieu dès le début de *When Hitler Stole Pink Rabbit* pour les premiers et de *Un sac de billes* pour les seconds. Pour Anna, les départs se succèdent, mais seule la première fuite est provoquée par la peur du nazisme. Pour la famille Joffo, elles sont toutes des fuites face au danger. Seul le premier départ de la famille d'Anna se fait en deux groupes : le père d'abord, la mère et les enfants ensuite. Pour la famille Joffo tous les départs sont faits par groupes de deux. Ainsi la succession de fuites est associée à une succession de séparations. Dans *Simon et l'enfant*, il y a une seule séparation : lorsque l'assistante sociale vient chercher Franck puisque Simon ne peut prétendre à aucun droit sur l'enfant. Franck s'enfuit de l'orphelinat pour rejoindre Simon. Ils restent ensemble à Paris jusqu'à ce que le sabotage du train par Simon et son groupe de résistants les oblige à fuir. Ils fuiront ensuite toujours ensemble. Comme dans *Un sac de billes*, les phases de vie « tranquille » succèdent à des périodes de fuite. Contrairement aux deux frères d'*Un sac de billes* qui attendent la fin de la guerre à Rumilly, Simon et Franck ne feront qu'y passer. Ils seront arrêtés dans la planque que leur fournit M. Jean de Rumilly.

Dans *Damals war es Friedrich*, le lecteur n'est au courant que de ce que le narrateur sait. Il ne sait pas ce que fait Friedrich après l'arrestation de son père et du rabbin dans son appartement. Le lecteur n'est donc au courant que de cette fuite et du fait que, quand Friedrich revient, il dit qu'il a une cache mais ne précise pas où. A-t-il eu plusieurs refuges entre l'arrestation de son père et son retour à l'immeuble le jour de sa mort ? Le lecteur ne le sait pas.

Dans *Wir waren dabei*, il n'y a pas de fuite réelle. Le départ pour le front pourrait être considéré comme une fuite. Mais il s'agit plutôt d'une suite logique de l'embrigadement des enfants, du bourrage de crâne qu'ils ont subi depuis leur plus jeune âge (avant dix ans pour le narrateur, un peu après pour Günther). Il leur a été inculqué qu'ils devaient être prêts à se sacrifier pour le Führer. Les trois jeunes qui, a priori, avaient peu de chance de se lier d'amitié, se réfugient dans un attachement proche des sentiments fraternels. Les situations de leurs pères avaient tout pour les séparer : le père de Heinz est un nazi assez haut placé, le père du narrateur est entré au

parti pour sa carrière et celui de Günther est opposant au régime. Les Jeunesses les détachent de leurs familles puisque, même lors des bombardements, ils doivent aller à l'abri avec leur groupe et non avec leurs familles. Malgré leurs parents très différents, les trois jeunes sont très soudés et le père de Heinz, qui a constaté cette très grande amitié, souhaiterait que Günther et le narrateur rejoignent Heinz sur le front pour le « protéger ». Il craint que, seul, il ne se mette trop en danger. Les deux amis s'engagent et retrouvent Heinz sur le front. Ainsi le régime a réussi à couper les enfants de leur famille et à les faire se réfugier dans une amitié sans borne, voire suicidaire.

4. Dénouement final

Damals war es Friedrich se termine par la mort de Friedrich. Il meurt pendant les bombardements, comme aurait pu mourir n'importe quel enfant, et non dans un camp. Toutefois il meurt car on lui refuse l'entrée dans l'abri pour le motif qu'il est juif. Sa mort est donc liée à sa judéité.

Wir Waren dabei, se termine par une attaque sur le front. Günther et le narrateur viennent d'y rejoindre Heinz qui, étant plus âgé, s'était engagé avant eux. Günther et le narrateur sont dans un abri et Heinz n'est plus avec eux. Günther sort sous le feu en criant le nom d'Heinz. Le lecteur ne peut savoir si Heinz est encore vivant et si Günther va l'être encore longtemps sous la mitraille.

Dans les deux romans de Hans Peter Richter, la mort est très présente. Dans aucun des deux, il n'y a de retour à une situation stable, à un équilibre final. Dans le premier, les bombardements vont certainement continuer et la famille du narrateur continuera à vivre dans la peur. Dans le second, les jeunes commencent tout juste leur vie de soldat sur le front.

Dans les deux romans de Joffo, en revanche, la fin est plutôt heureuse. Dans les deux cas, la famille se retrouve dans Paris libéré. Dans *Simon et l'enfant*, Simon et Franck sont libérés de Drancy et reviennent ensemble dans leur quartier où une partie de leurs amis les accueillent. Dans *Un sac de billes*, Maurice et Joseph retournent chacun de leur côté à la boutique de leur père. Toute la famille est de retour, sauf le père. La mort est aussi présente car tout le monde n'est pas revenu, mais la joie des survivants domine.

Dans les romans de Judith Kerr, la situation est différente. La fin du premier roman n'est qu'une étape : la famille a trouvé refuge en Angleterre. Peu de temps avant leur départ, la famille a appris la mort de Julius, un très bon ami de la famille, que les enfants appelaient Oncle Julius. Il s'est suicidé à la suite de différentes mesures anti-juives. À la fin du roman deux sentiments se trouvent mêlés : la tristesse de la mort et la joie du départ. Il n'y a pas réellement de retour à une situation stable, puisque la famille arrive en Angleterre et doit y commencer une nouvelle vie. En revanche, le second roman s'achève sur la fin de la guerre et le sentiment des deux enfants d'être dans leur pays. Ils évoquent l'idée qu'ils ont toutes les chances d'être naturalisés et ils sont fiers d'être pris pour des Anglais.

II. Personnages

Dans les six romans, les héros sont des enfants. Ils apprennent et se découvrent dans leurs relations aux autres. Des personnages « ennemis » et des personnages « positifs » se détachent des autres adultes.

A. Relation à l'autre

Dans toute guerre, l'autre prend une dimension particulière : l'ami ou l'ennemi se définit plus par une appartenance à un groupe que par des affinités individuelles. La Deuxième Guerre mondiale a mis la relation à l'autre au cœur du conflit : les différences politiques, ethniques, religieuses, médicales ou d'orientations sexuelles ont été utilisées comme arguments d'exclusion et d'extermination. La relation juif/non-juif marque d'une manière prépondérante cette période.

L'ouvrage *Nous et les autres* de Tzvetan Todorov a pour sujet, comme il le définit lui-même, la relation entre « nous » (mon groupe culturel et social) et « les autres » (ceux qui n'en font pas partie)²⁵⁸. À travers l'analyse de textes de différents penseurs, il propose différentes manières d'analyser la relation à l'autre. Lévi-Strauss prône un détachement de soi pour comparer sa culture à celle de l'autre :

Évoquant la possibilité d'une « ethnologie à l'envers », accomplie par les membres des sociétés traditionnelles sur les sociétés occidentales, Lévi-Strauss se contente de dire de cette idée qu'elle est « difficile » à « mettre en pratique de façon systématique » [...] ; mais la difficulté première est d'ordre théorique : il n'y a pas autant d'ethnologie que de types d'observateurs. Les anciens « indigènes » peuvent, bien entendu, « ethnographier » les Européens, mais le résultat n'en sera pas très différent de celui auquel pourraient parvenir lesdits Européens, après s'être *détachés* de leur propre société.²⁵⁹

²⁵⁸TODOROV, Tzvetan : *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, 1989, p. 11.

²⁵⁹*Ibid.*, p. 109.

Ainsi il s'agit de connaître l'autre sans apposer ses propres valeurs. En revanche, chez Montaigne, il s'agit plutôt de se reconnaître dans l'autre :

« Devant l'Autre, Montaigne est incontestablement mû par un élan généreux : plutôt que de le mépriser, il l'admire ; et il ne se lasse pas de critiquer sa propre société. Mais l'autre trouve-t-il son compte dans ce manège ? On peut en douter. Le jugement de valeur positif est fondé sur le malentendu, la projection sur l'autre d'une image de soi – ou plus exactement, d'un idéal du moi, incarné pour Montaigne par la civilisation classique. L'autre n'est en fait jamais perçu ni connu. Ce dont Montaigne fait l'éloge, ce ne sont pas des « cannibales » mais de ses propres valeurs. » ²⁶⁰

Todorov expose aussi les arguments des auteurs représentatifs de ce qu'il appelle le « racialisme vulgaire », idées qu'il ne partage pas. Il rappelle la notion de dégénérescence présente dans les thèses de Gobineau :

[...] dans l'optique de la race, le mélange est une dégradation. Plus même : toute dégradation est l'effet d'un mélange de sangs. C'est ce que Gobineau appelle son « affirmation fondamentale ». « Les peuples ne dégénèrent que par suite et en proportion des mélanges qu'ils subissent » [...] « Le mot *dégénéré*, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang [...]. Si « dégénéré » veut dire « qui a modifié la composition de son sang », cela ne signifie-t-il pas que tout mélange (nouveau) est une dégénérescence ? C'est bien ce qu'affirme incessamment Gobineau : c'est un « malheur que les mélanges ne s'arrêtent pas [...], car le mélange « mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier » [...]. ²⁶¹

Ces différentes thèses permettent d'analyser la relation à l'autre dans les romans du corpus. Les nazis, en mettant en avant des théories raciales, ont réussi à transmettre, ou à accentuer, un antisémitisme au point de créer une distinction puis une opposition entre juifs et non-juifs. Dans les six romans, on peut constater qu'il y a une découverte d'un groupe « nous » et d'un groupe « les autres ». Il est aussi intéressant d'analyser la relation du « je » individu face à « l'autre » aussi individu. En temps de crise puis de guerre, cette relation prend une dimension toute particulière. Et il ne faut pas oublier que « l'autre » se révèle en soi.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 60.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 161.

1. Découverte d'un « nous » et d'un « les autres »

a. Distinction établie par le nazisme

Les trois auteurs traitent de la relation entre les juifs et les non-juifs, c'est-à-dire entre la communauté juive, qui se trouve exclue par un régime, et la communauté non-juive, qui doit respecter des règles d'exclusions imposées par un régime. Les enfants des différents romans doivent donc apprendre qu'il y a une différence entre les juifs et les non-juifs. Koyré exprime dans ses *Réflexions sur le mensonge* que le racisme crée une rupture profonde entre « nous » et les « autres » :

Consommons la rupture entre « nous » et les « autres ». Transformons l'hostilité de fait en une inimitié en quelque sorte essentielle, fondée dans la nature même des choses¹.

1. Le meilleur moyen de pousser l'opposition jusqu'au bout, c'est de la rendre biologique. Ce n'est pas un hasard que le fascisme soit devenu racisme.²⁶²

Dans *Damals war es Friedrich*, l'enfant héros est non-juif, mais son ami Friedrich est juif. Peu à peu il voit l'exclusion de son ami et doit apprendre à ne plus le fréquenter. Les situations des deux familles évoluent de manière contraire : le niveau de vie, plutôt aisé au départ, et la situation sociale de la famille de Friedrich ne fait que chuter alors que la famille du narrateur, qui connaît des difficultés économiques en début de roman, se porte de mieux en mieux. Dans ce roman, dès le début, l'antisémitisme est présent et les deux enfants constatent très vite que Friedrich n'est pas apprécié de certaines personnes. Les deux amis découvrent peu à peu que le régime rend l'antisémitisme légal. Dès le premier chapitre, le lecteur apprend que Friedrich est juif. En effet, alors que la mère du narrateur le sèche en sortant du bain, elle lui dit :

Na Fritzchen ! Du siehst aus wie ein kleiner Jude!²⁶³

Frédéric, tu as vraiment l'air d'un petit Juif.²⁶⁴

²⁶²KOYRÉ, Alexandre : *Réflexions sur le mensonge* [1943], Éditions Allia, 1996, p. 23.

²⁶³*Friedrich* 61, p. 13 ; *Friedrich* 69 p. 13.

²⁶⁴*Frédéric* 61, p. 16.

Eh bien, Fredy, tu es un vrai petit juif !²⁶⁵

Cette réflexion est associée à des gestes gentils et à un diminutif affectueux. Elle peut faire référence à la différence physique des deux petits garçons nus dans le bain : l'un circoncis, l'autre non. Elle surprend toutefois car elle fait penser à un antisémitisme inconscient qui fait considérer les juifs comme physiquement différents.

Dans le deuxième chapitre, le propriétaire de la maison où habitent le narrateur et Friedrich s'adresse de manière violente à Friedrich. Il lui dit en effet :

Willst du wohl meine Rosen in Frieden lassen, du Judenbengel, du!²⁶⁶

Veux-tu bien laisser mes roses en paix, sale petit Juif !²⁶⁷

Veux-tu bien ne pas piétiner mes rosiers, sale petit Juif !²⁶⁸

Au chapitre suivant, le grand-père du narrateur, sous prétexte qu'il a eu un supérieur juif désagréable et que les juifs auraient crucifié le Christ, demande à sa fille et à son gendre que son petit-fils, le narrateur, évite Friedrich :

Ich wünsche nicht, daß der Junge mit diesem Judenbuben verkehrt!²⁶⁹

J'entends, dit-il, que cet enfant n'ait plus aucun rapport avec ce Juif.²⁷⁰

Je ne veux plus que mon petit-fils fréquente ce gosse de juif!²⁷¹

Ce passage est situé en 1930. Ainsi les deux enfants savent qu'ils appartiennent à deux groupes que certains distinguent. À partir de 1933, aux insultes orales qui s'envolent s'ajoutent des faits concrets. Ils accompagnent l'institutionnalisation de la différence entre juifs et non-juifs. Toutefois en 1933, des personnes refusent le boycott des magasins juifs et M. Resch n'obtient pas de la justice de chasser la famille Schneider de son immeuble sous prétexte qu'elle est juive.

Le narrateur et sa mère sont très souvent surpris de ce qui se passe : ils ne connaissent ni ne comprennent les mesures anti-juives. Le jour où le père de Friedrich est mis à la retraite (à trente deux ans), la mère de Friedrich doit expliquer à celle du

²⁶⁵ *Frédéric* 69, p. 17.

²⁶⁶ *Friedrich* 61, p. 19 ; *Friedrich* 69 p. 18.

²⁶⁷ *Frédéric* 61, p. 24.

²⁶⁸ *Frédéric* 69, p. 25.

²⁶⁹ *Friedrich* 61, p. 22 ; *Friedrich* 69 p. 20.

²⁷⁰ *Frédéric* 61, p. 29

²⁷¹ *Frédéric* 69, p. 30.

narrateur que c'est en raison de sa judéité. Elle ne comprend pas immédiatement. Il en est de même lorsque la dame qui aide les deux mères annonce qu'elle n'ira plus dans la famille de Friedrich car elle a moins de quarante-cinq ans. La mère de Friedrich comprend tout de suite, mais la mère du narrateur a besoin d'explications supplémentaires. Les enfants aussi sont confrontés à des événements qu'ils considèrent absurdes. Par exemple, le narrateur invite Friedrich à l'accompagner une après-midi dans les « Jeunesses Hitlériennes ». Il aime participer aux activités proposées et en a parlé à son ami qui veut aussi devenir Pimpf (dénomination des enfants de moins de dix ans embrigadés). Il demande à Friedrich de ne pas dire tout de suite que sa famille est juive. Mais visiblement il ne semble pas penser que le dire plus tard puisse poser problème. Ce jour-là, un supérieur vient parler du malheur de l'Allemagne : les juifs. Les deux enfants prennent conscience que l'un a le droit aux activités organisées par les Jeunesses et pas l'autre.

Cette différence entre les deux garçons va en s'amplifiant et devient de plus en plus manifeste. Au chapitre suivant, Friedrich est accusé de vouloir voler une mercière après avoir cassé la vitrine avec sa balle. Or le narrateur se dénonce puisque c'est lui qui a envoyé la balle. La mercière et l'agent de police, qui n'ont rien vu, lui expliquent qu'il ne peut pas comprendre et qu'il ne sert à rien de vouloir protéger son ami juif. De même lorsque Friedrich a vu le voleur d'un vélo parké devant la piscine, son propriétaire lui dit que ça ne sert à rien qu'il témoigne à la police puisqu'étant juif sa parole n'a pas de valeur. Friedrich n'a plus le droit de fréquenter la même école que le narrateur, d'aller au cinéma, à la piscine, de s'asseoir sur les bancs publics non prévus pour les juifs... Ainsi les deux enfants, qui sont très proches et qui partagent beaucoup de centres d'intérêts, se retrouvent différenciés et doivent apprendre qu'il existe deux communautés : un « nous » et un « les autres ». Les « nous » étant pour le narrateur les aryens et pour Friedrich « les juifs ». Friedrich arrête même de fréquenter une jeune fille dont il est amoureux car elle n'appartient pas à son « nous » et qu'il ne veut pas la mettre en danger :

Aber am Sonntag bin ich dann doch nicht gegangen. Ich kann doch nicht. Das Mädchen kommt doch ins Lager, wenn es mit mir gesehen wird!²⁷²

²⁷²*Friedrich* 61, p. 120 ;*Friedrich* 69 p. 96.

Finalement je n'y suis pas allé, c'est impossible, elle serait envoyé en camp de concentration si on nous voyait ensemble.²⁷³

Quand le dimanche est arrivé, je n'y suis pas allé. Je ne pouvais pas faire autrement. Imagine que cette fille soit vue avec un Juif ! Elle risque l'internement.²⁷⁴

La traduction d'A. Georges rajoute la notion de judéité qui est implicite dans le texte allemand. Tout le chapitre tourne autour des bancs autorisés aux juifs. Et dans le roman il est clair que les non-juifs prennent des risques en fréquentant les juifs. Ce choix de traduction surprend donc et révèle une volonté d'adapter le texte pour s'assurer que le public jeune comprend la décision de Friedrich. De plus la traduction de « kommt ins Lager » par « risque l'internement » atténue l'idée de camp de concentration et semble peu justifiée dans le contexte de ce roman. À la fin le narrateur voit l'injustice probablement la plus cruelle : pendant les bombardements, il a le droit de s'abriter dans la cave prévue à cet effet, alors que Friedrich n'a que le droit de rester dehors sous le feu des ennemis. Ainsi, suivant le « nous » auquel appartiennent les enfants, ils ont le droit de vivre ou de mourir.

Dans *Wir waren dabei*, le narrateur raconte son engagement dans les Jeunesses Hitlériennes. Le « nous » est donc centré sur lui et ses amis des Jeunesses Hitlériennes. Les « autres » sont les juifs et les opposants au régime. La mère du narrateur exprime clairement la différence entre ce « nous » et les « autres » :

Mutter nickte. »Uns geht es besser heute«, bestätigte sie, »aber dafür geht es andern auch wieder schlechter. denk nur an die Juden! Und Günthers Vater? «²⁷⁵

C'est vrai que pour les gens comme nous les choses vont mieux aujourd'hui, reconnut-elle. Mais pour d'autres, la situation a empiré... Pense aux juifs ! Au père de Günther !²⁷⁶

Le chapitre *Die Neuen*²⁷⁷ (*Les nouveaux*²⁷⁸) est construit sur l'opposition entre le petit groupe de jeunes du Jungvolk, auquel appartient le narrateur, et un autre groupe de cinq jeunes à l'autre bout de la place. Les premiers ont froid dans leurs uniformes. Ils doivent toujours respecter leur statut en se tenant « correctement » : droits, les mains hors des

²⁷³ *Frédéric* 61, p. 173.

²⁷⁴ *Frédéric* 69, p. 166.

²⁷⁵ *Wir*, p. 70.

²⁷⁶ *J'avais*, p. 128-129.

²⁷⁷ *Wir*, p. 50.

²⁷⁸ *J'avais*, p. 92.

poches avec l'obligation de porter l'uniforme trop léger pour cette saison. À l'opposé, les cinq de l'autre groupe ont des manteaux et des casquettes et mettent les mains dans les poches. Toutefois devant le froid le groupe abandonne sa tenue réglementaire : les jeunes se tiennent moins droit et mettent les mains dans les poches. Il semblerait que le narrateur et certains de ses amis envient ces « autres » qui n'ont pas la contrainte de l'uniforme. L'un dit par exemple :

»Mir ist jetzt gleich«, erklärte der Dicke,» Uniform hin, Uniform her: Ich stecke die Hände in die Hosentaschen. «²⁷⁹

« Je m'en fous, s'écria le gros. Uniforme ou pas, je mets les mains dans les poches. »²⁸⁰

Et Heinz le modèle du narrateur semble ne plus se tenir droit :

Auch Heinz krümmte sich im eisigen Wind.²⁸¹

Cette phrase traduite par

Heinz lui-même claquait des dents en faisant le dos rond.²⁸²

dans *J'avais deux camarades*, signifie plutôt :

Même Heinz se courbait dans le vent glacial.

Quand leur supérieur arrive, il tolère ce manque de tenue :

Bei diesem Wetter verzichtete der Fähnleinführer darauf, die Richtung nachzuprüfen, und er rügte nicht einmal, daß wir statt des flachen Hände die Fäuste an die Hosennaht legten.²⁸³

²⁷⁹Wir, p. 52.

²⁸⁰J'avais, p. 94.

²⁸¹Wir, p. 52.

²⁸²J'avais, p. 95.

²⁸³Wir, p. 52.

Ce passage signifie :

Par ce temps, le chef de groupe renonça à contrôler si nous étions bien droits, et il ne nous blâma même pas de serrer les poings le long des coutures de nos pantalons au lieu d'y plaquer nos mains à plat.

Toutefois le traducteur français préfère présenter le supérieur comme plus rigoureux qu'il ne l'est dans l'original puisqu'il a traduit :

Sans tenir compte du froid, le chef de section protesta aussitôt, exigeant le maintien réglementaire ; il ne se calma que lorsque nous eûmes sorti nos mains de nos poches.²⁸⁴

Cette traduction accentue l'opposition entre la rigueur dans le Jungvolk et une certaine désinvolture dans l'autre groupe. Si l'opposition est bien présente dans le texte original, elle n'est pas aussi accentuée à ce moment de l'histoire. De plus, cette traduction montre un parti pris conscient ou inconscient contre les chefs dans les Jeunesses Hitlérienne : alors que l'auteur montre que le chef peut faire preuve d'humanité face à des jeunes frigorifiés, le traducteur en fait un monstre qui, malgré le froid, exige des jeunes de se tenir comme le règlement l'impose. Le chef correspond dans la traduction au stéréotype, véhiculé en France, du petit chef nazi. Un peu plus loin dans le texte, l'opposition entre les deux groupes devient si évidente que le narrateur pense que l'attitude des « autres » (qui se révèle être un groupe de nouveaux) va provoquer une réprimande du supérieur :

Vor Spannung vergaß ich zu frieren. So hatte sich bei uns noch niemand benommen. Ich ahnte das Gebrüll des Fähnleinführers.²⁸⁵

De curiosité, j'en ai oublié d'avoir froid. Jamais aucun membre du Jungvolk n'avait osé se tenir avec autant de désinvolture. J'attendais les hurlements du chef de section.²⁸⁶

En réalité la colère du supérieur ne vient pas. Les nouveaux sont en réalité des jeunes qui ont été forcés d'entrer dans le Jungvolk. Pour ce premier jour, le supérieur tolère leur attitude et même l'insolence de Günther. En effet, le chef exprime qu'il est heureux que les nouveaux soient venus et Günther lui répond que, eux, ils ne le sont pas puisqu'on les y a obligés. Même l'attitude du chef envers ces nouveaux est différente de celle qu'il a avec les « anciens » du Jungvolk. Le chapitre finit par la répartition des

²⁸⁴ *J'avais*, p. 95.

²⁸⁵ *Wir*, p. 54.

²⁸⁶ *J'avais*, p. 97.

nouveaux dans différentes équipes du Jungvolk. Günther se réjouit d'appartenir à celle du narrateur et de Heinz. Toutefois cette appartenance exprimée par le verbe « gehören²⁸⁷ » en allemand, et atténuée en français par « être dans²⁸⁸ », semble artificielle au vu de l'opposition marquée dans tout le chapitre entre les nouveaux, les « autres » et les anciens, les « nous ».

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et dans *Un sac de billes*, les héros sont juifs. Ils sont contraints à la fuite. À dix ans, le narrateur du roman de Joseph Joffo fuit Paris avec son frère, à peine plus âgé, pour gagner la zone libre. Anna, narratrice du roman de Judith Kerr, fuit elle aussi, enfant, devant les nazis. Elle ne part pas seule : toute la famille part. Dans les deux cas les enfants ne savent pas vraiment ce que signifie être juifs. Ils découvrent qu'ils appartiennent à un groupe jugé indésirable par les nazis avec le début des mesures anti-juives. La famille de Friedrich est pratiquante donc Friedrich peut au moins comprendre sa judéité par la pratique religieuse. Ce n'est pas le cas d'Anna de *When Hitler Stole Pink Rabbit* ou de Joseph d'*Un sac de billes*.

Une fois que l'étoile jaune est introduite en France, Joseph constate qu'il est considéré différemment à l'école. Il s'ensuit une bagarre. Le narrateur s'interroge alors :

Mais qu'est-ce qui vient d'arriver ? J'étais un gosse, moi, avec des billes, des taloches, des cavalcades, des jouets, des leçons à apprendre, papa était coiffeur, mes frères aussi, maman faisait la cuisine, le dimanche papa m'emmenait à Longchamp voir les canassons et prendre l'air, la semaine en classe et voilà tout, et tout d'un coup on me colle quelques centimètres carrés de tissu et je deviens juif.

Juif. Qu'est-ce que ça veut dire d'abord ? C'est quoi, un Juif ?²⁸⁹

La bagarre décide le père de Joseph et Maurice à les faire partir de Paris le soir même. Alors qu'il donne les dernières instructions aux deux enfants, Joseph lui demande ce qu'est un Juif :

-Je voudrais te demander : qu'est-ce que c'est qu'un Juif ? [...]

Papa s'est gratté la tête.

-Eh bien, ça m'embête un peu de te le dire, Joseph, mais au fond, je ne sais pas très bien.²⁹⁰

²⁸⁷ *Wir*, p. 55.

²⁸⁸ *J'avais*, p. 100.

²⁸⁹ *Billes*, p. 35.

²⁹⁰ *Billes*, p. 52-53

L'enfant n'obtient pas de réponse. L'interrogation est la même pour Anna de *When Hitler Stole Pink Rabbit*. Dès la deuxième page du roman, elle discute avec son amie Elsbeth d'Hitler et de son but d'arrêter tous les juifs s'il est élu. Elsbeth ne comprend pas comment il se fait qu'Anna est juive puisqu'elle ne va pas

to a special church on Saturdays like Rachel Lowenstein²⁹¹

traduit par Huguette Perrin :

à une église spéciale le samedi, comme Rachel Lowenstein.²⁹²

On remarque un problème de traduction chez Boris Moissard : le traducteur a traduit « Saturday » par « dimanche » :

à une église spéciale le dimanche comme Rachel Lowenstein²⁹³.

Il y a peu de chance qu'il n'ait pas su que « Saturday » ne signifie pas « dimanche » donc l'erreur ne peut être considérée comme linguistique. L'erreur est culturelle puisque les juifs vont à la synagogue le samedi comme les chrétiens vont à l'office le dimanche. Cette traduction pose un réel problème dans ce passage où il est question de judéité. De plus, dans un ouvrage destiné à la jeunesse, censé apporter une ouverture vers une autre culture, renier cette différence culturelle entre juifs et chrétiens, en traduisant, interroge sur la tolérance.

Elsbeth demande ensuite à son amie :

if you look the same as everyone else and you don't go to a special church, how do you know you *are* Jewish? How can you be sure?"

There was a pause.

"I suppose..." said Anna, "I suppose it's because my mother and father are Jews, and I suppose their mothers and fathers were too. I never thought about it much until Papa started talking about it last week."²⁹⁴

si tu ressembles à tout le monde et que tu ne vas pas à une église spéciale, lança-t-elle, comment sais-tu que tu es juive ? Comment peux-tu en être sûre ?

Il y eut un petit moment de silence.

²⁹¹*Rabbit*, p. 6.

²⁹²*Trois*, p. 12.

²⁹³*Lapin*, p. 8.

²⁹⁴*Rabbit*, p. 6-7.

-Je suppose..., commença Anna. Je suppose que c'est parce que Maman et Papa sont juifs, et que leurs parents l'étaient aussi sans doute. Je n'y avais jamais beaucoup pensé avant que Papa nous en parle la semaine dernière.²⁹⁵

si vous ressemblez à tout le monde et que vous n'allez pas à une église spéciale, qu'est-ce qui te dit que vous êtes juifs ? Comment pouvez-vous en être sûrs ?

Il y eut un silence. Anna cherchait quoi répondre.

-Je suppose, dit-elle enfin, je suppose que c'est parce que mon père et ma mère sont juifs, et que peut-être leurs parents l'étaient aussi... Mais je n'y ai jamais tellement réfléchi, tu vois. Papa n'a commencé à en parler que la semaine dernière...²⁹⁶

On remarque que Boris Moissard a ajouté « Anna cherchait quoi répondre. ». Il insiste ainsi sur la difficulté de l'enfant à répondre. De plus, il remplace les points de suspension de l'original par « enfin ». On ne peut pas voir ces modifications comme une compensation de l'un des trois « suppose » puisqu'il a été remplacé par « peut-être ». La traduction insiste donc sur l'incompréhension de cette désignation de « juif ».

Ainsi Anna et Joseph découvrent qu'il y a un « nous », les Juifs, qui ne peuvent plus vivre dans le pays où ils sont nés et un « les autres » qui peuvent continuer à vivre sans risque dans leur pays.

Dans *Simon et l'enfant*, Franck utilise les insultes entendues un peu partout contre son beau-père : « sale juif » et « youpin ». Il fait aussi un rapprochement entre une affiche de propagande qu'il a vue dans la rue et la situation de sa mère avec Simon :

Alors Simon se dilue, il se transforme, il disparaît. Et une autre image passe devant les yeux de l'enfant : une affiche immense, bien dessinée, bien peinte, réaliste en diable, un vieillard lubrique au nez suintant et aux joues velues posant ses grosses pattes de loup-garou sur une jolie fille apeurée qui ressemble à Mireille. En travers, une énorme inscription : « Le Juif et la France. »²⁹⁷

Mais l'enfant s'interroge tout de même sur ce qui est reproché aux juifs :

Qu'est-ce qu'ils ont, ces Juifs ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Franck regarde Simon : il a des cheveux, un front, une bouche, des oreilles, un nez, des jambes, des mains. Comme tout le

²⁹⁵*Trois*, p. 12.

²⁹⁶*Lapin*, p. 9.

²⁹⁷*Simon*, p. 25.

monde. Même s'il ne l'aime pas, l'enfant est obligé de l'admettre : Simon n'a rien à voir avec les banquiers en chapeau haut de forme de la juiverie internationale, ni avec les conspirateurs judéo-marxistes qui se sont abattus sur la France comme une nuée de chauves-souris et l'ont saignée à blanc avant de compter leur or et de l'expédier en Angleterre. Son or, Simon n'aurait même pas besoin d'un doigt pour le compter.²⁹⁸

L'incompréhension domine dans la relation entre les deux communautés où le « nous » n'est pas le même. La violence est présente surtout dans les romans de Hans Peter Richter et de Joseph Joffo.

Dans *Bombs on Aunt Dainty*, Anna et sa famille ne se distinguent plus par leur appartenance à la communauté juive, mais par un sentiment de différence par rapport à leur statut de réfugiées.

b. Sentiment de différence par rapport aux autres

Outre un sentiment de différence qui se crée chez certains enfants en raison de leur judéité ou non-judéité, les enfants ou jeunes des romans peuvent éprouver des sentiments de différence en raison d'autres critères.

Dans *Damals war es Friedrich*, le narrateur éprouve un certain sentiment de différence avec les autres enfants de son âge le jour de sa première rentrée. En effet, ce jour-là, ritualisé en Allemagne et associé à un cornet rempli de sucreries et de surprises offert par les parents, le narrateur se sent différent par rapport à son ami Friedrich. Son ami a un cornet bien fourni qu'il peut ouvrir en public et partager ; le narrateur, lui, à la demande de ses parents n'ouvrira son cornet qu'à la maison pour découvrir un paquet de biscotte et du papier froissé. De plus cette journée, qui devrait être festive, pèse sur la conscience du narrateur. En effet, à la sortie de classe, il insiste pour suivre Friedrich et sa famille à la foire. Mais ses parents n'ont pas les moyens de payer. La famille de Friedrich « finance » les réjouissances ; les parents du narrateur sauvent l'honneur au détriment du repas du soir en achetant quelques sucreries et en faisant tirer deux photos des deux familles réunies.

²⁹⁸ Simon, p. 27.

Dans *Wir waren dabei*, Günther exprime le sentiment qu'il ressent de ne pas être comme les autres jeunes de son âge. Il a été obligé d'entrer dans les Jeunesses Hitlériennes et ne parvient pas à comprendre comment les adolescents de son âge arrivent à prendre plaisir à leurs activités.

- Alles, was ihr geredet und gedacht habt, war mir fremd, fern und fremd. - Ich habe mich nie mit euch eins gefühlt.²⁹⁹

Tout ce que vous racontiez, tout ce que vous pensiez m'était étranger. Je ne me suis jamais senti parmi vous.³⁰⁰

L'expression en allemand est plus forte puisqu'elle signifie l'idée de ne faire qu'un. Günther exprime donc qu'il ne s'est jamais senti faire qu'un avec eux. C'est pourtant le but des Jeunesses : une masse de jeunes où l'individualité est oubliée pour ne former qu'une masse unie et uniforme derrière son Führer.

Dans les romans de Judith Kerr, les deux enfants Anna et Max partent d'Allemagne où ils se sentaient parfois différents à cause de la notoriété de leur père. Anna y voit à la fois des avantages, mais aussi des désagréments car elle n'aime pas toujours être interpellée par des adultes qui demandent des nouvelles de son père.

"Anna," said Elsbeth, « is it nice having a famous father? »

"Not when you meet someone like Fräulein Lambeck," said Anna [...]

"No, but apart from Fräulein Lambeck?"

"I think it's quite nice. For one thing Papa works at home, so we see quite a lot of him. And sometimes we get free theatre tickets."³⁰¹

est traduit par Huguette Perrin par :

-Dis-moi, Anna, est-ce que c'est agréable d'avoir un père célèbre ?

-Sûrement pas quand on rencontre quelqu'un comme Fräulein Lambeck, répondit Anna [...]

-Évidemment ! Mais en dehors de Fräulein Lambeck ?

-Je trouve que c'est vraiment agréable. D'abord, Papa travaille à la maison alors nous le voyons beaucoup. Ensuite, on a quelques fois des billets de faveur pour le théâtre.³⁰²

²⁹⁹*Wir*, p. 89.

³⁰⁰*J'avais*, p. 167.

³⁰¹*Rabbit*, p. 8-9.

³⁰²*Trois*, p. 14.

La traductrice utilise le terme consacré « billets de faveur » pour les billets gratuits de théâtre. L'expression ne pose aucun problème de compréhension pour un adolescent.

Ce passage donne dans la traduction de Boris Moissard :

-Dis Anna. Est-ce que c'est agréable, d'avoir un père connu ?

-Pas quand on rencontre Fräulein Lambeck, répondit Anna [...]

-Mais en dehors de Fräulein Lambeck ?

-C'est plutôt agréable. L'avantage, c'est que papa travaille à la maison et que nous le voyons souvent. Et puis nous avons des billets gratuits pour le théâtre et pour le cinéma.³⁰³

Cette dernière phrase ne correspond pas à la traduction de l'original. En effet, Anna dans l'original ne mentionnait pas le cinéma et utilise le mot « sometimes » qui signifie « quelquefois », « parfois ». De plus, ce traducteur supprime la construction en deux temps marquée par « For one thing » et « And » que Huguette Perrin exprime par « D'abord » et « Ensuite ».

Les places de théâtre gratuites s'expliquent par le fait que le père de la narratrice qui correspond à Alfred Kerr, le père de Judith Kerr, était critique de théâtre. Il recevait donc très certainement de temps en temps des places pour sa famille pour le théâtre.

Anna mentionne les cadeaux reçus comme avantage. Mais elle voit aussi un énorme inconvénient à la célébrité de son père : Anna aimerait devenir célèbre et elle craint que cela ne soit pas possible puisque son père l'est déjà. Elle dit en effet à son amie Elsbeth :

One snag about having a famous father is that you almost never become famous yourself.³⁰⁴

L'ennui quand on a un père célèbre, c'est qu'on ne le devient presque jamais soi-même.³⁰⁵

L'ennui d'avoir un père célèbre, c'est qu'il y a peu de chance qu'on le devienne soi-même.³⁰⁶

Toutefois ce sentiment n'est pas récurrent, même si l'évocation de devenir célèbre revient régulièrement. La judéité d'Anna et de son frère n'éveille pas chez eux un sentiment de différence. Leurs parents leur expliquent leur départ d'Allemagne par le fait que leur père, connu, n'aura plus le droit de s'exprimer et que ses écrits, qui critiquent le régime nazi, rendent leur séjour en Allemagne dangereux. En revanche, les

³⁰³Lapin, p. 10-11.

³⁰⁴Rabbit, p. 9.

³⁰⁵Trois, p. 14.

³⁰⁶Lapin, p. 11.

enfants vivent très mal le fait d'être d'une autre nationalité que les enfants qu'ils côtoient. En Suisse, ils constatent vite des coutumes différentes dans le village où ils se sont réfugiés. Par exemple, le premier jour où Anna va dans sa classe en Suisse, elle constate un « malaise » et en demande l'explication à sa voisine :

As Anna walked down the centre aisle of the classroom to her desk there was a general gasp.

“What’s the matter?” Anna whispered as soon as Herr Graupe’s back was turned.

“You walked down the centre aisle,” Roesli whispered back. “Only the boys walk down the centre aisle.”³⁰⁷

Comme Anna suivait l'allée centrale pour rejoindre son pupitre, toute la classe parut suffoquée.

-Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle dès que Herr Graupe eut le dos tourné.

-Tu as marché dans l'allée centrale, chuchota Roesli. Il n'y a que les garçons qui en ont le droit.³⁰⁸

Quand Anna prit l'allée centrale pour gagner sa table, un murmure se fit entendre.

-Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Anna à voix basse dès que Herr Graupe eût tourné le dos.

-Tu as pris l'allée du milieu, répondit Roesli en chuchotant. C'est les garçons qui passent par l'allée du milieu.³⁰⁹

Les deux traductions s'éloignent un peu de l'original. Les deux évitent la répétition des mêmes termes. L'expression « centre aisle » figure trois fois dans le texte anglais. H. Perrin supprime la dernière occurrence : elle modifie la structure de la dernière phrase en accentuant l'interdiction. En anglais, elle est tacite : « seuls les garçons descendent l'allée centrale » si on traduit mot à mot. B. Moissard, lui, attribue au narrateur une première expression : « allée centrale » et à Roesli une autre : « allée du milieu ». Il en est de même pour le verbe « walk down » utilisé trois fois en anglais et qui est traduit au moins deux fois différemment dans les traductions. De plus B. Moissard transforme la phrase et introduit « c'est » qui apporte, à la réponse de Roesli, une connotation orale et qui est grammaticalement discutable. En anglais la répétition est très importante. Le narrateur raconte avec une expression ce qu'Anna a fait et qui

³⁰⁷ *Rabbit*, p. 60.

³⁰⁸ *Trois*, p. 55.

³⁰⁹ *Lapin*, p. 62-63.

provoque la surprise : le lecteur ne voit pas ce qui est étrange. Roesli utilise le même vocabulaire pour répéter ce qu'Anna a fait : le lecteur ne comprend toujours pas ce qui s'est passé. Avec exactement les mêmes termes Roesli explique que seuls les garçons font cela : le lecteur comprend enfin que puisque Anna n'est pas un garçon, elle a mal agi. Cette attente et cette incompréhension sont celles d'Anna, elles sont vécues par le lecteur à travers les répétitions.

La séparation garçons/filles dans la classe (les uns d'un côté de la classe, les autres de l'autre) ainsi que celle, spontanée, dans la cour de récréation perturbe Anna qui avait l'habitude de jeux mixtes. Le jour où elle brave l'interdit tacite et va aborder les garçons dans la cour de récréation, elle découvre une habitude étrange. Les garçons, en effet, la raccompagnent chez elle en lui envoyant des cailloux et leurs chaussures. Ils expliquent à la mère d'Anna qui intervient à la fin du chemin qu'il s'agit de marques d'affection. Le frère d'Anna connaissait déjà cette coutume rurale surprenante pour les deux Berlinoises. Dans *Simon et l'enfant*, Franck est aussi un citadin qui se retrouve brusquement dans une Touraine rurale (à Saint-Pierre-des-Corps). À l'orphelinat, il est tout de suite rejeté par ses camarades comme nouveau et comme parisien. Franck ne se sent pas à sa place dans cette campagne.

Quand Max et Anna reviennent en Suisse pour les vacances alors qu'ils vivent en France, ils ont le sentiment de ne plus appartenir à l'endroit où ils s'étaient habitués.

It was all exactly as it had been, and yet there was something about this very sameness that made Anna and Max feel a little like strangers. How could the Zwirns' lives have stayed so much the same when their own had become so different?³¹⁰

Tout était exactement comme avant, et pourtant quelque chose dans cette continuité forçait Max et Anna à se sentir un peu étrangers. Comment l'existence des Zwirns avait-elle pu demeurer aussi immuable alors que la leur avait tant changé ?³¹¹

Mais quelque chose, dans cette répétition, détonnait, avivant pour Anna et Max le sentiment qu'ils gardaient de leur qualité d'étrangers. Comment la vie des Zwirns avait-elle pu rester à ce point la même, alors qu'il y avait tant de changements dans la leur ?³¹²

³¹⁰ *Rabbit*, p. 185.

³¹¹ *Trois*, p. 148.

L'auteure insiste sur le fait que rien n'a changé : « It was exactly as it had been » (C'était exactement comme cela avait été) puis « this very sameness » (cette même similitude) et enfin « Zwirns' lives have stayed so much the same » (la vie des Zwirn était restée tellement la même). Dans sa traduction, Boris Moissard a atténué l'insistance sur la conformité entre ce qui a été et ce qui est : il supprime « exactly as it had been » et traduit « sameness » (défini dans le *Longman Dictionary of Contemporary English* ainsi : « a boring lack of variety, or the quality of being very similar to something else ») par « répétition ». De plus ce traducteur transforme le sentiment des enfants de se sentir étrangers en sentiment de différence de nationalité : « A. and M. feel a little like strangers » signifie que A. et M. se sentaient un peu étrangers (comme l'a traduit H. Perrin), au sens d'étrangers à ce qui s'y passe alors que dans la traduction « avivant pour Anna et Max le sentiment qu'ils gardaient de leur qualité d'étrangers », la qualité d'étrangers se réfère plus à une nationalité (qui serait « foreign » en anglais), sentiment qui n'est pas exprimé dans ce passage. En France, dans plusieurs dialogues Max se plaint de la différence qu'il ressent entre lui et les autres. Il n'a pas le même cartable que les autres élèves français et s'en plaint :

If I go round carrying this I even *look* different from everyone else.³¹³

Rien qu'en me promenant avec ça, [...] j'ai l'air différent des autres...³¹⁴

Celui-ci [...] me donne l'air différent de tout le monde...³¹⁵

Dans cette phrase, Max exprime qu'à travers son cartable, même son apparence est différente de celle des autres. Il ne peut rien faire contre sa différence, mais il souhaite changer de cartable pour avoir au moins la même apparence que ses camarades. La phrase est difficile à traduire et les deux traducteurs ne sont pas parvenus à en rendre toute la complexité. L'accentuation du « look » par les italiques en anglais n'est pas transposable de cette manière en français. Max, à ce moment, se sent différent à cause de son apparence ainsi qu'à cause de son statut. Un peu plus loin dans le roman, Max explique à Anna qu'il est vraiment gêné de ne pas être comme les autres. Anna le

³¹²Lapin, p. 180-181.

³¹³Rabbit, p. 144.

³¹⁴Trois, p. 118.

³¹⁵Lapin, p. 141-142.

rassure en lui répondant qu'il ressemble vraiment à un Français. Il réplique tout de même qu'il ne parle pas comme eux :

"But there's one thing I absolutely hate!"

"What?" asked Anna.

"Well – doesn't it bother you?" said Max. "I mean – being so different from everyone else?"

"No," said Anna. [...]

"You look exactly like a French boy," said Anna.

Max brightened for a moment. Then he said, "But I can't speak like one."³¹⁶

-Mais il y a quelque chose que je déteste vraiment...

-Quoi donc ?

-Eh bien..., est-ce que cela ne te gêne pas, toi, d'être... je veux dire... enfin... d'être différent des autres ?

-Non, répondit Anna. [...]

-Tu as tout à fait l'air d'un garçon français, déclara Anna.

Le visage de Max s'illumina un instant, mais il soupira :

-Hélas ! Je ne parle pas comme un garçon français...³¹⁷

-Mais il y a quelque chose que je déteste vraiment !

-Quoi donc ?

-Eh bien... ça ne te gêne pas, toi ?... Je veux dire : d'être différente de tout le monde ?

-Non, dit Anna. [...]

-Tu as tout à fait l'air d'un garçon français, pourtant.

Le visage de Max s'illumina, mais reprit presque aussitôt son expression maussade.

-Je ne parle pas comme un garçon français.³¹⁸

Dans ce passage Anna répond à son frère qu'elle n'est pas gênée d'être différente des autres. Mais dans le roman le narrateur montre en différents endroits que

³¹⁶*Rabbit*, p. 159.

³¹⁷*Trois*, p. 129.

³¹⁸*Lapin*, p. 156.

ce n'est pas toujours le cas. En France et en Angleterre, Max et Anna doivent apprendre une nouvelle langue. Quand ils partent de France, Anna s'inquiète de faire partie de nulle part. Dans un dialogue avec son père, elle soulève à la fois le problème des réfugiés en général, qui n'ont plus de racines, mais aussi celui, plus particulier, des juifs qui sont régulièrement considérés comme étrangers dans le pays où ils se sont intégrés. L'Holocauste et ce sentiment de n'avoir aucun lieu de droit ont mené à la création d'Israël. En effet, dans le passage suivant, il est impossible de ne pas penser à la fois à son statut de réfugiée et à celui de juive que lui a attribué le régime nazi :

"We'll come back," said Papa.

"I know," said Anna. She remembered how she had felt when they had gone back to the Gasthof Zwirn for the holidays and added, "But it won't be the same – we won't belong. Do you think we'll ever really belong anywhere?"³¹⁹

-Nous reviendrons, dit Papa.

-Je sais, dit Anna.

Elle se souvint de ce qu'elle avait ressenti en retrouvant l'auberge Zwirn pour les vacances et ajouta :

-Mais ce ne sera pas pareil – nous ne serons plus chez nous. Crois-tu que nous serons jamais réellement chez nous quelque part ?³²⁰

-Nous reviendrons, dit Vati.

-Je sais, dit Anna.

Elle se souvint de ce qu'elle avait ressenti lors du retour à l'auberge Zwirn et ajouta :

-Mais ce ne sera plus la même chose. Nous n'en ferons plus partie... Est-ce que tu crois qu'un jour nous ferons enfin partie d'un endroit ?³²¹

Anna se sent réfugiée partout et donc différente. Ce sentiment, déjà présent dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, l'est encore plus dans *Bombs on Aunt Dainty* où Anna a la satisfaction de passer pour une Anglaise. Quand sa réalité de réfugiée la rattrape, elle n'en est que plus affectée. Dans *Bombs on Aunt Dainty*, Max cherche à tout prix à

³¹⁹ *Rabbit*, p. 234.

³²⁰ *Trois*, p. 183.

³²¹ *Lapin*, p. 227-228.

s'engager dans l'armée anglaise pendant la guerre pour avoir une preuve qu'il appartient bien à ce pays. Il n'y arrive que difficilement et seulement grâce à l'aide d'amis bien placés. En effet, même déchu de sa nationalité allemande par les nazis, il est considéré comme allemand par les autorités anglaises et donc comme ennemi. Il est d'ailleurs interné dans un camp au même titre que de nombreux réfugiés allemands.

Ce sentiment de différence est aussi exprimé par des témoins dans *Can I come Home, Please* :

Inge Engelhard, German Jewish refugee, Coventry

Suddenly, instead of being a very interesting little refugee, I became a Nazi! I was so upset, because it was so unfair. But I also had friends and my friends were very nice.

Tout d'un coup, au lieu d'être une petite réfugiée très intéressante, je suis devenue une nazie ! J'étais aussi bouleversée parce que c'était tellement injuste. Mais j'avais aussi des amis et mes amis étaient très gentils.

Dorothy Oppenheimer, German Jewish refugee, Leeds

It's really the name that was more upsetting than anything. And my fellow pupils just laughed me out of it and said, 'Don't worry, we know you're not an enemy alien!'³²²

C'était vraiment le mot qui était le plus dérangeant de tout. Et mes camarades de classe se sont juste moqués de moi et ont dit : « ne t'inquiète pas nous savons que tu n'es pas un être ennemi ». (En anglais l'expression « enemy alien » peut signifier « étranger ennemi » comme « extraterrestre ennemi », ce qui amuse ici les enfants).

Ces deux témoins partagent le même sentiment que la famille d'Anna qui se retrouve considérée comme ennemie par un état où elle s'était réfugiée. Cela accentue le sentiment de différence avec les Anglais de leur âge. Mais les proches de la famille d'Anna et les amis se scandalisent de ce que fait leur pays. En effet, les proches, que ce soit dans le cas d'Anna et sa famille ou de ces témoins, les considèrent comme amis. On peut ici faire intervenir les notions de proche/lointain ou de connu/inconnu. Le proche ou le connu ne fait pas autant peur que le lointain ou l'inconnu. Le connu n'est pas considéré comme dangereux et des gens s'en portent garant. Max arrive finalement à s'engager grâce à l'aide de personnes bien placées qui le recommandent. Mais l'inconnu représente toujours un danger potentiel, et dans le cas de Max, même engagé, il ne pourra pas tenir les mêmes postes que les Anglais à cause de son origine allemande. Il

³²²ROBINS, *op. cit.*, p. 133.

est d'ailleurs presque désespéré de ne pas pouvoir partir faire la guerre et de devoir rester instructeur de vol :

You don't understand," he said. "Nearly everybody else is going to fly on operations. It's the same old thing – I'm always stuck with something different."³²³

Tu ne comprends pas. Tous les autres vont partir en opération. Pour moi, c'est toujours la même chose – à chaque fois, il faut que je reste englué dans ma différence.³²⁴

Anna et Max apprennent donc à grandir en étant différents des autres enfants de là où ils habitent. Toutefois à la fin du deuxième roman de Judith Kerr, les deux jeunes adultes sont vus comme de jeunes Anglais. Quelques pages avant la fin, un portier leur dit, alors que Max porte son uniforme militaire :

Quite a day," he said. "Young Englishmen like yourself have a right to be proud of themselves."³²⁵

C'est un grand jour leur lança-t-il. Les jeunes Anglais comme vous peuvent être fiers d'eux-mêmes.³²⁶

Max mentionne aussi leurs chances d'être naturalisés :

And I suppose now the war is over we'll all be naturalised."³²⁷

Et j'ai idée qu'avec la paix, nous serons tous naturalisés.³²⁸

Anna et Max se sentent Anglais, les autres les croient Anglais. Le roman finit presque sur cette note positive qu'ils ont toutes les chances d'être naturalisés et que donc leurs sentiments correspondront enfin de nouveau à leur nationalité. Le roman se conclut sur une scène où Anna cherche à dessiner un jeune soldat : Anna a donc à la fois toutes les chances d'avoir la nationalité à laquelle elle aspire et elle a retrouvé le goût du dessin. Elle se réconcilie avec sa passion et avec son statut.

³²³ *Bombs*, p. 231.

³²⁴ *Ici*, p. 213.

³²⁵ *Bombs*, p. 330.

³²⁶ *Ici*, p. 327.

³²⁷ *Bombs*, p. 331.

³²⁸ *Ici*, p. 328.

Dans *Simon et l'enfant*, Franck se sent différent des autres enfants car il n'a pas de père. Lorsque Simon lui procure de faux papiers qui font de Franck son fils, il pleure et semble triste à la surprise de Simon :

La vie est mal faite [...] Avant je n'avais pas de père. Maintenant, j'en ai un. [...] Mais je n'ai plus de mère.³²⁹

Et Simon a toujours été ressenti comme différent par ses propres parents. Ils le voient comme un petit voyou et ne comprennent ni sa désertion, ni son usurpation d'identité, et surtout pas son manque de foi en la France. Finalement la vie rapproche ces deux « sans famille » qui se lient « à la vie à la mort³³⁰ ». Au camp de Drancy, Franck avoue qu'il est juif pour rester avec son père adoptif. Simon et Franck se sentent différents des autres, un peu comme George et Lennie de *Of Mice And Men* de John Steinbeck, car chacun a l'autre pour ne pas faire comme les autres. Dans un dialogue avec un autre homme arrêté par la Gestapo, Simon exprime l'importance de Franck pour sa sauvegarde. Alors que l'autre lui parle d'un réseau d'amis, il réplique qu'il a Franck :

- Nous sommes tous dans le même pétrin, dit l'homme. Tu peux avoir confiance. Nous avons des amis. Beaucoup d'amis.

- Garde-les. Moi, j'ai mon fils.³³¹

Dans l'autre roman de Joffo du corpus, *Un sac de billes*, les deux frères se sentent aussi forts tant qu'ils sont ensemble. Il leur semble qu'ils peuvent affronter ce que les autres ne peuvent pas car, eux, ils sont complices jusqu'au bout.

c. Différence d'appréciation du danger nazi

Dans les romans certains personnages ne veulent pas croire que les autres vont être hostiles au « nous ». Ils pensent que les autres individus du « nous » sont trop méfiants envers les « autres ». Ils supposent en effet que la distinction faite entre leur « nous » et le « nous » des autres, non poursuivis par le régime, n'ira pas jusqu'à représenter un danger pour eux.

³²⁹ *Simon*, p. 139.

³³⁰ *Simon*, p. 134.

³³¹ *Simon*, p. 198.

Dans *Damals war es Friedrich* la famille Schneider ne fuit pas l'Allemagne. Le père du narrateur lui suggère pourtant de le faire dans une discussion avec le père de Friedrich. Dans *Wir waren dabei* il est fait allusion à cette discussion. M. Schneider pense que la situation va se calmer et il estime que depuis le Moyen-âge les hommes ont évolué et qu'ils ne risquent plus leur vie. La famille reste donc en Allemagne et connaît un destin tragique. Le père de Friedrich lorsqu'il est arrêté se sent obligé de reconnaître qu'il aurait peut-être dû suivre le conseil de son voisin.

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, Julius un ami très proche de la famille d'Anna refuse aussi de partir de Berlin. Il estime aussi que la situation n'est pas aussi tragique que le père d'Anna le pense. Au départ, il se moque même un peu des si grandes inquiétudes de son ami.

Onkel Julius smiled at Mama. "I do think he's taking all this too seriously." [...]

"Your husband is a wonderful man with a wonderful imagination, but frankly in this matter I think he is off his head. Never mind, you'll all have a lovely holiday in Switzerland and when you come back to Berlin in a few week's time we'll all go to the zoo together."³³²

Je suis persuadé qu'il prend tout cela trop au sérieux, termina-t-il en se tournant vers Maman avec un sourire. [...]

Votre mari est un homme merveilleux, doué d'une imagination remarquable, mais, dans le cas présent, je crois franchement qu'il a perdu la tête. N'importe, vous passerez de charmantes vacances en Suisse et quand vous reviendrez à Berlin, dans quelques semaines, nous irons tous au zoo ensemble !³³³

Oncle Julius se tourna vers Mutti. – A mon avis, il dramatise un peu, non ? [...]

Ton mari est un sacré bonhomme doué d'une imagination débordante, et franchement j'ai dans l'idée que là, il s'emballe un peu vite ! Qu'importe ! Ça va vous faire d'excellentes vacances en Suisse et quand vous reviendrez à Berlin dans quelques semaines, nous fêterons votre retour en allant tous ensemble au zoo.³³⁴

³³²*Rabbit*, p. 28.

³³³*Trois*, p. 31.

³³⁴*Lapin*, p. 30.

Pourtant, Julius, l'ami de la famille, finira par se suicider.

Dans *Simon et l'enfant*, les parents de Simon refusent d'écouter leur fils et vont se faire recenser. Simon, lui, a emprunté l'identité d'un soldat, aussi prénommé Simon, mort auprès de lui sur le front. Ses parents ne veulent pas croire que la France ait pu changer et puisse bafouer sa devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». Les parents de Joseph et Maurice d'*Un sac de billes* pensaient aussi que ces valeurs garantissaient un traitement égal de tous les Français. Mais comme l'écrit le narrateur :

La belle confiance avait été sérieusement ébranlée depuis quelques temps. Depuis les formalités pour la carte d'identité et surtout lorsque deux types en imperméables étaient venus sceller l'affiche sur la vitrine sans rien dire.³³⁵

Ainsi, dans les différents romans, les personnages ne se représentent pas l'avenir de leur pays de la même manière : si les uns fuient face au danger, les autres pensent que les choses vont s'arranger.

d. Altérité adulte/enfant

Le sentiment de différence des enfants par rapport aux adultes est présent au début d'une partie des romans, mais il s'atténue avec la guerre : les parents paraissent aussi vulnérables, voire plus vulnérables, que les enfants. Dans les romans de Judith Kerr les enfants finalement s'adaptent assez vite à leur vie dans les différents pays. Les parents, en revanche, ne peuvent mener leur vie d'adulte puisqu'ils ont des difficultés à trouver du travail. À la fin de *Bombs on Aunt Dainty*, Max exprime l'inversion de rôles entre eux, les deux enfants, et leurs parents. Ce passage explique aussi le premier titre de ce roman : *The Other way Round* :

"You remember," he said, "what you used to say in Paris? That as long as you were with Mama and Papa you wouldn't feel like a refugee?" [...]

"Well, now I suppose it's the other way round." [...]

³³⁵ *Billes*, p. 30.

“Nowadays,” he said, “I think the only times *they* don’t feel like refugees is when they’re with us.”³³⁶

- À Paris, tu pensais toujours que tant que tu serais avec eux, tu ne serais jamais une réfugiée. Tu te rappelles que tu m’as dit cela ? [...]

- Eh bien maintenant, ce sera l’inverse. [...]

« L’inverse. La même chose, dans l’autre sens. J’ai l’impression qu’actuellement les seuls moments pendant lesquels *eux* ne se sentent pas réfugiés, ce sont ceux qu’ils passent avec nous. »³³⁷

Le traducteur a choisi de répéter la traduction de « the other way round » (« L’inverse. ») et d’expliquer l’expression (« La même chose, dans l’autre sens. ») Il insiste sur l’interrogation de Max qui demande à sa sœur si elle se souvient de ce qu’elle disait. Mais il atténue la récursivité de ce qu’elle disait : il la transpose sur « tu pensais toujours ».

Ce passage marque bien la différence entre le premier roman de Judith Kerr et le second. Dans le premier, les adultes en Suisse et en France tiennent encore leurs rôles d’adultes ; Max et Anna jouent leur rôle d’enfants même si quelques passages montrent que les parents sont un peu dépassés par le quotidien dont ils n’avaient pas l’habitude de s’occuper en Allemagne. Dans le second, le père n’arrive quasiment plus à travailler. Les enfants, eux, acquièrent une certaine indépendance, Max par sa bourse et Anna par son travail. Leur vie se passe plus en dehors de la famille (Max à Cambridge et Anna à son travail et aux cours de dessin) qu’au sein de la cellule familiale. Les différences d’intégration entre les enfants et les adultes sont importantes. Max exprime bien, dans le passage que nous venons de voir, qu’ils se sentent différents et qu’ils distinguent bien le « nous », les deux enfants, de « eux », les deux adultes.

Dans *Un sac de billes*, il n’y a pas d’inversion mais les enfants doivent apprendre à se débrouiller sans les parents. Ils doivent à la fois jouer un rôle d’adulte (s’occuper du quotidien, gérer leur argent) et se méfier des adultes qui peuvent être dangereux pour deux enfants seuls. Toutefois, on peut noter une inversion entre les deux grands frères et les parents. En effet, à Nice, les deux frères s’occupent des deux cadets.

³³⁶ *Bombs*, p. 332.

³³⁷ *Ici*, p. 329.

Maurice et Joseph retrouvent une position d'enfants dans une famille et retournent à l'école. C'est de plus, l'un des deux grands frères qui parvient à faire sortir les parents du stadium de Pau, lieu où ils étaient internés. Toutefois le père est le seul à ne pas survivre à la guerre. Il y a donc « lui » qui n'est pas revenu d'une part et d'autre part, toute la famille, le « nous » qui se retrouve à la fin du roman dans son quartier. Ce n'est plus une différence adulte enfant mais survivants et disparu.

Dans *Simon et l'enfant*, ce sont aussi les parents de Simon qui ne reviennent pas de déportation. Simon, le fils, survit à la guerre grâce en quelque sorte à l'enfant, Franck. Leur relation est au départ une relation conflictuelle où l'adulte profite de son statut pour dominer l'enfant. Avec la guerre, l'adulte et l'enfant se retrouve sur un pied d'égalité et l'enfant peut imposer ses conditions à l'adulte devenu aussi vulnérable que lui. Toutefois, petit à petit leur relation évolue vers celle d'un père et d'un fils. La fin de la guerre officialise leur lien de parenté. Finalement, la présence de Franck, non-circoncis, considéré comme le fils de Simon, sauve Simon de la déportation. L'enfant sauve donc l'adulte.

Dans les deux romans de Joffo, on pourrait presque dire que la différence adulte/enfant se retrouve dans celle de disparus/survivants. En effet, dans les deux cas ce sont les personnages représentant l'image de l'adulte responsable qui disparaissent avec la guerre. Dans *Un sac de billes* il s'agit du père, pilier de la famille, dans *Simon et l'enfant*, il s'agit d'abord de la mère de Franck, qui travaille pour nourrir son fils et son compagnon, puis des parents de Simon, qui considèrent toujours leur fils comme un jeune qui fait des bêtises.

Dans les deux romans de Hans Peter Richter, le sentiment de soumission des enfants par rapport aux adultes n'est pas très présent puisque très vite les enfants apprennent que dans le nouveau régime ils peuvent représenter un danger pour leurs parents. Le régime leur inculque, par le biais des Jeunesses et de l'école, une différence majeure : les jeunes Allemands (enfants d'opposants au régime compris, mais juifs exclus) sont ceux sur qui le Führer compte pour redonner sa place à l'Allemagne dans le monde. Ils apprennent très vite à privilégier le « nous », jeunes des Jeunesses, à la famille. Les parents en viennent donc à craindre leurs propres enfants.

Ainsi, dans les différents romans, le lecteur constate une différenciation liée à l'histoire faite par la politique entre deux groupes. De plus, dans tous les romans, les jeunes ou les adultes peuvent ressentir un sentiment de différence qui n'est pas lié à la période historique : problème d'être orphelin, de se sentir étranger dans un autre pays, de ne pas penser comme les autres. Cette relation entre un groupe et un autre groupe n'est pas la seule relation à l'autre. La relation à l'autre est aussi une relation entre un individu et un autre. La relation adulte/enfant est particulière. Les temps de guerre obligent les enfants à avoir un rôle d'adulte. Comme dans les contes, le lecteur lit que des héros jeunes, plus faible en force, peuvent vaincre l'adulte. Le petit n'est pas toujours le dominé.

2. L'individu face à l'autre individu

Les romans présentent des individus qui découvrent l'autre. Les enfants apprennent à se méfier de l'autre : tout ce qui n'est pas soi peut représenter un danger.

Friedrich, par exemple, cache à son ami qu'un rabbin s'est réfugié chez lui. Le héros le découvre. Cela inquiète Friedrich, son père et le rabbin qui ne savent pas s'ils peuvent lui faire confiance. Lorsque Friedrich revient dans son immeuble quelques temps après la déportation de son père et du rabbin, il dit aux parents du narrateur qu'il a trouvé une cache mais sans préciser où. De même le narrateur essaie d'être discret quand il voit Friedrich : il ne faut pas que ses parents le sachent car ils le lui ont interdit pour sa sécurité et la leur. Les deux adolescents doivent se méfier pour ne pas être dénoncés : l'un comme juif qui risque la déportation et l'autre comme ami d'un juif qui risque des punitions et peut-être aussi une déportation. Lorsque la réglementation sur le travail des employés dans les familles juives paraît, la dame qui travaillait dans la famille de Friedrich choisit de ne pas transgresser la loi car son mari préfère qu'ils ne prennent pas de risque vu son passé communiste.

Dans *Wir waren dabei*, le père du narrateur est gêné par une fréquentation de son fils : Günther. Il les surprend tous les deux en train de chanter l'*Internationale*. Il demande donc aux enfants de cacher qu'ils connaissent cette chanson et leur apprend l'hymne nazi : *Die Fahne hoch* (cf. Annexe). Il apprend ainsi aux enfants qu'il faut

mentir contre ses convictions et contre son plaisir : dans le pays, ils ne sont pas libres de chanter ce qu'ils veulent. Chanter un chant communiste est dangereux : quelqu'un pourrait dénoncer les parents de ces deux enfants qui chantent un chant communiste. En réalité, même si le père dit à son fils :

»Du hast gefährliche Freunde! « stellte er fest, »sehr gefährliche Freunde! «³³⁸

Tu as des amis dangereux, murmura-t-il alors. Des amis très dangereux !³³⁹

ce n'est pas Günther le danger direct mais l'autre qui pourrait dénoncer. La peur de la dénonciation est présente chez la mère de Günther un jour où Heinz et le narrateur passent chercher leur ami chez ses parents. Le père de Günther explique aux adolescents le danger que représente Hitler. Lorsqu'ils partent, la mère de Günther leur dit :

»Bitte, Jungens, geht, und vergeßt, was ihr gehört habt«, bettelte sie.³⁴⁰

« Je vous en prie, allez-vous-en et oubliez ce que vous venez d'entendre. »³⁴¹

Dans le livre de témoignages *Can I Come Home, Please ?*, un témoin raconte la peur de son père qu'il le dénonce :

Henri Metelman, from Hamburg, aged 11 in 1933

And my father, whenever he said something which was against the regime, which he sometimes did, it just came out, he said, 'Now, Henry, don't go out in the street and say what I have said because the same will happen to me as happened to Herr Eycken and you would not like that, would you?'³⁴²

Et mon père, s'il disait quelque chose contre le régime, ce qui lui arrivait quelques fois, ça sortait comme ça, il me disait : « Henry, maintenant ne va pas dire dans la rue ce que je viens de dire car il m'arriverait la même chose qui est arrivée à Herr Eycken et tu ne voudrais pas ça, hein ? »

Le lecteur a lu quelques lignes plus haut que Herr Eycken a été arrêté et envoyé en camp de concentration. L'auteur du livre explique ensuite :

People were expected to place their loyalty to the Führer above other considerations, and the Gestapo encouraged people to inform on friends and neighbours who said things against

³³⁸Wir, p. 18.

³³⁹J'avais, p. 27.

³⁴⁰Wir, p. 74.

³⁴¹J'avais, p. 136.

³⁴²ROBINS, *op. cit.*, p. 32.

*Hitler. Through the Hitler Youth, they even encouraged children to denounce their parents if they expressed anti-Nazi views.*³⁴³

Les gens devaient placer leur loyauté envers le Führer au-dessus de toute autre considération, et la Gestapo encourageait les gens à les informer si leurs amis ou voisins disaient des choses contre Hitler. À travers les Jeunesses Hitlériennes, ils encourageaient même les enfants à dénoncer leurs parents s'ils exprimaient des opinions contre les nazis.

Ainsi dans les deux romans de Hans Peter Richter la crainte de la dénonciation est très présente. Dans le premier roman, il s'agit de la crainte d'être dénoncé par rapport à la judéité : sa propre judéité ou bien sa fréquentation d'individus juifs. Dans le second, les craintes de dénonciation sont liées à des positions politiques.

Les deux frères du roman de Joffo apprennent de leurs parents qu'ils ne doivent en aucun cas dire qu'ils sont juifs, même aux gens qui leur viennent en aide :

Papa n'a pas fini, au ton qu'il prend je sais que c'est le plus important qui va venir.

-Enfin, dit-il, il faut que vous sachiez une chose. Vous êtes juifs mais ne l'avouez jamais. Vous entendez : JAMAIS.

Nos deux têtes acquiescent ensemble.

-A votre meilleur ami vous ne le direz pas, vous ne le chuchoterez même pas à voix basse, vous nierez toujours. Vous m'entendez bien : toujours. Joseph, viens ici.

Je me lève et m'approche, je ne le vois plus du tout à présent

-Tu es juif, Joseph ?

-Non.

Sa main a claqué sur ma joue, une détonation sèche. Il ne m'avait jamais touché jusqu'ici.

-Ne mens pas, tu es juif, Joseph ?

-Non.

J'avais crié sans m'en rendre compte, un cri définitif, assuré.

Mon père s'est relevé.

-Eh bien voilà, dit-il, je crois que je vous ai tout dit. La situation est claire à présent.³⁴⁴

Ainsi Joseph et son frère écouteront ce conseil et nieront tout le temps leur judéité. De nombreux exemples sont donnés dans le texte.

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ *Billes*, p. 52.

Lorsqu'ils cherchent à passer la ligne de démarcation, un homme les aborde :

–Vous êtes juifs ?

Maurice changea son panier de main.

-Non.

Il eut une rapide crispation des mâchoires.

-Moi si. J'ai ma femme et ma belle-mère dans le bois. Je cherche à passer.³⁴⁵

Ce passage est toutefois en contradiction avec ce que Maurice Joffo raconte dans son ouvrage. En effet, il écrit qu'il a dit qu'il était juif aux gens qui voulaient passer pour gagner leur confiance :

Au début, ces malheureux se sont méfiés de moi. Ils me prenaient pour un gars du coin. Je les ai détrompés :

Je suis juif comme vous, je vais vous aider à passer la ligne et je vous prendrai moins cher que les gens du village.³⁴⁶

Lorsqu'ils arrivent au camp pétainiste qui sert de refuge à de nombreux enfants juifs, Joseph discute avec un autre enfant :

-Et c'est bien ici ?

-Oui, dit Ange, c'est l'idéal, il y a beaucoup de Juifs.

Je sursautais mais il avait dit ça innocemment [...]

-T'es pas juif toi ?

-Non, et toi ?

Il eut un petit rire.

-Pas de danger, baptisé, le catéchisme, la communion, la confirmation et enfant de chœur en plus.³⁴⁷

C'est l'histoire d'Ange, qui vient d'Algérie et qui est bloqué en France car la guerre a éclaté, qui inspirera le mensonge de leur provenance aux frères Joffo. Ainsi s'ils sont arrêtés, ils pensent pouvoir plus facilement arriver à faire croire qu'ils ne sont pas juifs car leur état civil est plus difficile à vérifier s'ils viennent d'Alger que de Paris.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 85.

³⁴⁶ JOFFO, Maurice : *Pour quelques billes de plus*, Jacques Grancher, 1990, p. 23.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 221-222.

Les enfants s'entendent pour accorder leur mensonge suite à l'intensification de la chasse au juif. Maurice conseille d'abord à Joseph

de ne pas faire la moindre confiance à [ses] copains.

Puis il explique pourquoi les Allemands sauraient vite qu'ils sont juifs s'ils font une descente dans le camp :

Si on leur dit qu'on s'appelle Joffo, que papa a un magasin rue de Clignancourt, c'est-à-dire en plein quartier juif de Paris, ils n'iront pas chercher plus loin.³⁴⁸

Le mensonge leur servira lorsqu'ils seront arrêtés par la Gestapo puis interrogés à l'Excelsior à Nice. Pendant la première phase de l'interrogatoire, au moment le plus critique, Maurice dit au médecin qui voit qu'ils sont circoncis :

-D'accord, [...], vous êtes juif, mais pas nous, c'est tout.³⁴⁹

L'aide d'un curé et de l'archevêque, qui confirment leur mensonge, leur permet d'échapper à la déportation et d'être libérés de l'Excelsior après un mois de détention. Les autorités ont voulu des preuves pour les libérer. Ils les ont considérées comme fausses mais n'ont pas souhaité se mettre l'épiscopat à dos. À l'Excelsior les deux frères ont continué de mentir contre l'évidence et à se démentir pour prouver qu'ils n'étaient pas juifs. Leur persévérance et l'aide d'hommes d'église très obstinés les sauvent. Contre toute morale inculquée aux enfants, le mensonge les sauve.

Mais Joseph en face de l'autre à qui il ment découvre aussi un sentiment de malaise. À plusieurs reprises il se sent obligé de mentir à des individus à qui, en d'autres temps, il se confierait.

Il s'agit d'abord d'une dame qui donne aux deux frères de la limonade dans un train. Pour Joseph

elle ressemble aux grands-mères des illustrations de [son] livre de lecture³⁵⁰

Cela signifie donc qu'elle ressemble aux personnages qui représentent l'affection et la gentillesse dans le livre de lecture. Elle est probablement aussi la personne que l'enfant doit respecter et en laquelle il peut avoir confiance. Ce n'est donc pas anodin si le sentiment de malaise naît face à elle : il symbolise le changement total

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 232-234.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 262.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 59.

de la société où deux enfants doivent se méfier de l'image de la gentille grand-mère. Ce sentiment met forcément le petit garçon mal à l'aise :

-Vous voyagez tout seuls ? Vous n'avez pas de parents ?

Je sens très vite qu'il faudra désormais se méfier de l'univers entier, même cette gentille grand-mère pour livre d'école, elle ne doit rien savoir, absolument rien.

Maurice étouffe la réponse dans son sandwich.

-Si, on va les rejoindre là-bas, ils sont malades. Enfin ma mère est malade.

Elle a un air attristé, j'en veux presque à Maurice de lui mentir mais il a raison. A présent, nous sommes condamnés au mensonge.³⁵¹

Ensuite il y a la dame que Joseph aimerait presque mettre dans la confidence de sa judéité. À l'Excelsior lorsqu'il est malade, une dame s'occupe de lui. Elle lui dit qu'elle est juive et on peut lire :

Jamais je n'eus autant de mal à résister à l'envie folle de lui dire : « moi aussi », mais je ne le pouvais pas, cela était exclu, il y avait peut-être des hommes en ce moment, l'oreille contre la porte.³⁵²

Joseph connaît aussi un sentiment de gêne après la rencontre avec un curé qui a dit aux Allemands au contrôle des papiers dans le train :

Les enfants sont avec moi³⁵³

Mais ce sentiment est suivi d'un soulagement. Joseph le signifie ainsi :

-Et à présent où allez-vous ?

Je sens que Maurice hésite à parler mais l'idée seule que ce prêtre puisse croire une seconde que nous nous méfions encore de lui après ce qui vient de se passer m'est insupportable.

-Nous allons à Hagetmau et là nous allons essayer de passer la ligne de démarcation.³⁵⁴

Il prend le parti de ne pas mentir. Le mensonge lui serait, dans ce cas, bien trop lourd. Il s'agit d'un individu qui a probablement risqué sa vie pour eux. Il y a un véritable engagement. Ce n'était pas le cas de la dame qui a donné de la limonade à des enfants qui avaient soif.

³⁵¹*Ibid.*

³⁵²*Ibid.*, p. 277.

³⁵³*Ibid.*, p. 69.

³⁵⁴*Ibid.*, p. 71.

L'enfant semble donc prendre conscience de la nécessité de faire confiance par moment. Décevoir quelqu'un qui vient de vous être d'une aide énorme lui semble trop lourd à porter. Toutefois dans le cas de la dame juive à l'Excelsior, le danger est beaucoup trop proche pour qu'il oublie de mentir. En fait, il ne ment pas dans ce cas, il se retient juste de dire la vérité, il s'agit presque d'un mensonge par omission. Il choisit d'embrasser la dame au lieu de répondre, ce qui ne peut être entendu mais qui pourrait être plus ou moins vu comme un aveu. Le mensonge par omission est aussi le parti qu'il prend face au fermier chez qui les deux frères prennent leur petit déjeuner après la nuit où ils ont passé la ligne de démarcation :

-Et vous allez loin ?

La bouche pleine je réponds :

-On va prendre le train à Marseille.

J'ai confiance en lui, c'est sans aucun doute un brave homme, mais j'ai déjà pris le pli, moins on en dit et mieux cela vaut.³⁵⁵

Comme Joseph et Maurice qui doivent cacher leur judéité pour des raisons de sécurité, Simon de *Simon et l'enfant* doit la cacher. Il a d'ailleurs usurpé l'identité d'un soldat mort sur le front qui porte le même prénom que lui. Lorsqu'il est arrêté avec Franck, il avoue à un moment sa judéité devant la menace que Franck soit torturé. Dès qu'il le peut, il revient sur son aveu et nie sa judéité avec persistance en donnant pour preuve la non-circoncision de Franck, son fils sur le papier.

En revanche Anna doit simplement mentir sur le départ de son père. Personne ne doit être au courant qu'il est parti et tout le monde doit croire qu'il est encore malade :

"There is one thing more." Her voice was very serious.

"This is the more important thing of all," said Mama, "and we need you to help us with it. Papa does not want anyone to know that he has left Germany. So you must not tell anyone. If anyone asks you about him you must say that he's still in bed with 'flu."

"Can't I even tell Gunther?" asked Max.

"No. Not Gunther, nor Elsbeth, not anyone." [...]

"Why can't we tell anyone?" asked Anna. "Why doesn't Papa want anyone to know?"

"[...] Papa thinks the Nazis might... cause us some bother if they knew that he'd gone. So he does not want you to talk about it. [...]"³⁵⁶

³⁵⁵ *Ibid.*, p 105.

Maman reprit d'une voix soudain très sérieuse :

-Je dois encore vous dire une chose, et c'est la plus importante. Papa ne veut pas qu'on sache qu'il a quitté l'Allemagne. Alors il ne faut en parler à personne. Si quelqu'un vous questionne à son sujet, vous direz qu'il est toujours au lit avec la grippe.

-Je ne peux même pas le dire à Gunther ?

-Non. Ni à Gunther ni à Elsbeth. A personne. [...]

-Pourquoi ne devons-nous rien dire ? voulut savoir Anna. Pourquoi veut-il que personne ne le sache ?

-[...] Papa pense que les nazis pourraient... nous faire des ennuis s'ils savaient qu'il est parti. Alors il ne veut pas que vous en parliez.³⁵⁷

- Il reste un point à traiter, fit la voix de sa mère soudain plus grave et la tirant de sa rêverie. C'est le point le plus important, et je vous demande toute votre attention. Il ne faut pas qu'on sache que votre père a quitté l'Allemagne. Vous devez n'en parler à personne. Si on vous demande de ses nouvelles, le mieux est que vous répondiez qu'il est toujours au lit avec la grippe.

- Je ne peux même pas dire la vérité à Gunther ? demanda Max.

-Non, même pas à Gunther. Ni à Gunther, ni à Elsbeth, ni à personne. [...]

-Mais pourquoi tout ce mystère ? demanda Anna. Pourquoi faut-il que personne ne sache qu'il est parti ?

- [...] Papa pense que les Nazis pourraient... comment dire ? nous causer des ennuis, s'ils apprenaient son départ. Alors il ne veut pas que vous en parliez.³⁵⁸

On peut remarquer qu'en français Boris Moissard a ajouté « en la tirant de sa rêverie ». Cela diminue la brusquerie avec laquelle Anna revient dans la réalité. En anglais, la voix de sa mère n'est pas définie par un comparatif comme c'est le cas dans la traduction avec « plus grave ». Le traducteur a aussi choisi d'atténuer la responsabilité des enfants. En effet, il traduit la demande d'aide de la mère (« we need you to help us with it ») en demande d'attention (« je vous demande toute votre attention »). De plus il choisit d'introduire un « comment dire ? » pour marquer une

³⁵⁶*Rabbit*, p. 20.

³⁵⁷*Trois*, p. 24.

³⁵⁸*Lapin*, p. 22-23.

hésitation de la mère à répondre. Alors que la mère au contraire insiste sur l'importance du rôle des enfants. Ils doivent réellement aider leurs parents en ne dévoilant pas le départ de leur père. Ce mensonge doit les préserver de tout problème avec les nazis. Mais Anna a du mal à supporter de mentir :

“Mama!” she cried, “I hate lying to everybody about Papa. It’s horrible. Why do we have to do it? I wish we didn’t have to!”[...]

“Calm yourself,” said Mama quite sharply. “We all hate lying about Papa, but just now it’s necessary. I wouldn’t ask you to do it if it weren’t necessary!”³⁵⁹

-Maman ! clama-t-elle. Je déteste mentir aux gens à propos de Papa. C’est horrible. Pourquoi devons-nous faire ça ? Je voudrais ne pas y être obligée ! [...]

-Calme-toi ! lança Maman sévèrement. Nous détestons tous devoir mentir au sujet de Papa, mais c’est nécessaire pour le moment, sinon je ne te le demanderais pas.³⁶⁰

- Maman ! cria-t-elle. J’en ai assez de mentir à tout le monde au sujet de papa. Je déteste ça ! Pourquoi devons-nous le faire ? J’aimerais tant qu’on ait plus à le faire ? [...]

-Calme-toi, dit Mutti d’un ton sec. Nous détestons tous mentir à propos de papa, mais nous n’avons pas le choix. Je ne vous demanderais pas de le faire s’il ne le fallait pas absolument.³⁶¹

Dans l’original « necessary » apparaît deux fois pour insister sur la nécessité de mentir. La chasse à la répétition atténuée peut-être un peu ce soulignement de l’auteure. L’atténuation en supprimant la répétition est quand même compensée par l’introduction du « absolument » dans la deuxième traduction.

Anna ne doit pas supporter longtemps cette situation qu’elle trouve intenable. Par la suite elle n’aura plus besoin de mentir. Elle mentira en Angleterre pour rejoindre ses parents sous les bombardements à Londres car elle ne souhaite pas rester plus longtemps à la campagne. Anna cache aussi son identité et son passé lorsqu’elle est en Angleterre. Mais les raisons sont un peu différentes : elle souhaite être considérée comme une Anglaise, elle ne veut plus se sentir réfugiée. Et elle se confie lorsqu’elle a confiance. Même si cela lui échappe dans d’autres circonstances, cela ne lui porte pas

³⁵⁹*Rabbit*, p. 27.

³⁶⁰*Trois*, p. 30.

³⁶¹*Lapin*, p. 29.

préjudice. En effet après le mensonge au sujet du départ de son père, Anna n'aura plus besoin de mentir pour des questions de sécurité.

Dans ces cas la relation à autrui est donc associée à la crainte, au silence, au secret et au mensonge. Ces relations sont particulières à ces temps de guerre. Dans ses *Réflexions sur le mensonge* Alexandre Koyré analyse le mentir. Il explique que le mensonge est toléré dans la société dans certains contextes :

Le mensonge reste donc toléré et admis. Dans certains cas. Il reste exception, comme la guerre, lors de laquelle, seule, il devient juste et bon d'en user.³⁶²

L'attitude des enfants qui mentent dans les romans est justifiée par la situation de danger dans laquelle ils se trouvent à cause du nazisme. Le lecteur en a conscience et déduit de sa lecture que le mensonge peut être nécessaire. Cette situation crée une différenciation entre deux groupes : l'un qui doit mentir, contrevenant ainsi à la morale qu'il a apprise, et l'autre qui ne se trouve pas confronté à ce cas de conscience. Koyré va même jusqu'à considérer le mensonge comme une qualité dans le cas extrême du nazisme, qu'il ne cite pas dans le passage suivant, mais qui est sous-entendu dans la note :

Rendons nos ennemis menaçants et puissants. Il est clair que tout groupe, placé ainsi au milieu d'un monde d'adversaires irréductibles et irréconciliables, verrait un abîme s'ouvrir entre eux et lui-même ; un abîme qu'aucun lien, aucune obligation sociale ne pourrait plus franchir². Il paraît évident que dans et pour un tel groupe le mensonge – le mensonge aux « autres » bien entendu – ne serait ni un acte simplement toléré, ni même une simple règle de conduite sociale : il deviendrait obligatoire, il se transformerait en vertu. En revanche, la véracité mal placée, l'incapacité de mentir, bien loin d'être considérée comme un trait chevaleresque, deviendrait une tare, un signe de faiblesse et d'incapacité.

2. La guerre état normal... L'hostilité du monde extérieur... Ce sont là les thèmes constants de la conscience de soi que les totalitaires inculquent à leurs peuples.³⁶³

Ainsi les héros des romans apprennent que savoir mentir peut être une qualité, comme l'écrit Koyré. Ils le découvrent lorsque le nazisme arrive en Allemagne, chez Judith Kerr ainsi que chez Hans Peter Richter, et lorsque la France est occupée, chez Joseph

³⁶²KOYRÉ, Alexandre : *Réflexions sur le mensonge* [1943], Éditions Allia, 1996, p. 22.

³⁶³*Ibid.*, p. 23-24.

Joffo. La relation à l'autre en est alors modifiée. Cette valorisation du mensonge, qui est tout à fait justifiée dans le contexte des romans, s'oppose à la loi de 1949 en France qui réglemente la littérature de jeunesse :

Les publications visées à l'article 1er ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable [...] le mensonge.³⁶⁴

Cette loi ne peut pas être appliquée à la lettre et les romans n'ont pas été censurés.

3. Découverte de l'autre en soi

Enfin, les enfants s'interrogent sur leur propre identité. Les héros de *Un sac de billes* et ceux de Judith Kerr apprennent pour ainsi dire qu'ils sont juifs avec la guerre. Jusqu'aux événements ils se sentaient français ou allemands comme les autres enfants. L'héroïne de Judith Kerr découvre même un statut d'ennemie en Angleterre puis une nouvelle nationalité après-guerre. Ils sont donc confrontés à la multiplicité de leur identité.

Le narrateur de *Damals war es Friedrich* de Hans Peter Richter est partagé entre sa rébellion contre ce que Friedrich subit et son envie de faire comme les autres enfants de son âge en participant aux activités organisées par le parti. Un jour il se surprend à suivre un groupe d'adultes pour détruire le foyer juif. Il prend du plaisir à casser et découvre ainsi l'autre en lui. Après la joie de la destruction, ses sentiments s'inversent et il s'éloigne du lieu en courant. Il se demande ce qui a bien pu le pousser à participer au mouvement de foule pour vandaliser le foyer juif. L'élément déclenchant la prise de conscience d'une sorte de lassitude et de dégoût est différent dans les deux versions de Hans Peter Richter. Si le texte de 1961 fait référence à un miroir :

Auf einmal fühlte ich mich müde und ekelte mich. Auf der Treppe fand ich einen halben Spiegel. Ich betrachte mich und danach lief ich heim.³⁶⁵

celui de 1969 ne le mentionne plus :

Auf einmal fühlte ich mich müde und ekelte mich. Ich lief heim.³⁶⁶

³⁶⁴Cf. Première partie, I., C., 1.

³⁶⁵*Friedrich 61*, p. 100.

En anglais, seul le texte de 1961 a été traduit donc il n'existe pas de traduction sans le miroir :

All of a sudden I felt tired and disgusted. On the stairs, I found half a mirror. I looked in it.
Then I ran home.³⁶⁷

Mais en français, on retrouve cette différence entre les deux traductions françaises. Dans la première le miroir existe :

Je me sentis soudain las et écœuré. J'aperçus mon visage dans un morceau de miroir qui pendait dans l'escalier. Et je m'enfuis vers la maison.³⁶⁸

dans la seconde, non :

Soudain, je me sentis envahi par un sentiment de fatigue et de dégoût de moi-même, et rentrais en courant à la maison.³⁶⁹

Pourtant il est le révélateur de la découverte du narrateur d'un autre en lui qui le dégoûte. Lydia Kokkola analyse le rôle du miroir :

The use of a mirror to express this horror is so powerful, it has been regarded as a trope in Holocaust literature. Adopting Lacanian terminology, during the mirror stage, the child sees him or herself as a whole being. This creates a sense of wholeness, a lack of fragmentation that can never be returned to once one has entered the symbolic order of language. When the protagonist sees himself in the mirror, he has to integrate his picture of himself as a decent person, a young boy like another, with this new picture of himself as a destroyer of homes and properties.³⁷⁰

L'utilisation du miroir pour exprimer cette horreur est si puissante qu'il a été vu comme un trope dans la littérature sur l'Holocauste. Selon la terminologie lacanienne, pendant le stade du miroir, l'enfant se voit comme un être entier. Cela crée un sentiment d'unité, une absence de fragmentation vers laquelle on ne peut jamais retourner dès lors que l'on est entré dans l'ordre symbolique du langage. Lorsque le protagoniste se voit dans le miroir, il doit intégrer l'image de lui-même en tant que personne décente, un jeune garçon semblable aux autres, associée à cette nouvelle image de lui-même en tant que destructeur de biens et de maisons.

³⁶⁶Friedrich 69, p. 81.

³⁶⁷Friedrich (ang), p. 93.

³⁶⁸Frédéric 61, p. 146.

³⁶⁹Frédéric 69, p. 139.

³⁷⁰KOKKOLA, Lydia : *Representing the Holocaust in Children's Literature*, New-York-Londres, Routledge, 2003, p. 81.

Par le miroir, le narrateur découvre qu'il peut être très différent de comment il se voit. On peut aussi considérer qu'il découvre un moi profond. À l'instar d'Alain Milon, on peut rapprocher cette découverte du lointain dans la proximité du *lointain intérieur* de Henri Michaux :

En creusant cet écart, on finit toujours par retrouver le *lointain intérieur* de Michaux, sorte de prise de conscience que tout est, quoi que l'on fasse, lointain dans la proximité : je suis loin de la personne qui m'est la plus proche, je suis loin de moi-même quand je me regarde dans la glace et pourtant, chaque fois, c'est de moi qu'il s'agit.³⁷¹

Joseph dans *Un sac de billes* découvre aussi un nouveau sentiment : la joie de mentir. Il découvre la joie de raconter une histoire et de la rendre crédible à l'autre. À la gare de Marseille, Joseph est interpellé par deux gendarmes à la sortie des toilettes. Il leur montre, au loin, son soi-disant père qui aurait les papiers demandés par les gendarmes. Il exprime ce sentiment agréable de l'invention, de l'imaginaire :

C'est drôle le mensonge, ça sort tout seul et très bien à condition de ne pas réfléchir trop avant, j'ai tout de suite envie d'en rajouter, je me sens capable de m'inventer toute une biographie.³⁷²

Les gendarmes surveillent Joseph qui rejoint l'homme indiqué pour lui demander l'heure. Ils s'approchent puis s'éloignent ensuite. Une fois, l'incident clos, on peut lire :

Le monsieur n'a jamais su que pendant quelques brèves secondes il avait été, pour deux gendarmes, propriétaire d'un grand cinéma dans le centre de Marseille et père d'un garçon de dix ans.³⁷³

D'une autre manière, Franck de *Simon et l'enfant* se joue de l'adulte. Mais là, où Joseph se tire d'affaire en mentant aux adultes, Franck s'attire des ennuis en se révoltant. Franck ne se plaît pas à l'orphelinat où il doit jardiner et où il est immédiatement le bouc émissaire de ses camarades. Pendant son court séjour, il se découvre une propension à la rébellion. Le premier dimanche qu'il passe à l'internat, il annonce au père Pascal :

C'est terminé ! Je fais grève ! [...] Vive la Commune ! beugle Franck [...]. Vive la sociale ! A bas la calotte !³⁷⁴

³⁷¹MILON, Alain : *La fêlure du cri : violence et écriture*, Éditions Les Belles Lettres, 2010, p. 91.

³⁷²*Billes*, p. 133.

³⁷³*Billes*, p. 135.

³⁷⁴*Simon*, p. 98.

Le père Pascal lui fait remarquer qu'ils sont dimanche et que personne ne travaille ce jour-là. Il ne lui tient pas rigueur de son mouvement de protestation. Toutefois en fin de dialogue, alors qu'il est question du pain qu'ils ont au réfectoire, il signale à Franck qu'il n'aime pas l'insolence. Franck annonce son penchant à la défiance de l'autorité en disant pour lui-même :

S'il n'aime pas l'insolence, il va être servi. Non mais sans blagues...³⁷⁵

Et à deux reprises Franck ne se soumet pas à l'autorité et fait preuve de cette insolence. Il « aggrave » son cas aux yeux du père Pascal qui renchérit ses punitions. La première occurrence est la suivante :

« J'irai pas. J'en ai ma claque de vos salades.

-Un jour de privation de pain.

-Tant mieux. J'en veux pas de votre étouffe-chrétien.

-Deux jours [...]

-Vivent les barricades !

-Trois jours [...]. Tu auras ainsi l'occasion de méditer sur le sort de ceux qui n'ont pas de pain du tout.

- Les veinards !

- Cinq jours. [...]

- Vive de Gaulle ! [...]

- Nous nous arrêtons là pour aujourd'hui. Mais la prochaine fois, ce sera huit jours. »³⁷⁶

La deuxième fois, accusé d'avoir volé des hosties, il est menacé de passer en conseil de discipline :

- Tu passeras bientôt en conseil de discipline. En attendant, nous allons te mettre en quarantaine. Tu offres à tes camarades un exemple trop déplorable. Il vaut mieux qu'ils ne te voient plus, du moins pour le moment.

- Tant mieux. J'y perds pas au change.

-Baisse le ton, Franck. Tu coucheras désormais dans une chambre isolée, au fond du parc. Tu ne parleras à personne. Personne ne te parlera, sauf Onésime et moi. Tu prendras tes repas en bout de table. Et bien entendu, jusqu'à ce que tu aies expié ta faute, tu n'assisteras plus à la messe.

³⁷⁵ Simon, p. 100.

³⁷⁶ Simon, p. 113-114.

-Chic !

-Tu n'es pas drôle Franck.

-Vous non plus, m'sieur. »³⁷⁷

Lors de sa quarantaine, Franck s'enfuit de l'internat pour rejoindre son chez lui et Simon.

Ainsi, pour ces enfants, la confrontation avec l'autre entraîne des découvertes sur eux-mêmes.

B. Typologie des « ennemis »

Cette partie s'intéresse aux « ennemis » dans le sens moral puisque l'on ne s'intéresse pas aux ennemis au sens du régime nazi. Les opposants au régime ou les juifs étaient considérés comme ennemis des Allemands par les nazis. Dans aucun des romans, cette dimension n'est défendue ; elle existe mais elle est mise à distance. Dans cinq des six romans, l'ennemi est soit antisémite, soit il suit un mouvement. Dans *Wir waren dabei*, il est plus difficile de parler d'ennemi puisque la narration est centrée sur les Jeunesses Hitlériennes. Mais on peut très bien classer les personnages selon la typologie basée sur une distinction faite à partir du premier roman de Hans Peter Richter. Dans ce dernier, la majorité des personnages contribue au destin tragique de la famille de Friedrich. Les « ennemis » peuvent être classés en trois groupes distincts : les antisémites notoires, les suiveurs et les opportunistes.

1. Les antisémites notoires

Dans *Damals war es Friedrich*, trois personnes antisémites sont nommées : Hitler, M. Resch, le propriétaire de l'immeuble où habite le narrateur, et M. Schuster, le professeur de gymnastique du narrateur.

³⁷⁷Simon, p. 120.

Le représentant le plus virulent de ce groupe est le propriétaire de l'immeuble où habitent Friedrich et le narrateur. Hostile à la famille de Friedrich du début à la fin du roman, il est très probablement le responsable direct de la déportation du père et évidemment celui de la mort de Friedrich. Il est le premier à énoncer une insulte antisémite envers Friedrich :

du Judenbengel, du !³⁷⁸

sale petit Juif !³⁷⁹

Il cherche à déloger la famille Schneider mais en 1933 la justice fonctionne encore et au procès, il perd contre la famille de Friedrich. Il se réjouit ostensiblement lors de l'arrestation du père de Friedrich et du rabbin

„Den lästigen Mieter sind wir los! –Und die haben noch einen ganz hübschen Vogel dazu gefangen!“³⁸⁰

- Nous voilà débarrassés de locataires importuns ; et par-dessus le marché, nous avons capturé un bel oiseau.³⁸¹

- Enfin ! Nous voilà débarrassés de ce locataire encombrant ! Et par-dessus le marché, ils ont mis la main sur un sacré oiseau !³⁸²

Il signale même qu'il manque Friedrich aux policiers :

„Einer fehlt!“ zeterte Herr resch. „Sie haben einen vergessen!“³⁸³

Il en manque un, glapit M. Resch, vous en avez oublié un.³⁸⁴

Il en manque un ! Vous en avez oublié un !³⁸⁵

« Méchant » évident car cruel, violent, et voleur, il règne dans son domaine en dictateur comme les méchants des contes. Il est ainsi décrit dans le prologue :

Nun ließ er andere Vertreter für sich arbeiten. Er selber saß am Fernsprecher und leitete seine Geschäfte von dort aus. Endlich dürfte er herrschen, und er ließ es jeden spüren. Sein Haus war sein Herrschaftsbereich; Vertreter und Hausbewohner waren seine Untertanen.³⁸⁶

³⁷⁸ *Friedrich 61*, p. 19 ; *Friedrich 69*, p. 18.

³⁷⁹ *Frédéric 61*, p. 24 ; *Frédéric 69*, p. 25.

³⁸⁰ *Friedrich 61*, p. 133 ; *Friedrich 69*, p. 106.

³⁸¹ *Frédéric 61*, p. 188.

³⁸² *Frédéric 69*, p. 185.

³⁸³ *Friedrich 61*, p. 132 ; *Friedrich 69*, p. 105.

³⁸⁴ *Frédéric 61*, p. 187.

³⁸⁵ *Frédéric 69*, p. 185.

[...] d'autres représentants travaillaient maintenant pour lui et il dirigeait ses affaires par téléphone. Bref, il régnait et le faisait bien sentir ! Sa maison était son royaume, représentants et locataires étaient ses sujets.³⁸⁷

Désormais, c'était les autres qui travaillaient pour lui. Il lui suffisait de rester vissé sur son siège près d'un téléphone pour diriger ses affaires. Il avait enfin acquis le droit d'exercer un pouvoir et ne se privait pas de le faire sentir ! Sa maison était son empire ; représentants de commerce et locataires étaient ses sujets.³⁸⁸

Pour le lecteur, il est clairement l'exemple à ne pas suivre même s'il est capable de faire preuve d'humanité, de douceur et d'affection pour son nain de jardin. Entre le *Damals war es Friedrich* de 1961 et celui de 1969, Hans Peter Richter a supprimé le prénom de Herr Resch. À la première page du roman, la première évocation du propriétaire est en effet « Herrn Jean Resch » dans le texte de 1961, et seulement « Herrn Resch » dans celui de 1969. Christiane Prélet a traduit « Jean Resch » par « Hans Resch » : elle a traduit le prénom français de l'original allemand en sa traduction allemande dans la traduction française. Cette connotation étrangère a été supprimée dans la deuxième version allemande probablement pour éviter de désigner un étranger comme caricature du nazi de base. Ce prénom « Jean » pourrait donner l'impression que les Allemands ne sont pas perçus comme responsables de ce qui s'est passé en Allemagne. Dans *Wir waren dabei*, Herr Resch est aussi présent mais il est très peu évoqué.

M. Schuster, le professeur de gymnastique du narrateur en 1938, a fait la guerre de 1914-1918 et se comporte avec la classe d'enfants d'environ treize ans comme avec des soldats. En un chapitre de quelques pages intitulé « Begegnung³⁸⁹ », le narrateur en dresse un portrait peu flatteur : il s'agit d'un personnage stupide, très antisémite, autoritaire à l'extrême et qui s'acharne sur les enfants les plus faibles. Il fait parader les enfants dans la ville en portant des briques dans leurs cartables. L'absurdité de cet exercice peut, sans toutefois être comparable, faire penser au camp de Mauthausen où les déportés étaient exterminés dans les carrières de pierres. D'autres personnages antisémites apparaissent dans le roman, ils ne sont pas nommés comme le sont Hitler et

³⁸⁶ *Friedrich 61*, p. 8 ; *Friedrich 69*, p. 9.

³⁸⁷ *Frédéric 61*, p. 8.

³⁸⁸ *Frédéric 69*, p. 10.

³⁸⁹ *Friedrich 61*, p. 92 ; *Friedrich 69*, p. 74.

les deux personnages précédents. On peut énumérer :

- le grand-père du narrateur qui ne veut pas que son petit-fils fréquente un enfant juif
- l'anonyme qui a écrit juif sur la plaque du médecin de Friedrich
- le nazi qui bloque l'accès de la librairie Rosenthal pour faire appliquer le boycott des magasins juifs en 1938
- le nazi bossu qui vient faire un discours anti-juif aux Pimpfs, auxquels appartient le narrateur, le jour où Friedrich l'accompagne
- la mercière qui accuse Friedrich d'avoir cassé sa vitrine et de vouloir la voler
- le policier qui lui donne raison malgré l'aveu du narrateur car Friedrich, étant juif, est obligatoirement coupable
- l'employé de la piscine qui interdit à Friedrich de se changer dans les vestiaires et qui lui jette ses affaires par terre lorsqu'il découvre qu'il est juif
- les initiateurs du pogrom dont la dame qui livre les journaux dans l'immeuble du narrateur

Dans *Wir waren dabei*, le narrateur appartient aux Jeunesses Hitlériennes : il est Pimpf (enfant de moins de 10 ans) puis fait partie du Jungvolk (section pour les 10-14 ans) et enfin de la Hitlerjugend (pour les plus de 14 ans). Il lui arrive donc d'être inclus dans le groupe qui agresse. C'est le cas lorsque, par exemple, un chef leur demande d'aller « s'occuper » du groupe de jeunesse catholique. Ils sont les agresseurs mais, étant moins nombreux, ils sont les perdants. Un autre jour, ils s'attaquent à un enfant juif que le narrateur reconnaît : Friedrich. Le narrateur n'agresse pas son voisin et se désolidarise du groupe en s'éloignant. Günther (non encore enrôlé dans les mouvements hitlériens) et un vieil homme interviennent pour empêcher le groupe de passer Friedrich à tabac. Outre les jeunes des Jeunesses Hitlériennes, d'autres personnages sont clairement présentés négativement :

- le directeur d'école qui, lors d'un regroupement dans la cour, déplore que tous les enfants ne fassent pas partie des Jeunesses ; il désigne et méprise explicitement Günther, le seul de sa classe à ne pas porter l'uniforme
- le professeur de gymnastique qui, lui aussi, déplore que Günther ne fasse partie « des leurs »
- l'Oberjungstammführer, venu faire un discours aux Jeunesses, qui punit

Günther en l'humiliant publiquement car il a osé parler dans les rangs : il ordonne des exercices physiques que Günther doit respecter à la lettre (sauter dans la boue, s'allonger dans les flaques d'eaux, etc.)

- les participants au pogrom dont celui qui insulte Günther car il a acheté chez un juif et qui l'oblige à casser un bocal de sucreries aux pieds du papetier

Dans *Un sac de billes* comme dans *Simon et l'enfant*, il y a plusieurs groupes d'ennemis : les Allemands, ennemis héréditaires, les nazis, ennemis de cette guerre, et les Français qui collaborent. Dans *Un sac de billes*, les deux frères découvrent qu'en zone libre, ils sont aussi en danger. En effet, ils croyaient être en danger en zone occupée à cause des occupants antisémites et ne comprennent pas l'intérêt de la zone libre si les risques sont les mêmes pour les juifs. Les soldats allemands du début d'*Un sac de billes*, même s'ils sont ressentis comme ennemis, ne sont pas présentés comme dangereux. Ils viennent se faire couper les cheveux dans une boutique juive et sont capables d'humour et d'attendrissement face à la farce des deux frères qui ont caché l'affiche « Yiddish Gescheft ». Quand Simon et ses amis font sauter le train plein de soldats allemands, Simon est écœuré de ce qu'il vient de faire : les jeunes soldats qu'il voit mourir devant lui sont des êtres humains avant tout. En revanche dans les deux romans, au moment des arrestations, certains des SS ou des policiers qui officient sont montrés comme particulièrement durs et cruels. D'autres en revanche restent humains. Dans *Un sac de billes*, le papetier qui embauche et héberge Joseph est antisémite. Joseph Joffo le présente comme un être qui a entièrement confiance dans le maréchal Pétain. Il ennuie sa femme et sa fille qui ne l'écoutent pas. Son coursier, Joseph, est donc son interlocuteur privilégié. Il semble plutôt paternel envers son coursier, qu'il ne sait pas juif. Joseph aura sa revanche : il empêchera le procès expéditif du libraire en expliquant à ceux qui veulent l'exécuter qu'il a sauvé un juif. Joseph pense que le libraire va enrager jusqu'à sa mort de devoir la vie à un juif.

Dans les deux romans de Judith Kerr, les ennemis sont plutôt éloignés géographiquement. En Suisse, la famille est toutefois directement confrontée à la famille d'un nazi en vacances dans la même pension qu'elle. Les parents interdisent à leurs enfants de jouer avec des petits juifs. Mais l'incident se termine vite puisque le propriétaire de l'auberge fait le choix de rester en bons termes avec la famille juive et chasse la famille antisémite. À Paris, la famille d'Anna est aussi brièvement confrontée

à l'antisémitisme de la concierge de leur immeuble. En effet, alors que les parents ont du retard pour payer leur loyer, elle laisse entendre :

“Hitler knew what he was doing when he got rid of people like you!”³⁹⁰

Hitler savait ce qu'il faisait en se débarrassant de gens comme vous !³⁹¹

Hitler savait ce qu'il faisait quand il vous a mis à la porte, vous et vos pareils !³⁹²

Cette réplique montre bien que le discours antisémite est intégré par la population. Il n'est pas apparent tant que tout se passe bien, mais il rejaillit au moindre incident, ici pour un jour de retard dans le règlement du loyer. Il s'agit d'une sorte d'avertissement et la famille part peu de temps après. En effet, alors que la concierge commence à exprimer des idées antisémites, ils reçoivent un courrier d'Angleterre leur annonçant du travail pour le père d'Anna. Cela se passe en 1935 donc bien avant l'occupation allemande ; mais cette phrase de la concierge laisse penser qu'ils partent à temps de France.

2. Les suiveurs et les opportunistes

Dans *Damals war es Friedrich*, une partie de la population devient progressivement hostile aux juifs, accusés d'être responsables de tous les malheurs de l'Allemagne. Elle constitue une catégorie que l'on pourrait appeler « les suiveurs ». Influencés par la propagande nazie, ils agissent contre les juifs en se fondant dans la masse. Même le narrateur se laisse entraîner par la foule dans la destruction de locaux juifs. Sur le moment, il en éprouve une certaine satisfaction. Comme nous l'avons vu précédemment, ces mouvements collectifs révèlent « l'autre » en soi. Ils révèlent l'antisémitisme latent qui s'exprime quand les conditions y sont favorables. Cette catégorie rassemble les Allemands qui adhèrent au parti nazi ou qui suivent les consignes nazies pour avoir de meilleures conditions de vie. La famille du narrateur en est le meilleur exemple : au début du roman, le père du narrateur est au chômage ; après son adhésion au parti, il retrouve du travail. À l'inverse la famille de Friedrich, dont le

³⁹⁰ *Rabbit*, p. 223-224.

³⁹¹ *Trois*, p. 175.

³⁹² *Lapin*, p. 216.

père est fonctionnaire au début, se rapproche progressivement de son destin tragique. La mise en parallèle de l'ascension sociale de l'une et de la déchéance de l'autre suggère que la famille « amie » peut être considérée comme plus nuisible que les autres. Elle ne joue pas le rôle salvateur des amis des contes et assure son propre succès tout en plaignant le malheur de l'autre. Friedrich meurt même au moment où, pour la première (et dernière) fois, il leur demande une faveur : il voudrait qu'ils lui donnent la photo de la rentrée des classes sur laquelle sa famille et celle du narrateur posent ensemble. Dans les deux romans de Hans Peter Richter, les des gens n'interviennent pas. Dans leur très grande majorité, ils laissent faire. Sans être directement hostiles aux juifs, ils restent spectateurs ou s'enferment chez eux lors des pogroms ou des agressions. Dans *Wir waren dabei*, seuls le père de Günther et Günther ont le courage de dire quelque chose ou d'intervenir quand il se passe des choses qui vont à l'encontre de la démocratie ou de l'humanité.

Dans *Simon et l'enfant*, lorsque Simon est dans l'ambulance avec Mireille, l'ambulance est bloquée par une rafle. Simon s'indigne que l'ambulancier et le chauffeur fassent des commentaires plutôt amusés de ce qui se passe :

Imbéciles ! Vous ne voyez pas ce qui se passe ? Et si c'était vos femmes et vos gosses, qu'on emmenait ?³⁹³

Mais l'ambulancier répond qu'il n'y a pas de risque puisqu'ils ne sont pas juifs. Il ne se sent pas concerné par ce qui se passe puisqu'il considère que ce ne sont pas des gens comme lui. Le narrateur s'interroge un peu avant cette parole de Simon sur ces Français qui ont arrêté les juifs :

Et tous étaient français.

Des Français sans histoire, ni cruels ni haineux ; placides, au contraire, calmes, polis, parfois. Simon vit l'un d'eux soutenir par le coude une vieille femme qui venait de trébucher : les hommes ne sont pas de bois. A quoi pensaient-ils, ces bons époux, ces bons pères, en conduisant à l'abattoir, via le Vélodrome d'hiver et le camp de Drancy, des êtres sans défense que leur pays avait accueillis et qui avaient travaillé, comme les autres, plus même, que les autres, à sa prospérité et à sa grandeur ? Un seul, parmi ces hommes en uniforme, démissionna le soir même. L'histoire a oublié son nom.³⁹⁴

³⁹³ *Simon*, p. 77.

³⁹⁴ *Simon*, p. 76.

Le narrateur s'interroge donc sur ces fonctionnaires qui ont suivi des ordres sans rien dire.

3. Ennemis malgré eux

Dans *Damals war es Friedrich*, la fin de Friedrich est lié au fait que les gens susceptibles d'intervenir en sa faveur se trouvent menacés par le chef de l'abri : M. Resch. En effet, ce personnage hostile à Friedrich dès le début du roman menace ceux qui cherchent à le faire accepter dans l'abri :

„Raus!“ brüllte Herr Resch. „Verschwinde! – Du bildest dir doch nicht ein, daß wir dich in unsern Schutzraum lassen!“ Er atmte wieder rasch und prustend. „Raus! Scher dich hinaus! »

Der Feldwebel erhob sich und ging zur Schleuse. „Sind Sie verrückt geworden? Sie können den Jungen doch nicht bei diesem Angriff aus dem Keller jagen!“

„Wissen Sie, was der ist?“ verteidigte sich Herr Resch. „das ist ein Jude!“

„Na und?“ fragte der Feldwebel erstaunt. „Und wenn es ein räudiger Hund wäre, lassen Sie ihn drin, bis der Angriff vorüber ist!“

Auch die übrigen Insassen des Luftschutzraums beteiligten sich nun. „Er soll den Jungen drin lassen!“ tönte es von allen Seiten.

„Was fällt denn Ihnen überhaupt ein?!“ schrie Herr Resch den Feldwebel an. „was mischen Sie sich in meine Angelegenheiten?! Wer ist hier Luftschutzwart, Sie oder ich?! Sie haben sich meinen Anordnungen zu fügen, verstanden! Sonst zeige ich Sie an.“³⁹⁵

L'échange verbal est particulièrement violent. La traduction de Christiane Prélet rend assez bien cette violence :

-Hors d'ici, rugit M. Resch, disparais ; est-ce que tu t'imagines que nous allons te garder dans notre abri ? Hors d'ici, déguerpis !

Le militaire se leva et s'avança vers le boyau.

-Êtes-vous devenu fou. Vous ne pouvez tout de même pas chasser ce garçon de la cave pendant un bombardement pareil ?

-Savez-vous à qui vous avez affaire ? protesta M. Resch. A un Juif.

-Et alors ? demanda le militaire avec étonnement. Quand bien même ce serait un chien galeux, gardez-le ici au moins jusqu'à la fin de l'alerte.

³⁹⁵ *Friedrich* 61, p. 142-143 ; *Friedrich* 69, p. 113.

Les autres occupants de l'abri prirent part à la discussion. « Ce garçon doit rester », entendait-on de toutes parts.

-Qu'est-ce qui vous prend ? cria M. Resch au soldat. Et de quoi vous mêlez-vous ? Qui est agent de la Défense passive ici, vous ou moi ? Vous devez obéir à mes instructions. Compris ? Sinon, je saurai bien vous montrer...³⁹⁶

Celle d'Anne Georges moins bien :

-Fiche le camp d'ici ! Si tu t'imagines qu'on va te laisser entrer dans l'abri?

Le temps de retrouver son souffle, il reprit :

-Fais ce que je te dis. Déguerpis immédiatement !

À ces mots, l'adjudant se précipita dans le boyau.

-Êtes-vous devenu fou ? Vous ne pouvez quand même pas renvoyer ce garçon sous une attaque pareille !

M. Resch chercha à se justifier.

-Savez-vous seulement à qui vous avez affaire? *À un Juif !*

-Et alors ? rétorqua vivement l'adjudant. Quand bien même ce serait un chien galeux, laisse-le rentrer jusqu'à la fin de l'attaque !

Un concert de voix fit chorus avec lui.

-Qu'il le laisse rentrer ! criait-on de toutes parts.

-Qu'est-ce qui vous prend ? s'emporta M. Resch en s'en prenant à l'adjudant. Mêlez-vous plutôt de ce qui vous regarde ! Qui est ici agent de la défense antiaérienne, vous ou moi ? Vous devez obéir à mes instructions, un point c'est tout ! Sinon, vous allez voir.³⁹⁷

Le « chercha à se justifier », en particulier, laisse penser que Herr Resch a ressenti un moment de faiblesse alors qu'il est convaincu de son bon droit. Il ne cherche pas à se justifier, il justifie son action.

Le père du narrateur a particulièrement peur d'une dénonciation de M. Resch. À la fin du chapitre, il dit à sa femme :

Mutter lehnte heulend an Vaters Schulter.

„Nimm dich doch zusammen!“ fehlte Vater. „Du bringst uns alle ins Unglück.“³⁹⁸

Les traductions par C. Prélet et A. Georges sont respectivement :

³⁹⁶ *Frédéric* 61, p. 203-204.

³⁹⁷ *Frédéric* 69, p. 200-201.

³⁹⁸ *Friedrich* 61, p. 143 ; *Friedrich* 69, p. 114.

Maman sanglotait, appuyée contre l'épaule de Papa qui la suppliait :

-Ressais-toi, je t'en prie, sinon tu vas tous nous perdre.³⁹⁹

et

Maman sanglotait sur l'épaule de Papa.

-Ressais-toi ! suppliait Papa. Tu vas nous porter malheur.⁴⁰⁰

La traduction d'A. Georges atténue un peu l'original. Il en est de même pour la traduction du passage suivant où la menace implicite de M. Resch envers la famille du narrateur est aussi transformée par la traduction de « allerdings » par « par contre » :

Ich muß mich allerdings sehr über Ihr Mitgefühl mit Juden wundern! – Sie, als Frau eines Parteigenossen?!⁴⁰¹

Par contre, je m'étonne de la compassion dont vous faites preuve à l'égard des Juifs ! Vous, la femme d'un membre du parti ?⁴⁰²

C. Prélet prend plus de liberté, mais rend peut-être mieux l'ironie et la méchanceté de M. Resch :

Mais vraiment, ajouta-t-il lentement, permettez-moi d'être très étonné de la compassion dont vous faites preuve à l'égard d'un Juif, vous, la femme d'un membre du parti.⁴⁰³

Ainsi la famille du narrateur, comme les gens dans l'abri, ont tellement peur pour eux qu'ils ne se risquent pas à défendre Friedrich. Ils décident de ne pas risquer leur vie pour quelqu'un qui ne leur est pas vraiment proche. Au moment où le rabbin lui demande s'il peut garder le secret de sa présence dans l'appartement de Friedrich, le narrateur ne tranche pas sur la question :

Der Rabbi war für mich ein fremder Mann. Und meine Mutter, und Vater? Standen sie mir näher als der Jude? Dürfte ich mich und meine Eltern in Gefahr bringen eines fremden Menschen wegen?⁴⁰⁴

Le rabbin était pour moi un étranger. Et ma mère et mon père, ne m'étaient-ils pas plus proches que ce Juif ? Devais-je me mettre en danger, et mettre en danger mes parents pour un étranger ?⁴⁰⁵

³⁹⁹ *Frédéric* 61, p. 204.

⁴⁰⁰ *Frédéric* 69, p. 201.

⁴⁰¹ *Friedrich* 61, p. 145 ; *Friedrich* 69, p. 115.

⁴⁰² *Frédéric* 69, p. 205.

⁴⁰³ *Frédéric* 61, p. 207.

⁴⁰⁴ *Friedrich* 61, p. 124 ; *Friedrich* 69, p. 99.

Après tout, le rabbin n'était pour moi qu'un inconnu. Mon père et ma mère ne m'étaient-ils pas plus proches que ce Juif ? Devais-je, à cause de lui, menacer ma propre vie et celle de mes parents ?⁴⁰⁶

Deux autres personnages peuvent être considérés comme ennemis malgré eux. La mère du narrateur, qui fait une remarque sur la judéité de Friedrich quand il sort du bain, révèle une idée inconsciente de différence entre son fils et ce petit garçon juif. L'instituteur de la dernière année où Friedrich et le narrateur seront ensemble à l'école, véhicule l'idée moyen-âgeuse que les juifs ont crucifié le Christ. Il ne contredit pas cette accusation qui est l'argument avancé par le grand-père du narrateur pour interdire que son petit-fils fréquente Friedrich. L'instituteur, au lieu de contredire les préjugés contre les juifs, les confirme en les justifiant. Il explique aux enfants que, suite aux persécutions dont les juifs sont victimes depuis des siècles, il est normal qu'ils soient traîtres, qu'ils aiment l'argent, etc.⁴⁰⁷ Même le narrateur dans sa manière de présenter certaines coutumes juives accentue l'effet d'étrangeté qu'il ressent. À aucun moment, il n'est expliqué que Jésus était juif et que c'est notamment parce qu'il se considérait comme le messie qu'il a été condamné à mort. Il n'est pas non plus mentionné que la crucifixion est une pratique romaine. Il est gênant dans un roman pour enfant de justifier les a priori contre les juifs sans s'en distancier. C'est un point qui est reproché en Allemagne à ce roman. Dans un répertoire des œuvres de littérature de jeunesse sur le nazisme et le fascisme, on peut en effet lire :

viele antisemitische Vorurteile werden eher bestätigt und verfestigt, z.B.: die Juden hätten „unsern Herrn ans Kreuz geschlagen“, „ermordete christliche Kinder“, die Juden wären hinterlistig, verschlagen, betrügerisch und geldgierig – und müßten es auch sein, weil sie sich anders nicht behaupten können; die Juden wären besonders „tüchtig“ usw.⁴⁰⁸

⁴⁰⁵ *Frédéric* 61, p. 178-179.

⁴⁰⁶ *Frédéric* 69, p. 171.

⁴⁰⁷ Chapitre « Der Lehrer » : *Friedrich* 61, p. 65 ; *Friedrich* 69, p. 64. Chapitre « Le maître d'école » : *Frédéric* 61, p. 97 ; *Frédéric* 69, p. 91.

⁴⁰⁸ Roter Elefant, Arbeitskreis Kinder – Bücher – Medien e. V. : *Das Vergangene ist nicht tot! Kinder- und Jugendbücher zum Thema Faschismus/ Nationalsozialismus Ein Verzeichnis*, Mensch und Leben Verlagsgesellschaft mbH, 1991, p. 61.

beaucoup de préjugés antisémites sont confirmés et renforcés, par exemple : les juifs auraient « crucifié notre seigneur », ils « tuent les enfants chrétiens », les juifs seraient perfides, rusés, trompeurs et cupides – et ils sont bien forcés de l'être car ils ne peuvent pas s'affirmer autrement ; les juifs seraient particulièrement « habile » etc.

Dans *Wir waren dabei*, Günther se retrouve obligé de participer au pogrom de la papeterie où il vient d'acheter un cahier. Il est d'abord frappé et insulté puis l'un des hommes qui détruit le magasin lui ordonne de casser un bocal aux pieds du propriétaire. En outre Günther est obligé, par la loi, d'entrer dans les Jeunesses Hitlériennes.

Dans *Un sac de billes*, deux personnages ne peuvent assurer la sécurité des deux enfants. Les temps de guerre en font des dangers sans vraiment parler d'ennemis. La sœur de Maurice et Joseph doit chasser ses frères qui viennent de traverser la France pour la rejoindre. En effet, dans leur village a eu lieu une arrestation à la suite d'une dénonciation. Personne ne sait qui est le dénonciateur et la méfiance règne. Il serait beaucoup trop dangereux pour les deux frères, ainsi que pour leur sœur et son mari que Maurice et Joseph restent chez elle. Le deuxième personnage est Ferdinand, l'intendant du camp pétainiste. Il propose aux enfants de les emmener à Nice où il doit se rendre. Il ne leur en indique pas la raison exacte et les enfants l'apprennent une fois qu'ils sont arrêtés : Ferdinand est juif et venait chercher des faux-papiers à Nice. Il n'a pas agi en ayant conscience du danger puisqu'il n'a pas dit aux enfants de partir s'il ne revenait pas dans les cinq minutes prévues. Ils se font attraper tous les trois successivement dans une souricière. Ferdinand n'est pas un ennemi à proprement parler mais il est la cause de l'arrestation de Maurice et Joseph.

Dans les romans interviennent aussi des personnages positifs. Ils sont plus ou moins nombreux suivant les œuvres.

C. Personnages « positifs »

Les personnages que nous avons appelés positifs sont ceux qui sont non-hostiles aux héros ou bien qui leur apportent une aide.

Dans *Damals war es Friedrich*, la famille du narrateur est ambiguë : le père

entre au parti et le narrateur est dans les Jeunesses Hitlériennes, mais elle n'est pas directement hostile à Friedrich et sa famille. Le père cherche même à les prévenir du danger qu'ils courent à rester en Allemagne. Il les encourage à partir au vu des discours qu'il entend aux réunions du parti. Le narrateur continue de fréquenter Friedrich malgré les risques qu'il fait courir à son père et à sa famille en fréquentant un juif. Un personnage de *Wir waren dabei* est aussi ambigu : il s'agit de Heinz. D'une part il est très engagé dans les Jeunesses et son père fait partie des nazis plutôt haut-placés, d'autre part, il désapprouve ses camarades qui ont participé au pogrom. Pour lui il s'agit d'une histoire politique d'adultes à laquelle les jeunes ne devaient pas se mêler. Il ne comprend pas que le narrateur, qui a un ami juif, ait pu y participer.

Dans *Wir waren dabei*, seuls le père de Günther et Günther ont le courage de protester devant des faits, des gestes ou des paroles qui vont à l'encontre de la démocratie ou des valeurs humaines. Quand le père de Günther conteste l'absence de choix au bureau de vote, il en est sorti par la force. Plus tard il sera arrêté pour avoir critiqué Hitler. Günther, lui, intervient contre les Jeunesses Hitlériennes qui agressent Friedrich. Il fait aussi remarquer, le jour où il entre dans les Jeunesses, qu'il n'est là que parce qu'il y est obligé. Un jour, alors que ses camarades des Jeunesses discutent avec enthousiasme de la guerre, il quitte la salle en les critiquant. Il dit aussi à ses camarades qu'il ne se plaît pas dans les Jeunesses et il jette même au feu un étui avec l'effigie d'Hitler.

Dans *Damals war es Friedrich*, trois personnages se détachent des autres par leur distance vis-à-vis du régime : Helga (l'amie de Friedrich), Mme Penk (l'aide de la mère de Friedrich) et M. Neudorf (l'instituteur des deux enfants avant que Friedrich ne doive changer d'école). Helga est la jeune fille qui, en 1940, ne se sent pas gênée de fréquenter un juif. Elle le voit comme un adolescent de son âge. Elle continue à donner rendez-vous à Friedrich, tout en sachant qu'il est juif. Friedrich en revanche, refuse de continuer à la mettre en danger. L'aide de la maman de Friedrich, Mme Penk est aussi l'aide de celle du narrateur. En 1935, suite à une loi, elle annonce à Mme Schneider qu'elle n'a plus le droit de travailler pour sa famille. Elle aurait aimé continuer et dit que s'il n'y avait pas eu son mari, elle l'aurait fait. Mais son mari est un ancien communiste et il lui a demandé d'éviter de se faire remarquer car ce serait dangereux pour eux. L'instituteur, M. Neudorf, explique à la classe de Friedrich que les juifs sont

des hommes semblables à eux tous et que même si Friedrich doit quitter l'école à cause de sa confession, il espère que ses camarades resteront ses amis. Lui-même, quatre ans plus tard, se rend chez Friedrich lors de sa Bar-Mitsva. Il lui offre un stylo portant l'inscription « Friedrich » en doré sur le bouchon. Le capuchon sera le seul objet que Friedrich possédera encore juste avant sa mort. Lors de son discours à l'école, l'instituteur avait dit aux camarades de Friedrich :

Ich hoffe, ihr versteht das und bleibt Friedrichs Freunde, so wie ich sein Freund bleibe, wenn er auch nicht mehr meine Klasse besucht. Vielleicht wird Friedrich gute Freunde brauchen.⁴⁰⁹

J'espère que vous le comprendrez et resterez l'ami de Frédéric, tout comme je demeurerai le sien, alors même qu'il ne sera plus dans ma classe... Peut-être aura-t-il besoin bientôt de bons amis, de fidèles amis...⁴¹⁰

J'espère que vous le comprendrez et que vous resterez ses amis, tout comme je reste le sien, quand bien même il ne sera plus mon élève. Peut-être aura-t-il besoin un jour de s'appuyer sur de vrais amis.⁴¹¹

La difficulté de traduire la phrase « Vielleicht wird Friedrich gute Freunde brauchen. » est révélatrice de l'importance qu'elle a. Christiane Prélet traduit même deux fois « gute Freunde » : « bons amis » et « fidèles amis. » Friedrich a eu besoin d'amis (« vrais », « bons » ou « fidèles »), mais rien n'a permis qu'il n'en conserve. De plus il n'a trouvé aucune aide salvatrice.

En revanche, dans les romans de Joseph Joffo, il existe un plus grand nombre de personnages positifs. Dans *Un sac de billes*, les enfants rencontrent des adultes bienveillants et de nombreux sauveurs. Joseph est même surpris que des gens risquent leur vie pour les sauver eux, deux enfants juifs qui leur sont inconnus. Dans le train qu'ils prennent pour s'approcher de la ligne de démarcation, deux adultes les aident. Le premier est une vieille dame qui leur donne à boire alors qu'ils ont très soif. Le second est un prêtre qui dit aux policiers qui contrôlent les papiers que Joseph et Maurice sont avec lui.

Les interprètes de l'Excelsior qui interrogent Maurice et Joseph ne cherchent pas à aider les deux enfants. Toutefois Joseph ressent le premier comme un soutien. Et le

⁴⁰⁹*Friedrich* 61, p. 70 ; *Friedrich* 69, p. 58.

⁴¹⁰*Frédéric* 61, p. 104.

⁴¹¹*Frédéric* 69, p. 97.

médecin décide de déclarer leur circoncision comme un acte chirurgical : « chirurgical gemacht. »⁴¹² Le narrateur s'interroge à deux reprises sur le pourquoi de ce geste. On peut lire :

Impossible de savoir ce qui se passe dans la tête de cet homme.⁴¹³

et quelques pages plus loin :

Pourquoi a-t-il fait ça, celui-là ? Pourquoi nous a-t-il sauvés nous alors qu'il doit chaque jour en condamner des centaines ? [...] Mais le sait-il lui-même ? Peut-être s'est-il surpris en nous sauvant la mise, peut-être n'en est-il pas encore revenu...⁴¹⁴

Malgré cette aide du médecin, l'intervention d'un curé de Nice et de l'archevêque sera nécessaire pour sauver les deux enfants. On peut lire :

Il n'en dit pas davantage mais Maurice comprit que Mgr Remond avait évité le départ pour Drancy à tous ceux qu'il avait pu.⁴¹⁵

Joseph Joffo remercie d'ailleurs l'archevêque en le citant nommément dans l'avant-propos d'un recueil de témoignages d'enfants cachés pendant la guerre (cf. Annexe) :

Je voudrais rendre, à l'archevêque de Nice, monseigneur Remond qui aujourd'hui a son arbre planté à Yad Vashem, dans l'allée des Justes, un hommage justifié et mille et une fois mérité. Cet homme, Juste parmi les Justes, a sauvé de 1942 à 1944 plus de 527 enfants juifs. Je fus l'un d'entre eux.

Il est heureux qu'en cette triste période de notre histoire, certains d'entre nous, au péril de leur vie, nous ont permis de ne pas désespérer de l'humanité.⁴¹⁶

Le chef du camp pétainiste soutient aussi les deux enfants. Le narrateur d'*Un sac de billes* se demande régulièrement pourquoi des gens ont choisi de les sauver alors qu'ils ont laissé tant d'autres se faire déporter. Henri, un des frères aînés de Joseph, arrive même à faire sortir ses parents du camp de transit. Joseph l'interroge :

Mais comment ça se fait que le type de la préfecture ait dit que papa n'était pas juif ?⁴¹⁷

⁴¹² *Billes*, p. 262.

⁴¹³ *Ibid.*

⁴¹⁴ *Billes*, p. 269.

⁴¹⁵ *Billes*, p. 284.

⁴¹⁶ FERRAND, Gérard : *Enfants cachés, enfants sauvés – L'exemple du Loir-et-Cher*, Éditions Alan Sutton, 2005.

⁴¹⁷ *Billes*, p. 173-174.

Aucun des quatre frères ne sait vraiment. Ils évoquent différentes possibilités : un retard d'inscription de leur père sur la liste des juifs, un employé qui a répondu n'importe quoi, un employé qui a volontairement dit que leur père n'était pas juif ou bien encore le colonel du camp qui aurait eu la réponse qu'il était bien juif mais qui aurait fait comme si on lui avait dit qu'il ne l'était pas. Albert dit que lui, il penche plutôt pour un retard d'inscription car il ne pense pas qu'à la préfecture

il y ait un ami des faibles et des opprimés qui risque sa place et sa peau pour sauver des gens qu'il ne connaît pas.⁴¹⁸

Pourtant Joseph et Maurice rencontrent des gens de cette trempe : le curé et l'archevêque, qui intercèdent en leur faveur et font des faux papiers pour prouver à la Gestapo que les deux enfants sont catholiques, risquent leur peau pour deux étrangers. Joseph s'inquiète pour le curé lorsque son père est à son tour arrêté et emmené à l'Excelsior, le siège de la Gestapo :

Et le curé de la Buffa ! Des prêtres ont été déportés pour moins que cela.⁴¹⁹

Tout au long de leur périple, les deux frères rencontreront différentes personnes qui les aideront et seront gentils avec eux. Le plus pittoresque est encore le comte qui les prend en stop dans sa calèche :

Et c'est ainsi que Maurice et moi, nés à la porte de Clignancourt, Paris XVIII^e, arrivâmes sur la place de la gare d'Aire-sur-l'Adour dans une calèche du siècle dernier avec pour cocher le comte de V. dont l'un des ancêtres, dit-on, s'illustra à Marignan (1515) et dont, aux dernières nouvelles, il fut le dernier rejeton.⁴²⁰

Dans son ouvrage *Pour quelques billes de plus*, Maurice, frère de Joseph, évoque aussi l'aide que les deux frères ont reçue pendant cette période difficile :

Des catholiques aussi, j'en ai connus beaucoup et là, je pense à tous ceux, admirables, qui, pendant l'Occupation, nous ont aidés, mon frère Joseph et moi, recueillis, nourris, hébergés, sauvés. Quelques figures me traversent la mémoire, Subinagui, le chef du Chantier de Jeunesse Moisson Nouvelle, le curé de la Buffa qui nous avait remis de faux certificats de communion solennelle, le prêtre le plus têtu, le plus humoriste et le plus acharné à arracher des Juifs aux griffes des Allemands de tous les cantons des Alpes-Maritimes.⁴²¹

⁴¹⁸*Ibid.*, p. 174.

⁴¹⁹*Ibid.*, p. 300.

⁴²⁰*Ibid.*, p. 115.

⁴²¹JOFFO, Maurice : *Pour quelques billes de plus*, Jacques Grancher, 1990, p. 14-15.

Les deux enfants doivent leur survie à des adultes qui ont agi selon leur humanité et non selon les lois en vigueur à cette époque sur le territoire français.

Dans *Simon et l'enfant* plusieurs personnages peuvent être considérés comme des personnages positifs. Le premier personnage qui aide une personne juive est le chauffeur de l'ambulance dans laquelle meurt Mireille. Lorsqu'ils sont bloqués par la rafle, une dame frappe à la porte, Simon ouvre et le chauffeur leur dit de faire vite. L'ambulancier dit alors :

« J'ai l'impression que nous avons un passager de plus », dit Maurice.

Le chauffeur se retourna.

« Je ne vois personne.

Alors mes oreilles doivent me jouer des tours.

-Merci, chuchota Simon.⁴²²

Ce sauvetage dans la fiction ressemble beaucoup à celui de Boris Cyrulnik. Il a, lui, réellement été sauvé par une ambulance. Il raconte son expérience dans un de ses ouvrages, tout en n'assumant pas, dans cet ouvrage-là, qu'il s'agit de son propre passé. Bernard arrêté à l'âge de six ans arrive à s'échapper de là où il est emprisonné. Dehors il est sauvé par une infirmière :

Une ambulance se trouvait un peu à l'écart. Une infirmière voyant l'enfant l'a appelé. Bernard a couru jusqu'à la camionnette dont les portes de derrière étaient encore ouvertes et s'y est engouffré. Il a plongé sous un matelas sur lequel agonisait une femme toute blanche. Un long moment, personne n'a bougé. La femme mourante, l'infirmière immobile et l'enfant sous le matelas. Un médecin militaire allemand est venu, a examiné la dame et donné l'autorisation de départ.⁴²³

Par la suite, Franck rencontre le père Pascal, directeur de l'orphelinat où il atterrit après la mort de sa mère. Le père Pascal écoute radio Londres. Le lecteur découvre par la suite qu'il fait passer des gens en zone libre via des pèlerinages à Lourdes : ils sont plus nombreux à l'aller qu'au retour. Lorsque le réseau est grillé, Franck et Simon se réfugient à Bourg-Saint-Maurice. Ils y sont bien, mais une nouvelle loi les chasse : seuls ont le droit de rester en zone frontalière les personnes justifiant

⁴²² *Simon*, p. 79.

⁴²³ CYRULNIK, Boris : *Les vilains petits canards*, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 186.

d'attaches familiales sur place. Ils se rendent à Rumilly comme dans *Un sac de billes*. Le père de leur ami qui les y accueille leur trouve une planque à Aix-les-Bains. La personne qui leur montre l'appartement est M. Jean, le propriétaire de l'hôtel du Cheval Blanc, présenté comme le chef de la résistance locale dans *Un sac de billes*. Franck et Simon sont arrêtés dans cette planque. À Drancy, l'interprète du SS qui les interroge est juif, il leur dit clairement :

Un conseil, mon gars. Ici, vaut mieux être goy. Alors si tu peux le prouver, ne perds pas de temps.⁴²⁴

Il n'est pas dupe, mais il cherche à convaincre le SS que Simon et Franck ne sont pas juifs :

Raconte ta salade, dit Léon.⁴²⁵

À la fin, il dit à Simon d'essayer de se faire oublier car ils ont des chances.

Dans les romans de Judith Kerr, les personnages présentés sont très majoritairement des amis. Il existe peu de « sauveurs » puisque la famille d'Anna part d'Allemagne, puis de France, avant les dangers. En Allemagne toutefois, le père d'Anna part car quelqu'un l'a prévenu que son passeport risquait de lui être bientôt confisqué. Cette personne n'est pas nommée, mais elle est la cause du départ du père puis de la famille. C'est donc grâce à elle que la famille se préserve en fuyant le danger. Effectivement, la famille apprend par la gouvernante restée en Allemagne que les nazis se sont rendus chez eux dès le lendemain des élections. En Suisse, ils sont bien accueillis à l'auberge. Les enfants ont tout de suite des amis. Le père ne trouve pas de travail, mais il est invité pour une fête. À Paris la famille est très proche d'une famille française qui les aide dans la vie courante. L'institutrice d'Anna se montre très patiente avec elle. En Angleterre, Anna a eu une période difficile dans le premier établissement qu'elle a fréquenté, mais elle revient peu sur cette période. Globalement, elle décrit un entourage en général agréable, avec des périodes difficiles liées aux déménagements, à la difficulté pour ses parents de trouver du travail et aux bombardements sur Londres. À la fin de *When Hitler Stole Pink Rabbit*, elle regrette un peu cette situation puisqu'elle a lu que les auteurs célèbres ont majoritairement eu une enfance difficile :

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 205.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 207.

Could her life since she had left Germany really be described as a difficult childhood? [...]

No it was absurd. Some things had been difficult, but it had always been interesting and often funny – and she and Max and Mama and Papa had nearly always been together. [...]

“What a pity,” she thought, “I’ll never be famous at this rate.”⁴²⁶

Est-ce que son existence, depuis qu’elle avait quitté l’Allemagne, pouvait être qualifiée d’enfance difficile ? [...]

Non, c’était absurde. Certains moments avaient été pénibles, mais cela avait toujours été intéressant et souvent amusant – et Maman, Papa, Max et elle avaient presque toujours été ensemble. Aussi longtemps qu’ils seraient ensemble, elle ne pourrait avoir une enfance pénible. Elle soupira un peu en abandonnant ses espoirs.

« Quel dommage, se dit-elle, je en serai jamais célèbre à ce compte-là ! »⁴²⁷

Sa vie depuis qu’ils avaient quitté l’Allemagne, pouvait-elle être considérée comme une enfance « à la dure » ? [...]

Non, c’était idiot. Il y avait eu des moments difficiles, soit. Mais cela avait été constamment intéressant, souvent drôle. Et d’autre part elle, Max, Mutti et Vati n’avaient été séparés qu’en de rares occasions. Tant qu’ils resteraient ensemble, ce ne serait jamais une enfance à la dure. Elle soupira, sentant ses espoirs s’envoler.

« Quel dommage ! pensa-t-elle. Je ne serai jamais célèbre... »⁴²⁸

Ainsi dans ses romans, s’il n’y a pas d’ennemi dangereux présent (à part Hitler), il n’y pas non plus de sauveur.

Dans tous les romans apparaissent des personnages antisémites. Le type de personnages rencontrés est différent suivant le pays dans lequel se déroule le roman. En Allemagne, Hans Peter Richter montre l’isolement dans lequel se retrouve Friedrich ou moins tragiquement, Günther. En France, Joffo présente des héros déçus par la France mais où des Français restent fidèles à leurs valeurs. La famille de Judith Kerr est moins confrontée au danger et rencontre moins de personnages salvateurs.

⁴²⁶*Rabbit*, p. 240.

⁴²⁷*Trois*, p. 186-187.

⁴²⁸*Lapin*, p. 233.

Les romans ont en commun de montrer des enfants dans la guerre qui ne comprennent pas le monde des « grands ». Les adultes sont souvent le danger et la patrie, qui était protectrice, devient aussi un danger pour plusieurs des héros.

**QUATRIEME PARTIE :
RAPPORT A L'HISTOIRE
DANS LES ROMANS**

Les actions des six romans se déroulent dans différents pays d'Europe. Les héros de Hans Peter Richter évoluent exclusivement en Allemagne, ceux de Joseph Joffo en France et ceux de Judith Kerr en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Nous revenons ici sur le contexte historique de chacun des pays évoqués dans les romans.

I. Notions de patrie / Perception des pays

Dans les romans, quatre pays sont « foulés » par les héros : ils correspondent aux quatre pays où passe Anna, l'héroïne de Judith Kerr.

L'Allemagne est le pays où se passent les romans de Hans Peter Richter et d'où fuit la famille d'Anna.

La France est le pays où se déroulent les romans de Joseph Joffo et où se rend la famille d'Anna après son passage en Suisse.

L'Angleterre est le dernier pays où émigre la famille d'Anna. C'est leur nouvelle patrie.

Ces trois pays sont aussi mentionnés dans une partie des autres romans même si les héros ne s'y rendent pas. En revanche la Suisse est uniquement évoquée par Judith Kerr. Il s'agit du premier pays où la famille d'Anna habite après son départ d'Allemagne.

A. Allemagne

L'Allemagne est la patrie de la famille d'Anna dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et celle des familles des héros dans les romans de Hans Peter Richter.

Marion Berghahn dans *Continental Britons : German-Jewish Refugees from Nazi Germany*⁴²⁹ s'intéresse au concept d'assimilation. En particulier elle différencie le processus d'assimilation des familles juives en Allemagne de celui qui a eu lieu dans les autres pays d'Europe. Elle le décrit comme plus rapide en Allemagne que dans les autres pays d'Europe de l'ouest tout en ayant commencé plus tard.

Si Anna est d'une famille juive assimilée, ce n'est pas tout à fait le cas de Friedrich dans les romans de Hans Peter Richter. Si la famille de Friedrich est pratiquante, celle d'Anna ne l'est pas du tout. Anna découvre en 1933 qu'elle est juive, Friedrich, lui, le sait pour ainsi dire dès sa naissance. Toutefois, la famille de Friedrich se sent bien allemande. La situation du père, le prénom du fils ou sa scolarisation dans une école non confessionnelle, montrent que la famille est bien intégrée.

Dans les deux cas, la patrie des enfants est l'Allemagne. Tous les membres des deux familles sont allemands, ils travaillent en Allemagne, les enfants sont scolarisés à l'école allemande et ils ont les coutumes de leur pays. La famille de Friedrich se distingue des familles allemandes chrétiennes uniquement par sa pratique religieuse.

Mais l'Allemagne devient le pays qui les exclut et qui les maltraite alors qu'ils sont intégrés et qu'ils mènent une vie agréable. Les Schneider dans *Damals war es Friedrich* ou de *Wir waren dabei*, comme Julius dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, n'imaginent pas que leur pays peut se transformer au point qu'il soit justifié d'en partir. Ils pensent que les difficultés sont passagères et que tout se calmera.

Dans *Wir waren dabei*, l'Allemagne reste la patrie du narrateur, de Heinz et de Günther. Si pour Günther elle change et l'oblige à participer à des mouvements dans lesquels il ne se reconnaît pas, pour Heinz et le narrateur elle n'est pas décevante. À la fin du roman les trois garçons sont dans le même état d'esprit : ils sont prêts à se sacrifier en s'engageant dans l'armée.

Dans les romans de Joseph Joffo, l'Allemagne et les Allemands sont ennemis des héros. La présence des Allemands à Paris est ressentie comme de plus en plus envahissante par la famille Joffo et son entourage dans *Un sac de billes*. Dans *Simon et l'enfant*, après la rafle de ses parents, Simon s'engage dans la résistance et veut tuer. Il cultive une vraie haine contre les Allemands jusqu'au jour où, avec son groupe, il fait

⁴²⁹BERGHAHN, Marion : *Continental Britons : German-Jewish Refugees from Nazi Germany* [1984], Berghahn Books, New York & Oxford, 2007.

dérailler un train. Il voit alors mourir de jeunes soldats allemands quasiment à ses pieds. Défigurés par les brûlures, ils hurlent de douleur tout près de Simon. Simon est marqué par ces images :

Il n'a plus qu'une idée : courir, disparaître, fuir cette abomination.⁴³⁰

qui le poursuivront par la suite :

J'ai vu deux soldats allemands mourir sous mes yeux. Brûlés vifs. [...]

Je n'aime pas la mort [...]. Je ne veux plus de morts.⁴³¹

L'humanité a repris le dessus et Simon souhaite que la guerre finisse.

B. France

1. Admirée

La France est au départ la patrie admirée de la famille Joffo de *Un sac de billes* ou de la famille de Simon dans *Simon et l'enfant*. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, la France est ressentie comme un pays libre. Lors d'une discussion avec un ami français, le père d'Anna exprime clairement l'importance de la liberté :

"But you live in a free country," he was saying. "Nothing else matters!"⁴³²

-Mais vous vivez dans un pays libre, s'exclamait Papa, tout le reste est sans importance !⁴³³

-... Mais vous vivez dans un pays libre! disait-il. C'est tout ce qui compte !⁴³⁴

Dans *Un sac de billes* la liberté est aussi une valeur très importante associée à la France. Avec les valeurs égalité et fraternité, elle est aux yeux des étrangers une garantie. On peut lire :

⁴³⁰ *Simon*, p. 164.

⁴³¹ *Simon*, p. 185.

⁴³² *Rabbit*, p. 197.

⁴³³ *Trois*, p. 156.

⁴³⁴ *Lapin*, p. 191.

Sur la maison la plus grande, il y avait une inscription : « Liberté – Égalité – Fraternité ». Alors tous les fuyards posaient le balluchon ou lâchaient la charrette et la peur quittait leurs yeux car ils savaient qu'ils étaient arrivés. La France.⁴³⁵

Les parents de Simon dans *Simon et l'enfant* ont aussi confiance dans les valeurs de la France :

Il [Le père de Simon] a toujours été fier [...] de sa nouvelle patrie, cette « grande nation » dont les citoyens ont gravé sur tous les frontons trois mots qui ont changé le cours de l'histoire : « Liberté, Égalité, Fraternité. »

France terre d'asile ; [...]⁴³⁶

La France comme pays de liberté est une notion bien ancrée. On retrouve la même idée dans d'autres romans de littérature de jeunesse sur la Deuxième Guerre Mondiale. On peut par exemple citer le passage suivant du roman *La maison vide* de Claude Gutman :

Il faut toujours être en règle disait papa. La France, c'en est le pays de la liberté. Et quand on est en règle, on n'a rien à craindre. La loi française, elle a toujours protégé les Juifs sauf Dreyfus, peut-être, mais c'était *ine* erreur historique. Et en plus, ils ont réparé. Alors, il faut être en règle.⁴³⁷

Malgré l'occupation, les lois raciales et l'étoile jaune, les parents de Simon, au grand regret de leur fils, continuent à ne pas douter des valeurs françaises :

« Ils n'ont pas pu faire autrement, dit le vieux tailleur. Mais nous avons confiance. La France ne trahira jamais sa parole.

- Liberté, égalité, fraternité », répéta Anna.⁴³⁸

Sûre de ces valeurs françaises, la famille Joffo ne pense pas que les Allemands pourront leur créer des ennuis :

tant qu'ils sont écrit là-haut, ça veut dire qu'on est tranquille ici⁴³⁹

Mais la famille se rend compte assez vite que les choses peuvent évoluer :

La belle confiance avait été sérieusement ébranlée depuis quelques temps. Depuis les formalités pour la carte d'identité et surtout lorsque deux types en imperméables étaient venus sceller l'affiche sur la vitrine sans rien dire.⁴⁴⁰

⁴³⁵ Billes, p. 28.

⁴³⁶ Simon, p. 61.

⁴³⁷ GUTMAN, Claude : *La maison vide*, Gallimard Jeunesse, 1997, p. 13.

⁴³⁸ Simon, p. 66.

⁴³⁹ Billes, p. 29.

On remarque dans les deux romans la récurrence du mot « confiance » et de la devise française « Liberté, égalité, fraternité ».

Dans les deux romans, ainsi que dans le premier roman de Judith Kerr, la France salvatrice du début devient dangereuse au cours du récit.

Pour les personnages des romans de Joseph Joffo, ce qui se passe en France est un choc. Ils vivent comme une grande déception, voire comme une trahison, que la France puisse s'attaquer aux juifs. En effet, la France est le pays où de nombreux juifs ont pu se réfugier depuis des décennies, notamment après les pogroms de l'Est puis après l'arrivée du nazisme en Allemagne. La France est un des premiers pays à avoir émancipé les juifs, elle est le pays des droits de l'homme et elle est considérée comme un pays de liberté. Pourtant elle collabore avec l'Allemagne.

Dans *La bête est morte* de Dancette et Calvo, la notion de France comme pays d'accueil est aussi présente, mais l'image de la France est préservée : ce sont les occupants qui déportent les gens que la France protégeait.

2. Ennemie ?

Dans *Simon et l'enfant*, Simon essaie d'ouvrir les yeux à ses parents :

C'est fini ! Fini ! Réveillez-vous ! La France, la belle France a changé de devise. « Travail, Famille, Patrie. » Ils vous chasseront de votre travail, ils briseront votre famille. Quant à la patrie, elle n'est pas pour vous. Aujourd'hui, il ne nous reste qu'une chose à faire : sauver notre peau.⁴⁴¹

Il n'y arrive pas et il sait par la concierge de leur immeuble que ses parents ont été raflés. Sa mère lui a laissé un mot aux bons soins de la concierge qui déplore de n'avoir rien pu faire. Elle explique à Simon, qu'à sept heures le matin de la rafle, les policiers sont venus dire aux parents de Simon de préparer leurs valises et qu'ils reviendraient les chercher. Simon lui demande pourquoi ils ne sont pas partis :

Vous les connaissez mieux que moi. Confiants, si confiants...⁴⁴²

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁴¹ *Simon*, p. 66.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 80.

Dans la lettre qu'elle lui laisse, la mère de Simon lui écrit :

Sache simplement que nous avons dû quitter notre logement pour une destination encore inconnue. Mais nous avons confiance.⁴⁴³

Le mot confiance revient encore alors que pour Simon tout prouve qu'il n'est plus possible d'avoir confiance.

Dans *Un sac de billes*, les parents de Joseph décident assez vite qu'ils ne peuvent plus avoir confiance d'abord dans la France occupée puis dans la France libre (qui sera aussi occupée par la suite). Joseph critique Pétain. Dans sa classe, une affiche avec un portrait de Pétain trône au-dessus du tableau :

En dessous il y avait une phrase avec sa signature : « Je tiens mes promesses, même celles des autres. » Je me demandais à qui il avait bien pu promettre de me faire porter une étoile.⁴⁴⁴

La critique de la collaboration revient à d'autres moments dans le roman.

Dans *Bombs on Aunt Dainty*, l'attitude des autorités françaises pendant la guerre est dénoncée. En effet, elles ont enfermé dans des camps les ressortissants des pays en guerre contre la France dont les juifs allemands qui avaient fui l'Allemagne. Au moment de l'Armistice de 1940, ils n'ont pas été libérés et les Allemands n'ont plus eu qu'à en disposer selon les dires d'un Français de Rouen qu'Anna rencontre en Angleterre :

But the guards were too frightened. They just locked the Jews into the camps and handed the keys over to the Nazis, to do with them what they would.⁴⁴⁵

Mais les gardiens avaient si peur qu'ils n'ont rien trouvé de mieux à faire que tenir les portes bouclées et confier les clefs aux nazis, qui ont fait ce qu'ils voulaient des Juifs.⁴⁴⁶

Cet aspect n'est présent dans aucun des autres romans. Il apparaît dans *Bombs on Aunt Dainty* car le Français de Rouen voit une similitude dans le comportement des Anglais qui, dans certaines zones, commencent à interner les étrangers ressortissants des pays en guerre.

⁴⁴³*Ibid.*, p 81.

⁴⁴⁴*Billes*, p. 40.

⁴⁴⁵*Bombs*, p. 92.

⁴⁴⁶*Ici*, p. 97.

Dans *Wir waren dabei*, les jeunes discutent de la guerre et pour Heinz la France est entrée en guerre contre l'Allemagne uniquement à cause des accords avec la Pologne :

die Franzosen und Engländer waren gezwungen, uns den Krieg zu erklären, solange wir in Polen vorrückten. Dazu waren sie Polen gegenüber vertraglich verpflichtet.⁴⁴⁷

Évidemment, les Anglais et les Français étaient contraints de nous déclarer la guerre tant que nous avançons en Pologne. Leurs traités les y obligeaient.⁴⁴⁸

Heinz ne comprend donc pas pourquoi, une fois que la Pologne n'existe plus, ils continuent la guerre. Pour lui l'explication est claire : ils veulent la guerre. C'est pour cette raison qu'il veut s'engager, dès qu'il pourra, pour combattre. Ainsi ce sont les Français qui sont considérés comme belliqueux.

3. Victime

Pour le père de Günther dans *Wir waren dabei*, la France risque d'être la victime d'Hitler. Il critique la politique du Führer et considère ses aspirations territoriales comme inacceptables :

Hitler holt Österreich >heim ins Reich<. Als nächstes nimmt er sich vielleicht das Sudetenland, [...], dann das Elsaß und Lothringen, zuletzt die Kolonie und die ganze Erde.⁴⁴⁹

Hitler fait réintégrer la Reich à l'Autriche. Il va peut-être exiger maintenant le pays des Sudètes, [...], L'Alsace et la Lorraine et aussi les colonies, et pourquoi pas toute la terre, tiens !⁴⁵⁰

Dans ce cas, la France est présentée comme une victime potentielle de la politique d'Hitler.

⁴⁴⁷*Wir*, p. 91.

⁴⁴⁸*J'avais*, p.170.

⁴⁴⁹*Wir*, p. 74.

⁴⁵⁰*J'avais*, p. 135.

C. Angleterre

Du point de vue allemand, l'Angleterre est ennemie. Les commentaires de Heinz sur la guerre, dans *Wir waren dabei*, présentent le même point de vue sur la France et l'Angleterre : si ces pays restent en guerre contre l'Allemagne alors que la Pologne n'existe plus, c'est qu'ils veulent la guerre.

Du point de vue français, l'Angleterre, au départ alliée, reste alliée d'une partie de la France mais ennemie de l'autre. La situation est extrêmement compliquée. Le narrateur de *Simon et l'enfant* l'évoque :

tout est calme. Mais la guerre n'en finit pas. A Madagascar, des soldats anglais tuent des soldats français. Dans le désert de Lybie, d'autres Français se battent côte à côte avec les Britanniques. À qui se fier ?⁴⁵¹

On peut remarquer au niveau du vocabulaire que les « soldats anglais » se battent contre des « soldats français » comme si ce combat était moins valorisant : il s'agit de soldats contre des soldats et surtout de soldats français du Régime de Vichy. En revanche, en Lybie il s'agit de Britanniques et de Français qui se battent contre les Italiens et les Allemands. Il s'agit d'une bataille contre des dictateurs. Les Français qui participent au combat ne sont pas des soldats de la France, il s'agit de Français des Forces Françaises Libres, les forces armées de la France libre. La France libre est la France du Général de Gaulle et de la Résistance, la France de ceux qui ne veulent pas répondre aux ordres d'une France qui ne respecte plus ses valeurs. Dans le nom Français s'ajoute la notion de citoyenneté.

Pour Anna et sa famille, l'Angleterre est la nouvelle patrie. Pourtant le chemin est long avant qu'Anna et Max puissent se revendiquer Anglais. Plusieurs critiques émergent dans *Bombs on Aunt Dainty*.

En lisant un compte rendu enthousiaste d'un politicien sur un film racontant la situation d'une famille juive face au régime nazi, la mère d'Anna dit :

⁴⁵¹ *Simon*, p. 59.

“You see?” cried Mama. “They can be sympathetic when the people are stuck in Germany, but what happens when they get to England? They put them in internment camps.”⁴⁵²

-Tu saisis ? s’écria Mutti. Ils peuvent faire preuve de compassion de loin, quand ils pensent aux familles qui restent coincées en Allemagne, mais quand ces mêmes familles arrivent en Angleterre, ils les internent dans des camps !⁴⁵³

Elle fait référence notamment à Max qui est à ce moment dans un camp. Il a été interné comme, à Cambridge, tous les ressortissants des pays en guerre contre l’Angleterre l’ont été.

Anna critique aussi les Anglais qui semblent découvrir la dureté des camps en avril 1945 :

In April the British and American armies overran the first concentration camps, and the first horrifying descriptions appeared in the press and on the radio. Anna was astonished at the reaction. Why was everyone so surprised? She had known about concentration camps since she was nine years old. At least now the English will understand what it was like, she thought.⁴⁵⁴

En avril, l’avancée alliée atteignit les premiers camps de concentration. Les descriptions qui en furent faites par la presse et par la radio firent naître un sentiment d’horreur. Anna fut étonnée de cette réaction. Pourquoi était-on si surpris ? Depuis l’âge de neuf ans, elle savait, pour sa part, que ce genre de chose existait. Enfin bon, maintenant les Anglais sauraient ce que c’était.⁴⁵⁵

Dans l’hôtel où habite la famille d’Anna vivent de nombreux réfugiés. Le jour où Mr Chetwin, l’ex-proviseur de Max, vient voir les parents d’Anna, la radio annonce que cent quatre-vingt deux appareils ont été abattus par les Anglais dans les combats aériens. Pour les réfugiés de l’hôtel, les Anglais sont des héros. Ils félicitent donc Mr Chetwin comme anglais et donc comme représentant de son pays même s’il n’a rien à voir avec l’exploit du jour :

“It is success!” he cried. “You English show Hitler he not can win all the time! Your aeroplanes show him!” and the other Poles and Czechs crowded round, patting Mr Chetwin on the back, pumping his hand and congratulating him.

⁴⁵²*Bombs*, p. 100.

⁴⁵³*Ici*, p. 105.

⁴⁵⁴*Bombs*, p. 326.

⁴⁵⁵*Ici*, p. 324.

His grey hair became untidier than ever and he looked bemused but glad.⁴⁵⁶

Anglais, comme ça ! s'écria-t-il en levant le pouce au plafond. Vous montrez Hitler vous Anglais ! Lui sait maintenant que lui Hitler non pas gagné à tous les coups ! Vos avions lui montrer cela.

Les autres Polonais et Tchèques s'approchèrent de Mr Chetwick et firent cercle autour de lui, lui donnant de petites tapes dans le dos et lui secouant rudement la main. Il n'en revenait pas pour sa part, mais il avait l'air bien content.⁴⁵⁷

On note que les neuf occurrences de Mr Chetwin du texte original ont été traduites alternativement par Mr Cherwin (une fois), Mr Chetwick (deux fois) et Mr Chetwin (six fois). Cette imprécision est un peu gênante à la lecture.

Max, quant à lui, est fier d'avoir finalement réussi à servir dans l'armée anglaise. Il tenait à s'engager, mais ce n'était pas facile pour un ressortissant d'un pays en guerre contre l'Angleterre. Anna aussi est fière d'être prise pour une Anglaise.

D. Suisse

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* la trop grande neutralité de la Suisse est dénoncée. Le père d'Anna, journaliste dont les livres sont brûlés en Allemagne, n'arrive pas à publier ses articles en Suisse. Il explique à un de ses amis :

It seems the Swiss are so anxious to protect their neutrality that they are frightened of publishing anything by an avowed anti-Nazi like myself.⁴⁵⁸

Les Suisses sont tellement anxieux de rester neutres qu'ils ont peur d'éditer le moindre écrit d'un anti-nazi avoué comme moi.⁴⁵⁹

On dirait que les Suisses sont si jaloux de leur neutralité qu'ils rechignent à publier les écrits d'un anti-Nazi notoire comme moi.⁴⁶⁰

⁴⁵⁶*Bombs*, p. 98.

⁴⁵⁷*Ici*, p. 103.

⁴⁵⁸*Rabbit*, p. 65.

⁴⁵⁹*Trois*, p. 57.

⁴⁶⁰*Lapin*, p. 66.

Et, sur ce même sujet, les paroles d'un membre de la société littéraire de Zurich sont rapportées de manière assez ironique :

It was such a pity that he hadn't been able to print Papa's article, especially as it was so splendid. The young man had admired it enormously. But the dear Master had such strong opinions... the policy of the paper... the feelings of the government... the dear Master must understand.⁴⁶¹

La traduction de Huguette Perrin est assez proche de l'original :

C'était tellement dommage qu'il n'ait pu l'imprimer l'article de Papa, d'autant qu'il était particulièrement admirable. Le jeune homme l'avait énormément apprécié. Mais le cher maître avait des opinions si fortes..., la politique du journal..., les sentiments du gouvernement..., le cher maître devait comprendre...⁴⁶²

La traduction de Boris Moissard accentue l'ironie. Elle est plus explicite quant aux politiques du journal et du gouvernement :

[il] développa ses regrets de n'avoir pu faire publier l'article de Vati, regrets d'autant plus vifs qu'il l'avait personnellement trouvé « splendide ». Oui, sincèrement « splendide ». Mais voilà... Le cher Maître y faisait étalage d'opinions, comment dire... tellement violentes!... Alors vous comprenez, l'obligation de mesure que s'imposait le journal... sans compter qu'il fallait respecter le principe national de neutralité... bref, le cher Maître devait se rendre compte.⁴⁶³

Un autre événement symbolise aussi le problème de la neutralité de la Suisse face au nazisme. Dans l'auberge où séjourne la famille d'Anna, une famille allemande vient passer les vacances d'été. Les parents allemands interdisent à leurs enfants de jouer avec Anna et son frère parce qu'ils sont juifs. Les enfants des aubergistes ne peuvent donc pas jouer en même temps avec tous les enfants. Lorsqu'il apprend la situation, le père d'Anna et Max dit :

Swiss neutrality is all very well, but it can be taken too far.⁴⁶⁴

La neutralité suisse est une belle chose, mais il ne faut pas que cela aille trop loin.⁴⁶⁵

La neutralité suisse est un bien. Il faut seulement souhaiter qu'elle n'aille pas trop loin.⁴⁶⁶

⁴⁶¹ *Rabbit*, p. 78.

⁴⁶² *Trois*, p. 66.

⁴⁶³ *Lapin*, p. 79.

⁴⁶⁴ *Rabbit*, p. 89.

⁴⁶⁵ *Trois*, p. 75.

⁴⁶⁶ *Lapin*, p. 90.

Il décide de demander aux aubergistes que leurs enfants choisissent leurs compagnons de jeux. Quand il l'explique à ses enfants, Max voit l'intérêt économique des aubergistes et pense qu'ils vont choisir de rester amis avec eux :

"I suppose they'll choose us," said Max. "After all we'll be here long after those other children have gone."⁴⁶⁷

-Je pense qu'ils vont nous choisir, dit Max. Après tout, nous serons là encore longtemps après que les autres seront partis.⁴⁶⁸

Cette phrase est attribuée à Anna dans la traduction française de Boris Moissard :

C'est sûrement nous qu'ils vont choisir, dit Anna, puisque nous devons rester ici plus longtemps que les deux autres.⁴⁶⁹

On peut y voir une critique de la Suisse qui est neutre tant qu'elle le peut et qui, quand elle doit se prononcer, choisit en fonction de critères financiers.

Ainsi les romans présentent des perceptions différentes des pays évoqués. Certaines se recoupent ou se répètent, d'autres ne se retrouvent que dans l'un des ouvrages. Ces romans adressés (ou convenant) à des jeunes ne cherchent toutefois pas à simplifier la complexité des situations. Chaque lecteur peut comprendre le contexte plus ou moins précisément en fonction de ses connaissances.

⁴⁶⁷ *Rabbit*, p. 89.

⁴⁶⁸ *Trois*, p. 75.

⁴⁶⁹ *Lapin*, p. 91.

II. Éléments historiques relatifs à chaque pays

La Deuxième Guerre Mondiale commence en 1939, mais ses causes sont profondes. Nous rappelons quelques éléments historiques qui ont mené à la guerre et qui l'ont constituée.

Les romans sont fortement ancrés dans la réalité historique. Il est facile de relever un certain nombre d'événements historiques réels. Les dates ne sont pas toujours clairement données, mais les romans se déroulent dans un ordre chronologique et donc l'ordre historique est respecté.

A. Allemagne

1. De la Première Guerre au nazisme

À l'issue de la Première Guerre Mondiale, le Traité de Versailles fixe les sanctions à l'encontre de l'Allemagne vaincue. Les Alliés décident en son absence (donc sans négociation) de la répartition de ses colonies, de quelques modifications territoriales en Europe et du montant des réparations qu'elle devra leur verser. Sa démilitarisation est aussi décrétée.

Le montant des réparations est très lourd et, face aux difficultés de paiement de l'Allemagne, les Alliés demandent des paiements en nature. De 1923 à 1925, la France et la Belgique occupent la Ruhr en représailles des retards de versement. L'Angleterre s'inquiète de la crise allemande et se montre favorable à un échelonnement des remboursements. Les Américains proposent deux plans (1924 et 1929) pour étaler les versements et réduire le montant des réparations. Le premier plan met aussi fin à l'occupation de la Ruhr. Le second ne sera pas appliqué en raison de la crise de 1929 puis de l'accession d'Hitler au pouvoir.

Le traité est vécu en Allemagne comme un diktat qui ruine et affame le pays. L'occupation de la Ruhr accentue les sentiments hostiles envers les vainqueurs de 1918. Des mouvements de résistance dans la Ruhr (grèves et sabotages notamment) montrent le mécontentement de la population envers les occupants. De plus, cette occupation accentue l'inflation et provoque finalement le putsch raté d'Hitler à Munich (novembre 1923). Entre 1923 et 1929, l'Allemagne connaît une relative stabilité avec l'introduction d'une nouvelle monnaie.

Le krach de Wall Street en 1929 entraîne le monde entier dans une crise économique de grande ampleur. En Allemagne, elle aggrave les problèmes de la population et favorise la montée du NSDAP (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei), le parti d'Adolf Hitler. Dès 1929, l'instabilité politique de la République de Weimar entraîne l'instauration, par une deuxième Constitution, d'une sorte de régime personnel du chancelier et du président. En 1932, la crise atteint son paroxysme : presque 33% des actifs sont sans travail. Toutefois Hitler n'obtient pas assez de voix pour emporter les élections présidentielles en début d'année. Hindenburg est réélu (10/04/1932). En revanche, aux deux élections au Reichstag en 1932, le NSDAP est majoritaire (37% des suffrages en juillet, 33% en novembre). En août 1932 Hindenburg réussit à repousser la proposition de nommer Hitler chancelier. Mais quelques mois plus tard il y est acculé : Hitler, qui avait clairement exprimé ses idées expansionnistes et antisémites dans *Mein Kampf* en 1924, devient chancelier en janvier 1933.

Peu de temps après les élections de mars 1933 où le NSDAP obtient 43% des suffrages, Hitler obtient les pleins pouvoirs. En fin d'année, l'Allemagne sort de la SDN. En 1934 Hitler devient Führer du Reich à la mort de Hindenburg (2 août), un mois environ après la Nuit des longs couteaux qui a débarrassé les nazis d'un certain nombre d'opposants. Le dictateur décide de ne plus se conformer au Traité de Versailles et restaure le service militaire en 1935. En 1936, les troupes allemandes franchissent le Rhin et occupent la zone démilitarisée ; en 1938, elles entrent en Autriche ; en 1939, elles envahissent les Sudètes. En septembre 1939, la campagne de Pologne détermine l'entrée en guerre de la France et du Royaume-Unis contre l'Allemagne. En 1940, l'Allemagne continue sa politique expansionniste : elle envahit le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique et la France. En 1940-1941 la

Luftwaffe bombarde des grandes villes anglaises mais n'obtient pas la victoire. En 1941, l'Allemagne aide son alliée l'Italie dans les Balkans et s'attaque à l'URSS (violant ainsi le pacte germano-soviétique) qui rejoint le camp des Alliés. L'attaque japonaise sur Pearl Harbour en décembre 1941 provoque l'entrée en guerre des États-Unis contre le Japon et l'Allemagne, alliés depuis 1936. À partir de 1942, la guerre prend un autre tournant et l'Allemagne perd peu à peu du terrain : 1942, débarquement des Alliés en Afrique du Nord ; 1943, défaite à Stalingrad ; 1944, avancées de l'Armée Rouge, changement de camps de certains pays de l'Est, libérations de la Yougoslavie par Tito ; débarquements des Alliés en France. En 1945, l'Allemagne est assaillie de tous côtés et elle est obligée de capituler.

Dans le pays, dès 1933, les juifs et les opposants à Hitler sont la cible d'actes isolés violents ou de mesures répressives. Progressivement les juifs perdent tous leurs droits. Ils sont considérés comme une « race » et leur statut est déterminé en fonction de leurs origines ethniques. Les fonctionnaires juifs sont mis en disponibilité puis renvoyés ; les enfants sont exclus des écoles publiques ; il est demandé de boycotter les magasins tenus par des juifs, puis il leur sera interdit de diriger un commerce ou une usine. Progressivement d'autres mesures les différencieront des autres Allemands : interdiction des mariages « mixtes » ; obligation d'ajouter les prénoms Israël pour les hommes et Sarah pour les femmes sur leurs papiers ; inscription « J » sur les passeport ; droit de vote supprimé ; interdiction d'assister à certains spectacles, d'entrer dans certains lieux (piscine, cinéma) ; interdiction de posséder des objets de valeur ; interdiction de circuler librement le soir (couvre-feu) ; obligation de porter une étoile jaune ; interdiction d'emprunter les transports publics, ...

Au départ, ces mesures, ainsi que la Nuit de Cristal (9-10 novembre 1938), devaient provoquer le départ des juifs d'Allemagne. Dès 1933, des opposants au régime ont été déportés. Même s'il ne s'agissait pas encore de camps d'extermination, les juifs pouvaient y être exécutés facilement. Les camps et les ghettos avaient pour but d'écarter de la société toutes les personnes considérées comme « nuisibles ». Les conditions étaient telles que la déportation menait souvent à la mort. Mais la Solution Finale qui consistait en l'extermination de tous les juifs date probablement de 1941.

La défaite de l'Allemagne en 1945 met fin au régime nazi et provoque la division de l'Allemagne en quatre zones, occupées par les Alliés (États-Unis, Grande-Bretagne, URSS et France).

2. Références dans les romans

a. Présence du chômage

Historiquement, la crise des années 30 en Allemagne a été très marquée. Dans trois des romans du corpus, il en est fait référence.

Dans *Damals war es Friedrich* et dans *Wir waren dabei*, la famille du narrateur souffre beaucoup de la crise : le père est au chômage et la famille a besoin de l'aide financière du grand-père pour pouvoir vivre. Il s'agit de la même situation dans la même famille décrite dans les deux romans de Hans Peter Richter. Dans *Damals war es Friedrich*, la situation est exposée dès la première page :

Mein Vater war arbeitslos⁴⁷⁰

Mon père était chômeur⁴⁷¹

Jusqu'au jour où mon père se retrouva au chômage⁴⁷²

Dans *Damals war es Friedrich* le narrateur élargit ensuite le point de vue pour évoquer la situation économique générale :

Im Jahre 1925 hatten die meisten Deutschen keine Ersparnisse mehr; denn eben erst war die Geldentwertung überstanden. Bald eine lohnende Beschäftigung zu finden, dafür bestanden geringe Aussichten. Not und Arbeitslosigkeit nahmen überall zu⁴⁷³.

Ce passage a été traduit par Christiane Prélet par :

En 1925, la plupart des gens en Allemagne n'avaient plus un sous devant eux : la grande dévaluation venait de se produire. Pour beaucoup, l'espoir était mince de trouver un emploi. La misère et le chômage allaient croissants.⁴⁷⁴

⁴⁷⁰*Friedrich* 61, p. 8. ; *Friedrich* 69, p. 9.

⁴⁷¹*Frédéric* 61, p. 8.

⁴⁷²*Frédéric* 69, p. 10.

⁴⁷³*Friedrich* 61, p. 8. ; *Friedrich* 69, p. 10.

⁴⁷⁴*Frédéric* 61, p. 9.

Et par Anne Georges par :

En 1925¹, la plupart des Allemands avaient vu fondre toutes leurs économies : la grande dévaluation venait de se produire. Quant aux perspectives de trouver des emplois correctement rémunérés, elles étaient minimes. Partout, la misère et le chômage ne faisaient que croître.⁴⁷⁵

La première traduction introduit une expression familière « plus un sous » qui détonne légèrement compte tenu de l'impression dramatique que le narrateur essaie de donner à la période historique. Christiane Prélet accentue l'idée de la difficulté de trouver un emploi, Anne Georges celle de trouver un emploi satisfaisant financièrement. Dans les deux traductions, l'idée temporelle présente dans le « Bald » (rapidement) dans l'original a été supprimée. Anne Georges a ajouté une note de bas de page : la note 1 qui renvoie à l'Annexe. Cette annexe existe dans les deux versions allemandes. Dans aucune des deux traductions, l'« Anhang » allemand n'a été traduit dans sa totalité. Chez Christiane Prélet ce passage ne figure pas dans l'annexe, chez Anne Georges il a été résumé. Si dans l'Anhang allemand, les entrées dans les articles de l'annexe sont les pages du roman qu'ils complètent, dans la traduction d'Anne Georges, ce sont les titres de chapitre. L'annexe d'Anne Georges comporte différents éléments, dont le prologue. Ce dernier est constitué des résumés-traductions des articles de l'« Anhang » allemand. Dans tous les cas, sauf dans la traduction de Christiane Prélet, la volonté de raccorder le roman aux événements historiques réels est évidente. La traduction d'Anne Georges, après différentes coupes, résume ainsi la situation économique présentée dans l'annexe allemande :

La première dévaluation monétaire commença en août 1922. Jusqu'en novembre 1923, la valeur de l'argent ne cessa de décroître. En raison de cette dévaluation, beaucoup d'Allemands furent réduits à la plus grande pauvreté. À cela s'ajoute un nombre croissant de chômeurs. En 1932, leur nombre dépassa les 6 millions, et même les mois fastes, ce nombre ne descendit pas au-dessous de 5 millions.⁴⁷⁶

L'original mentionnait plus de détails chiffrés, financiers et temporels. Les informations suivantes ne figurent pas dans la traduction :

⁴⁷⁵ *Frédéric* 69, p. 10-11.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 208.

Am 15. November 1923 wurde durch eine neue Währungsordnung der Inflation ein Ende gesetzt; der Wert von 1 Billion (1 000 000 000 000) Papiermark war von diesem Zeitpunkt ab Gleich 1 Rentenmark. [...]

Ende Dezember 1930 gab es in Deutschland bereits 4,4 Millionen Arbeitslose, Ende Dezember 1931 waren es rund 5,7 Millionen;⁴⁷⁷

Le 15 novembre 1923 une nouvelle ordonnance monétaire arrêta l'inflation ; 1 billion (1 000 000 000 000) de « Papiermark » valait à partir de ce moment 1 « Rentenmark ». [...]

Fin décembre 1930, l'Allemagne comptait déjà 4,4 millions de chômeurs, fin décembre 1931 le chiffre s'élevait à 5,7 millions tout rond ;

Les précisions données dans l'original peuvent s'expliquer par le fait qu'une personne lisant l'histoire de son propre pays s'intéresserait plus aux détails. Le lecteur français serait intéressé par une vision plus globale. C'est probablement dans cette optique que la traduction de l'annexe a été conçue.

Dans le roman, il est question à d'autres reprises du chômage du père du narrateur : lors de la visite du grand-père ou lors de la rentrée des classes. Le passage où le narrateur découvre du papier froissé dans son cornet de première rentrée des classes appartient à la mémoire collective. En effet, en cette période de crise, beaucoup d'enfants eurent la même « surprise ». Le narrateur de *Damals war es Friedrich* entre à l'école en 1931. Max von der Grün auteur d'un témoignage historique documenté, lui, y rentre en 1933. Mais il raconte le même vécu :

Es gibt noch ein Bild, das mich mit einer großen Schultüte zeigt, die bei uns Zuckertüte hieß. Meine Zuckertüte war zu zwei Dritteln mit Papier vollgestopft. Nur oben lagen ein wenig Obst, Schokolade und Bonbons.

In der Klasse wollte natürlich jeder jedem in die Zuckertüte sehen. Ich lehnte ab, ein paar andere Jungen auch. Wir schämten uns, weil man tiefer als eine Handbreit nicht hineinsehen durfte, ohne Papier zu bemerken.⁴⁷⁸

Il y a une photo sur laquelle je figure avec un gros cornet de rentrée [...]. Mon cornet était rempli au deux tiers par du papier. Sur le dessus, il y avait juste quelques fruits, bonbons et chocolats.

⁴⁷⁷*Friedrich 61*, p. 148 ; *Friedrich 69*, p. 116.

⁴⁷⁸GRÜN, Max von der : *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Hermann Luchterhand Verlag, Neuwied und Darmstadt, 1979, p. 44.

Naturellement, dans la classe, chacun voulait regarder dans le cornet de l'autre. J'ai refusé, d'autres garçons ont fait de même. Nous avions honte car on ne pouvait pas regarder plus profond qu'une largeur de main sans découvrir le papier.

Dans *Wir waren dabei*, il est aussi fait référence à la situation économique de la famille du narrateur et de nombreuses familles allemandes. Mais il n'y a pas de complément historique dans l'annexe.

Erinnerst du dich noch, wie wir vor dreiunddreißig gelebt haben? Da hat es bei uns keine Schnitzel gegeben! Ich war arbeitslos. Die Arbeitslosenunterstützung reichte eben für die Miete. Wir litten Hunger, einfach Hunger. Man kann sich das heute gar nicht mehr richtig vorstellen. Es fehlte an Kleidung; unsere Möbel schleppten wir Stück um Stück ins Pfandhaus, ich lungerte entweder vergeblich auf dem Arbeitsamt herum, oder ich saß irgendwo im Park auf einer Bank, um deinem Sorgengesicht aus dem Weg zu gehen Mutter. – Wenn uns damals Großvater nicht geholfen hätte...«

Mutter nickte. »Uns geht es besser heute«, bestätigte sie, »aber dafür geht es andern auch wieder schlechter. Denk nur an die Juden! Und Günthers Vater? «⁴⁷⁹

Est-ce que tu te rappelles la vie que l'on menait avant 33? On ne mangeait pas de côtelettes à l'époque. J'étais chômeur. Et l'allocation de chômage suffisait à peine à payer le loyer... Nous avions faim tout simplement. On a oublié notre situation à ce moment-là : on manquait de vêtements, nos meubles disparaissaient un à un au mont-de-piété, je passais mon temps au bureau de placement... Ou j'allais m'asseoir n'importe où, sur un banc, dans un jardin, pour ne plus avoir ton visage soucieux devant les yeux... Si à l'époque grand-père ne nous avait pas aidés... »

Ma mère soupira et approuva de la tête.

« C'est vrai que pour les gens comme nous les choses vont mieux aujourd'hui, reconnut-elle. Mais pour d'autres, la situation a empiré... Pense aux juifs ! Au père de Günther !⁴⁸⁰

Cet extrait reprend les difficultés financières de la famille du narrateur déjà rencontrées dans *Damals war es Friedrich*. L'aide du grand-père est aussi mentionnée dans les deux romans : dans le passage cité précédemment de *Wir waren dabei* ainsi que dans les phrases suivantes de *Damals war es Friedrich* :

Vater stimmte Großvater zu, er stimmte ihm in allem zu; denn Großvater unterstützte uns. Solange wir nichts als Vaters Arbeitslosenunterstützung hatten, schickte Großvater uns jeden

⁴⁷⁹ *Wir*, p. 69-70.

⁴⁸⁰ *J'avais*, p.128-129.

Monat Geld. Der Betrag floß in die Haushaltskasse. Ohne diesen Zuschuß hätten wir noch öfter gehungert. Deswegen gab Vater meinem Großvater immer recht.⁴⁸¹

Papa approuvait grand-père, il l'approuvait dans tous les domaines, car grand-père nous venait en aide pécuniairement. Aussi longtemps que nous n'eûmes pour vivre que l'indemnité de chômage de Papa, grand-père nous envoya de l'argent chaque mois. Le montant servait aux dépenses journalières et, sans ce supplément, nous n'aurions pas tous les jours mangé à notre faim. Voilà pourquoi Papa donnait toujours raison à grand-père.⁴⁸²

Ce dernier passage souligne la situation financière très délicate de la famille du narrateur et aussi la position morale délicate du père du narrateur qui doit être d'accord avec son beau-père pour ne pas risquer de perdre son soutien financier.

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, la situation de la famille de Gunther, un camarade du frère de l'héroïne, est évoquée, mais il n'y a pas de référence explicite à la crise qui frappa l'Allemagne dans ces années. Le lecteur sait, d'après le début du chapitre, que la scène se passe en 1933, il peut lire :

Gunther's father was out of work and there was no money at home for new clothes.⁴⁸³

Le père de Gunther était sans travail et il n'y avait pas d'argent pour des vêtements neufs chez lui.⁴⁸⁴

Le père de Gunther était au chômage, et il ne devait pas y avoir beaucoup d'argent chez eux pour remplacer les pantalons déchirés.⁴⁸⁵

Cette phrase suit l'évocation d'une bagarre à l'école pendant laquelle Gunther a déchiré son pantalon. À cause de la situation financière de la famille, Gunther s'inquiète de la réaction que sa mère pourra avoir. Les deux traductions sont peu convaincantes : l'anglais dit plutôt « il n'y avait pas d'argent pour de nouveaux habits. »

Dans *Damals war es Friedrich* ainsi que dans *Wir waren dabei*, il est explicite que, grâce à son entrée au parti, le père du narrateur a pu retrouver du travail et avoir une situation qu'il n'aurait pu espérer. Comme pour de nombreux allemands non-juifs, l'arrivée d'Hitler au pouvoir lui permet de retrouver du travail en entrant au parti :

⁴⁸¹*Friedrich* 61, p. 20-21. ; *Friedrich* 69, p. 18-19.

⁴⁸²*Frédéric* 61, p. 27-28.

⁴⁸³*Rabbit*, p. 11.

⁴⁸⁴*Trois*, p. 17.

⁴⁸⁵*Lapin*, p. 13.

Ich bin in die Partei eingetreten. [...] Sie müssen das verstehen, Herr Schneider, ich war lange arbeitslos. Seit Hitler an der Macht ist, habe ich wieder Arbeit, bessere Arbeit als ich erhofft hatte. Es geht uns gut.⁴⁸⁶

Je suis affilié au Parti. [...] Comprenez-moi. J'ai été longtemps chômeur. Depuis que Hitler est au pouvoir j'ai retrouvé du travail, et bien supérieur à ce que j'espérais. Tout va bien maintenant pour nous.⁴⁸⁷

Je suis entré au parti. [...] Comprenez-moi, monsieur Schneider ! J'ai été longtemps au chômage. Depuis que Hitler est au pouvoir, j'ai retrouvé un travail. Un travail bien supérieur à toutes mes attentes. Maintenant, nous n'avons plus de soucis d'argent.⁴⁸⁸

Ainsi les trois romans qui se situent en Allemagne (complètement ou en partie), mentionnent la crise ou les difficultés financières de certaines familles. Les deux romans de Hans Peter Richter tentent d'expliquer pourquoi des gens ont pu devenir membres du NSDAP même s'ils ne partageaient pas les idées du parti.

b. Incendie du Reichstag : nuit du 27 au 28 février 1933

L'incendie du Reichstag est brièvement évoqué dans *Wir waren dabei*. C'est un événement important car il fut utilisé par les nazis pour leur propagande. Dans ce roman, le lecteur n'en perçoit pas l'importance. Le lecteur lit uniquement qu'il a eu lieu :

im Februar brannte das Reichstagsgebäude in Berlin⁴⁸⁹

le Reichstag brûla à Berlin en février⁴⁹⁰

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, l'incendie du Reichstag est aussi mentionné. Il a lieu au cours de la dernière semaine qu'Anna passe à Berlin. Le narrateur décrit en quelques lignes l'incendie. Il explique la stratégie électorale du parti

⁴⁸⁶*Friedrich* 61, p. 76. ; *Friedrich* 69, p. 62-63.

⁴⁸⁷*Frédéric* 61, p. 112.

⁴⁸⁸*Frédéric* 69, p. 107.

⁴⁸⁹*Wir*, p. 9.

⁴⁹⁰*J'avais*, p. 29.

d'Hitler dont les discours affirment que les nazis sont les seuls à pouvoir mettre une fin à ce genre d'événements. Une courte phrase clôt le passage sur cet incendie :

But Mama heard that the Nazis had started the fire themselves.⁴⁹¹

Mais Maman entendit raconter que les nazis avaient mis le feu eux-mêmes.⁴⁹²

Mutti avait entendu dire, au contraire, que les Nazis avaient eux-mêmes allumé l'incendie.⁴⁹³

Cet événement transforme l'opinion de l'ami de la famille, Oncle Julius, qui n'est plus aussi sûr que la famille d'Anna reviendra de Suisse après les élections.

Avec dessein ou non, le narrateur fait intervenir l'incendie la nuit d'une journée au cours de laquelle la famille emballe des livres. Il explique que les étagères de livres sont vides puis :

That night the children were woken up by the sound of fire engines.⁴⁹⁴

Cette même nuit, les enfants furent réveillés par les pompiers.⁴⁹⁵

Cette nuit-là, ils furent réveillés par un vacarme de voitures de pompiers [...]⁴⁹⁶

Cette proximité « livre » et « pompiers » ne peut pas ne pas annoncer les autodafés qui auront lieu peu de temps après.

c. Élections de 1933 en Allemagne

Élections au Reichstag du 5 mars 1933 : NSDAP 43,9% des voix ;
288 mandats

Dans le roman de Judith Kerr *When Hitler Stole Pink Rabbit*, la première référence aux élections apparaît en première page. En rentrant de l'école, Anna et son amie Elsbeth voient une affiche d'Hitler. Elsbeth dit :

He wants everybody to vote for him in the elections and then he's going to stop the Jews.⁴⁹⁷

⁴⁹¹ *Rabbit*, p. 30.

⁴⁹² *Trois*, p. 32.

⁴⁹³ *Lapin*, p. 32.

⁴⁹⁴ *Rabbit*, p. 29.

⁴⁹⁵ *Trois*, p. 32.

⁴⁹⁶ *Lapin*, p. 31.

Il veut que tout le monde vote pour lui aux élections, et après il arrêtera les juifs.⁴⁹⁸

Il paraît qu'il veut que tout le monde vote pour lui, et qu'après les élections, il fera arrêter tous les juifs.⁴⁹⁹

Quelques pages plus loin, les élections sont évoquées dans un jeu de cour de récréation.

Max explique à sa sœur :

The Nazis are the people who are going to vote for Hitler in the elections. We Sozis are the people who are going to vote against.⁵⁰⁰

Les nazis, ce sont les gens qui vont voter pour Hitler aux élections. Et nous, les sozis, nous sommes ceux qui sont contre.⁵⁰¹

Les Nazis sont les gens qui vont voter pour Hitler aux élections. Nous, les Sozis, nous allons voter contre !⁵⁰²

Puis la mère d'Anna explique à ses enfants le départ précipité du père :

Papa thinks Hitler and the Nazis might win the elections.⁵⁰³

Papa craint qu'Hitler et les nazis ne gagnent les élections.⁵⁰⁴

Papa estime qu'Hitler et les Nazis ont toutes les chances de gagner les élections.⁵⁰⁵

Elle ajoute à la page suivante :

It's only about ten days until the elections. Either the Nazis lose, in which case Papa comes back – or they win, in which case we join him.⁵⁰⁶

Il ne reste que dix jours jusqu'aux élections. Ou les nazis perdent et Papa revient, ou ils gagnent et nous allons le rejoindre.⁵⁰⁷

Les élections ont lieu dans dix jours. De deux choses l'une : ou bien les Nazis sont battus, et papa revient ; ou bien les Nazis gagnent, et dans ce cas nous le rejoignons...⁵⁰⁸

⁴⁹⁷ *Rabbit*, p. 6.

⁴⁹⁸ *Trois*, p. 12.

⁴⁹⁹ *Lapin*, p. 8.

⁵⁰⁰ *Rabbit*, p. 10-11.

⁵⁰¹ *Trois*, p. 17.

⁵⁰² *Lapin*, p. 13.

⁵⁰³ *Rabbit*, p. 19.

⁵⁰⁴ *Trois*, p. 23.

⁵⁰⁵ *Lapin*, p. 21.

⁵⁰⁶ *Rabbit*, p. 20.

⁵⁰⁷ *Trois*, p. 23.

Mais les parents décident de changer de programme devant la très probable victoire des nazis :

“Papa is fine and he wants us to meet him in Zurich, in Switzerland, on Sunday.”

“Sunday?” said Max. “But that’s only a week. That’s the day of the elections. I thought we were going to wait and see who won, first!”

“Your father has decided he’d rather not wait.”⁵⁰⁹

Papa va bien, et il nous demande d’aller le rejoindre en Suisse, à Zurich, dimanche prochain.

-Dimanche ? s’étonna Max. Mais c’est dans une semaine ! Et c’est le jour des élections. Je croyais qu’on attendrait de voir qui gagnerait ?

-Votre père préfère ne pas attendre.⁵¹⁰

Papa va bien, et il nous donne rendez-vous en Suisse, à Zurich, dimanche prochain.

-Dimanche ? fit Max, dans une semaine ? Mais c’est le jour des élections ! Je croyais qu’on attendait de voir qui les aurait gagnées ?

-Votre père a décidé qu’il valait mieux ne pas attendre.⁵¹¹

Anna, sa mère et son frère partent la veille des élections en train de nuit. Le matin des élections ils arrivent à Stuttgart où ils doivent prendre un autre train pour la Suisse. Le narrateur rappelle que c’est le jour des élections :

The sky was just beginning to brighten and now Anna could see that there were elections posters everywhere. Two or three people were standing outside a place marked Polling Station, waiting for it to open. She wondered if they were going to vote, and for whom.⁵¹²

Le ciel commençait à peine à s’éclaircir. Anna s’aperçut alors qu’il y avait partout des affiches pour les élections. Deux ou trois personnes se tenaient devant un endroit marqué « bureau de vote », attendant l’ouverture. Elle se demanda pour qui elles allaient voter.⁵¹³

⁵⁰⁸*Lapin*, p. 22.

⁵⁰⁹*Rabbit*, p. 27-28.

⁵¹⁰*Trois*, p. 30-31.

⁵¹¹*Lapin*, p. 29.

⁵¹²*Rabbit*, p. 40.

⁵¹³*Trois*, p. 39.

À la faveur d'une éclaircie, Anna pu voir les affiches électorales placardées aux murs. Deux ou trois électeurs faisaient la queue devant un bureau de vote en attendant l'ouverture. Elle se demanda pour quel candidat ils allaient voter.⁵¹⁴

Les deux traducteurs enlèvent une partie de l'interrogation d'Anna qui se demande si les gens qui attendent vont voter. Ils ne conservent que la deuxième partie de l'interrogation, à savoir pour qui ils allaient voter. Le deuxième traducteur enlève aussi la notion de quantité pour le nombre d'affiches électorales placardées. Il préfère aussi transformer la deuxième phrase : il indique directement que les gens attendent devant un bureau de vote et non devant un endroit indiqué comme tel.

La famille réunie à Zurich s'interroge ensuite sur l'issue possible des élections :

"I wonder how they're getting on with the elections," said Mama. "Do you think the Germans will really vote for Hitler?"

"I'm afraid so," said Papa.

"They might not," said Max. "A lot of the boys at my school were against him. We might find tomorrow that almost no one had voted for Hitler and then we could all go home again, just as Onkel Julius said."⁵¹⁵

-Je me demande ce qui se passe avec les élections, fit Maman. Crois-tu vraiment que les Allemands pourraient voter pour Hitler ?

-J'en ai peur répondit Papa.

-Moi, je ne crois pas, décréta Max. A l'école, des tas de garçons étaient contre lui. Nous allons peut-être découvrir demain que presque personne n'a voté pour Hitler, et nous pourrions rentrer tous ensemble à la maison, comme disait oncle Julius.⁵¹⁶

-Je me demande comment auront tourné les élections, dit Mutti. Crois-tu qu'Hitler va gagner ?

-J'en ai peur, dit Vati.

-Moi ça m'étonnerait, dit Max. Plein de types de ma classe étaient contre lui. On va peut-être apprendre demain que personne n'a voté pour Hitler, et alors on pourra rentrer à la maison comme l'a dit oncle Julius.⁵¹⁷

⁵¹⁴Lapin, p. 42.

⁵¹⁵Rabbit, p. 48.

⁵¹⁶Trois, p. 45.

⁵¹⁷Lapin, p. 50.

Anna est malade dès son arrivée en Suisse. Elle n'entend donc les résultats des élections que pendant sa fièvre. Elle n'est pas vraiment consciente de ce qu'elle entend :

Someone was saying, "... so they've got a majority..." Then the voice faded away and another – (or was it the same one ?) – said, "... enough votes to do what he wants..." and then unmistakably Max, very unhappily, "... so we shan't be going back to Germany..."⁵¹⁸

Quelqu'un disait : « Ainsi donc ils ont eu la majorité... » Puis la voix s'éloigna et une autre (ou bien était-ce la même ?) reprit : « Assez de voix pour faire ce qu'il veut... » Puis Max, sans erreur possible cette fois, d'un ton malheureux : « Alors, nous ne pourrons pas rentrer en Allemagne... »⁵¹⁹

Une voix disait : « ... et donc, ils obtiennent une majorité... » Une autre (ou était-ce la même qui reprenait) : « ...suffisamment de votes pour leur donner les mains libres... »

Puis la voix de Max, consternée : « ...alors nous ne rentrons pas à la maison... »⁵²⁰

Environ un mois après, quand Anna sort de sa grippe et commence à reparler, elle demande à son frère ce qui s'est passé pendant qu'elle était malade. Il répond :

"You know Hitler won the elections"⁵²¹

-Tu sais qu'Hitler à [sic] gagné aux élections.⁵²²

-D'abord, Hitler a gagné les élections⁵²³

Pour Anna et sa famille, les élections de mars 1933 sont la raison du basculement de leur vie. Mentionnées dès le début du roman, leurs évocations sont très fréquentes dans les cinquante premières pages du roman. Ces élections sont juste évoquées dans *Wir waren dabei* dans un chapitre consacré aux élections de novembre 1933 :

im März waren Wahlen⁵²⁴

⁵¹⁸ *Rabbit*, p. 49-50.

⁵¹⁹ *Trois*, p. 46.

⁵²⁰ *Lapin*, p. 52.

⁵²¹ *Rabbit*, p. 55.

⁵²² *Trois*, p. 51.

⁵²³ *Lapin*, p. 57.

⁵²⁴ *Wir*, p. 19.

Cette phrase signifie : « en mars il y eut des élections », mais le traducteur français l'a supprimée.

Élections au Reichstag du 12 novembre 1933 : NSDAP 92% des voix

Le troisième chapitre de *Wir waren dabei* s'intitule « Die Wahl » (traduit « Le vote »). Les deux premiers chapitres montrent la peur qui commence à régner : assassinat non puni puis demande du père du narrateur à son fils et à Günther de ne plus chanter l'*Internationale* car les temps ont changé. Au début du troisième chapitre, le narrateur résume brièvement les événements de 1933 :

Im Januar wurde Adolf Hitler *Reichskanzler*; im Februar brannte das Reichstagsgebäude in Berlin; im März waren Wahlen; im April ging es gegen die Juden; im Mai wurden die Gewerkschaften aufgelöst; im Juni begannen die Parteien sich selber aufzulösen; im Juli wurde es verboten, neue Parteien zu gründen; im August, der Urlaubszeit, gab es ein wenig Ruhe; im September feierte man in Nürnberg den »*Reichsparteitag des Sieges*«; im Oktober verließ Deutschland den Genfer *Völkerbund*; - und nun, im November, wurde schon wieder gewählt.⁵²⁵

On remarque que l'auteur a décidé de résumer chaque mois en quelques mots. Le traducteur n'a pas conservé ce choix stylistique puisqu'il ne mentionne pas le mois de mars :

Adolf Hitler devint chancelier du Reich en janvier ; le Reichstag brûla à Berlin en février ; en avril, on s'en prit aux juifs ; en mai, les syndicats furent dissous ; en juillet, on interdit les nouveaux partis ; en août, les vacances furent plutôt calmes ; en septembre, on fêta à Nüremberg le jour de la victoire du Reichspartei ; en octobre, le Völkerbund* dont le siège était à Genf émigra d'Allemagne, et en novembre il y eut de nouvelles élections.

* Ligue des Nations : organisation internationale pour le maintien de la paix dans le monde.⁵²⁶

Le traducteur supprime donc la référence aux élections de mars 1933. Cette absence pose problème dans la suite de la traduction puisque les élections de novembre sont vues comme une répétition : les Allemands durent à nouveau voter. Les « nouvelles élections » dont parle le traducteur n'ont un sens que par rapport aux élections de mars. De plus le traducteur fait une erreur de traduction qui n'a aucun sens historique. En

⁵²⁵ *Wir*, p. 19.

⁵²⁶ *J'avais*, p. 29.

effet, en octobre l'Allemagne quitta la SDN (Société des Nations) dont le siège est à Genève (Genf en allemand). Cette erreur est multiple et gêne la lecture : le traducteur situe Genève en Allemagne et, pour lui, ce n'est pas l'Allemagne qui quitte la SDN mais la SDN qui quitte l'Allemagne. De plus le lecteur peut se demander pourquoi une Ligue censée protéger la paix aurait été installée dans un pays non neutre. En outre, on peut remarquer une petite imprécision orthographique : le Umlaut sur le nom français de Nürnberg (Nuremberg en français).

La suite du chapitre situe les deux amis du narrateur : Günther dont le père s'oppose au mode d'élection et Heinz qui fait partie des Jeunesses Hitlériennes. Le père de Günther proteste dans le bureau de vote car il n'y a pas de possibilité de voter pour quelqu'un d'autre que pour Hitler. Il est sorti du bureau de vote manu militari et le vote paraît donc truqué. Il n'y a pas de mention de résultats par la suite. Mais la victoire revient indubitablement à Hitler.

Dans les deux romans, même s'il ne s'agit pas des mêmes élections, les élections marquent un tournant dans la vie des héros. Anna va commencer une vie d'exil et le narrateur de *Wir waren dabei* commence sa vie d'embrigadement et apprend à obéir. Son père lui fait la remarque en désignant Heinz :

Solche Freunde mußt du dir suchen !⁵²⁷

Tu ferais bien d'avoir des amis comme lui.⁵²⁸

Cette réflexion laisse sous-entendre que Heinz vaut mieux que Günther, l'ami du narrateur que le père du narrateur trouve dangereux au chapitre précédent. Selon son père, le narrateur devrait donc favoriser l'amitié avec Heinz plutôt qu'avec Günther.

Dans *Damals war es Friedrich*, il n'y a pas de référence au vote. Mais en 1933, le narrateur entre dans les Pimpf et son père entre au parti. Aux Jeunesses en 1933, il entend, avec Friedrich, le discours d'un supérieur qui affirme que le malheur de l'Allemagne, ce sont les juifs.

⁵²⁷ *Wir*, p. 22.

⁵²⁸ *J'avais*, p. 35.

Dans les deux romans de Richter, en 1933, le narrateur se trouve confronté à la contradiction entre son engagement dans les Jeunesses et son amitié avec un enfant de son âge. Dans *Damals war es Friedrich*, il est en effet ami avec un juif ; dans *Wir waren dabei*, avec un enfant qui chante le chant des communistes et dont le père fait un scandale au bureau de vote.

Dans les autres romans, il n'y a pas de référence à ces élections.

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Wir waren dabei*, l'histoire personnelle et l'histoire de l'Allemagne se rejoignent : les élections marquent un tournant dans l'histoire et dans la vie des héros.

d. Mesures contre les juifs et les opposants au régime

Persécutions

Dans les romans de Judith Kerr, la famille d'Anna souffre de la confiscation de ses biens. Le père d'Anna est recherché en Allemagne et ses livres sont brûlés. Mais la famille ne subit pas directement les persécutions anti-juives en Allemagne. Elle apprend par la presse, les connaissances, les gens qu'elle rencontre ce qui se passe. Anna a du mal à supporter ce qu'elle entend, aussi l'auteure ne s'attarde-t-elle pas sur les descriptions. Elle donne quelques éléments d'information mais laisse entendre que la réalité est pire.

La famille Schneider des romans de Hans Peter Richter vit les persécutions sur place en Allemagne. Elles sont présentées selon la vision d'un enfant, le narrateur, qui voit ses voisins juifs perdre peu à peu tous leurs droits jusqu'à celui de vivre. Les adultes essaient de protéger les enfants mais l'actualité ne le permet pas.

Dans les romans de Judith Kerr, Max et Anna sont plus protégés : les enfants ont connaissance des persécutions par des tiers mais ne les vivent pas directement. Max explique à sa sœur convalescente ce qui est arrivé depuis les élections. Il lui explique la venue des nazis chez eux à Berlin : Heimpi (l'employée de la famille à Berlin) a écrit

que les nazis sont venus dès le lendemain des élections pour prendre les passeports et qu'ils ont confisqué tous leurs biens⁵²⁹. Anna est triste pour son lapin rose en peluche et la boîte de jeux que les enfants ont eu à Noël.

Quelque temps après leur arrivée en Suisse, Julius, l'ami de la famille, fait un détour au retour d'un congrès pour venir les voir. Il explique au père d'Anna :

"You know of course that they burned all your books."

"I was in very good company," said Papa.⁵³⁰

-Tu n'ignores pas, je pense, qu'ils ont brûlé tous tes livres ?

-Je suis en très bonne compagnie !⁵³¹

- Ils ont brûlé tous tes livres !

- Je sais. Mais il paraît que mes livres n'étaient pas en si mauvaise compagnie dans les flammes.⁵³²

La première traduction met au présent la réplique du père d'Anna ce qui rend la réponse peu compréhensible en français. Le deuxième traducteur, lui, choisit d'ajouter des explications.

Anna ne comprend pas pourquoi les nazis ont pris leurs affaires si c'est pour les brûler. Julius lui explique :

"These were not the books your father owned," said Onkel Julius. "They were the books he has written. The Nazis lit big bonfires all over the country and threw on all the copies they could find and burned them."

"Along with the works of various other distinguished authors," said Papa, "such as Einstein, Freud, H. G. Wells..."⁵³³

⁵²⁹*Rabbit*, p. 55-57 ; *Lapin*, p. 57-59.

⁵³⁰*Rabbit*, p. 63.

⁵³¹*Trois*, p. 56.

⁵³²*Lapin*, p. 65.

⁵³³*Rabbit*, p. 63-64.

-Il ne s'agit pas des livres que ton père possédait, expliqua oncle Julius, mais des livres qu'il a écrits. Les nazis ont allumé de grands feux de joie à travers tout le pays et ils y ont jeté tous les exemplaires qu'ils ont pu trouver pour les détruire.

-En même temps que les œuvres de divers autres auteurs fort distingués, ajouta Papa, tels Einstein, Freud, H.G. Wells...⁵³⁴

- Il ne s'agit pas des livres que ton père possédait dans sa bibliothèque. Il s'agit des livres qu'il a écrits. Les Nazis ont allumé de grands feux aux quatre coins du pays et ont jeté dedans tous les exemplaires qu'ils ont pu en trouver.

- De même qu'ils y jetaient les ouvrages de mes distingués collègues nommés Einstein, Freud, H.G. Wells, etc., ajouta Vati.⁵³⁵

Ainsi l'auteur donne l'explication d'événements historiques au lecteur en même temps que Julius le fait pour Anna. Dans le roman, il est difficile de situer cet événement dans le temps historique. Il est toutefois facile de le rapprocher de l'histoire réelle : le premier autodafé nazi à Berlin a eu lieu le 10 mai 1933. Dans le livre de Max von der Grün, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, cet événement est ainsi décrit :

Am 10. Mai wurden in Berlin und in anderen Universitätsstädten Scheiterhaufen errichtet, auf denen die Bücher der unliebsamen Schriftsteller verbrannt wurden.

Die Liste der verbotenen Bücher war lang, sie umfaßte 12400 Titel und das Gesamtwerk von 149 Autoren – und das waren fast alle, die Rang und Namen hatten in Deutschland und in der Welt.⁵³⁶

Le 10 mai, des bûchers furent érigés à Berlin et dans d'autres villes universitaires ; on y brûla les livres des auteurs qui dérangeaient.

La liste des livres interdits était longue, elle comprenait 12400 titres et l'œuvre complète de 149 auteurs – il s'agissait quasiment de tous les écrivains qui avaient une importance et une renommée en Allemagne et dans le monde.

⁵³⁴Trois, p. 57.

⁵³⁵Lapin, p. 65.

⁵³⁶GRÜN, Max von der, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Hermann Luchterhand Verlag, Neuwied und Darmstadt, 1979, p. 54.

Dans son témoignage documenté, il donne une partie de la liste d’auteurs dont les livres ont été brûlés. Alfred Kerr, le père de Judith Kerr, figure dans ce choix. Ainsi le roman raconte une réalité historique personnelle qui appartient à l’histoire de l’Allemagne.

La tête du père d’Anna est mise à prix en octobre/novembre 1933. Anna comprend mal l’expression qui a certainement été dite en allemand. L’auteure écrit en anglais mais la construction est la même dans les deux langues :

The nazis are putting a price on your Pa’s head.⁵³⁷

Die Nazis haben einen Preis auf den Kopf deines Vaters ausgesetzt.⁵³⁸

Anna ne comprend pas l’expression « a price on his head » et fait des cauchemars. Elle imagine un supplice nazi où les nazis feraient tomber mille marks en pièces sur la tête de son père. Le cauchemar ne colle pas très bien en français où l’expression ne comporte pas la notion de « mettre sur » :

Les nazis ont mis à prix la tête de ton père.⁵³⁹

Les Nazis ont mis à prix la tête de votre père...⁵⁴⁰

Dans *Wir waren dabei*, il est fait référence à la répression des opposants au régime. Le père de Günther commence par être sorti du bureau de vote parce qu’il proteste contre l’absence de choix aux élections. Plus tard, il sera arrêté. Des paroles de Günther adressées à un responsable des Jeunesses Hitlériennes le rapportent :

Ihr habt meinen Vater eingesperrt, weil er gegen Hitler ist.⁵⁴¹

Vous avez mis mon père en prison parce que c’est un opposant à Hitler.⁵⁴²

Cet élément du roman montre comment les opposants au régime étaient traités sous la dictature nazie. Contrairement à Alfred Kerr, le père de Günther n’est pas un personnage que l’on peut retrouver dans les documents historiques. En effet, il est

⁵³⁷ *Rabbit*, p. 109.

⁵³⁸ *Kaninchen*, p. 80.

⁵³⁹ *Trois*, p. 90

⁵⁴⁰ *Lapin*, p. 108.

⁵⁴¹ *Wir*, p. 55.

⁵⁴² *J’avais*, p. 99.

anonyme dans le roman et il ne peut être reconnu car il n'est pas un personnage célèbre comme le père de Judith Kerr qui fait partie, à ce moment, des intellectuels de l'exil.

Dans *Damals war es Friedrich*, les mesures anti-juives sont très présentes. Il est possible de les rapporter aux décrets historiques qui sont mentionnés dans la chronologie en fin d'ouvrage. Les événements se succèdent, mais ne font pas tous référence aux lois.

Le 1^{er} avril 1933, un nazi empêche l'accès à la librairie Rosenthal dans le roman⁵⁴³. Cet événement correspond au boycott des magasins juifs instigué par l'état le 1^{er} avril 1933. La date est explicitement mentionnée dans le roman. C'est le seul événement daté très précisément. Pour les autres, seule l'année est indiquée.

Le père de Friedrich est mis à la retraite⁵⁴⁴. Cela correspond à la loi du 7 avril 1933 notée dans la chronologie : la mise à la retraite des fonctionnaires non-aryens.

En 1934, le maître d'école explique aux enfants que Friedrich doit quitter leur école à la rentrée pour aller dans une école juive⁵⁴⁵. C'est probablement lié à une loi d'avril 1933 mentionnée dans la chronologie qui limite l'accès des juifs aux écoles allemandes. Toutefois, c'est souvent à partir de 1934 que l'accès des juifs aux écoles allemandes devient difficile. C'est aussi cette année-là que l'école se transforme pour correspondre aux vœux d'Hitler. Erika Mann écrit dans son ouvrage *Zehn Millionen Kinder – Die Erziehung der Jugend im Dritten Reich* :

Der neue Geist, der noch während des Jahres 1933 ein wenig unsicher einhertappte in den deutschen Schulen, jetzt, seit dem 11. Mai 1934, hat er Gestalt und Form.⁵⁴⁶

À partir du 11 mai 1934, l'esprit nouveau, qui entraînait encore doucement dans les écoles allemandes pendant l'année 1933, prit forme et consistance.

Puis Madame Penk, l'aide ménagère des familles de Friedrich et du narrateur, fait explicitement référence à une loi qui lui interdit, puisqu'elle a moins de quarante-

⁵⁴³*Friedrich* 61, p. 32 ; *Friedrich* 69, p. 28 ; *Frédéric* 61, p. 45 ; *Frédéric* 69, p. 45.

⁵⁴⁴*Friedrich* 61, p. 54 ; *Friedrich* 69, p. 46 ; *Frédéric* 61, p. 81 ; *Frédéric* 69, p. 75.

⁵⁴⁵*Friedrich* 61, p. 70 ; *Friedrich* 69, p. 58 ; *Frédéric* 61, p. 104 ; *Frédéric* 69, p. 97.

⁵⁴⁶MANN, Erika : *Zehn Millionen Kinder – Die Erziehung der Jugend im Dritten Reich*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1997, p. 58.

cinq ans, de continuer à travailler dans une famille juive⁵⁴⁷. Cette loi est mentionnée dans la chronologie : loi du 15 septembre 1935. Elle mentionne aussi d'autres mesures qui ne concernent pas directement les personnages du roman. Il s'agit en fait de trois textes qui constituent ce qui a été appelé « les lois de Nuremberg ».

Pour la piscine, même si Friedrich est expulsé des vestiaires par un des employés⁵⁴⁸, l'interdiction n'est pas encore de rigueur. En effet, la scène se passe en été 1938 et la loi interdisant aux juifs de se baigner dans les piscines publiques date du 6 décembre 1938. Dans ce passage, l'employé de piscine évoque l'obligation des garçons juifs portant un prénom allemand d'ajouter en deuxième prénom « Israel » :

Der Kerl hat mich belogen. Er behauptet, er hieße Friedrich Schneider - Friedrich Israel Schneider muß er sich nennen.⁵⁴⁹

D'après la chronologie, la loi date du 17 août 1938. Puisque l'employé de la piscine dit que « Friedrich devrait se présenter sous le nom Friedrich Israël Schneider », la scène doit se dérouler après cette date. Les traducteurs des versions françaises ont traduit ces deux phrases comme suit :

Le gaillard m'a trompé ; il déclare s'appeler Frédéric Schneider, c'est bien plutôt Frédéric Israël Schneider qu'il faudrait dire.⁵⁵⁰

Ce sale môme m'a trompé ; il déclare s'appeler Frédéric Schneider. En fait, il s'appelle Frédéric Israël Schneider.⁵⁵¹

L'ajout de ce prénom (Sarah pour les filles) avait pour but de distinguer les juifs par leur état civil. Cette intrusion de l'état dans la dénomination des juifs pose aussi un problème identitaire. L'écrivain Nelly Sachs a témoigné avoir longtemps été gênée par son identité sur son passeport qui mentionnait Sarah en deuxième prénom, prénom ajouté alors qu'elle avait déjà plus de quarante ans.

En 1939, pendant que Friedrich et son père travaillent chez eux à réparer des lampes, Friedrich évoque l'interdiction qui est faite à son père de travailler⁵⁵². Aucune

⁵⁴⁷*Friedrich* 61, p. 74 ; *Friedrich* 69, p. 60 ; *Frédéric* 61, p. 108-109 ; *Frédéric* 69, p. 102.

⁵⁴⁸*Friedrich* 61, p. 83-84 ; *Friedrich* 69, p. 68-69 ; *Frédéric* 61, p. 121-122 ; *Frédéric* 69, p. 116-117.

⁵⁴⁹*Friedrich* 61, p. 83 ; *Friedrich* 69, p. 68.

⁵⁵⁰*Frédéric* 61, p. 121.

⁵⁵¹*Frédéric* 69, p. 116.

loi spécifique ne se rattache à cette parole. Le lecteur ne sait pas à quel moment le père de Friedrich a perdu son travail dans le magasin, travail qu'il avait trouvé après avoir été mis à la retraite de la fonction publique en 1933. Différentes mesures interdisent peu à peu tout travail aux juifs qui n'ont plus légalement la possibilité de gagner de quoi vivre. C'est pourquoi Friedrich demande au narrateur à la fin du chapitre de ne pas les dénoncer.

En 1940, Friedrich veut aller au cinéma avec le narrateur. Le cinéma est interdit aux juifs depuis le 12 novembre 1938. Mais ce n'est qu'une fois dans la salle, que Friedrich explique au narrateur qu'il n'a pas le droit d'aller au cinéma⁵⁵³. En effet, il le lui dit lorsque des employés du cinéma veulent vérifier les cartes d'identités car le film est interdit aux moins de quatorze ans. Il est toutefois étrange que le narrateur ne l'ait pas su avant.

Au chapitre suivant, le lecteur est témoin de la discrimination qui est faite dans les parcs publics : des bancs (jaunes) sont réservés aux juifs qui n'ont pas le droit de s'asseoir sur les autres (verts)⁵⁵⁴. Le parc n'est toutefois pas interdit aux juifs.

La dernière loi mentionnée concerne l'obligation de porter l'étoile juive. La date exacte (1^{er} septembre 1941) n'est pas indiquée dans le roman, juste l'année : 1941⁵⁵⁵.

Joseph Joffo mentionne aussi les lois raciales qui sévissent en Allemagne, même si son roman *Un sac de billes* se passe en France :

On savait ce qu'Hitler avait déjà fait en Allemagne, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Pologne, le train des lois raciales marchait d'un bon pas là-bas.⁵⁵⁶

Ce passage est situé en 1941 dans le roman.

Nuit de Cristal

Les deux romans de Hans Peter Richter consacrent un chapitre complet à la Nuit de Cristal. Ni la date 9-10 novembre 1938, ni le mot « Kristallnacht » ne figurent dans

⁵⁵²*Friedrich* 61, p. 108 ; *Friedrich* 69, p. 87 ; *Frédéric* 61, p. 158 ; *Frédéric* 69, p. 151.

⁵⁵³*Friedrich* 61, p. 113 ; *Friedrich* 69, p. 91 ; *Frédéric* 61, p. 164 ; *Frédéric* 69, p. 158.

⁵⁵⁴*Friedrich* 61, p. 119 ; *Friedrich* 69, p. 95 ; *Frédéric* 61, p. 172 ; *Frédéric* 69, p. 165.

⁵⁵⁵*Friedrich* 61, p. 126 ; *Friedrich* 69, p. 101 ; *Frédéric* 61, p. 182-183 ; *Frédéric* 69, p. 174.

⁵⁵⁶*Billes*, p. 29.

le texte. En effet, ce terme fait débat en Allemagne, où est préféré le terme de « Pogrom », seul ou en mot composé (« Pogromnacht », « Reichspogromnacht »). Dans *Damals war es Friedrich*, il s'agit du « Pogrom ». Une définition du mot est donnée en annexe dans les versions allemandes et dans la traduction française de C. Prélet, en note de bas de page dans celle d'A. Georges. Dans la traduction anglaise d'E. Kroll, la définition n'a pas été traduite. Dans *Wir waren dabei* les événements restent innommés. Comme nous l'avons vu précédemment, le narrateur des deux romans de Hans Peter Richter a participé au pogrom. C'est l'un des éléments qui laissaient supposer que les deux romans avaient le même narrateur. Si dans *Damals war es Friedrich*, le pogrom est décrit comme un mouvement de foule auquel le narrateur se joint et que la police ne réprime pas⁵⁵⁷ ; cette vision est contredite dans *Wir waren dabei*. En effet, Heinz explique à ses deux camarades que le mouvement provenait d'une volonté d'en haut et qu'il avait été prévu que les Jeunesses Hitlériennes n'y participent pas. Le narrateur et Günther, qui ont tous les deux participé au pogrom, ont cru, pour leur part, à un mouvement spontané incontrôlé. Pour les convaincre, Heinz leur explique que son père, un responsable nazi, avait reçu l'ordre d'établir la liste des appartements et boutiques juives⁵⁵⁸. Ainsi, dans ce deuxième roman, Hans Peter Richter veut rétablir la réalité historique. Il justifie en quelque sorte la fausse représentation donnée dans *Damals war es Friedrich* puisqu'il explique dans les paroles de Heinz que Goebbels a cherché à faire croire qu'il s'agissait d'un mouvement populaire.

Dans son ouvrage, Max von der Grün reproduit des documents qui prouvent la préméditation des manifestations de violences :

Daß die Ereignisse der »Kristallnacht« keine spontane Reaktion des Volkes war, zeigen folgende Berichte⁵⁵⁹

Les directives suivantes montrent que les événements de la « Nuit de Cristal » n'ont pas été une réaction spontanée du peuple.

Le premier point de la directive qu'il cite (cf. Annexe) signale que des actions contre les juifs et les synagogues allaient se dérouler. Il est ordonné qu'elles ne soient

⁵⁵⁷*Friedrich 61*, p. 95 ; *Friedrich 69*, p. 101 ; *Frédéric 61*, p. 77 ; *Frédéric 69*, p. 133.

⁵⁵⁸*Wir*, p. 79 ; *J'avais*, p. 144-145.

⁵⁵⁹GRÜN, *op. cit.*, p. 135.

pas interrompues. Dans le deuxième point, il est demandé de faire en sorte que les archives des synagogues soient protégées. Le troisième point prévoit l'arrestation de juifs et annonce des directives futures. Le quatrième point concerne la répression contre les juifs qui seraient trouvés en possession d'armes.

Le deuxième roman de Hans Peter Richter rétablit donc une vérité historique. Le premier roman explique bien que les juifs ont été tenus pour responsables et ont dû rembourser les dégâts eux-mêmes :

Herr Schneider hatte die zertrümmerte Wohnungstür wieder herrichten lassen. Alle mußte er selber bezahlen, sogar die verdorrten Rosenstöcke in Herrn Reschs Vorgarten. Sie hatten darunter gelitten, daß ganze Schubfächer mit Inhalt auf sie gekippt worden waren.⁵⁶⁰

Les deux traductions publiées sont un peu imprécises pour ce passage. L'une transforme les tiroirs en armoires, l'autre transforme la construction des phrases :

M. Schneider avait fait réparer la porte brisée de son appartement. On lui avait tout fait payer, même les rosiers desséchés du jardin de M. Resch, car ils avaient pâti de la chute des armoires et de leur contenu.⁵⁶¹

M. Schneider avait fait réparer à ses frais la porte de son appartement. Il avait dû de surcroît payer des dédommagements pour les pieds de rosiers desséchés du jardin de M. Resch, lesquels avaient souffert le jour où l'on avait jeté par la fenêtre des tiroirs entiers avec tout leur contenu.⁵⁶²

Toutefois les deux rendent bien compte que les personnes qui ont dû payer les dommages ont été les victimes du pogrom. Pour la famille de Friedrich cette nuit est aussi marquée par la mort de la mère de Friedrich. Sans que ce qui s'est passé ne soit expliqué, le lecteur se doute bien que Friedrich et sa mère ont dû subir les coups des pogromistes. La perspective est celle du narrateur : il entend ce qui se passe dans l'appartement au dessus, mais ne voit rien, sa mère lui interdisant de monter.

Cette nuit marque le début de l'extermination des juifs puisque les meurtres n'ont pas été punis.

⁵⁶⁰*Friedrich* 61, p. 107 ; *Friedrich* 69, p. 86.

⁵⁶¹*Frédéric* 61, p. 156.

⁵⁶²*Frédéric* 69, p. 149.

Extermination des juifs

Dans *Bombs on Aunt Dainty* le père et le frère d'Anna évoquent la chance qu'ils ont d'être ensemble et en vie :

"Anyway," said Papa, "the four of us are together. After seven years of emigration perhaps one shouldn't ask for more luck than that."

"Oh yes one should!" said Mama.

Max grinned. "Seven years is probably as much as anyone actually needs." He turned to Papa.⁵⁶³

La traduction s'éloigne un peu de l'original en étant plus explicite :

-En tout cas, reprit-il, nous voici réunis. Après sept ans d'émigration, je trouve que ce n'est pas si mal. Il ne faut peut-être pas en demander plus.

- Si ! s'exclama Mutti. Il faut en demander plus !

Max sourit. « Sept ans réunis, que demander de plus à Hitler ? dit-il en regardant Vati⁵⁶⁴

En effet pour rendre un ton ironique à « Seven years is probably as much as anyone actually needs. », le traducteur s'éloigne du sens initial et ajoute une référence à Hitler.

Dans le même roman, Anna et ses parents rencontrent quelqu'un de Berlin qui reconnaît le père d'Anna. Comme elle ne sait pas qui c'est, son père le lui dit :

"The wife of a German publisher," said Papa. "She got out but the Nazis killed her husband."⁵⁶⁵

La femme d'un éditeur allemand. Elle a pu sortir du pays, mais son mari y est resté, assassiné par les nazis.⁵⁶⁶

Anna entend aussi le témoignage de deux réfugiés allemands qu'elle rencontre au bureau d'aide pour les réfugiés juifs d'Allemagne :

"Now then, Bertha," he said. "It's better than queuing at the frontier." He turned to Anna and Mama. "My wife's a bit nervous. We had a bad time in Germany. We only just managed to get out before the war started."

⁵⁶³*Bombs*, p. 19.

⁵⁶⁴*Ici*, p. 23-24.

⁵⁶⁵*Bombs*, p. 23.

⁵⁶⁶*Ici*, p. 28.

“Oh, it was terrible!” wailed the woman. “The Nazis were shouting and threatening us all the time. There was one poor old man and he thought he’d got all his papers right, but they punched him and kicked him and wouldn’t let him go. And then they shouted at us, ‘You can go now, but we’ll still get you in the end!’”

“Bertha...” said her husband.

“That’s what they said,” cried the woman. “They said, ‘We’re going to get you wherever you go because we’re going to conquer the world!’”⁵⁶⁷

« Allons, allons, Bertha, dit-il, il vaut mieux faire la queue ici qu’être coincé à la frontière. » Regardant Mutti et Anna, il ajouta en s’excusant : « Mon épouse est un peu nerveuse, nous avons connu des moments extrêmement pénibles en Allemagne. Nous avons pu passer de justesse avant la déclaration de guerre.

- C’était atroce ! gémit la femme. Ces nazis qui braillaient des menaces. Il y avait un pauvre vieil homme qui croyait ses papiers en règle, ils l’ont tabassé à coups de pied et ils lui ont refusé le passage. Pour ce qui est de nous, ils ont crié : Aujourd’hui vous pouvez partir, mais vous ne perdez rien pour attendre...

- Allons, Bertha, allons...

- C’est ce qu’ils nous ont crié, oui ou non ? On vous trouvera, où que vous soyez, nous allons conquérir le monde ! »⁵⁶⁸

Dans ces deux extraits, il est clair que les Nazis tuent et qu’ils ont la volonté d’exterminer les juifs. Anna entend un autre témoignage à son hôtel :

[...] a sad man in a pullover rose to read out extracts from a diary smuggled out through Switzerland which had been kept by a Jewish writer still at liberty in Germany. Anna knew how such people lived, of course, but it was still horrifying to hear the detail – the penury, the petty, persecutions, the constant threat of the concentration camp.⁵⁶⁹

Un homme triste vêtu d’un pull leur lut des extraits d’un journal parvenu à Londres *via* la Suisse et tenu par un écrivain juif encore libre dans l’Allemagne nazie. Anna savait, bien sûr comment ces gens vivaient, mais c’était toujours terrifiant d’entendre le détail des faits : la pénurie, l’humiliation, la menace permanente des camps.⁵⁷⁰

⁵⁶⁷*Bombs*, p. 27.

⁵⁶⁸*Ici*, p. 31-32.

⁵⁶⁹*Bombs*, p. 33-34.

⁵⁷⁰*Ici*, p. 39.

Mais Anna ne supporte pas vraiment les témoignages. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, elle a du mal à écouter sa grand-mère qui relate l'« expérience » d'un prisonnier d'un camp. Si la mère d'Anna n'avait pas dévié la conversation en voyant le malaise de sa fille, la grand-mère aurait continué à parler de ce sujet délicat devant sa petite fille. Le passage est toutefois assez long et suffisamment dur pour que le lecteur soit gêné :

Somebody had got a job in films in England. Somebody else who had been rich was now very hard up in America and his wife had to go out cleaning. A famous professor had been arrested and sent to a concentration camp. (Concentration camp? Then Anna remembered that it was a special prison for people who were against Hitler.) The Nazis had chained him to a dog kennel. [...] The dog kennel was right by the entrance to the concentration camp and every time anyone went in or out the famous professor had to bark. He was given scraps to eat out of a dog dish and was not allowed to touch them with his hands.

Anna suddenly felt sick.

At night the famous professor had to sleep in the dog kennel. The chain was too short for him ever to stand up straight. After two months – two months...! thought Anna – the famous professor had gone mad. He was still chained to the dog kennel and having to bark but he no longer knew what he was doing.⁵⁷¹

L'un avait trouvé du travail dans le cinéma, en Angleterre. Un autre, qui avait été fort riche, se trouvait maintenant en Amérique, si gêné que sa femme devait faire des ménages. Un professeur très connu avait été arrêté et envoyé dans un camp de concentration (camp de concentration ? Anna se rappela que c'était une sorte de prison pour ceux qui étaient contre Hitler). Les nazis l'avaient enchaîné à une niche à chien. [...] La niche était placée à l'entrée du camp et le célèbre professeur devait aboyer chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait. On lui donnait des restes qu'il devait manger dans une gamelle, sans se servir de ses mains.

Anna se sentit soudain mal.

La nuit, le célèbre professeur devait dormir dans la niche. La chaîne était trop courte pour qu'il puisse tenir debout. Après deux mois de ce traitement – deux mois... – le célèbre professeur était devenu fou. Il était toujours enchaîné à la niche et tenu d'aboyer, mais à présent il ne se rendait plus compte de rien.⁵⁷²

⁵⁷¹ *Rabbit*, p. 99-100.

⁵⁷² *Trois*, p 82-83.

L'un avait trouvé du travail dans l'industrie du cinéma en Angleterre. L'autre était tombé dans une misère noire et sa femme devait faire des ménages. Un célèbre professeur avait été arrêté et envoyé dans un camp de concentration. (*Camp de concentration ?* Anna se souvint que c'était une espèce de prison spéciale pour les opposants à Hitler.) Les Nazis avaient enchaîné ce professeur à une niche de chien. [...] La niche se trouvait juste à l'entrée du camp de concentration et le célèbre professeur devait aboyer chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait. On lui servait des restes dans une écuelle et il n'avait pas le droit d'utiliser ses mains pour manger.

Le cœur d'Anna se serra.

La nuit, le célèbre professeur dormait dans la niche, où il ne pouvait pas se tenir debout, la chaîne étant trop courte. Au bout de deux mois de ce régime (*deux mois !* se dit Anna) il était devenu fou : il aboyait sans cesse, toujours au bout de sa chaîne. [...] Elle aurait tant voulu ne jamais entendre ce qu'Omama venait de raconter.⁵⁷³

La gêne d'Anna est exprimée en particulier par « Anna suddenly felt sick ». Cette phrase a été traduite différemment par les deux traducteurs. Si la première traduction relate un malaise général, une réaction brutale du corps, la seconde est moins forte.

Ce passage montre la déshumanisation d'un être humain dans un camp de concentration. Ainsi Anna connaît très tôt la menace des camps en Allemagne : cette scène se passe à la fin de l'été 1933. À cette période, comme l'écrit le narrateur, les camps de concentration n'étaient pas encore pensés comme des camps d'extermination. Ils étaient principalement destinés aux opposants au régime. Dans ce passage comme dans celui où il est question de l'autodafé à Berlin, le narrateur explique le terme camp de concentration : il y a donc une dimension didactique ou pédagogique. La dernière phrase laisse toutefois entendre que ce n'est pas un sujet pour les enfants : Anna aurait préféré ne pas savoir.

Anna découvre de ses yeux comment les camps transforment les hommes car, quelques années plus tard à Londres, elle voit le fantôme qu'est devenu le mari de sa grand-tante. Sa mère lui dit :

⁵⁷³ *Lapin*, p. 100.

Her husband was in a concentration camp. They got him out before the war, but he's never been the same.⁵⁷⁴

Son mari était enfermé dans un camp de concentration. Ils l'en ont sorti avant la guerre, mais il n'était déjà plus le même.⁵⁷⁵

« he's never been the same » est un euphémisme par rapport à ce qu'Anna voit : un homme qui ressemble à une ombre, qui ne reconnaît personne, qui s'échappe de l'appartement et qui proteste quand son fils le ramène à la maison. La mère d'Anna protège sa fille par ses paroles, mais ce qu'elle voit par la suite n'est pas censuré.

Le narrateur omniscient mentionne les discussions des adultes qui lassent Anna. En effet, les adultes entre eux, comme la grand-mère, ne font pas attention à la présence d'Anna pour qui écouter les récits autour des persécutions nazis est difficile.

It was an endless listing of relatives, friends and acquaintances who had been part of the old life in Germany and who were now strewn all over the world. Some had done well for themselves, some had been caught by the Nazis, and most of them were struggling to survive.⁵⁷⁶

l'évocation interminable des parents, des amis, des relations qu'ils côtoyaient en Allemagne, et qui se trouvaient désormais éparpillés par le monde. Quelques-uns avaient réussi à force de débrouillardise, d'autres n'ayant pu fuir à temps s'étaient fait prendre par les nazis, le plus grand nombre tentait de lutter pour survivre.⁵⁷⁷

Anna voudrait ne pas penser à tout cela. Pourtant elle y a été obligée et elle ne comprend pas comment les Anglais ne savent pas ce qui se passe en Allemagne et comment ils semblent découvrir les camps en 1945. Dans les romans de Joseph Joffo, l'Allemagne est évoquée comme destination des convois qui emportent les personnes raflées en France. Dans *Un sac de billes*, en 1943, les frères aînés de Joseph et Maurice entendent les conversations des Allemands qui viennent se faire coiffer dans le salon où ils travaillent. Henri apprend à sa famille regroupée à Nice :

C'était très confus mais en gros il ressort qu'ils arrêtent tous les Juifs, qu'ils sont enfermés à l'hôtel Excelsior et tous les vendredis ils sont emmenés la nuit dans des convois spéciaux vers

⁵⁷⁴*Bombs*, p. 184.

⁵⁷⁵*Ici*, p. 184.

⁵⁷⁶*Bombs*, p. 188.

⁵⁷⁷*Ici*, p. 187-188.

les camps allemands. Ce sont des wagons scellés qui sont prioritaires. [...] Rester ici, c'est prendre un billet pour l'Allemagne.⁵⁷⁸

Dans *Simon et l'enfant*, le narrateur est plus explicite en annonçant le rôle du camp de Drancy :

Camp de transit, antichambre des fours crématoires, camp de « triage ».

C'est là, en France, non loin de Paris, que sont provisoirement rassemblés, avant d'être dirigés vers l'Allemagne, les Juifs français victimes des rafles.⁵⁷⁹

Ces deux passages sont en quelque sorte des parenthèses explicatives qui transmettent au lecteur des connaissances historiques précises.

Si Judith Kerr se scandalise que les Anglais découvrent les camps lorsque les soldats les libèrent, Joseph Joffo, lui, laisse entendre que, au minimum, certains Français savaient ce qui se passait en Allemagne. Les deux auteurs témoignent donc de la même chose : le discours « on ne savait pas » n'est pas une excuse qui peut être avancée pour ne pas avoir agi.

Ainsi les romans mentionnent des événements et des réalités historiques sur la persécution des juifs et des opposants au régime sur le territoire allemand.

e. Films

Deux films allemands sont évoqués dans les romans (cf. Annexe pour les affiches).

Jud Süss

Le film *Jud Süss* est un film de Veit Harlan de 1940. Ce film de propagande nazi est toujours accessible, mais il est maintenant accompagné d'un appareil « pédagogique » : des débats et des compléments informatifs récents sont enregistrés à la suite du film.

⁵⁷⁸ Billes, p. 214.

⁵⁷⁹ Simon, p. 202.

Dans *Damals war es Friedrich*, Friedrich demande au narrateur de l'accompagner voir ce film au cinéma. Il exprime son besoin d'en connaître le contenu. *Jud Süß* est le point de départ du chapitre intitulé « der Film ». Le titre du chapitre a été traduit par « Le cinéma »⁵⁸⁰ dans la première traduction française. En revanche, la deuxième traduction française ainsi que l'anglaise conservent l'accent mis sur le film et non le lieu : « Le film »⁵⁸¹ et « The movie »⁵⁸². Les notes dans l'annexe de cette deuxième traduction sont classées selon les titres des chapitres. On peut remarquer que la note portant sur *Jud Süß* figure sous le titre : « Le cinéma ». Serait-ce une trace d'une hésitation d'Anne Georges entre intituler le chapitre « Le film » ou « Le cinéma » ?

Le film est ainsi présenté au début du chapitre dans l'original :

>Jud Süß< stand in Riesengroßen Buchstaben über dem Eingang. Zu beiden Seiten der Schrift waren bärtige Judenköpfe mit Schläfenlocken abgemalt. Der Film lief schon in der achten Woche. Schulklassen und Polizeieinheiten marschierten geschlossen hinein. Jeder sollte ihn gesehen haben. Und weil der Krieg die meisten anderen Vergnügen einschränkte, blieb der Film als wichtigste Unterhaltung. Ein Film aber, über den so viel geredet und geschrieben wurde, lockte jeden.⁵⁸³

Les traductions françaises de cet extrait donnent :

Au-dessus de l'entrée, on lisait en lettres gigantesques : « Süß, le Juif ». De chaque côté étaient représentées des têtes de Juifs barbus avec des boucles sur les tempes. On donnait ce film depuis huit semaines déjà. Des écoles entières, des unités de police y venaient en rangs serrés. Tous devaient l'avoir vu ; et la guerre ayant considérablement restreint les distractions, le cinéma restait un des divertissements essentiels de la ville. Un film qui avait tant fait parler et tant fait couler d'encre attirait forcément tout le monde.⁵⁸⁴

Écrit en lettres gigantesques au-dessus de l'entrée du cinéma, on pouvait lire : *Le Juif Süß*. De chaque côté du titre, deux têtes de Juifs étaient représentées, l'une et l'autre avec barbe et longues boucles en papillotes sur les tempes. Le film en était à sa huitième semaine et continuait d'attirer un large public, dont des classes entières et des unités de police qui s'engouffraient dans la salle en rangs serrés. La guerre avait beaucoup restreint les distractions

⁵⁸⁰ *Frédéric 61*, p. 161.

⁵⁸¹ *Frédéric 69*, p. 155.

⁵⁸² *Friedrich (ang)*, p. 103.

⁵⁸³ *Friedrich 61*, p. 110-111 ; *Friedrich 69*, p. 89.

⁵⁸⁴ *Frédéric 61*, p. 161.

et le cinéma restait le meilleur des divertissements. De plus, on avait fait une telle publicité autour de ce film, dans la presse, à la radio, que tout le monde voulait le voir.⁵⁸⁵

On peut s'étonner que les deux traductrices n'ont pas traduit l'expression « mit Schläfenlocken » simplement par le terme consacré actuellement : « avec des papillotes ». Mais si ce terme est courant dans cette acception lorsque Anne George traduit le roman, il n'était pas usité, avec ce sens, au moment où Christiane Prélet publie sa traduction. Utiliser le terme dans le contexte de la Deuxième Guerre Mondiale ne constitue-t-il pas un anachronisme ? En effet, ce terme que l'on trouve au XIX^e siècle comme synonyme des « anglaises »⁵⁸⁶, n'est apparemment utilisé que depuis peu pour désigner les mèches de cheveux sur les tempes des hommes juifs. Dans la deuxième traduction, en particulier, la traductrice a atténué le sens de l'original en créant une proposition introduite par dont : « dont des classes entières et des unités de police qui s'engouffraient dans la salle en rangs serrés ». Le verbe allemand « hineinmarchieren » donne une dimension un peu militaire : les classes et les unités de police vont voir le film comme des soldats, cela fait partie de leur devoir patriotique. Dans l'annexe, une note explique le rôle de ce film :

Der Film >Jud Süß< stellte die Juden betont negativ dar, um dadurch den Boden für die geplante Judenpolitik zu bereiten.⁵⁸⁷

Dans les annexes françaises on peut lire:

Quant au film « Süß, le Juif », il présentait la religion et les coutumes juives de façon à préparer le terrain à la lutte raciale.⁵⁸⁸

et

Le film *Le Juif Süß* était un film de propagande nazie, donnant des Juifs une image caricaturale et négative afin de préparer le terrain d'une politique antisémite déjà en marche.⁵⁸⁹

Dans les deux cas, l'annexe française s'apparente plus à une adaptation qu'à une traduction. La première enlève la caractéristique de l'image du juif véhiculée par le film : il s'agit d'une image très négative. La deuxième corrige l'annexe allemande qui

⁵⁸⁵ *Frédéric* 69, p. 155.

⁵⁸⁶ Notamment chez Flaubert.

⁵⁸⁷ *Friedrich* 61, p. 155 ; *Friedrich* 69, p. 120.

⁵⁸⁸ *Frédéric* 61, p. 211.

⁵⁸⁹ *Frédéric* 69, p. 213.

dit simplement que le film prépare le terrain pour la politique envers les juifs alors que dès 1933 sont proclamées des lois raciales. La traductrice est donc soucieuse de ne pas transmettre une idée fausse surtout à un public jeune. Toutefois le lecteur, même jeune, peut se rendre compte de l'absurdité d'une partie de la note complémentaire. En effet, le roman est très bien situé dans le temps. Les persécutions envers les juifs commencent dès 1933 pour le héros du roman et le film est daté explicitement de 1940 dans le roman.

Münchhausen

Le film *Münchhausen* est un film allemand commandé par Goebbels. Il ne s'agit pas d'un film de propagande même s'il date de 1943. Le réalisateur en est Josef von Báky, le scénario est d'Erich Kästner. Ce film est mentionné dans le roman de Joseph Joffo : *Un sac de billes*. Il s'agit d'une production allemande projetée aussi dans les salles françaises. Joseph Joffo raconte l'avoir vu à Marseille avec son frère. Deux passages y font référence :

C'étaient les *Aventures du Baron de Munchausen [sic]*, un film allemand, avec Hans Albert [sic], la grande vedette du III^e Reich.⁵⁹⁰

et

Au dossier que des cinéphiles ont consacré au cinéma hitlérien, il y a ce nouvel élément à verser : la production nazie était arrivée à fabriquer une œuvre qui enchantait la matinée de deux jeunes Juifs.⁵⁹¹

On peut remarquer deux « coquilles » dans les noms écrits par Joseph Joffo : il s'agit du Baron de Münchhausen et l'acteur tenant le rôle principal est Hans Albers. Même si le film n'est pas antisémite, on peut trouver dans une traduction française du livre des aventures du Baron de Münchhausen un passage niant le droit de vivre d'un juif particulier. Après son vol sur un boulet de canon, le Baron tombe et tue un homme :

Je ne fus que légèrement blessé de cette chute ; mais le maître de la ferme ne l'en fut que d'autant plus âprement. Il resta mort sous moi ; car je lui avais, le plus innocemment du monde, cassé le cou. Pour le repos de ma conscience j'appris, dans la nuit, que le drôle était un juif abominable, qui tenait toujours les fruits de ses champs dans ses greniers jusqu'au moment

⁵⁹⁰ *Billes*, p. 119.

⁵⁹¹ *Billes*, p. 127.

où, à cause de leur cherté extrême, il pouvait les vendre au plus haut prix possible. De sorte que la mort violente qu'il subit fut sa juste récompense et un véritable bienfait pour tout le monde.⁵⁹²

f. Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend)

Le narrateur des deux romans de Hans Peter Richter fait partie des Jeunesses Hitlériennes. Les Jeunesses nazies sont constituées de groupes hiérarchisés. La hiérarchie, un peu comme pour les scouts, n'est pas très claire pour un non-initié. L'annexe allemande de *Wir waren dabei* présente un tableau pour la comprendre. Dans la version française l'annexe a été supprimée, mais dans la version anglaise le tableau figure bien⁵⁹³. Voici une adaptation du tableau :

Deutsches Jungvolk (DJ) :	Hitlerjugend (HJ) :	Deutsche Jungmädels (JM) :	Bund Deutscher Mädels (BDM) :	Nombre d'unités plus petites (u) / nombre de jeunes (j)
garçons 10-14 ans	garçons 14-18 ans	filles 10-14 ans	filles 14-18 ans	
Jungenschaft	Kameradschaft	Jungmädelschaft	Mädelschaft	- /15 j
Jungzug	Schar	Jungmädelschar	Mädelschar	3 u / 45 j
Fähnlein	Gefolgschaft	Jungmädelsgruppe	Mädelsgruppe	3 u / 135 j
Jungstamm	Stamm	Jungmädelsring	Mädelsring	4 u / 540 j
Jungbann	Bann	Jungmädelsuntergau	Untergau	6 u / 3240 j
Gebiet		Obergau		

⁵⁹⁴

En 1933, les enfants de moins de 10 ans pouvaient faire partie du Jungvolk. Dans *Damals war es Friedrich*, le narrateur participe aux activités du Jungvolk dès 1933. Né en 1925, il n'a donc pas encore dix ans. Dans *Wir waren dabei*, peu de

⁵⁹²MÜNCHHAUSEN, Baron de : *Mes aventures*, Éditions de Chemille, Genève 1973, p. 192-193.

⁵⁹³*I Was*, p. 184.

⁵⁹⁴Tableau réalisé à partir de différentes sources, notamment : *Wir*, p. 149 et HEY; PANDEL ; RADKAU, p. 165.

chapitres concernent l'année 1933. La première participation du narrateur à un événement des Jeunesses est mentionnée en 1934. Mais nous avons vu que les deux narrateurs sont probablement identiques. Le narrateur de *Wir waren dabei* s'engage en 1942, ce qui correspond à l'âge minimum pour s'engager : 17 ans.

Dans un ouvrage allemand sur la République de Weimar et le nazisme, les Jeunesses Hitlériennes sont décrites ainsi :

In der HJ sollten die Jugendliche im Sinne der nationalsozialistischen Ideologie erzogen werden: Gleichberechtigt stand sie daher neben Eltern und Schule als Erziehungsmacht. Weltanschauliche Schulung und körperliche Ertüchtigung gehörten an bevorzugter Stelle in das Erziehungsprogramm, wobei die Pflege des Sports mehr und mehr an den Zielen einer vormilitärischen Ausbildung ausgerichtet wurde. Hilfsdienst für die Partei (etwa bei Propagandaaktionen) gehörten ebenso wie Heimabende, Fahrten und Zeltlager zum „Dienst“, wobei gerade die letzteren Aktivitäten – zusammen mit der Möglichkeit des schnellen Aufstiegs zum HJ-Führer – wesentlich zur Attraktivität des Staatsjugend beitrugen. Uniform, Fahnen, ein paramilitärisches Zeremoniell (Appelle, Wachen, u.a.) und ein festes System von Leistungsprüfungen befriedigten Geltungsbedürfnis und Aktivismus des Jugend; die Pflege des Gemeinschaftsgefühls ließ die Belastung durch des „Dienst“ mit seinen zahllosen Veranstaltungen und Verpflichtungen erträglich erscheinen. In ihrem Selbstverständnis fühlte sich die HJ als Garant einer Zukunft im nationalsozialistischen Sinne, der Dienst in der HJ war gleichzeitig ein Teil der Vorbereitung für diese Aufgabe.⁵⁹⁵

Dans la HJ les jeunes devaient être élevés dans l'esprit de l'idéologie nazie : elle avait un rôle éducatif au même titre que les parents et l'école. En points principaux, le programme éducatif comprenait une formation idéologique et un entraînement sportif, qui était peu à peu de plus en plus conçu comme une instruction prémilitaire. L'aide au parti (par des actions de propagande) tout comme les veillées, les sorties et les camps faisaient partie du « devoir », ces dernières activités, en plus de la possibilité de devenir rapidement chef dans les Jeunesses, contribuant de manière capitale à l'attrait des Jeunesses. L'uniforme, les drapeaux, le cérémoniel paramilitaire (appel, tour de garde, entre autres) et le système rigoureux de tests de performances satisfaisaient le militantisme et le besoin de se mettre en valeur de la jeunesse ; l'entretien du sentiment d'appartenance au groupe faisait paraître acceptable la charge du « service » avec ses nombreuses manifestations et obligations. Par essence, la HJ se sentait la garante d'un futur

⁵⁹⁵HEY, Bernd ; PANDEL, Hans-Jürgen ; RADKAU, Joachim, *Weimarer Republik und Nationalsozialismus*, Tempora, Klett, 1992, p. 162.

conforme à l'esprit nazi, le service dans la HJ était en même temps une partie de la préparation pour cette tâche.

C'est effectivement ce qui ressort des deux romans de Hans Peter Richter : le narrateur prend part à des activités attrayantes (jeux, camping, ...), mais il se doit de faire des actions pour le parti qui lui plaisent moins (vente de tickets, collectes de métaux ...). Les activités que le narrateur de *Damals war es Friedrich* raconte à son ami juif attirent ce dernier. Ainsi Friedrich l'accompagne en cachette de ses parents un après-midi. Pour y aller il s'est même procuré un foulard et un anneau en cuir portant l'insigne nazi. L'enthousiasme de Friedrich est exprimé à plusieurs reprises dans le chapitre.

Il remercie deux fois le narrateur d'avoir accepté qu'il l'accompagne, il dit deux fois « Ich freue mich so », puis une fois « Ich bin so froh, da ich dabei sein darf ! »⁵⁹⁶. Dans la version de 1969, une troisième occurrence de « Ich freue mich so » apparaît. Aucune des deux traductrices n'a conservé le double remerciement⁵⁹⁷. La traduction de Christiane Prélet ne conserve pas les répétitions. Elle traduit les deux occurrences de « Ich freue mich so » par « Cela me fait tellement plaisir » et « Je suis tellement content ». Elle traduit la deuxième phrase par « Je suis si heureux de pouvoir être là ». Anne Georges traduit deux occurrences de « Ich freue mich so » par « Que je suis content ! », elle supprime la deuxième occurrence. Elle utilise la même expression pour traduire la deuxième expression allemande : « Que je suis content d'être ici ! ». D'autres phrases soulignent aussi la joie de Friedrich dont la suivante qui a été modifiée par l'auteur entre ses deux versions :

Friedrich zitterte vor Aufregung, als er sich neben mir auf die Holzbank setzte. „Herrlich!“ flüsterte er. „Ich bin so froh; ich werde auch Pimpf.“⁵⁹⁸

En prenant place près de moi sur le banc de bois, Frédéric tremblait d'excitation.

- C'est épatant, chuchota-t-il, je suis si heureux ! moi aussi je vais devenir un Pimpf¹ !

1. Appellation familière d'un membre de la Jeunesse hitlérienne.⁵⁹⁹

⁵⁹⁶ *Friedrich 61*, p. 38-40 ; *Friedrich 61*, p. 33-34.

⁵⁹⁷ *Frédéric 61*, p. 56 ; *Frédéric 69*, p. 53.

⁵⁹⁸ *Friedrich 61*, p. 41.

⁵⁹⁹ *Frédéric 61*, p. 60.

Dans la version de 1969, ce passage a été raccourci pour supprimer l'agitation de Friedrich :

Als er sich neben mir auf die Holzbank setzte, flüsterte Friedrich: „Herrlich! Ich bin so froh; ich werde auch Pimpf.“⁶⁰⁰

- Que je suis content ! Moi, aussi, je vais bientôt être un Pimpf¹ !

1. Le Pimpf, signifiant gamin ou môme, fut le terme attribué aux jeunes adhérents du *Deutsches Jungvolk*.

Mais l'envie de Friedrich de faire lui aussi partie du groupe n'a pas été supprimée.

Si la première traductrice varie les expressions pour désigner la satisfaction de Friedrich, la seconde utilise chaque fois l'expression « Que je suis content ! ». On remarque que les deux traductrices renvoient à une note de bas de page pour expliquer le mot Pimpf. La première donne une définition erronée puisque le mot « Pimpf » désigne, comme l'écrit Anne Georges, les adhérents du *Deutsches Jungvolk*, le groupe des plus jeunes garçons dans les Jeunesses nazies. Au départ les garçons pouvaient y entrer dès six ans puis l'âge a été repoussé à 10 ans.

Max von der Grün témoigne aussi de son attirance pour les Jeunesses :

Natürlich wollte ich gerne dabei sein, alle meine Schulkameraden machten mit, trugen eine Uniform, und ich kam mir schon wie ein Außenseiter vor, wenn ich in der Mittelschule gehänselt wurde. Manche fanden böse Worte dafür, daß ich nicht mitmarschierte.

Aber heimlich ging ich doch mit. [...]

Das Abenteuer lockte mich, das Jungvolk marschierte in Wälder, schlug Zelte auf, machte Biwak, auf offenem Feuer wurde Eintopf gekocht, und in den Wäldern wurde Krieg gespielt: Schwarz gegen Weiß.⁶⁰¹

Bien sûr, je voulais aussi y aller, tous mes camarades de classe y participaient, portaient un uniforme, et je me sentais à part quand les autres se moquaient de moi à l'école. Certains même m'insultaient parce que je ne marchais pas avec eux.

Mais j'y allais quand même, en secret.

⁶⁰⁰ Friedrich 69, p. 35.

⁶⁰¹ GRÜN, *op. cit.*, p. 113.

L'aventure m'attirait, le Jungvolk allait marcher en forêt, montait des tentes, bivouaquait, cuisinait en plein air sur des feux de camp, et jouait à la guerre dans la forêt : les noirs contre les blancs.

Dans ce témoignage, on peut relever que, comme Friedrich dans *Damals war es Friedrich*, Max von der Grün allait en cachette de ses parents au Jungvolk. De plus comme Günther dans *Wir waren dabei*, il subit l'exclusion à l'école à cause de sa non participation aux Jeunesses. Le père de Max von der Grün sera déporté à Buchenwald, celui de Günther dans la fiction sera arrêté (le lecteur n'apprend pas plus). Günther entre dans les Jeunesses par obligation de l'état, Max von der Grün pour se protéger après l'arrestation de son père :

»Ich weiß schon. Es hat wohl so kommen müssen. Jetzt mußt du in der Hitlerjugend eintreten.«⁶⁰²

« Je sais bien. Cela devait arriver. Maintenant il faut que tu entres aux Jeunesses. »

Auparavant, l'entourage de Max von der Grün avait fait pression pour qu'il y entre :

Von Schulkameraden, Nachbarn und auch von Lehrern war meine Familie mehrfach gedrängt worden, daß ich ins Jungvolk eintreten solle. Die einen drängten, weil sie es für eine nationale Pflicht ansahen, andere, Wohlmeinende, weil sie glaubten, wenn ich im Jungvolk wäre – und später in der HJ – könnte das einen guten Schutz für meinen Vater bedeuten, dessen religiöse und damit politische Überzeugung natürlich niemanden in der Nachbarschaft verborgen geblieben war. Mein Vater war strick dagegen, aber meine Mutter zögerte, denn sie glaubte, es würde mir manches erleichtern, wenn ich mich nicht ausschloße.⁶⁰³

Plusieurs fois des camarades de classes, des voisins et même des enseignants avaient fait pression sur ma famille pour que j'entre au Jungvolk. Les uns poussaient car ils voyaient cela comme un devoir national, d'autres, bienveillants, parce qu'ils pensaient que si j'étais au Jungvolk, puis plus tard à la HJ, cela pourrait être une protection pour mon père, dont les convictions religieuses et donc aussi politiques n'étaient inconnues de personnes dans le voisinage. Mon père était formellement contre, ma mère hésitait car elle pensait que cela serait plus facile pour moi si je ne me distinguais pas des autres.

Cette idée de faire comme les autres revient chez Max von der Grün lorsqu'Hitler passe dans son village. Il écrit :

⁶⁰²GRÜN, *op. cit.*, p. 130.

⁶⁰³*Ibid.*, p. 113.

Ich weiß jedoch nicht mehr, ob auch ich »Heil« gerufen habe.

Möglich ist es, weil mir von meiner Mutter klargemacht worden war, daß man bei bestimmten Gelegenheiten mit den Wölfen heulen müsse, um nicht von ihnen gefressen zu werden.⁶⁰⁴

Je ne sais plus si j'ai crié « Heil ».

C'est bien possible, car ma mère m'avait clairement fait comprendre que dans certaines occasions il faut savoir hurler avec les loups pour ne pas être dévoré.

Le roman *Wir waren dabei* montre que l'Allemagne devient la préoccupation principale d'une bonne partie des adolescents des Jeunesses Hitlériennes, au point qu'à dix-sept ans, ils sont prêts à se sacrifier pour leur patrie et devançant l'appel. Cette même idée de l'importance de la patrie, qui doit passer avant tout, est aussi mentionnée par le père de Horst Burger dans l'ouvrage construit comme un dialogue entre le père et le fils :

<Du bist nichts, dein Volk ist alles>, lautete ein Kernsatz. Nicht nur in der HJ, sondern auch in der Schule. »

« Von morgens bis abends Volks und Vaterland ? »

« Ja. Alles, was man tat, wurde in Beziehung zu Deutschland gesetzt, zur Heimat, zu ihren Helden, Denkern und Dichtern. »⁶⁰⁵

-« Tu n'es rien, ton peuple est tout » était l'une des devises. Non seulement à la HJ, mais aussi à l'école.

-Du matin au soir la nation et la patrie ?

-Oui. Tout ce que nous faisions était en rapport avec l'Allemagne, la patrie, ses héros, ses penseurs et ses poètes.

Dans *Wir waren dabei*, il est fait référence à l'obligation des enfants d'entrer dans les Jeunesses Hitlériennes. Le lecteur l'apprend dans une réplique de Günther. Le lecteur connaît l'année, 1936, et il sait que c'est en hiver. La loi date en réalité du 1^{er} décembre 1936 :

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 130-131.

⁶⁰⁵ BURGER, Horst, *Warum warst du in der Hitler-Jugend? Vier Fragen an meinen Vater* [1976], Rowohlt, 1993, p. 37.

das „Gesetz über die Hitler-Jugend“ vom 1. Dezember 1936 bestimmte die HJ dann endgültig zur Staatsjugend mit Zwangsmitgliedschaft.⁶⁰⁶

la « loi sur la Hitler-Jugend » du 1^{er} décembre 1936 définissait pour de bon la HJ comme les Jeunesses de l'État avec obligation d'en faire partie.

Les romans transmettent des sentiments ressentis par d'autres jeunes de la même époque et qui se retrouvent dans des ouvrages historiques et des documentaires. Il en est de même pour l'importance des Jeunesses dans la vie des jeunes. Les romans ont donc un rôle de mémoire collective.

g. Guerre

Dans *Bombs on Aunt Dainty*, l'avancée alliée sur le territoire allemand est mentionnée avec des repères temporels assez précis :

In April the British and American armies overran the first concentration camps [...] Berlin fell at the beginning of May. [...] For a few days there were rumours and unconfirmed reports. Hitler was dead, he had been captured, he was holding out, he had surrendered – and then at least an official statement. The war in Europe was over.⁶⁰⁷

En avril, l'avancée alliée atteignit les premiers camps de concentration. [...] Berlin tomba au début mai. [...] Pendant plusieurs jours des rumeurs circulèrent, puis des nouvelles contradictoires : Hitler avait trouvé la mort, il avait été capturé, il tenait bon, il se rendait... Et puis finalement, il y eut le communiqué officiel : « La guerre en Europe est finie. »⁶⁰⁸

Le traducteur français a voulu corriger une erreur historique de Judith Kerr : les premiers camps de concentration n'ont pas été libérés par les armées américaines et britanniques. Il ne pouvait toutefois pas corriger la date. Les premiers camps ont en effet été libérés par les armées soviétiques en 1944. Elles ont aussi libéré Auschwitz : en janvier 1945. Le premier camp libéré par les Américains a été celui du Struthof, en

⁶⁰⁶HEY, PANDEL, RADKAU, *op. cit.*, p. 162.

⁶⁰⁷*Bombs*, p. 326-327.

⁶⁰⁸*Ici*, p. 324.

Alsace, en novembre 1944. Ainsi, Judith Kerr se trompe sur plusieurs points : les premiers camps ont été libérés en 1944, les soviétiques ont été les premiers à libérer des camps et le premier camp libéré par des Américains l'a été en 1944. En revanche, les premiers camps libérés par les Britanniques l'ont bien été en avril 1945. Toutefois, il est vrai que la majorité des camps ont été libérés en avril-mai 1945. En avril 1945, les Américains ont libéré Dachau et Buchenwald et les Britanniques Bergen-Belsen, camps qui font partie des plus connus. L'erreur dans le roman est un peu gênante, d'autant plus que le roman est destiné à des jeunes et qu'il n'y a aucune table chronologique qui pourrait rétablir la « vérité ».

Dans les deux romans de Hans Peter Richter, il n'est pas question d'alliés ou d'ennemis. Il y a simplement des bombardements et à la fin de *Wir waren dabei*, les trois amis se retrouvent sur le front.

B. France

1. Contexte historique

Après la Première Guerre Mondiale, tout comme en Allemagne, la situation financière est difficile. La France veut faire payer l'Allemagne et occupe la Ruhr. Mais face à la résistance passive des ouvriers, cette occupation n'aboutira qu'à une renégociation des échéances de paiement par l'Allemagne. Le franc chute et en 1926, il est dévalué d'environ 80% par rapport à sa valeur de 1914. Raymond Poincaré devient président du Conseil en 1926. Par une politique de limitation des dépenses de l'État et d'augmentation des impôts indirects, le tout associé à une augmentation des exportations à la suite de la dévaluation du franc, la croissance repart et le franc est stabilisé. Poincaré démissionne en 1929 pour raison de santé. Toutefois, l'économie reste relativement archaïque en France. La crise de 1929, qui ne touche la France qu'au début des années 1930, a un impact moins important que dans d'autres pays et le taux de chômage reste limité.

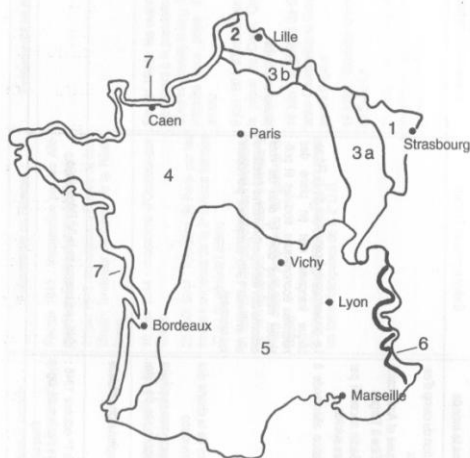
Même si la crise économique est plus limitée, l'instabilité politique entraîne, comme en Allemagne, une propagation d'idéologies d'extrême droite. La gauche s'unit

alors pour former le Front Populaire. Vainqueur aux élections du 3 mai 1936, il vote des lois pour améliorer la condition ouvrière (augmentation des salaires, liberté syndicale, semaine de 40h, congés payés, nationalisation des industries de l'armement et tutelle de l'État sur la Banque de France). Mais la crise économique annule assez vite le bénéfice des augmentations de salaire. De plus des responsables politiques sont déstabilisés par des attaques d'extrême droite : Léon Blum, président du Conseil, est victime de discours antisémites, Roger Salengro, ministre de l'Intérieur, est accusé à tort d'avoir déserté pendant la Première Guerre... Et ceux de son bord reprochent à Blum de ne pas intervenir dans la guerre d'Espagne (reproche des communistes) et de ne pas aller plus loin dans les mesures sociales (reproche des radicaux) puisqu'il a décidé de faire une pause pour armer la France face à la montée d'Hitler en Allemagne. En 1937, le premier gouvernement Blum démissionne. Le Front populaire se maintient tout de même jusqu'en 1938 et crée la SNCF.

Il est ensuite remplacé par un gouvernement radical, allié à la droite, formé par Daladier. Daladier signe un accord avec la Grande-Bretagne et les États-Unis pour dévaluer le franc. La croissance reprend en France. Daladier est surtout connu pour avoir signé les accords de Munich en septembre 1938. Opposé à un pacte avec Hitler, il est tout de même poussé par Mussolini et Chamberlain, qui veulent éviter la guerre, à signer les accords après leur rencontre avec Hitler. Les accords autorisent l'Allemagne à occuper les Sudètes sans contrepartie. Daladier s'attend à être hué à son retour à Paris, mais il est accueilli comme le héros qui a protégé la paix.

L'Allemagne continue ses conquêtes : elle estime avoir le droit à son espace vital. Elle entre alors en Pologne. L'Angleterre qui avait signé un pacte d'alliance avec ce pays déclare la guerre à l'Allemagne et la France en fait de même le même jour : le 3 septembre 1939. Les troupes d'Hitler entrent dans Paris le 14 juin 1940. Ils occupent peu à peu d'autres villes et la France se rend. Le 17 juin 1940 Pétain, nommé la veille président du conseil, demande aux Français de cesser le combat et annonce qu'il va demander l'armistice. Le Général de Gaulle, partisan de la poursuite du combat, part le même jour en Angleterre. Le lendemain, son appel du 18 juin invite à continuer la guerre et fonde la France libre. Pourtant l'armistice est signé le 22 juin 1940 et rompt l'accord franco-anglais qui stipulait qu'aucun des deux pays ne devait signer d'armistice séparé avec l'Allemagne. La France est découpée en différentes zones.

2. Carte de la France éclatée sous l'Occupation



1. **Zone annexée** : les départements de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin sont intégrés au Reich. Les habitants de ces départements deviennent allemands et sont enrôlés de force dans l'armée du Reich.

2. **Zone Nord** : rattachée au commandement allemand de Bruxelles.

3a. **Zone réservée** : prévue pour une future colonisation allemande.

3b. **Zone interdite** : au retour des réfugiés, statut identique à celui de la zone réservée.

4. **Zone occupée** : dépend du commandement militaire allemand en France.

5. **Zone libre** : au sud de la ligne de démarcation s'installe le gouvernement de Vichy du maréchal Pétain. Le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la zone dite libre.

6. **Zone d'occupation italienne** : zone réservée aux Italiens alliés du Reich, récupérée en septembre 1943 par les Allemands.

7. **Zone côtière interdite** : de 15 à 30 km de profondeur dans les terres le long du mur de l'Atlantique, cette zone doit assurer une sécurité du système défensif allemand (crainte de l'espionnage). Les déplacements des habitants de cette zone sont particulièrement surveillés.

Les Allemands tentent au maximum de restreindre les déplacements. Un *Ausweis* ou laissez-passer, très difficile à obtenir, est obligatoire pour tout passage d'une zone à l'autre.

609

L'Alsace et une partie de la Lorraine sont annexées. La France du Nord est occupée par l'Allemagne, celle du Sud reste libre et la ligne de démarcation sépare ces deux zones. Au Sud-est une zone est occupée par l'Italie. Elle est séparée de la zone libre par une zone démilitarisée.

En théorie, la France du Sud devait rester libre et l'administration française en zone occupée devait rester sous l'autorité du gouvernement français. Le gouvernement ne retourne toutefois pas à Paris et reste à Vichy en zone libre. La flotte française, qu'Hitler s'engage à ne pas toucher, est détruite en juillet 1940 par les Anglais qui ont appris qu'Hitler ne respecte pas les accords. Les Anglais deviennent donc ennemis.

Le 10 juillet 1940, Pétain obtient les pleins pouvoirs du Sénat et transforme la République en dictature : l'« État français ». La devise de l'État français est « travail, famille, patrie ». Toutefois le régime, même s'il tend à limiter les partis à un parti unique et les jeunesses à des « jeunesses uniques » se distingue des régimes totalitaires par une relative liberté laissée aux jeunesses et seulement une sorte d'ersatz de parti unique.

Dès le 30 août 1940, les Allemands font fi de l'autorité française en zone occupée et prennent des mesures à l'encontre des juifs. Un statut de Juif est instauré en zone libre en octobre de la même année. Une version du projet de loi annoté par Pétain,

⁶⁰⁹ ROCARD, Ann : *Mathilde, Jean, Paul et les autres – Printemps 44*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2004, p. 148-149.

qui a refait surface en octobre 2010, prouve pour nombre de chercheurs que le gouvernement de Vichy et Pétain ont fait preuve d'un antisémitisme indiscutable et ont « devancé » les aspirations des Allemands. Toutefois jusqu'en 1942, la zone libre reste un lieu de refuge pour de nombreux juifs alors que, dès 1941, des juifs sont internés dans le camp de Drancy, au nord de Paris, avant d'être déportés à Auschwitz.

En 1942, l'Allemagne et l'Italie envahissent la zone libre. La « zone occupée » devient « zone nord », la « zone libre » « zone sud » et la zone d'occupation italienne s'élargit. Avec la « solution finale », les Allemands exigent la livraison des juifs. De plus Laval rappelé par le Maréchal Pétain signe, en tant que chef du gouvernement, un accord policier avec le général SS Ober responsable des services de sécurité en France. Cet accord fait notamment entrer la Gestapo en zone libre. Seule la zone italienne reste une zone où les juifs ne sont pas pourchassés. Mais, en septembre 1943, les Italiens se retirent : après le débarquement des Alliés en Sicile et une fois Mussolini chassé, l'Italie signe l'armistice avec les Alliés et se retrouve en guerre contre l'Allemagne. Hitler envoie donc des troupes pour occuper l'ancienne zone italienne. Très vite, des juifs sont arrêtés, transportés à l'hôtel Excelsior de Nice puis envoyés vers l'Allemagne.

En parallèle, la France libre et la Résistance s'organisent autour de De Gaulle et les Alliés parviennent peu à peu à libérer la France. L'Allemagne sort vaincue de la guerre en 1945. Grâce aux forces du Général de Gaulle, la France peut figurer au nombre des vainqueurs. Même si la question s'est posée de ne pas l'inclure dans les vainqueurs, puisque le régime de Vichy collaborait, la France fait partie des quatre puissances qui occuperont l'Allemagne.

2. Dans les romans

Des événements historiques qui se sont déroulés en France sont présents dans les romans de Joseph Joffo et ceux de Judith Kerr.

La partie « Pour aller plus loin » d'une édition d'*Un sac de billes* propose un tableau qui indique les principaux événements du roman et que nous reproduisons ici :

Un tableau des principaux événements

(Où l'on voit que la destinée de toute la famille est régie par l'histoire que font les

<i>hommes...)</i>	
1^{er} septembre 1939 : Hitler envahit la Pologne.	Chapitre 2
22 juin 1940 : la France capitule, moins d'un an avant d'avoir déclaré la guerre à l'Allemagne. Le maréchal Pétain signe l'armistice : c'est la fin des libertés, et le début de la propagande allemande et de la persécution des Juifs.	Chapitre 1 : le salon de coiffure des Joffo devient « <i>Yiddish Gescheft</i> » en 1941.
29 mai 1942 : le port de l'étoile jaune est imposé aux Juifs en zone occupée	Chapitre 3
Novembre 1942 – juillet 1943 : le tournant de la guerre. Les Alliés débarquent en Afrique du Nord (novembre 1942), puis en Sicile (juillet 1943). Les Allemands reculent en U.R.S.S. et certains soldats italiens, qui occupaient le Sud-Est de la France, commencent à désertre.	Chapitre 7
11 novembre 1942 : à partir de cette date, toute la France est occupée par les Allemands, sauf le Sud-Est.	
16 février 1943 : la loi du S.T.O. (Service du travail obligatoire) oblige certains Français à aller travailler en Allemagne	Chapitre 6 : Albert et Henri quitte (sic) précipitamment Menton pour échapper au S.T.O.
8 septembre 1943 : l'Italie se range aux côtés des Alliés, les Allemands occupent	Chapitre 7 : pour les Joffo, c'est à nouveau la séparation et la fuite.

alors la région de Nice.	
Juillet 1943 – août 1944 : la grande offensive alliée.	Chapitre 11
6 juin 1944 : le débarquement des Alliés en Normandie.	Chapitre 11
25 août 1944 : la libération de Paris.	Chapitre 11 : Joseph veut rentrer à tout prix à Paris pour retrouver les siens.

610

Les romans de Joseph Joffo, *Un sac de billes* comme *Simon et l'enfant*, sont très fortement ancrés dans la réalité française pendant l'occupation allemande et de nombreux événements historiques y sont donc évoqués. Un ouvrage pédagogique sur *Un sac de billes*⁶¹¹ propose l'étude du roman en vingt-sept séquences avec une mise en parallèle du roman et de documents historiques (cf. Annexe). Les auteurs proposent un tableau de repères historiques dans lequel les événements abordés dans le roman sont soulignés⁶¹². Les événements soulignés sont les suivants :

- 1940
 - 21 juin (armistice accepté le 22) : Entre autres, création des zones d'occupation.
 - 11 juillet : Pétain devient chef de l'État français.
 - 30 juillet : Création des chantiers de jeunesse
- 1941
 - 2 juin : Statut spécial pour les Juifs mais pas encore port de l'étoile jaune.
- 1942
 - 30 mai : Institution du STO en Alsace Lorraine puis en France à partir du 25 juin (5 sept en ZNO).
 - 8 novembre : Débarquement allié en Afrique du Nord.

⁶¹⁰*Billes (Plus)*, p. 457.

⁶¹¹BERBIS, D. ; METZGER, H. : *Lire une oeuvre intégrale à l'école - Un sac de billes de Joseph Joffo - Lecture suivie CM2*, CRDP Besançon, CDDP, 1991.

⁶¹²*Ibid.*, p. 6-9.

- 18-19 novembre : Occupation de la Zone Non Occupée.
Début de la bataille de Stalingrad.
 - 1943
- 30 janvier : Laval crée la Milice.
- 10 juillet : Les Alliés débarquent en Sicile.
- 25-26 juin : Mussolini mis en minorité au Conseil fasciste. Le roi Victor Emmanuel l'arrête. Il est remplacé par Badoglio.
 - 1944
- 6 juin : Débarquement en Normandie.

On remarque que les auteurs ont oublié de signaler la libération de Paris qui est pourtant l'élément qui déclenche le départ de Joseph de Rumilly puisqu'il veut retourner chez lui, à Paris. Des précisions historiques sont aussi indiquées au cours de l'ouvrage afin que l'enseignant puisse compléter et expliquer les notions historiques évoquées dans le roman. On peut les répertorier dans un tableau :

Chapitre 1	Les réfugiés de l'Est forment un quartier entier dans le XVIII ^e . Les Allemands occupent Paris après la défaite de 1940.
Chapitre 3	Étoile jaune. Maréchal Pétain, caution morale indéniable (c'est le vainqueur de Verdun) et signataire de l'armistice.
Chapitre 4	Camp de transit Restrictions alimentaires
Chapitre 5	Ligne de démarcation
Chapitre 6	Zone non-occupée=> gendarmes français. Tickets de rationnement. Collaboration. Bataille de Dunkerque. Déchéance de la nationalité française. Déportation : camp de transit puis camp de concentration. Persécution des juifs par les Français. STO
Chapitre 7	Occupation italienne à Nice. Période de restrictions.

	<p>Radio Londres ; risques pour les auditeurs de cette radio.</p> <p>Censure dans les journaux de Vichy.</p> <p>Stalingrad : bataille des Russes contre les Allemands qui avancent en Russie ; front Est.</p> <p>8 novembre 1942 : jour du débarquement des alliés en Afrique du Nord (troupes américaines, britanniques et françaises de De Gaulle).</p> <p>Afrikakorps : armée allemande d'Afrique.</p> <p>Marché noir.</p> <p>Résistance.</p> <p>Débarquement en Sicile (10 juillet 1943) et capitulation des fascistes italiens : bouleversement des alliances. Les Allemands envahissent l'Italie du Nord, supprimant les deux zones en France.</p> <p>Mur de l'Atlantique.</p>
Chapitre 8	<p>Camp pétainiste : camp de jeunes créé par Pétain pour lutter contre le chômage, pour occuper les jeunes.</p> <p>Kommandantur : siège administratif allemand.</p> <p>Francisque : symbole de Pétain.</p> <p>Allemands stoppent les Alliés en Italie.</p> <p>Chasse aux juifs s'intensifie.</p> <p>Hôtel Excelsior : siège de la Gestapo à Nice.</p>
Chapitre 9	Milice : police française au service des Allemands.
Chapitre 11	<p>6 juin 1944 : débarquement en Normandie.</p> <p>FFI : Forces Françaises de l'Intérieur.</p> <p>Libération de Paris.</p>
Épilogue	Six millions de juifs morts dans les camps de concentration.

Même si le roman *Bombs on Aunt Dainty* se déroule en Angleterre, des événements qui se déroulent sur le territoire français sont mentionnés. On peut relever ce qui se déroule en 1940 et qui mène à la défaite de la France :

* avancée allemande

By Friday, Brussels had fallen and the Germans had broken through into France. A French general issued the order, “Conquer or Die!” but it made no difference – the German army swept on across France as it had swept across Holland.⁶¹³

Deux jours plus tard Bruxelles tombait. La percée allemande s’étendait à la partie nord de la France. Un général eut beau donner l’ordre de vaincre ou de mourir, rien n’y changea, l’armée allemande soutenait son avancée éclair, balayant tout sur son passage comme elle l’avait fait en Hollande.⁶¹⁴

* arrivée des troupes allemandes à Calais

A poster outside the tube station said “Germans Reach Calais”. It was May 26th⁶¹⁵

Devant la station de métro, elle lit le titre d’un journal : « Les Allemands sont à Calais. »

C’était le 26 mai 40.⁶¹⁶

* piège de Dunkerque

Dunkirk was a place in France on the Normandy coast, and at the end of May the retreating British army was trapped there by the Germans. Only the papers, trying to keep everyone cheerful, never quite said so in so many words. However, by fighting off the Germans and with the help of the Navy and the Air Force, nearly all the soldiers managed to escape back to England, and...⁶¹⁷

À la fin mai, l’armée anglaise, qui avait dû battre en retraite, était prise au piège de Dunkerque : acculée à la mer du Nord par l’encerclement allemand. Mais la presse, qui faisait en sorte que les gens conservent le moral, ne rapporta jamais les faits de façon aussi impartiale. En repoussant durement l’offensive allemande, soutenus par la Navy et la Royal Air Force, presque tous les soldats purent échapper au piège et regagner les côtes anglaises.⁶¹⁸

La dernière phrase de cet extrait a été coupée et le contenu de la phrase anglaise a été réparti dans deux phrases, sans suppression, dans la traduction française. En revanche, la situation géographique de Dunkerque a été supprimée dans la traduction française. Le traducteur français a peut-être estimé que le lecteur français n’avait pas besoin de la précision que Dunkerque était en France et surtout il a préféré supprimer une incorrection plutôt que de la traduire : Dunkerque n’est pas en Normandie.

⁶¹³ *Bombs*, p. 73.

⁶¹⁴ *Ici*, p. 78.

⁶¹⁵ *Bombs*, p. 77

⁶¹⁶ *Ici*, p. 82.

⁶¹⁷ *Bombs*, p. 78-79

⁶¹⁸ *Ici*, p. 83.

* prise de Paris

It was a pity that the news of the fall of Paris had to come through that evening. Everyone had been expecting it, of course, but Anna had been hoping against hope that the French would manage to hold out until the next day. If it didn't happen on her birthday it wouldn't be quite so bad. As it was, it seemed somehow as though it were her fault.⁶¹⁹

Il advint, malheureusement, que Paris tomba le soir même. Tout le monde s'y attendait, bien sûr, mais Anna pensait intimement que les Français tiendraient plus longtemps. Si ça n'était pas arrivé le jour de son anniversaire, elle l'aurait moins durement ressenti, mais là, elle avait l'impression d'y être un peu pour quelque chose.⁶²⁰

* armistice

Three days later the French signed an armistice with the Germans and the only people left to fight Hitler were the English.⁶²¹

Trois jours plus tard, la France signait un armistice avec l'Allemagne. Les Anglais étaient désormais le seul peuple à combattre Hitler.⁶²²

Et en fin de roman, la libération de la France est évoquée :

And all the time the best news of the war was coming in, like a film unrolling irrelevantly in the background. Paris was liberated, then most of France. Letters arrived from French friends who had, miraculously it seemed to Anna, survived the German occupation.⁶²³

Et pendant tout ce temps, les nouvelles de la guerre étaient excellentes. C'était comme à l'arrière-plan le déroulement d'une bande filmée, qui dans ces instants paraissait insolite, et presque insolente. Paris fut d'abord libéré, puis la plus grande partie de la France. Des lettres apportèrent des nouvelles d'amis français qui avaient pu, par miracle dans l'esprit d'Anna, survivre sous l'occupation.⁶²⁴

Dans ce même roman, un parallèle est fait entre les camps d'internement pendant la guerre. En effet dans les deux pays, l'état a interné des étrangers qu'il pensait être potentiellement dangereux en temps de guerre. Paradoxalement de nombreux juifs venus se réfugier en France ou en Angleterre se sont trouvés internés. Le couple de Rouen qui fait le parallèle devant Anna (cf. Quatrième partie ; I.; B. ; 2.) explique que

⁶¹⁹*Bombs*, p. 85.

⁶²⁰*Ici*, p. 89.

⁶²¹*Bombs*, p. 91.

⁶²²*Ici*, p. 96.

⁶²³*Bombs*, p. 302.

⁶²⁴*Ici*, p. 300.

les camps d'internement se sont transformés en antichambre pour la déportation après l'armistice. Même si ces camps n'ont pas été conçus pour cela le résultat a été proche de ce que ce couple dit et qui pourrait paraître inconcevable. Anne Grynberg dans un article d'une revue d'histoire écrit :

Le lendemain du premier « Statut des Juifs », la loi du 4 octobre 1940 prévoit l'internement des étrangers de race juive » dans des « camps spéciaux » sur décision préfectorale. Certes, il serait historiquement réducteur de considérer que les camps français de la Troisième République contenaient en germe les camps vichyssois, mais force est de constater que l'infrastructure législative et matérielle était en place ; que certains internés, passant d'un régime à l'autre, demeurèrent dans les camps ; et que l'opinion publique, habituée peu à peu à se désintéresser du sort des « métèques » considérés comme une entité globalement nuisible, continua d'être atone, pendant près de deux ans tout au moins.⁶²⁵

Cet aspect critique ne se trouve pas dans les romans de Joffo. Les camps vichyssois y sont présents, mais Joffo en montre plutôt les failles et donc l'aspect positif pour ceux qui arrivent à échapper à la déportation. Dans *Un sac de billes*, un des grands frères arrive à faire sortir ses parents en soudoyant un responsable du camp (en le coiffant gratuitement) et en argumentant sur le passé de ses parents ; dans *Simon et l'enfant*, Simon et Franck, internés à Drancy arrivent à « se faire oublier » dans le camp car leur dossier n'est pas clair : ils affirment ne pas être juifs et Franck, fils de Simon circoncis, n'est pas circoncis.

En revanche, Simon critique la non-intervention des gens lors de la rafle du Vel d'Hiv (16-17 juillet 1942). Cet événement de la Shoah, le plus dramatique et symbolique en France, n'est pas présent dans *Un sac de billes*. En effet, dans ce roman Joseph Joffo rapporte ses souvenirs d'enfance dont la rafle ne fait pas partie. Mais en 1985, quand il écrit sa fiction *Simon et l'enfant*, il choisit de faire de la rafle un événement important du roman : la mère de Franck et compagne de Simon meurt cette nuit-là et les parents de Simon sont raflés le lendemain matin. Le roman s'inscrit dans le mouvement qui mènera dans les années 1990 à la reconnaissance du drame de la rafle (1993 : 16 juillet choisi comme journée à la mémoire des victimes ; 1994 : inauguration d'un monument commémoratif ; juillet 1995 : émission d'un timbre commémoratif par La Poste ; 16 juillet 1995 : reconnaissance de la responsabilité de la France).

⁶²⁵GRYNBERG, Anne : « 1939-1940 : « L'internement en temps de guerre les politiques de la France et de la Grande-Bretagne », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°54, avril-juin 1997, p. 31.

C. Royaume-Uni

1. Rappels historiques

Dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*, Roland Marx, constate que la Grande-Bretagne n'a que peu à peu pris conscience du danger que représentait l'Allemagne⁶²⁶. Il remarque que la France l'inquiétait plus. L'Angleterre n'a donc pas soutenu la France au moment de l'occupation de la Ruhr. Il écrit même :

La guerre qui commence le 1^{er} septembre 1939, le 3 pour le Royaume-Unis, est en partie le fruit d'un long aveuglement et d'un pacifisme qui n'a pas su déboucher sur une volonté d'organisation internationale efficace de la paix... et des sanctions.⁶²⁷

De 1937 à 1940, Neville Chamberlain est premier ministre. Pacifiste, il change totalement de politique au début de 1939. La conscription militaire devient obligatoire pour les jeunes de vingt ans à partir du printemps. En septembre, le Royaume peut donc rapidement déclarer la guerre à l'Allemagne lorsqu'elle s'attaque à la Pologne. En 1940, Churchill devient premier ministre. Hitler tente de négocier la paix avec lui après l'armistice de la France. Churchill refuse. La bataille d'Angleterre, une bataille aérienne qui se déroule de juillet à novembre 1940, est perdue par l'Allemagne qui ne parvient pas à débarquer en Angleterre. Le Blitz, bombardements massifs de Londres, fait toutefois beaucoup de victimes et de dégâts. En juin 1944, les premiers V1 sont lancés sur Londres. À l'automne des V2 entrèrent en service pour détruire Londres. Ces missiles étaient largués par les Allemands plus pour saper le moral des Britanniques que dans des buts de destruction précis. Ils pouvaient donc tomber n'importe où. Si les premiers faisaient un bruit caractéristique qui les annonçait, les seconds ne s'entendaient pas. La guerre sur le territoire anglais consiste en des batailles aériennes. Il n'y pas de front, ni de soldats combattant à terre sur les îles britanniques. En revanche, le

⁶²⁶MARX, Roland : *Histoire de la Grande-Bretagne*, Éditions Perrin, 2004, p 371-372.

⁶²⁷*Ibid.*, p. 375.

Royaume-Uni fait partie des puissances alliées qui libèrent l'Europe continentale à partir de 1943. Les débarquements et les avancées britanniques et américaines sont suivis par beaucoup d'Européens qui espèrent une victoire rapide des Alliés. Après la capitulation de l'Allemagne en 1945, les Britanniques occupent l'une des quatre zones d'occupation allemande.

2. L'Histoire dans les romans

En mars 1940, des personnages anglais de Judith Kerr n'ont pas le sentiment d'être en guerre. En effet, la guerre n'est pas sur leur territoire et hormis quelques restrictions, ils continuent leur vie comme avant. Un ami de Max l'exprime alors que dans un café la serveuse refuse de lui donner plus de sucre en lui rappelant qu'ils sont en guerre :

“Actually it's funny”, said George. “That business of ‘Don't you know that there's a war on’. It doesn't really seem as though there were, does it?”⁶²⁸

C'est vrai que ça fait drôle, dit George, d'entendre une phrase comme celle-là : « Vous ne savez pas que nous sommes en guerre. » En fait, il n'y a aucun signe qui nous en informe réellement.⁶²⁹

Au début du roman, *Bombs on Aunt Dainty*, même si la famille d'Anna est en Angleterre à cause des événements allemands, tout semble aller bien pour la famille malgré les problèmes financiers : Anna et Max sont bien intégrés. Mais lors d'un trajet vers Cambridge, où Anna va voir son frère, une passagère du train avec qui elle discute lui dit :

“What about the war?” she cried. “You're in enemy country!”⁶³⁰

-Oui, mais la guerre ! s'exclama-t-elle. Vous êtes dans un pays ennemi !⁶³¹

Ce dialogue est annonciateur de l'internement de Max quelques pages plus loin⁶³². George, l'ami de Max, téléphone à Anna pour lui annoncer que Max a été arrêté

⁶²⁸*Bombs*, p. 44.

⁶²⁹*Ici*, p. 49.

⁶³⁰*Bombs*, p. 40.

⁶³¹*Ici*, p. 45.

⁶³²*Bombs*, p. 65-66 ; *Ici*, p. 71.

« en tant qu'étranger, citoyen d'un pays ennemi » (« as an enemy alien »). Anna répond que « Max n'est pas citoyen d'un pays ennemi. » puisqu'ils ont « perdu depuis longtemps la citoyenneté allemande » (« And anyway he isn't one. We lost our German nationality years ago. »). George lui explique que c'est ce qu'ils ont dit mais on leur a répondu « qu'ils doivent interner tous les ressortissants ennemis masculins vivant à Cambridge. » (« They said they were interning all mal enemy aliens in Cambridge »). Anna répète « Interning ? » (« Interner ? ») ; George précise : « In some kind camp ». Le traducteur a choisi de faire répéter à George le verbe qu'Anna utilise pour signifier qu'elle ne comprend pas très bien : « Interner... Dans une espèce de camp. »

Anna est choquée et la famille est très déçue. Alors qu'ils ont demandé la naturalisation anglaise et qu'ils se sentent bien en Angleterre, Anna et sa famille sont considérées comme des ennemis. La famille entend l'explication de ces internements à la radio :

The nine o'clock news brought an announcement that all male enemy aliens in southern and eastern coastal areas had been arrested and were to be sent to internment camps. [...] Anna had not realised that Cambridge was in a coastal area – it must be on the edge. Presumably these were the parts of England most vulnerable to attack.⁶³³

Aux informations de neuf heures, on passa un communiqué. Tout individu masculin de nationalité ennemie, résidant dans les zones côtières du sud et de l'est du pays, faisait l'objet d'un internement. [...] Anna ignorait que Cambridge fût située en zone côtière – c'était sans doute l'extrême limite des régions que l'on supposait exposées en priorité à un débarquement allemand.⁶³⁴

Max est interné dans un camp au même titre que de nombreux réfugiés allemands. Dans la chronologie de l'ouvrage *Can I Come Home, Please ?*, on peut lire :

May 1940 Amid growing fear of invasion, thousands of German refugees in Britain are interned (imprisoned) as 'enemy aliens'.⁶³⁵

Mai 1940 Suite à la crainte grandissante d'une invasion, des milliers de réfugiés allemands en Grande-Bretagne sont internés (emprisonnés) comme « êtres ennemis ».

L'explication vient quelques pages plus loin :

⁶³³ *Bombs*, p. 68.

⁶³⁴ *Ici*, p. 73.

⁶³⁵ ROBINS, *op. cit.*, p. 121.

The growing hysteria caused by the invasion threat eventually led to widespread fears that German refugees might be secret supporters of Hitler. As soon as war had begun, the British Government had worried that some Germans living in Britain might pose a threat to 'national security', and it had already labelled them all as 'enemy aliens'.

However, the invasion scare of 1940 led to more severe measures. After a newspaper campaign had turned the tide of opinion against them, the Government eventually decided to arrest almost all 'aliens' over the age of 16. Most were sent to prison camps – know as 'internment camps' – on the Isle of Man (an island in the Irish Sea).⁶³⁶

L'hystérie grandissante causée par la menace de l'invasion provoqua finalement la peur très répandue que les réfugiés allemands pourraient être des partisans secrets d'Hitler. Dès que la guerre commença, le gouvernement britannique s'est inquiété que certains Allemands vivant au Royaume-Uni puissent constituer une menace pour la « sécurité nationale », et il leur avait déjà collé l'étiquette d'« êtres ennemis ».

Toutefois, la peur de l'invasion de 1940 entraîna la prise de mesures plus rigoureuses. Une campagne médiatique tourna l'opinion publique contres eux et le gouvernement décida finalement d'arrêter presque tous ces « êtres » de plus de seize ans. La plupart furent envoyés dans des camps de prisonniers – connus sous le nom de « camps d'internement » - sur l'Île de Man (une île en Mer d'Irlande).

Dans le même ouvrage un témoignage rejoint celui d'Anna : une réfugiée constate que des Anglais comprennent difficilement que les réfugiés en provenance d'Allemagne ne considèrent plus l'Allemagne comme leur patrie :

Barbara Isralowitz, Jewish girl from Bielefeld, aged 10 in 1933

We Jewish refugees had been disowned by our country and we in turn disowned Germany. But English people who've never been rejected by [their] country, they find it very difficult to understand that you mustn't have some loyalty somewhere towards the country where you were born. And the Jewish were very rejecting Germany at that time.⁶³⁷

Nous, les réfugiés juifs, nous avons été reniés par notre pays et en retour nous avons renié l'Allemagne. Mais les Anglais, qui n'avaient jamais été rejetés par leur pays, avaient beaucoup de mal à comprendre que vous ne vous sentiez pas obligés d'être loyal envers votre pays natal. Et les juifs rejetaient vivement l'Allemagne à cette époque.

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 133.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 58.

Nous reviendrons sur le sentiment de différence que ressentent les réfugiés considérés comme ennemis et sur l'expression 'enemy alien' par la suite (cf. Troisième partie ; II. ; A. ; 1. ; b. Sentiment de différence par rapport aux autres).

Dans un article, Rose-May Pham Dinh relève deux thèmes principaux des romans britanniques sur la guerre, à savoir les bombardements de Londres et l'évacuation :

Il ne fait aucun doute que la Seconde Guerre mondiale fasse l'objet d'un culte de la mémoire, et soit présentée sur des modes divers comme un moment particulièrement significatif dans l'histoire britannique. Cette célébration s'articule autour de deux phénomènes principaux : le Blitz, c'est-à-dire les bombardements dont Londres et d'autres villes ont été victimes en 1940-1941 d'abord, puis en 1944-1945, avec les V1 et les V2 ; et l'évacuation, c'est-à-dire l'application des mesures prévues dès la fin des années 1930 en cas de conflit.⁶³⁸

Si le Blitz est célébré comme la manifestation de la résistance héroïque d'une population décidée à ne pas se laisser perturber par Hitler, quoi qu'il arrive, et chantant gaiement dans les abris, malgré les bombes, l'évacuation, elle, a représenté un traumatisme dont les survivants ont abondamment témoigné depuis.⁶³⁹

Ces deux éléments sont bien présents dans *Bombs On Aunt Dainty* qui est le seul roman du corpus à se passer sur le territoire anglais. On peut citer :

*jour de l'armistice franco-allemand :

London was curiously empty. All the children had gone, and so had many of the old people. There were air-raid warnings almost every day.⁶⁴⁰

Londres paraissait étrangement vide. Tous les enfants étaient partis, et beaucoup de vieillards aussi. Chaque jour résonnaient les sirènes annonçant des raids aériens.⁶⁴¹

*différentes évocations brèves des bombardements de Londres :

There were battles now every day in the sky above England⁶⁴²

Les combats devenaient quotidiens dans le ciel au-dessus de l'Angleterre.⁶⁴³

⁶³⁸PHAM DINH, Rose-May : « Mémoire, histoire et paysage dans quelques romans de guerre britanniques », in PERROT, Jean (dir.) : Histoire, mémoire et paysage, In Press Editions, 2002, p. 215.

⁶³⁹*Ibid.*, p. 216.

⁶⁴⁰*Bombs*, p. 91.

⁶⁴¹*Ici*, p. 96.

⁶⁴²*Bombs*, p. 94.

1944 had begun, ominously, with the heaviest air raids in the years.

L'année 44 commençait sous la menace des raids aériens les plus durs des dernières années.⁶⁴⁴

*un passage assez long sur les bombes volantes (que nous ne citons exceptionnellement qu'en traduction) :

Parallèlement, l'espoir à Londres n'avait pas eu le temps de prendre forme qu'il était déjà mis à mal par l'arrivée des « bombes volantes ». C'était l'arme secrète d'Hitler. De petits avions sans pilote qu'on lançait, bourrés d'explosifs, de l'autre côté du Channel. Au Moment où le projectile tombait à court de carburant, on le voyait s'écraser au sol et faire tout sauter alentour. Ces vols étaient pour la plupart programmés pour atteindre Londres.

Quand ils virent pour la première fois passer dans le ciel une bombe volante, ni Anna ni Mr Cuddeford ne comprirent très bien ce que c'était. Une espèce de put-put-put-put retentit au-dessus de leurs têtes, le bruit d'un moteur pris de ratés. Levant les yeux, ils virent passer à faible allure un objet sombre, au fuselage plutôt arrondi, dont la queue projetait des flammèches. Soudain l'objet sortit de leur champ visuel. Au même moment, le bruit cessa. L'instant d'après, ils entendaient une explosion retentissante.

-Un avion en panne, dit Anna.

-Je n'en ai jamais vu de ce genre, répliqua Mr Cuddeford.

Après toute une nuit d'alerte, l'explication figurait dans tous les journaux du matin.

Au commencement, les bombes volantes survolaient Londres sporadiquement. Les gens riaient et se gaussaient de leur approche ridicule. On inventait des noms : « buzz-bombs » ou « doodle-bugs ». Mais peu après, les projectiles tombèrent très nombreux, jour et nuit. Soudain on n'en menait pas large. Sur le chemin du travail, on comptait les ratés d'un moteur qui pouvait stopper au-dessus de soi à tout moment. On priait pour que la « buzz-bomb » continue de voler un peu – mais sans fierté, car on savait qu'elle tomberait sur quelqu'un d'autre. Et l'idée que la fin de la guerre n'était plus très longue à venir emplissait chacun d'un désir éperdu de rester vivant.

De nouveau, des gens quittèrent Londres et l'on revit les files d'enfants munis d'étiquettes près des gares. Chaque jour apportait son nouveau bilan de victimes et de ruines. Les abris ne servaient plus à rien, les bombes venaient n'importe quand. À Londres, la seule solution était de plonger sous un porche, ou sous la table la plus proche, au bruit d'un moteur qui calait. Le

⁶⁴³ Ici, p. 99.

⁶⁴⁴ Ici, p. 266.

narrateur décrit aussi assez précisément le bruit des bombes volantes, il explique aussi les termes employés par la population pour les désigner.⁶⁴⁵

Le premier discours de Churchill comme premier ministre est évoqué dans le roman⁶⁴⁶.

D'autres références aux évacuations apparaissent dans le roman. Les évocations des bombardements sont très nombreuses. La peur de l'invasion allemande en Angleterre est aussi mentionnée. Elle est atténuée lorsque l'Allemagne attaque la Russie :

As the weather grew warmer the fear of invasion also grew again –until one day in June [...], when there was an announcement on the radio which staged everyone. The Germans had attacked Russia. [...]

It was clear that if the Germans had opened up a new Russian front they could not at the same time invade England, and there were a great rejoicing in the office.⁶⁴⁷

Avec le retour du temps chaud revint la peur de l'invasion. Puis arriva un jour de juin où tout le monde fut stupéfait par une nouvelle à la radio [...] : l'armée allemande venait d'attaquer la Russie. [...]

À l'évidence, si les Allemands ouvraient un nouveau front à l'est, ils ne pouvaient pas envahir l'Angleterre dans le même moment. Il y eut une grande fête au bureau.⁶⁴⁸

Pour l'Angleterre, comme pour l'Allemagne le vécu dans les romans correspond à des vécus de témoins. Ainsi l'œuvre littéraire a un rôle de mémoire collective. La précision des dates et le détail des descriptions permettent à un lecteur qui ne connaît pas vraiment la période historique d'en découvrir des aspects.

⁶⁴⁵*Ici*, p. 281-282.

⁶⁴⁶*Bombs*, p. 69.

⁶⁴⁷*Bombs*, p. 170.

⁶⁴⁸*Ici*, p. 170.

D. Suisse

1. Quelques notions historiques

La Suisse souffrit aussi de la crise de 1929 : ses exportations chutèrent énormément. En 1936, le franc suisse dut être dévalué. Un mécontentement social existait, des mesures interventionnistes de l'état furent prises, et surtout une convention passée en 1937 entre syndicats et patronat constitua la « paix du travail ». En parallèle, des mouvements d'extrême droite, aux discours antisémites, se développèrent dans la première moitié des années 1930. Certains membres de ces mouvements réussirent à être élus à l'échelle locale. Très vite la Suisse, qui avait été très favorable à l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations en 1926, s'est préoccupée de la montée du nazisme en Allemagne. D'après Edgar Bonjour, « L'idée de l'ethnie allemande, du « deutsches Volkstum », inquiéta les Suisses encore plus que l'idée de l'État totalitaire.⁶⁴⁹ »

La notion de neutralité suisse est selon Edgar Bonjour, presque aussi ancienne que la notion de nation suisse⁶⁵⁰. En 1938 la Suisse abandonne la neutralité différentielle (pas d'intervention armée, mais intervention économique possible) qui lui avait permis d'entrer dans la SDN en 1920. Elle repasse alors à une neutralité totale face aux événements en Allemagne et en Italie. Sa décision est reconnue par la SDN, l'Italie et l'Allemagne. La Suisse peut alors refuser de participer au blocus contre l'Italie. La Suisse n'est naturellement pas entrée en guerre pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Toutefois tous les pays n'ont pas respecté la neutralité suisse pendant la guerre. Jean-Jacques Bouquet dans son *Histoire de la Suisse* mentionne :

⁶⁴⁹BONJOUR, Edgar : *La neutralité suisse, synthèse de son histoire*, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1979, traduction de Charles Oser de *Geschichte der schweizerischen Neutralität*, Helbing & Lichtenhahn, Bâle, 1978, p. 89.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 9.

Malgré quelques alertes, la neutralité suisse ne fut violée que dans l'espace aérien, au début par les Allemands surtout, puis par les Alliés ; l'incident le plus grave se produisit en 1944 : un bombardement américain sur Schaffhouse fit 40 morts.⁶⁵¹

La politique de la Suisse pendant la Deuxième Guerre reste très ambiguë : la Suisse a à la fois « pactisé » avec l'Allemagne nazie par crainte d'être envahie, et semblé être un pays refuge pour des juifs fuyant l'Allemagne nazie. Les nazis y ont vu un pays vers lequel ils pouvaient chasser les juifs. Jean-Jacques Bouquet indique :

La police suisse des étrangers se trouva devant des conditions toutes nouvelles au lendemain du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne (1938). Des milliers de personnes, en particulier des juifs, cherchaient refuge en Suisse. L'Allemagne commençait systématiquement à faire partir les juifs. Elle organisa d'une manière brutale et avec une ruse diabolique une sorte d'exportation clandestine. Des soldats SS dépouillaient les juifs, exigeaient d'eux une déclaration écrite aux termes de laquelle ils ne fouleraient plus jamais le sol allemand, les chargeaient sur des camions, les conduisaient à la frontière suisse et leur donnaient l'ordre de la franchir à la faveur de l'obscurité.⁶⁵²

Toutefois très vite des mesures se sont appliquées à l'encontre des juifs aux frontières suisses :

Poussé par les circonstances, le Conseil fédéral se décida, non sans peine, à fermer la frontière pour empêcher les franchissements illégaux (1938). [...] Pour rendre aussi efficace que possible le contrôle des entrées d'émigrants allemands, il rétablit l'obligation de visa pour tous les titulaires de passeports du Reich. Désirant empêcher cela, le Ministère allemand des affaires étrangères proposa d'apposer un signe distinctif dans les passeports délivrés à des juifs. Le chef de la police fédérale des étrangers, Rothmund, s'y opposa d'abord, disant que si la Suisse acceptait cela, elle risquait d'avoir contre elle tout le monde civilisé. Mais le ministre de Suisse à Berlin, Frölicher, défendit dans une série d'interventions regrettables l'introduction d'un signe distinctif. Le 4 octobre 1938, le Conseil fédéral décida à l'unanimité de faire un essai avec le signe distinctif pour les passeports juifs, signe consistant en une lettre « J » comprise dans un cercle qui devait figurer sur la page de gauche du passeport.⁶⁵³

De nombreux juifs avaient déposé leur argent et richesses en Suisse par sécurité. Nombreux sont ceux qui sont morts en Allemagne et dont les familles survivantes n'ont plus aucun papiers :

⁶⁵¹BOUQUET, Jean-Jacques : *Histoire de la Suisse*, Que sais-je ?, PUF, 1^{ère} édition 1995, 2^{ème} éditions corrigée 1997, p. 111.

⁶⁵²*Ibid.*, p. 114.

⁶⁵³*Ibid.*, p. 115.

Dans un mémorandum adressé au secrétaire d'État à Washington par la légation des États-Unis à Berne, un fonctionnaire du nom de Harrison se déclara choqué de ce que les lois sur le secret bancaire, qui avaient incité les Juifs d'Europe à déposer leurs avoirs dans des banques suisses, fassent à présent obstacle aux héritiers légitimes comme Frances Greenfield, leur interdisant ne serait-ce que de s'informer sur les comptes dormants. Cette situation était d'autant plus délicate que de nombreux Juifs qui avaient péri dans l'Holocauste avaient remis leurs avoirs à des tierces personnes de confiance – des hommes de loi comme Veit Wyler – dont l'identité n'était pas nécessairement connue des héritiers.⁶⁵⁴

Ce problème soulève encore aujourd'hui des interrogations quant au rôle de la Suisse pendant la Deuxième Guerre.

2. Évoquée dans un seul roman

Dans les romans, même si la Suisse est le premier pays où se réfugie la famille d'Anna dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, il est peu fait référence à son histoire. Quelques critiques de sa neutralité transparaissent comme nous l'avons vu au début de cette partie (cf. Quatrième partie ; I. Notions de patrie/ images des pays ; D. Suisse). Nous ne revenons pas dessus ici.

E. Autres pays

Le roman *Bombs on Aunt Dainty* évoque différents événements dans les autres pays européens et dans le monde entier. D'abord il s'agit des avancées d'Hitler en Europe :

*en Scandinavie

Then a newspaper poster caught her eye. It said "Hitler Invades Norway And Denmark !" ⁶⁵⁵

⁶⁵⁴VINCENT, Isabel : *La Suisse, les avoirs juifs et le secret bancaire*, titre original : *Blood Money*, paru chez Morrow en 1997, traduit de l'américain par André Dommergues et François Tétreau, Éditions de L'Archipel, 1997, p. 138.

⁶⁵⁵*Bombs*, p. 52.

Un instant plus tard, une affiche de presse accrocha son regard : « Hitler a envahi la Norvège et le Danemark ! »⁶⁵⁶

At first, when Anna had learned the news of Hitler's attack on Scandinavia, she had been very frightened. In her mind she had heard again the voice of the woman at the Relief Organisation talking about the Nazis. "They said, 'We'll get you wherever you go because we're going to conquer the world!'"⁶⁵⁷

Anna eut peur lorsqu'elle apprit l'attaque de la Scandinavie ; tout à coup, la voix de la femme du bureau d'aide aux réfugiés lui était revenue en mémoire, et les mots dits par les nazis : « Où que vous alliez, nous vous aurons, nous allons conquérir le monde ! »⁶⁵⁸

*en Belgique, en France et aux Pays-Bas

"Mon enfant," said Madame Laroche quite clearly in French, "the Germans have invaded Belgium and Holland."⁶⁵⁹

- Mon enfant, dit-elle en français, les Allemands entrent en Belgique. Ils ont envahi la Hollande.⁶⁶⁰

By Friday, Brussels had fallen and the Germans had broken through into France. A French general issued the order, "Conquer or Die!" but it made no difference – the German army swept on across France as it had swept across Holland.⁶⁶¹

Deux jours plus tard Bruxelles tombait. La percée allemande s'étendait à la partie nord de la France. Un général eut beau donner l'ordre de vaincre ou de mourir, rien n'y changea, l'armée allemande soutenait son avancée éclair, balayant tout sur son passage comme elle l'avait fait en Hollande.⁶⁶²

*en Russie

until one day in June [...], when there was an announcement on the radio which staged everyone. The Germans had attacked Russia.

"But I thought the Russians and the Germans were allies!" cried Anna.

⁶⁵⁶ *Ici*, p. 57.

⁶⁵⁷ *Bombs*, p. 53.

⁶⁵⁸ *Ici*, p. 58.

⁶⁵⁹ *Bombs*, p. 59.

⁶⁶⁰ *Ici*, p. 64.

⁶⁶¹ *Bombs*, p. 73.

⁶⁶² *Ici*, p. 78.

Papa raised one eyebrow. "So did the Russians," he said.⁶⁶³

Puis arriva un jour de juin où tout le monde fut stupéfait par une nouvelle à la radio [...] : l'armée allemande venait d'attaquer la Russie.

-J'avais toujours cru que les Russes et les Allemands étaient alliés.

Vati leva un sourcil et dit : « Et les Russes le croyaient aussi ! »⁶⁶⁴

Cette note humoristique du père d'Anna fait référence au pacte germano-soviétique brisé unilatéralement par Hitler.

Ensuite le narrateur mentionne le tournant de 1942 et ses hésitations :

Everyone was happy because the Americans had finally come into the war, and the Professor even said it might all be over by the end of 1942.⁶⁶⁵

Tout le monde se sentait heureux, parce que les Américains finissaient par entrer en guerre. Ce qui faisait dire au Professeur que tout pourrait être achevé avant même la fin 1942.⁶⁶⁶

There was heavy snow in February and again in March. Everyone was depressed because Singapore had fallen to the Japanese, and the German army, far from succumbing to the Russians, seemed about to enter Moscow.⁶⁶⁷

Il neigea fort en février, et ça recommença en mars. Les gens n'avaient pas grand moral, d'une part parce que Singapour était aux mains des Japonais, de l'autre parce que l'armée allemande, loin d'avoir échoué face aux Russes, semblait près d'entrer dans Moscou.⁶⁶⁸

Even the war was going better at last. The British Army had at last won the battle of North Africa, and in August the Russians began to push the Germans back towards their own frontiers. Quite a lot of people thought it might all be over in another year.⁶⁶⁹

Même la situation au front s'améliorait. Les Britanniques avaient fini par vaincre sur le front africain, et en août les Russes commençaient à repousser les Allemands chez eux. De l'avis de beaucoup de gens, il se pouvait que tout soit fini après encore une année de guerre.⁶⁷⁰

⁶⁶³ *Bombs*, p. 170.

⁶⁶⁴ *Ici*, p. 170.

⁶⁶⁵ *Bombs*, p. 194.

⁶⁶⁶ *Ici*, p. 194.

⁶⁶⁷ *Bombs*, p. 203.

⁶⁶⁸ *Ici*, p. 203.

⁶⁶⁹ *Bombs*, p. 255.

Dans les autres romans, les autres pays sont peu évoqués si ce n'est par quelques remarques très ponctuelles. Dans *Simon et l'enfant*, on peut relever :

Mais la guerre n'en finit pas. A Madagascar, des soldats anglais tuent des soldats français.
Dans le désert de Lybie, d'autres Français se battent côte à côte avec les Britanniques.⁶⁷¹

Ce passage est situé en 1942 dans le roman. La campagne de Libye date de 1940 à 1943. À partir de 1940, Madagascar est fidèle à Pétain, les Britanniques y débarquent en 1942.

Dans *Un sac de billes*, Joseph et sa famille suivent les avancées des Alliés et les débarquements sont mentionnés :

Les Alliés ont débarqué en Afrique du Nord, en Algérie et au Maroc, cette fois-ci, c'est le commencement de la fin⁶⁷²

Stalingrad dégagé ce fut Kharkov, Rostov, j'avais envie de planter un drapeau sur Kiev pour accélérer un peu les choses, mais la ville fut longue à être libérée⁶⁷³

Une grande bataille se déroulait à El Alamein⁶⁷⁴

Mais ce qui me remplit d'enthousiasme fut le 10 juillet 1943 le débarquement des Alliés en Sicile⁶⁷⁵

L'Italie est présente puisque Nice est occupée par l'armée italienne et qu'un jour les Italiens quittent Nice :

Dans les jours qui suivirent, des soldats désertèrent en masse, le 8 septembre, la nouvelle fut officielle, le maréchal Badoglio avait signé l'armistice près de Syracuse. Les unités passaient la frontière pour continuer la guerre, cette fois contre les Allemands.⁶⁷⁶

L'armistice en Italie provoque le départ des Italiens de leur zone d'occupation française. Ils laissent la place aux Allemands qui peuvent mener leur politique antisémite dans la zone où Joseph Joffo et sa famille s'étaient réfugiés.

⁶⁷⁰ Ici, p. 253.

⁶⁷¹ Simon, p. 59.

⁶⁷² Billes, p. 200.

⁶⁷³ Billes, p. 202.

⁶⁷⁴ Billes, p. 202.

⁶⁷⁵ Billes, p. 202.

⁶⁷⁶ Billes, p. 211.

Les différents événements sont datés ou situés par rapport aux autres. Ils se déroulent entre l'anniversaire de la mère de Joseph Joffo : 8 novembre, jour du débarquement en Afrique du Nord en 1942, et l'occupation allemande qui commence le 10 septembre 1943.

Les trois auteurs mentionnent donc très clairement des événements historiques. En Allemagne, si Judith Kerr insiste sur l'accession des nazis au pouvoir (incendie du Reichstag, élections), Hans Peter Richter ne fait que les mentionner rapidement. En revanche, Judith Kerr ne détaille pas les interdictions auxquelles les juifs sont confrontés, ce que fait Hans Peter Richter. Il s'attarde aussi à rendre compte de ce qu'étaient les activités dans les Jeunesses Hitlériennes. En France, Joseph Joffo s'intéresse aux lois qui touchent les juifs et son héros suit l'actualité des débarquements. En Angleterre, Judith Kerr raconte les bombardements successifs.

CINQUIEME PARTIE :
ROLE DE CES ROMANS
PASSE, PRESENT, FUTUR

Nous nous intéressons ici à ce que les auteurs eux-mêmes ont écrit sur leurs romans et au but qu'ils leur attribuaient. Ceci s'intègre dans une réflexion plus générale sur l'écriture. Nous analysons aussi les moyens utilisés par les auteurs pour parler du passé et du nazisme. Les caractéristiques des romans (aventure, historique, initiatique...), l'humour et l'ironie ou encore la manière de poser des questions ont plus particulièrement attiré notre attention.

I Réflexion sur l'écriture

Dans une partie de ces romans, comme dans d'autres ouvrages traitant aussi de la Deuxième Guerre Mondiale, les auteurs présentent une réflexion sur l'écriture. L'écriture peut être associée à un vœu de survivre, de continuer à exister après la mort, à celui de transmettre un passé, ou encore à celui d'arriver à vivre le présent.

A. Celui qui écrit

Les trois auteurs du corpus sont actuellement considérés comme des écrivains. Cependant, si l'on se réfère à la distinction de Barthes entre écrivains et écrivants, on peut se demander s'ils sont réellement des écrivains puisque dans leurs premiers romans on peut considérer qu'ils témoignent. En effet, pour Barthes, l'écrivain s'interdit le témoignage, en revanche l'écrivain peut témoigner :

Il s'ensuit que l'écrivain s'interdit existentiellement deux modes de parole, quelle que soit l'intelligence ou la sincérité de son entreprise : d'abord *la doctrine* [...] ; ensuite *le témoignage* : puisqu'il s'est donné à la parole, l'écrivain ne peut avoir de conscience naïve [...] ⁶⁷⁷

Les écrivains, eux, sont des hommes « transitifs » ; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen, pour eux la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. ⁶⁷⁸

⁶⁷⁷ BARTHES, Roland : « Ecrivains et écrivains » in *Essais critiques*[1964], Oeuvres complètes, Tome I, Seuil, 1993, p. 1279.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 1280.

Toutefois Barthes conclut son essai en relevant que cette opposition est à nuancer. Il écrit en effet :

Nous voulons *écrire quelque chose*, et en même temps, *nous écrivons* tout court. Bref notre époque accoucherait d'un type bâtard : l'écrivain-écrivain.⁶⁷⁹

Si Hans Peter Richter et Judith Kerr se sont assez vite intéressés à l'écriture, Joseph Joffo n'a commencé à écrire que lorsqu'il s'est retrouvé immobilisé à la suite d'un accident de ski. Toutefois, après le récit de son enfance pendant la guerre, il a écrit de nombreux autres romans. Ainsi, on pourrait dire que Joseph Joffo est un écrivain devenu écrivain alors que Judith Kerr et Hans Peter Richter sont plutôt des écrivains écrivain.

Dans les romans de Hans Peter Richter ne figure aucune réflexion directe par rapport à l'écriture. Les deux autres auteurs, eux, mentionnent le métier d'écrivain dans leurs romans. Dans les romans de Judith Kerr, Anna souhaite être célèbre. Elle s'intéresse à l'écriture et au dessin. Dès le premier chapitre, le lecteur découvre qu'Anna aime écrire des poèmes et les illustrer :

Lately she had been producing a number of illustrated poems which had been much admired both at home and at school.⁶⁸⁰

Elle avait récemment écrit et illustré des poèmes qui avaient été fort admirés, tant à la maison qu'à l'école.⁶⁸¹

Depuis quelques temps elle écrivait des poèmes qu'elle illustrait ensuite, et dernièrement quelques-unes de ses productions lui avaient valu des compliments, aussi bien à l'école qu'ici à la maison.⁶⁸²

Toutefois, sa maîtresse lui reproche d'écrire des poèmes sur des thématiques trop dures. Anna en parle à son père, écrivain lui même. Il lui explique que l'important n'est pas ce que les autres veulent lire mais ce qu'elle-même a envie d'écrire :

"If you want to write about disasters, that's what you must do. It's no use trying to write what other people want. The only way to write anything good is to try to please yourself."⁶⁸³

⁶⁷⁹*Ibid.*, p. 1282.

⁶⁸⁰*Rabbit*, p. 14.

⁶⁸¹*Trois*, p. 19.

⁶⁸²*Lapin*, p. 16.

⁶⁸³*Rabbit*, p. 16.

Si tu as envie de décrire des désastres, c'est cela que tu dois faire. C'est inutile de se forcer à écrire ce que les autres ont envie de lire. Le seul moyen d'écrire quelque chose de bon, c'est d'essayer de se faire plaisir à soi-même.⁶⁸⁴

Si ton envie te pousse à écrire sur les catastrophes, tu dois la suivre. Quand on écrit, rien ne sert d'essayer de faire plaisir aux autres. Le seul moyen d'écrire quelque chose de bon est de tâcher de se faire plaisir à soi-même.⁶⁸⁵

Dès le début du roman, Anna est donc présentée comme une petite fille qui écrit des poèmes tragiques et qui s'interroge sur l'écriture. Dans *Un sac de billes*, écrire n'est pas une aspiration du héros. Mais un de ses frères se moque de lui par rapport à son imagination. Il lui dit en effet :

Toi, Jo, dit-il, si un jour tu ne sais pas quoi faire de tes doigts, tu pourras toujours gagner ta vie en écrivant des romans policiers.⁶⁸⁶

Ainsi, chez Judith Kerr, l'écriture est une envie de l'héroïne à qui le père conseille de traiter des sujets qui l'intéressent ; chez Joseph Joffo, il s'agit d'une activité liée à l'imagination qui se pratique si on ne peut rien faire d'autre. Joseph Joffo a eu besoin d'un accident de ski pour pouvoir écrire et justifier l'écriture de son premier roman.

Anna souhaite aussi être célèbre. Elle pense que ce ne sera pas possible puisque son père l'est déjà. Et surtout, elle pense que pour atteindre ce but il faut avoir eu une enfance difficile. Cette idée est aussi présente dans le roman autobiographique de Jean-Jacques Greif, *Sans accent*. Dans un dialogue avec son frère, cet auteur de romans jeunesse explique pourquoi, même s'il le souhaite, il ne peut pas devenir écrivain :

-Si t'aimes tellement les livres, t'as qu'à choisir écrivain comme, métier.

-Je voudrais bien, tu penses, mais c'est pas possible. Pour devenir écrivain, il faut commencer par être orphelin.

-T'es sûr ?

-Ben oui, sinon comment tu crois qu'ils pourraient écrire *Oliver Twist* et *Sans famille*. Personne ne pourrait inventer tout ça, donc ils racontent leur vie à eux.⁶⁸⁷

⁶⁸⁴*Trois*, p. 20-21.

⁶⁸⁵*Lapin*, p. 18.

⁶⁸⁶*Billes*, p. 175.

⁶⁸⁷GREIF, Jean-Jacques: *Sans accent*, L'Ecole des loisirs, 2001, p. 115.

Dans le même roman, une autre condition s'ajoute lorsqu'un de ses camarades se vante d'avoir raté le baccalauréat deux fois. Il explique :

Moi, j'ai décidé d'écrire un roman, Il y a des tas d'écrivains qui n'ont jamais eu leur bac.

et le narrateur conclut pour lui même :

Voyons... Pour devenir écrivain, il ne suffit pas d'être orphelin, il faut aussi rater son bac.⁶⁸⁸

Chez Judith Kerr, dans le second roman, Anna n'ambitionne plus de devenir célèbre mais de vivre sa vie. L'idée que pour être quelqu'un de connu il faut avoir eu une enfance difficile se manifeste plusieurs fois dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*. Dans le train qui éloigne Anna de Berlin, elle lit un livre sur des personnages célèbres :

It described the early lives of various people who later became famous, and Anna, who had a personal interest in the subject, leafed through it eagerly at first. [...]

All the famous people had had an awful time. [...] They had all had what was called a difficult childhood. Clearly you had to have one if you wanted to become famous.⁶⁸⁹

Le livre narrait la vie de nombreux personnages devenus célèbres, et Anna, personnellement intéressée par le sujet, le feuilleta d'un doigt avide au début. [...]

Tous les hommes célèbres avaient eu une existence affreuse. [...] Tous avaient eu ce qu'on appelle une enfance difficile. De toute évidence, c'était essentiel pour devenir célèbre.⁶⁹⁰

Ce livre traitait de la jeunesse de plusieurs grands hommes et Anna, que ce sujet passionnait, s'y plongeait avec voracité. [...]

Il ressortait néanmoins de peu de pages qu'elle avait réussi à lire que tous les gens célèbres avaient passé de bien mauvais quarts d'heure. [...] Tous avaient connu ce qu'on appelle une enfance « à la dure », à croire que ce genre d'enfance constituait un premier pas obligé sur la route de la gloire.⁶⁹¹

L'expression « difficult childhood » revient un peu comme un leitmotiv à plusieurs moments du roman. Quelques lignes après cette affirmation, on peut lire :

⁶⁸⁸*Ibid.*, p. 234-235.

⁶⁸⁹*Rabbit*, p. 37.

⁶⁹⁰*Trois*, p. 37.

⁶⁹¹*Lapin*, p. 38.

But as the train rumbled through Germany in the darkness she kept thinking “difficult childhood... difficult childhood... difficult childhood...”⁶⁹²

Mais, tandis que le train traversait l’Allemagne en grondant dans la nuit, elle ressassait au rythme des boggies : « Enfance difficile... Enfance difficile... Enfance difficile... »⁶⁹³

Mais le train qui fonçait à travers la nuit allemande rythmait dans ses pensées sommeillantes cette objection répétitive : « Enfance à la dure... enfance à la dure... enfance à la dure... »⁶⁹⁴

Pour son dixième anniversaire, Anna est très déçue de ne pas avoir une fête et des cadeaux comme son frère avait eus pour ses dix ans. Mais son père arrive à la consoler. Elle prend conscience de son statut de réfugiée et trouve finalement intéressant de ne pas savoir ce que sera le lendemain. Elle se demande :

Perhaps at a pinch it might even count as a difficult childhood like the ones in Gunther’s book and she would end up by being famous.⁶⁹⁵

Cela pourrait peut-être, à la rigueur, passer pour une « enfance difficile » comme dans le livre de Gunther et elle finirait par être célèbre !⁶⁹⁶

Avec un peu de chance, cela pourrait lui être compté comme constituant cette fameuse « enfance à la dure » évoquée dans le livre offert par Gunther, et grâce à laquelle on devient célèbre.⁶⁹⁷

Mais à la fin du roman, elle se repose la question et se répond :

Could her life since she had left Germany really be described as a difficult childhood? [...]

No it was absurd. Some things had been difficult, but it had always been interesting and often funny – and she and Max and Mama and Papa had nearly always been together. [...]

“What a pity,” she thought, “I’ll never be famous at this rate.”⁶⁹⁸

Est-ce que son existence, depuis qu’elle avait quitté l’Allemagne, pouvait être qualifiée d’enfance difficile ? [...]

⁶⁹²*Rabbit*, p. 37.

⁶⁹³*Trois*, p. 37.

⁶⁹⁴*Lapin*, p. 38.

⁶⁹⁵*Rabbit*, p. 82.

⁶⁹⁶*Trois*, p. 70.

⁶⁹⁷*Lapin*, p. 84.

⁶⁹⁸*Rabbit*, p. 240.

Non, c'était absurde. Certains moments avaient été pénibles, mais cela avait toujours été intéressant et souvent amusant – et Maman, Papa, Max et elle avaient presque toujours été ensemble. Aussi longtemps qu'ils seraient ensemble, elle ne pourrait avoir une enfance pénible. Elle soupira un peu en abandonnant ses espoirs.

« Quel dommage, se dit-elle, je en serai jamais célèbre à ce compte-là ! »⁶⁹⁹

Sa vie depuis qu'ils avaient quitté l'Allemagne, pouvait-elle être considérée comme une enfance « à la dure » ? [...]

Non, c'était idiot. Il y avait eu des moments difficiles, soit. Mais cela avait été constamment intéressant, souvent drôle. Et d'autre part elle, Max, Mutti et Vati n'avaient été séparés qu'en de rares occasions. Tant qu'ils resteraient ensemble, ce ne serait jamais une enfance à la dure. Elle soupira, sentant ses espoirs s'envoler.

« Quel dommage ! pensa-t-elle. Je ne serai jamais célèbre... »⁷⁰⁰

Ainsi Anna pense ne pas pouvoir devenir célèbre même si sa grand-tante à Paris admire son écriture. Toutefois, elle est satisfaite d'elle-même le jour où elle lit à sa grand-tante le poème qu'elle a écrit pour elle. Elle constate qu'elle peut écrire un poème qui ne soit pas tragique :

and also it was the first time she had ever managed to write a poem about anything other than a disaster.⁷⁰¹

Mais, surtout, c'était la première fois qu'Anna réussissait à trouver l'inspiration dans un événement qui ne soit pas un désastre...⁷⁰²

Elle était contente aussi parce que c'était la première fois de sa vie qu'elle arrivait à écrire sur autre chose qu'une catastrophe.⁷⁰³

Globalement, Anna de Judith Kerr et Jean-Jacques Greif dans son roman autobiographique sont des enfants qui souhaitent écrire mais qui ont l'impression que leur vie n'est pas assez tragique pour qu'ils le puissent. L'un comme l'autre racontent

⁶⁹⁹*Trois*, p. 186-187.

⁷⁰⁰*Lapin*, p. 233.

⁷⁰¹*Rabbit*, p. 176.

⁷⁰²*Trois*, p. 141.

⁷⁰³*Lapin*, p. 172.

pourtant une expérience positive d'écriture : Anna avec son poème écrit pour sa grand-tante, Jean-Jacques Greif avec une rédaction pour le lycée. Mais cette expérience ne les fait pas changer d'avis. Jean-Jacques Greif est félicité par son enseignant pour une très bonne rédaction et il peut constater par une question de son professeur que l'imaginaire peut avoir une apparence de vécu :

-Dis-moi, petit Greif, pendant combien de temps avez-vous été privés d'eau ?

-Ben... C'est une histoire que j'ai inventée, monsieur.⁷⁰⁴

Dans la pensée de l'enfant, l'écriture est très liée à la réalité vécue. En revanche, dans *Un sac de billes* l'écriture est liée à l'imaginaire : c'est lorsque les frères de Joseph considèrent qu'il fait preuve d'imagination qu'ils lui conseillent de devenir écrivain. Toutefois, Joseph Joffo, comme Primo Levi, n'est pas un écrivain au départ, il écrit pour raconter son passé. Ce que Giorgio Agamben écrit au sujet de Primo Lévi peut s'appliquer à Joseph Joffo :

Primo Levi est le témoin par excellence. Lorsqu'il rentre chez lui, parmi les hommes, il raconte inlassablement à tous ce qu'il a dû subir. [...] Mais il ne se sent pas écrivain, il ne le devient que pour témoigner.⁷⁰⁵

C'est moins le cas pour Hans Peter Richter ou Judith Kerr : Judith Kerr écrivait et illustrait des albums avant d'écrire ses romans sur son enfance, Hans Peter Richter lui aussi écrivait avant d'écrire *Damals war es Friedrich*, son roman le plus connu.

Mais être confronté à des événements particuliers peut être le déclencheur de la volonté de devenir écrivain. C'est ce qui est exprimé dans les paroles de Joseph, un personnage du roman *Quoi de neuf sur la guerre ?* de Robert Bober. Après-guerre, Joseph s'adresse ainsi à un commissaire qui veut bloquer son dossier de naturalisation :

Je suis défini, que je le veuille ou non, par votre volonté de mettre des obstacles à ma demande de naturalisation. Mais dites-vous bien que c'est à peu près tout ce que vous pouvez faire contre moi et, que vous le vouliez ou non, dans quelques instants je sortirai à nouveau de ce commissariat. Je sortirai libre. Je sortirai apatride et libre et vous me regarderez sortir sans comprendre et tout ce que vous pourrez penser n'aura strictement aucune espèce d'importance. Mais avant de sortir, il faut que je vous apprenne quelque chose. Il faut que je vous fasse part d'une décision que je viens de prendre à l'instant même. Il faut que je vous en fasse part, parce

⁷⁰⁴ GREIF, *op. cit.*, p. 166.

⁷⁰⁵ AGAMBEN, Giorgio : *Ce qui reste d'Auschwitz*, traduit de l'italien par Pierre Alferi, (titre original : *Quel che resta di Auschwitz*, 1998), Editions, Payot & Rivages, 1999, p. 16.

que soudain, j'éprouve, grâce à vous, un immense désir : celui d'écrire. Oui, monsieur le commissaire, j'écirai pour devenir écrivain.⁷⁰⁶

Les romans du corpus ont tous des rapports avec la violence. Et comme l'écrit Alain Milon, l'écriture peut être intimement liée à la violence :

Toutefois, les liens que le cri entretient avec la violence et l'écriture vont au-delà de la métaphore architecturale. Ils ne sont pas d'ordre extrinsèque, la violence comme figure rhétorique de l'écriture lorsque le mot devient une arme, ni d'ordre symptomatique, les effets de l'écriture pathologique. Ils sont plutôt l'occasion d'explorer l'intime et l'ultime de cette violence contenue dans l'écriture que le cri libère. Cela revient finalement à montrer comment la violence devient l'expression identitaire de l'écriture. Et les liens que l'écriture entretient avec la violence sont d'autant plus intéressants qu'ils nous rapprochent de la violence et nous éloignent de l'écriture.⁷⁰⁷

Le cri n'est pas une surcharge affective. Il se mérite, et l'écriture a le mérite, dans ses moments les plus denses, surtout quand elle rend compte d'un mouvement autonome, de le faire surgir, non pour lui donner une figure particulière – le cri d'extase par exemple -, mais pour le confirmer comme puissance d'existence – l'infiguré. La violence retrouve alors sa véritable nature. Moment concentré, elle réveille l'écriture pour en faire une expérience essentielle, une sorte de chemin d'accès pour comprendre les mille et une bifurcations que le cri orchestre. L'écriture devient dans ces conditions une expérience essentielle de la violence, non parce qu'elle libère l'écrivain d'une violence intérieure – ses vertus cathartiques -, non parce qu'elle le soulage de maux profonds – ses vertus thérapeutiques -, non parce qu'elle le reconforte dans son statut d'écrivain – ses vertus rhétoriques -, mais parce qu'elle creuse des souterrains que les modulations du cri questionnent.⁷⁰⁸

L'écriture peut donc être un moyen de crier, d'exprimer la violence.

B. Besoin personnel des auteurs

Une partie des auteurs de romans affirme qu'elle écrit car elle en éprouve le besoin. Les raisons ne sont pas toujours explicitées, mais quelques-unes se dégagent lorsqu'il s'agit de littérature sur la Deuxième Guerre Mondiale.

⁷⁰⁶BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, Éditions Gallimard, 2000, p 163-164.

⁷⁰⁷MILON, *op.cit.*, p. 54-55.

⁷⁰⁸*Ibid.*, p. 33.

1. Se libérer de son passé

Certains auteurs écrivent pour se libérer de leur passé trop lourd à taire. Dans cette perspective, l'écriture est proche d'une psychanalyse. Raconter est alors une délivrance. Dans la partie « Dialogue avec mes lecteurs » (qui n'existe pas dans toutes les éditions d'*Un sac de billes*) de son premier roman, Joseph Joffo écrit :

Il me reste à satisfaire une autre curiosité, celle qui touche à mon expérience d'écrivain.

Écrire ce livre n'a pas d'abord été, pour moi, une expérience littéraire. Il s'agissait d'exorciser mon enfance, de me « défouler », si l'on veut. De deux maux, il faut choisir le moindre : j'ai préféré l'écriture à la psychanalyse, et je crois avoir fait le bon choix.⁷⁰⁹

De nombreux auteurs expriment aussi ce rôle libérateur de l'écriture. Le psychiatre Boris Cyrulnik, lui, exprime la nécessité de la narration :

Aujourd'hui, le traumatisme est pensé comme un événement brutal qui détourne le sujet de son développement sain prévisible. C'est donc le sujet lui-même qui doit dire ce qui lui est arrivé, et c'est bien un temps du passé qu'il faut employer puisque l'identité humaine étant essentiellement narrative, c'est au sujet de raconter ce qui s'est passé pour lui, et pas pour un autre. Dans notre actuel contexte culturel la métaphore du choc qui ébranle n'est pratiquement plus organique, elle est de plus en plus narrative. C'est l'accueil de la société, les réactions de la famille, l'interprétation des journalistes et des artistes qui orienteront la narration, cette contrainte à témoigner, vers un trouble durable et secret, vers une indignation militante ou vers une intégration de la blessure quand l'image traumatique sera devenue un simple chapitre passé de l'histoire personnelle. [...] Un même événement traumatisant peut mener à un secret, analogue à une sorte de corps étranger au fond de l'âme, à une compensation combative qui n'avouera jamais pourquoi on se bagarre, ou à une réflexion enrichissante sur le sens de la vie.

Il n'est plus possible de prétendre qu'un trauma provoque un effet prédictible. Il vaut mieux s'entraîner à penser qu'un événement brutal ébranle et dévie le devenir d'une personnalité. La narration d'un tel événement, clé de voûte de son identité, connaîtra des destins différents selon les circuits affectifs, historisés et institutionnels que le contexte social dispose autour du blessé.⁷¹⁰

Mais il explique aussi que la narration est plus facile à travers l'œuvre d'art :

⁷⁰⁹ *Billes*, p. 408-409.

⁷¹⁰ CYRULNIK, Boris : *Les vilains petits canards*, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 158-159.

Quand on se tait, on meurt encore plus. Mais quand on témoigne, on fait taire. Devant un choix si douloureux, la fiction devient un bon moyen pour rendre le réel supportable en en faisant un récit d'aventure. Mais celui qui invente une histoire bâtie sur sa mémoire nous sert ce qu'on espère : quelques beaux récits de guerre, d'amour, de solidarité, de victoire contre les méchants, la gloire, la pompe, la revanche des petits, la magie, les fées, la tendresse, tous les grands moments de la vie de l'auditeur sont mis en scène par celui qui raconte sa propre légende.⁷¹¹

Boris Cyrulnik reprend cette même idée dans son ouvrage plus personnel. La fiction permet de s'exprimer sans la peur de dire :

C'est difficile de s'adresser à quelqu'un pour expliquer ce que l'on a vécu. Mais si on passe par le biais de l'œuvre d'art, par le détour du film, de la pièce de théâtre, de l'essai philosophique ou du travail psychologique, vous devenez le tiers dont vous pouvez parler : vous donnez des indications à ce comédien qui joue ce qui vous est arrivé. Vous avez ainsi résolu l'équation impossible : « Je ne peux pas dire ce qui m'est arrivé, parce qu'émotionnellement c'est trop dur et que vous n'allez rien comprendre. En fait, il n'y a que moi qui puisse me comprendre. » En revanche si je fais le détour par l'œuvre, si j'éloigne l'information, je communique mieux avec vous parce que je ne suis plus seul au monde avec mon fracas intérieur, avec ma blessure invraisemblable. Parce que j'ai réussi à en faire une représentation que l'on peut maintenant partager. On habite enfin le même monde.⁷¹²

Joseph Joffo est le seul des trois auteurs à expliquer, dans une annexe de son roman, qu'il a eu besoin de l'écrire. Il est aussi celui des trois qui fait le plus plus appel à l'héroïsme dans *Un sac de billes* : il présente son frère comme un héros. En ce sens il « nous sert ce qu'on espère » comme l'écrit Boris Cyrulnik. Il le fait aussi dans son roman *Simon et l'enfant* : il y a aussi victoire contre les « méchants ». C'est aussi le cas dans les romans de Judith Kerr. Ces deux auteurs présentent en effet des enfants qui ont survécu. Chez Hans Peter Richter, le lecteur allemand lit aussi ce qu'il pouvait attendre : une autojustification. En effet, dans *Damals war es Friedrich*, l'enfant qui voit la persécution de son ami juif en souffre, mais il ne peut pas l'aider. À la fin il subit le traumatisme de le voir mort. On peut aussi voir l'écriture de ce roman comme l'expression d'une douleur qui n'a pas pu être exprimée au moment de la mort de Friedrich. Que cette mort ait été réelle ou que l'événement ait été totalement fictif, il est évident que les enfants allemands n'ont pu exprimer leur douleur face à des événements qu'ils ont vus dans les années 1930-1940. Ils ont dû se taire et ne pas montrer de

⁷¹¹CYRULNIK, Boris : *Le murmure des fantômes*, Éditions Odile Jacob, 2003, p. 163.

⁷¹²CYRULNIK, Boris : *Je me souviens*, L'Esprit du temps, 2009, p. 79-80.

compassion pour leurs amis juifs disparus. Ainsi, l'écriture de Hans Peter Richter peut être considérée comme un cri qui a été retenu. On peut citer une phrase d'Alain Milon qui exprime cette idée :

Telle est l'identité de l'écriture : la violence comme lieu de l'avènement du cri.⁷¹³

Le traumatisme des auteurs du corpus n'est pas du même ordre : les uns doivent fuir devant les persécutions nazies, l'autre subit l'embrigadement nazi. Cet aspect traumatique peut être mis en relation avec l'idée vu précédemment de la nécessité d'une « enfance à la dure » pour pouvoir écrire. En effet, il est facile de créer un lien d'équivalence entre « traumatisme » et « écriture ». Même si ce lien est injustifié, on peut se penser que, si certains auteurs écrivent parce qu'ils ont subi un traumatisme enfant, le traumatisme peut être une condition nécessaire à l'écriture.

2. Affirmer sa survivance

L'écriture en général peut être considérée comme une preuve d'existence. Le philosophe Alain Milon écrit :

Pourquoi écrire alors ? Peut-être pour se donner l'illusion que l'écrivain n'est pas seulement celui qui écrit en vain ; il est aussi celui qui dispose des mots dans une phrase comme preuve de sa survie.⁷¹⁴

Ainsi, assembler des mots est une preuve de vie. Dans le cadre de l'écriture de la Shoah, des auteurs disent écrire pour affirmer leur survivance, pour montrer à ceux qui ont voulu les anéantir qu'ils sont toujours vivants. Barbara Honigmann, dans un article traduit par Brigitte Krulic, écrit :

A vrai dire c'est insensiblement que je suis devenue écrivain, je n'en ai jamais conçu formellement le projet, l'écriture s'est faufilée dans ma vie, puis l'a accompagnée [...]

Regardez- moi : je suis encore là, je ne suis pas anéantie, et personne ne pourra m'anéantir tant que j'écirai. Je ne pense jamais à la postérité qui me laisse bien indifférente. Au fond de l'écriture vit un perpétuel sentiment de blessure, de défi. J'y trouve une sorte de consolation parce cela prouve que je suis encore là, qu'en me confiant par l'écriture je peux aussi gagner en

⁷¹³MILON, *op.cit.*, p. 57.

⁷¹⁴MILON, *op.cit.*, p. 45.

confiance, instaurer une communication, et pourquoi pas même instaurer une communication avec « l'extérieur », lesquelles attaches, à leur tour, me retiennent fermement. Je pourrais dire que par l'écriture j'essaie de prendre et de garder bonne contenance.⁷¹⁵

Barbara Honigmann n'a pas vécu la guerre puisqu'elle est née en 1949, mais la diaspora est une source d'inspiration importante dans ses œuvres. Robert Bober, qui lui a vécu la guerre, s'intéresse aussi à l'aspect affirmation de la survivance par l'écriture. Cette idée est exprimée dans les paroles de Joseph de *Quoi de neuf sur la guerre ?* qui, après-guerre, s'adresse à un commissaire qui veut bloquer son dossier de naturalisation (suite de l'extrait cité précédemment) :

Oui, monsieur le commissaire, j'écirai pour devenir écrivain. [...] J'écirai pour dire le scandale de votre présence ici, dans ce commissariat, et pour dire que vous n'avez pas réussi à tout anéantir puisque je suis vivant, là, devant vous avec mon projet d'écriture.⁷¹⁶

Chez Georges Perec, l'ami de Robert Bober, dans *W ou le souvenir d'enfance*, on retrouve aussi cette idée :

« je n'écis pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écis : j'écis parce que nous avons vécu ensemble [avec ses parents], parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écis parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. »⁷¹⁷

Ainsi, chez certains auteurs, l'écriture est synonyme de vie. En revanche, pour Jorge Semprun, un choix s'impose : l'écriture ou la vie. Pour lui, se taire permet de vivre alors qu'écrire et se souvenir empêchent la vie de continuer son chemin. Les deux conceptions semblent s'opposer. Peut-être parce que Jorge Semprun est un survivant des camps qui ne veut pas revivre par l'écriture ce qu'il a enduré ?

Le besoin d'Anna de Judith Kerr de devenir célèbre peut s'inscrire dans un désir d'immortalité, c'est-à-dire de survivre au delà de la mort. Hannah Arendt dans *La crise de la culture*, s'intéresse à ce que Platon a dit de ce besoin :

Il semble avoir été le premier à considérer « le désir de devenir célèbre et de ne pas finir sans nom » sur le même plan que le désir naturel d'avoir des enfants grâce auxquels la nature assure l'immortalité de l'espèce, sinon l'éternité de la personne individuelle. Dans sa philosophie politique, par conséquent, il proposa de substituer le dernier au premier, comme si le désir

⁷¹⁵KRULIC, *op.cit.*, p. 98-99.

⁷¹⁶BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, Éditions Gallimard, 2000, p 163-164.

⁷¹⁷PEREC, Georges : *W ou le souvenir d'enfance*, Éditions Denoël, 1975, p 63-64.

d'immortalité par le renom pouvait aussi bien être comblé quand les hommes « sont immortels parce qu'ils laissent des enfants derrière eux, et participent à l'immortalité par l'unité d'un devenir éternel ». ⁷¹⁸

Ainsi, même si elle ne l'exprime pas explicitement, Judith Kerr, à travers son héroïne qui la représente signifie qu'elle souhaite survivre et que ses écrits seront la trace de sa survivance. Exprimée très tôt dans le roman, avant même le départ de Berlin pour fuir le nazisme, la volonté de devenir célèbre peut être vue comme une volonté de survivre aux nazis qui essaie d'anéantir son père et toute sa famille.

Joseph Joffo écrit cette phrase tragique à propos de son père :

Finalement, Hitler aura été plus cruel que le tsar. ⁷¹⁹

Le père de Joseph Joffo avait fui la Russie et racontait sa survivance à ses enfants le soir avant qu'ils ne s'endorment. Il ne peut plus rien raconter puisqu'il n'est pas revenu de déportation. Ainsi Joseph peut écrire comment lui, il a survécu, mais il ne peut raconter la fin de son père. Toutefois son roman lui donne aussi une place.

3. Donner une place aux morts

Dans l'extrait de Georges Perec cité plus haut se trouvent à la fois l'idée de l'écriture comme affirmation de la survivance, mais aussi celle de l'écriture comme souvenir des morts :

L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. ⁷²⁰

Plusieurs romans du corpus peuvent s'inscrire dans ce cadre.

Le plus évident est *Damals war es Friedrich*. Le titre allemand est un hommage à Friedrich, il signifie qu'un jour Friedrich a existé. Que Friedrich ait existé ou non, peu importe la réalité, le roman donne une existence aux enfants juifs qui sont morts en Allemagne. Les titres français et anglais ne donnent pas tout à fait la même dimension au roman. Ils sont moins explicites puisqu'il n'y a pas de verbe au passé dans le titre.

⁷¹⁸ARENDET, Hannah : *La crise de la culture*, traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, titre original *Between Past and Future* [1968], Folio Essais, Gallimard, 1972, p 64.

⁷¹⁹Billes, p. 370.

⁷²⁰PEREC, Georges : *W ou le souvenir d'enfance*, Editions Denoël, 1975, p 63-64.

Dans le roman, la majorité des personnages non-juifs est anonyme alors que l'on connaît le nom de la majorité des personnages juifs. On ne sait rien ni des prénoms, ni du patronyme de la famille du narrateur. C'est une famille lambda comme beaucoup d'autres. Trois nazis sont nommés : Hitler, le propriétaire M. Resch et le professeur de gymnastique, chef des SA. Deux personnages qui se détachent des autres par leur distance vis-à-vis du régime sont nommés : Helga, l'aide de la maman de Friedrich et l'instituteur des deux enfants, avant que Friedrich ne doive changer d'école. Une Frau Adamek est évoquée dans la version de 1961 où le nom n'apparaît qu'une seule fois. Il semblerait qu'elle habite dans l'appartement qu'occupait la famille de Friedrich. Le père du narrateur se plaint de cette femme qui fait beaucoup de bruit : il la compare à un éléphant. Ce passage a été supprimé dans la version de 1969. Ce nom à consonance slave a-t-il été supprimé par peur de véhiculer des idées nazies, les slaves étant considérés par Hitler comme inférieurs. Hormis les noms de ces cinq personnages, celui de Madame Adamek (uniquement dans la version de 1961) et celui du nain de jardin (Polycarpe), tous les noms rencontrés dans le roman sont les noms de juifs (les médecins, le libraire, le nom du magasin où le père de Frédéric travaille, la famille de Frédéric). On peut y voir une sorte de réparation : face au silence qui a régné pendant le nazisme et face à la déshumanisation qui a eu lieu, donner leur nom aux juifs, mais pas aux autres, est en quelque sorte une façon de leur redonner une existence. La masse silencieuse est anonyme et dire le nom des persécutés est une sorte de compensation pour n'avoir rien dit pendant les événements.

Dans son ouvrage sur *Maus* d'Art Spiegelman, Pierre Alban Delannoy reprend des paroles d'Elie Wiesel :

Elie Wiesel définit son entreprise d'écrivain [par les terribles mots] : « pour moi, l'écriture serait plutôt une *Matzeva*, une pierre tombale invisible érigée à la mémoire des morts sans sépulture ». ⁷²¹⁷²²

Un sac de billes peut aussi être vu comme un roman à la mémoire d'un disparu : le père de Joseph Joffo. Il est le seul de la famille à ne pas survivre à la guerre. Il a une place importante dans les souvenirs d'enfance de Joseph Joffo qui raconte aussi le passé de

⁷²¹DELANNOY, Pierre Alban : *MAUS d'Art Spiegelman - Bande dessinée et Shoah*, L'Harmattan, 2002, p. 173.

⁷²²WIESEL, Elie : « Mes Maîtres », nouvelle publiée dans *Le chant des morts*, Le Seuil, 1966, p. 17.

son père dans son roman. Il est possible de faire un léger parallèle avec les livres du souvenir, les yizker-biher. Les yizker-biher sont des ouvrages écrits par les survivants d'une communauté après la Deuxième Guerre Mondiale. Dans *Les livres du souvenir - Mémoires juifs de Pologne*, les conditions d'écriture des yizker-biher et leur rôle sont présentés. On peut lire :

Les morts étaient morts sans qu'on eût pu faire la toilette rituelle et les enterrer selon le rituel judaïque. Des morts dont l'individualité avait été niée : numérotés, uniformisés par les pyjamas zébrés, réduits à des squelettes avant leur pulvérisation. [...] Les yizker-biher sont donc une façon de sauver les morts du néant, et cela se fait nécessairement par l'affirmation de l'unicité des êtres.⁷²³

À l'instar des « écrivains »⁷²⁴ des yizker-biher, Joseph Joffo raconte l'histoire de son père dans son roman. Il lui redonne son individualité et sa personnalité.

L'écriture est donc à la fois un besoin personnel de l'auteur, une affirmation de la survivance et une forme de mémorial. D'autres buts s'y ajoutent dont celui de témoigner.

C. Raconter pour témoigner

Raconter pour témoigner est l'une des préoccupations de nombreuses victimes. Le terme « témoigner » peut avoir différentes significations et raconter peut avoir deux buts bien distincts : celui de transmettre un passé et celui de vouloir influencer le futur.

1. Témoigner ?

Le verbe « témoigner » a différents sens que nous n'allons pas détailler. Au-delà du sens juridique, il peut signifier simplement rendre compte d'un vécu, d'une expérience. « Témoigner de la Shoah » signifie donc témoigner de son expérience de la

⁷²³WIEVIORKA, Annette, NIBORSKI, Itzhok : *Les livres du souvenir - Mémoires juifs de Pologne*, Éditions Gallimard/Julliard, 1983, p. 29.

⁷²⁴Nous reprenons ici le terme utilisé par Barthes cité précédemment.

Shoah. Or, ce sens pose problème. En effet, ceux qui ont vécu jusqu'au bout la Shoah sont morts et ne peuvent donc témoigner. Giorgio Agamben parle de ce qu'il appelle « paradoxe de Primo Levi » :

Les « vrais » témoins, les « témoins intégraux », sont ceux qui n'ont pas témoigné, et n'auraient pu le faire. Ce sont ceux qui « ont touché le fond », les « musulmans », les engloutis. Les rescapés, pseudo-témoins, parlent à leur place, par délégation –témoignent d'un témoignage manquant. [...] Qui se charge de témoigner pour eux sait qu'il devra témoigner de l'impossibilité de témoigner.⁷²⁵

Pourtant des auteurs témoignent de ce qu'ils ont vécu dans les camps, témoignent de la tentative d'anéantissement (et de l'échec sur eux) qu'ils ont vécue. Il paraît toutefois assez difficile de mettre entre les mains d'un public jeune des ouvrages comme *Si c'est un homme* ou *L'espèce humaine*. On peut considérer que des auteurs de jeunesse témoignent de la Shoah sans en expliciter toute l'horreur. Joseph Joffo témoigne de la Shoah. Dans *Un sac de billes*, il mentionne les mesures anti-juives en France, il évoque la déportation, il parle de la disparition de son père et des enfants du camp pétainiste, il exprime clairement le danger d'être envoyé en Allemagne sans chance de retour. Pour un public jeune, l'injustice et la violence des arrestations et de l'emprisonnement sont suffisantes : elles montrent clairement l'insécurité qui régnait à cette époque et le déni des droits humains fondamentaux qui était institutionnel. Hans Peter Richter témoigne aussi de la violence d'état envers les juifs et il rapporte ce qu'il a vécu dans les Jeunesses Hitlériennes. Les trois auteurs expriment tous, à un moment donné de leurs romans, un sentiment de culpabilité. Dans *Un sac de billes*, Joseph Joffo explique que des enfants non-juifs sont expédiés en Allemagne. Alors que Joseph et son frère sont gardés à l'Excelsior en attendant que leur statut soit clarifié, les autres enfants du camp pétainiste sont arrêtés et arrivent à l'Excelsior. Aucune vérification n'est faite et, aussitôt arrivé à l'Excelsior, ce groupe d'enfants part compléter le convoi suivant à destination de l'Allemagne. Joseph Joffo culpabilise d'être en vie alors que ses camarades sont morts. Il a en outre le sentiment que des non-juifs sont morts à sa place car, dans le groupe, certains de ses camarades n'étaient pas juifs. Dans *Wir waren dabei* le narrateur a de l'admiration pour Gunther qui agit et qui défend Friedrich qu'un groupe de jeunes veut passer à tabac. Le narrateur culpabilise de ne pas avoir le courage

⁷²⁵ AGAMBEN, *op. cit.*, p. 41-42.

de s'opposer à ceux qui martyrisent son ami. Dans les deux romans de Hans Peter Richter, un sentiment de culpabilité est implicite : le narrateur a des activités plaisantes dans les Jeunesses alors que son ami Friedrich meurt de la politique du parti. Comme chez Joseph Joffo, le sentiment de culpabilité de Judith Kerr est explicite : elle culpabilise d'avoir eu une enfance plutôt heureuse. Elle n'a pas été séparée de sa famille et toute la famille est en vie.

Ainsi les trois auteurs témoignent de ce qu'ils ont vu. Joseph Joffo et Judith Kerr parlent de leur survie en exprimant qu'ils ont eu la chance d'échapper à la mort. Ils parlent toutefois des disparus et sont donc « témoins » dans un sens que Giorgio Agamben définit ainsi :

Si dans la relation entre le dit et son avoir-lieu, le sujet de l'énoncé pouvait bien être mis entre parenthèses, puisqu'il avait d'ores et déjà pris la parole, la relation entre la langue et son existence, entre langue et archive, exige en revanche une subjectivité, qui seule atteste, dans la possibilité même de parler, une impossibilité de la parole. Et c'est pourquoi la subjectivité se présente comme *témoin*, peut parler pour ceux qui ne peuvent parler.⁷²⁶

Dans cette perspective, le sens même de « témoin » devient parfaitement clair, et chacun des trois termes qui en latin expriment l'idée de témoignage montre une physionomie distincte. Si *testis* désigne le témoin en tant qu'il intervient comme tiers dans le litige entre deux sujets, et *superstes* celui qui a vécu jusqu'au bout une expérience, lui a survécu et peut donc la rapporter à d'autres, *auctor* désigne le témoin en tant que son témoignage exige toujours que quelque chose – fait, être, parole – lui préexiste, dont la réalité et la force doivent être confirmées ou certifiées. [...] Et, comme l'acte de l'*auctor* complète celui de l'incapable, donne force de preuve à ce qui par soi-même en manque, vie à ce qui par soi-même ne saurait vivre, on peut dire en retour que c'est l'acte imparfait, l'incapacité antérieure palliée par lui, qui donne sens à l'acte ou à la parole du témoin *auctor*. Un acte d'auteur qui prétendrait valoir en soi est un non-sens, de même que le témoignage du rescapé n'a de vérité, de raison d'être que s'il complète en l'intégrant le témoignage de qui ne peut témoigner.⁷²⁷

Judith Kerr parle pour l'oncle Julius qui s'est vu peu à peu déchu de tous ses droits en Allemagne et qui se suicide quand sa vie lui devient insupportable. Elle écrit aussi pour donner une voix au mari de Aunt Dainty qui n'est qu'une ombre depuis qu'il est revenu des camps. Elle rapporte aussi le sort d'autres personnes qui sont restées en

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 191-192.

⁷²⁷ *Ibid.*, p. 196-198.

Allemagne et qui y sont mortes. Hans Peter Richter, lui, témoigne pour Friedrich qui, après le décès de sa mère, la déportation de son père, meurt sous les bombardements.

Anne Guibert-Lassalle relève que, très souvent, le but des auteurs de littérature de jeunesse qui traitent de la Deuxième Guerre mondiale est de témoigner :

En France, l'édition contemporaine pour la jeunesse est riche d'œuvres littéraires consacrées à la guerre. Ce patrimoine comprend principalement des récits autobiographiques et des romans pour adolescents². Il est très largement dominé par les événements de la Seconde Guerre mondiale³. La principale difficulté à laquelle sont confrontés les auteurs, dont la motivation réside généralement dans le témoignage, est de parvenir à dire la souffrance sans désespérer le jeune lecteur⁴.

2. Le plus emblématique est le *Journal* d'Anne Franck, publié pour la première fois en 1947. C'est le livre le plus lu au monde après la *Bible* et *Harry Potter*.

3. 115 des 130 titres du catalogue « guerre/junesse » des bibliothèques de la Ville de Paris concernent le conflit de 39-45. Toutefois, depuis quelques années, une tendance nouvelle apparaît, qui accorde une place importante au conflit israélo-palestinien.

4. Hubert-Ganiayre C., « Exorciser les peurs », dans *L'Enfant et la guerre dans la littérature/junesse. Textes et Documents pour la Classe*, n° 764, novembre 1998, CNDP. Il renvoie notamment aux enquêtes conduites auprès d'auteurs de récits de guerre publiées dans les revues *Fortissimos*, n° 6, 1994, et *Citrouille*, n° 4 et 5, 1993.⁷²⁸

Un des rôles du témoignage qui est souvent annoncé est de faire connaître le passé.

2. Faire connaître le passé

Aujourd'hui il ne fait aucun doute qu'il est important pour les enfants de connaître leur propre passé et le passé de leur entourage (plus ou moins large) pour s'inscrire dans le présent. Le poids de l'histoire pèse dans toutes les familles : personne ne peut réellement revendiquer de ne pas du tout avoir été touché par l'histoire.

Dans le cas où l'histoire vécue n'est pas celle du pays où l'on vit, il est tout aussi important de connaître l'histoire de ce pays pour y être intégré. Comment est-il possible pour un enfant d'aujourd'hui de commencer à comprendre certains débats sans connaître l'histoire de la Deuxième Guerre Mondiale ?

Des allusions à la Deuxième Guerre Mondiale sont présentes dans la vie courante et dans la littérature. Elle fait partie de la culture commune européenne. En

⁷²⁸ GUIBERT-LASSALLE, Anne : « Guerre et paix dans la littérature pour enfants », *Études*, 2006/12 Tome 405, p. 647-648.

France, par exemple, dans une chanson de Daniel Balavoine qui a eu beaucoup de succès auprès des adolescents dans les années 1980, il était fait référence à l'étoile jaune. Elle y est le symbole du signe de l'exclusion : « Ton étoile jaune c'est ta peau. »⁷²⁹ La chanson, *L'Aziza*, a été reconnue par SOS racisme comme chanson antiraciste.

Il ne faut pas oublier non plus que la Deuxième Guerre Mondiale est à l'origine de l'Europe telle que nous la connaissons aujourd'hui. La géographie d'une bonne partie de l'Europe découle des frontières dessinées après la guerre. L'Union Européenne s'est peu à peu formée autour du noyau France-Allemagne pour créer une sorte d'unité qui allie les états et les protège des conflits.

Au niveau international, la Deuxième Guerre a aussi fait réfléchir sur la notion de crime contre l'humanité, comme l'explique Annette Wieviorka :

On a beaucoup réfléchi depuis la Seconde Guerre mondiale aux moyens d'empêcher des crimes comme ceux commis contre les Juifs, ce qui a fait évoluer le droit. Aujourd'hui, on tente de mettre sur pied une Cour de justice internationale permanente pour juger ceux qui commettent des crimes contre l'humanité. Alors que jusque après la Seconde Guerre mondiale, tous les États étaient d'accord pour dire que chacun faisait ce qu'il voulait chez soi, [...] des voix de plus en plus nombreuses demandent la possibilité de s'ingérer dans les affaires intérieures d'un État. Le souvenir de l'inaction et de l'indifférence des grandes puissances vis-à-vis du sort des Juifs pèse lourd dans la réflexion sur ces questions.⁷³⁰

Les auteurs du corpus ne peuvent pas raconter leur expérience des camps puisqu'ils ne l'ont pas vécue. Toutefois ils racontent ce qu'ils ont pu entendre. Ainsi ils font connaître leur passé et celui de personnes que le lecteur n'a pas investies affectivement. Il s'agit du vécu d'inconnus qui touchent donc moins le lecteur. Mais la peur que le lecteur ressent pour son héros est d'autant plus forte : il ne lui souhaite pas le même sort. Dans les romans de Judith Kerr, il y a même une multiple distanciation. En effet lorsque la grand-mère d'Anna raconte à sa fille ce qu'elle a entendu dire à propos d'un professeur interné dans un camp, Anna entend un discours qui ne lui est pas destiné et qui ne provient pas directement du témoin. Il en est de même pour le mari d'Aunt Dainty : Anna constate son état mais elle ne connaît son vécu que par personnes

⁷²⁹L'Aziza parue sur l'album *Sauver l'amour* et en single (1985), écrite composée et interprétée par Daniel Balavoine.

⁷³⁰WIEVIOKA, Annette : *Auschwitz expliqué à ma fille*, Éditions du Seuil, 1999, p. 59.

interposées. Dans les romans de Joseph Joffo, les enfants savent aussi par oui-dire qu'il y des camps et qu'ils signifient la mort, mais il n'y a pas d'expérience directe. Seul Franck de *Simon et l'enfant* fait l'expérience de Drancy, mais il ne s'agit « que » d'un camp de transit. Dans les romans de Hans Peter Richter, le but des camps est plus flou, il n'y a pas d'écho de ce qui s'y passe, pas de on-dit. Mais tous les auteurs du corpus racontent les persécutions contre les juifs. Même si Hans Peter Richter n'en a pas été la cible, il peut comme Joseph Joffo ou Judith Kerr les constater.

Hans Peter Richter est le seul à montrer comment le parti nazi ou les Jeunesses Hitlériennes ont réussi à attirer des gens qui, a priori, n'étaient pas antisémites. Le père du narrateur des deux romans de Hans Peter Richter entre au parti pour avoir du travail et pouvoir profiter de facilités pour partir en vacances ; le narrateur, lui, aime les jeux et les sorties des Jeunesses. Les loisirs proposés par le parti, tant aux jeunes qu'aux adultes, étaient particulièrement attractifs pour une population qui n'avaient jamais eu accès aux voyages ou aux autres activités proposées.

Les trois auteurs racontent leur propre passé, qui est lié à un passé collectif, et beaucoup d'autres personnes peuvent reconnaître leur vécu dans ces souvenirs. Raconter leur passé est une manière de faire connaître et reconnaître un passé collectif et d'en garder la trace. Brigitte Krulic, en faisant référence à Ricoeur, mentionne dans son ouvrage *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000* :

Quant aux écrivains, qui font essentiellement œuvre de mémoire, ils opèrent ce que Ricoeur appelle, en référence à Bergson, ce « petit miracle » de la mémoire qui permet d'accéder à une « reconnaissance du passé » ; dans le « c'est bien cela ! » de la conscience qui se souvient s'exprime la conformité entre l'image de la mémoire et l'expérience du passé. Dans la « reviviscence des images » (Bergson), le souvenir-image coïncide avec la sensation première. À bien des égards, l'acte de mémoire a partie liée avec l'acte d'écriture : comme la mémoire, en effet, la littérature est, par l'image, l'« énigme de la présence absence ».⁷³¹

Ce passage fait référence à Paul Ricoeur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*⁷³². Dans le cas des romans du corpus, le jeune lecteur peut éventuellement reconnaître des choses qu'il a entendues dans sa famille ou au contraire ne rien reconnaître du tout. Les

⁷³¹KRULIC, Brigitte : *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000*, Éditions Autrement – collection mémoire n°71, 2001, p. 199.

⁷³²RICOEUR, Paul : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du seuil, 2000, p. 557.

lecteurs jeunes d'aujourd'hui sont les petits-enfants et surtout les arrière-petits-enfants des personnes qui ont vécu la guerre.

Malgré la distinction que fait Pierre Nora⁷³³ entre mémoire et histoire, il est difficile dans le contexte juif de séparer mémoire et histoire. En effet, il existe toute une tradition mémorielle (écrite et orale) qui est rattachée à l'histoire juive. De plus la mémoire en longue durée est propre à la culture juive diasporique. On trouve ces traces de tradition mémorielle chez Joseph Joffo : son père lui raconte son histoire et celle de sa femme pour que son fils sache pourquoi ils sont partis de leurs pays. Et Joseph Joffo écrit son livre pour raconter son enfance à lui. Il voit là une reproduction de l'histoire : son père a traversé l'Europe avec sa musette comme lui a traversé la France avec sa musette. Il finit son roman en laissant supposer que l'histoire est un cycle et que peut-être un jour ce sera à son fils de partir :

Les musettes sont au grenier, elles y resteront toujours.

Peut-être...⁷³⁴

L'histoire se reproduit aussi pour Simon de *Simon et l'enfant* : ses parents ont fui les pogroms de Russie et il fuit comme Joseph, à travers la France, pour échapper à l'arrestation. Ce sont les deux seuls romans du corpus qui donnent une image cyclique de l'histoire. Ils racontent l'histoire du héros enfant mais aussi son inscription dans une histoire familiale. Les autres romans ne comportent pas cette dimension.

Mais, à part dans *Damals war es Friedrich*, dans les textes, il n'y a pas d'évocation d'une possibilité ou d'une nécessité de raconter plus tard le présent du roman. Dans *Damals war es Friedrich*, lors du pogrom un adulte s'adresse au narrateur. Ses paroles indiquent que les moments qu'ils vont vivre sont uniques et que le narrateur pourra les raconter plus tard, un peu comme des actes héroïques :

» Heute wirst du etwas erleben, Junge «, sagte der kleine Mann, » davon kannst du deinen Enkelschen noch erzählen. «⁷³⁵

La traduction anglaise reste très proche de l'allemand :

⁷³³NORA, Pierre : « Entre mémoire et histoire » in NORA, Pierre : *Les lieux de mémoire*, Éditions Gallimard, 1997.

⁷³⁴Billes, p. 374.

⁷³⁵*Friedrich 61*, p. 96 ; *Friedrich 69*, p. 78.

“Today you’ll see something, boy,” the little man promised, “that you can tell your grandchildren about.”⁷³⁶

La traductrice a choisi de traduire « erleben » qui signifie « vivre » ou « faire l’expérience » d’un événement par « see » (« voir »). En français, Christiane Prélet a aussi choisi de traduire le verbe allemand par le verbe de la vision :

- Ce que tu vas voir aujourd’hui, gamin, dit le petit homme, tu pourras le raconter à tes petits-enfants...⁷³⁷

En revanche, Anne Georges met l’accent sur le vécu et le souvenir :

- Aujourd’hui, mon garçon, souviens-toi de ce que tu vas vivre pour pouvoir le raconter plus tard à tes petits-enfants !⁷³⁸

Anne Georges qui retraduit le roman en français en 2007 ajoute une nouvelle dimension : une injonction de se souvenir. Ceci est peut-être lié au contexte qui a évolué : la mémoire et le souvenir sont beaucoup politisés depuis quelques années. On peut aussi y voir une référence au « souviens-toi » biblique. Ce choix de la traductrice accentue l’opposition entre la perception de l’homme à ce moment de l’histoire et celle de l’enfant peu de temps après. L’un a le sentiment d’appartenir au « bien », il participe à un acte héroïque, le second se dégoûtera assez vite d’avoir participé à la destruction. Il est manifeste que l’homme pense que la Nuit de Cristal sera vue dans l’avenir comme le commencement d’un nouveau monde alors qu’historiquement elle symbolise le début de la solution finale et de l’image négative de l’Allemagne. Actuellement, il y a aussi une opposition entre ce dont se souviennent les victimes et ce dont se souviennent les acteurs. Il n’y a plus beaucoup de survivants de cette période aujourd’hui, mais les juifs plus ou moins reliés à l’Allemagne se souviennent de cette nuit de pogroms. L’état allemand, lui, tente de réconcilier les Allemands non-juifs avec le passé. Le passé n’a pas été traité de la même manière dans les deux états allemands. En RFA, une phase de culpabilisation de la population et de surtraitement du nazisme entraîne une forme de saturation ; en RDA, la « faute » a été rejetée sur le capitalisme. Le souvenir des victimes est aujourd’hui très présent. Il est particulièrement important en contexte juif

⁷³⁶Friedrich (ang), p. 89.

⁷³⁷Frédéric 61, p. 139.

⁷³⁸Frédéric 69, p. 135.

ou le « Zakhor » (« souviens-toi ») répétitif dans la Thora accentue la nécessité de la mémoire.

L'idée de raconter plus tard n'est présente dans les romans du corpus que dans *Damals war es Friedrich*. Cette dimension est pourtant souvent présente comme elle l'est dans l'ouvrage certainement le plus connu sur la période de la deuxième Guerre : *Le journal* d'Anne Frank. Anna de Judith Kerr a, comme Anne Frank, la volonté d'écrire. Mais Anne Frank décide déjà pendant la guerre de réécrire son journal dans la perspective d'une possible publication comme témoignage après la guerre. Comme elle n'est pas revenue de déportation, c'est son père qui reprend le journal initial et celui retravaillé (avec des manques dans les deux cas) pour faire un montage et créer le journal qui a été publié en premier. Plus récemment un nouveau montage a été publié. Philippe Lejeune consacre à Anne Frank toute une partie de son ouvrage *Les brouillons de soi* : « Comment Anne Frank a réécrit le journal d'Anne Frank »⁷³⁹. Ce chapitre explique à la fois les modifications apportées par Anne Frank et le but mémoriel poursuivi par Anne Frank.

Dans *Wir waren dabei*, avant son exergue qui indique la dimension autobiographique du roman, l'auteur cite un extrait de discours d'Hitler. Cette épigraphe met le roman sous le signe du changement irréversible causé par cette époque sur la jeunesse :

“und sie werden nicht mehr frei ihr ganzes Leben”

Adolf Hitler

Rede vom 4.12.1938

In Reichenberg/Sudetenland⁷⁴⁰

qui a été traduit par :

« ...et ils ne seront plus jamais libres de toute leur vie... »

Hitler, discours du 4-12-1938

Reichenberg, pays des Sudètes.⁷⁴¹

⁷³⁹LEJEUNE, Philippe : *Les brouillons de soi*, Seuil, 1998, p. 331.

⁷⁴⁰*Wir*, p. 7.

⁷⁴¹*J'avais*, p. 7.

Dans le discours d'où est tiré cet extrait, Hitler explique le sens des Jeunesses Hitlériennes : les jeunes doivent apprendre à être et penser allemand. Ils doivent entrer à dix ans dans les Jeunesses, et Hitler mentionne tout le cursus que doit suivre chaque Allemand (cf. annexe). En fin de compte il explique l'embrigadement qu'il désire jusqu'à ce que les individus ne soient plus libres du tout. Hans Peter Richter raconte en effet dans son roman comment toute une génération de jeunes a été fanatisée au point qu'une partie des enfants a sacrifié sa vie pour le Führer.

Un passage de *Je suis une étoile* d'Inge Auerbacher montre aussi la nécessité de savoir :

Le philosophe George Santayana a écrit que « ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont condamnés à le répéter ». Il est maintenant de notre responsabilité de nous montrer vigilants à l'égard de ceux qui nous gouvernent. Nous devons nous élever contre tous ceux qui font le mal en commettant des injustices.⁷⁴²

Le témoignage, surtout à destination des enfants, a souvent un double rôle : faire connaître le passé et influencer le futur.

3. Influencer le futur

Très souvent, les gens témoignent et racontent le passé aux enfants dans le but d'influencer l'avenir. Ils considèrent que les jeunes sont les acteurs du futur et qu'ils pourront ne pas refaire les erreurs et horreurs de leurs aînés s'ils en ont eu connaissance. Toutefois cette idée n'est pas partagée par tout le monde. Dans *Auschwitz expliqué à ma fille*, Annette Wieviorka exprime qu'elle ne pense pas que décrire puisse empêcher que les événements ne se reproduisent⁷⁴³. Toutefois, Hans Peter Richter suggère que son livre serait un moyen d'empêcher que ce qui s'est passé ne se répète. En exergue de sa deuxième version de *Damals war es Friedrich* il écrit en effet :

Damals waren es die Juden...

Heute sind es dort die Schwarzen, hier die Studenten...

⁷⁴²AUERBACHER, Inge : *Je suis une étoile – Une enfant de l'holocauste*, Éditions du Seuil, 1989, p. 127.

⁷⁴³WIEVIOKA, Annette : *Auschwitz expliqué à ma fille*, Editions du Seuil, 1999, p. 58-59.

Morgen werden es vielleicht die Weißen, die Christen oder die Beamten sein...⁷⁴⁴

Ce qui est traduit par Anne Georges par :

Autrefois, c'étaient les juifs...

Aujourd'hui ce sont ici les Noirs, là les étudiants...

Demain ce seront peut-être les Blancs, les Chrétiens ou les fonctionnaires...⁷⁴⁵

Cet exergue n'existait pas dans la première version allemande et ne pouvait donc pas être traduit par C. Prélet dans la première traduction française datant de 1963. L'engagement affiché de Hans Peter Richter semble donc secondaire. Le premier élan était probablement un besoin d'écrire, de se déculpabiliser peut-être. Cet exergue rappelle le titre du roman : « Damals waren es » fait écho à « Damals war es ». Ainsi l'auteur souligne que sous le nazisme les juifs (dont Friedrich) ont été persécutés, mais qu'en d'autres lieux, en d'autres temps, n'importe qui peut être victime d'exclusion.

Cette même idée se retrouve dans la dernière strophe d'un poème de Inge Auerbacher dans son livre *Je suis une étoile* :

Nous ressentons encore la douleur et nous pleurons,

Ce cauchemar ne nous laissera pas dormir.

Cette page d'histoire, nous devons la connaître,

Aujourd'hui c'est nous, demain ce sera peut-être votre tour ?

Si seulement !⁷⁴⁶

Hans Peter Richter, par son exergue indique donc la portée qu'il souhaite donner à son livre : un appel contre l'exclusion, quelle qu'en soit la raison. Les « méchants » du roman jouent un rôle dans la transmission de ce message : ils sont les exemples à ne pas suivre. Mais le roman montre aussi le danger de soi-même et la difficulté de s'engager contre l'injustice en temps de crise. La critique n'est pas exprimée, mais l'inaction des gens liée à la peur qu'ils ressentent est pesante. Les quelques protestations sont vite oubliées devant les menaces.

Dans un autre roman jeunesse, *La maison vide* de Claude Gutman, le père du héros exprime lui aussi la nécessité de faire connaître pour que les mêmes événements

⁷⁴⁴Friedrich 69, p. 5.

⁷⁴⁵Frédéric 69, p. 7.

⁷⁴⁶AUERBACHER, Inge : *Je suis une étoile – Une enfant de l'holocauste*, Éditions du Seuil, 1989, p. 39.

tragiques ne se reproduisent pas. Il raconte à son fils la mort de sa première femme et de ses premiers enfants dans un pogrom en Pologne. Sa seconde femme, la mère du héros, trouve qu'il ne devrait pas raconter cela à son fils :

-Arrête, Lazare, tu sais bien que ce n'est pas de son âge !

-Il *doit* savoir. Il *doit* savoir. Il saura pour ses enfants. Il leur dira pour que jamais ça ne recommence. Il leur dira tu verras...⁷⁴⁷

Ces paroles resteront dans la mémoire de David qui se fera donc un devoir de raconter à son tour ce qu'il a vu : ses parents raflés chez eux alors qu'il était chez les voisins. C'est ce qui est exprimé à plusieurs reprises dans le roman :

Mais il faut que je revienne m'asseoir, que j'écrive, que je dise, même si je n'en ai pas envie, même si ma gorge n'est qu'une boule de haine, de pleurs, et que ma main tremble. Il faut que je respecte la volonté de papa. D'ailleurs, aujourd'hui, est-ce bien la sienne ?

-Quand il sera grand, qu'il aura fini ses études, il leur dira ce qu'on a vécu pour que jamais ça recommence. Il leur dira, tu verras...

Mots qui me reviennent comme à des millions d'années-lumière. Toutes proches, en vérité. Mais pour papa, il s'agissait de dire tout autre chose.⁷⁴⁸

Quand on a entendu les cris, au tout petit matin du 16 juillet, avec Madame Bianchotti, on s'est mis à la fenêtre. Un hurlement énorme, horrible, et dans la rue une masse de policiers. Madame Bianchotti, de sa toute petite force m'a mis la main sur la bouche.

Je ne sais pas dire la suite. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Mais je le dirai quand même. Mon ventre me brûle, ma gorge me brûle. J'ai la tête qui tourne. Mais je le dirai. Je le dirai même si je dois mourir en l'écrivant.⁷⁴⁹

Pour Joseph Joffo, raconter semble aussi très important : il se rend régulièrement dans les écoles pour parler avec les enfants. Dans un dossier littéraire de *Je bouquine*, une publication pour la jeunesse, un article rapporte un entretien avec Joseph Joffo. On peut lire :

Il reste confiant dans l'avenir : « Les enfants sont ce que nous en ferons. On essaiera de faire de notre mieux. »⁷⁵⁰

⁷⁴⁷GUTMAN, Claude : *La maison vide*, Gallimard Jeunesse, 1997, p. 16.

⁷⁴⁸*Ibid.*, p. 36.

⁷⁴⁹*Ibid.*, p. 51.

⁷⁵⁰« Dossier littéraire : *Simon et l'enfant* – Un roman de Joseph Joffo », *Je bouquine* n°82, décembre 1990, p. 92.

En conclusion de son « Dialogue avec mes lecteurs » à la fin de *Un sac de billes*, J. Joffo raconte une anecdote qu'un proviseur de lycée lui a rapportée : le proviseur a surpris des élèves de son établissement en train de se traiter de « sale juif » et les élèves lui ont expliqué qu'ils jouaient au sac de billes. Joseph Joffo exprime alors son vœu que les événements qu'il raconte dans son roman ne se reproduisent plus :

Mais j'ajouterai ceci, qui me paraît le plus important : je n'étais pas mécontent de voir mon aventure devenue un jeu d'enfants. Je serais encore plus heureux qu'elle le reste, et que les adultes, eux, n'aient plus jamais envie d'y jouer.⁷⁵¹

Jackie French, une auteure australienne de romans jeunesse est présentée à la fin de son roman *La fille du dictateur*. On peut lire :

Sa passion pour l'Histoire a commencé quand elle était enfant. Pour elle, le passé n'est pas seulement une aventure fascinante, mais il contient des clés pour comprendre le présent.⁷⁵²

Le roman *La fille du dictateur* se déroule en Australie. Un jour, une adolescente invente une fille d'Hitler et commence à en raconter l'histoire à son groupe d'amis. Les amis s'intéressent à l'histoire et à l'Histoire. Mark l'un d'entre-eux est particulièrement touché par le récit de son amie. Sa peur que les faits ne se reproduisent apparaît dans un de ses cauchemars : Hitler lui apparaît dans son milieu à lui, au bord de la rivière, avec ses amis :

Il rêva de la rivière, d'une inondation qui culbutait les rochers. Il rêva que Hitler se trouvait sur la rive opposée, mais cet Hitler-là portait des jeans et arborait une coupe de cheveux moderne en dépit de sa moustache, qui ressemblait à un postiche collé sous son nez.

Hitler prononçait un discours. Soudain, Mark, sur sa berge, se retrouvait entouré de personnes qui écoutaient et applaudissaient.

-Allez vous-en ! leur hurlait-il. Il ne raconte que des âneries ! Vous ne comprenez pas, que ce sont des âneries ?

Il y avait Ben et sa moto, une svastika sur le bras, et Bonzo en uniforme, et même Petite Tracey qui saluait Hitler. Bonzo n'était là que pour la rigolade, Ben ne comprenait rien à rien, et Petite Tracey imitait ses amis.

-Il ment ! criait Mark. Vous ne voyez pas qu'il ment !

Mais ils s'esclaffaient, s'extasiaient, trépignaient, et personne ne l'écoutait. Ils entraient dans la rivière en crue.⁷⁵³

⁷⁵¹ *Billes*, p. 414.

⁷⁵² FRENCH, Jackie : *La fille du dictateur*, Éditions Flammarion, 2004, p. 166.

Ce cauchemar montre que le danger est toujours présent. Le roman est une sorte de mise en garde contre le nazisme. Il tente aussi de montrer le danger de faire comme les autres sans réfléchir. La crainte que des événements tragiques ne se reproduisent est une constante et la littérature de jeunesse cherche à influencer son public pour éviter cette reproduction.

C'est aussi ce que l'on retrouve dans l'ouvrage de Horst Burger. Dans cet ouvrage l'auteur interroge son père sur son passé dans les Jeunesses Hitlériennes. Le père affirme que, un jour, une autre forme de fascisme peut renaître :

Eines Tages werden sie wieder aufwachen. Spätestens dann, wenn es nicht mehr so recht vorwärtsgeht, wenn die Leute müde werden vom Ziehen und mit ihrem Latein am Ende sind, wenn sie sich von ihrer Verantwortung drücken und sagen: Überlassen wir das Denken doch den Pferden, die haben die größeren Köpfen – die Großkopfetten – ihre Macht entfalten und sich als Kettenhund einen neuen Faschismus zulegen, der wahrscheinlich einen ganz anderen Namen trägt. Du und ich, wir werden ihn erkennen. Aber werden es unsere Kinder auch noch?⁷⁵⁴

Un jour ils vont ressurgir. Au plus tard lorsque tout n'ira plus aussi bien, lorsque les gens en auront assez de lutter et qu'ils seront au bout de leur latin, lorsqu'ils seront écrasés par leurs responsabilités et qu'ils diront : Laissons penser les chevaux, ils ont les têtes les plus grosses – les grosses têtes gagneront du pouvoir et se procureront en guise de chien de garde un nouveau fascisme, qui portera sûrement un tout autre nom. Toi et moi, nous saurons le reconnaître. Mais est-ce que nos enfants le pourront encore ?

En conclusion, il exprime les deux conditions nécessaires afin que le passé ne se reproduise pas :

Was als Summe seiner Erfahrungen unter dem Strich herauskommt, sind zwei Forderungen: Aufpassen und sich engagieren.⁷⁵⁵

En fin de compte ce qui ressort de son expérience sont deux exigences : faire attention et s'engager.

Max von der Grün exprime aussi sa crainte que l'histoire ne se reproduise. Il estime qu'aujourd'hui les gens ne sont pas assez méfiants malgré ce qui s'est déjà passé :

⁷⁵³FRENCH, *op. cit.*, p. 106-107.

⁷⁵⁴BURGER, Horst, *Warum warst du in der Hitler-Jugend? Vier Fragen an meinen Vater* [1976], Rowohlt, 1993, p. 143-144.

⁷⁵⁵*Ibid.*, p. 153.

Über alte und neue rechtsradikale und neofaschistische Kräfte liest man heute beinahe wieder jeden Tag in den Zeitungen. Viele nehmen das nicht so ernst, weil es, wie sie meinen, nur eine kleine verschwindende Minderheit sei.

Aber Hitler hat auch nur mit sieben Leuten angefangen.⁷⁵⁶

Aujourd'hui, presque tous les jours dans les journaux, il est question d'anciennes et de nouvelles forces d'extrême droite ou néo-fascistes. Beaucoup ne les prennent pas au sérieux car, à leur avis, il ne s'agit que d'une petite minorité en voie de disparition.

Mais Hitler n'a commencé qu'avec sept personnes autour de lui.

Les trois extraits ci-dessus montrent bien la nécessité de connaître pour pouvoir reconnaître. Et pour que les enfants soient prévenus des dangers des discours racistes, il est important de leur raconter ce qu'a été l'antisémitisme poussé à son extrême comme sous le nazisme. La difficulté de raconter est à la fois de ne pas désespérer le lecteur et de ne pas juger les acteurs, mais aussi de ne pas caricaturer la réalité. Dans deux romans adultes d'auteurs largement lus par des adolescents, on peut lire :

Ceux qui n'ont rien vécu n'ont pas droit au confort du jugement...⁷⁵⁷

et :

Mais je sais qu'il ne faut jamais se contenter de la fiction. L'Histoire, elle doit être racontée d'abord par ceux qui l'ont subie, par ceux qui l'ont vécue.⁷⁵⁸

La première citation est extraite des paroles d'un ami d'Alexandre Jardin dans son ouvrage *Des gens très bien* et la seconde provient du roman *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux* de Robert Bober. Ce point de vue est celui du personnage appelé Robert, ami du narrateur, et qui ressemble beaucoup à Robert Bober, lui-même.

Pour des auteurs n'ayant pas vécu les événements, le risque de simplifier l'Histoire est probablement plus grand, surtout s'ils s'adressent à un public jeune.

⁷⁵⁶GRÜN, *op. cit.*, p. 241-242.

⁷⁵⁷JARDIN, Alexandre : *Des gens très bien*, Grasset, 2010, p. 165.

⁷⁵⁸BOBER, Robert : *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, POL, 2010, p. 101-102.

II Moyens utilisés

Les auteurs utilisent différents moyens pour raconter leur vécu et l'Histoire à leur jeune public. La forme de leurs récits présente un aspect attrayant et un fort potentiel identificatoire pour leur lectorat. De plus l'humour est un moyen de « compenser » la violence des événements racontés. Les auteurs rapportent aussi des interrogations et des questionnements qui invitent le lecteur à la réflexion.

A. Attrait du récit et identification

1. Attrait du récit

Les six œuvres ont eu un certain succès de librairie, ce qui tend à prouver un intérêt du public. Tous ces récits, même ceux qui sont autobiographiques, ont un caractère fictionnel. Boris Cyrulnik relève le plus grand attrait qu'exerce la fiction par rapport au témoignage :

La fiction possède un pouvoir de conviction bien supérieur à celui du témoignage parce que l'épure du récit entraîne une adhésion que ne provoque pas la simple attestation, trop proche des énoncés obscènes de l'administration : « 55% des enfants sont morts à l'âge de 15,3 ans... 90% admis dans la classe supérieur du gymnasium... »⁷⁵⁹

Le caractère aventurier d'un roman attire beaucoup les jeunes lecteurs. Dans le *Dictionnaire universel des littératures*, deux entrées se rapportent à l'aventure : « Aventure et roman » et « Aventure (roman d') ». Dans le premier article, C. de Grève constate :

Aventure et roman font bon ménage. Nombreux sont les romanciers, jusqu'aux plus sophistiqués, qui ont recouru à une fiction bondissante, à l'événement dans ce qu'il a

⁷⁵⁹CYRULNIK, Boris : *Le murmure des fantômes*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003, p. 162.

d'imprévu, d'insolite et de nouveau, à « ce qui doit arriver » (*adventura*) et dès lors à une narration qui entretienne mystère et suspense.

Toutefois, de support, l'aventure peut devenir sujet de convention romanesque, transposition d'événements vécus.⁷⁶⁰

Dans le second, J.-Y. Tadié définit le roman d'aventure :

Un roman d'aventure est un roman qui subordonne à ce type d'événement l'analyse, les personnages, les descriptions, de sorte que le récit soit animé d'une tension qui ne se relâche qu'au dénouement.

L'aventure marque l'irruption du destin dans la vie quotidienne : elle est signe de départ, menace de mort, bouleversement de l'existence. Le héros du roman d'aventure dépend entièrement de l'événement, et non l'inverse : il agit, mais pour réagir. [...]

En même temps, le lecteur doit pouvoir s'identifier au héros central, personnage simple, qui lui sert de substitut dans la lutte contre le mal, les méchants, l'univers déchaîné ; c'est pourquoi le héros ne meurt jamais (quelques exceptions, chez Conrad ou Dumas, confirment la règle).⁷⁶¹

Dans les romans de Joseph Joffo ou de Judith Kerr, les enfants peuvent très facilement s'identifier au héros principal. Dans les deux romans de Hans Peter Richter, le narrateur ne permet pas une telle identification : le lecteur s'en détache et préfère Friedrich ou Günther, les héros secondaires des deux romans.

La dureté de la Deuxième Guerre Mondiale peut être rendue supportable par l'instinct de survie des héros : enfants comme tous les autres, ils sortent toujours vivants et grandis des difficultés et des dangers qu'ils croisent. Ces romans ont à la fois un rôle de mémoire collective et de préparation à la vie. En lisant que des enfants de son âge ont pu surmonter des situations extrêmes et que, comme dans les contes, ils ont eu leurs chances face aux adultes, le lecteur peut exorciser ses peurs. Le jeune lecteur peut vivre à travers eux des événements qu'il n'a pas vécus. On peut se demander d'ailleurs si ce n'est pas cet aspect qui prime par rapport à l'aspect historique. Est-ce que ce n'est pas l'aventure qui attire le lecteur ?

Pour *Un sac de billes*, il est clair que le narrateur s'inscrit dans une lignée de conteurs d'histoires : son père raconte régulièrement le passé de sa famille le soir à ses enfants (notamment les pogroms). Ses récits plaisent à Joseph qui en parle avec une certaine nostalgie lorsqu'il comprend que son père ne reviendra pas de déportation.

⁷⁶⁰DIDIER, Béatrice (dir.) : *Dictionnaire universel des littératures*, PUF, 1994, vol. 1, A-F, p. 274.

⁷⁶¹*Ibid.*

Dans l'ouvrage pédagogique *Lire une œuvre intégrale à l'école : Un sac de billes de Joseph Joffo*, les auteurs évoquent les difficultés que les élèves rencontrent à la lecture du roman. Ils relèvent que ces difficultés sont notamment liées à la méconnaissance de référents historiques et à la longueur du livre. Mais ils remarquent :

Malgré toutes ces difficultés, il faut reconnaître que la lecture de cet ouvrage a un franc succès même auprès des élèves réputés mauvais lecteurs parce que le désir de connaître la suite des aventures de Joseph l'emporte toujours sur les difficultés rencontrées.⁷⁶²

Ainsi le roman plaît pour son aspect aventurier. De plus, il répond au besoin d'héroïsme d'un jeune lecteur. Maurice Joffo mentionne dans son ouvrage que son frère Joseph exagère son attitude héroïque devant les Allemands. Maurice Joffo raconte, que lors de son procès pour trafic de pierres précieuses, l'avocat d'une des parties civiles utilise contre lui un passage d'*Un sac de billes*. La phrase originale du roman est la suivante :

Maurice leur jette un regard parfaitement détaché, bourré d'innocence et j'admire cette maîtrise de comédien consommé chez mon frangin.⁷⁶³

Le passage est légèrement modifié dans les paroles rapportées de l'avocat :

Il leur jette un regard parfaitement détaché, bourré d'innocence, et j'admire cette maîtrise de comédien consommé chez mon frère.⁷⁶⁴

Joseph Joffo présente donc son frère comme un bon comédien. Quelques lignes après avoir cité l'avocat, Maurice Joffo ajoute :

D'ailleurs, mon frère Joseph a exagéré, emporté par son imagination et son amour fraternel. Si je faisais bonne figure devant les Nazis de l'Hôtel *Excelsior*, c'était pour insuffler à Joseph courage et espérance.⁷⁶⁵

Maurice Joffo se trompe sur la situation prétexte à cette valorisation du grand frère. Il s'agit d'un passage situé au début du roman lors du contrôle de papiers dans le train à Dax et non de l'épisode où Joseph et Maurice sont détenus à l'Excelsior. Mais il est vrai que dans le roman, le petit frère, narrateur, donne à la fois l'impression d'avoir

⁷⁶²BERBIS, D. ; METZGER, H. : *Lire une oeuvre intégrale à l'école : Un sac de billes de Joseph Joffo* Lecture suivie CM2, CRDP Besançon, CDDP, 1991, p. 2.

⁷⁶³*Billes*, p. 68.

⁷⁶⁴JOFFO, Maurice, *op. cit.*, 1990, p. 210.

⁷⁶⁵*Ibid.*, p. 211.

besoin d'un grand frère héroïque sûr de lui et en même temps d'un compagnon à son niveau avec lequel il puisse être en concurrence. Le besoin d'héroïsme de Joseph Joffo enfant est explicite dans un passage de *Un sac de billes* :

Je me rengorgeai et me couchai avec la certitude absolue d'avoir trouvé la solution : un héros qui cachait sa générosité sous un masque désagréable et bougon, c'était quand même bien plus agréable qu'un oubli de scribouillard.

Oui, c'était comme ça que mes parents avaient été sauvés.

Depuis, j'ai un peu changé d'avis.⁷⁶⁶

Ce besoin d'héroïsme que Joseph Joffo semble avoir ressenti enfant transparait dans son écriture : il fait de ses personnages principaux, lui-même et son frère, des sortes de héros qui arrivent à se sortir des situations les plus désespérées.

Pour *Un sac de billes*, il est clair que le narrateur s'inscrit dans une lignée de conteurs d'histoires : son père raconte régulièrement le passé de sa famille le soir à ses enfants. Il décide de raconter sa propre histoire et celle de sa femme le jour où il dit à ses deux fils de partir en zone libre :

- De nombreux soirs, commença-t-il, depuis que vous êtes en âge de comprendre les choses, je vous ai raconté des histoires, des histoires vraies dans lesquelles des membres de votre famille jouaient un rôle. Je m'aperçois aujourd'hui que je ne vous ai jamais parlé de moi.⁷⁶⁷

Dans *Agathès et calots*, le roman qui précède *Un sac de billes* du point de vue de la fiction, mais lui succède du point de vue de l'acte d'écriture, le narrateur se présente comme un enfant qui confirme les histoires que son frère raconte à leur bande de copains. Les deux enfants racontent en effet leurs aventures dans leur maison de campagne, ils en sont toujours les héros valeureux et la bande de copains aime à les écouter. Un des enfants un jour leur dit même qu'avec des gens comme eux, qui sont très forts et qui gagnent toujours, la France n'a rien à craindre de l'Allemagne. Le narrateur se demande si son camarade se moque d'eux ou s'il veut vraiment croire à leurs fables.

Les deux enfants racontent leur vécu à leurs camarades mais en le rendant attractif pour leurs camarades. Ils n'hésitent pas à inventer pour pimenter leurs « aventures » quotidiennes. L'auteur de *Un sac de billes*, en racontant son enfance dans

⁷⁶⁶ *Billes*, p. 175-176.

⁷⁶⁷ *Billes*, p. 47.

Agathes et calots, laisse entendre que son autobiographie pourrait se situer dans la lignée des récits de son frère à ses camarades : il s'agit de son enfance mais il l'a rendue cohérente et intéressante pour un livre. Paul Ricoeur rappelle cette caractéristique de l'autobiographie dans un ouvrage de 1995, *Réflexion faite - Autobiographie intellectuelle* :

Une autobiographie est d'abord le récit d'une vie ; comme toute autre œuvre narrative elle est sélective et, à ce titre, inévitablement biaisée. Une autobiographie est, en outre, au sens précis, une œuvre littéraire ; à ce titre, elle repose sur l'écart tantôt bénéfique, tantôt nuisible, entre le point de vue rétrospectif de l'acte d'écrire, d'inscrire le vécu, et le déroulement du quotidien de la vie ; cet écart distingue l'autobiographie du journal. Une autobiographie, enfin, repose sur l'identité, et donc l'absence de distance entre le personnage principal du récit qui est soi-même et le narrateur qui dit je et écrit à la première personne du singulier.⁷⁶⁸

Joffo semble pourtant vouloir raconter la « vérité » dans *Un sac de billes*. Le narrateur est très déçu de son passage de la ligne de démarcation et il l'exprime plutôt que de transformer l'événement. Dans son imaginaire, le franchissement de la ligne aurait dû être marqué par une bataille ou au moins constituer une épreuve dont il devait pouvoir être fier. Or le passage se déroule sans problème et sans que les deux enfants ne s'en rendent compte :

- La zone libre ? Mais on y est déjà !

Le sentiment qui s'est d'abord emparé de moi a été la frustration. On avait passé la ligne et je ne m'en étais pas aperçu ! [...]

La ligne ! Je me l'imaginais comme un mur, un espace bourré de guérites, de canons, de mitrailleuses, de barbelés, avec des patrouilles se faufilant dans la nuit, avec des grands coups de projecteurs fouillant chaque brin d'herbe. Sur des miradors des officiers à face de vautour surveillant avec leurs jumelles dont les verres masquaient leurs yeux féroces. Et au lieu de tout ça : rien, strictement rien. Je n'avais pas eu une seule seconde l'impression d'avoir le moindre Apache à mes trousses, c'était à vous dégouter du Far West.⁷⁶⁹

à partir de cet extrait on pourrait presque penser que le narrateur regrette de ne pouvoir faire de ce passage un moment héroïque de leur périple.

Si *Un sac de billes* s'inscrit complètement dans la lignée des romans d'aventures, *Simon et l'enfant* peut être conçu comme tel avec quelques réserves. En

⁷⁶⁸ RICOEUR, Paul : *Réflexion faite- Autobiographie intellectuelle*, Éditions Esprit, 1995, p. 11.

⁷⁶⁹ *Billes*, p. 92.

effet, les « exploits » les plus spectaculaires sont plutôt du ressort de l'adulte sans l'enfant.

Dans les romans de Hans Peter Richter, le héros agit principalement sans ses parents, mais il habite toujours chez eux. Les scènes dans la maison ou autour de la maison sont fréquentes dans *Damals war es Friedrich*. Une fois ses parents disparus, Friedrich s'éloigne un peu de l'immeuble où réside toujours le narrateur mais où lui ne peut plus vivre. Dans *Wir waren dabei*, la famille est moins présente. Le narrateur devenu adolescent vit sa vie en dehors de la famille. Il s'éloigne de ses parents et vit quelques « aventures » avec les Jeunesses Hitlériennes : camping, sorties et défilés. À la fin, il part pour le front. L'héroïne de Judith Kerr évolue avec sa famille. Elle s'inscrit dans la lignée des héroïnes filles qui sont réduites à l'aventure du quotidien. Les départs, immigrations et événements sont dans le cadre familial. Lorsqu'elle essaie de vivre sa vie, sa mère le lui reproche. Son frère, lui, s'échappe plus facilement de la cellule familiale.

Ces récits qui attirent le lecteur ont une fonction cathartique.

2. Fonction cathartique

Dans la définition du roman d'aventure de Jean-Yves Tadié citée précédemment, le roman d'aventure est associé au pouvoir d'identification :

En même temps, le lecteur doit pouvoir s'identifier au héros central, personnage simple, qui lui sert de substitut dans la lutte contre le mal, les méchants, l'univers déchaîné ; c'est pourquoi le héros ne meurt jamais (quelques exceptions, chez Conrad ou Dumas, confirment la règle).⁷⁷⁰

Les six romans sont avant tout des romans mettant en scène des enfants. Ainsi, le jeune lecteur peut vivre à travers eux des événements qu'il n'a pas vécus. Très vite les enfants sont conscients de la différence entre les aventures et le danger réel qui les menace. Mais le lecteur, lui, ne vit pas cette menace réellement. Il peut donc lire le roman comme une aventure. De manière générale, en littérature de jeunesse, un fond historique est souvent choisi pour créer un contexte historique pour un roman d'aventure.

⁷⁷⁰DIDIER, *op. cit.*

Isabelle Nières-Chevrel présente cet aspect dans son *Introduction à la littérature de jeunesse* :

Le dépaysement historique présente l'immense avantage de concilier aventures et exploits exceptionnels, arrière-plan d'une vie quotidienne « autre » et mise en avant de la transmission d'un savoir ; savoir de fait souvent pauvre et stéréotypé, mais qui permet de mettre discrètement en scène les enjeux du présent. Il est indéniable que le roman historique plaît aux éducateurs et à bien des jeunes lecteurs. Il reste investi aujourd'hui de sa fonction documentaire, comme en atteste la convergence entre les programmes scolaires et les titres sélectionnés par le ministère de l'Éducation nationale.⁷⁷¹

Les romans de Joffo du corpus, et en particulier *Un sac de billes*, concilient effectivement aventures et fond historique.

Simon et l'enfant ne comporte pas un détachement total de l'adulte. Dans *Un sac de billes*, les enfants sont seuls sans les parents qu'ils rejoignent toutefois par moment. Donc ils correspondent à une caractéristique du roman d'aventure. En revanche, dans *Simon et l'enfant*, l'enfant, Franck, n'est « seul » qu'à l'internat. Ensuite il est toujours avec Simon l'adulte. Mais le duo, qui se fait passer pour père-fils, est plus proche d'un duo fraternel que d'un duo père-fils. On y retrouve une certaine complicité qui existe entre les deux frères de *Un sac de billes*. Dans les deux romans, tout de même, les héros s'éloignent de Paris, ville du domicile parental, aussi bien les frères Joffo, que Franck et Simon.

Isabelle Nières-Chevrel, écrit au sujet du *Robinson de douze ans* :

Au catalogue de la « Librairie d'Éducation » de Pierre Blanchard, libraire-éditeur à Paris, ne figure en 1820 qu'un seul roman, au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme, *Le Robinson de douze ans* (1818) de Mme Mallès de Beaulieu. Le sous-titre, « histoire curieuse d'un jeune mousse abandonné dans une île déserte », annonce au lecteur ce qu'il peut attendre de sa lecture : un héros de son âge, des aventures exotiques loin de l'école et de papa-maman. Cette autonomie radicale ouvre la porte au plaisir du romanesque.⁷⁷²

C'est l'attente que peut avoir un lecteur d'*Un sac de billes*. Dans les romans de Hans Peter Richter, le héros agit principalement sans ses parents. L'éloignement de Friedrich du domicile a lieu sans les parents. Dans *Wir waren dabei*, le narrateur devenu

⁷⁷¹NIERES-CHEVREL, Isabelle : *Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier Jeunesse, 2009, p. 103-104.

⁷⁷²*Ibid.*, p. 34-35.

adolescent vit sa vie en dehors de la famille : dans les Jeunesses Hitlériennes. Il s'éloigne de ses parents, mais il ne s'agit en aucun cas d'autonomie. L'héroïne de Judith Kerr est réduite à l'aventure du quotidien. C'est une caractéristique qu'Isabelle Nières-Chevrel relève pour les romans du XIX^e siècle :

Les filles sont maintenues dans des espaces proches et quotidiens. Elles sont du même coup les principales héroïnes des romans de la vie sociale. Leurs expériences se déroulent dans des espaces homologues à ceux des jeunes lectrices. [...] Leurs aventures sont des aventures de l'intériorité.⁷⁷³

Ainsi les romans choisis par rapport à leur succès, leur thématique et leur date, véhiculent les mêmes clichés sexistes qu'au XIX^e siècle. Les garçons ont des aventures et une évolution en dehors de leur famille et l'héroïne de Judith Kerr a du mal à échapper au milieu familial. Comme sa mère, elle doit s'occuper du quotidien (dont le père, qui pourtant n'a plus de travail, ne s'occupe guère) et fait des études de dessin. Sa mère avait une formation musicale. Le domaine artistique était considéré comme plutôt féminin et nécessaire à l'éducation d'une jeune fille de bonne famille. Toutefois l'héroïne de Judith Kerr critique cet état de fait et son frère souligne quelquefois le manque de chance qu'elle a eu par rapport à lui qui a pu faire des études. à travers Anna, le lecteur peut vivre une certaine rébellion contre les parents.

Les romans, avant d'être des romans sur une période historique donnée, sont des romans qui répondent à des critères qui caractérisent les romans pour la jeunesse. Ils ont une dimension éducative dans le sens où ils permettent à de jeunes lecteurs de s'identifier et de grandir grâce à eux. Le jeune lecteur vit des aventures à travers les romans du corpus. À l'instar de Boris Cyrulnik, qui parle de l'auditeur d'un récit basé sur le vécu difficile d'une personne, on peut dire que le lecteur peut trouver les événements de sa propre vie dans les récits du type de notre corpus :

Quand on se tait, on meurt encore plus. Mais quand on témoigne, on fait taire. Devant un choix si douloureux, la fiction devient un bon moyen pour rendre le réel supportable en en faisant un récit d'aventure. Mais celui qui invente une histoire bâtie sur sa mémoire nous sert ce qu'on espère : quelques beaux récits de guerre, d'amour, de solidarité, de victoire contre les méchants, la gloire, la pompe, la revanche des petits, la magie, les fées, la tendresse, **tous les grands**

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 103.

moments de la vie de l'auditeur sont mis en scène par celui qui raconte sa propre légende.⁷⁷⁴

Mais dans le cas plus spécifique d'enfants qui ont vécu des traumatismes, lire ce genre de roman qui parle de la persécution ou de la violence peut constituer une forme de libération. Quelques extraits de l'ouvrage *Le murmure des fantômes* de Boris Cyrulnik sont particulièrement pertinents pour expliquer cette fonction du roman. Pour lui les artistes peuvent aider à supporter un vécu indicible :

Nos maîtres à rêver sont les artistes, ceux qui mettent en scène nos débats intérieurs, qui font des images avec nos conflits sociaux et des récits avec nos épreuves. Ils transforment en poésie nos souffrances indicibles. Celui qui décrirait le réel obscène sans le transformer serait un auteur indécent, un agresseur supplémentaire. Mais celui qui sait transfigurer le réel insupportable pour lui donner une forme compréhensible et partageable, celui-là nous aide à maîtriser l'horreur.⁷⁷⁵

De plus, le héros, qui vit le même genre d'événements et les surmonte, donne espoir :

La performance du héros réhabilite l'image altérée que nous présentions aux yeux des autres. Si nous nous sentons forts, heureux et en paix, nous cherchons autour de nous des personnes sympathiques et disponibles pour poursuivre notre développement. Mais si nous nous sentons faibles ou injustement dominés, nous aurons besoin d'un héros pour nous représenter avantageusement et réparer notre manque d'estime de soi. Le héros en ce sens a une fonction de défense par délégation.⁷⁷⁶

Certains romans du corpus peuvent être considérés comme des romans initiatiques ou comme des récits proches de certains contes merveilleux. Au niveau temporel, les romans sont clairement fixés dans le temps, mais pour de jeunes lecteurs le temps des grands-parents, a fortiori celui des arrières grands-parents, paraît souvent atemporel : il s'agit d'« avant ». Les romans sont donc en rupture avec le réel de l'enfant.

Un sac de billes présente des parallèles non seulement avec les romans d'aventure mais aussi avec les contes merveilleux. Or les contes sont aussi un moyen pour le jeune lecteur de vivre ses peurs et ses fantasmes. Le roman évoque un ailleurs de

⁷⁷⁴CYRULNIK, Boris : *Le murmure des fantômes*, Éditions Odile Jacob, 2003, p. 163.

⁷⁷⁵*Ibid.*, p. 139.

⁷⁷⁶*Ibid.*, p. 182.

liberté comme le merveilleux. En effet, les deux frères partent en zone libre où ils doivent se débrouiller seuls. Joseph Joffo dans son « Dialogue avec mes lecteurs », en fin d'ouvrage, explique bien la distance qui existe entre le monde de ses lecteurs et celui qu'il a connu enfant :

Combien de fois aurai-je entendu ce cri du cœur : « Moi, ma mère ne m'aurait jamais laissé partir, même accompagné d'un frère aîné, avec un billet de cinquante francs en poche ! »

Une telle remarque, si naturelle pour des enfants d'aujourd'hui, reflète bien toute la difficulté qu'il ya pour eux à se figurer les circonstances tellement éloignées – et c'est tant mieux ! – de leur propre expérience.⁷⁷⁷

De plus la structure et les personnages peuvent être comparés à ceux des contes. Les personnages « méchants » cherchent à tuer les deux enfants sans raison compréhensible. Certains personnages sont réellement des êtres merveilleux ou extraordinaires qui arrivent à sortir les enfants de leur situation lorsqu'elle paraît désespérée. Le roman fait vivre des aventures au jeune lecteur par son caractère aventurier, mais il a aussi des caractéristiques des contes qui permettent au lecteur d'affronter ses angoisses inconsciemment. Dans la lignée de Bettelheim⁷⁷⁸, Alain Montandon rappelle le fort pouvoir du conte dans son ouvrage *Du récit merveilleux ou L'ailleurs de l'enfance* :

Ce serait méconnaître le caractère du merveilleux d'une part, qui réactualise sous d'autres formes les angoisses et les terreurs les plus intimes. Car le merveilleux n'est pas constitué que de couleurs douceâtres et sucrées. C'est aussi un monde où cruauté, panique, peur, affolement sévissent, un monde de violence et de transgression, car la fuite y est souvent fugue.⁷⁷⁹

Le roman *Simon et l'enfant* de Joseph Joffo, même s'il peut presque être considéré comme une sorte de réécriture de *Un sac de billes*, ne comporte pas tout à fait les mêmes éléments merveilleux. L'arrestation de Simon et Franck est moins surprenante : l'homme et l'enfant essaient de fuir devant une descente de la Gestapo dans leur immeuble. Dans *Un sac de billes*, l'« ennemi » tombe par surprise sur les deux enfants qui ne comprennent pas ce qui arrive. De plus, l'un puis l'autre sont arrêtés comme dans les contes où il y a souvent une succession d'emprisonnements avant que

⁷⁷⁷ *Billes*, p. 387.

⁷⁷⁸ BETTELHEIM, Bruno : *Psychanalyse du conte de fée*, Éditions Robert Laffont, 1976.

⁷⁷⁹ MONTANDON, Alain : *Du récit merveilleux ou L'ailleurs de l'enfance*, Éditions Imago, 2001, p. 8.

le dernier pris ne trouve une solution pour s'en sortir. Dans *Simon et l'enfant*, il n'y a pas de personnage merveilleux comme dans *Un sac de billes* où le curé de Nice impose le respect même aux Allemands de l'Excelsior et sauve les deux enfants alors qu'il n'y avait plus d'espoir.

Les quatre autres romans du corpus peuvent plus difficilement être comparés aux contes. Toutefois dans les deux romans de Judith Kerr, on relève aussi des fuites, des changements de quotidien qui succèdent à une situation initiale stable et qui précèdent une fin marquée par la découverte de l'héroïne d'avoir enfin trouvé sa place. De plus il y a une sorte d'inversion où les parents ont besoin de l'aide des enfants. Par moment, il semble que les enfants sont les adultes.

Les héros des romans de Joseph Joffo et Judith Kerr correspondent toutefois assez à ceux des contes merveilleux comme les décrit Alain Montandon :

Quittant un espace familial, le héros du récit, rompant avec les normes, dimensions et critères de son intimité habituelle, pénètre dans un territoire initiatique marqué par des rites et des rythmes dont le symbolisme est fort riche.⁷⁸⁰

Les rites initiatiques sont évidents dans les romans de Joseph Joffo où les enfants ont de véritables épreuves à surmonter. Ils le sont un peu moins dans les romans de Judith Kerr où les enfants ne fuient pas seuls. Toutefois dans *Un sac de billes* comme dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, il y a bien une mort symbolique comme dans les récits merveilleux. Joseph et Anna tombent tous les deux gravement malade et frôlent la mort. Comme pour Pinocchio dans le ventre du requin, après la mort symbolique, il y a une renaissance. Joseph est longuement malade au siège de la Gestapo à Nice. Cela correspond au moment où les deux frères sont vraiment face au danger. Pour eux la mort est toute proche et à ce moment-là le salut vient de l'aide extérieure. Jusqu'à ce moment du roman les frères s'étaient plus ou moins débrouillés seuls et, malgré quelques peurs, ils voyaient leur périple un peu comme une aventure. Après la maladie puis la libération de l'Excelsior, Joseph connaît une nouvelle vie. Il quitte définitivement l'insouciance. Avant l'arrestation, son frère le mettait en garde et le conseillait, mais il profitait encore de son enfance. Anna, elle, est malade dès le début du roman. Elle tombe malade dès l'arrivée en Suisse. Lorsqu'elle sort de son état entre inconscience et délire, les nazis ont gagné les élections. Une nouvelle vie commence

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 16.

donc pour elle : sa famille ne peut plus revenir en Allemagne et la vie en exil commence. Pour Simon la nouvelle vie commence après son passage à tabac. Il est soigné par Franck et à partir de ce moment les deux « enfants » (puisque Simon l'adulte est plus un grand frère qu'un père) commence leur vie cachée. À la fin de *Un sac de billes* comme de *Simon et l'enfant*, Joseph comme Simon ont grandi. Pour l'un une partie de l'enfance est finie :

J'ai vu aussi que papa n'était plus là, j'ai compris qu'il n'y serait jamais plus... C'en était fini des belles histoires contées le soir à la lueur verte de l'abat-jour.⁷⁸¹

et l'autre doit assumer un rôle de père :

Je vous présente mon fils, dit-il : Franck Fincelet.⁷⁸²

Et pour Franck, la fin du roman est comme une déclaration de naissance : Simon lui donne un nom et il est reconnu par ses amis comme son fils. Lui, va commencer une vie d'enfant « normal » : officiellement il a une mère décédée et un père. Au début du roman il n'avait qu'une mère. Les romans de Joseph Joffo et Judith Kerr ont aussi en commun avec les contes le départ de la maison et la volonté des héros de retrouver leur chez soi ou un nouveau chez soi. Dans le passage suivant, Alain Montandon montre l'importance de ce désir dans des contes qu'il analyse :

L'immense désir d'ET est de retrouver sa « maison », c'est-à-dire le lieu où l'on est chez soi et non en exil, déraciné, abandonné. Ce retour est l'objet d'une communication interstellaire dont l'idée vient à ET en feuilletant les bandes dessinées qui traînent dans la salle de séjour. C'est dire combien la lecture et les livres dans l'histoire jouent un rôle fondamental dans la construction de modèles imaginaires. Dans le *Peter Pan* de Barrie, le Pays de l'Imaginaire est un composé personnel à chacun de lectures diverses : contes de fées (ceux de Grimm et d'Andersen), histoires de pirates et d'île au trésor (Stevenson et aussi Defoe) alimentent la rêverie de chaque enfant, une rêverie qui oscille entre le désir de l'évasion, celui de partir à l'aventure, plaisir de la découverte des nouveaux espaces par un nouveau moi et désir de retourner à la maison : les contes de Grimm en particulier servent de modèle à la construction d'une cabane qui reconstitue l'espace familial et où Peter et Wendy jouent au papa et à la maman. Dans le film de Spielberg, les lectures jouent également ce rôle qui est l'imagination d'un espace à habiter : le livre comme nouvelle maison.⁷⁸³

⁷⁸¹ *Billes*, p. 370.

⁷⁸² *Simon*, p. 216.

⁷⁸³ MONTANDON, *op. cit.*, p. 189.

Dans les romans de Judith Kerr et Joseph Joffo, les héros désirent (re)trouver leur chez eux. La fin des romans est à la fois, chez Joseph Joffo, le retour à la maison ou, chez Judith Kerr, la découverte du chez soi et la clôture de l'épisode traumatique que les héros ont vécu. Les romans de Hans Peter Richter peuvent plus difficilement être comparés aux contes. Tous les contes ne se terminent pas « bien » et *Damals war es Friedrich*, à l'instar de certains contes, offre plusieurs « morales ». Le narrateur et sa famille font assez vite le choix du parti nazi : le père entre au parti et le fils dans les Jeunesses Hitlériennes. Ils font le choix de nombreux Allemands de cette époque. Ils négligent leur amitié avec la famille de Friedrich mais le narrateur, contre l'avis de son père, continue à fréquenter son ami. Il est en contradiction avec lui-même : il aime aller aux Jeunesses où il entend que les juifs sont l'ennemi de l'Allemagne, et il apprécie son ami juif Friedrich. Dans un conte, le narrateur aurait peut-être la possibilité de redonner vie à son ami par un sacrifice. Dans le roman, il n'y a pas de retour possible : le narrateur, et donc le lecteur, apprennent que dans la vie certains choix sont irréversibles. Ou a contrario, ils peuvent conclure que ne pas choisir peut être tragique. En effet le narrateur ne choisit pas : il voudrait conserver ses activités aux Jeunesses et son amitié avec Friedrich. Ce positionnement est contradictoire. La mort de Friedrich enlève toute contradiction pour le narrateur : il va pouvoir vivre sa vie de jeune Allemand dans les Jeunesses sans problème. Cette mort peut être vue comme un fantasme inconscient du narrateur qui, avec la disparition de Friedrich, ne se pose plus de cas de conscience. Par ce biais, le roman peut être aussi vu comme la réalisation de désirs inconscients du lecteur. Quel jeune lecteur ne souhaite pas inconsciemment la mort d'un proche qui empêche un désir pour pouvoir le réaliser sans blesser l'autre ? Sans aller jusqu'au complexe d'Oedipe, l'inconscient peut souhaiter la disparition d'un « gêneur » pour réaliser une envie. Dans *Wir waren dabei*, le choix de suivre les autres conduit le narrateur et ses amis à s'engager dans l'armée avant l'âge de l'appel obligatoire. Une fois sur le front ils constatent l'horreur de la guerre et ne la voient plus comme une aventure héroïque. Le lecteur dans ces romans est un peu déçu de l'attitude du narrateur : il suit la masse et choisit la facilité. Toutefois, dans les Jeunesses, le narrateur des deux romans accède à des activités, et à des responsabilités, qui attireraient les enfants de l'époque et le lecteur d'aujourd'hui. Même s'il ne s'agit pas de merveilleux, il s'agit

d'un inaccessible qui a le même rôle auprès du lecteur. Alain Montandon explique le sens de la recherche du merveilleux dans son ouvrage cité précédemment :

La quête de merveilleux est, on le voit, de manière plus ou moins visible, un acte de révolte. Il y a en tout enfant un rebelle qui sommeille et qui est prêt à enfoncer les portes et les miroirs.

Le rejet de la mimesis est découverte du livre comme potentiel de rêverie, mais d'une rêverie plus réelle que le réel même. L'imagination du lecteur est une seconde perception qui permet d'accéder à la représentation. Plus tard, l'imagination magique crée un réel à partir de rien : existe ce que je perçois (et je perçois ce que j'imagine). Et c'est ainsi que le rêve devient monde et que le lecteur se fait auteur dans le bonheur d'une imagination retrouvée.⁷⁸⁴

Dans le récit merveilleux, Alain Montandon explique que le héros accède au « stade du miroir » (notion définie pour une étape du développement de l'enfant) : il constate sa transformation et accède à une nouvelle vision du monde⁷⁸⁵. À travers le héros le lecteur aussi accède à une nouvelle vision du monde.

Dans les contes comme dans les romans du corpus, la violence est présente et elle contribue à l'évolution du héros et du lecteur.

3. La violence

Refuser de montrer la violence aux enfants les préparerait mal à la vie future. *Un sac de billes* présente une violence qui finalement est assez similaire à celle des contes. Même s'il s'agit d'une réalité, le lecteur entre dans le roman et le lit comme une fiction, malgré le paratexte qui le ramène à la réalité. La violence peut donc aussi y être considérée comme symbolique. Comme dans les contes où elle est nécessaire, elle aide à construire des valeurs.

Celle de *Damals war es Friedrich* peut aussi être analysée de la sorte. Le narrateur et le lecteur, très attachés à Friedrich, voient la manière dont le laisser-faire mène au drame. Dans la perspective historique que l'on connaît, la mort de Friedrich est-elle réellement tragique pour lui ? N'est-elle pas une libération pour cet adolescent qui ne voit peut-être plus de sens à sa vie ? Ne dit-il pas qu'il ne se souvient presque plus de ses parents. La déportation avec sa déshumanisation n'aurait-elle pas été pire ?

⁷⁸⁴MONTANDON, *op. cit.*, p. 212-213.

⁷⁸⁵MONTANDON, *op. cit.*, p. 15.

Pour le narrateur la perte de son ami est immédiate et cruelle, pour le lecteur aussi. Friedrich meurt pour ainsi dire d'avoir demandé un service à son ami, puisqu'il était revenu dans son immeuble pour lui demander une photo. Le seul service qu'il lui ait demandé lui a été fatal. Il n'y a qu'un pas pour conclure qu'en ces temps difficiles il ne fallait compter que sur soi.

Renaud Hétier écrit à propos des contes :

Les contes [...] surenchérisent pour marquer leur fictivité [...] ce qui n'est pas forcément le cas de fictions modernes dont la force d'impression réside en grande partie dans le trouble qu'elles génèrent en plagiant les faits de l'actualité. Aussi investi soit-on dans la narration, il est possible d'en sortir à chaque instant. Les sentiments trop chargés peuvent être rassurés, bien que, selon nous, le conte règle le problème à sa façon [...]. Les actes violents caractéristiques du conte prennent le plus souvent une allure fantastique qui marque encore qu'il s'agit la plupart du temps d'une violence symbolique.⁷⁸⁶

Il y a des différences dans *Un sac de billes* par rapport à l'analyse du conte par Renaud Hétier, mais il est des points communs. Les actes violents peuvent presque y être considérés comme fantastiques. En effet, ils sont généralement prévisibles et disproportionnés, comme dans certains contes.

L'arrestation des deux enfants, qui constitue probablement l'acte le plus violent du roman, fait suite à un manque de vigilance des enfants. Ils sont « punis », au sens des contes, d'avoir fait confiance à un adulte trop peu prudent. Ils échappent à la déportation grâce à leur ruse et à leur intelligence ainsi qu'à l'aide d'adultes protecteurs. Ces adultes, un peu comme dans les contes, aident les deux enfants de manière inexpliquée. Le curé de la Buffa de Nice se met même en danger par son entêtement à les sauver. Un peu comme une fée bienfaisante, il apporte une solution dans une situation désespérée. Les Allemands réagissent en face de lui avec respect : il symbolise la religion et le sacré. Les Allemands en ont tout de même une certaine crainte comme les méchants des contes craignent les fées. Les Allemands transgressent des interdits de la religion, mais ils ne veulent pas s'opposer totalement à la religion catholique. Les contes sont la transposition symbolique des sentiments humains et souvent leurs caractéristiques se retrouvent dans les romans, plus spécifiquement dans ceux pour la jeunesse. Le sort des

⁷⁸⁶HETIER, Renaud : *Contes et violence – Enfants et adultes face aux valeurs sous-jacentes du conte*, PUF, 1999, p 24.

deux enfants de *Un sac de billes* tient du miracle et s'apparente à un conte où les faibles, par leur ruse et leur ténacité, peuvent vaincre.

Le roman de Hans Peter Richter, *Damals war es Friedrich*, est trop vrai. Même s'il est affiché comme moins factuel que *Un sac de billes*, qui se veut un témoignage, il donne une impression de réalité bien plus présente. C'est peut-être, outre la fin considéré comme tragique, pour cette raison que des adolescents le trouvent plus dur à lire. La vie de Friedrich jusqu'à un certain point est assez similaire à celle d'enfants exclus pour une raison ou une autre dans n'importe quelle école. Le fait de ne pas être cru, de ne pas avoir certains droits, de ne pas être digne de confiance, est malheureusement une constante de toute société. L'adulte en général peut aider l'enfant mais dans *Damals war es Friedrich*, l'état instutualise peu à peu la privation des droits d'une partie de la population.

La violence dans les contes aide à construire des valeurs. Hétier analyse le conte de Grimm « Le fidèle Jean » (traduction de Marthe Robert) et il y explique un des rôles de la violence :

On peut dire non seulement que la construction d'une valeur comme celle de la cohérence est complexe, mais encore que cette complexité est l'objet de rapports conflictuels et que la violence est en quelque sorte consubstantielle au maintien de ces rapports. A l'inverse, le désir d'éviter la violence pourrait conduire à renoncer à la construction de la valeur complète.⁷⁸⁷

Ainsi, de même que la violence est nécessaire dans un conte pour sa symbolique, elle l'est aussi dans les romans que nous analysons. En effet, ces romans sont vus comme des moyens de raconter et de faire comprendre le nazisme aux enfants. Si la violence n'y a aucune place, il est impossible de percevoir le danger de ce régime. Il est aussi impossible de transmettre une vision négative du racisme. Dire que le racisme « ce n'est pas bien » ou que l'exclusion est un problème n'apporte rien. Il est nécessaire que le lecteur vive par procuration une certaine violence pour appréhender la dangerosité du nazisme. Mais il est tout aussi nécessaire que les héros ne répondent pas à la violence par la force et que les héros soient des enfants « réels » dans lesquels les lecteurs peuvent s'identifier. Renaud Hétier met d'ailleurs en garde contre les super-héros :

⁷⁸⁷ HETIER, Renaud : *Contes et violence – Enfants et adultes face aux valeurs sous-jacentes du conte*, PUF, 1999, p 91.

On peut se reconnaître dans un personnage qui porte notre propre division, ce qui n'est pas le cas du super héros, parfait pacificateur, ni du personnage conquérant qui règne par la force, ni du monde nettoyé et édulcoré de productions calibrées pour une enfance à propos de laquelle fantasment les adultes. Ces derniers cas, pour différents qu'ils paraissent à notre bonne conscience, sont incapables de rattacher la violence à autre chose qu'à l'imaginaire, que se soit pour en cacher l'universalité et la possible nécessité, ou pour en faire une délirante apologie : ils offrent prise à l'identification, mais toujours partielle, toujours dissociante, comme la violence elle-même.⁷⁸⁸

Dans aucun des romans les héros ne sont des super-héros. Ce sont tous les enfants comme les lecteurs. Mais la violence peut-elle être perçue positivement comme le formule Hétier pour le conte de Grimm ? Il écrit en effet :

[...] la violence du sacrifice peut être perçue comme telle sans pour autant interdire qu'on accède à sa valeur ultime, qui est la restauration et la vivification de la vie et non sa destruction, ce que B... exprime à sa façon sous un calcul numérique : « Je préférerais avoir Jean et mes enfants que Jean tout seul... que mes enfants tout seuls. » On voit dans cette réaction que l'intégration de la logique symbolique peut se faire sans ignorer la difficulté de la violence. Cela est très important, car cela dénote sans doute d'une pensée ouverte : la violence n'est nullement minimisée ou banalisée, elle est acceptée dans un dépassement de soi qui trouve ses raisons dans le sens positif que cette violence peut prendre (la réparation).⁷⁸⁹

Dans les romans de Joseph Joffo il est possible de percevoir la violence comme positive par moment. En effet, dans *Simon et l'enfant*, les moments de violence sont suivis de moments « étapes » dans le processus de transformation de la relation entre Franck et Simon. De « beau-fils » qui déteste le compagnon de sa mère, Franck deviendra progressivement le fils de Simon. Après l'« accident » de Simon, Franck n'est pas dupe et comprend bien le passage à tabac dont cet homme, qu'il n'aime pas encore, a été victime. À ce moment, le premier « pacte » est discuté entre l'homme et l'enfant : l'homme ne renverra pas l'enfant à l'orphelinat et l'enfant ne le dénoncera pas à la police. Après l'attaque du train, où il voit un soldat mourir devant ses yeux, Simon fuit avec Franck. Ils mènent ensuite une vie tranquille tels un père et un fils. Lors de l'interrogatoire, après l'arrestation, dans un élan d'amour filial Franck déclare être juif pour rester avec son père. Et le passage à Drancy renforce les liens entre les deux êtres. À leur sortie du camp, ils ne sont plus seulement père et fils sur de faux-papiers, ils le

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 117.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 154.

sont officiellement sur de vrais papiers mais aussi réellement dans leur affection. Au début de *Un sac de billes*, la gifle que Joseph reçoit de son père est assez violente dans la mesure où elle arrive alors qu'ils discutent normalement. Le père de Joseph et Maurice veut simplement apprendre à ses fils à ne jamais dire qu'ils sont juifs. Les deux enfants nieront leur judéité en toute circonstance jusqu'à la fin de la guerre. Cette violence est donc une sorte de préparation qui se révélera des plus efficace. La violence de l'arrestation des deux enfants est plus difficile à aborder positivement car elle montre l'aberration du régime. Une fois libéré, Joseph a changé : il est devenu plus méfiant, mais il a aussi appris à apprécier plus la liberté :

La vie au camp n'est plus la même qu'auparavant. [...] Le soir, les veillées se raccourcissent, une méfiance s'est installée. Mais même ainsi, ce camp est pour moi le paradis, il est bon d'aller où bon vous semble, et surtout d'être à l'air.⁷⁹⁰

Ce changement est plus imputable à la longue période d'emprisonnement à l'Excelsior et à sa longue maladie qu'à la violence de l'arrestation. Toutefois la privation de liberté est aussi une forme de violence, ainsi que le fait de vivre dans la crainte du pire. Les tortures, qui ont lieu dans les caves de l'Excelsior, sont sous-entendues : sous forme d'euphémisme le lecteur lit que Joseph entend des cris en provenance des caves, qu'il s'y passe des choses horribles ou que les gens y sont emmenés pour les faire parler.

Dans les romans de Judith Kerr, Anna n'est pas directement confrontée à la violence, contrairement aux héros de Joseph Joffo. En revanche des passages racontent les récits qu'Anna entend des adultes. Il s'agit de témoignages indirects de ce qui se passe en Allemagne pour les juifs. Dans ces récits la violence ne manque pas. Elle gêne Anna mais elle touche moins le lecteur, moins concerné par les personnes victimes. C'est une manière de faire connaître la réalité au lecteur sans que le personnage à qui il s'est attaché en souffre. Toutefois cette violence a une importance dans les sentiments d'Anna : elle se sent chanceuse d'être en vie. Ses sentiments rejoignent ceux des héros de Joffo.

Dans les romans de Hans Peter Richter, la violence est plus difficilement analysable comme pouvant avoir un effet positif sur les héros. Dans les deux romans, la violence mène à la mort ou presque. Dans *Damals war es Friedrich*, la mère de

⁷⁹⁰ *Billes*, p. 295.

Friedrich meurt pendant la Nuit de Cristal, son père est déporté et lui-même meurt dans les bombardements. Dans *Wir waren dabei*, la violence mène au front. Les violences ne sont toutefois pas du même ordre : dans le premier roman, il s'agit de violences contre les juifs, dans le second de violences psychologiques dans les Jeunesses Hitlériennes. Même s'il n'y a pas réparation, cette violence peut avoir un effet positif sur le lecteur. Ce qui choque les enfants correspond rarement à ce qui choque les adultes et ce qui choque un enfant ne choque pas forcément un autre enfant. La mort de Friedrich peut paraître comme une suite logique et peut ne pas être retenue comme une scène choquante par les lecteurs.

Dans son ouvrage sur la violence, Hétier raconte des expériences menées dans des écoles avec le conte de Grimm cité précédemment. Il constate non seulement que certaines scènes de violence ne sont pas retenues par les enfants mais aussi que les adultes (ici les enseignants) auraient tendance à censurer les lectures pour la classe en fonction de ce qu'ils imaginent être choquant pour un enfant. Il explique alors l'importance de ne pas effectuer cette censure en fonction de soi-même :

La responsabilité adulte ne réside certainement pas en la capacité à ne plus éprouver d'émotions. Mais celle de l'enseignant, qui nous paraît bien représentée par notre dernier interlocuteur, est de savoir, plus qu'un autre, ne surtout pas s'arrêter à ses émotions personnelles pour opérer une censure aux graves conséquences culturelles. Si le dépassement de la violence, dont chacun reconnaîtra l'absolue nécessité, n'est pas possible dans ce lieu d'éducation qu'est l'école par la grâce qu'offre la fictivité d'un conte, que faire alors ?

Mais n'est-ce pas, toujours, affaire de conception du sujet humain en devenir, pour qu'on lui fasse assez confiance, pour qu'on sache qu'en le confrontant à ce qui touche à la réalité (comme nous pensons que le fait le conte), malgré les épreuves, il en sortira grandi ? Cela est très bien dit par l'instituteur qui nous recevait : « On s'éloigne suffisamment de la réalité pour pouvoir jouer avec les sentiments et les opposer et les faire s'affronter comme on veut et chacun va réagir avec ses propres sentiments. »⁷⁹¹

Le problème de la censure des lectures pour les enfants est soulevé par Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Plusieurs passages concernent en effet ses lectures de jeunesse et la censure de ses parents. Certains livres lui étaient confiés avec des pages épinglées ensemble pour qu'elle ne lise pas les passages que ses

⁷⁹¹HETIER, *op. cit.*, p. 189.

parents jugeaient non appropriés à son âge. Autour d'elle d'autres jeunes ont droit à ces lectures. Elle jalouse notamment les garçons :

Quand il m'arrivait de passer devant le collège Stanislas, mon cœur se serrait ; j'évoquais le mystère qui se célébrait derrière ces murs : une classe de garçons, et je me sentais en exil. Ils avaient pour professeurs des hommes brillants d'intelligence qui leur livraient la connaissance dans son intacte splendeur. Mes vieilles institutrices ne me la communiquaient qu'expurgée, affadie, défraîchie. On me nourrissait d'ersatz et on me retenait en cage.⁷⁹²

ou sa cousine :

Ma cousine Madeleine, cependant, lisait n'importe quoi. Papa s'était indigné de la voir, à douze ans, plongée dans *Les trois Mousquetaires* : tante Hélène avait haussé distraitement les épaules. Gavée de romans « au-dessus de son âge », Madeleine ne semblait pas pour autant songer au suicide.⁷⁹³

L'évocation du suicide fait référence à une histoire rapportée par un homme d'église :

Pendant la retraite qui précéda ma communion solennelle, le prédicateur, pour nous mettre en garde contre les tentations de la curiosité, nous raconta une histoire qui exaspéra la mienne. Une petite fille, étonnamment intelligente et précoce, mais élevée par des parents peu vigilants, était un jour venue se confier à lui : elle avait fait tant de mauvaises lectures qu'elle avait perdu la foi et pris la vie en horreur. Il essaya de lui rendre l'espoir, mais elle était trop gravement contaminée : à peu de temps de là, il apprit son suicide. Mon premier mouvement fut un élan d'admiration jalouse pour cette petite fille, d'un an seulement mon aînée, qui en savait tellement plus long que moi. Puis je sombrai dans la perplexité. [...] Ce que je comprenais le moins, c'est que la connaissance conduisit au désespoir. Le prédicateur n'avait pas dit que les livres peignaient la vie sous des couleurs fausses : en ce cas, il eût facilement balayé le mensonge ; le drame de l'enfant qu'il avait échoué à sauver, c'est qu'elle avait découvert prématurément l'authentique visage de la réalité.⁷⁹⁴

Ainsi deux conceptions s'affrontent : celle qui préconise de cacher la réalité (et surtout l'amour et la violence) aux enfants pour ne pas les désespérer et celle qui souhaite les préparer à la vie en leur permettant de vivre leurs fantasmes par des lectures non-aseptisées. Comme l'écrit Hétier, supprimer la violence pose problème :

⁷⁹²BEAUVOIR, Simone de : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958, p. 169-170.

⁷⁹³*Ibid.*, p. 116.

⁷⁹⁴*Ibid.*, p. 115-116.

Ce seul interdit toucherait à la violence sous toutes ses formes, et en particuliers à celles qui se tournent vers soi-même, et dont on ne pourrait jamais comprendre ni les raisons ni les valeurs. Il serait en quelque sorte bien plus aveugle que la violence en elle-même, se donnant pour seule règle l'évitement de la violence. L'évitement de la violence ne peut à l'évidence ni permettre de toucher les fruits de ses aspects positifs (le dépassement de son désir, par exemple), ni faire obstacle à ses aspects destructeurs (la passivité ne fait guère peur à la violence, mais l'exacerbe plutôt).⁷⁹⁵

De toute manière il est impossible d'éviter la violence en parlant du nazisme et il est inconcevable de ne pas parler du nazisme aux enfants. Toutefois les romans du corpus ne font qu'évoquer les violences nazies. Par exemple Judith Kerr ne décrit pas les camps. Elle raconte juste l'histoire du professeur attaché à la niche à l'entrée d'un camp et qui devient fou. Mais Anna fait des cauchemars en sachant, en ayant entendu les récits. L'angoisse d'Anna est comprise mais il n'y a pas de description choquante. Le narrateur s'intéresse moins aux faits qu'à l'effet provoqué sur l'héroïne qui les connaît. Les romans sous-entendent que la réalité est pire. Les enfants imaginent donc en fonction de leurs connaissances et de leur imaginaire. Cette solution ne désespère pas les jeunes lecteurs tout en ne transformant pas la réalité. Il s'agit presque d'euphémismes : les auteurs disant peu pour dire beaucoup évitent les moyens brutaux de faire connaître la vérité. Il ne semble pas approprié de faire connaître la réalité nazie en montrant des photos de déportés ou en faisant visiter les camps de concentration à un âge précoce.

B. Humour et ironie

L'humour et la dérision peuvent aussi être un moyen pour parler du nazisme. Des ouvrages complets se sont intéressés à la définition de l'humour et les auteurs s'accordent souvent pour dire qu'il est difficile d'en donner une. Dans la conclusion de l'ouvrage d'Evrard sur l'humour, on peut lire :

⁷⁹⁵ HETIER, *op. cit.*, p. 196.

La réponse la moins ambiguë est apportée par la psychologie qui définit l'humour comme un comportement qui dépasserait l'angoisse et déjouerait la souffrance et la mélancolie. Le seul inconvénient est que cette perspective nous éloigne de la sphère de la littérature...⁷⁹⁶

Cette perspective permet d'évoquer Boris Cyrulnik. En effet, il explique dans *Autobiographie d'un épouvantail* que l'humour est un moyen de surmonter des drames. Il écrit :

Une enquête sociologique et psychologique d'une petite centaine d'hommes a été associée avec une analyse des mécanismes de coping⁴² : en pleine épreuve, la recherche de soutien social, l'humour, le déni, la foi et l'action ont été considérés comme des facteurs fiables de résistance.⁷⁹⁷

42. Solomon Z., Berger R., *Coping with the Aftermath of Terror. Resilience of Zaka Body Handlers*, Adelp research Center, Tel Aviv University, 2002.

Aux pages suivantes, il ajoute :

Il n'est pas nécessaire d'être gai pour avoir de l'humour

Un stéréotype incite à penser que les religieux sont tristes. Or ces juifs de Zaka au milieu de l'horreur manifestent un humour déconcertant. Certains observateurs en sont choqués car, pour eux, la gaieté lors d'un drame est une obscénité. Pourtant toutes les enquêtes sur les critères de résilience soulignent que l'humour est très protecteur. Il n'est pas dit qu'il soit nécessaire d'être gai pour avoir de l'humour. Selon Freud, « l'humour consiste à présenter une situation traumatisante de manière à en dégager les aspects plaisants, ironiques, insolites ⁴⁴ ». Cette réaction déconcerte car, en décentrant le sujet de sa fascination par l'horreur, il le dégage de la souffrance et remanie les images de cauchemar. Cette stratégie psychologique est donc proche des mécanismes de défense décrits par la psychanalyse.⁷⁹⁸

44. Ionescu S., Jacques M. M., Lhote C., *Les mécanismes de défense. Théorie et clinique*, Paris, Nathan Université, 1997, p. 183.

Ces perspectives psychanalytiques rejoignent la conception littéraire présentée par Jonathan Pollock dans son livre sur l'humour :

Selon le philosophe danois Søren Kierkegaard, le comique tout entier gît dans la contradiction. [...] La conception tragique connaît elle aussi la contradiction, mais alors que le comique se réserve le moyen d'en sortir, le tragique « voit la contradiction et désespère d'en sortir ». C'est pourquoi, conformément à la distinction aristotélicienne, « le tragique est la contradiction souffrante, le comique la contradiction sans douleur ».

⁷⁹⁶ EVRARD, Franck : *L'humour*, Hachette, 1996, p. 135.

⁷⁹⁷ CYRULNIK, Boris : *Autobiographie d'un épouvantail*, Odile Jacob, 2008, p. 64.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 65-66.

L'humour constitue « le plus haut cercle du comique » parce que, en vertu de son côté tragique, « il se réconcilie avec la douleur, dont le désespoir, bien qu'il ne connaisse aucune issue, veut faire abstraction ». En mettant la souffrance en connexion avec l'existence tout entière plutôt qu'avec des circonstances particulières et contingentes, l'humoriste devient « ce qu'il y a de plus voisin du religieux ». Cependant, à la différence du religieux, l'humoriste « révoque la souffrance par la forme de la plaisanterie [...]. Il touche dans la douleur le secret de l'existence, mais ensuite il revient chez lui » ; car, bien qu'il comprenne que la souffrance est partie intégrante de l'existence, il ne comprend pas que la souffrance comme telle.⁷⁹⁹

Franck Evrard conçoit aussi l'humour comme réponse à horreur :

L'euphémisation et la médiatisation de l'horreur. Envers de l'angoisse, l'humour s'affirme comme le seul recours contre la tentation du désespoir. [...] Face à la réalité insupportable et cauchemardesque de l'existence, Ionesco valorise la dérision qui permet de maîtriser l'angoisse :

Pour ce qui est de l'humour il n'est pas seulement la seule vision critique valable, il n'est pas seulement l'esprit critique même, mais [...] l'humour est l'unique possibilité que nous ayons de nous détacher – mais seulement après l'avoir surmontée, assimilée, connue – de notre condition humaine comico-tragique, du malaise de l'existence. Prendre conscience de ce qui est atroce et en rire, c'est devenir maître de ce qui est atroce. [...]

Comme le dit Jankélévitch, l'humour est peut-être « un moyen pour l'homme de s'adapter à l'irréversible, de rendre la vie plus légère et plus coulante ; l'humour est taillé dans la même étoffe fluide que le devenir [...] » (*Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, 1978). [...]

L'humour permet aussi de mettre à distance l'horreur réelle de l'Histoire en redoublant et en outrant les événements rapportés. [...] Refusant la clôture du tragique, l'« humour dramatique » après la Première Guerre mondiale, selon l'expression de Breton, continue le combat par une autre voie.⁸⁰⁰

L'humour émaille les deux romans de Judith Kerr. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, le titre est déjà humoristique. L'humour de Judith Kerr entre tout à fait dans le cadre de ce que l'on appelle l'humour juif au regard de la définition de Judith Stora-Sandor :

La forme particulière de l'humour juif est l'ironie dirigée contre soi-même ou contre sa communauté de destin. C'est de l'*auto-ironie* dont la tonalité change selon les époques historiques ou les zones géographiques.⁸⁰¹

⁷⁹⁹POLLOCK, Jonathan : *Qu'est-ce que l'humour ?*, Klincksieck, 2001, p. 73-74.

⁸⁰⁰EVARD, op. cit., p. 114-115.

⁸⁰¹STORA-SANDOR, Judith : *L'humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen*, PUF, 1984, p. 21.

La famille tourne en dérision son propre destin. Elle fait des éléments tragiques qu'elle a vécus des éléments dont on peut s'amuser. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, la naïveté des enfants, et l'humour qui s'en dégage, ridiculisent la politique d'Hitler. Il est par exemple comparé à un personnage comique, Charlie Chaplin, qui s'est lui-même moqué d'Hitler. Dès la deuxième page du roman, la copine d'Anna dit :

"It's another picture of that man," said Elsbeth. "My little sister saw one yesterday and thought it was Charlie Chaplin."⁸⁰²

-Encore une photo de ce bonhomme ! fit Elsbeth. Ma petite sœur en a vu une hier, elle a cru que c'était Charlie Chaplin...⁸⁰³

Tiens encore une photo de ce type! Ma petite sœur en a vu une hier et elle a cru que c'était Charlie Chaplin...⁸⁰⁴

Dès le titre de *When Hitler Stole Pink Rabbit*, Hitler, le dictateur qui a mis l'Europe à feu et à sang, est présenté comme un voleur de peluche. Puis dans le roman, il vole aussi d'autres jouets. Lorsque Max apprend la confiscation de leurs biens à Anna, les enfants échangent ces paroles :

"I always knew we should have brought the games compendium", said Max. "Hitler's probably playing Snakes and Ladders with it this very minute."

"And snuggling my Pink Rabbit!" said Anna and laughed. But some tears had come into her eyes and were running down her cheeks all at the same time.⁸⁰⁵

-Je savais bien que nous aurions dû emporter la mallette de jeux, dit Max. Hitler est sûrement en train de s'amuser au jeu de l'oie en ce moment même !

-Tout en berçant mon lapin rose, fit Anna en essayant de rire. Mais ses yeux étaient pleins de larmes qui se mirent à rouler doucement le long de ses joues.⁸⁰⁶

-J'avais bien dit qu'il fallait emporter l'assortiment de jeux de société, dit Max. A l'heure qu'il est, Hitler doit être en train de faire une partie de dames sur notre damier!

-Ou de câliner mon lapin rose, ajouta Anna.

Elle rit, mais des larmes lui montaient aux yeux et se mirent à couler sur ses joues.⁸⁰⁷

⁸⁰² *Rabbit*, p. 5-6.

⁸⁰³ *Trois*, p. 11.

⁸⁰⁴ *Lapin*, p. 8.

⁸⁰⁵ *Rabbit*, p. 56.

⁸⁰⁶ *Trois*, p. 52.

⁸⁰⁷ *Lapin*, p. 58.

Cette idée est reprise lorsque, à Paris, ils rencontrent la fille d'une amie de leurs parents qui dispose d'une boîte de jeux similaire à celle qu'ils ont laissée en Allemagne :

"I expect Hitler plays with it now."⁸⁰⁸

[...] j'imagine que Hitler est en train de bien s'amuser avec, à présent !⁸⁰⁹

Et je suis sûr [...] qu'Hitler s'amuse avec, à l'heure qu'il est...⁸¹⁰

Présenter Hitler comme un voleur de jouets est à la fois un moyen de le ridiculiser et un moyen de montrer sa cruauté : il s'attaque à l'affectif d'un enfant en le privant de son doudou. En même temps, par cette atténuation, la violence d'Hitler est transposée sur un jouet pour ne pas dire explicitement qu'il agissait ainsi aussi avec les hommes. En effet, ses hommes « volaient » (traduction de « stole » utilisé dans le titre anglais et traduit par « s'empara » dans le titre de la deuxième traduction française) réellement l'humanité des juifs en les arrêtant (en « s'emparant » d'eux), en les transportant comme du bétail et en les traitant de manière complètement inhumaine dans les camps. De plus, faire d'Hitler un voleur de lapin est une manière de le comparer à un loup, peut-être au loup des contes qui est cruel mais qui est souvent vaincu. La première traduction en français est parue sous le titre *Trois pays pour la petite Anna*. Ce titre accentue l'expérience vécue par le personnage principal et non l'humour présente dans le titre anglais. Même les adultes ont des remarques enfantines au sujet d'Hitler. La grand-mère des enfants le considère comme responsable de la mort de son chien :

It was all the fault of the Nazis, cried Omama. If Pumpel had not had to leave Germany he would never have drowned in Lake Zurich. That dreadful man Hitler.⁸¹¹

Tout cela était de la faute des nazis, gémissait Omama. Si Pumpel n'avait pas dû quitter l'Allemagne, il ne se serait jamais noyé dans le lac de Zurich... Cet horrible Hitler...⁸¹²

Il était mort par la faute des Nazis! reprenait Omama. Si elle n'avait pas dû quitter l'Allemagne, il ne se serait pas noyé dans le lac de Zurich. Ah, cet homme affreux, ce monstre... Hitler!...⁸¹³

⁸⁰⁸ *Rabbit*, p. 174.

⁸⁰⁹ *Trois*, p. 139.

⁸¹⁰ *Lapin*, p. 170.

⁸¹¹ *Rabbit*, p. 99.

⁸¹² *Trois*, p. 82.

⁸¹³ *Lapin*, p. 99.

Le traducteur de la deuxième version française a atténué l'humour présent dans ce passage en anglais. En effet, Hitler est responsable de la mort du chien car c'est à cause de lui que le chien a dû quitter l'Allemagne. Le deuxième traducteur a préféré être réaliste et indiquer que c'est sa maîtresse qui a dû partir. Pourtant c'est bien le chien qui est sujet en anglais. Hitler vole les jouets, opprime les animaux, mais « grâce » à lui Max va avoir une belle carrière en Angleterre. Et il va peut-être aussi pouvoir avoir l'air ridicule :

“And then you'll become a lawyer”, said the Professor. “Perhaps you'll become such a judge, with a wig like a poodle and a long coat with fur on. You could never have done that if it hadn't been for Hitler.”

Max grinned. “I have a lot to thank him for.”⁸¹⁴

-Et tu vas devenir homme de loi, dit le Professeur Rosenberg. On va peut-être te voir en juge avec une perruque genre caniche et une longue robe avec fourrure. Tu n'aurais jamais pu faire cela s'il n'y avait pas eu Hitler.

Max sourit avec amertume. « J'ai une lourde dette envers lui. »⁸¹⁵

Ce passage est humoristique à double titre : il joue sur l'apparence comique des juges en Angleterre et sur la « responsabilité » d'Hitler, qui veut du mal aux juifs, dans la belle carrière de Max. Judith Kerr attribue à un buraliste parisien une prise de position contre Hitler :

There was a picture of Hitler on the front page, making a speech, but the old man folded the paper in half so that Hitler disappeared.⁸¹⁶

À la première page se trouvait une photo d'Hitler en train de faire un discours ; mais le vieux marchand plia le journal de telle sorte qu'Hitler disparut.⁸¹⁷

Dans *Un sac de billes*, Hitler est relégué presque au rang d'un camarade d'école dont on peut se moquer et que l'on peut ennuyer :

-Et maintenant tu sais ce qui te reste à faire ?

-Non.

-A être le premier à l'école. Tu sais pourquoi ?

-Oui, répond Maurice, pour faire chier Hitler.

⁸¹⁴*Bombs*, p. 328.

⁸¹⁵*Ici*, p. 326.

⁸¹⁶*Rabbit*, p. 178.

⁸¹⁷*Lapin*, p. 174.

Papa rit.

-Si tu veux, dit-il, c'est un peu ça.⁸¹⁸

Dans *Bombs on Aunt Dainty*, il est supposé envier les Anglais et c'est pour cela qu'il veut envahir l'Angleterre :

"Best summer we've had for years," said the porter of the Hotel Continental. "No wonder Hitler wants to come here for his holidays."⁸¹⁹

-Il y a une éternité qu'on n'a pas eu un tel été, disait le gardien de l'hôtel. C'est pour cela qu'Hitler a envie de venir prendre ses vacances ici.⁸²⁰

Ainsi Hitler est tourné en ridicule dans une partie des romans. Pétain l'est aussi dans *Un sac de billes*. Le narrateur joue sur le sens de la formule inscrite sur une affiche placardée dans la salle de classe :

Je me suis assis. Devant moi, au-dessus du tableau noir, il y avait la tête du maréchal Pétain. Une belle tête digne avec un képi. En dessous il y avait une phrase suivie de sa signature : « Je tiens mes promesses, même celles des autres. » Je me demandais à qui il avait bien pu promettre de me faire porter une étoile. Ça avançait à quoi ?⁸²¹

Le tragique du port de l'étoile jaune est aussi souvent détourné par de l'humour. Dans *Un sac de billes*, l'étoile est prétexte à dérision. Elle est d'abord comparée à une médaille :

Je me retourne. Sous l'abat-jour de la lampe, Maurice est immobile. Du plat de la paume il lisse sur son revers gauche l'étoile jaune cousue à gros points :

JUIF

Maurice me regarde

-Pleure pas, tu vas l'avoir aussi ta médaille.

Bien sûr que je vais l'avoir, tout le quartier va l'avoir. Ce matin lorsque les gens sortiront ce sera le printemps en hiver, une floraison spontanée : chacun son gros coucou étalé à la boutonnière.⁸²²

Le grand frère fait ici appel à l'humour pour atténuer la tristesse du petit frère. L'image de la médaille se retrouve par exemple dans *La maison vide*, un roman

⁸¹⁸*Ibid.*

⁸¹⁹*Bombs*, p. 94.

⁸²⁰*Ici*, p. 99.

⁸²¹*Billes*, p. 40.

⁸²²*Billes*, p. 31.

jeunesse de Claude Gutman. L'auteur utilise une métaphore pour désigner l'étoile jaune :

Moi, aussi j'avais gagné une médaille avec toute la famille. Une médaille en tissu jaune sous forme d'étoile à porter bien cousue du côté gauche. Contours noirs, et noir aussi le JUIF pour que ça ressorte mieux. Pour ce qui est de bien coudre, maman avait utilisé son meilleur fil. Comme ça, on était en règle.⁸²³

Dans le passage cité précédemment, Joseph Joffo compare aussi l'étoile à une fleur. Le coucou désigne soit une primevère, soit un narcisse jaune. Vu la forme de l'étoile, il paraît plus semblable qu'il s'agisse du narcisse. Mais dans les deux cas il s'agit d'une des premières fleurs à fleurir au printemps. Elles symbolisent le printemps et donc le renouveau, la renaissance. En général leur arrivée est perçue positivement. Ce parallèle est donc plutôt humoristique puisque la nouvelle vie de Joseph n'a rien d'enviable. Robert Bober dans son roman *Quoi de neuf sur la guerre ?* conseillé pour un public jeune, compare l'apparition des étoiles jaunes à une épidémie. Son humour est différent de celui de Joseph Joffo, mais il y a aussi une forme d'euphémisme :

Mais depuis quelques temps, elle exerçait aussi la traditionnelle profession de marieuse. Ses visites successives dans les ateliers du quartier lui avaient fait rencontrer tout un tas de gens libres à cause de l'épidémie qui s'était répandue à peu près à l'époque où les Juifs avaient été obligés de coudre une étoile jaune sur le côté gauche de la poitrine.⁸²⁴

Un camarade de Joseph, le narrateur d'*Un sac de billes*, voit cette étoile comme un insigne honorifique :

Bon Dieu, murmure-t-il, t'as vachement du pot, ça fait chouette. [...] c'est comme une décoration.⁸²⁵

Quelques pages plus loin, il court après Joseph pour lui proposer de la lui échanger :

Les yeux de Zérati brillent. Mon étoile. Pour un sac de billes.⁸²⁶

Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, l'insigne nazi que Max et son copain ont pris dans une bagarre à un de leurs camarades, part dans les toilettes :

He turned the badge over with increasing dislike. "Well, I certainly don't want it."

⁸²³GUTMAN, *op. cit.*, p. 13.

⁸²⁴BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, Éditions Gallimard, 2000, p 72.

⁸²⁵*Billes*, p. 34.

⁸²⁶*Billes*, p; 42.

“Put it down the what-not!” said Gunther. So they did.⁸²⁷

Eh bien, moi non plus, je n'en veux pas !

-Jette-le dans les toilettes, suggéra Gunther.

Ainsi fut fait.⁸²⁸

Il soupesa l'insigne avec une moue de dégoût.

Moi non plus je n'en veux pas.

Alors jette-la aux cabinets, dit Gunther.

C'est ce qu'ils firent.⁸²⁹

Ces exemples montrent l'importance des insignes pour les enfants. Les enfants sont en opposition avec ce qui est valorisé par la majorité des adultes. En effet, l'étoile, marque de mépris, devient un objet admiré et est comparé à une médaille. L'insigne nazi, allant de pair avec une réussite sociale, est juste bon à jeter.

Dans *Simon et l'enfant*, Simon ironise souvent sur le statut des juifs et sur leurs « privilèges » :

« Pourquoi ne travailles-tu pas ? lui a un jour demandé Franck.

-Parce que dans ce pays de corbeaux et de chiffes molles, il n'y a pas de travail pour les juifs

-Ils sont vernis, les Juifs »

Pour la première fois, Simon lui a doucement tapoté la joue. Et il a murmuré, avec ce sourire plein de mélancolie [...] :

« Oui, ils sont vernis. C'est pour cette raison qu'on a rédigé des lois spécialement pour eux et qu'ils portent une étoile sur la poitrine.

-Toi, tu n'en as pas, d'étoile...

Si j'en ai une. Au dessus de ma tête, dans le ciel. Et j'y crois. »⁸³⁰

Nous autres, c'est tout ce que nous pouvons offrir : des funérailles.⁸³¹

Dans les romans de Joseph Joffo et de Judith Kerr, l'humour est présent dès le titre des romans. Toutefois les titres peuvent être interprétés comme les symboles d'une enfance volée. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, Hitler est présenté comme le voleur

⁸²⁷ *Rabbit*, p. 11-12.

⁸²⁸ *Trois*, p. 18.

⁸²⁹ *Lapin*, p. 13.

⁸³⁰ *Simon*, p. 27-28.

⁸³¹ *Ibid.*, p. 88.

du vieux lapin rose, la peluche doudou de l'enfance d'Anna. Dans *Un sac de billes*, le narrateur dit lui-même que les billes qui l'intéressaient tellement au début du roman ne l'intéressent très vite plus : la guerre l'ayant fait grandir vite, trop vite.

Dans *Damals war es Friedrich*, on ne trouve pas cette dérision et cet humour. L'auteur, n'étant pas juif, ne s'autorise probablement pas de rire d'un sujet aussi difficile. La limite entre l'humour juif et l'humour antisémite est mince. En fait, la même histoire racontée par un juif ou un non-juif sera classée dans la première ou la seconde catégorie. Franck Evrard expose cette problématique dans son livre sur l'humour :

Cette ambiguïté de l'humour apparaît dans la communication des « histoires juives ». Ce genre codifié dans lequel le persécuté tire de l'humour de sa situation même et se moque de ses propres travers est tout à fait clair si l'émetteur est juif [...]. L'autodérision pratiquée par la minorité opprimée consiste alors, selon Judith Stora-Sandor, en « l'art de transformer une humiliation en jouissance » (L'humour, Autrement, n°131, 1992, p.172). Si l'émetteur n'est pas juif, elle tend à devenir une histoire aryenne à l'idéologie pernicieuse.⁸³²

Une histoire racontée par le père de Joseph dans dans *Un sac de billes* entre tout à fait dans cette catégorie. Il s'agit d'une blague antisémite, elle est racontée par des juifs pour rire de l'antisémitisme :

-Voilà, dit-il, c'est l'histoire d'un monsieur qui dit un jour à un autre : « Pour que les hommes puissent vivre tranquilles, c'est extrêmement simple, il faut tuer tous les Juifs et tous les cordonniers. »

» L'autre monsieur le regarde d'un air étonné et au bout d'un moment, demande :

»-Mais pourquoi les cordonniers ?

Papa se tut.

Il y eut un silence un peu surpris, maman seule se mit à rire.

Je demandai :

-Mais pourquoi aussi les Juifs ?

Papa eut un sourire un peu amer et avant de replonger dans son journal me dit :

-C'est justement la question qui n'est pas venue à l'esprit de ce monsieur et c'est la raison pour laquelle cette histoire est drôle.⁸³³

Dans la partie « Dialogue avec mes lecteurs » du même livre, on peut lire une « petite histoire ». L'histoire est un peu plus longue qu'une blague mais s'y apparente

⁸³²EVARD, *op. cit.*, p. 130.

⁸³³*Billes*, p. 193-194.

par sa chute. Il s'agit d'un juif très pieux qui arrive au Paradis. Dieu est surpris de sa tristesse et lui en demande la cause :

« Écoute, Éternel, je n'osai pas te le dire, mais j'ai un fils, un fils unique que j'ai essayé d'élever comme un vrai juif. Ça n'a servi à rien. Il ne m'a pas suivi dans ma foi... et s'est converti. »

Alors là, Dieu éclate de rire, un rire qui retentit aux quatre coins de la galaxie. Puis il regarde le vieux juif avec tendresse et compassion : « Je t'assure que ce n'est pas grave... mon fils aussi s'est converti ! »

Le vieux reprend courage : « Quelle fut ta réaction ? Quelle fut sa punition ?

-Oh ! C'est tout simple. J'ai fait un nouveau testament ! »⁸³⁴

Cette histoire n'est pas forcément compréhensible pour tous les jeunes lecteurs. Elle demande de comprendre le contexte biblique et le double sens de « nouveau testament ». Juste après cette histoire, Joseph Joffo écrit :

Être juif c'est aussi ne pas manquer d'humour.

Chez Tabori ou chez Robert Bober, on trouve nombre d'exemples de cet humour caustique. On peut citer quelques exemples de *Quoi de neuf sur la Guerre ?*

Quand il m'a appelé Abruamuschwitz la première fois, on s'est arrêté de travailler tellement on a ri.⁸³⁵

Vaut mieux un juif sans barbe, qu'une barbe sans juif !⁸³⁶

Lui ne s'en remettait qu'à la justice divine jusqu'au matin où une autre justice l'a expédié à Drancy avec dans sa poche la clef de la synagogue.⁸³⁷

« Votre liste de gens à marier sent le savon [...] »

« Vous préféreriez peut-être l'époque où c'était le savon qui sentait les gens à marier [...] »

Pour une fois j'ai pas eu la réplique, parce que tout le monde à l'atelier vous dira que personne, même moi, n'a jamais osé faire une plaisanterie avec le savon.⁸³⁸

⁸³⁴ Billes, p. 406-407.

⁸³⁵ BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, POL éditeur, 1993, p. 14.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 42.

⁸³⁷ *Ibid.*

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 43-44.

-Mon centimètre ? trop court. Quand j'ai vu qu'il ne faisait pas le tour de poitrine, j'ai pas osé faire une marque pour mesurer le bout qui manquait. J'ai jugé au coup d'œil. Quelqu'un a déjà vu une pareille poitrine ? »

Machinalement, en posant sa question, M. Albert a arrêté son regard sur Maurice et je crois qu'il a dû penser que c'était une bêtise, parce que, sans attendre de réponse, il est retourné à sa table de coupe en se disant peut-être que, ces dernières années, Abramauschwitz avait plutôt rencontré des gens qui rentraient à plusieurs dans un centimètre.⁸³⁹

Tabori présente sa vision du « Witz » (la blague, le jeu d'esprit, le jeu de mot) dans un entretien pour un ouvrage sur le théâtre :

Inhalt eines jeden Witzes ist die Katastrophe oder etwas ganz Schönes...Der Witz ist sozusagen ein Rettungsring, nicht Flucht vor der Realität, sondern Realität. Und es stimmt ja, wenn man die schlimmsten Dinge [...] als Überlebender erzählt, lacht man darüber. Diese Fähigkeit müßte man eigentlich haben, während das Schlimme passiert. [...] Jeder Witz ist schwarzer Humor. Alle meine Lieblingswitze haben etwas Furchtbares an sich.⁸⁴⁰

Le contenu de chaque jeu d'esprit est soit une catastrophe soit quelque chose de très beau... Le jeu d'esprit est pour ainsi dire une bouée de sauvetage, pas une fuite de la réalité, mais la réalité. Et effectivement, lorsque l'on raconte les pires choses [...] en tant que survivant, on en rit. Il faudrait pouvoir avoir cette capacité lorsque le pire se produit. [...] Chaque jeu d'esprit est de l'humour noir. Mes blagues préférées ont toutes quelque chose d'effrayant en elles.

Pour Tabori la plus courte blague juive est « Ausch-Witz » : le mot Witz signifie blague en allemand. Cet humour noir de Robert Bober ou de Tabori se retrouve uniquement dans les romans de Joseph Joffo. Par exemple, le passage suivant montre ironiquement le besoin d'exactitude des Allemands. D'autres enfants du camp où étaient Joseph et Maurice sont arrêtés et les deux frères les voient à l'Excelsior. Leur ami Masso dit à Joseph :

Je vais te dire une bonne chose, Joffo, nous on s'en fout de ces histoires, on ne partira pas, on n'est pas juifs.⁸⁴¹

Mais à la page suivante le lecteur peut lire ce passage ironique :

Arrivé le vendredi matin, les Allemands n'eurent pas le temps d'examiner son cas. La Gestapo de Nice devait fournir pour chaque convoi un contingent de mille deux cents personnes. A dix-

⁸³⁹*Ibid.*, p. 168-169.

⁸⁴⁰VOSS, Ursula ; PALM, Reinhard : « George Tabori im Gespräch mit Ursula Voss und Reinhard Palm », in *Spectaculum Sechs Moderne Theaterstücke*, Bd. 46, Suhrkamp, Frankfurt/M., 1988, p. 325.

⁸⁴¹*Billes*, p. 271.

huit heures, stupéfié, il entendit son nom sur la liste et monta dans le train de la mort. Il avait fait l'appoint. Grâce à lui, les statistiques de Juifs arrêtés furent exactes cette semaine-là.⁸⁴²

Grâce à un non-juif, le compte de juifs arrêté fut exact. Cette conclusion est antinomique. Mais on peut aussi remarquer des plaisanteries qui font moins grincer des dents. Joseph Joffo signale :

Qu'on le sache : je fus potier à Vallauris.⁸⁴³

Joseph Joffo a en réalité passé une demi-journée à essayer de faire des pots dans cette ville réputée pour sa poterie. La phrase est amusante pour un lecteur averti. Une petite note œcuménique lorsque Joseph est prisonnier à l'Excelsior souligne l'absurdité des conflits entre les religions. Joseph fait en quelque sorte appel au dieu unique des religions monothéistes :

Dieu des Juifs, des Arabes et des catholiques, faites que je ne flanche pas.⁸⁴⁴

Toujours dans le même roman, on peut relever :

Le museau sur les pattes, le chien me regarde langue pendante. Il a une bonne tête de bâtard parisien comme ceux que l'on rencontre au pied des réverbères entre les rues Simart et Eugène-Sue. C'est peut-être un réfugié lui aussi, il a passé la ligne comme nous, c'est peut-être un chien juif.⁸⁴⁵

Au dossier que des cinéphiles ont consacré au cinéma hitlérien, il y a ce nouvel élément à verser : la production nazie était arrivée à fabriquer une œuvre qui enchantait la matinée de deux jeunes Juifs.⁸⁴⁶

C'étaient les *Aventures du Baron de Munchausen [sic]*, un film allemand, avec Hans Albert [sic], la grande vedette du III^e Reich.⁸⁴⁷

Les amis de Marcello sont là, trois militaires qui nous accueillent à bras ouverts. Je les connais tous, il y a un grand étudiant romain à lunettes qui ressemble à un Anglais et imite Benjamino

⁸⁴²*Ibid.*, p. 271-272

⁸⁴³*Ibid.*, p. 228.

⁸⁴⁴*Ibid.*, p. 267

⁸⁴⁵*Ibid.*, p. 109

⁸⁴⁶*Ibid.*, p. 127.

⁸⁴⁷*Ibid.*, p. 119.

Gigli dans la *Tosca*, un charpentier parmesan (je croyais avant de le connaître que les Parmesans étaient uniquement des fromages) et un caporal vénitien plus âgé [...].⁸⁴⁸

On peut aussi remarquer en début de roman l'insouciance des deux enfants qui font une plaisanterie aux soldats allemands :

-Tu paries qu'ils viennent pour leurs tifs ?

Je ne pense pas que l'un de nous ait eu l'idée plus vite que l'autre.

On s'est collés devant la devanture comme si nous étions des siamois, et les deux Allemands sont entrés.

C'est là qu'on a commencé à rire.

Masqué par nos deux corps il y avait un petit avis placardé sur la vitre, fond jaune et lettres noires :

« Yiddish Gescheft »

Dans le salon, dans le silence le plus intense que jamais sans doute le salon coiffure ait pu connaître, deux S.S. têtes de mort attendaient genoux joints au milieu des clients juifs de confier leurs nuques à mon père juif ou à mes frères juifs.

Dehors se gondolent deux petits Juifs.⁸⁴⁹

Les deux enfants jouent avec le danger. C'est aussi une manière pour le narrateur de mentionner qu'au début de l'occupation il était encore possible de plaisanter avec des soldats allemands. La scène est aussi un moyen d'évoquer l'obligation des magasins juifs de mentionner en vitrine « Yiddish Gescheft ». Lors du passage de la ligne de démarcation en revanche, la peur et la tension sont très présentes. Et même si l'exagération du narrateur allège le ton par une note amusante, le passage reste tendu :

Un génie malfaisant plaçait sous nos semelles les cailloux les plus bruyants qui ont jamais parsemé le sol d'un sentier et j'eus l'impression d'un vacarme abominable. Hitler lui-même devait nous entendre dans son appartement berlinois.⁸⁵⁰

Dans *Bombs on Aunt Dainty*, les clients de l'hôtel où séjourne Anna se réfugient à la cave pendant les bombardements. Lors de l'un d'eux, un client arrive à détendre l'atmosphère :

"Well, we may as well try and get some sleep", said Frau Gruber and at the same moment there was a distant thud and the light went out.

"They've hit a cable," said Frau Gruber, snapping on her torch.

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 184.

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 16.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 90.

“The kind Germans have switched off for us the light,” said the Woodpigeon, and everyone laughed.⁸⁵¹

-Bon, on ferait peut-être mieux d’essayer de se reposer un petit peu, fit la voix de Gruber.

Au même moment, un claquement sourd se fit entendre dans le lointain, l’ampoule s’éteignit brusquement.

-Ils ont touché un câble, commenta Frau Gruber en les éclairant de sa torche.

-Ces braves allemands ! dit Woodpigeon. Ils nous ont éteint la lumière.

Tout le monde éclata de rire.⁸⁵²

Dans le même roman, Anna et son père ont une discussion au sujet de l’alliance germano-soviétique. Le père d’Anna lance une réplique humoristique :

“But I thought the Russians and the Germans were allies!”

Papa raised one eyebrow. “So did the Russians”, he said.⁸⁵³

-J’avais toujours cru que les Russes et les Allemands étaient alliés.

Vati leva un sourcil et dit : « Et les Russes le croyaient aussi ! »⁸⁵⁴

Puis un peu après :

Miss Potter said she had taught her budgie to say, “Down with Stalin”, and was worried whether this might now be misunderstood⁸⁵⁵

Miss Potter dit qu’elle essayait d’apprendre à dire à sa perruche : « À bas Hitler, à bas Staline », il fallait qu’elle recommence tout.⁸⁵⁶

Le traducteur a pris un peu de liberté en traduisant la phrase anglaise. Le sens de la versions originale est en effet : « Miss Potter avait appris à sa perruche à dire « À bas Staline » et elle s’inquiétait que maintenant cela puisse être mal compris. »

Dans *Damals war es Friedrich* seuls deux éléments peuvent être lus comme une forme d’ironie noire : l’attitude du propriétaire de l’immeuble envers son nain de jardin et la souffrance de ses rosiers. En effet M. Resch est particulièrement attentif à son nain de jardin Polycarpe. En revanche, il est particulièrement cruel envers Friedrich. La première insulte qu’il lance à Friedrich est associée à ses rosiers. Ainsi son nain et ses

⁸⁵¹ *Bombs*, p. 121.

⁸⁵² *Ici*, p. 125.

⁸⁵³ *Bombs*, p. 170.

⁸⁵⁴ *Ici*, p. 170.

⁸⁵⁵ *Bombs*, p. 170-171.

⁸⁵⁶ *Ici*, p. 171.

rosiers compte plus que le petit garçon juif. Deux passages montrent clairement l'opposition : la nuit du pogrom et la fin du roman. Lors de la nuit du pogrom, la mère de Friedrich est morte. Et le père doit rembourser à M. Resch ses rosiers à moitié morts qui ont « souffert » de la chute de tiroirs :

Alle mußte er selber bezahlen, sogar die verdorrten Rosenstöcke in Herrn Reschs Vorgarten. Sie hatten darunter gelitten, daß ganze Schubfächer mit Inhalt auf sie gekippt worden waren.⁸⁵⁷

On lui avait tout fait payer, même les rosiers desséchés du jardin de M. Resch, car ils avaient pâti de la chute des armoires et de leur contenu.⁸⁵⁸

Il avait dû de surcroît payer des dédommagements pour les pieds de rosiers desséchés du jardin de M. Resch, lesquels avaient souffert le jour où l'on avait jeté par la fenêtre des tiroirs entiers avec tout leur contenu.⁸⁵⁹

Lors des bombardements pendant lesquels Friedrich meurt, M. Resch s'attriste que la pointe du bonnet de son nain de jardin ait été cassée. Le nain de jardin est un élément culturel allemand. Il est implanté dans beaucoup de jardins, jardinets ou pots de fleurs allemands. Il est le symbole d'une vie routinière et bien ordonnée. Il représente le personnage atemporel qui ne vieillit pas, mais aussi celui qui ne pose pas de question et qui ne réfléchit pas par lui-même. Les rosiers apparaissent aussi dans cette dernière scène : ils n'ont pas bougé, mais ils sont associés à la souffrance du narrateur qui se fait saigner en refermant sa main sur leurs épines.

Dans un article comparant l'humour de Lewis Carroll et celui de Roald Dahl, on peut lire :

Malgré la distinction classique entre l'humour linguistique et l'humour de situation et de caractère que Carroll et Dahl ont traité de façon personnelle, il y a un point où les deux tendances convergent. Il repose sur le fait qu'à travers l'humour le jeune lecteur peut dédramatiser une situation conflictuelle, démythifier une autorité et résoudre beaucoup de tension dans un effet libérateur.⁸⁶⁰

⁸⁵⁷*Friedrich* 61, p. 107 ; *Friedrich* 69, p. 86.

⁸⁵⁸*Frédéric* 61, p. 156.

⁸⁵⁹*Frédéric* 69, p. 149.

⁸⁶⁰CANCELAS Y OUVIÑA, Lucia-Pilar : « Carroll contre Dahl - deux conceptions distinctes de l'humour », in PERROT, Jean (dir.) : *L'humour dans la littérature de jeunesse*, Actes du colloque d'Eaubonne, Institut International Charles Perrault, 1-3 février 1997, In Press Editions, 2000, p. 228.

Cette dernière phrase affirme que l'humour permet au jeune lecteur de trouver des solutions à ses conflits. En plus d'être un moyen d'aborder des sujets tragiques dans la littérature jeunesse, l'humour a un effet positif sur la vie personnelle du lecteur.

C. Questionnement, invitation à la réflexion

Les différents romans présentent des questionnements par rapport au nazisme. Dans les romans les pourquoi sont fréquents et le lecteur est invité à réfléchir lui-même puisqu'aucune réponse n'est réellement donnée.

1. Un juif, un homme comme les autres

Dans les romans pour la jeunesse, très souvent les auteurs mettent en avant l'importance de l'humanité. Les auteurs cherchent à faire réfléchir sur ce qui définit un homme. Les romans pour la jeunesse insistent souvent sur le fait que tous les hommes ont la même constitution physiologique.

Le roman *La maison des Quatre-Vents* de Colette Vivier a été écrit en 1945 ; il est présenté sur la quatrième de couverture comme « Le premier roman pour la jeunesse sur les années de guerre ». On peut y lire :

-Et alors ? Tiens, avec tous ces Allemands qui défilent chez eux, est-ce qu'on sait ce qui peut se passer ? Ils peuvent nous découvrir, mes parents et moi, me faire arrêter...

Michel écarquilla les yeux.

-Toi ? Pourquoi ?

-Parce que je suis juif, dit Georges amèrement, parce qu'il paraît que c'est défendu d'être juif ! Et pourtant, reprit-il avec violence, est-ce que je n'ai pas des bras et des jambes comme les autres ? Est-ce que je ne vais pas à l'école, comme toi ? Est-ce que je ne travaille pas bien ?

-Sûr, dit Michel, et tu as le pris d'excellence !

-Bah ! Les prix ! ... Et tu sais ce qu'on nous fera, si on nous arrête ? On nous enverra à Drancy et puis en Allemagne, comme mon oncle Eugène. Maman dit qu'il se passe des choses... des

choses horribles, là-bas ; elle dit qu'on vous met dans des camps et qu'on vous fait mourir...
Oh ! Remarque, ce n'est pas que j'aie peur, mais ça m'ennuierait de mourir.⁸⁶¹

Franck dans *Simon et l'enfant* se pose aussi la question de ce qui peut différencier Simon qui est un homme comme les autres. Il fait aussi clairement référence à sa constitution :

Qu'est-ce qu'ils ont, ces Juifs ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Franck regarde Simon : il a des cheveux, un front, une bouche, des oreilles, un nez, des jambes, des mains. Comme tout le monde.⁸⁶²

Dans *When Hitler Stole Pink*, l'absurdité des rumeurs sur les juifs et des prétendues caractéristiques physiques des juifs est évidente. Le dialogue entre Anna et sa copine sous la plume de Judith Kerr montre l'incompréhension des enfants face aux discours anti-juifs. Sa copine ne peut croire qu'Anna est juive puisqu'elle ne va pas à la synagogue et qu'elle n'a pas le nez crochu. Dans *Simon et l'enfant* comme dans *Un sac de billes*, il est fait référence à des affiches caricaturant les juifs. Le nez de Joseph d'*Un sac de billes* provoque une bagarre entre lui et un de ses camarades :

Et voilà que tout d'un coup, cet abruti me disait que j'avais un tarin comme sur l'affiche ! Tout ça parce que j'avais une étoile.

- Qu'est-ce qu'il a mon tarin ? C'est pas le même que hier ?⁸⁶³

Comme l'amie d'Anna, le narrateur de *Damals war es Friedrich* n'est pas juif. Il ne comprend pas non plus ce qui est reproché aux juifs. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* l'héroïne est confrontée à l'injustice du monde adulte qui se répercute sur les enfants : elle se demande pourquoi, dans la pension suisse, les parents des deux enfants allemands leur interdisent de jouer avec Anna et son frère. L'injustice est un sujet très sensible chez les enfants. Dans *Damals war es Friedrich*, les injustices envers les juifs sont fréquentes et de plus en plus grandes. Dans *Un sac de billes* l'incompréhension et l'absurdité sont très explicites lorsque Jo et son frère se font arrêter : Joseph se demande pourquoi il est arrêté sur plusieurs lignes.

⁸⁶¹VIVIER, Colette : *La maison des Quatre-Vents*, Casterman, 2000, p. 73.

⁸⁶²*Simon*, p. 27.

⁸⁶³*Billes*, p. 36.

2. Absurdité des arrestations

Dans les deux romans de Joffo, l'arrestation des héros se déroule dans un climat de violence. Dans *Un sac de billes*, Joseph ne comprend pas pourquoi celui qui l'attrape a recours à la violence puisqu'il tombe dans une sourcière et qu'il ne peut s'échapper. C'est peut-être pour cette raison que dans sa fiction, qui est comme une réécriture de *Un sac de billes*, Joseph Joffo raconte que ses héros ont tenté de s'échapper. Ainsi la violence est un peu plus « justifiée ». Dans les deux cas, le narrateur ironise sur le déploiement d'autant de moyens et de violences pour un résultat aussi mince :

- dans *Un sac de billes* :

Peut-être nous ont-ils oubliés, d'ailleurs ils se foutent pas mal de nous, ils devaient chercher les responsables de la filière, les gros bonnets, des hommes repérés, recherchés depuis longtemps, mais nous, que représentons-nous à leurs yeux ? Strictement rien ! Tu parles d'un tableau de chasse : deux femmes apeurées, deux mômes et un grand échalas tout maigriot, c'est vraiment la belle prise !

A présent qu'ils nous ont mis la main dessus, ils sont certains de gagner la guerre, ça ne fait plus aucun problème.⁸⁶⁴

- dans *Simon et l'enfant* :

Ils se retrouvèrent dans la rue, en compagnie de deux jeunes gens qu'on avait eux aussi frappés et de la famille juive, composée des parents et d'une jeune fille qui n'avait pas quinze ans. Belle victoire pour les forces d'occupation et leurs alliés.⁸⁶⁵

Pour le narrateur de *Un sac de billes* tout est absurde et ridicule :

Et puis voilà que cette guerre, voulue, faite par des adultes aux cravates toujours très strictes et aux médailles toujours plus glorieuses, aboutissait en fin de compte à me jeter moi, un enfant, à coups de crosse, dans une pièce fermée, me privant du jour, de la liberté, moi qui n'avais rien fait, qui ne connaissais aucun Allemand.⁸⁶⁶

C'est aussi cette absurdité qui ressort du témoignage de Boris Cyrulnik :

De ce moment qui, pour beaucoup, aurait été terrifiant, je n'ai aucun souvenir d'angoisse, ni le souvenir d'avoir eu peur. Je me souviens seulement avoir pensé que les adultes étaient vraiment absurdes. Tant d'armes, tant d'hommes, tant de camions pour arrêter un enfant ! Je trouvais ça

⁸⁶⁴ *Billes*, p. 246.

⁸⁶⁵ *Simon*, p. 192-193.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 247.

stupide. Je me demande encore si je n'avais pas raison. Dans un monde d'enfants, ce qui est intéressant ce sont les détails anodins qui permettent de se détourner de la logique des adultes. C'est par exemple les lunettes noires la nuit, c'est la glotte qui monte et qui descend. Ça c'est intéressant! Tandis que les motivations politiques, idéologiques ou religieuses, je n'y avais pas accès. Je ne comprenais rien à tout cela, ça ne faisait pas partie de mon monde.

Dans un monde d'enfant, il y a des vêtements, des sourires, la gentillesse, la méchanceté... mais pas d'idéologie, ni même de religion, sauf pour faire une déclaration d'amour à ses parents en partageant leur croyances. Moi, je n'avais plus de père depuis déjà cinq ans et plus de mère depuis deux ans.⁸⁶⁷

Dans *Damals war es Friedrich*, lors de l'arrestation du père de Friedrich et du rabbin qui se cachait chez eux, Friedrich n'est pas présent. Le propriétaire signale son absence aux policiers :

„Einer fehlt!“ zeterte Herr Resch. „Sie haben einen vergessen!“⁸⁶⁸

Il en manque un, glapit M. Resch, vous en avez oublié un.⁸⁶⁹

Il en manque un ! Vous en avez oublié un !⁸⁷⁰

La suite diffère en fonction de la version de *Damals war es Friedrich* considérée. Dans la première on peut lire que quelqu'un cherche à protéger Friedrich :

„Halten Sie das Maul ! „befahl eine helle Stimme.⁸⁷¹

-Ta gueule! ordonna une voix claire.⁸⁷²

Dans la seconde, l'accent est mis sur le fait que son tour viendra :

„Den erwischen wir auch noch!“ rief eine helle Stimme.⁸⁷³

Une voix claire lui fit écho :

-Ne vous inquiétez pas ! On l'aura lui aussi.⁸⁷⁴

Entre les deux versions, l'auteur a choisi de supprimer la présence d'un protecteur anonyme. Il l'a transformé en une menace. Si la voix claire de la première

⁸⁶⁷ CYRULNIK, Boris : *Je me souviens*, L'Esprit du temps, 2009, p. 58-59.

⁸⁶⁸ *Friedrich 61*, p. 132 ; *Friedrich 69*, p. 105.

⁸⁶⁹ *Frédéric 61*, p. 187.

⁸⁷⁰ *Frédéric 69*, p. 185.

⁸⁷¹ *Friedrich 61*, p. 132.

⁸⁷² *Frédéric 61*, p. 187.

⁸⁷³ *Friedrich 69*, p. 106.

⁸⁷⁴ *Frédéric 69*, p. 185.

version était probablement celle d'un habitant de l'immeuble, celle de la deuxième peut être celle de l'un des policiers. La deuxième version sous-entend un acharnement à attraper l'enfant manquant. La traductrice insiste sur cet aspect ainsi que sur la volonté de M. Resch que Friedrich soit arrêté, puisqu'elle ajoute « ne vous inquiétez pas ! »

Dans *Ici Londres*, Max le frère d'Anna est interné dans un camp. En effet étant un garçon presque adulte d'origine allemande, il est considéré comme ennemi lorsque l'Angleterre entre en guerre contre l'Allemagne. Tous les hommes (à partir d'un certain âge et dans certaines zones géographiques) ayant fui le régime nazi se retrouvent paradoxalement considérés comme des ennemis en Angleterre. L'incompréhension d'Anna est totale puisque la famille a été déchue de la nationalité allemande par le régime.

Une autre absurdité étonne dans *Un sac de billes* : pourquoi les Allemands passent autant de temps à interroger les deux frères à l'Excelsior et à accumuler des papiers à leur sujet alors que pour d'autres enfants, ils ne prennent même pas la peine de les interroger une seule fois avant de les envoyer vers les camps ? Joseph Joffo écrit :

Notre dossier était ouvert sur le bureau, il y avait des papiers en plus grand nombre, des lettres. Ainsi donc, ils n'avaient pas laissé tomber l'affaire et cela me coupa les jambes. Ils avaient une guerre mondiale sur le dos, ils reculaient devant les Russes et les Américains, ils se battaient aux quatre coins de la planète, et ils employaient des hommes, du temps pour essayer de savoir si deux gamins étaient juifs ou ne l'étaient pas, et cela depuis bientôt plus de trois semaines !⁸⁷⁵

Face aux absurdités et à l'incompréhension la question du pourquoi revient toujours.

3. Constante du pourquoi

Un poème d'Alfred Margul-Sperber exprime bien l'interrogation que peut avoir un enfant au sujet du nazisme :

Gespräch mit einem Kind
(aus Hitlerdeutschland 1936)

Dialogue avec un enfant
(Scène de l'Allemagne hitlérienne, 1936)

Fragt das Kind: Was ist das: JUDEN?

Demande l'enfant : C'est quoi, les JUIFS?

⁸⁷⁵ *Billes*, p. 280.

Fragt das Kind mit grossem Blick.
 Juden, Kind, das sind Feinde,
 Die wir aus dem Lande treiben!
 Fragt das Kind mit grossen Augen,
 Fragt das Kind und fragt: Warum?

Demande l'enfant, en ouvrant grand les yeux.
 Les Juifs, mon enfant, sont nos ennemis,
 Nous les chassons de notre pays!
 Demande l'enfant, en ouvrant grand les yeux,
 Demande l'enfant qui demande : Pourquoi?

Fragt das Kind: Was ist das: FEINDE?
 Fragt das Kind mit grossem Blick.
 Feinde, Kind, sind fremde Menschen,
 Die wir alle hassen müssen!
 Fragt das Kind mit grossen Augen,
 Fragt das Kind und fragt: Warum?

Demande l'enfant : C'est quoi, des ENNEMIS?
 Demande l'enfant, en ouvrant grand les yeux.
 Nos ennemis, mon enfant, ce sont des étrangers,
 Des gens que nous devons détester!
 Demande l'enfant, en ouvrant grand les yeux,
 Demande l'enfant qui demande : Pourquoi?

Fragt und fragt mich ohne Ende...
 Kind, jetzt musst du schlafen gehn!
 Vater weiss nichts mehr zu sagen,
 Muss selbst meinen Vater fragen,
 Wird er eine Antwort wissen,
 Sag ich sie, mein Kind, dir auch.

Demande et sans fin me demande...
 Mon enfant, il est temps d'aller te coucher!
 Ton père ne sait plus quoi te répondre,
 Faut moi-même que je demande à mon père
 S'il connaît une réponse,
 Mon enfant, je te la donnerai.

31.5.1941⁸⁷⁶

31 mai 1941⁸⁷⁷

Ce poème montre bien l'impuissance que peut avoir l'adulte face à l'interrogation d'un enfant.

Un roman peut décrire ce qui s'est passé et présenter la progression des hostilités envers les juifs, mais il ne peut expliquer le pourquoi. Cependant, comme l'indique Claude Roy dans la préface de l'album *La grande peur sous les étoiles* de Jo Hoestland, ce n'est pas parce qu'on ne peut expliquer qu'il ne faut pas demander :

Le mal et le malheur existent. Faut-il à tout prix en tenir abrités les enfants ? Les préserver, au chaud, à l'abri du malheur – et de la vie – aveugles, sourds, heureux ?

⁸⁷⁶MARGUL-SPERBER, Alfred : *Ins Leere gesprochen, Ausgewählte Gedichte 1914-1966*, Rimbaud Verlag, Aachen 2002, p.115.

⁸⁷⁷MATHIEU, François (traduits de l'allemand et présentés par) : *Poèmes de Czernovitz. Douze poètes juifs de langue allemande*, Éditions Laurence Teper, Collection « Bruits du temps », 2008, p. 158.

Jo Hoestlandt, qui vous aime et sait vous raconter de belles histoires, pense qu'il ne faut pas vous « raconter d'histoires » et que les enfants ont droit à la vérité comme les grands, même quand la vérité fait mal.

Les rafles des juifs à Paris pendant l'occupation, ce n'est pas matière à conte bleu, à berceuse apaisante. Elle en a fait le sujet d'un bref et juste récit, un épisode d'amour brisé entre deux petites filles, Lydia, qui est née sous la mauvaise étoile jaune d'une mauvaise humanité, et son amie, qui ne comprend pas, et comme tous les enfants (comme devraient le faire tous les hommes) demande « Pourquoi ? »

Un des SS d'Auschwitz, raconte Primo Levi qui y fut déporté, répondit quand ses victimes le questionnaient : « Ici, pas de pourquoi. »

Les enfants ont la vertu d'étonnement et la force d'indignation, ressources que les adultes perdent parfois.

Vous n'arrêtez pas de répéter obstinément : « Pourquoi ? »

Mais dans *La grande peur sous les étoiles*, c'est la question fondamentale, le « Pourquoi » premier qui est posé.

Pourquoi la haine ? Pourquoi le mal ? Pourquoi la cruauté des uns et l'indifférence des autres ? Peut-on répondre à la question ? Mais peut-on ne pas la poser ?

Ce que cette histoire nous rappelle, c'est qu'il n'est jamais trop tôt pour poser, se poser, les vraies questions, les interrogations premières, qui maintiennent le cœur en éveil, et empêche de prendre son parti de l'injustifiable.⁸⁷⁸

Annette Wieviorka pose aussi des questions dans un ouvrage destiné à la jeunesse :

Car s'il m'est facile comme historienne de décrire Auschwitz, d'expliquer comment s'est déroulé le génocide des Juifs, il reste un noyau proprement incompréhensible : pourquoi les nazis ont-ils voulu supprimer les Juifs de la planète ? Pourquoi ont-ils dépensé tant d'énergie à aller chercher aux quatre coins de l'Europe qu'ils occupaient, d'Amsterdam à Bordeaux, de Varsovie à Salonique, des enfants et des vieillards, simplement pour les assassiner ?⁸⁷⁹

Et malgré le titre de son ouvrage, *Auschwitz expliqué à ma fille*, elle écrit :

Je continue cependant à croire à la raison, à la valeur de l'intelligence, même si Auschwitz reste largement inexplicable.⁸⁸⁰

⁸⁷⁸HOESTLANDT, Jo, KANG, Johanna (ill.) : *La grande peur sous les étoiles*, Syros, 1993.

⁸⁷⁹WIEVIOKA, Annette : *Auschwitz expliqué à ma fille*, Editions du Seuil, 1999, p. 10-11.

⁸⁸⁰*Ibid.*, p. 59.

Ainsi il est difficile de comprendre le pourquoi de la Shoah, mais la description de ce qui s'est passé permet de comprendre l'actualité. Primo Levi, lui, écrit qu'il est nécessaire de réfléchir sur ce qui a mené à Auschwitz :

La violence d'Auschwitz, elle, était une violence d'État, planifiée. Cependant, je pense qu'il peut être salutaire, pour tout le monde, et notamment pour les jeunes, de réfléchir sur la violence de cette époque ; quand la tolérance s'éclipse, quand la raison s'éclipse, tolérance et raison coïncidant, on débouche sur Auschwitz. Voilà une leçon que, me semble-t-il, les jeunes acceptent facilement, et qu'il fait leur donner.⁸⁸¹

Ainsi c'est plutôt le comment qui peut être raconté et non le pourquoi. C'est ce que dit Günter Grass dans un entretien :

Par la littérature, on ne peut montrer qu'une seule chose : comment « cela » (le nazisme) a lentement émergé. Je n'aime pas l'expression de « liquidation du passé », car elle suppose que le passé puisse être liquidé, ce qui n'est pas le cas. Chaque génération affronte le problème, mais la liquidation du passé ne saurait être un but en soit. Les écrivains de toutes les générations ont abordé le problème du nazisme, car le passé, c'est le matériau des écrivains ; le souvenir surgit en silence sans qu'on l'ait appelé, il veut se faire caresser, comme un chat.⁸⁸²

Pourtant en général c'est le pourquoi que voudrait comprendre un enfant. Joseph dans *Un sac de billes* ne cesse de se poser la question pourquoi :

pourquoi ses camarades lui tapent-ils dessus à partir du moment où il porte l'étoile ?

pourquoi le chef du camp de transit, où étaient retenus ses parents, les a-t-il laissé partir ?

pourquoi des curés ont-ils risqué leur vie pour les sauver ?

pourquoi les Allemands s'acharnent-ils à prouver qu'ils sont juifs ?

pourquoi les arrête-t-on, eux, des enfants ?

...

Les questionnements présents dans les romans du corpus permettent une interrogation plus large chez le lecteur. À l'instar de l'héroïne d'un livre jeunesse

⁸⁸¹LEVI, Primo : *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz*, traduit de l'italien par André Maugé à partir de *I sommersi e i salvati*, Giulio Einaudi Editore, Turin, 1986, Arcades Gallimard, 1989, p. 170.

⁸⁸²« Entretien avec Günter Grass » in KRULIC, op. cit., p. 85.

japonais, un enfant peut se poser ses propres questions par rapport à son passé ou sa culture en lisant un ouvrage sur le nazisme. En effet, dans l'ouvrage de Miyoko Matsutani, *Lettres à Anne Frank*, une jeune japonaise reçoit deux cadeaux pour son anniversaire : *Le journal d'Anne Frank* et un cahier pour tenir son journal. Yuhko décide d'écrire à Anne. En parallèle, la mère de Yuhko écrit aussi à Anne. L'auteure et la mère de Yuhko ont le même âge : celui qu'Anne aurait aussi eu si elle avait vécu. Pour l'auteure ainsi que pour Yuhko il existe un parallèle entre l'Ogre du conte japonais *Les yeux de l'ogre* et Hitler. L'adolescente se pose alors des questions. Elle se demande notamment comment la fille qui rend ses yeux à l'ogre peut vivre heureuse dans un endroit où il devrait y avoir comme à Auschwitz des montagnes de crânes.⁸⁸³

Dans le roman australien cité précédemment, Mark s'intéresse à son passé suite au récit de sa camarade sur la fille d'Hitler. Il interroge son père sur les exterminations à leur époque. Il essaie ensuite de dévier la conversation sur les aborigènes. Mais le père s'en énerve :

-P'pa ?

-Quoi, maintenant ?

-Comment est-ce que ton grand-père a eu la ferme ?

-Hein ? Il l'a achetée !

Papa attrapa la moutarde et en recouvrit sa saucisse.

-Il ne l'a pas volée aux aborigènes, alors ?

-Évidemment que non ! s'énerva papa. De toute façon, ça ne se passait pas comme ça, à l'époque. On ne considérait pas ça comme du vol.

Mark continue à poser des questions et à la page suivante son père s'en énerve :

-Ce qu'ils n'enseignaient pas aux gamins à l'école, de nos jours ! s'emporta papa en attaquant sauvagement sa saucisse. Ils feraient mieux de leur apprendre à se mêler de leurs oignons. Ces mecs pleins de bonnes intentions qui mettent leur nez dans les affaires qui ne les regardent pas !⁸⁸⁴

Ainsi, même si le nazisme touche plus particulièrement l'Europe, les questionnements qu'il provoque sont universels.

⁸⁸³MATSUTANI, Miyoko : *Lettres à Anne Frank*, Hachette, 1988 (texte original en japonais paru en 1979 chez Kasei-sha, Tokyo sous le titre *Watashi no Anne Frank*, texte français de Denise Escarpit établi en utilisant la version anglaise de Kevin P. Dobbyn).

⁸⁸⁴FRENCH, *op. cit.*, p. 104.

CONCLUSION

Le XIX^e siècle est considéré comme le siècle d'or de la littérature de jeunesse. Les siècles précédents ont préparé cet avènement par l'évolution de la conception de l'enfance : peu à peu l'enfant n'est plus considéré comme un homme miniature mais comme un être avec ses besoins et ses aspirations propres. Le contexte historique et littéraire y est forcément favorable : dans les trois pays (même si, pour l'Allemagne, il est délicat de parler de pays), la Révolution française de 1789 a fait naître des espoirs de vie meilleure. Le peuple désire avoir plus de place dans la vie politique, des lois sociales sont prises et une volonté d'instruire toute la population apparaît. Dans ce contexte, des éditeurs se spécialisent dans le secteur jeunesse (Newbery en Angleterre ; Hetzel en France). La tendance générale est de créer des livres qui instruisent et éduquent à la fois. Mais, déjà au XIX^e siècle, des auteurs s'élèvent contre la volonté de ne donner aux enfants que des ouvrages aseptisés. Certains cherchent à développer le goût de la lecture, à distraire les enfants et à leur faire plaisir. Ils n'hésitent pas à utiliser l'humour et à mettre en scène des héros pleins de défauts. Edward Lear, Lewis Carroll, Wilhelm Busch, Heinrich Hoffman, Louis Desnoyers ou encore la Comtesse de Ségur font partie de ceux qui ont voulu donner aux enfants des ouvrages non-didactiques.

Au XX^e siècle, l'évolution de la littérature de jeunesse se poursuit. Les formes et les contenus des livres pour enfants se diversifient. Parallèlement, la technique permet de produire à moindre coût. Les éditeurs créent de plus en plus de départements jeunesse et malgré des ralentissements, notamment au moment des guerres, la littérature de jeunesse se vend plutôt bien. Éditeurs, pédagogues, psychanalystes et psychiatres influent sur les contenus des œuvres de littérature de jeunesse. La société évolue de manière concomitante et les adultes n'attendent plus la même chose des livres qu'ils mettent entre les mains de leurs enfants. Peu à peu, la littérature de jeunesse aborde tous les sujets. S'il n'y a plus de sujet complètement tabou, on s'interroge néanmoins sur la manière de parler de sujets difficiles aux enfants. Ainsi, le nazisme peut être abordé dans de nombreux ouvrages de types très divers à destination d'un public jeune (BD, albums, romans, ...). Pour ce travail, nous nous sommes intéressée à six romans qui ont rencontré un vif succès dans leurs pays d'origine.

Les six romans étudiés méritent d'être rapprochés à plusieurs titres. Hans Peter Richter, Joseph Joffo et Judith Kerr étaient enfants pendant la guerre et ont raconté plus ou moins directement, et plus ou moins fidèlement, leur vécu dans leurs romans. Hans Peter Richter, en tant qu'Allemand non juif, présente la vision d'un garçon allemand né en 1925. Il voit l'exclusion progressive et la persécution de son ami juif dans *Damals war es Friedrich* et, dans *Wir waren dabei*, ce même garçon, narrateur des deux romans, raconte ses années dans les Jeunesses Hitlériennes. Dans *Un sac de billes*, Joseph Joffo, né en 1931, raconte son vécu d'enfant juif pendant l'occupation allemande en France. *Simon et l'enfant* est une fiction où le lecteur retrouve des éléments d'*Un sac de billes*. Un homme juif, Simon, et le fils de sa compagne catholique, décédée pendant la nuit de la rafle du Vel d'Hiv, fuient ensemble Paris occupée. Judith Kerr a une dizaine d'années quand elle part d'Allemagne avec sa famille en 1933. Dans ses deux romans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*, elle raconte l'exil de sa famille en Suisse, puis en France et enfin en Angleterre.

Les trois auteurs se réfèrent explicitement à des événements historiques. Tous mentionnent très clairement des indicateurs temporels qui situent leurs romans dans le temps réel. Dans les six romans, des indices aident à déterminer l'année pendant laquelle se déroule tel ou tel passage. Dans les romans de Hans Peter Richter et dans *Simon et l'enfant*, les années sont indiquées dans les titres des chapitres ou des parties, dans les trois autres romans elles sont indiquées dans le corps du texte. Les trois auteurs montrent ainsi leur volonté de rattacher leurs romans à l'histoire réelle et de permettre au jeune lecteur de situer facilement les récits dans le temps et l'Histoire. De plus chez Hans Peter Richter, un paratexte riche éclaire des notions abordées dans le roman ou explique des éléments historiques. À l'origine, les romans de Joseph Joffo ou de Judith Kerr ne comportaient pas d'annexe ou de complément pédagogique. Des éléments sont donc expliqués dans le texte même : les parents, les grands frères ou d'autres adultes expliquent aux héros enfants, et donc au lecteur, ce qui se passe.

Les romans suivent tous une évolution chronologique linéaire. Seule Judith Kerr, dans son deuxième roman, procède par flashback pour évoquer les années qui le séparent du premier. Plusieurs des romans ont une structure schématique très classique,

qui est notamment celle des contes. Les romans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, *Un sac de billes* et *Simon et l'enfant* présentent une situation initiale stable et heureuse. Dans le premier roman, Anna et sa famille vivent à Berlin. La situation du père autorise une vie plutôt aisée. Les deux enfants ont leurs amis et leurs jeux d'enfants. Dans les deux romans de Joseph Joffo, la situation de la famille au début du roman est plus modeste, mais les enfants sont plutôt heureux malgré des soucis d'enfants. Puis, dans les trois romans survient une perturbation qui transforme la vie des héros. Le milieu où ils évoluent devient étrange et étranger. Ils fuient et retrouvent des situations d'équilibre avant de nouveaux départs. À la fin, les héros retrouvent une situation stable. Certaines personnes ont disparu, d'autres vivent toujours et sont retrouvées. Les héros peuvent commencer une nouvelle vie. Anna, l'héroïne de Judith Kerr, arrive en Angleterre ; les héros de Joseph Joffo, eux, retournent chez eux à Paris et peuvent reprendre leur vie d'enfants. Ces trois romans ont la structure souvent attendue pour des ouvrages de littérature de jeunesse : une histoire qui se constitue d'épreuves mais qui finit bien. Le deuxième roman de Judith Kerr correspond aussi aux attentes des adultes vis-à-vis d'un livre pour adolescents : la situation initiale du roman n'est pas facile, des épreuves surviennent, l'adolescente connaît son premier amour, et le roman se finit avec la fin de la guerre et le sentiment des deux adolescents, Anna et son frère, d'avoir enfin retrouvé une patrie. Les deux romans de Hans Peter Richter finissent tragiquement. Dans le premier Friedrich meurt dans les bombardements et dans le second, les trois amis se retrouvent sur le front. Le roman se termine sur les cris de Günther et le bruit de la mitraille. Heinz est probablement déjà mort et le lecteur ne peut que se demander si les deux autres survivront.

Même si les fins sont bien différentes, les six romans présentent des passages tragiques, liés à la Deuxième Guerre Mondiale, qui se font écho. Sans aseptiser leur vécu, les auteurs ne racontent toutefois pas d'événement traumatisant. Dans *Un sac de billes*, le narrateur mentionne qu'il se passe des « choses horribles » dans les caves de l'Excelsior et que parfois il entend des cris. La menace et la peur sont manifestes dans le roman, mais il n'y a aucune description d'exactions. Les six romans ont en commun de faire largement référence à l'Histoire. Il est donc possible de percevoir la différence de vécu dans des pays différents. Les personnages, eux, sont pour partie historiques,

notamment Hitler ou l'archevêque de Nice qui sauve Joseph et Maurice, et pour partie des individus non-connus. Ils jouent un rôle important dans l'intérêt que le lecteur porte aux romans. Certains sont caricaturaux et montrent surtout l'exemple à ne pas suivre, d'autres sont complexes, à l'image de la réalité. Certains sont attachants, permettant une identification et forçant l'affection, d'autres font peur.

Dans les romans de Joseph Joffo ou de Judith Kerr, les enfants s'identifient très facilement au héros principal. Dans les deux romans de Hans Peter Richter, le narrateur n'est pas propice à une telle identification : le lecteur s'en détache et préfère Friedrich ou Günther, les héros secondaires. Ces romans ont à la fois un rôle de mémoire collective et de préparation à la vie. Le jeune lecteur vit à travers les héros des événements qu'il n'a pas vécus. C'est souvent cet aspect aventurier qui prime sur l'aspect historique. Pour *Un sac de billes*, le narrateur s'inscrit naturellement dans une tradition de conteurs d'histoires : son père raconte régulièrement le passé de sa famille le soir à ses enfants. Il raconte les pogroms et ses récits captivent Joseph qui en parle avec une certaine nostalgie lorsqu'il comprend que son père ne reviendra pas de déportation. Ce roman répond aux critères du roman d'aventure. En revanche, *Simon et l'enfant* ne peut être conçu comme tel qu'avec quelques réserves, puisque les « exploits » sont plutôt du ressort de l'adulte. Dans les romans de Hans Peter Richter, le héros agit principalement sans ses parents, mais il habite toujours chez eux. Les scènes dans la maison ou autour de la maison sont fréquentes dans *Damals war es Friedrich*. Friedrich, une fois ses parents disparus, s'éloigne un peu de l'immeuble où vit toujours le narrateur. Dans *Wir waren dabei*, la famille est moins présente. Le narrateur devenu adolescent vit sa vie en dehors de la famille. Il s'éloigne de ses parents et vit quelques « aventures » avec les Jeunesses Hitlériennes : camping, sorties et défilés. À la fin, il part pour le front. L'héroïne de Judith Kerr évolue avec sa famille. Elle s'inscrit dans la lignée des héroïnes filles qui sont réduites à l'aventure du quotidien. Les départs, immigrations et événements restent dans le cadre familial. Lorsqu'elle essaie de vivre sa vie, sa mère le lui reproche. Son frère, lui, s'échappe plus facilement de la cellule familiale. Ainsi ces récits, dans lesquels le lecteur s'identifie à un héros sans vivre réellement les événements qu'il traverse, ont une fonction cathartique.

Gommer la violence préparerait mal les enfants à la vie future. Le roman *Un sac de billes* montre une violence qui est finalement assez similaire à celle des contes. Même s'il s'agit d'une réalité, le lecteur entre dans l'histoire et la lit comme une fiction, malgré le paratexte qui la rapporte à la réalité. La violence peut donc aussi y être considérée comme symbolique. La violence dans les contes aide à construire des valeurs, elle y est nécessaire. Celle de *Damals war es Friedrich* peut aussi être analysée de la sorte. Le narrateur et le lecteur, très attachés à Friedrich, voient par ce roman comment le laisser-faire mène au drame. Dans la perspective historique que l'on connaît, la mort de Friedrich ne serait-elle pas une délivrance pour lui ? Voit-il encore un sens à sa vie ? Il dit ne même plus parvenir à se souvenir de ses parents. La déportation n'aurait-elle pas été pire ? Pour le narrateur la perte de son ami est dure, pour le lecteur aussi. Friedrich meurt pour ainsi dire d'avoir demandé un service à son ami puisqu'il était revenu dans son immeuble pour lui demander une photo. Le seul service qu'il lui ait demandé lui a été fatal. Le lecteur peut conclure qu'en ces temps difficiles il ne fallait compter que sur soi. Dans *Wir waren dabei*, la violence est psychologique : les jeunes sont embrigadés au point d'être prêts à se sacrifier pour Hitler. Décrire cette violence est aussi un moyen de mettre en garde les jeunes contre la facilité de suivre un groupe et de s'enfermer dans une idéologie.

L'humour est aussi un moyen de parler du nazisme. Il est couramment défini comme une protection contre la violence ou l'horreur. Il permet de raconter et de surmonter des événements difficiles. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*, l'humour dédramatise les situations. Hitler est souvent tourné en dérision. Dans *Un sac de billes*, l'auteur fait régulièrement appel à l'ironie. Dans *Simon et l'enfant*, Simon ironise souvent sur le statut des juifs et sur leurs « privilèges ». Dans *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei* on ne trouve pas cette dérision et cet humour. L'auteur n'étant pas juif ne s'autorise probablement pas de rire d'un sujet aussi tragique. Dans les deux premiers romans de Joseph Joffo et de Judith Kerr, l'humour est présent dès le titre. Toutefois ces deux titres peuvent aussi être vus comme le symbole d'une enfance volée.

Les différents romans présentent une réflexion par rapport au nazisme. Les pourquoi sont fréquents et le lecteur est invité à s'interroger lui-même puisqu'aucune réponse n'est réellement donnée. Dans *When Hitler Stole Pink Rabbit*, comme dans *Un sac de billes*, les enfants découvrent avec la guerre qu'ils sont juifs. L'absurdité des rumeurs sur les juifs et sur leurs prétendues caractéristiques physiques est évidente. Comme l'amie d'Anna, le narrateur de *Damals war es Friedrich* n'est pas juif. Il ne comprend pas non plus ce qui leur est reproché. Franck, dans *Simon et l'enfant*, se pose aussi la question de ce qui peut différencier Simon qui est un homme comme les autres. Les enfants sont confrontés à l'injustice du monde adulte qui se répercute sur eux et ils se demandent pourquoi ils sont aussi la cible des adultes. Dans *Un sac de billes*, l'incompréhension et l'absurdité sont très explicites lorsque Joseph et son frère se font arrêter : Joseph se demande pourquoi il est arrêté. Dans *Bombs on Aunt Dainty* Max le frère d'Anna est interné dans un camp. En effet, étant presque jeune adulte et d'origine allemande, il est considéré comme ennemi lorsque l'Angleterre entre en guerre contre l'Allemagne. L'incompréhension d'Anna est totale puisque la famille a été déchue de la nationalité allemande par le régime nazi.

Le succès des romans de Hans Peter Richter et de Joseph Joffo, révèle ce que les adultes européens des années 60 à 80 avaient envie de lire et de faire lire au sujet de la guerre. *Un sac de billes* de Joseph Joffo a eu beaucoup de succès en France où il a été scénarisé pour le cinéma et adapté deux fois en bande dessinée. *Damals war es Friedrich* de Hans Peter Richter connaît un succès mondial. Le lecteur y voit la responsabilité allemande dans les persécutions contre les juifs, la non-responsabilité du peuple allemand qui subit comme le peuple français sous Vichy. Joseph Joffo raconte le sauvetage de deux enfants juifs, il ne met pas l'accent sur l'implication des Français. Il mentionne quelques dénonciateurs qui, peu nombreux, parviennent à créer un climat de peur, et des fonctionnaires sélectionnés pour appliquer la politique de Vichy. Judith Kerr est plus dérangeante. Elle écrit aussi plus tard. Le dernier livre d'Alexandre Jardin, très controversé, montre une réalité des années 1960-1970 qu'il exprime très clairement :

Tout le monde collabora à cette étourdissante fable jardinesque qui ensorcela la France de 1978. Tous, nous avons été, des gens très bien.⁸⁸⁵

Dans ce passage, il parle de la biographie que son père a écrite sur son grand-père qui avait été directeur de cabinet de Laval sous l'occupation. Il interprète plus loin des paroles de François Mitterrand à son père :

Que dit Mitterrand au Zubial à sa façon biaisée ?

Que le Nain Jaune n'est pas une canaille et qu'il n'a pas à en rougir ; que chaque Français doit faire la paix avec ses parents.⁸⁸⁶

Pourquoi ce livre a-t-il été aussi controversé ? Parce qu'Alexandre Jardin affirme rétablir la réalité sur son grand-père et qu'il l'aurait exagérée ? N'a-t-on pas plutôt peur qu'il transmette à un jeune public une image de la France que l'on préférerait taire ? Alexandre Jardin a en effet un large public d'adolescents et son livre montrerait que la France a caché ses collaborateurs. Ce n'est pas un secret. Pierre Assouline, qui se demande sur son blog si le livre d'Alexandre Jardin ne serait pas une uchronie, écrit aussi :

Quel historien aurait imaginé qu'il débattrait un jour sérieusement de la problématique vichyste à partir d'un livre d'Alexandre Jardin ?⁸⁸⁷

Le débat n'aurait probablement pas été aussi virulent si Alexandre Jardin ne s'adressait pas à un public plutôt jeune.

Un autre livre actuel interroge aussi sur ce que l'on peut raconter aux enfants. Il n'est pas paru en jeunesse en Italie, son pays d'origine, mais en Allemagne il est considéré comme de la littérature de jeunesse. Il s'agit de *Nel mare ci sono i coccodrilli. Storia vera die Enaiatollah Akbari* de Fabio Geda⁸⁸⁸, traduit en français sous le titre *Dans la mer il y a des crocodiles*. Cet ouvrage se lit comme un roman même s'il est interrompu par moment par les questions de l'écrivain au personnage réel, Enaiatollah

⁸⁸⁵JARDIN, Alexandre : *Des gens très bien*, Grasset, 2010, p. 39.

⁸⁸⁶*Ibid.*, p. 144.

⁸⁸⁷<http://passouline.blog.lemonde.fr/2011/01/10/alexandre-jardin-ou-tintin-au-pays-des-collabos/> dernière consultation 27/05/2011.

⁸⁸⁸GEDA, Fabio : *Nel mare ci sono i coccodrilli. Storia vera die Enaiatollah Akbari*, Milan, Baldini Castoldi Dalai editore, 2010.

Akbari. L'auteur écrit à la première personne l'histoire vraie d'Enaiatollah Akbari et rapporte ses questions et ses remarques en italiques. Le personnage raconte son « odyssée » de quelques années : de sa fuite d'Afghanistan, lorsqu'il est âgé d'une dizaine d'années, à sa reconnaissance de réfugié politique en Italie alors qu'il a seize ou dix-sept ans. Comme les deux frères Joffo, il fuit un lieu où il craint pour sa vie. Faisant partie d'une minorité en Afghanistan, sa famille chiite doit se méfier des Talibans. Contrairement aux frères Joffo, il n'est pas directement visé par des mesures légales, mais l'intégrisme des Talibans est meurtrier. Comme Maurice et Joseph, Enaiatollah vit des situations difficiles dans la clandestinité et, comme eux, il rencontre des personnages salvateurs. Dans ce livre, les passages durs ne manquent pas : la traversée des montagnes entre l'Iran et la Turquie ou le trajet dans le double fond d'un camion confronte l'enfant à la mort. Comme dans *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Un sac de billes*, l'enfant passe par une période de fièvre. L'auteur mentionne à ce moment que la fièvre est symbolique. Elle est souvent considérée comme un passage initiatique. Le roman est paru pour les adultes aux Éditions Liana Lévi en France. La frontière entre littérature jeunesse et littérature adulte reste très perméable. Mais la littérature de jeunesse a un rôle plus important dans la construction de soi que la littérature destinée aux adultes. En effet, elle touche un public en pleine découverte de soi et en pleine construction identitaire

Enfin, l'étude des six œuvres montre que la littérature de jeunesse traitant du nazisme ne va pas sans un engagement : engagement de l'auteur d'abord, qui dévoile ce qu'il a vécu, de l'éditeur ensuite, qui publie un ouvrage sur cette thématique, et des adultes enfin, qui encouragent la lecture de telles œuvres. Les destiner à de jeunes lecteurs suppose une volonté de toucher un public en pleine construction de son identité. Même si, à l'origine, *Un sac de billes* n'est pas paru en jeunesse, Joseph Joffo prouve son intérêt pour ce public par ses interventions en milieu scolaire. En donnant une place à ces romans, l'école joue un rôle important dans la transmission des valeurs défendues dans ce genre de littérature. Tomi Ungerer, sur la quatrième de couverture de son album *À la guerre comme à la guerre*, souligne l'implication personnelle nécessaire pour lutter contre la haine et l'injustice : « *Il n'y a pas d'antidote au préjugé, à la haine, à l'injustice, sinon la prise de conscience personnelle qui nous dicte nos devoirs.* » Les

romans de Hans Peter Richter, Joseph Joffo et Judith Kerr dénoncent le nazisme et le laisser-faire ; ils valorisent la liberté. Ainsi la littérature de jeunesse contribue à cette prise de conscience. Elle participe au combat contre l'antisémitisme, le racisme et toute forme d'exclusion.

BIBLIOGRAPHIE

Par convention, Paris, ville d'édition, n'est pas indiquée.

I. Œuvres littéraires

A. Corpus et autour du corpus

Hans-Peter RICHTER

Damals war es Friedrich [1961], Nuremberg, Sebaldis Verlag, 1961.

Damals war es Friedrich [1969], Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 21^{ème} édition, 1985.

Mon ami Frédéric, traduit de l'allemand par Christiane Prélet, traduction du texte de 1961, Le livre de Poche, 1979.

Mon ami Frédéric, traduit de l'allemand par Anne Georges, traduction du texte de 1969, Librairie générale française, 2008.

Friedrich, traduit de l'allemand par Edite Kroll, traduction du texte de 1961, New York, Holt Rinehart and Winston,.

Friedrich [1970], traduit de l'allemand par Edite Kroll, traduction du texte de 1961, Londres, Puffin Books, 1987.

Wir waren dabei [1962], Würzburg, Arena, 3^{ème} édition, 1982.

J'avais deux camarades, traduit de l'allemand par Alain Royer, Mazarine, 1980.

I Was There [1972], traduction anglaise d'Edite Kroll, Londres, Puffin Books, 1987.

Joseph JOFFO

Un sac de billes [1973], Le livre de poche, 1988.

Un sac de billes illustré par Claude Lapointe [1982] avec une postface de Fred Kupferman, Le livre de poche jeunesse, 1986.

Un sac de billes illustré par Claude Lapointe [1982] avec une postface de Fred Kupferman et une partie *Dialogue avec mes lecteurs* de Joseph Joffo, Le livre de poche jeunesse, 1997.

Un sac de billes illustré par Claude Lapointe [1982] avec une partie *Dialogue avec mes lecteurs* de Joseph Joffo et une partie *Pour aller plus loin*, Le livre de poche jeunesse, 1998.

Ein Sack voll Murmeln, Berlin, Ullstein, 1979.

A bag of Marbles [1974], traduit du français par Martin Sokolinsky, The University of Chicago Press, 2000.

Trilogie *Un sac de billes*, Édition Hachette Livre, 2002 :

Agathes et calots – Un sac de billes tome 1

Un sac de billes

Baby-foot - Un sac de billes tome 3

Simon et l'enfant [1985], Hachette livres, 1999.

Judith KERR

When Hitler Stole Pink Rabbit, Londres, Collins, 1971.

When Hitler Stole Pink Rabbit [1971], avec une partie *Postscript* de Judith Kerr, Londres, Collins Modern Classic by HarperCollins Children's Books, 1998.

Trois pays pour la petite Anna, traduction française d'Huguette Perrin, Éditions G.P., 1977.

Quand Hitler s'empara du lapin rose, traduit de l'anglais par Boris Moissard, L'École des Loisirs, 1985.

Als Hitler das rosa Kaninchen stahl [1973], traduction allemande de Annemarie Böll, Ravensburg, Ravensburger Taschenbuch, 1980.

The Other Way Round [1991], Londres, Collins, 1991.

Ici Londres, traduit de l'anglais par Antoine Lermuzeaux, L'École des Loisirs, 1991.

Warten bis der Frieden kommt, traduit de l'anglais par Annemarie Böll, Ravensburg, Ravensburger Taschenbuch, 1997.

Out of the Hitler Time – Three Stories, one life, Londres, Harper Collins, 2002 comprenant :

When Hitler Stole Pink Rabbit [1971]

Bombs on Aunt Dainty (formerly *The Other Way Round* [1975])
A Small Person Far Away [1978]

Autour du corpus

MOFFIT, Gisela : « Stereotyping in *Damals war es Friedrich and Brandstiftung* », *Die Unterrichtspraxis/Teaching German*, Vol. 33, n°2, Reports on Textes and Materials, Autumn 2000, pp. 99-105, disponible en ligne sur <http://www.jstor.org/stable/3531558>.

RICHTER, Hans Peter : *Die Zeit der Jungen Soldaten* [1983], Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 5^{ème} édition, 1991.

http://www.dtv.de/autoren/hans_peter_richter_16.html dernière consultation 30/07/2010.

BERBIS, D. ; METZGER, H. : *Lire une œuvre intégrale à l'école - Un sac de billes de Joseph Joffo - Lecture suivie CM2*, CRDP Besançon, CDDP, 1991.

BOUTON, Alain (scénario d'après Joseph Joffo) ; MALÈS, Marc (illustrations) : *Un sac de billes*, Bayard, 1989.

KRIS (scénario d'après Joseph Joffo) ; BAILLY, Vincent (illustrations) : *Un sac de bille – Première Partie*, Futuropolis, 2011.

JOFFO, Joseph : *Tendre été*, Édition Jean-Claude Lattès, 1981.

JOFFO, Maurice : *Pour quelques billes de plus*, Jacques Grancher, 1990

« Dossier littéraire : *Simon et l'enfant – Un roman de Joseph Joffo* », *Je bouquine* n°82, décembre 1990.

KERR, Judith : « Writing with borrowed Words » in *The Times Literary Supplement*, 04/04/1975.

OTTEN, Nicola, „Mit Geschaffnem grüßt man sachte, was nur das Erleben brachte“: *Verfolgung, Flucht und Exil im Spiegel der autobiographischen Schriften der Familie Alfred Kerrs*, thèse de doctorat, Université de Hamburg, 2009, thèse disponible en ligne sur http://ediss.sub.uni-hamburg.de/frontdoor.php?source_opus=4318&la=de .

KELLAWAY, Kate : « A good cat and true » in *The Guardian*, 19/10/2002, disponible en ligne <http://www.guardian.co.uk/books/2002/oct/19/featuresreviews.guardianreview30>
<http://www.ricochet-jeunes.org/auteurs/recherche/1884-judith-kerr> dernière consultation le 10/02/2011.

<http://www.harpercollins.co.uk/Authors/3128/judith-kerr> dernière consultation 30/07/2010.

B. Œuvres autour de la Deuxième Guerre Mondiale

AUERBACHER, Inge : *Je suis une étoile – Une enfant de l’holocauste*, traduit de l’anglais par Anne-Lise Hacker (*I Am a Star*, 1986, New York, Simon & Schuster), Éditions du Seuil, 1989.

BARTH-GRÖZINGER, Inge : *Etwas bleibt*, Stuttgart, Thienemann Verlag, 2004.

CAUSSE, Rolande ; BOUSSOT, Norbert : *Rouge braise*, Gallimard Jeunesse, coll. Folio junior, 1998.

FRANK, Anne : *Le journal d’Anne Frank*, traduit du hollandais par Tylia Caren et Suzanne Lombard, Le livre de poche, 1977.

FRENCH, Jackie : *La fille du dictateur*, titre original : *Hitler’s Daughter* [1999], traduit de l’anglais (Australie) par Luc Rigoureux, Castor Poche Éditions Flammarion, 2004.

GOLD, Alison Leslie : *Mon amie Anne Franck* [1998], traduit de l’anglais par Laurence Kiefé, (*Memories of Anne Franck : Reflections of a childhood friend*, New York, Scholastic Inc., 1997), Bayard Jeunesse, 2005.

GREIF, Jean-Jacques : *Sans accent*, L’École des loisirs, 2001,

GRINSPAN, Ida ; POIROT-DELPECH, Bertrand : *J’ai pas pleuré*, Pocket Jeunesse, 2003.

GUTMAN, Claude : *La maison vide*, Gallimard Jeunesse, 1997.

GUTMAN, Claude : *La maison vide* [1993], Supplément réalisé par Claude Ganiayre, Éditions Gallimard Jeunesse, 2003.

MATSUTANI, Miyoko : *Lettres à Anne Frank*, Hachette, 1988 (texte original en japonais paru en 1979 chez Kasei-sha, Tokyo sous le titre *Watashi no Anne Frank*, texte français de Denise Escarpit établi en utilisant la version anglaise de Kevin P. Dobbyn).

ROCARD, Ann : *Mathilde, Jean, Paul et les autres – Printemps 44*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2004.

VIVIER, Colette : *La maison des Quatre-Vents* [1945], Casterman, 2000.

WIEVIORKA, Annette : *Auschwitz expliqué à ma fille*, Éditions du Seuil, 1999.

- BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, POL éditeur, 1993.
- BOBER, Robert : *Quoi de neuf sur la guerre ?*, Éditions Gallimard, 2000.
- BOBER, Robert : *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, POL, 2010.
- JARDIN, Alexandre : *Des gens très bien*, Grasset, 2010.
- LEVI, Primo : *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz*, traduit de l'italien par André Maugé à partir de *I sommersi e i salvati*, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1986, Arcades Gallimard, 1989.
- LEVI, Primo : *Le devoir de mémoire*, Éditions Mille et une nuits, 1995.
- MARGUL-SPERBER, Alfred : *Ins Leere gesprochen, Ausgewählte Gedichte 1914-1966*, Aachen, Rimbaud Verlag, 2002.
- MATHIEU, François (traduits de l'allemand et présentés par) : *Poèmes de Czernovitz. Douze poètes juifs de langue allemande*, Éditions Laurence Teper, Collection « Bruits du temps », 2008.
- PEREC, Georges : *W ou le souvenir d'enfance*, Éditions Denoël, 1975.
- SEMPRUN, Jorge : *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994.
- WIESEL, Elie : *Le chant des morts*, Le Seuil, Paris 1966.

Albums

- BONOTAUX, Gilles, LASSERRE, Hélène : *Quand ils avaient mon âge... Londres, Paris, Berlin 1939-1945*, Autrement Jeunesse, 2003.
- CALVO, Edmond François (ill.), DANCETTE, Victor (texte) : *La bête est morte*, édition en un volume, Futuropolis, 1977. L'édition originale est parue en 2 volumes : en 1944 et 1945 aux éditions G.P.
- CALVO, Edmond François (ill.), DANCETTE, Victor (texte) : *La bête est morte. 1. Quand la bête est déchainée [1944] 2. Quand la bête est terrassée [1945]*, Gallimard, 2007.
- HOESTLANDT, Jo ; KANG, Johanna (ill.) : *La grande peur sous les étoiles*, Syros, 1993.
- METER, Leo : *Briefe an Barbara*, Munich, Gertraut Middelhaue Verlag, 1988.
- METER, Leo : *Lettres à Barbara*, traduit de l'allemand par Gérard Cornillet, Messidor/La Farandole, 1990.
- SEDAK, Maurice ; KUSHNER, Tony : *Brundibar*, L'École des loisirs, 2005.

II. Ouvrages et articles critiques

A. Théorie et histoire littéraire

- BARTHES, Roland : *Essais critiques*[1964], Œuvres complètes, Tome I, Seuil, 1993.
- BELLETO, Hélène : *La littérature de langue allemande au XX^e siècle*, Armand Colin/Maçon, 1998.
- BETTELHEIM, Bruno : *Psychanalyse des contes de fées*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Éditions Robert Laffont, 1976.
- DEVARRIEUX, Claire : Les prix, «sismographes de la vie littéraire». Entretien avec Dominique VIART (recueilli par mail), 08/11/2006, <http://www.liberation.fr/livres/010114493-les-prix-sismographes-de-la-vie-litteraire>.
- DIDIER, Béatrice (dir.) : *Dictionnaire universel des littératures*, PUF, 1994.
- DOUBROVSKY, Serge : « Ne pas assimiler autofiction et autofabulation » in « L'autofiction en procès », débat dans *Le magazine littéraire* n°440, mars 2005.
- EVARD, Franck : *L'humour*, Hachette, 1996.
- GASPARINI, Philippe : *Autofiction – Une aventure du langage*, Éditions du Seuil, 2008.
- GEFEN, Alexandre : *La mimèsis*, (testes choisis et présenté par), Flammarion, 2002.
- GENETTE, Gérard : *Fiction et diction* précédé de *Introduction à l'architexte*, Éditions du Seuil, janvier 2004 (©1979, 1991 et 2004),
- GURREY, Béatrice : « La vie des autres », article paru le 04/03/10 sur le site du Monde, http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/03/04/la-vie-des-autres_1314398_3260_1.html, paru dans l'édition papier du 05/03/10.
- HETIER, Renaud : *Contes et violence – Enfants et adultes face aux valeurs sous-jacentes du conte*, PUF, 1999.
- KRULIC, Brigitte : *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000*, Éditions Autrement, Collection « Mémoire », n°71, 2001.
- LEJEUNE, Philippe : *Le Pacte autobiographique* [1975], Seuil, Collection « Points », 1996.
- LEJEUNE, Philippe : *Signes de vie Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, 2005.
- LEJEUNE, Philippe : *Les brouillons de soi*, Seuil, 1998.
- MAISON, Olivier : « Qui sont les nègres ? », article paru le 30/11/1999 sur le site de Marianne, http://www.marianne2.fr/Qui-sont-les-negres_a96316.html

MERTENS, Pierre : « La littérature allemande contre l'oubli ? », préface de l'ouvrage suivant : KRULIC, Brigitte : *Écrivains, identité, mémoire – Miroirs d'Allemagne – 1945-2000*, Éditions Autrement, Collection « Mémoire » n°71, 2001.

MONTALBETTI, Christine : *Gérard GENETTE Une poétique ouverte*, Bertrand-Lacoste, 1998.

MONTALBETTI, Christine : *La fiction*, (textes choisis et présenté par), Flammarion, 2001.

POLLOCK, Jonathan : *Qu'est-ce que l'humour ?*, Klincksieck, 2001.

PROPP, Vladimir : *Morphologie du conte* suivi de *Les transformations des contes merveilleux*, et de MÉLÉTINSKI, Evguéni : *L'étude structurale et typologique du conte*, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Edition du Seuil, ©1965 et 1970, 1973.

ROBERT, Valérie : *Partir ou rester ? Les intellectuels allemands devant l'exil 1933-1939*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001.

SARTRE, Jean-Paul : *Qu'est-ce que la littérature*, Éditions Gallimard, 1948.

STORA-SANDOR Judith : *L'humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen*, PUF, 1984.

VOSS, Ursula ; PALM, Reinhard : « George Tabori im Gespräch mit Ursula Voss und Reinhard Palm », in *Spectaculum Sechs Moderne Theaterstücke*, Bd. 46, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1988, p. 322-326.

« L'autofiction en procès », débat dans *Le magazine littéraire* n°440, mars 2005

B. Littérature de jeunesse

BAUCOMONT, J. : « La littérature enfantine », *Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur*, 10 octobre 1926, disponible en ligne : <http://www.inrp.fr/numerisations/fascicule.php?periodique=2&date=19261010>

CHELEBOURG, Christian ; MARCOIN, Francis : *La littérature de jeunesse*, Armand Colin, 2007.

COMMIRE, Anne : *Something about the author, Facts and Pictures about Authors and Illustrators of Books for Young People*, Detroit, Michigan, Gale Research Company, Book Tower, Vol. 6, 1974.

- EGOFF, Sheila A. : „The European Children’s Novel in Translation“, in her *Thursday’s Child: Trends and Patterns in Contemporary Children’s Literature*, American Library Association, 1981, p. 275-96, cité dans *Children’s Literature Review, Excerpts from Reviews, Criticism, and Commentary on Books for Children and Young People*, Detroit, Michigan, Gerard J. Senick, Editor, Sharon R. Gunton, Associate Editors, Gale Research Inc, Vol. 21, 1990.
- EMBS, Jean-Marie ; MELLOTT, Philippe : *100 ans de livres d’enfant et de jeunesse, 1840-1940*, Éditions de Lodi, 2006.
- ESCARPIT, Denise : *La littérature d’enfance et de jeunesse en Europe*, « Que sais-je ? », PUF, 1981.
- FEUERHAHN, Nelly : « De Pierre l’ébouriffé à Crasse-Tignasse. La réception française du Struwwelpeter (Heinrich Hoffmann, 1845). Contribution à une histoire des échanges culturels comiques en Europe », in *Autour de Crasse-Tignasse*, Actes du Colloque de Bruxelles augmentés et illustrés, Théâtre du Tilleul A.L.I.S.E. et Théâtre de la montagne magique, 1995.
- GOUREVITCH, Jean-Paul : *La littérature de jeunesse dans tous ses écrits, anthologie de textes de référence (1529-1970)*, CRDP Académie de Créteil, 1998.
- HAZARD, Paul : *Les livres, les enfants et les hommes*, Hatier, 1967.
- HUNT, Peter : *Understanding Children’s Literature*, London and New York, Routledge, 1999.
- JAN, Isabelle : *La littérature enfantine*, Les Éditions Ouvrières, Dessain et Tobra, 1985.
- LÉVÊQUE, Mathilde : *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l’entre-deux-guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.
- MATHIEU, François : *Jacob et Wilhelm Grimm. Il était une fois...*, Clichy, Éditions du Jasmin, 2003.
- MONTANDON, Alain : *Du récit merveilleux ou L’ailleurs de l’enfance*, Éditions Imago, 2001.
- NIERES-CHEVREL, Isabelle : « Faire une place à la littérature de jeunesse », *La revue des livres pour enfants*, n° 206, septembre 2002.
- NIERES-CHEVREL, Isabelle : *Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier Jeunesse, Paris, 2009.
- O’SULLIVAN, Emer : *Comparative Children’s Literature*, New-York, Routledge, 2005.
- OTTEVAERE-VAN PRAAG, Ganna : *La littérature pour la jeunesse en Europe Occidentale (1750-1925) - Histoire sociale et courants d’idées - Angleterre-France-Pays-Bas-Allemagne-Italie*, Berne, Éditions Peter Lang, 1987.

PERRIN, Raymond : *Un siècle de fiction pour les 8 à 15 ans (1901-2000) à travers les romans, les contes, les albums et les publications pour la jeunesse*, L'Harmattan, 2002.

PERROT, Jean (dir.) : *L'humour dans la littérature de jeunesse*, Actes du colloque d'Eaubonne, Institut International Charles Perrault, 1-3 février 1997, In Press Éditions, 2000.

POSLANIEC, Christian : *Des livres d'enfants à la littérature de jeunesse*, Découvertes Gallimard, BNF Littératures, 2008.

SARLAND, Charles : « The Impossibility of Innocence : Ideology, Politics, and Children's Literature » in HUNT, Peter : *Understanding Children's Literature*, London and New York, Routledge, 1999.

SOLET, Bertrand : *Le roman historique, invention ou vérité*, Éditions du Sorbier, 2003.

Actes du colloque d'Annecy 18-19 septembre 2001, L'enfance à travers le patrimoine écrit, Bibliothèque d'Annecy, 2002.

Arbeitstexte für den Unterricht – Deutsche Kurzgeschichten – 7.-8. Schuljahr, Stuttgart, Reclam, 1988.

Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde, (Collectif) Gallimard Jeunesse, 1993.

La Revue des livres pour enfants, n°205, juin 2002.

La Revue des livres pour enfants, n° 206, septembre 2002.

Ruy Vidal et Harlin Quist

« Dialogue avec un éditeur - François Ruy-Vidal », *Bulletin d'analyse du Livre pour enfants*, n°19, mars-avril 1970.

http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/univ/interfaceschoisies/Ruy-Vidal/rubrique_edition_acteur_bio.html dernière consultation 08/11/2010.

http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/univ/interfaceschoisies/Ed_Harlin-Quist/rubrique_edition_quisommesnous.html dernière consultation 08/11/2010.

<http://www.m-e-l.fr/Fran%C3%A7ois%20Ruy-Vidal,229>

Traduction et littérature de jeunesse

CONSTANTINESCU, Muguraș : *Lire et traduire la littérature de jeunesse*, Suceava, Editura Universității din Suceava, 2008.

« Traduire pour la jeunesse » dossier in *Translittérature* n°13, été 1997.

« Traduis-moi un mouton » in Douzièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1995), Actes Sud, 1996.

C. Littérature et guerre

COQUIO, Catherine ; KALISKY, Aurélia (textes réunis et présentés par) : *L'enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, « Bouquins », Laffont, 2007.

DELANNOY, Pierre Alban : *MAUS d'Art Spiegelman - Bande dessinée et Shoah*, L'Harmattan, 2002

GUIBERT-LASSALLE, Anne : « Guerre et paix dans la littérature pour enfants », *Études*, 2006/12 Tome 405, p. 647-656.

KOKKOLA, Lydia : *Representing the Holocaust in Children's Literature*, New-York-Londres, Routledge, 2003.

PHAM DINH, Rose-May : « Mémoire, histoire et paysage dans quelques romans de guerre britanniques », in PERROT, Jean (dir.) : *Histoire, mémoire et paysage*, In Press Éditions, 2002.

RODNEY, Helen, BODY, Jacques (dir.) : *La Deuxième guerre mondiale dans les romans pour enfants et adolescents publiés en France et en Angleterre*, Doctorat 3ème cycle Littérature comparée, Tours, 1983.

VAHABI-FATEMI, Nasim : *Les écrits des enfants de la guerre, des Pays-Bas à l'Iran en passant par la Bosnie et l'Irlande*, Littérature comparée, Université de Paris X-Nanterre, 2008.

Roter Elefant, Arbeitskreis Kinder – Bücher –Medien e. V. : *Das Vergangene ist nicht tot! Kinder- und Jugendbücher zum Thema Faschismus/ Nationalsozialismus Ein Verzeichnis*, Bad Homburg, Mensch und Leben Verlagsgesellschaft mbH, 1991, p. 61.

« La littérature et les camps de Primo Levi à Jorge Semprun », dossier in *Le magazine littéraire* n°438, janvier 2005.

« Mémoire et transmission », Dossier in *La revue de livres pour enfants*, n°205, juin 2002.

« L'Enfant et la guerre dans la littérature de jeunesse : Exorciser les peurs », TDC - *Textes et documents pour la classe* n°764, 1998.

III. Histoire, philosophie, psychanalyse, pédagogie

A. Histoire

ARIES, Philippe : *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, 1973.

BERGHAHN, Marion : *Continental Britons : German-Jewish Refugees from Nazi Germany* [1984], New York & Oxford, Berghahn Books, 2007.

BONJOUR, Edgar : *La neutralité suisse, synthèse de son histoire*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1979, traduction de Charles Oser de *Geschichte der schweizerischen Neutralität*, Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1978.

BOUQUET, Jean-Jacques, *Histoire de la Suisse*, « Que sais-je ? », PUF, 2^{ème} édition corrigée, 1997.

DIOT, Marie-Renée et Jean-Robert, *Deutschland was nun ?*, PUF, 1992.

MORGAN, Kenneth O. : *The Oxford Illustrated History of Britain* [1984], Oxford University Press, 2000.

NEEBE, Reinhard : *Die Republik von Weimar 1918-1933 Demokratie ohne Demokraten*, Stuttgart, Klett, « Tempora », 1997.

HEY, Bernd ; PANDEL, Hans-Jürgen ; RADKAU, Joachim : *Weimarer Republik und Nationalsozialismus*, Stuttgart, Klett, « Tempora », 1992.

MARX, Roland : *Histoire de la Grande-Bretagne*, Éditions Perrin, 2004.

NORA, Pierre : *Les lieux de mémoire*, Éditions Gallimard, 1997

WAHL, Alfred : *L'Allemagne de 1918 à 1945*, Armand Colin/Masson, Paris, 1993.

Deuxième guerre

BRUCHFELD, Stéphane ; LEVINE, Paul A. : « Dites-le à vos enfants » *Histoire de la Shoah en Europe, 1933-1945*, traduit de l'anglais par Marie-France de Palomera, titre original : *...om detta må ni berätta* [1998] Ramsay, 2000.

GAUDARD, Pierre-Yves : *Le fardeau de la mémoire – Le deuil collectif allemand après le national-socialisme*, Plon, Série « Civilisations et Mentalités », 1997.

GOGLIN, Jean-Louis ; ROUX, Pierre : *Souffrance et liberté, une géographie parisienne des années noires (1940-1944)*, Paris Musées, 2004.

GRYNBERG, Anne : « 1939-1940 : « L'internement en temps de guerre les politiques de la France et de la Grande-Bretagne », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°54, avril-juin 1997.

GUENO, Jean-Pierre (sous la dir. de) : *Mémoire de maîtres, paroles d'élèves*, Libro, 2001.

GUENO, Jean-Pierre (sous la dir. de) : *Paroles d'étoiles – Mémoire d'enfants cachés 1939-1945*, Libro/Radio France, 2002.

HEY, Bernd ; PANDEL, Hans-Jürgen ; RADKAU, Joachim, *Weimarer Republik und Nationalsozialismus*, Stuttgart, Klett, « Tempora », 1992.

KAHN, Annette : *Personne ne voudra nous croire*, Éditions Payot, 1991.

KEMP, Anthony : *1939-1945 Le monde en guerre*, traduit par Pierre-M. Reyss, « Découverte Gallimard Histoire », Gallimard ,1995.

MICHEL, Henri : *Pétain et le régime de Vichy*, « Que sais-je ? », PUF, 3^{ème} édition corrigée 1986.

RICHARD, Lionel : *Le nazisme et la culture*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988.

RICHARD, Lionel : « Le roman face à l'Histoire » in *Le magazine littéraire : 60 ans de romans sur le nazisme d'Albert Camus à Jonathan Littell*, n°467, septembre 2007.

SIMMONNET, Stéphane ; WIEVIORKA, Olivier (Préface) ; LEVASSEUR, Claire, BALAVOINE, Guillaume (cartographie) : *Atlas de la libération de la France 6 juin 1944 - 8 mai 1945 – Des débarquements aux villes libérés*, Éditions Autrement, 2004.

VINCENT, Isabel : *La Suisse, les avoirs juifs et le secret bancaire*, titre original : *Blood Money*, paru chez Morrow en 1997, traduit de l'américain par André Dommergues et François Tétreau, Éditions de l'Archipel, 1997.

WIEVIORKA, Annette, NIBORSKI, Itzhok : *Les livres du souvenir - Mémoires juifs de Pologne*, Éditions Gallimard/Julliard, 1983.

<http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/IR1844.htm> dernière consultation le 13/07/2010.

Enfants dans la guerre

BURGER, Horst: *Warum warst du in der Hitler-Jugend? Vier Fragen an meinen Vater* [1976], Hamburg, Rowohlt, 1993.

CONAN, Éric : *Sans oublier les enfants*, Éditions Grasset, 1991.

DAHRENDORF, Malte : « Nachwort » in GRÜN, Max von der, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Neuwied und Darmstadt, Hermann Luchterhand Verlag, 1979.

FERRAND, Gérard : *Enfants cachés, enfants sauvés – L'exemple du Loir-et-Cher*, Saint-Cyr-Sur-Loire, Éditions Alan Sutton, 2005.

GRÜN, Max von der: *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Neuwied und Darmstadt, Hermann Luchterhand Verlag, 1979.

MANN, Erika : *Zehn Millionen Kinder – Die Erziehung der Jugend im Dritten Reich*, Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1997.

ROBINS, Phil : *Can I Come Home, Please ? – The second War by the children who lived through it*, First published as *Under Fire*, 2004; published as *War Children* in 2005, Londres, Scholastic Ltd, 2009.

B.Philosophie et psychanalyse

AGAMBEN, Giorgio : *Ce qui reste d'Auschwitz*, traduit de l'italien par Pierre Alferi, (titre original : *Quel che resta di Auschwitz*, 1998), Éditions, Payot & Rivages, 1999.

ARENDT, Hannah : *La crise de la culture*, traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, titre original *Between Past and Future* [1968], Folio Essais, Gallimard, 1972.

CYRULNIK, Boris : *Les vilains petits canards*, Éditions Odile Jacob, 2001.

CYRULNIK, Boris : *Le murmure des fantômes*, Éditions Odile Jacob, 2003.

CYRULNIK, Boris : *Autobiographie d'un épouvantail*, Odile Jacob, 2008.

CYRULNIK, Boris : *Je me souviens*, L'Esprit du temps, 2009.

KOYRÉ, Alexandre : *Réflexions sur le mensonge* [1943], Éditions Allia, 1996.

MILON, Alain : *La fêlure du cri : violence et écriture*, Éditions Les Belles Lettres, 2010.

RICOEUR, Paul : *Réflexion faite- Autobiographie intellectuelle*, Éditions Esprit, 1995.

RICOEUR, Paul : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du Seuil, 2000

TODOROV, Tzvetan : *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, 1989.

C.Pédagogie

MEN, *Ressources pour faire la classe, Mémoire et histoire de la SHOAH à l'école*, CNDP, 2008.

OZOUF, Jacques et Mona : « Le tour de la France par deux enfants – Le petit livre rouge de la République » in NORA, Pierre : *Les lieux de mémoire*, Éditions Gallimard, 1997, p.277-301.

<http://www.education.gouv.fr/cid50190/mene0931164n.html> dernière consultation 06/01/2011.

<http://www.education.gouv.fr/cid81/les-programmes.html#Histoire-g%C3%A9ographie-%C3%A9ducation%20civique> dernière consultation 06/01/2011.

Bulletin Officiel n°29 du 17 juillet 2008 en ligne sur <http://www.education.gouv.fr/bo/2008/29/MENE0800541N.htm>

František BAKULÉ

BAKULÉ, František : *La chorale des grenouilles*, Illustrations Brigitte Perdreau, Castor Poche Flammarion, 1995.

FAUCHER, François : *František Bakulé, l'enfant terrible de la pédagogie tchèque*, PUF, 1998.

HUSSON, J. : « Bakulé », *Brochure D'Éducation Nouvelle Populaire*, n°33, Décembre 1947, disponible en ligne sur le site de la Fédération Internationale des Mouvements d'École Moderne :

<http://www.freinet.org/icem/archives/benp/benp-33/benp33.htm>

Célestin FREINET

FREINET, Élise : *Naissance d'une pédagogie populaire* [1949], Maspéro, 1969.

PEYRONIE, Henry : *Célestin Freinet – Pédagogie et émancipation*, Hachette, 1999.

Alexander Sutherland NEILL

NEILL, Alexander Sutherland : *Summerhill*, Londres, Penguin Books, 1972.

NEILL, Alexander Sutherland : *Libres enfants de Summerhill, (A Radical Approach to Child Child Rearing* ©1960 traduit de l'anglais par Micheline Laguilhomi ©1970), 2001.

NEIL, Alexander Sutherland : *La liberté - pas l'anarchie*, (*Freedom, not License !* © 1966 traduit de l'anglais par Micheline Laguilhomi), Petite bibliothèque Payot, 1970.

NEILL, Alexander Sutherland : *The Last Man Alive* disponible en ligne : <http://members.tripod.com/thelastmanalive/>, 1938, (enregistré le 06 avril 2005).

NEILL, Alexander Sutherland : *Le nuage vert*, traduction par Isabelle Lamblin ©1974 à partir de *The Last Man Alive*, Londres, Gollancz, 1970, O.C.D.L., 1980

NEILL, Alexander Sutherland : *Die grüne Wolke den Kindern von Summerhill erzählt*, traduction par Harry Rowohlt à partir de *The Last Man Alive*, Londres, Gollancz, 1970, illustré par F.-K. Waechter, Hamburg, Rowohlt, 1971.

NEILL, Alexander Sutherland : *Die grüne Wolke den Kindern von Summerhill erzählt*, traduction par Harry Rowohlt ©1971 à partir de *The Last Man Alive*, Londres, Gollancz, 1970, Hamburg, Rowohlt, 2004

[http://encyclopedia.laborlawtalk.com/A.S. Neill](http://encyclopedia.laborlawtalk.com/A.S._Neill) consulté entre autres le 12 avril 2005.

[http://encyclopedia.lockergnome.com/s/b/A.S. Neill](http://encyclopedia.lockergnome.com/s/b/A.S._Neill) consulté entre autres le 12 avril 2005.

<http://www.summerhillschool.co.uk/pages/index.html> consulté entre autres le 12 avril 2005.

Film *Die grüne Wolke* de Claus Striegel, 2001.

IV. Autres références

BEAUVOIR, Simone de : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958.

BUSCH, Wilhelm : *Max und Moritz*, 1865.

CARROLL, Lewis : *Alice's Adventure in Wonderland*, 1865.

DESNOYERS, Louis : *Les aventures de Jean-Paul Choppart* paraissent par épisodes dès 1834 dans *Le journal des enfants*, publiées ensuite sous le titre *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, Hetzel, 1864.

GEDA, Fabio : *Im Meer schwimmen Krokodil - Eine wahre Geschichte von Enaiatollah Akbari*, traduit de l'italien par Christiane Burkhardt (original *Nel mare ci sono i coccodrilli. Storia vera die Enaiatollah Akbari*, Milan, Baldini Castoldi Dalai editore, 2010), Munich, Knaus Verlag, 2011.

HOFFMAN, Heinrich (Premières éditions parues sous le pseudonyme Reimerich Kinderlieb) : *Lustige Geschichten und drollige Bilder mit 15 schön kolorierten Tafeln für Kinder von 3-6 Jahren* (titre qui devient ensuite *Der Struwwelpeter*), 1845.

KAFKA, Franz : *Lettre au père – Brief an den Vater*, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Éditions Gallimard, 1995.

LEAR, Edward : *Book of Nonsense*, 1846.

LEAR, Edward : *Nonsense Songs, Stories, Botany and Alphabets*, London, Robert Bush, 1871.

MÜNCHHAUSEN, Baron de : *Mes aventures*, Genève, Éditions de Crémille, 1973.

PENNAC, Daniel : *Aux fruits de la passion*, Éditions Gallimard, 1993, p 137.

SEGUR, La Comtesse de : *Les malheurs de Sophie*, Hachette, 1859.

SEGUR, La comtesse de : *Les Vacances*, Hachette, 1859.

UNGERER, Tomi : *À la guerre comme à la guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1991.

BALAVOINE, Daniel : *L'Aziza* parue sur l'album *Sauver l'amour* et en single, 1985.

GOLDMAN, Jean-Jacques : *Comme Toi* extrait de l'album *Au Bout De Mes Rêves*, Épic, 1982.

<http://www.legifrance.gouv.fr/> consulté le 21/07/2010

<http://www.merriam-webster.com/dictionary/memoir> dernière consultation le 09/02/2011.

ANNEXES

Table des annexes

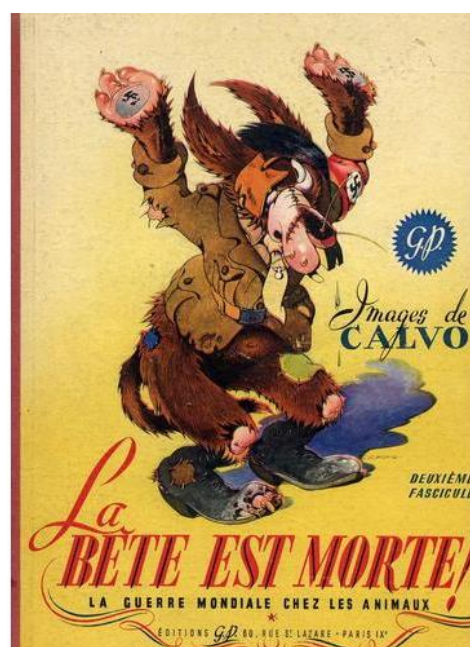
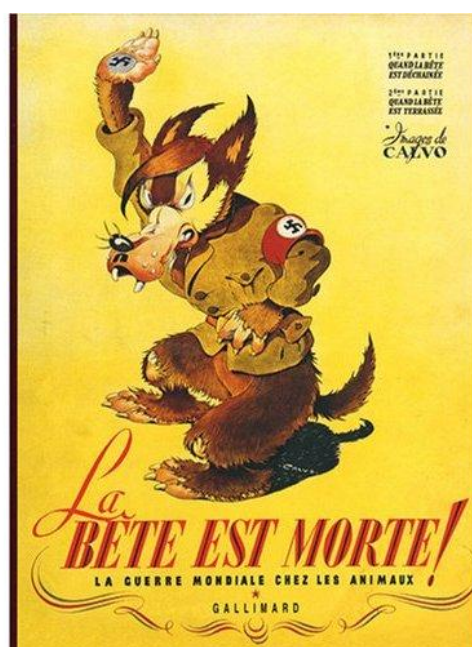
Table des annexes.....	393
Annexe 1 : Extraits de <i>La bête est morte</i> et couvertures.....	394
Annexe 2 : Dédicace de Joseph Joffo pour <i>Un sac de billes</i>	396
Annexe 3 : Trilogie <i>Un sac de billes</i> , Édition Hachette Livre, 2002	397
Annexe 4 : Pages 4 et 5 de <i>Lire une œuvre intégrale à l'école - Un sac de billes de Joseph Joffo</i>	398
Annexe 5 : Avant-propos de <i>Enfants cachés, enfants sauvés – L'exemple du Loir-et-Cher</i>	399
Annexe 6 : Article de journal « Une plaque en mémoire des déportés juifs » posée devant l'hôtel Excelsior de Nice.	401
Annexe 7 : <i>Die Fahne hoch</i> , hymne nazi.	402
Annexe 8 : Directive pour la police allemande annonçant la « Nuit de Cristal »	404
Annexe 9 : Extrait du discours d'Hitler du 04/12/1938, Reichenberg.	405
Annexe 10 : Affiches des films <i>Jud Süß</i> et <i>Münchhausen</i>	406
Annexe 11 : Extraits des programmes scolaires en France	407
Annexe 12 : Liste MEN.....	408
Annexe 13 : Liste JPL	409
Annexe 14 : Liste CNDP (Centre Nationale de Documentation Pédagogique).....	418

Annexe 1 : Extraits de *La bête est morte* et couvertures

CALVO, DANCETTE : *La bête est morte*. 1, *Quand la bête est déchainée*. 2, *Quand la bête est terrassée*, Paris, Gallimard, 2007, p. 39 :



Couvertures :



La BÊTE est MORTE!

la guerre mondiale chez les animaux



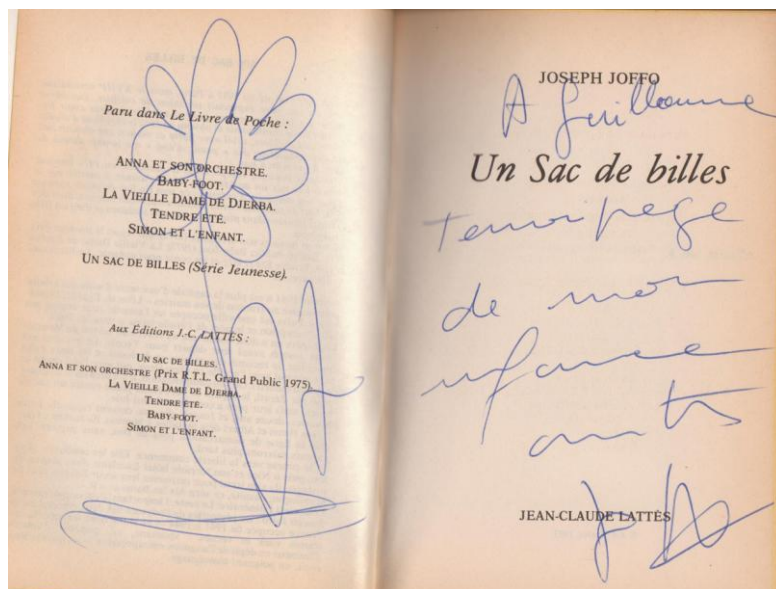
CALVO

Éditions

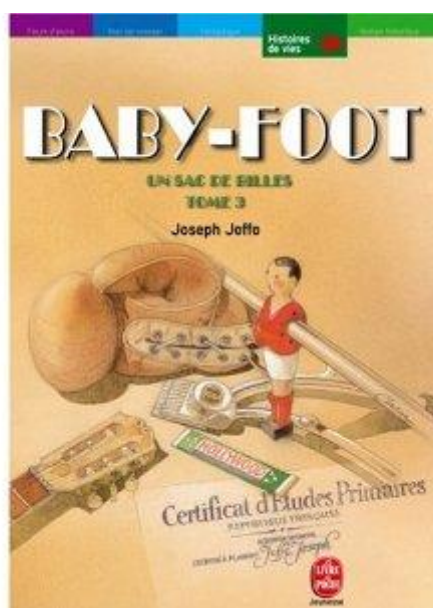
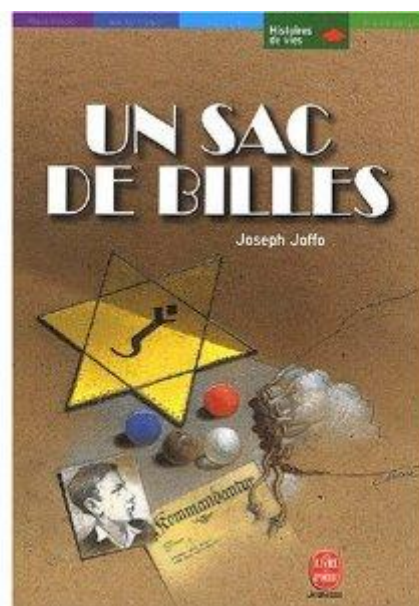
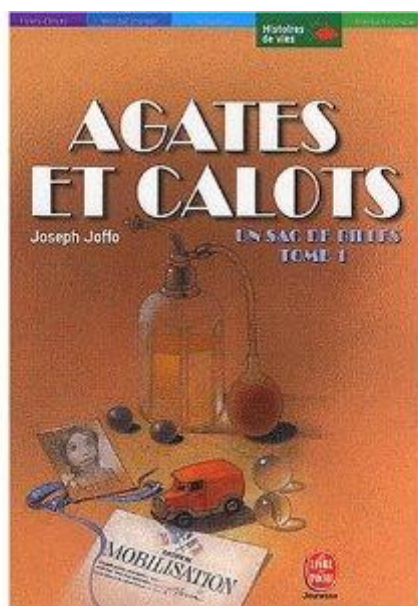
Dancette

Annexe 2 : Dédicace de Joseph Joffo pour *Un sac de billes*

Dédicace de Joseph Joffo à l'intention de Guillaume Médard, écrite lors de la manifestation « La Comédie du livre », Montpellier, juin 1989 :



Annexe 3 : Trilogie *Un sac de billes*, Édition Hachette Livre, 2002



Annexe 4 : Pages 4 et 5 de *Lire une œuvre intégrale à l'école - Un sac de billes de Joseph Joffo*

N°	DECOUPAGE	TITRE	TYPE DE LECTURE
1	Prologue	Présentation	silencieuse
2	Chapitre 1	Blague à SS	silencieuse
3	Cha 2 à p. 23	Dans la boutique	à la maison
4	Ch 2 : 23 à fin	Histoire des Joffo	silencieuse
5	Ch 3	L'étoile, le départ	par groupes
6	Ch 4 à 62	Dans le train	à la maison
6b	Ch4 : 64-74	Dax	à haute voix
7	Ch 5 : 88-95	Passage de la ligne	silencieuse dialoguée
8	Ch 6 à 158	Marseille et Menton	par groupes
9	Ch 6 : 158-165	La rentrée	silencieuse dialoguée
10	Ch 6 : 165-180	Le camp de transit	à la maison
11	Ch 6 : 181-186	Le S T O	silencieuse
12	Ch 7	A Nice	par groupes
13	Ch 8 : 217-230	Moisson nouvelle	silencieuse à la maison
14	Ch 8 : 235-241	Une autre vie	silencieuse dialoguée
15	Ch 8 : 241-250	La souricière	silencieuse
15b	Ch 8 : 250-255	La souricière	à la maison
16	Ch 9 : 256-267	1er interrogatoire	magistrale silencieuse
17	Ch 9 : 267-273	2ème interrogatoire	dialoguée
18	Ch 9 : 286-295	Le marché	silencieuse dialoguée
19	Ch 9 : 285-305	Le curé de la Buffa	à la maison
20	Ch 10	A Montluçon	par groupes
21	Ch 11: 332-335	Les Mancelier	silencieuse
21b	Ch 11: 336-346	De braves gens	à la maison
22	Ch 11: 348-353	La Résistance	silencieuse dialoguée
23	Ch 11: 353-360	"Vendu"	silencieuse
24	Ch 11: 360-366	Les F F I	silencieuse
25	Ch 11: 366-370	Le départ	dialoguée
26	Ch 11: 375-378	Le retour	silencieuse
27	Epilogue	Epilogue	magistrale

	DOCUMENT HISTORIQUE	SOURCE	CAHIER DE SUIVI
1	Paris occupé	BT 489, page 22	Résumé sur l'auteur, le livre.
2			Carte de France à compléter. Arbre généalogique des Joffo.
3			Résumé en une phrase.
4			Carte des pays traversés par le grand-père.
5	L'étoile jaune Maréchal Pétain Ligne de démarcation	Radiovision : RVE 10 Doc.Photo n° 6102 Doc.Photo n° 6102	Résumé : une phrase par groupe. Placer Dax sur la carte.
6	Les restrictions	RVE 10 ou Doc.Photo 6102	Résumé en une phrase.
7			Résumé en une phrase.
8	Les tickets de rationnement	BT 833 ou RVE 10	Résumé en une phrase. Placer Marseille, Cannes, Menton
9	Les camps de transit	Doc. Photo. 6102	Résumé en une phrase.
10			Placer Nice.
11	Le S T O	Doc. Faise n°5-228	Résumé en une phrase.
12	Débarquement en Sicile Le mur de l'Atlantique	Doc. Faise n°5-228 RVE 10	Résumé : une phrase.
13	Les chantiers de jeunesse	Doc. Photo. 6102	Placer Aix.
14			Dessiner une carte d'identité.
15			Résumé en une phrase.
16			Résumé en une phrase.
17			Résumé en une phrase.
18			Résumé en une phrase.
19			Résumé en une phrase.
20	Bombardements et sabotages	Doc. Photo. 6106	Placer Montluçon. Compléter l'arbre généalogique.
21			Résumé en une phrase.
22	Les maquis La milice	Doc. Photo. 6102 Doc. Photo. 6106	Résumé en une phrase.
23	Le 6 juin 44	Doc. Photo. 6106	Résumé en une phrase.
24	Les F.F.I.	Doc. Photo. 6106	Résumé en une phrase.
25			Résumé en une phrase.
26			Résumé en une phrase.
27			Résumé en une phrase.

BERBIS, D. ; METZGER, H. : *Lire une œuvre intégrale à l'école - Un sac de billes de Joseph Joffo - Lecture suivie CM2*, CRDP Besançon, CDDP, 1991.

Annexe 5 : Avant-propos de *Enfants cachés, enfants sauvés* – L'exemple du Loir-et-Cher

Avant-propos

de Joseph Joffo

Les témoignages sur les enfants cachés au cours de la dernière guerre, il y en a eu, il y en aura encore. Chacun d'entre eux a son importance : "Don't forget..." Ne pas oublier me semble essentiel. Il est fondamental que des historiens tels que vous persévèrent, se consacrent au souvenir de ce que fut leur courte vie... et la mort d'enfants dont le seul tort avait été de naître juifs !

Les témoignages sur les enfants cachés au cours de la dernière guerre, il y en a eu, il y en aura encore. Chacun d'entre eux a son importance. « Don't forget... » Ne pas oublier me semble essentiel. Il est fondamental que des historiens persévèrent, se consacrent au souvenir de ce que fut leur courte vie... et la mort d'enfants dont le seul tort avait été de naître juifs.


Mon cher Gérard, au moment où le négationisme, à travers ses mensonges, tente de revenir, de démontrer, avec preuves à l'appui, à nos chers compatriotes que le ver est hélas toujours dans le fruit, il nous faut être vigilant si nous ne voulons pas que reviennent un jour ces temps maudits.

J'ai beaucoup apprécié l'authenticité des faits relatés dans votre ouvrage, l'immense travail de recherche que vous avez accompli. Comme disait si bien Voltaire : « La seule excuse d'un livre est d'être vrai. » Le vôtre n'a guère besoin d'excuses. Je l'ai lu et relu avec une grande émotion ; vous m'avez conduit de page en page à la dernière ligne. Merci encore pour ce beau livre, émouvant et fort. Merci d'avoir cité ces villages exemplaires qui ont permis à nos enfants de survivre aux bourreaux nazis.

Je voudrais rendre, à l'archevêque de Nice, monseigneur Reimond qui aujourd'hui a son arbre planté à Yad Vashem, dans l'allée des Justes, un hommage justifié et mille et une fois mérité. Cet homme, Juste parmi les Justes, a sauvé de 1942 à 1944 plus de 527 enfants juifs. Je fus l'un d'entre eux.

Il est heureux qu'en cette triste période de notre histoire, certains d'entre nous, au péril de leur vie, nous ont permis de ne pas désespérer de l'humanité.

Bien à vous.



Paris, 6 8 XI 04 -

Joseph Joffo est l'auteur de nombreux romans : Anna et son orchestre, Baby-foot, La Vieille femme de Djerba, Simon et l'enfant, Je reviendrai à Göttingen et Un sac de billes, paru en 1973, traduit en 32 langues dont le japonais.

⁸⁸⁹FERRAND, Gérard : *Enfants cachés, enfants sauvés – L'exemple du Loir-et-Cher*, Editions Alan Sutton, 2005.

Annexe 6 : Article de journal « Une plaque en mémoire des déportés juifs » posée devant l'hôtel Excelsior de Nice.

Alpes-Maritimes - Une plaque en mémoire des déportés juifs

11/10/09 à 16h06

Entre septembre et décembre 1943, 2.142 Juifs ont été arrêtés à l'hôtel Excelsior de Nice, avant d'être déportés. Une plaque commémorative a été posée, vendredi, devant l'hôtel.

La ville de Nice a dévoilé vendredi une plaque en mémoire des 3.612 déportés juifs des Alpes-Maritimes, devant l'hôtel Excelsior qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, a servi de principal lieu de transit vers Drancy puis Auschwitz. Lors de l'arrivée des Allemands à Nice, le 10 septembre 1943, Alois Brunner, lieutenant SS, a organisé la rafle des Juifs de la région depuis son quartier général situé dans cet hôtel, proche de la gare de Nice. Entre septembre et décembre 1943, 2.142 Juifs ont été arrêtés et enregistrés dans cet hôtel, avant d'être déportés.

Brutalité des rafles

Au total, dans le département, 3.612 Juifs, dont plus de 400 enfants, ont été envoyés vers les camps. « Il fallait, dans le cadre du travail de mémoire que nous essayons de faire sur cette terre de Méditerranée qui a tant souffert de la barbarie nazie, qu'il puisse y avoir une marque forte, ici, à cette adresse, face à cet hôtel Excelsior qui est malheureusement la trace de tant de souffrances pour des Juifs qui avaient cru que Nice pouvait être un lieu de protection, de préservation, de paix pour eux-mêmes et leurs familles », a déclaré le maire de Nice, Christian Estrosi, lors de la commémoration.

« Nice complète tout le travail de mémoire qui a déjà été fait », s'est félicité Serge Klarsfeld, président de l'association des fils et filles de déportés juifs de France (FFDJF). Les SS, utilisant notamment les services de la pègre niçoise, ont commencé les rafles dès leur arrivée alors que les Alpes-Maritimes, jusque-là sous contrôle italien, avaient été un territoire où les Juifs pouvaient vivre dans une relative sérénité, a expliqué Jean Kleinmann, 83 ans, docteur en histoire et auteur d'une thèse sur les étrangers dans les Alpes-Maritimes entre 1860 et 1944. « Lorsqu'ils arrêtaient les Juifs, ils les emmenaient à l'hôtel où ils étaient parqués en attendant le départ des trains », raconte l'historien, évoquant la brutalité des rafles ainsi que les exécutions sommaires qui se sont déroulées dans l'hôtel.

<http://www.francesoir.fr/religion/alpes-maritimes-une-plaque-en-memoire-des-deportes-juifs>

dernière consultation 17/11/2010.

Annexe 7 : *Die Fahne hoch* , hymne nazi.

Die Fahne hoch
Horst-Wessel-Lied

Die Fahne hoch!
Die Reihen fest (dicht/sind) geschlossen!
SA marschiert
Mit ruhig (mutig) festem Schritt
|: Kam'raden, die Rotfront und Reaktion erschossen,
Marschier'n im Geist
In unser'n Reihen mit :|

Die Straße frei
Der braunen Bataillonen
Die Straße frei
Dem Sturmabteilungsmann!
|: Es schau'n aufs Hakenkreuz voll Hoffnung schon Millionen
Der Tag für Freiheit
Und für Brot bricht an :|

Zum letzten Mal
Wird Sturmalarm (-appell) geblasen!
Zum Kampfe steh'n
Wir alle schon bereit!
|: Schon (Bald) flattern Hitlerfahnen über allen Straßen (über Barrikaden)
Die Knechtschaft dauert
Nur noch kurze Zeit! :|

Die Fahne hoch!
Die Reihen fest (dicht/sind) geschlossen!
SA marschiert
Mit ruhig (mutig) festem Schritt

|: Kam'raden, die Rotfront und Reaktion erschossen,
Marschier'n im Geist
In unser'n Reihen mit :|

Annexe 8 : Directive pour la police allemande annonçant la « Nuit de Cristal »

Berlin Nr. 234 404 9.11.2355

An alle Stapo-Stellen und Stapo-Lestellen

An Leiter oder Stellvertreter

Dieses FS ist sofort auf dem schnellsten Wege vorzulegen.

1. Es werden in kürzester Frist in ganz Deutschland Aktionen gegen Juden, insbesondere gegen deren Synagogen, stattfinden. Sie sind nicht zu stören. Jedoch ist im Benehmen mit der Ordnungspolizei sicherzustellen, daß Plünderungen und sonstige besondere Ausschreitungen unterbunden werden können.
2. Sofern sich in Synagogen wichtiges Archivmaterial befindet, ist dieses durch eine sofortige Maßnahme sicherzustellen.
3. Es ist vorzubereiten die Festnahme von etwa 20 000-30 000 Juden im Reiche. Es sind auszuwählen vor allem vermögende Juden. Nähere Anordnungen ergehen noch im Laufe dieser Nacht.
4. Sollten bei den kommenden Aktionen Juden im Besitz von Waffen angetroffen werden, so sind die schärfsten Maßnahmen durchzuführen. Zu den Gesamtktionen können herangezogen werden Verfügungstruppen der SS sowie Allgemeine SS. Durch die Stapo auf jeden Fall sicherzustellen.⁸⁹⁰

⁸⁹⁰GRÜN, Max von der, *Wie war das eigentlich – Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Hermann Luchterhand Verlag, Neuwied und Darmstadt, 1979, p. 135-136.

Annexe 9 : Extrait du discours d'Hitler du 04/12/1938, Reichenberg.

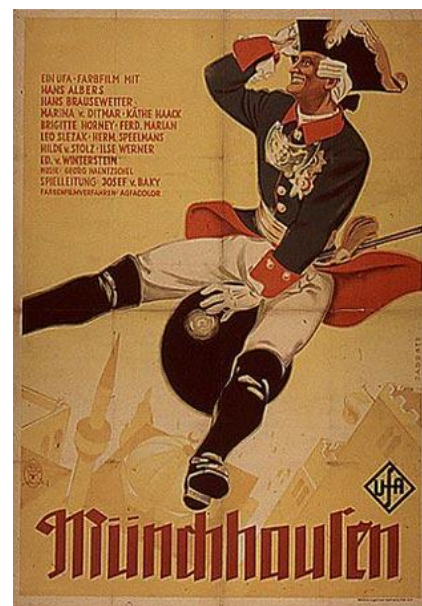
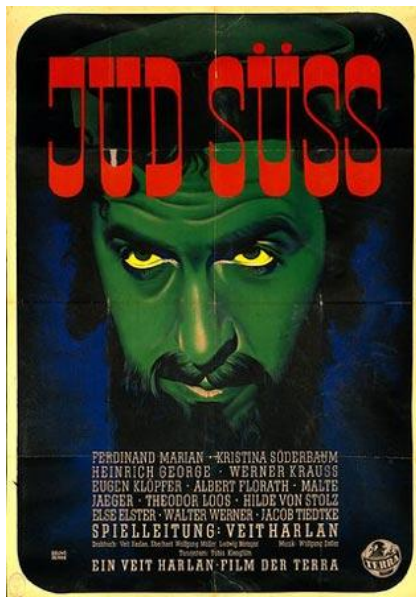
Diese Jugend lernt ja nichts anderes als deutsch denken, deutsch handeln, und wenn diese Knaben mit zehn Jahren in unsere Organisation hineinkommen und dort oft zum ersten Mal überhaupt eine frische Luft bekommen und fühlen, dann kommen sie vier Jahre später vom Jungvolk in die Hitler-Jugend, und dort behalten wir sie wieder vier Jahre. Und dann geben wir sie erst recht nicht zurück in die Hände unserer alten Klassen- und Standeserzeuger, sondern dann nehmen wir sie sofort in die Partei, in die Arbeitsfront, in die SA oder in die SS, in das NSKK und so weiter.

Und wenn sie dort zwei Jahre oder anderthalb Jahre sind und noch nicht ganze Nationalsozialisten geworden sein sollten, dann kommen sie in den Arbeitsdienst und werden dort wieder sechs und sieben Monate geschliffen, alles mit einem Symbol, dem deutschen Spaten. Und was dann nach sechs oder sieben Monaten noch an Klassenbewußtsein oder Standesdünkel da oder da noch vorhanden sein sollte, das übernimmt dann die Wehrmacht zur weiteren Behandlung auf zwei Jahre, und wenn sie nach zwei oder drei Jahren zurückkehren, dann nehmen wir sie, damit sie auf keinen Fall rückfällig werden, sofort wieder in die SA, SS und so weiter, und sie werden nicht mehr frei ihr ganzes Leben ...

Cette jeunesse n'apprend rien d'autre qu'à penser allemand, qu'à agir allemand ; et si ces jeunes entrent dans notre organisation à dix ans pour souvent y respirer et y sentir pour la première fois de leur vie un air frais, alors quatre ans plus tard ils passent du Jungvolk aux Jeunesses Hitlériennes où nous les gardons à nouveau quatre ans. Nous ne les rendons pas ensuite aux anciens producteurs de castes et de classes, mais nous les prenons aussitôt dans le Parti, dans le Front Allemand du Travail, dans les SA, dans les SS, dans la NSKK, etc.

Et si après y avoir passé un an et demi ou deux ans, ils ne sont pas devenus entièrement des nationaux-socialistes, alors ils sont réquisitionnés pour le Service du travail où pendant six ou sept mois ils sont remodelés grâce à un unique symbole, la bêche allemande. Et si après six ou sept mois, il leur reste encore quelque chose de leur conscience de classe ou de leur suffisance de caste, la Wehrmacht s'en occupe pour poursuivre le traitement pendant deux ou trois ans ; et pour qu'il n'y ait pas de récidive quand ils reviennent après deux ou trois ans, ils rentrent immédiatement dans les SA, dans les SS, etc. ; et ils ne seront plus jamais libres tout au long de leur vie.

Annexe 10 : Affiches des films *Jud Süß* et *Münchhausen*



téléchargées sur <http://www.filmportal.de>

Annexe 11 : Extraits des programmes scolaires en France

En sixième

des extraits choisis parmi certaines œuvres ou auteurs de l'Antiquité : la Bible, Homère, Virgile, Ovide, etc.

des contes et récits merveilleux

des poèmes

une farce de Molière

une pièce de théâtre du XX^e siècle

En cinquième

une œuvre choisie dans la littérature du Moyen-Âge et de la Renaissance

un récit d'aventures

un choix de poèmes

une comédie de Molière

une comédie du XX^e siècle

En quatrième

des lettres

une nouvelle réaliste et une nouvelle fantastique

un roman du XIX^e siècle

des poèmes lyriques

une pièce de théâtre

En troisième

un récit d'enfance et d'adolescence du 20^e ou du 21^e siècle

un roman et des nouvelles du 20^e ou du 21^e siècle

des poèmes engagés ou contemporains

une tragédie

En seconde

Le programme de français explore des genres et des mouvements littéraires des XIX^e et XX^e siècles principalement. Il permet :

de consolider et compléter les connaissances acquises au collège

d'approfondir la pratique du commentaire de texte écrit et oral et de l'écriture d'invention, s'initier à la dissertation, en perspective du baccalauréat

Enseignement d'exploration

Littérature et société

connaître les enjeux, la variété et l'intérêt d'une formation littéraire et humaniste

percevoir les interactions entre la littérature, l'histoire et la société

explorer la diversité des cursus et des activités professionnelles liées aux études littéraires

<http://eduscol.education.fr/>

Annexe 12 : Liste MEN

Sélection d'ouvrages utilisables en classe par les élèves :

BRAMI Élisabeth, JEUNET Bernard, *Sauve-toi Élie !* Seuil, 2003.
DAENINCKX Didier, PEF, *Les Trois Secrets d'Alexandra (Il faut désobéir, Un violon dans la nuit, Viva la liberté !)*, Rue du monde, 2004.
DAVID François, GALERON Henri, *Une petite flamme dans la nuit*, Bayard Jeunesse, 1996.
GUTMAN Claude, *La Maison vide*, Gallimard Jeunesse, 1997.
HASSAN Yaël, BLOCH Serge, *Le Professeur de musique*, Casterman Junior, 2006.
HOESTLAND Jo, KANG Johanna, *La Grande Peur sous les étoiles*, Syros Jeunesse, 2006.
MILENA, LEMOINE Georges, *Un foulard dans la nuit*, Le Sorbier, 2000.
POOLE Joséphine, BARRET Angela, *Anne Frank*, Gallimard Jeunesse, 2005.
RAPAPORT Gilles, *Grand-père*, Circonflexe, 1999.
SENDAK Maurice, KUCHNER Tony, *Brundibar*, L'École des loisirs, 2005.
SIMÉON Jean-Pierre, *Sans frontières fixes*, Cheyne, 2001.
UNGERER Tomi, *Otto*, coll. « Lutin poche », L'École des loisirs, 2001.
VAN DER HOEDEN Jacob, *Les Carnets de Lieneke*, L'École des loisirs, 2007.
VANDER ZEE Ruth, INNOCENTI Roberto, *L'Étoile d'Érika*, Milan Jeunesse, 2003.
VINCENT François, TCHERNIA Gil, *Je ne suis pas contagieux*, coll. « Archimède », L'École des loisirs, 2007.

MEN, *Ressources pour faire la classe, Mémoire et histoire de la SHOAH à l'école*, CNDP, novembre 2008

Annexe 13 : Liste JPL



Les dates indiquées sont celles des dernières éditions disponibles.

TÉMOIGNAGES, ALBUMS ET ROMANS

À partir de 6 ans

Brundibar

Tony Kushner, ill. Maurice Sendak, trad. Agnès Desarthe. – L'École des loisirs, 2005
Brundibar est l'adaptation d'un opéra créé clandestinement dans un orphelinat de Prague durant l'hiver 1942-1943, et joué ensuite dans le camp de Terezin. Dans cet album, à l'histoire emblématique des enfants qui mettent en échec le tyranique Brundibar, se superpose l'évocation des conditions de la création de l'œuvre. Cette construction permet, sans amoindrir le message, une mise à distance de l'horreur.

Chère Mili : un conte inédit

Wilhelm Grimm, trad. Robert Davreu, ill. Maurice Sendak. – Gallimard Jeunesse, 1988

Version christianisée de l'un de ces contes très anciens où le héros franchit les frontières de la vie. Une illustration à clefs, riche en couleurs, porteuse de douceur et de tragédie, pour un récit mystérieux et nostalgique. Le voyage de Mili et son retour à la maison renvoient à la fuite en Égypte ou à l'Holocauste, à l'Exode et à la terre promise. Maurice Sendak en parlant de ce livre dit qu'il a fait : « à sa façon » un livre sur l'Holocauste. »

La Grande peur sous les étoiles

Jo Hoestlandt, ill. Johanna Kang, préf. Claude Roy. – Syros Jeunesse, 2006, Albums
Juillet 1942. Deux petites filles amies. L'une juive, l'autre pas. C'est le récit de leur amitié brisée par l'atrocité de la guerre. Un récit bref, qui par sa simplicité, ses non-dits, les interrogations qu'il suscite, est une bonne initiation à l'atmosphère tragique et incohérente de cette époque. L'illustration possède la discrétion et la réserve exigées par la gravité du sujet.

Otto, autobiographie d'un ours en peluche

Toni Ungerer, trad. Florent Seyvos. – L'École des loisirs, 1999

Otto, ours en peluche fabriqué en Allemagne à la fin des années 30, nous livre les péripéties de son existence prise dans les tourments de l'Histoire. Un album émouvant, grave et sensible pour toucher les jeunes enfants sur le sujet si difficile de la Deuxième Guerre mondiale et de la persécution des Juifs.

Le Petit garçon étoile

Rachel Hausfater-Douleb, ill. Olivier Lotyk. – Casterman 2003, Les Albums Duvalot

Le petit garçon était fier de son étoile mais celle-ci grandissait et avec elle, la honte. Et puis, il voit disparaître les siens, eux aussi porteurs d'étoile. Par petites touches sensibles, dans un style sobre au vocabulaire enfantin, l'auteur décrit les persécutions et l'extermination des Juifs pendant la guerre. Les illustrations grand format, faites d'aplats colorés, jouent sur les contrastes entre lumière et obscurité menaçante, entre le jour et la nuit.

À partir de 9 ans

Anne Frank

Josephine Poole, adapté de l'œuvre d'Anne Frank, trad. Anne Krief, ill. Angela Barrett. - Gallimard Jeunesse, 2005, Gallimard album

En choisissant de s'adresser aux plus jeunes, Josephine Poole a réussi à décrire avec force et simplicité le déroulement des événements, sans trahir le journal original de la jeune fille. Angela Barrett, elle, installe une atmosphère douceâtre et pesante par ses décors minutieux et les visages impossibles de ses personnages. En rendant ainsi palpable le poids de la tension qui monte, elle donne une vision extrêmement sensible et émouvante de cette histoire.

Champion

Gilles Rapoport. - Circonflexe, 2005, Albums Circonflexe

Le récit véridique d'un combat de boxe au cœur d'un camp d'extermination, entre un ancien champion du monde et un nazi. L'intensité de l'affrontement, la force de ce qu'il symbolise sont exprimés par un texte qui dit l'essentiel, et par des images magistrales qui traduisent les différentes phases du combat par un jeu subtil des couleurs.

L'étoile d'Erika

Ruth Vander Zee, trad. Emmanuelle Pingault, ill. Roberto Innocenti. - Milan Jeunesse, 2003, Albums

En frontispice l'image sépia d'un train qui doucement s'éloigne résume les nombreuses interrogations qui habitent ce bel album. Qui étaient ces voyageurs, connaissaient-ils leur destin...? Des questions sans réponses qui obsèdent Erika, une petite fille devenue grand-mère, qui a échappé miraculeusement à une fin tragique. Des images qui ne peuvent laisser indifférent et qui dialoguent magnifiquement avec le texte.

Grand-père

Gilles Rapoport. - Circonflexe, 1999, Albums Circonflexe

Ce livre sur la Shoah est d'abord le fruit d'une volonté de transmission, pour partager « une mémoire qui n'est pas la nôtre, qui n'est pas seulement celle d'un homme, mais de millions d'êtres. » Le texte est écrit avec toute la distanciation nécessaire. Les illustrations suggèrent l'horreur plus qu'elles ne la montrent.

Simon, l'ami de l'ombre

Helène Suzzoni, ill. Jean-François Martin. - Bayard Jeunesse, 2007, J'aime lire plus

1940 : pendant l'Exode, Charlene, douze ans, partie en famille sur les routes avec les gens de son village, rencontre Simon, Juif allemand séparé de ses parents qu'il veut rejoindre à Orléans. Elle l'aide, d'abord en secret, puis avec les autres.

Trois secrets d'Alexandra. 2 : Un Violon dans la nuit la mémoire des camps

Didier Doenink, ill. Pef. - Rue du monde, 2003, Histoire d'Histoire

À travers le dialogue entre une petite fille et sa grand-tante qui porte un drôle de tatouage sur le bras se dévoilent peu à peu les fils d'une histoire douloureuse, celle de la déportation. L'auteur dit avec pudeur et retenue l'horreur des camps nazis mais aussi la force de l'imaginaire et de la musique pour survivre. Des vignettes photographiques commentées donnent une lecture historique du sujet et les illustrations traduisent l'effroi.

Autre titre :

Trois secrets d'Alexandra. 1 : Il faut désobéir 1940-1944, la France sous Vichy

À partir de 11 ans

Des Baisers pour plus tard

Rose Lagercrantz, trad. Anna Marek. - De La Martinière Jeunesse, 2007, Confessions

Un texte avec des mots très simples pour parler de choses très complexes et indicibles, écrit à partir de cassettes enregistrées par le père de l'auteur qui y a raconté sa vie, lui qui a vécu la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. L'auteur cherche à comprendre comment ceux qui se sont sortis de l'enfer l'ont pu, et en particulier son père, Georges, surnommé Orge, né en Allemagne et qui avait un tempérament peu ordinaire.

La Chanson de Hannah

Jean-Paul Nozière, ill. Jacques Ferrandez. - Nathan Jeunesse, 2005, Nathan poche 12 ans et + ; Histoire

À dix ans, en juin 1940, Louis Podski découvre en même temps qu'il est juif et que cela peut lui coûter la vie. D'abord humilié à l'école, puis confronté aux persécutions qui commencent à sévir dans le village, il prend peu à peu conscience de ce qui se brome, non sans révolte. Mais comment s'échapper du piège terrible qui chaque jour menace de se refermer sur sa famille ?

Compte les étoiles

Lois Lowry, trad. Agnès Desarthe. - L'École des loisirs 1991, Neuf

Un très beau roman sur la Résistance danoise qui permet à de nombreux Juifs de gagner la Suède en 1943. Deux petites filles mêlées à la tourmente vont apprendre le prix du courage et de l'amitié. Un récit chargé d'émotion.

Cours sans te retourner

Uri Orlev, trad. Sylvie Cohen. - Flammarion 2003, Castor poche ; Voyage au temps de...

Snulik fuit à 8 ans le ghetto de Varsovie et entame de longues années de survie, caché dans les bois, travaillant dans des fermes où il se fait passer pour un jeune polonais chrétien nommé Jurek. Quand la guerre finit enfin, il a oublié jusqu'à son nom ! Une réussite exceptionnelle pour cette histoire incroyablement prenante et émouvante.

David, c'est moi

Anne Holm, trad. Marie-Ange Dutartre. - Hachette Jeunesse, 1995, Le Livre de poche Jeunesse ; Mon bel oranger

David a 12 ans et ne connaît que le camp où il a grandi. Un jour il s'évade... et c'est le début d'une longue errance.

Un Foulard dans la nuit

Milena, ill. Georges Lemoine. - Ed. du Sorbier

Amnesty International, 2000

Dans un camp de concentration, un enfant s'évade par le rêve et le souvenir. Une fable émouvante écrite et illustrée en hommage à tous les enfants victimes de la guerre, hier comme aujourd'hui.

Un Grand-père tombé du ciel

Yoël Hassan, ill. Marcelino Truong. - Casterman, 2006, Romans Casterman junior

Jusqu'à dix ans, Leah ignorait l'existence de son grand-père. Quand il débarque un jour dans sa vie, les premiers contacts sont décevants. Mais, dans un réciproque apprivoisement, le vieil homme livre à la fillette ses souvenirs, tandis qu'elle lui redonne goût à la vie. Un bon juste pour évoquer la tragédie de la Shoah et la transmission de la mémoire.

La Guerre de Rebecca

Sigrid Heuck, ill. Catherine Chion. - Rageot, 1989, Cascade

Allemagne 1944. Sans mémoire, sans famille, Rebecca survit grâce à l'amitié d'un jeune garçon et aux ressources de l'imaginaire.

Une Ile, rue des oiseaux

Uri Orlev, trad. Michèle Tauber et Anne Robinovitch. - Hachette Jeunesse, 2002, Le Livre de poche Jeunesse ; Mon bel oranger

Récit autobiographique : comment un jeune garçon d'une dizaine d'années arrive à survivre seul, plusieurs mois dans les ruines d'un ghetto en Pologne. Des événements très sombres mais un ton résolument optimiste, soutenu par une espérance.

Le Journal d'Anne Frank

Anne Frank Texte établi par Otto H. Frank et Mirjam Pressler. - LGE, 2007, Le Livre de poche

Une famille juive d'Amsterdam doit vivre cachée pour échapper à la persécution allemande. La plus jeune fille, Anne, confie ses pensées et ses impressions à son journal comme à un ami. Le texte de ce journal a été retrouvé après la guerre, alors qu'Anne est morte dans un camp de concentration. Un document inoubliable publié en 1950.

Une Lumière dans la nuit les enfants de Chambon

Carol Matas, trad. Marie-Pierre Bay et Nicolas Bay. - Hachette Jeunesse, 1999, Le Livre de poche Jeunesse ; Mon bel oranger

Anna, son amie Hara et son frère, sont Juifs allemands. Au cours de la Seconde Guerre mondiale ils sont déportés avec leurs familles en France, au camp de Gurs, puis cachés au Chambon-sur-Lignon avant d'essayer de passer en Suisse. Un livre bien documenté qui témoigne du combat des associations et de tout un village pour sauver, à leurs risques et périls, bien des vies.

Mes enfants, c'est la guerre

Jean-Jacques Greif. - L'École des loisirs, 2002, Médium

L'histoire de Jacob-Jacquot parle du long séjour forcé des enfants surpris par la guerre alors qu'ils étaient en colonie de vacances. À travers les détails concrets, drôles et cocasses, c'est un hommage au courage et au dynamisme de madame Christiane, qui va sauver ces enfants et leur permettra de vivre dans une atmosphère chaleureuse jusqu'à la fin de la guerre.

Mon ami Frédéric

Hans Peter Richter, trad. Anne Georges. - Hachette Jeunesse, 2007, Le Livre de poche Jeunesse ; Roman historique

Deux petits Allemands du même âge grandissent ensemble, mais l'un est juif, et, dans l'Allemagne des années trente, il n'y aura bientôt plus de place pour lui. Le simple récit d'une amitié d'enfance déchirée par la folie nazie et le drame d'un enfant et d'une famille juifs parmi tant d'autres.

Oubliée, souvenirs d'une jeune fille juive

Éva Erben, trad. Anne Harila, postface de Mirjam Pressler. - L'École des loisirs, 2001, Neuf

Éva Erben a 9 ans lors de l'invasion de Prague par les Allemands. Elle porte l'étoile jaune, sera internée à Terezin, puis à Auschwitz, d'où « oubliée » par le destin, elle sortira à demi-vivante mais seule. Recueillie par des paysans, elle vivra ensuite dans un orphelinat d'enfants survivants, jusqu'à son départ pour Israël en 1947. Mirjam Pressler replace ce témoignage dans le contexte historique et précise les circonstances qui ont amené Éva Erben à témoigner.

La Promesse

Voël Hassan. - Père Castor Flammarion, 1999, Castor poche senior

Deux jeunes enfants juifs sont recueillis et cachés pendant la guerre par un couple de paysans normands chaleureux et aimants qui leur offrent sécurité et réconfort. Mais l'absence des parents est douloureuse et incompréhensible. L'après-guerre sera une autre épreuve, obligeant les enfants à des choix difficiles.

La Promesse d'Hannah

Mirjam Pressler, trad. Nelly Lemaire. - Milan 2006, Macadam

Pologne, 1943 : échappant à une rafle contre les Juifs, Malka, 7 ans, est séparée de sa mère Hanna et de sa sœur qui s'enfuient en Hongrie, et tente de survivre. Une histoire authentique, qui retrace en chapitres alternés l'errance de l'enfant et l'angoisse de la mère, de manière saisissante. Un roman puissant autour de la Shoah.

Quand Hitler s'empara du lapin rose

Judith Kerr, trad. Boris Moissard. - L'École des loisirs, 1991, Médium

L'histoire autobiographique d'une petite fille juive qui, fuyant l'Allemagne nazie, gagne la Suisse, la France puis l'Angleterre et s'adapte à tout.

Un Sac de billes

Joseph Joffo, ill. Claude Lapointe. - Hachette Jeunesse, 2007, Le Livre de poche Jeunesse

Deux enfants juifs livrés à eux-mêmes dans la France occupée par les Allemands, aventure vécue par l'auteur quand il avait 10 ans.

Voyage à Pitdhipoi

Jean-Claude Moscovici. - L'École des loisirs, 1995, Médium

Petit garçon élevé à la campagne dans une famille juive, aimante et cultivée, Jean-Claude accompagné de sa petite sœur est interné à Drancy, les membres de leur famille sont déportés, leur mère réussit miraculeusement à retrouver les enfants et à les cacher jusqu'à la Libération. Un témoignage émouvant.

À partir de 13 ans

L'Ami retrouvé

Fred Uhlman, trad. Léo Lock. - Gallimard Jeunesse, 2007, Folio Junior

Deux adolescents allemands, amis de lycée, sont séparés par la montée du nazisme ; l'un momentanément aveuglé par les théories du nazisme finalement se rétracte ; l'autre exilé, ayant survécu au massacre, se souvient.

Années d'enfance

Jana Oberski, trad. Philippe Noble. - Gallimard Jeunesse, 1992, Page blanche

Un très jeune enfant juif traverse l'horreur des camps, voit mourir son père, sa mère sombrer dans la folie. L'originalité de ce récit bouleversant (et autobiographique) tient à la voix restituée avec justesse de l'enfance pour qui la réalité ne s'édifie que par flots.

L'Arche de Noah

Chaim Potok, trad. Jérôme Lambert. - L'École des loisirs, 2004, Médium

New York, 1947 : la narratrice, Davita, donne des cours d'anglais à Noah, 17 ans, seul survivant juif de sa ville, en Pologne. La petite sœur de Davita va réussir à apprivoiser Noah et à le faire parler, d'abord à travers des dessins, puis en racontant son passé. Ce récit est exceptionnel de retenue, de beauté, d'espoir aussi, écrit dans une très belle langue.

Chante, Luna

Paule Du Bouchet. - Gallimard Jeunesse, 2004

Lula, surnommée Luna, a une voix exceptionnelle. Dans le ghetto de Varsovie son chant redonne courage à tous et lui sauvera la vie. Si Lula, qui raconte dix ans après les événements, est au centre du récit, le texte est aussi un bouleversant témoignage sur la résistance du ghetto, sur le courage et la force de l'humanité dans l'horreur.

Chronique de la Source rouge

Berthe Burko-Falman. - L'École des loisirs, 1994, Médium

Élevé par sa tante au milieu d'autres religieuses, Poupou a 8 ans lorsque survient au village une petite fille juive nommée Riflé. On est en 1942, en zone libre, les deux enfants orphelins vont se lier d'amitié et le petit garçon va découvrir tout à coup un univers élargi jamais imaginé. Ensemble, ils essaient d'organiser le chaos du monde et d'en comprendre le sens.

Les Enfants d'Izieu

Rolande Cousse et Sabine Zlatin. - Seuil, 1994

Un long poème à la mémoire des enfants martyrs de la maison d'Izieu et un hymne à la mémoire pour que la barbarie ne réapparaisse pas. Un témoignage bouleversant. Indispensable tout simplement.

Le Garçon en pyjama rayé

John Boyne. - Gallimard Jeunesse, 2006, Folio Junior

Vers 1942, Bruno, 9 ans, déménage avec sa famille à la suite d'une promotion de son père. La nouvelle maison se situe dans un endroit désolé où, derrière une clôture, circulent des gens émancipés en pyjamas rayés. Rien n'est dit quant au métier du père de Bruno dont on comprend peu à peu qu'il est commandant du camp de « Hoche-vite ». Le décalage entre la naïveté et l'ignorance du petit garçon et la réalité que l'on connaît (nous adultes) est accentué par un ton léger et assez anecdotique. Raconté comme « une fable », ce texte peut prêter à confusion.

L'Homme de l'autre côté

Uri Orlev, trad. Sylvie Cohen. - Père Castor Flammarion, 1999, Castor poche senior

Ne sachant pas que son père était juif, Marek, 14 ans, aide son beau-père à vendre au marché noir et ses camarades à détraquer les Juifs du ghetto. La révélation de ses origines sera l'occasion d'une vraie réflexion sur ses valeurs et opinions et la remise en question de ses choix. L'auteur explore avec force la psychologie de l'antisémitisme et la conscience d'un adolescent face à une situation dramatique.

Une île trop loin

Annika Thor, trad. Agneta Ségol. - Thierry Magnier, 2006, Roman

1939 : Steffi et sa petite sœur Nelli, Juives autrichiennes, sont envoyées en Suède suédoises pour échapper aux persécutions nazies et doivent s'adapter à un monde radicalement différent de ce qu'elles ont connu. Les sentiments entremêlés sont finement rendus, sans pathos, au fil des anecdotes.

Suite dans

L'Étang aux nénuphars

Les Profondeurs de la mer

Vers le large

Annika Thor, trad. Agneta Ségol. - Thierry Magnier, 2006, Roman

Ici Londres

Judith Kerr, trad. Antoine Lermuzeaux. - L'École des loisirs, 1992, Médium

Anna, l'héroïne de « Quand Hitler s'empara du lapin rose », a grandi, elle vit à Londres avec sa famille pendant le blitz. À l'angoisse des bombardements quotidiens s'ajoutent les difficultés financières et la suspicion à l'égard des Juifs soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Anna est pourtant une jeune fille comme les autres et vit les affres d'un premier amour. Intéressant, autobiographique, pour bons lecteurs.

J'avais deux camarades... : dix années dans les Jeunesses hitlériennes

Hans Peter Richter, trad. Alain Royer, ill. Christopher Smith. - Hachette Jeunesse,

2005, Le Livre de poche Jeunesse ; Roman historique

Dix années dans les Jeunesses hitlériennes ; enrôlés de force ou séduits par les discours nazis, les enfants sont, comme les adultes, jetés dans le feu de la guerre. Ce récit demande pour être bien compris une certaine maturité : les personnages n'ont ni l'information ni la liberté d'esprit et d'action qui leur permettraient de réagir. Un témoignage sans littérature et d'autant plus frappant.

Kama

Jean-Jacques Greif. - L'École des loisirs, 1998, Médium

En 1940, une fillette juive fuit Varsovie avec ses parents. Elle doit trouver refuge dans l'est de la Pologne, mais elle doit fuir encore, toujours plus loin vers l'est. Son incroyable périple la mènera jusqu'à Samarcande et Tachkent. Une aventure exceptionnelle, rythmée de dangers, de rencontres et de découvertes.

Lonek le hussard

Jean-Jacques Greif. - L'École des loisirs 2000, Médium

Après la biographie de sa mère dans « Une nouvelle vie Malvina », Jean-Jacques Greif retrace la vie de son père. Cet homme brillant né en 1905 aux confins de l'empire austro-hongrois a vécu tous les événements qui ont bouleversé l'Europe. Entré dans la résistance, déporté à Auschwitz, il devient une sorte d'archétype de l'histoire de ce demi-siècle. L'intérêt de ce récit passionnant est soutenu par le style alerte et rapide de l'auteur.

La Maison vide

Claude Gutman, ill. Philippe Mignon. - Gallimard Jeunesse, 2002, Folio junior ; Édition spéciale

Premier volume d'une trilogie. David, 15 ans en 1944, voit par deux fois partir ceux qu'il aime vers la mort. Racontant sa descente aux enfers d'adolescent juif dans la France de la Seconde Guerre mondiale, il écrit pour exorciser, se libérer de ce dont il se sent coupable : avoir survécu à ses parents et à ses amis.

Suite dans :

L'Hôtel du retour

Rue de Paris

Claude Gutman, ill. Philippe Mignon. - Gallimard Jeunesse, 2003; 2004, Folio Junior ; Édition spéciale

Même pas juif !

Jerry Spinelli, trad. Luc Rigoureux. - Hachette Jeunesse, 2005, Le Livre de poche Jeunesse ; Roman historique

Comment un jeune orphelin fait acte de résistance et prouve d'un courage à toute épreuve dans l'enfer du ghetto de Varsovie. Malgré son âge tendre et grâce à sa petite taille qui lui permet de se faufiler partout, Misha vient en aide à ceux qui l'entourent. Une figure inoubliable.

Mon enfance en Allemagne nazie

Ilse Kohn, trad. Michèle Poslaniec. - L'École des loisirs, 1982, Médium

L'adulte rescapée de la guerre et du nazisme raconte son enfance de 1935 à 1945 en Allemagne : les séparations, les épreuves, les peurs, mais aussi les actes de courage, de résistance et la volonté de survie.

Monsieur Fugue ou Le mal de terre

Ulliane Atlan. - L'École des loisirs, 2000, Théâtre

Quatre enfants misérables, affamés, sortent d'un égout où ils ont trouvé refuge après la destruction du ghetto. Des soldats les piègent et les embarquent sur un camion, destination « Bourg pourri ». L'un d'eux accompagne de ses histoires le terrible voyage. Une pièce de théâtre dure et bouleversante.

Une Nouvelle vie, Malvina

Jean-Jacques Greif. - L'École des loisirs, 2000, Médium

L'auteur retrace la vie de sa mère, née en Pologne en 1916, en butte à l'antisémitisme, qui s'exile à Paris pour faire ses études puis entre dans la Résistance. Le portrait d'une femme à la personnalité hors du commun, qui affronte avec ténacité et un courage exceptionnels coups du sort et obstacles divers et dont le destin personnel s'imbrique dans l'histoire chaotique de l'Europe.

Quand les grands jouaient à la guerre

Ilana Flutszejn-Gruda. - Actes Sud Junior, 2006, Ado

L'histoire autobiographique de la petite Ilana, juive polonaise. Hitler met brutalement fin à son enfance : elle fuit avec sa famille en Russie puis en Ouzbékistan. Le récit est sobre et très fort, à la fois sur la Shoah et sur l'enfance : l'intensité, la qualité de la mémoire et la fraîcheur des souvenirs de cette femme sont étonnants.

Souvenirs de ma vie dans un village de Pologne

Toby Knobel Fluek, trad. Jean-François Ménard. - Gallimard Jeunesse, 1991, Page blanche

1930-1949. Un livre de souvenirs à la fois quotidiens et douloureux évoqués à travers la peinture et l'écriture. L'auteur – qui est peintre – évoque son enfance dans un village de Pologne, les traditions juives, puis 1939, l'horreur des occupations successives, le ghetto et les camps. Des textes très simples commentent de fines reproductions de tableaux en couleurs.

La Steppe infinie

Esther Hautzig. - L'École des loisirs, 1987, Médium

Après dix ans de bonheur à Wilno en Pologne, Esther fait brusquement connaissance, un matin de juin 1941, avec l'horreur de la guerre, la déportation en Sibérie, la lutte contre le froid, la faim, le désespoir. Un livre émouvant et formidablement tonique.

Sur la tête de la chèvre

Franka Siegal, trad. Tessa Brisac. - Gallimard Jeunesse, 2003, Folio Junior
Comment, en Hongrie et en Ukraine, une petite fille et sa famille juive vivent le drame de la guerre et du ghetto sans désespoir ni haine mais avec un courage extraordinaire.

Suite dans :

La Grâce au désert

Franka Siegal, trad. Tessa Brisac, ill. Van Nascimbene. - Gallimard Jeunesse, 2003, Folio Junior [épuisé]

Taille 42, L'histoire de Charles Pollak racontée par Malika Ferdjoukh

Malika Ferdjoukh. - L'École des loisirs, 2007, Medium

Fils d'émigré juif hongrois, Charly vit à Montmartre, la vie modeste et heureuse d'un enfant de tailleur. La guerre arrive, avec son lot de déplacements... Rien d'héroïque, survivre au jour le jour, chaque décision étant lourde de conséquences : porter ou non l'étoile jaune... La force de ce livre est de dire les choses ordinaires, les petites choses de la vie quotidienne. Un témoignage fort sur l'antisémitisme de la société française à cette époque.

Le Temps des mots à voix basse

Anne-Lise Grobet. - Joie de lire, 2007, Récits

Le témoignage, écrit bien des années plus tard, du sentiment d'incompréhension et d'injustice éprouvé par un enfant au moment de la montée du nazisme. C'est par des menus faits, des impressions et des changements de comportements que l'adulte d'aujourd'hui analyse, qu'est suggérée la progression lente de l'état qui se referme peu à peu sur la famille d'Oskar. Un formidable réquisitoire contre l'oubli.

À partir de 15 ans

L'Enfant caché

Berthe Burko-Falman. - Le Seuil, 1997, Fictions

Pendant l'Occupation une petite fille juive a été cachée à la campagne où elle a grandi sous un nom d'emprunt. À la fin de la guerre, sa tante, seule survivante de la famille, l'emmène vivre avec elle à Paris. Le récit d'une existence à jamais bouleversée : toute sa vie Esther restera déchirée entre attachements et arrachements, projets et souvenirs, présences et absences.

Inconnu à cette adresse

Kathrine Kressmann Taylor, trad. Michèle Lévy-Bram. - Hachette Jeunesse, 2007, Le Livre de poche Jeunesse ; Histoires de vies

La correspondance fictive de 1932 à 1934 entre Martin, un Allemand retourné en Allemagne, et Max, Juif américain. Martin, favorable aux nazis, ira jusqu'à abandonner aux nazis la sœur de Max, qui saura se venger subtilement. La force et l'efficacité de ce texte résident dans sa concision et sa simplicité. Écrit en 1938 aux États-Unis, ce texte était inconnu en France jusqu'en 1999.

J'ai pas pleuré

Ida Grinspan et Bertrand Poirot-Delpech. - Pocket 2003, Pocket Jeunes Adultes

Ce livre, écrit par Bertrand Poirot-Delpech, est le témoignage d'Ida Grinspan, déportée en janvier 1944, à 14 ans, et rescapée d'Auschwitz. La grande force de ce témoignage c'est qu'il parle du temps d'avant la rafle, puis des camps, puis, et c'est plus rare, de l'après, pour conclure : « qu'on ne revient jamais complètement d'Auschwitz ».

Kiev 41 Babi Yar

Muriel Pernin. - Seuil, 1995, Fictions

C'est le récit du témoignage de David Grigorievitch Eisenberg qui a survécu dans la clandestinité, puis a été dénoncé, emprisonné et marqué définitivement dans sa chair et son âme par la torture, suite au massacre de Babi Yar, où les Juifs ukrainiens ont été abattus en masse par les Allemands avec la complicité de la police locale. Un récit avec des phrases brèves et des mots simples pour tenter d'exprimer ce qui est presque impossible à transmettre.

La Lumière volée

Hubert Mingarelli. - Gallimard Jeunesse, 2002, Folio Junior

Tout près du ghetto de Varsovie, un cimetière : c'est là que le jeune Elie se cache et tente de survivre, peuplant sa solitude de rêves et des poèmes. L'arrivée de Gad - un autre adolescent juif pourchassé - illumine un moment cette solitude. C'est l'ébauche d'une amitié, brutalement interrompue. Une écriture intense, brève et sensible donne à ce court roman un ton profondément bouleversant.

Le Ring de la mort

Jean-Jacques Greif. - L'École des loisirs, 1998, Medium

Fuyant l'antisémitisme et la misère qui ont marqué son enfance en Pologne, Moshe s'est exilé à Paris où il partage sa vie entre son métier de cordonnier et la boxe. En 1941 il est arrêté, puis déporté à Auschwitz. L'auteur s'appuie sur les souvenirs racontés par Maurice Gardaz dans « Un Survivant » (Plon) et transmet le témoignage d'un rescapé des camps d'extermination nazis.

La Rue qui descend vers la mer...

Nicole Ciravégna. - Magnard Jeunesse, 2005, Tipik littérature

Janvier 1943. Le quartier juif de Marseille est encerclé. Aldo, le jeune résistant, tente de sauver Sarah de la déportation et de la mort.

DOCUMENTAIRES

À partir de 9 ans

Anne Frank une vie

Rud Van Der Rol et Rian Verhoeven, trad. Brigitte Hendrickx. - Fondation Anne Frank Casterman, 1992

En plus du journal lui-même, devenu un classique, ce documentaire est un parfait complément pour comprendre les souffrances de tout un peuple à travers une histoire individuelle. C'est aussi un outil très bien fourni : grâce à une iconographie très riche, un lexique, un index et une chronologie.

À partir de 11 ans

1943-1945 déporté, témoin des Crimes nazis contre l'humanité

PEMF, 1994, BT Histoire

André Rogerie, un déporté qui connut plusieurs camps, raconte l'univers concentrationnaire et l'extermination, son récit étant souligné de photos et de témoignages généralement connus, parfois très rares. Toute l'honneur créée par les nazis est ici transmise. Un livre très fort, sans effets inutile. Absolument indispensable.

Histoire de la Shoah : de la discrimination à l'extermination

Clive A. Lawton, trad. Jean Esch. - Gallimard Jeunesse, 2002

Auschwitz : l'histoire d'un camp d'extermination nazi

Clive A. Lawton, trad. Jean Esch. - Gallimard Jeunesse, 2003

Deux titres pour expliquer les mécanismes qui conduisent à l'extermination systématique des Juifs d'Europe. Le premier inscrit ses explications dans le contexte historique, le second se focalise sur le cas du camp d'Auschwitz-Birkenau, du choix du site à la libération du camp par les Russes. Sérieux et bien documentés, ces deux titres réunissent une iconographie diversifiée et enrichissante.

J'ai vécu les camps de concentration la Shoah

Simone Lagrange, Cristina Szenberg et André Migdal, témoignages recueillis par Véronique Guillaud, photogr. S. Zaubitzer. - Le Mémorial de Caen

Bayard Jeunesse, 2004, Les Dossiers Okapi ; J'ai vécu

Les trois auteurs n'ont rien oublié de leur horrible expérience : ils témoignent. Déportée à Auschwitz, cachée dans les égouts pour échapper au destin tragique des Juifs du ghetto de Varsovie ou déporté à Neuengamme, ce sont trois parcours terribles et exceptionnels qu'ils nous racontent sans fard. Complété par un court mais utile dossier documentaire.

La Seconde guerre mondiale

Annette Wlewiorka, ill. Michel Pierre. - Casterman 1999, Repères

Histoire

Le récit, toujours clair et convaincant de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Aux chapitres linéaires et chronologiques s'ajoutent deux approches thématiques : un chapitre sur résistances et collaboration et un dossier consacré au génocide. La qualité du choix iconographique qui associe des photographies et des affiches de propagande des différents acteurs du conflit offre une utile et passionnante lecture des événements.

À partir de 13 ans

Auschwitz expliqué à ma fille

Annette Wlewiorka. - Seuil, 1999

Sous la forme d'un dialogue entre une mère et sa fille, l'auteur tente d'expliquer l'Inexplicable : l'extermination systématique et organisée de millions d'hommes, de femmes et d'enfants sous le prétexte qu'ils étaient juifs ou tsiganes. Au fil des pages le texte propose certaines définitions indispensables et rend compte de nombreux débats suscités par cette question.

Irène Hajos : Le témoignage d'une juive hongroise

Irène Hajos, éd. Chantal Gerbaud. - Syros Jeunesse, 2006, Les Documents Syros

Le témoignage poignant d'une juive hongroise qui survit à sa déportation à Auschwitz. C'est le récit d'une vie entière : Irène Hajos raconte non seulement l'histoire de sa déportation mais aussi les difficultés et les obstacles rencontrés dans sa lente reconstruction depuis son émigration en France, puis son engagement après quarante ans de silence. Une belle leçon de vie.

La Shoah, la mémoire nécessaire

publié par la Fondation pour la mémoire de la Shoah, dir. Caroline Carissani, préf. Simone Weil. - Milan Jeunesse, 2006

De la montée de l'antisémitisme en Allemagne à la réflexion sur la mémoire nécessaire de la Shoah, ce livre organisé en courts articles d'une page et écrit par plusieurs auteurs, aborde la question sous des angles très variés, multipliant les entrées et les exemples. Un hommage émouvant est rendu aux enfants juifs déportés de France à travers la publication d'un extrait du Mémorial des enfants juifs de France.

Le Voyage sans retour des enfants d'Izieu

Catherine Chaine. - Gallimard Jeunesse, 1994

À l'occasion de l'inauguration du musée-mémorial d'Izieu, une évocation de la vie quotidienne des quarante-quatre enfants d'Izieu et des circonstances de leur rafle. Bonne synthèse journalistique, mise en pages et illustrée avec clarté.

À partir de 15 ans

Questions sur la Shoah

Gérard Rabinovitch. - Milan, 2000, Les Essentiels Milan

Des définitions précises - solution finale, holocauste, Hourban ou Shoah -, des données chiffrées et un propos généralement accessible répondent aux interrogations qui se posent aux jeunes. Origine de l'antisémitisme, mise en place de la mécanique d'extermination, réaction des gouvernements, rôle de l'Église sont abordés clairement et permettent de bien cerner les différents aspects de la réalité de la Shoah.

La Shoah : L'impossible oubli

Anne Grynberg. - Gallimard, 1995, Découvertes Gallimard ; Histoire

Sur un sujet difficile, un titre indispensable sur les grandes étapes de ce qu'on appelle la solution finale de la question juive, de la montée du nazisme aux camps de Chelmo, Belzec, Sobibor, Treblinka et Auschwitz-Birkenau. Un dossier aborde les débats historiographiques et la question des négationnistes.



Centre National de la littérature pour la jeunesse
La Joie par les livres
25 boulevard de Strasbourg - 75010 Paris
Tél. 01 55 33 44 44 / Fax 01 55 33 44 55
E-mail : cnle@lajoieparleslivres.com

Annexe 14 : Liste CNDP (Centre Nationale de Documentation Pédagogique)

Primaire

Mémoire et Guerre 1939 - 1945

Documentaires

DAENICKX, Didier ; PEF

Il faut désobéir : il y a 60 ans, la France sous Vichy

Paris : Rue du monde, 2002. 36 p. : ill. en coul. (Collection Histoire d'histoire). ISBN 2-912084-34-2.

Plutôt que de dénoncer, l'auteur a choisi d'offrir une référence positive aux enfants. L'album raconte des faits réels qui ont eu lieu en 1942 à Nancy, un des rares cas où des policiers ont eu le courage de faillir à leur devoir d'obéissance.

GODARD, Philippe

La Seconde Guerre mondiale (1939-1945)

Paris : Sorbier, 2003. 44 p. : ill. (Collection La vie des enfants). ISBN 2-7320-3772-9.

Les grandes étapes de ce conflit sont retracées, en expliquant les luttes idéologiques (démocratie, socialisme, fascisme, nazisme...) de cette période et la vie quotidienne des enfants, pris dans un système qui désirait les embrigader et les manipuler.

HATT, Christine

La Deuxième Guerre mondiale

Paris : Gamma Jeunesse, 2003. 64 p. : ill. ISBN 2-7130-1968-0.

La seconde guerre mondiale est abordée à partir de documents originaux : rapports officiels, livres, journaux intimes, lettres, poèmes et discours.

HAUGUEL, Jean-Paul

La Seconde Guerre mondiale, quand j'étais petit

Caen : Mémorial de Caen, 2000. 15 p. : ill. (Collection 2 euros. 8-12 ans). ISBN 2-910201-98-8.

Un des grands événements du XX^e siècle : la seconde guerre mondiale, raconté aux enfants.

MIQUEL, Pierre

La Deuxième Guerre mondiale racontée aux enfants

Caen : Mémorial de Caen/Perrin, 2000. 184 p. : ill. ISBN 2-262-01678-X.

Cet ouvrage vise à faire connaître aux jeunes le conflit qui, de 1939 à 1945, a embrasé la terre entière.

SAGNIER, Christine

La Guerre de 1939-1945 : pour la faire connaître aux enfants

Paris : Fleurus, 2002. 32 p. : ill.

Une collection richement illustrée qui initie les jeunes lecteurs à l'histoire des peuples et des civilisations. Elle propose également deux pages d'images détachables avec leurs légendes

Revue

Célébrer le 8 mai

JDI, mai 2002, n° 9, p. 47-48.

Jour férié, le 8 mai est souvent un sujet de réjouissances pour les élèves, bien qu'ils en ignorent parfois la signification. Les activités présentées ici ont pour objectif de présenter la raison d'être du 8 mai, d'aborder la seconde guerre mondiale en insistant sur quelques dates majeures comme le débarquement du 6 juin 1944.

Littérature de jeunesse

BESSON, Jean-Louis

Paris rutabaga : souvenirs d'enfance, 1939-1945

Paris : Bayard, 1995. 94 p. : ill. en coul. ISBN 2-227-70453-5.

Sous forme d'un journal illustré, à partir d'un journal intime écrit durant la seconde guerre mondiale, l'auteur nous offre son témoignage d'enfant sur ce qu'il a vu, vécu et ressenti entre 7 et 10 ans.

BONOTAUX, Gilles ; LASSERRE-BONOTAUX, Hélène

Quand ils avaient mon âge, de sombres oiseaux déchiraient leur ciel : Londres, Paris, Berlin, 1939-1945

Paris : Autrement Jeunesse, 2003. 40 p. : ill.

Pendant la seconde guerre mondiale, les destins de trois petites filles de 8 ans en décembre 1939 : Mary à Londres, Suzanne à Paris et Heidi à Berlin. À travers ces destins, il s'agit d'expliquer aux enfants comment d'autres jeunes de leur âge ont vécu ces années de guerre.

CAUSSE, Rolande

Rouge braise

Paris : Gallimard, 1998. 95 p. : ill. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-052371-3.

Ce court roman met en scène une fillette de dix ans, Dounia, qui vit les deux dernières années de la seconde guerre mondiale avec sa grand-mère, chargée de prendre soin d'elle, en l'absence de ses parents. Elle va observer de drôles de choses liées à la Résistance.

CAUSSE, Rolande

Oradour, la douleur

Paris : Syros Jeunesse, 2001. 110 p. : ill. (Collection Les uns les autres). ISBN 2-7485-0003-2.

Le 10 juin 1944, vers 14 heures, les SS encerclent Oradour-sur-Glane. L'horreur commence. Elle est ici racontée à travers de courtes scènes vécues par les survivants.

HASSAB, Yaël ; HOFFMANN, Ginette

À Paris sous l'Occupation

Paris : Casterman, 2000. 46 p. : ill. en coul. (Collection Des Enfants dans l'histoire). ISBN 2-203-13748-7.

Paris, 1942. Clara, douze ans, porte l'étoile jaune sur sa jolie robe. À l'école, dans la rue ou dans l'immeuble qu'elle habite avec ses parents, rien n'est plus comme avant. Heureusement qu'elle peut compter sur Julien, son voisin et meilleur ami. Celui-ci la soutiendra, même quand des policiers sonneront chez elle et emmèneront sa mère au Vélodrome.

LÉOURIER, Christian

Histoires et récits de la Résistance

Paris : Nathan Jeunesse, 2003. 187 p. : ill. (Collection Contes et légendes). ISBN 2-09-250140-2.

Évocation en seize récits des mouvements de résistance en France pendant la seconde guerre mondiale et de ceux qui se sont battus contre l'occupation allemande et le gouvernement de Vichy : J. Moulin, les pêcheurs de l'île de Sein, R. Mouchotte, R. Gary, les étudiants ayant défilé le 11 novembre 1940 sur les Champs-Élysées en dépit des interdictions.

MAUFFRET, Yvon

Un été entre deux feux

Paris : Rageot, 2003. 153 p. : ill. (Collection Cascade). ISBN 2-7002-2869-3.

En juin 1940, Jeanne et Lucien ont quitté Paris et progressent sur la route de l'exode. Lucien est parti à bicyclette, traînant sa grand-mère dans une remorque. Il rencontre Jeanne à la recherche de sa mère et de ses deux petites sœurs jumelles. Avant chaque chapitre et à la fin de l'ouvrage un paragraphe rappelle les événements de cette période de la seconde guerre mondiale.

MINGARELLI, Hubert

La Lumière volée

Paris : Gallimard Jeunesse, 2002. 134 p. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-053675-0.

1942. Élie, onze ans, vit dans le cimetière du ghetto de Varsovie, installé contre la tombe de Joseph Cytrin à qui il confie ses inquiétudes, ses découvertes. Une nuit, il rencontre Gad avec qui il va se lier d'amitié.

MIRANDE, Jacqueline

Sarah

Paris : Castor poche-Flammarion, 2003. 131 p. (Collection Castor poche : Voyage au temps de...). ISBN 2-08-161620-3.

Sarah a quinze ans pendant la seconde guerre mondiale. En 1939, elle a dû fuir en zone libre chez sa cousine Hélène. Son père, grand résistant, est parti en Angleterre. Ses relations avec la Résistance et son nom juif exposent Sarah à beaucoup de risques. Le récit est accompagné d'un dossier qui donne des informations

historiques sur les événements vécus par l'héroïne.

SOSZEWICZ, Régine

Les Étoiles cachées

Paris : Castor poche-Flammarion, 2000. 96 p. : ill. (Collection Castor poche, Junior). ISBN 2-08-164692-7.

Un livre témoignage sur la seconde guerre mondiale.

UNGERER, Tomi

Otto : autobiographie d'un ours en peluche

Paris : École des loisirs, 2002. 31 p. : ill. ISBN 2-211-06198-2.

Cette fausse autobiographie, racontée par un ours témoin et porte-parole de l'Histoire, offre aux jeunes lecteurs des parcours de lecture à plusieurs niveaux : les différentes scènes rapportées dans cet album en images et en mots (déportation, bombardement, vie quotidienne dans les quartiers urbains américains...), pourront être confrontées à d'autres, mises en mots et en images au cours de lectures en réseau.

Vidéocassettes

COMBES, Georges ; WEIBEL, Colette

Une rentrée 40

Paris : CNDP, 1990. 1 vidéocassette VHS, 15 min, SECAM. Images à lire, V 3426.

À travers l'amitié d'un instituteur et d'un élève juif, découverte des exigences du régime de Vichy.

PERNOT, Hervé ; IMBERT, Thierry

Parcours d'histoire 07 (Nouvelle formule)

Paris : CNDP, 1999. La France résistante, 1 VHS, 39 min, SECAM. + 3 livrets.

Durant la seconde guerre mondiale, les plateaux du Vercors furent le théâtre de bravoure et de barbarie. Les résistants, opposés au régime de Vichy et à l'occupation allemande, y ont défendu la liberté de la France au prix de leur vie.

RENAUDEAU, Pierre-Marc ; WALLET, Jacques

La Seconde Guerre mondiale

Paris : CNDP/La Cinquième, 1995. 1 VHS, 20 min, SECAM + 1 notice. Dédales histoire. Images à lire.

Cette frise chronologique détaillée situe la période concernée : de la déclaration de la guerre en 1939 à la libération en 1945. De Gaulle descend les Champs-Élysées ; trois personnages de milieux différents présentent leur point de vue : une concierge, un très jeune résistant FFI et un délégué militaire de la Résistance à Londres. Claude Villers explique les raisons pour lesquelles les Allemands n'ont pas cru au débarquement du 6 juin 1944.

VACHET, Pascale ; BAUDRION, Christian ; MICHEL, Jean

La Résistance : une leçon d'histoire

Dijon : CRDP de Bourgogne, 2001. 1 VHS, 39 min, SECAM. + 2 notices.

Une classe de CM2 de Mâcon (Saône-et-Loire) accueille Lucie Aubrac. Le film présente le travail des élèves avant la visite (recherche des questions, montage d'une exposition), la visite de l'exposition, les réponses de Lucie Aubrac aux questions des élèves. Un livret propose des activités avec les élèves : progression pédagogique, mise en œuvre, prolongement (exploitation des réponses de L. Aubrac).

Site Internet

Le Mémorial de Caen : un musée pour la paix

www.memorial-caen.fr/

Découverte du Mémorial ainsi que de nombreuses pistes pédagogiques pour les cycles du primaire. Figurent également les rendez-vous autour du Mémorial (thème de la paix), les produits de la médiathèque et de la librairie du mémorial. Possibilité de se procurer de nombreux documents (textes ou vidéos) préparant la visite ou renseignant sur l'histoire de la seconde guerre mondiale, le monde à l'heure de la guerre froide, la construction de l'Europe, le hall de la paix, le monde dans tout ses états et civilisations. Service éducatif premier degré.

Déportation - Shoah

Littérature de jeunesse

CAIN, Larissa

J'étais enfant à Varsovie

Paris : Syros Jeunesse, 2003. 125 p. (Collection Tempo). ISBN 2-7485-0127-6.

Née en 1932, Larissa Cain a connu les affres de la seconde guerre mondiale. Elle fait ici le récit de son enfance dans le ghetto de Varsovie et des difficultés d'être une petite fille juive terrorisée par les nazis.

CAUSSE, Rolande ; ZLATIN, Sabine

Les Enfants d'Izieu

Paris : Seuil, 1994. 103 p. ISBN 2-02-022132-2.

Le long poème des enfants d'Izieu, le livret d'opéra dont la musique est composée par Nguyen-Thie-Dao ainsi qu'un témoignage de Sabine Zlatin, fondatrice de la maison d'Izieu.

CIRAVEGNA, Nicole

La Rue qui descend vers la mer

Paris : Magnard Jeunesse, 1996. (Collection Les romans). ISBN 2-210-97737-1.

Une nuit de janvier de 1943, deux adolescents, Aldo et Sarah, sont déportés, sans savoir pourquoi, avec tout le peuple des vieux quartiers de Marseille.

GUENO, Jean-Pierre

Les Enfants du silence : mémoires d'enfants cachés, 1939-1945

Paris : Milan, 2003. 156 p. : ill. ISBN 2-7459-1011-6.

Présentation d'une douzaine de lettres d'enfants juifs qui furent cachés pendant la seconde guerre mondiale en France et échappèrent ainsi à la déportation.

HASSAN, Yaël

Un grand-père tombé du ciel

Paris : Casterman, 1997. 120 p. : ill. (Collection Romans Casterman. Dix & plus). ISBN 2-203-11794-X.

Que se passe-t-il quand, croyant être privé à jamais de grands-parents pour cause de guerre meurtrière, il vous tombe du ciel un grand-père tout neuf ?

HAUSFATER-DOUIEB, Rachel

Le Petit Garçon étoile

Paris : Casterman, 2003. Ill. en coul. (Collection Les Albums Duculot). ISBN 2-203-56523-3.

Un petit garçon apprend de la bouche des autres qu'il est une étoile et il s'en réjouit. Mais ce n'était pas bien du tout, car son étoile avait trop de bras. Sur le thème de la Shoah.

KORKOS, Alain

En attendant Éliane

Paris : Pocket Jeunesse, 2002. (Collection Pocket Junior). ISBN 2-266-12208-8.

Retrouvée au fond d'une valise, une poupée ravive les souvenirs de Simon Zahar, pâtissier à Paris. Seul dans sa boutique, il attend toujours le retour d'Éliane, sa sœur jumelle disparue dans la rafle du Vel d'Hiv. Il attend, et les souvenirs de son enfance en Algérie, puis de l'exil à Paris hantent son esprit.

RAPAPORT, Gilles

Grand-père

Paris : Circonflexe, 1999. 30 p. : ill. en coul. ISBN 2-87833-224-5.

Comment transmettre une mémoire qui n'est pas la nôtre, qui n'est pas seulement celle d'un homme, mais de millions d'êtres. Le récit de la vie de Grand-père doit transmettre l'histoire de la Shoah et la mémoire de ces hommes et de ces femmes livrés à la barbarie.

VITTORI, Jean-Pierre

La Déportation : les sabots

Paris : Nathan Jeunesse, 2003. 128 p. (Collection Les romans de la mémoire). ISBN 2-09-211272-4.

Rémy, lycéen de 17 ans, raconte son combat pour survivre pendant la seconde guerre mondiale alors qu'il est arrêté et déporté comme toute la population de son village.

Vidéocassettes

GOUPIL, Catherine

Parcours d'histoire 01 (Nouvelle série)

Paris : CNDP/La Cinquième, 1999. 1940-1944, Paris au temps des rafles, 1 VHS, 39 min. SECAM. + 2 notices, bibliographie.

Le camp de Drancy est aujourd'hui un ensemble de logements sociaux. Revisiter ces bâtiments, c'est retrouver l'histoire de la déportation des Juifs de France par les Allemands et le régime de Vichy.

Multisupport

Les Enfants et la Shoah

Valise pédagogique

Sèvres : Yad Layeled France, 1 vidéo + 1 cassette audio + 1 livre Une île rue des oiseaux + 1 livre Un grand-père tombé du ciel + 6 guides pédagogiques. + 1 livret + 1 affiche.

Le thème de la Shoah par l'utilisation de documents accompagnés d'un commentaire pédagogique : des romans plus ou moins autobiographiques (Uri Orlev : Une île, rue des oiseaux ; Yaël Hassan ; Un grand-père tombé du ciel), des témoignages sur cassette audio (textes sur le quotidien des enfants juifs pendant la Shoah) et des témoignages vidéo d'enfants cachés.

© SCÉREN - CNDP

Créé en avril 2004. Actualisé en avril 2007 - Tous droits réservés. Limitation à l'usage non commercial, privé ou scolaire.

Collège

1939-1945 - Occupation - Résistance

Ouvrages généraux

Le Mémorial junior

Caen : Mémorial de Caen, 2002. 15 p. : ill. ISBN 2-914230-36-2.

Document, abondamment illustré, d'aide à la découverte des différents espaces du Mémorial de Caen à travers les événements et les objets.

BOURNIER, Isabelle

Le Mémorial, parcours historique : cahier d'histoire chronologique, 3e

Caen : Mémorial de Caen, 2002.

Cahier d'activités permettant une découverte, en plus des espaces Seconde guerre mondiale et Débarquement, des nouveaux espaces Guerre froide et Des mondes pour la paix du Mémorial. Questions sur les sites du débarquement.

GAUSSEN, Dominique

Jean Moulin et ceux qui ont dit non

Paris : Mango Jeunesse, 2002. 63 p. : ill. (Collection Regard d'aujourd'hui). ISBN 2-7404-1420-X (Cart.).

À travers des dessins, photographies, bandes dessinées, gravures, peintures et découpages, cette analyse des événements historiques durant la seconde guerre mondiale rend hommage à Jean Moulin, devenu symbole de la Résistance française.

RIGNIER, Stéphane

Sur le fil de l'histoire : cahier d'histoire, 3e

Caen : Mémorial de Caen, 2002. (Collection Thématique).

Cahier d'activités permettant une découverte, en plus des espaces Seconde guerre mondiale et Débarquement, des nouveaux espaces Guerre froide et Des mondes pour la paix du Mémorial. Questions sur les sites du débarquement.

ROUSSO, Henry

Les Années noires : vivre sous l'Occupation

Paris : Gallimard, 1992. 192 p. : ill. (Collection Découvertes Gallimard). ISBN 2-07-053217-8.

La vie sous l'Occupation avec une analyse du gouvernement de Vichy. Le phénomène de la collaboration, d'un côté, et de la Résistance, de l'autre. Le système répressif mis en place par les Allemands jusqu'à la libération du pays.

WIEVIORKA, Annette ; PIERRE, Michel

La Seconde Guerre mondiale

Paris : Casterman, 1999. 96 p. : ill.

Album illustré expliquant la seconde guerre mondiale.

Revue

La Seconde Guerre mondiale

Science et vie junior, dossier hors série, 2001, p. 1-63.

Après une partie consacrée à l'histoire événementielle, cet ouvrage s'intéresse aux conditions de vie : tickets de rationnement, port obligatoire pour les Juifs de l'étoile jaune, déportation, camps de la mort.

Souvenirs de jeunes pendant la guerre 1939-1945

BT2. Nouvelle série, novembre 2000, n° 33, p. 1-63.

Dossier : souvenirs de la seconde guerre mondiale par des témoins bordelais, recueillis par des collégiens et des lycéens. Le début de la guerre. La vie quotidienne pendant la période 1939-1945. La Résistance et la collaboration. La libération. De la fragilité des témoignages. Réflexion sur la démarche de l'enquêteur et celle de l'historien.

Vivre en France sous l'Occupation

Textes et documents pour la classe, mars 2003, n° 852, p. 3-53.

Étude de la vie quotidienne des Français sous l'occupation allemande de 1940 à 1944 : survie malgré les pénuries, restrictions, distractions, fluctuations de l'opinion publique française, différences entre zone libre et zone occupée, résistance. Séquences pédagogiques. Bibliographie, webographie.

CLERC, Catherine

La Seconde Guerre mondiale en livres et en films

Lire au Collège, décembre 2001, n° 59-60, p. 17-21.

Bibliographie commentée destinée aux collégiens sur le thème de la seconde guerre mondiale regroupant romans, documentaires, bandes dessinées, albums, synopsis et films.

HAMON, Bernard

Expulsée de Lorraine - 1940-1945

BT, novembre 2000, n° 1122, p. 1-33.

Reportage, à travers le témoignage d'Odette André, sur l'exode forcé de milliers de Français de Lorraine et d'Alsace, chassés brutalement de chez eux, en 1940 : rappel historique sur la situation de ces deux régions, conditions de l'expulsion, retour des évacués après l'armistice du 25 juin 1940, la vie quotidienne des expulsés jusqu'à la Libération. Éléments bibliographiques, chronologie.

LEROUX, Bruno ; JOFFREDO, Loïc

La Résistance : ces Français du refus

Textes et documents pour la classe, 15 février 1998, n° 750, p. 1-37.

La Résistance de 1940 à 1944, décrite à partir des archives de Vichy et de la France Libre. Sociologie, motivations, formes d'engagement des résistants. Le rôle des jeunes, des femmes et des étrangers dans la Résistance. L'importance des émissions de radio de la BBC. L'organigramme de la Résistance en juin 1944. Les mythes de la Résistance. Analyse d'affiches sur les FFI. Bibliographie.

STORA, Benjamin ; ROUX, Antoine

L'Armée d'Afrique : les oubliés de la Libération

Textes et documents pour la classe, 15 mars 1995, n° 692, p. 1-38.

De la campagne de Tunisie à la campagne d'Italie, du débarquement de Provence à la libération de l'Alsace, la participation des troupes africaines, et plus spécialement nord-africaines, a été des plus importantes. Pourtant, les « Africains » auront été les grands oubliés, au moment des commémorations de la victoire. Ce dossier retrace leur histoire entre 1940 et 1945, mais il veut aussi analyser les raisons d'un tel « oubli ».

Revue : Analyses d'œuvres littéraires

CHOLLET, Christine ; DOUCEY, Bruno

Robert Desnos : « Ce cœur qui haïssait la guerre »

Nouvelle revue pédagogique, février 2001, n° 6, p. 25-32.

La séquence permet l'étude des spécificités sémantiques et formelles des poèmes engagés retenus, l'amorce d'une réflexion sur les conditions de publication et de diffusion sous l'Occupation et sur la question de l'engagement de l'écrivain. Pistes d'expression écrite créative.

CZARNY, Norbert

La poésie engagée : Résistance, déportation et libération

L'École des lettres des collèges, mars 1999, n° 11, p. 21-58.

Groupe de textes sur le thème de la poésie engagée pendant la seconde guerre mondiale correspondant à l'étude de poèmes de Robert Desnos, Paul Eluard, René Char, Louis Aragon et Primo Levi et d'une affiche allemande de propagande représentant le groupe Manouchian, à travers divers aspects de la période : la lutte clandestine, le maquis, la répression.

CZARNY, Norbert

« Quoi de neuf sur la guerre ? », de Robert Bober

L'École des lettres des collèges, 15 octobre 2000, n° 5, p. 85-96.

Étude des approches possibles, en classe de 3e, du roman de l'écrivain Robert Bober sur le thème de la seconde guerre mondiale.

DAENINCKX, Didier

La Mort n'oublie personne

L'École des lettres des collèges, 15 novembre 1997, n° 5-6, p. 173-188.

Lecture d'une œuvre intégrale en 3e. Ce roman policier, qui se déroule en Flandre française à la fin de l'occupation nazie, permet un lien avec l'étude d'une question d'histoire. En outre, il offre l'avantage d'étudier différentes techniques narratives.

DOUCEY, Bruno

Autour de « La Ronde de nuit » de Patrick Modiano

Nouvelle revue pédagogique, mai 2000, n° 9, p. 49-50.

Propositions de travail interdisciplinaire français-histoire en 3e : élaboration d'une fiche de lecture pour le roman de Patrick Modiano, permettant l'étude de la période de l'Occupation, de la collaboration et de la Résistance.

FAUVIN, Virginie

« Les Héros », de Robert Cormier

L'École des lettres des collèges, 15 décembre 2001, n° 8, p. 1-8.

Présentation et analyse du roman de Robert Cormier Les Héros, ayant pour thème la seconde guerre mondiale.

Questionnaire de lecture.

VAUTRAVERS, Anne

Récits sur la mémoire. Séquence « La poésie engagée : Résistance, déportation et Libération »

L'École des lettres des collèges, 1er décembre 2000, n° 7, p. 61-66.

Propositions de comptes rendus de lecture, en classe de 3e, autour de récits qui portent sur la période de la première et de la seconde guerre mondiale. L'accent est mis sur la Résistance, la déportation et la Libération.

Littérature de jeunesse

BINDI ; MONDAINI

L'Arbre secret

Paris : École des loisirs, 1995. 124 p. (Collection Neuf). ISBN 2-211-02272-3.

Cinq enfants passent comme chaque année l'été dans le château de leur grand-mère, en Italie. Mais cet été, à l'inverse des autres étés, risque de se prolonger : l'école ne rouvrira sans doute pas à la rentrée, car c'est la guerre, malgré l'armistice qui a été signé. Oncle Jean veut gagner la Résistance et vient se cacher au château. Un jour, les fascistes, viennent perquisitionner.

BOUTON, Alain ; FERGUSON, Mathilde ; FAURE Michel (ill.)

Vercors : le combat des résistants

Paris : Bayard, 1994. 52-8 p. (Collection Okapi). ISBN 2-700-94091-1.

Cette bande dessinée fait, à travers l'histoire d'Antoine, un jeune maquisard, le récit d'un des épisodes les plus tragiques de la Résistance. Un dossier historique la complète.

CALVO, Bernard

La Bête est morte !... : la guerre mondiale chez les animaux

Paris : Gallimard Jeunesse, 1995. ISBN 2-07-059073-9.

Dessiné et peint en pleine occupation allemande, cet album de bande dessinée est publié par les Éditions G.p., dans le troisième mois de la Libération. Ce bestiaire sanglant, qui s'inscrit dans la longue tradition du

symbolisme animal, est à l'image de cet épisode parmi les plus monstrueux de l'histoire de l'humanité : féroce et impitoyable

CAUSSE, Rolande

Rue du Souvenir

Villegly (Aude) : Encre bleue éditeur, 2003. 93 p. (Collection Facilire). ISBN 2-84379-254-1.

Une vieille dame raconte à son arrière-petit-fils ses souvenirs de la seconde guerre mondiale. Épisode douloureux de l'histoire alsacienne.

FINCKH, Renate

Nous construirons une ère nouvelle

Paris : École des loisirs, 1992. 314 p. (Collection Médium poche). ISBN 2-211-02807-1.

L'histoire quotidienne de Cornelia, de 1926 à 1945, racontée à la première personne, récit d'une enfance passée dans les jeunesses hitlériennes.

GASPERONI, Estere

Orage sur le lac

Paris : École des loisirs, 1995. 308 p. (Collection Médium). ISBN 2-211-03134-X.

Eva aimerait plaire à son institutrice, mais ses parents refusent de lui laisser porter l'uniforme des jeunesses fascistes italiennes. Eva essaie de comprendre. La vie continue, malgré les bombardements sur Milan, les chuchotements. Un jour, son père est arrêté. Il faut s'enfuir.

HAUTZIG, Esther

La Steppe infinie

Paris : École des loisirs, 1987. 252 p. (Collection Médium poche). ISBN 2-211-01629-4.

Esther Rudomin avait dix ans quand son monde bascula : un matin de juillet 1941, lorsque deux soldats russes, baïonnette au canon, se présentèrent. Ce livre, qui débute par une tragédie, est un témoignage émouvant sur la résistance de l'esprit humain, par la façon dont les Rudomin gardèrent courage tout au long des cinq années que dura leur exil, malgré la faim et les privations en Sibérie.

KERR, Judith

Quand Hitler s'empara du lapin rose

Paris : École des loisirs, 1991. 233 p. : ill. (Collection Médium poche). ISBN 2-211-03126-9.

L'histoire d'Anna, neuf ans, dans l'Allemagne nazie d'Adolf Hitler, son départ de Berlin, son statut de réfugiée.

KERR, Judith

Ici Londres

Paris : École des loisirs, 1992. 336 p. : ill. (Collection Médium poche). ISBN 2-211-07016-7.

La suite de Quand Hitler s'empara du lapin rose. Anna, qui a vu l'ascension nazie, vit à Londres avec son père.

KOEHN, Ilse

Mon enfance en Allemagne nazie

Paris : École des loisirs, 1982. 210 p. (Collection Médium poche). ISBN 2-211-09326-4.

En 1935, Ilse Koehn a six ans et vit avec ses parents à Berlin. Son père et sa grand-mère paternelle étant Juifs, ses parents décident de divorcer pour la protéger des nazis. Le roman retrace la vie de la jeune fille depuis son évacuation à la campagne dans un camp des jeunesses hitlériennes jusqu'à son retour à Berlin où la vie est devenue extrêmement difficile à cause de la guerre et des bombardements. Sa famille fut à nouveau réunie après la guerre.

MAUFFRET, Yvon

Mon journal de guerre

Paris : Rageot, 1996. 192 p. (Collection Cascade). ISBN 2-7002-2397-7.

Noël 1942, Thomas n'a pas vu son père, prisonnier de guerre en Allemagne, depuis plus de deux ans. Pour le tenir au courant de la vie quotidienne de la famille, du temps qui passe, il écrit son journal, pour parler à son père.

MORPURGO, Michael

Anyà

Paris : Gallimard Jeunesse, 2000. 70 p. : ill. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-052825-1.

C'est la guerre. Le village est occupé par les Allemands. Jo essaye de comprendre ce qui se passe.

RICHTER, Hans Peter

Mon ami Frédéric

Paris : Hachette Jeunesse, 2001. 219 p. (Collection Histoires de vies). ISBN 2-01-321878-8.

L'histoire raconte les années difficiles de la seconde guerre mondiale, à travers l'amitié du narrateur et de son copain Frédéric.

RICHTER, Hans Peter

J'avais deux camarades : dix années dans les jeunesses hitlériennes

Paris : Hachette Jeunesse, 2002. 219 p. ISBN 2-01-321967-9.

De 1933 à 1943, l'amitié de Hans et de deux de ses amis tous membres des jeunesses hitlériennes. Roman inspiré par l'expérience de l'auteur.

ROCARD, Anne

Mathilde, Jean, Paul et les autres...

Paris : Grasset Jeunesse, février 2004. ISBN 2-246663717.

Dans un village de bord de mer, certains s'interrogent : le débarquement aura-t-il lieu en Normandie ? Pendant la période trouble de l'occupation allemande, Mathilde, son cousin Paul et leurs amis vont apprendre à ne pas se fier aux apparences. Entre résistants et collaborateurs, engagements avoués ou tenus secrets, que découvriront ces adolescents qui rêvent d'amour et de paix ?

TAYLOR, Kathrine Kressmann

Inconnu à cette adresse

Paris : Hachette Jeunesse, 2002. 94 p. (Collection Histoires de vies). ISBN 2-01-322017-0.

La correspondance fictive, entre 1932 et 1934, entre un Allemand retourné en Allemagne et un Juif américain, marchand de tableaux en Californie, unis par des liens presque fraternels.

UHLMAN, Fred

L'Ami retrouvé

Paris : Gallimard Jeunesse, 1999. 126 p. (Collection Folio Junior). ISBN 2-0752430-2.

Stuttgart, 1932. Âgé de seize ans, Hans Schwartz, fils unique d'un médecin juif, devient l'ami d'un garçon issu d'une famille protestante d'illustre ascendance. Cette amitié se termine dans l'intolérance, un an plus tard, les troubles déclenchés par la venue d'Hitler ayant gagné la ville de Stuttgart.

UNGERER, Tomi

À la guerre comme à la guerre : dessins et souvenirs d'enfance

Paris : École des loisirs, 2002. 115 p. (Collection Médium). ISBN 2-211-06648-8.

Tomi Ungerer raconte ses souvenirs d'enfance dans une famille aisée durant la seconde guerre mondiale, en Alsace où il a changé de nom, de langue, d'écriture, et appris l'idéologie nazie à l'école.

ZEI, Aki

L'Ombrelle mauve

Genève : Joie de lire, 2000. 308 p. ISBN 2-88258-181-5.

Quand Oreste et Philippe, jumeaux de 8 ans viennent dormir chez leur grand-mère, ils lui demandent de raconter le dernier été avant la guerre de 1940, lorsqu'elle et ses frères étaient enfants. Description des péripéties comiques ou tragiques de ces enfants de la banlieue d'Athènes lorsque la menace de la guerre gronde.

Vidéocassettes

Bien le bonjour à la bonne dame. 1 : Une femme résistante

Paris : CNDP, 1992. 1 VHS, 52 min, SECAM. Images à lire, V 3588.

Première partie : à travers le témoignage oral d'une militante de base d'un réseau de résistance et de quelques anciens d'un maquis de la Loire, le film évoque les débuts de la Résistance en France, de 1940 à 1942.

Bien le bonjour à la bonne dame. 2 : Pour l'honneur

Paris : CNDP, 1992. 1 VHS, 52 min, SECAM. Images à lire, V 3589.

Seconde partie : le film évoque le développement des mouvements de résistance et la formation des premiers maquis à partir de 1943.

Les Relais de la mémoire

Paris : Musée Résistance et Déportation/CNDP, 1993. 1 VHS, 27 min, SECAM. Images à lire, V 3727.
1923-1945 : de la montée du nazisme à la Libération. Le récit de la dernière guerre mondiale par ceux qui l'ont vécue et en ont été les victimes. Un témoignage sur les différents mouvements de la Résistance, sur les tortures, les déportations et les camps de concentration. Des documents et des entretiens inédits, avec l'apport du musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

ALLONEAU, Sylvie ; PERNOT, Hervé ; BOUTIN, Séverine

L'Appel du 18 juin, in Imagerie d'histoire 07

Paris : CNDP/La Cinquième, 2000. 1 VHS, 13 min : coul., SECAM.

Événement mythique s'il en est - donc fabriqué, et puisant sa force dans l'éclairage de l'histoire - l'appel du 18 juin 1940 par De Gaulle est dans toutes les mémoires. On montre ici comment ont été réalisés les divers documents relatifs à son discours, lequel n'a été d'abord qu'une « bouteille à la mer », qui a laissé son auteur seul et sans écho. On voit aussi l'état de la résistance extérieure en 1940, et la détermination d'un homme qui réussit finalement à s'imposer.

BERRI, Claude

Le Vieil Homme et l'Enfant

Paris : PAC/Valoria Films/Renn Productions/CNDP, 1966. 1 VHS, 83 min, SECAM + 1 notice. Images à lire, V3840.

Premier long métrage de Claude Berri, le film repose sur les souvenirs de son enfance durant l'Occupation lorsque, petit Juif, il fut confié sous un faux nom à un vieux couple du Dauphiné.

BAUER, Barcha

Le Refus : La Prise de conscience - La Relève - La Désobéissance - La Libération - La Liberté

Paris : CNDP, 2001. 1 vidéocassette 1/2 pouce, 130 min, SECAM + 1 notice. Côté Télé, V4408.

Cette vidéocassette retrace l'histoire de la Résistance en Auvergne de juin 1940 à 1945, en donnant des repères chronologiques essentiels. Elle est constituée de cinq documentaires de 26 minutes chacun, pouvant être visionnés indépendamment les uns des autres et alternant images d'archives et récits. On y découvre clairement l'objectif de ces résistants refusant la soumission à l'ennemi.

BOURGADE, S. ; VEPIERRE, Philippe

Un FTP dans la Résistance

Rouen : CRDP de Haute-Normandie, 1992. 1 VHS, 26 min, SECAM, sonore. + 1 livret.

L'itinéraire de Gustave Avisse résistant chez les francs-tireurs et partisans de 1940 à 1945.

HUSSON, Jean-Pierre

Reims-Berlin : la victoire alliée en Europe

Reims : CRDP de Champagne-Ardenne, 2002. 1 VHS, 12 min, SECAM, + 1 livret (Histoire en mémoire). ISBN 2-86633-363-2.

Chaque année, la victoire alliée de 1945 est commémorée le 8 mai. Et pourtant, la signature de la capitulation allemande qui a mis fin à la seconde guerre mondiale en Europe est intervenue à 2 heures 41 le 7 mai à Reims, puis à Berlin dans la nuit du 8 au 9 mai. Ce film, qui s'appuie sur des documents d'actualité puisés dans les archives de l'INA, de l'ECPA et du CRDP de Champagne-Ardenne, redonne à Reims et au 7 mai 1945 leur dimension historique, tout en expliquant pourquoi cette date et ce lieu ont été rapidement et définitivement effacés par le 8 mai et par Berlin. Il relate les événements qui ont conduit à cette double signature.

JOUTARD, Geneviève

Le Dernier Mot

Besançon : CRDP de Franche-Comté, 1991. 1 VHS, 52 min, SECAM

Évocation de la Résistance en Franche-Comté lors de la seconde guerre mondiale au travers des témoignages oraux de huit personnes : réflexion des témoins sur leur engagement, les difficultés rencontrées, les tensions, les imprudences, les maladroites et les trahisons.

LALLAOUI, Mehdi

Un siècle d'immigrations en France. 1939-1974

Paris : CNDP/Mémoires vives productions-France 3, 1997. 1 VHS, 52 min, SECAM.

Les étrangers dans la guerre : républicains espagnols internés au camp d'Argelès ; étrangers engagés volontaires et coloniaux réquisitionnés ; résistance urbaine des brigades FTP-MOI ; lois anti-étrangers et antisémites de Vichy, libération de Paris puis des grandes villes par des compagnies composées d'étrangers. 1945, création de l'Office national d'immigration.

PERNOT, Hervé ; IMBERT, Thierry

Parcours d'histoire 07 (nouvelle formule)

Paris : CNDP, 1999. La France résistante, 1 VHS. 39 min, SECAM. + 3 livrets.

Durant la seconde guerre mondiale, les plateaux du Vercors furent le théâtre de bravoure et de barbarie. Les résistants, opposés au régime de Vichy et à l'occupation allemande, y ont défendu la liberté de la France au prix de leur vie.

Cédérom

1939-1945 : la seconde guerre mondiale, la France libre, la France combattante. Le général De Gaulle

Paris : Télimage Musée de l'Armée-Fondation de la France Libre, 2001, 1 cédérom : PC/MAC. Logiciel reconnu d'intérêt pédagogique

Encyclopédie sur la seconde guerre mondiale : nombreuses photographies et vidéos, extraits radiodiffusés, cartographie, index. Présentation de l'hôtel des Invalides et du musée de la Guerre. Un récepteur radio d'époque permet de naviguer chronologiquement à travers les principaux événements de cette période. 1 000 photos, objets et journaux d'époque, 118 biographies des principaux acteurs, fiches techniques, films d'archives.

Sites Internet

Affiches de la seconde guerre mondiale : site histoire, géographie et éducation civique de l'académie de Rennes

Éditeur : Académie de Rennes

www.ac-rennes.fr/

Importante collection d'affiches de la seconde guerre mondiale (près de 300) appartenant aux archives départementales des Côtes-d'Armor. Ces affiches sont accompagnées d'une petite notice qui permet d'identifier la source à l'aide d'un commentaire succinct. Une analyse de l'image plus approfondie permet aux élèves de construire leurs savoirs. Certaines affiches sont accompagnées d'un commentaire sur le contexte historique national et international. Une évaluation sommative, sous la forme d'un QCM Primaire interactif, conclut la consultation de chaque affiche.

Le Mémorial de Caen : un musée pour la paix

Éditeur : Mémorial de Caen

www.memorial-caen.fr/

Le site propose une découverte du Mémorial ainsi que de nombreuses pistes pédagogiques pour le collègue. Figurent également les rendez-vous autour du Mémorial (thème de la paix), les produits de la médiathèque et de la librairie du Mémorial. Possibilité de se procurer de nombreux documents (textes ou vidéos) préparant la visite ou renseignant sur l'histoire de la seconde guerre mondiale, le monde à l'heure de la guerre froide, la construction de l'Europe, le hall de la paix, le monde dans tout ses états et civilisations. Service éducatif second degré.

Sang et lumière : l'esprit de la Résistance

Éditeur : Club des poètes

www.franceweb.fr/

Aragon, Desnos, Prévoist, des poètes dans la guerre. L'esprit de Résistance est une anthologie de textes élaborés par le Club des Poètes, association connue des internautes littéraires. On ne trouvera pas d'analyse ou de chronologie sur le site, mais uniquement une sélection de textes comme La Rose et le Réséda d'Aragon ou encore la Complainte du Partisan d'Emmanuel d'Astier de La Vigerie.

Les Fleurs de la Mémoire

Association de bénévoles

<http://fleursdelamemoire.free.fr/>

Rien n'étant jamais définitivement acquis, il est impératif de ne pas occulter le passé pour mieux préserver l'avenir. Aussi, dans un geste de respect, de reconnaissance et d'amitié, les familles membres de l'association Les Fleurs de la Mémoire s'engagent, par écrit, à déposer au moins une fois l'an, si possible à l'occasion du Memorial Day, un bouquet de fleurs sur une ou plusieurs tombes de ce haut lieu du souvenir.

Déportation - La Shoah

Ouvrages généraux

KLEFF, Patrice

Paroles de la Shoah : anthologie

Paris : Flammarion, 2002. 128 p : ill.

Les textes réunis dans ce volume abordent des genres divers : témoignages, essais, autobiographies, romans, poésie. À travers leur diversité, tous posent les mêmes questions, ces interrogations que notre époque n'a pas le droit d'éluder : qu'est-ce que l'humanité ? La civilisation porte-t-elle en elle le germe de la barbarie ? L'homme se condamne-t-il lui-même à détruire l'humanité qu'il porte en lui ? Les textes sont précédés d'une présentation et suivis d'un dossier traitant des thèmes suivants : l'antisémitisme et la loi ; le génocide : un crime contre l'humanité ; le devoir de mémoire.

RUBINSTEIN, Marianne

Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin

Paris : Seuil, 2002. (Collection Verticales). ISBN : 2-84335-146-4.

La vie des enfants de déportés qui ne sont pas revenus des camps.

TABAH, Dominique ; COHEN, Céline ; DUMEIX, Michelle

Lire la Shoah

Bobigny : Bibliothèque municipale de Bobigny, 2002.

Sélection bibliographique destinée aux collégiens et lycéens. Les titres présentés appartiennent à la fois à la littérature générale et aux collections spécialisées pour adolescents. Ce choix est complété par des ouvrages de référence destinés aux enseignants, aux adultes.

Revue : analyses d'œuvres littéraires ou de films

Nuremberg et après

Textes et documents pour la classe, 17 avril 1991, n° 585, p. 3-27.

Dossier « Juger les responsables de la seconde guerre mondiale » : origine de l'idée ; bases juridiques ; déroulement du procès ; problèmes soulevés. Plan du camp de concentration d'Auschwitz. Bibliographie.

GIRAUDO, Nicole

Étude du film de Roberto Benigni : « La Vie est belle »

Nouvelle revue pédagogique, avril 2000, n° 8, p. 29-34.

Étude, axée sur des extraits de séquences tirés du scénario du film, décrivant la vie que mènent Guido et son fils dans le camp de concentration, permettant de faire découvrir l'esthétique burlesque de Roberto Benigni.

TABAH, Dominique

Lire la Shoah : le fonds de référence et de documentation sur la Shoah à la bibliothèque de Bobigny

Revue des livres pour enfants, juin 2002, n° 205, p. 96-101.

L'auteur explique comment un fonds spécialisé sur la Shoah a été constitué à Bobigny et montre les enjeux de l'action éducative qu'il implique en bibliothèque.

Documentaires

LAWTON, Clive A.

Histoire de la Shoah : de la discrimination à l'extermination

Paris : Gallimard Jeunesse, 2000. 48 p. : ill. ISBN 2-07-054112-6.

L'objectif de l'ouvrage est de témoigner de la réalité et de l'horreur de l'extermination des Juifs d'Europe et des Tziganes par l'Allemagne nazie pendant la seconde guerre mondiale. Cet album parle de la Shoah de manière chronologique, avec un thème particulier par double page, un texte général, des documents légendés, des récits de survivants.

RABINOVITCH, Gérard

Questions sur la Shoah

Paris : Milan, 2000. 64 p. : ill. (Collection Les essentiels Milan). ISBN 2-84113-349-4.

La genèse, les mécanismes de l'exécution, les différents aspects de la réalité effective de ce phénomène de la Shoah, génocide exterminateur des populations juives dans l'Europe soumise à l'État nazi.

REIGNIER, Stéphane

Le Génocide

Caen : Mémorial de Caen, 2002. 15 p. : ill. (Collection 2 euros. Histoire). ISBN 2-914230-13-3.

Un petit ouvrage illustré par des documents d'époque, des photographies et des dessins.

WIEVIORKA, Annette

Auschwitz expliqué à ma fille

Seuil, 1999. 59 p. ISBN 2-02-036699-1.

Une historienne tente de parler d'Auschwitz à sa fille de 13 ans et s'aperçoit que, au-delà des questions factuelles, les interrogations de l'enfant sont les mêmes qui traversent indéfiniment la réflexion des historiens et des philosophes et auxquelles il est si difficile de répondre.

Littérature de jeunesse

BIGOT, Robert

Une si petite flamme

Paris : Syros Jeunesse, 1999. 238 p. (Collection Les uns les autres). ISBN 2-84146-256-0.

La découverture d'une pipe sculptée dans un magasin bouleverse Antoine Gaussec : un seul homme peut avoir fait ce travail, mais il a été arrêté en 1943 et déporté avec sa femme. Or, cette pipe est toute neuve.

CROCI, Pascal

Auschwitz

Paris : EP éditions, 2002. 92 p. : ill.

Récit en bandes dessinées, de la vie quotidienne dans ce camp. Ouvrage inspiré par des témoignages recueillis par l'auteur.

FRANK, Anne

Le Journal d'Anne Frank

Paris : LGF, 1992. 415 p. (Collection Le Livre de poche). ISBN 2-253-00127-9.

Cette édition définitive en français comporte, à côté de la version du journal retouchée par A. Frank dans les derniers mois de sa vie, des extraits de sa première rédaction.

GREIF, Jean-Jacques

Le Ring de la mort

Paris : École des loisirs, 1998. 154 p. (Collection Médium). ISBN 2-211-04893-5.

Ouvrage inspiré des souvenirs d'un déporté rescapé : la vie quotidienne dans l'horreur du camp d'extermination d'Auschwitz.

GREIF, Jean-Jacques

Kama

Paris : École des loisirs, 1998. 294 p. (Collection Médium). ISBN 2-211-04751.

À travers les voyages et les conversations d'une petite fille juive qui fuit la mort à l'autre bout de l'Europe.

GUTMAN, Claude

La Maison vide

Paris : Gallimard Jeunesse, 1993. 128 p. : ill. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-051386-6.

Le témoignage de David, quinze ans, juif, dont les parents ont été arrêtés en 1944.

GUTMAN, Claude

L'Hôtel du retour

Paris : Gallimard Jeunesse, 1999. 126 p. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-052620-8.

Suite de La Maison vide. David tente de retrouver Claire. Il entre quelque temps dans la Résistance. Enfin, arrive la Libération. Il retrouve son appartement occupé, ses parents sont encore absents. En mai 1945, il devra affronter l'inimaginable, quand rentreront les premiers déportés.

GUTMAN, Claude

Rue de Paris

Paris : Gallimard Jeunesse, 2000. 155 p. : ill. (Collection Folio Junior). ISBN 2-07-052621-6.

David, le héros de La Maison vide et de L'Hôtel du retour, vient d'apprendre la mort de ses parents en déportation. La guerre s'achève ; dans sa colère et son désespoir, David rompt les derniers liens qui l'attachent à la France et à son passé. Il embarque sur un bateau clandestin pour la Palestine.

HASSAN, Yaël

Sans raison particulière

Paris : Syros Jeunesse, 2002. 108 p. (Collection Les uns les autres). ISBN 2-7485-0055-5.

Serge, jeune garçon de dix-sept ans, est en train de basculer dans la spirale du racisme ordinaire. Il rencontre un vieil homme, ancien déporté venu témoigner devant sa classe de terminale.

HASSAN, Yaël

La Promesse

Paris : Castor poche-Flammarion, 1999. 128 p. (Collection Castor poche). ISBN 2-08-164534-3.

Sarah Weiss n'est encore qu'une enfant lorsqu'elle quitte la Pologne gagnée par la misère, pour rejoindre Paris. Seule avec sa mère, elle est bientôt confrontée à la guerre et son lot d'horreurs. Les rafles de Juifs se multiplient. Sarah se cache, et parvient à se sauver avec son jeune ami, Joseph. Les deux enfants grandissent, recueillis par un couple de paysans normands.

HAUSFATER-DOUIEB, Rachel

Le Chemin de fumée

Paris : Seuil Jeunesse, 1998. 128 p. ISBN 2-02-031240-9.

Shaïne, encore adolescente, sort des camps. Elle se sent perdue. Que faire d'elle-même et de l'enfant qu'elle porte ? L'enfant naît mais on le lui enlève pour le confier à une nourrice. Un soir de trop grand désespoir, Shaïne saute dans le vide. Au réveil elle va essayer de vivre.

JOFFO, Joseph

Un sac de billes

Paris : LGF, 2003. 252 p. (Collection Le Livre de poche). ISBN 2-253-02949-1.

À Paris en 1941, Joseph et Maurice doivent porter l'étoile jaune. Le racisme de leurs camarades se déchaîne. Un des amis de Joseph, Zérati, lui propose un marché : un sac de billes contre l'étoile jaune. S'ensuit une fuite des deux frères pour gagner la zone libre et peut-être la vie.

JOFFO, Joseph

Simon et l'Enfant

Paris : Hachette Jeunesse, 1999. 362 p. : ill. (Collection Le livre de poche jeunesse). ISBN 2-01-321737-4.

Un roman émouvant et malicieux, frais et enjoué qui évoque le Paris des petits quartiers pendant la seconde guerre mondiale et les réseaux de résistants en France.

KAHN, Michèle

La Vague noire

Paris : Actes Sud junior, 2001. 187 p. : ill. (Collection Les couleurs de l'histoire). ISBN 2-7427-2703-5.

Ce roman rend compte de la destruction de la vie de celles et ceux qui étaient juifs ou apparentés lors de la seconde guerre mondiale à travers le témoignage d'une rescapée des camps de concentration.

LEVINE, Karen

La Valise d'Hana

Paris : Flammarion, 2002. 135 p. ISBN 2-08-161612-2.

Fumikito, responsable d'un musée japonais consacré à la seconde guerre mondiale, a réussi à reconstituer le parcours d'une petite fille juive, Hana Brady, victime de l'Holocauste, grâce à sa valise présentée dans le musée. Son enquête la conduit jusqu'au frère d'Hana, Georges Brady, rescapé des camps. Ce récit véridique est un témoignage sur le travail de la mémoire et du souvenir.

LOWRY, Lois

Compte les étoiles

Paris : École des loisirs, 1991. 228 p. (Collection Neuf en poche). ISBN 2-211-03436-5.

Au moment où les nazis commencent à organiser la déportation des juifs du Danemark, les Johansen recueillent la meilleure amie d'Anne-Marie, Ellen Rosen, une petite fille juive. Cet ouvrage a pour trame la description de la résistance unanime de la population danoise contre la déportation des juifs.

MOSCOVICI, Jean-Claude

Voyage à Pitchipoï

Paris : École des loisirs, 1995. 132 p. (Collection Médium). ISBN 2-211-03596-5.

Récit du fils aîné racontant le drame d'une famille juive arrêtée en 1942, et décrivant la survie des deux enfants en prison, au camp de Drancy, puis dans la clandestinité.

NOZIÈRE, Jean-Paul
La Chanson de Hannah

Paris : Nathan Jeunesse, 2002. 198 p. : ill. (Collection Pleine lune). ISBN 2-09-282384-1.

Juin 1940. Louis Podski a dix ans. Il va souvent au Café des amis où madame Jeanne, la patronne, le fait un peu travailler. De la guerre, il ne s'en soucie guère. Mais Louis est juif et polonais ; il découvre que le monde est devenu fou et méchant.

SPIEGELMAN, Art

Maus : un survivant raconte

Paris : Flammarion, 1998. 295 p. : ill.

L'album réunit : Mon père saigne l'histoire et Et c'est là que mes ennuis ont commencé. Précédemment paru en 2 vol., 1987 et 1992. ISBN 2-08-067534-6.

Le père de l'auteur, Vladek, juif polonais, rescapé d'Auschwitz, raconte sa vie de 1930 à 1944, date de sa déportation. Ce récit est rapporté sous la forme d'une bande dessinée dont les personnages ont une tête d'animal : les Juifs sont des souris, les nazis des chats et les Américains des chiens.

Vidéocassettes

Aide-mémoires du crime contre l'humanité

Évreux : CDDP de l'Eure, 1994. 1 VHS, 52 min, SECAM. 270V1279.

Aide-mémoire fait le point sur la spécificité des crimes nazis et la responsabilité du régime de Vichy, en confrontant les témoignages de survivants d'Auschwitz avec deux spécialistes de renom : Henry Rousso, historien, et maître Henri Leclerc, avocat. Leurs propos constituent, pour l'utilisation directe du document en classe, une analyse structurée et didactique de la notion de crime contre l'humanité.

Après Buchenwald

Paris : Passerelles CND/La Cinquième/Musée d'histoire vivante, 1995. 1 VHS, 25 min. SECAM. Images à lire, V 3804.

Cinq anciens déportés font le récit de leur retour à la vie, après avoir connu l'horreur et côtoyé la mort (certains n'étaient que des enfants). Ils évoquent l'accueil de l'administration, leurs difficultés à retrouver une vie normale, à parler de ce qu'ils ont vécu et à transmettre l'indicible. Alternance d'images d'archives et visite du camp de Buchenwald.

De Caen à Auschwitz

Cahiers du Temps, 2002. 1 livre + 1 VHS 120 min, SECAM, ISBN 2-911855-39-6.

Au retour de leur voyage au camp d'Auschwitz avec d'anciens déportés, des élèves de collèges et de lycées de Caen ont voulu témoigner leur émotion dans un livre et rappeler l'histoire des otages de 1942 partis de Caen. Le film relate les rencontres entre des élèves, des familles de déportation et des survivants d'Auschwitz de la région normande.

Les Camps de concentration nazis 1933-1945. 50e anniversaire de la libération des camps 1945-1995

Reims : Fondation pour la mémoire de la déportation/CRDP de Champagne-Ardenne, 1995. 1 VHS, 87 min, SECAM.

Lorsque les soldats des armées alliées libèrent les camps de concentration nazis, jusqu'à la victoire du 8 mai 1945, ils découvrent horrifiés l'univers concentrationnaire. Des déportés européens rescapés, Résistants et Juifs, regroupés dans la solidarité pour la défense des libertés, racontent cette aventure meurtrière.

ARNAUD, Raymond ; RISPALIE, Nicole ; BONIN, Armelle

Des Françaises rescapées des camps de concentration

Bordeaux : CRDP d'Aquitaine, 1996. 1 VHS, 52 min, SECAM.

Ce film présente cinq Françaises rescapées des camps de concentration. Elles racontent leurs actions dans la Résistance, leur arrestation et leur vie dans l'enfer des camps. Elles ont confié à la caméra des moments particulièrement pénibles de leur existence et en parlent avec émotion.

BROUSEK, Karl M.

Retour jugé indésirable : le camp de concentration de Mauthausen

Paris : CNDP, 1988. 1 VHS, 45 min, SECAM. + 1 notice. Images à lire, V 4047.

Évocation de la montée du nazisme et de la construction du camp de Mauthausen. Description des conditions de vie des déportés et des SS. Découverte du camp par les soldats américains.

CAMPANA, Gloria ; CAMPANA André

Le Combat de Serge Klarsfeld : des crimes nazis à la responsabilité française

Paris : MEN-Michkan World Productions-France 2, 1996. 1 VHS, 61 min, SECAM. V 3870.

Serge Klarsfeld, avocat historien et militant, a permis, par ses actions et ses recherches, l'identification des criminels de guerre et l'ouverture des procédures judiciaires. Trente ans pour faire aboutir une question tabou en France : la responsabilité du régime de Vichy dans les crimes contre les Juifs entre 1940 et 1944.

CAYEUX, Jean-Paul ; BOTTOIS, Françoise

Denise Holstein : le passage du témoin

Rouen : CRDP de Haute-Normandie, 1997. 1 VHS, 26 min : coul. SECAM.

Depuis 1992, Denise Holstein sillonne la France et témoigne de collège en lycée, afin que vive la Mémoire et que les jeunes d'aujourd'hui n'oublient pas les enfants d'Auschwitz. Elle fait écouter la cassette son qui relate son histoire et répond aux questions du public.

LEKUS, Roy

Mauthausen pour mémoire

Paris : CNDP, 1995. 1 VHS, 52 min, SECAM. + 1 notice. Images à lire, V 4046. 1re édition.

Le film retrace le combat mené par les déportés de Mauthausen pour faire comprendre ce qu'était l'univers concentrationnaire du camp. Face à l'entreprise de mystification des négationnistes et à l'oubli, il faut dépasser sa propre histoire, son émotion ; les témoins rassemblent les preuves, les ordres, les circulaires afin de constituer une documentation rigoureuse pour les générations futures.

LEWANDOWSKI, Rafaël ; MORILLON, Jean-Pierre

Une ombre dans les yeux

Paris : CNDP, 2001. 1 VHS 61 min, SECAM + 1 notice. Côté Télé, V4431.

Willy Holt est le chef décorateur de Woody Allen, Otto Preminger, Bertrand Blier, Louis Malle. Dans la vie, c'est un homme qui a connu la déportation dans les camps nazis. Dans ce film, en dialogue avec ses proches, Jorge Semprun et Roman Polanski, Willy Holt trouve peu à peu les mots pour dire le quotidien de l'horreur et l'importance de son talent de caricaturiste dans sa survie.

MILLOT, Fabrice ; ROBIC, Sophie

Mémo-Art, théâtre et mémoire du génocide

Reims : CRDP de Champagne-Ardenne, 2003. 1 VHS, 13 min, SECAM.

Évocation théâtrale symbolique de la déportation, dans une salle de classe, qui tient compte des contingences matérielles liées à cet espace particulier. La mise en scène choisie se caractérise par son dépouillement et sa sobriété : Maryvonne Vénard, la metteuse en scène de la compagnie théâtrale la Pierre Noire, a voulu faire ressentir les actes de barbarie commis par les nazis en utilisant un dispositif très simple, « brut ». Par cette pauvreté des moyens mis en œuvre, il s'agit de sensibiliser les élèves, avec pudeur et force, à l'atrocité de la déportation.

PEYROTTE, Claude-Alice ; CHERAFT, Alain

Histoire du convoi du 24 janvier 1943 Auschwitz-Birkenau

Paris : CNDP, 2001. 1 VHS 59 min : SECAM + 1 notice. Côté Télé, V4601.

Janvier 1943 : deux cent trente détenues politiques françaises sont déportées vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Quarante-neuf d'entre elles survivront, dont Charlotte Delbo. En 1965, elle publie la biographie de ses deux cent vingt-neuf camarades dans Le Convoi du 24 janvier. Son devoir de mémoire se poursuit avec Auschwitz. Rencontre de ces femmes déportées par la réalisatrice Claude-Alice Peyrotte.

ROUSSO-LENOIR, Fabienne

Zakhor

Paris : CNDP, 1996. 1 VHS, 22 min, SECAM + 1 notice. Côté Télé.

Montage de photographies d'avant-guerre qui restitue l'intensité de la vie d'hommes et de femmes dans des moments d'amour et de complicité familiale. Des images de jeunes Juifs évoquent aussi le temps des engagements politiques et des résistances, avant qu'ils ne deviennent des victimes de la barbarie nazie. Sur fond d'images, photographies et films fixant des instants de vies quotidiennes, des dialogues en différentes voix off. Ce court métrage s'interroge sur la façon dont on transmet la mémoire de la communauté juive victime de la Shoah.

Cédérom

L'Histoire de la Shoah

Paris : Endless Interactive/Softissimi, ca. 1999. 1 cédérom. Logiciel reconnu d'intérêt pédagogique

Depuis les origines de l'antisémitisme en Europe jusqu'aux camps d'extermination, de la République de Weimar jusqu'à l'après-guerre et les « théories révisionnistes », aucun point de ce douloureux sujet n'est oublié. L'émotion et la force du témoignage n'occultent pas la réflexion.

<http://www.cndp.fr/lesScripts/bandeau/bandeau.asp?bas=http://www.sceren.fr/secondaire/viescolaire/citoyennete/guerre3945/primaire.htm> dernière consultation le 17/11/2010.

TABLE DES MATIERES

REMARQUE PRELIMINAIRE.....	13
INTRODUCTION.....	15
PREMIÈRE PARTIE : DÉFINITION ET HISTORIQUE DE LA LITTERATURE DE JEUNESSE	27
I. HISTORIQUE	29
A. <i>Qu'est-ce que la littérature de jeunesse ?</i>	29
B. <i>Une nouvelle conception de l'enfance à la fin du XVIII^e siècle</i>	33
C. <i>Origines de la littérature de jeunesse</i>	37
II. VERS MOINS DE MORALE ?	44
A. <i>Émergence dès le XIX^e siècle d'une littérature non didactique</i>	44
B. <i>Les deux guerres mondiales et l'entre-deux guerre</i>	47
C. <i>Après Guerre</i>	53
D. <i>Trois pédagogues</i>	57
1. Bakulé et les Albums du Père Castor	57
2. Freinet et l'imprimerie	61
3. Neill et <i>The Last Man Alive</i>	62
DEUXIEME PARTIE : NAZISME, LITTERATURE ET PRESENTATION DU CORPUS	67
I. ENTREE DU NAZISME EN LITTERATURE	69
A. <i>Témoignages</i>	72
B. <i>Romans personnels, autobiographies, autofictions</i>	73
C. <i>Autres fictions historiques</i>	75
II. LE NAZISME DANS LA LITTERATURE DE JEUNESSE	77
A. <i>Un thème pour les enfants ?</i>	77
B. <i>Topoï</i>	87
III. PRESENTATION DU CORPUS.....	91
A. <i>Hans Peter RICHTER</i>	93
1. Biographie.....	93
2. Présentation des deux romans	95
3. Statut des deux romans	96
B. <i>Joseph JOFFO</i>	107
1. Biographie.....	107
2. Présentation des deux romans	107
3. Statut des deux romans	108
C. <i>Judith KERR</i>	114
1. Biographie.....	114
2. Présentation des deux romans	116
3. Statut des romans	117

TROISIEME PARTIE : TEMPS, STRUCTURE ET PERSONNAGES DANS LES ROMANS	125
I. TEMPS ET STRUCTURE	127
A. <i>Temps</i>	127
1. <i>Damals war es Friedrich et Wir Waren dabei</i>	127
2. <i>Un sac de billes et Simon et l'enfant</i>	129
3. <i>When Hitler Stole Pink Rabbit et Bombs on Aunt Dainty</i>	131
B. <i>Structure des romans</i>	134
1. Équilibre de la situation initiale	135
2. Transformation du milieu initial	136
3. Fuite, recherche d'un refuge	141
4. Dénouement final	142
II. PERSONNAGES	144
A. <i>Relation à l'autre</i>	144
1. Découverte d'un « nous » et d'un « les autres »	146
a. Distinction établie par le nazisme	146
b. Sentiment de différence par rapport aux autres	155
c. Différence d'appréciation du danger nazi	165
d. Altérité adulte/enfant	167
2. L'individu face à l'autre individu	170
3. Découverte de l'autre en soi	180
B. <i>Typologie des « ennemis »</i>	184
1. Les antisémites notoires	184
2. Les suiveurs et les opportunistes	189
3. Ennemis malgré eux	191
C. <i>Personnages « positifs »</i>	195
QUATRIEME PARTIE : RAPPORT A L'HISTOIRE DANS LES ROMANS.....	205
I. NOTIONS DE PATRIE / PERCEPTION DES PAYS	207
A. <i>Allemagne</i>	207
B. <i>France</i>	209
1. Admirée	209
2. Ennemie ?	211
3. Victime	213
C. <i>Angleterre</i>	214
D. <i>Suisse</i>	216
II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES RELATIFS A CHAQUE PAYS	219
A. <i>Allemagne</i>	219
1. De la Première Guerre au nazisme	219
2. Références dans les romans	222
a. Présence du chômage	222
b. Incendie du Reichstag : nuit du 27 au 28 février 1933	227
c. Élections de 1933 en Allemagne	228
Élections au Reichstag du 5 mars 1933 : NSDAP 43,9% des voix ; 288 mandats	228

Élections au Reichstag du 12 novembre 1933 : NSDAP 92% des voix	233
d. Mesures contre les juifs et les opposants au régime.....	235
Persécutions	235
Nuit de Cristal	241
Extermination des juifs	244
e. Films.....	249
<i>Jud Süß</i>	249
<i>Münchhausen</i>	252
f. Jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend).....	253
g. Guerre.....	259
B. <i>France</i>	260
1. Contexte historique	260
2. Dans les romans	263
C. <i>Royaume-Uni</i>	271
1. Rappels historiques	271
2. L'Histoire dans les romans	272
D. <i>Suisse</i>	278
1. Quelques notions historiques	278
2. Évoquée dans un seul roman.....	280
E. <i>Autres pays</i>	280
CINQUIEME PARTIE : ROLE DE CES ROMANS PASSE, PRESENT, FUTUR.....	285
I REFLEXION SUR L'ECRITURE.....	287
A. <i>Celui qui écrit</i>	287
B. <i>Besoin personnel des auteurs</i>	294
1. Se libérer de son passé.....	295
2. Affirmer sa survivance	297
3. Donner une place aux morts	299
C. <i>Raconter pour témoigner</i>	301
1. Témoigner ?.....	301
2. Faire connaître le passé.....	304
3. Influencer le futur	310
II MOYENS UTILISES.....	316
A. <i>Attrait du récit et identification</i>	316
1. Attrait du récit	316
2. Fonction cathartique.....	321
3. La violence.....	329
B. <i>Humour et ironie</i>	336
C. <i>Questionnement, invitation à la réflexion</i>	352
1. <i>Un juif, un homme comme les autres</i>	352
2. <i>Absurdité des arrestations</i>	354
3. <i>Constante du pourquoi</i>	356
CONCLUSION	361

BIBLIOGRAPHIE.....	373
I. ŒUVRES LITTÉRAIRES	375
A. <i>Corpus et autour du corpus</i>	375
B. <i>Œuvres autour de la Deuxième Guerre Mondiale</i>	378
II. OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES	379
A. <i>Théorie et histoire littéraire</i>	380
B. <i>Littérature de jeunesse</i>	381
C. <i>Littérature et guerre</i>	384
III. HISTOIRE, PHILOSOPHIE, PSYCHANALYSE, PÉDAGOGIE	385
A. <i>Histoire</i>	385
B. <i>Philosophie et psychanalyse</i>	387
C. <i>Pédagogie</i>	388
IV. AUTRES RÉFÉRENCES	389
ANNEXES	391
TABLE DES ANNEXES	393
ANNEXE 1 : EXTRAITS DE <i>LA BÊTE EST MORTE</i> ET COUVERTURES	394
ANNEXE 2 : DEDICACE DE JOSEPH JOFFO POUR <i>UN SAC DE BILLES</i>	396
ANNEXE 3 : TRILOGIE <i>UN SAC DE BILLES</i> , ÉDITION HACHETTE LIVRE, 2002	397
ANNEXE 4 : PAGES 4 ET 5 DE <i>LIRE UNE ŒUVRE INTEGRALE A L'ÉCOLE - UN SAC DE BILLES DE JOSEPH JOFFO</i> ..	398
ANNEXE 5 : AVANT-PROPOS DE <i>ENFANTS CACHÉS, ENFANTS SAUVÉS – L'EXEMPLE DU LOIR-ET-CHER</i>	399
ANNEXE 6 : ARTICLE DE JOURNAL « UNE PLAQUE EN MÉMOIRE DES DÉPORTÉS JUIFS » POSÉE DEVANT L'HÔTEL EXCELSIOR DE NICE.	401
ANNEXE 7 : <i>DIE FAHNE HOCH</i> , HYMNE NAZI	402
ANNEXE 8 : DIRECTIVE POUR LA POLICE ALLEMANDE ANNONÇANT LA « NUIT DE CRISTAL »	404
ANNEXE 9 : EXTRAIT DU DISCOURS D'HITLER DU 04/12/1938, REICHENBERG.	405
ANNEXE 10 : AFFICHES DES FILMS <i>JUD SÜSS</i> ET <i>MÜNCHHAUSEN</i>	406
ANNEXE 11 : EXTRAITS DES PROGRAMMES SCOLAIRES EN FRANCE	407
ANNEXE 12 : LISTE MEN	408
ANNEXE 13 : LISTE JPL	409
ANNEXE 14 : LISTE CNDP (CENTRE NATIONALE DE DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE)	418
TABLE DES MATIÈRES	435
INDEX	439

INDEX

- Agamben, Giorgio, 293, 302, 303
Antelme, Robert, 72
Ariès, Philippe, 34
Armistice de 1940, 212, 264, 269, 275
Auerbacher, Inge, 311
Autodafé, 236, 237
Aymé, Marcel, 49
Badoglio, 283
Bakulé, František, 57
Barthes, Roland, 287
Baucomont, Jean, 61
Belletto, Hélène, 71
Berghahn, Marion, 208
Bettelheim, Bruno, 24, 56, 325
Bibliothèque Bleue, 38
Bibliothèque Rose, 41
Bilderbogen, 37
Blitz, 21, 89, 201, 275
Bober, Robert, 298, 315
Boycott, 239
Bruno, G.
 Le Tour de la France par deux enfants,
 42
Bulletin d'analyse de livres pour enfants,
 85
Burger, Horst, 258, 314
Busch, Wilhelm, 44
Calvo, Edmond-François, 79, 211
Camp de concentration, 215, 246, 247
Carroll, Lewis, 44
Causse, Rolande, 81
Cauvin, Patrick *Voir* Klotz, Claude
Chamberlain, Neville, 271
Chapbook, 37, 40
Chelebourg, Christian, 31, 32, 52
Churchill, Winston, 271, 277
CIELJ, 114
Cloer, Ernst, 84
Commire, Anne, 105
Crise des années 30, 222
Cyrulnik, Boris, 69, 200, 295, 316, 323,
 337, 354
Dahrendorf, Malte, 82, 84
Dancette, Victor, 79
Delannoy, Pierre Alban, 300
Doillon, Jacques, 107
Doubrovsky, 74
Drancy, 20, 142, 165, 201, 249, 270, 306
Durdíková, Lída, 59
Éducation Nouvelle, 50, 61
Egoff, Sheila A., 88
Élections de 1933, 220, 228
Elementary Education Act, 36
Embs, Jean-Marie, 45, 46
Erben, Eva, 85
Escarpit, Denise, 49, 50
Étoile jaune, 110, 152, 210, 221, 264
Evrard, Franck, 336, 345
Excelsior, 20, 174, 175, 197, 199, 263,
 302, 333

Factory Act, 35
 Fahne (*Die Fahne hoch*), 170, 402
 Faucher, François, 59
 Faucher, Paul, 57
 Forest, Philippe, 75
 Frank, Anne, 77, 112, 137, 309
 Freinet, Célestin, 61
 French, Jackie, 313, 360
 Gasparini, Philippe, 74
 Gaudard, Pierre-Yves, 105
 Geda, Fabio, 369
 Genette, Gérard, 73, 113
 Gobineau, Joseph Arthur de, 145
 Goldman, Jean-Jacques, 77
 Gourévitch, Jean-Paul, 49, 52, 54, 62
 Grass, Günter, 17
 Greif, Jean-Jacques, 85, 289
 Grimm, 38, 331
 Grinspan, Ida, 77
 Grün, Max von der, 242, 256, 314
 Guibert-Lasalle, Anne, 304
 Gutman, Claude, 80, 210, 311, 343
 Hachette, 41
 Hansi, 47
 Harlin Quist, 55
 Hautzig, Esther, 85
 Hazard, Paul, 39
 Hétier, Renaud, 330
 Hetzel, Pierre-Jules, 41
 Heure Joyeuse, 85
 Hoestland, Jo, 86, 357
 Hoffmann, Heinrich, 24, 44, 45
 Honigmann, Barbara, 297
 Hornbook, 37, 40
 Image d'Épinal, 38
 Incendie du Reichstag, 227
Internationale (L'), 170
 Internement, 215, 270, 272
 Izieu, enfants d', 80
 Jardin, Alexandre, 315
 Jeunesses Hitlériennes, 22, 148, 253, 310
 Joffo, Joseph
 Biographie, 107
 Jud Süss, 249
 Kahn, Annette, 69
 Kerr, Alfred, 119, 122, 238
 Kerr, Judith
 Biographie, 114
 Kertész, Imre, 17
 Klotz, Claude, 88, 110, 111
 Koehn, Ilse, 85, 123
 Kokkola, Lydia, 181
 Koyré, Alexandre, 146, 179
 Krulic, Brigitte, 83, 297, 306
 Kushner, Tony, 81
La bête est morte, 78, 211
 La Shoah dans les livres pour enfants
 (Bibliographie JPL), 86, 92
 Latzarus, Marie-Thérèse, 49
 Le grenier de Sarah, 82
 Le Tour de la France par deux enfants *Voir*
 Bruno, G.
 Lear, Edward, 44, 45
 Lejeune, Philippe, 73, 112, 117, 122
 Les patins d'argent, 41
 Levi, Primo, 72, 293, 302
 Lévi-Strauss, Claude, 144
 Liste Bernhard, 51

Listes Otto, 51
 Littell, Jonathan, 17, 70
 Lobel, Anita, 85
 Loi de 1949 (protection de l'enfance France), 53
 Lois de Nuremberg, 240
 Mapes Dodge, Mary, 41
 Marcoin, Francis, 31, 32, 52
 Margul-Sperber, Alfred, 356
 Mellot, Philippe, 45, 46
 Mémorial de l'Holocauste, 17
 Mémorial de la Shoah, 17
 Mertens, Pierre, 71
 Mésaventures de Jean-Paul Choppart, 45
 Milon, Alain, 182, 297
 Mog, 115
 Montaigne, Michel de, 145
 Montandon, Alain, 325
 Moscovici, Jean-Claude, 85
 Münchhausen, 252, 348
 Neill, Alexander Sutherland, 62
 Neutralité suisse, 280
 Newbery, John, 39
 Nières-Chevrel, Isabelle, 55, 322, 323
 Nora, Pierre, 307
 Nuit de Cristal, 21, 241, 308, 334
 Otten, Nicola, 118
 Ottevaere-Van Praag, Ganna, 47
 Pennac, Daniel, 72
 Perec, Georges, 298, 299
 Perrin, Raymond, 29, 30, 31, 47, 52, 55, 80, 91
 Pétain, 212, 283
 Pham Dinh, Rose-May, 89, 275
 Piège de Dunkerque, 268
 Pollock, Jonathan, 337
 Procès Barbie, 69, 80
 Rapaport, Gilles, 81
 Remond, Monseigneur (Archevêque de Nice), 198
 Revue des livres pour enfants, 85
 Richard, Lionel, 50, 69, 75
 Richter, Hans Peter
 Biographie, 93
 Ricoeur, Paul, 306, 320
 Robinsonnade, 46
 Rodney, Helen, 87
 Roter Elefant (Arbeitskreis Kinder Bücher Medien), 194
 Roy, Claude, 357
 Rumilly, 201
 Ruy-Vidal, François, 56
 Sachs, Nelly, 240
 Saint-Exupéry, Antoine de, 49
 Sartre, Jean-Paul, 70
 Ségur, La Comtesse de, 46
 Sendak, Maurice, 81
 Solet, Bertrand, 54, 90, 127
 Spiegelman, Art, 17, 300
 Stahl, P.J., 41
 Stora-Sandor, Judith, 338
 Struwwelpeter, 24, 44, 45
 Sturm und Drang, 40
 Summerhill, 63
 Tendre été, 109
 Todorov, Tzvetan, 144
 Travail des enfants
 Angleterre, 35

France, 34	Viallet, Hélène, 34
Prusse, 36	Viart, Dominique, 70
Ungerer, Tomi, 86	Wiesel, Elie, 300
Vahabi-Fatemi, Nasim, 88	Wieviorka, Annette, 301, 305, 310, 358
Väterliteratur, 105	Wiseman, Eva, 85
Verne, Jules, 41, 43	Yizker-biher, 301

LE NAZISME RACONTE AUX ENFANTS D'EUROPE

Le cas de six romans

Joseph JOFFO : *Un sac de billes* et *Simon et l'enfant*

Judith KERR : *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*

Hans Peter RICHTER : *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei*

Comment raconter le nazisme aux enfants ? En particulier comment trois auteurs de littérature de jeunesse racontent-ils la guerre ?

Chacun des six romans a ses particularités liées à son auteur et à la perception nationale de l'histoire européenne. Les romans de Joseph Joffo se passent en France sous l'occupation allemande et le régime de Vichy ; ceux de Judith Kerr présentent l'exil d'une famille juive allemande en Suisse, en France puis en Angleterre ; ceux de Hans Peter Richter racontent l'ascension du nazisme en Allemagne.

La dureté de la Deuxième Guerre Mondiale est rendue supportable par l'instinct de survie des héros : enfants comme tous les autres ils sortent vivants des difficultés et des dangers qu'ils croisent. Ces romans ont à la fois un rôle de mémoire collective et de préparation à la vie.

Mots clés : nazisme, littérature de jeunesse, Hans Peter Richter, Joseph Joffo, Judith Kerr, mémoire

NAZISM EXPLAINED TO EUROPE'S CHILDREN

A case study of six novels

Joseph JOFFO: *Un sac de billes* et *Simon et l'enfant*

Judith KERR: *When Hitler Stole Pink Rabbit* et *Bombs on Aunt Dainty*

Hans Peter RICHTER: *Damals war es Friedrich* et *Wir waren dabei*

How to explain Nazism to children? How, in particular, do three youth literature authors talk about war?

Each of the six novels has distinctive features related to its author and to the national perception of European history. Joseph Joffo's novels are set in France under the German Occupation and the Vichy Regime; those of Judith Kerr present the exile of a Jewish German family in Switzerland, France and eventually England; Hans Peter Richter's novels describe the rise of Nazism in Germany.

The harshness of World War II becomes bearable thanks to the survival instinct of the protagonists: everyday children, prevailing over hardships and dangers. These novels play a dual role, acting as collective memory and preparing for adulthood.

Keywords: Nazism, youth literature, Hans Peter Richter, Joseph Joffo, Judith Kerr, memory